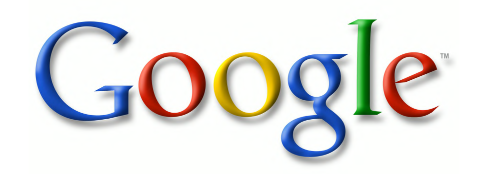
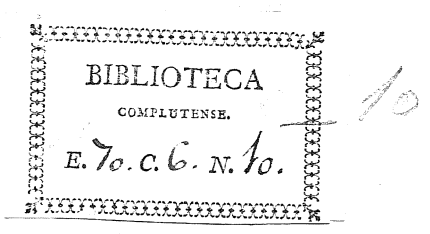




VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
DE GEORGE ANSON.

MONSEIGNEUR,

LE Voyage, que nous prenons la liberté de vous dédier, est peut-être un des plus intéressans qui ait jamais paru: au moins osons-nous dire, que nous n'en connoissons aucun, qui, à tout prendre, puisse

puiſſe lui être préféré. Des côtes inconnues décrites avec exactitude, des obſervations propres à perfectionner la Géographie & la Navigation, des accidens imprévus, & tels que la licence de feindre auroit même peine à en imaginer, des évènemens importans dont le ſuccès eſt dû principalement au Chef de l'Expédition; mais plus que tout le reſte, le caractère humain, ferme & généreux de ce Chef, ſont des objets, qui vous plairont d'autant plus, que vous vous connoiſſez en Grands-hommes & en grandes Actions. C'eſt un des fruits, MONSEIGNEUR, que la profonde connoiſſan-

ce de l'Hiſtoire vous a procurés; &, pour ce qui nous regarde, nous avons cru devoir vous offrir cette rélation des travaux de Mylord ANSON, dans laquelle Vous, & un petit nombre d'autres, démêlerez mille choſes qui échaperont aux Lecteurs ordinaires. Nous avons l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Les très humbles & très obéïſſans Serviteurs,

ARKSTÉE ET MERKUS.

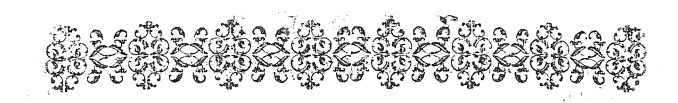


TABLE DES CHAPITRES.

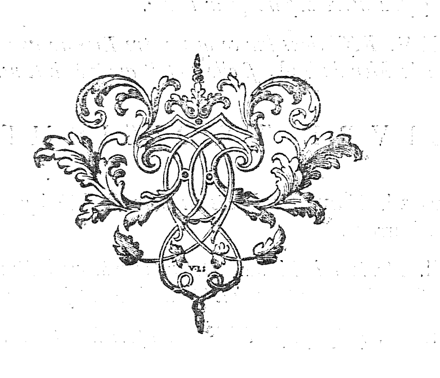
LIVRE PREMIER.

** CHAP.

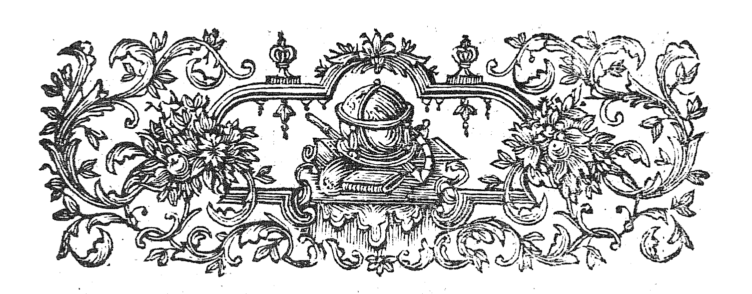
LIVRE SECOND.

Chap.

LIVRE TROISIEME.



PRE-



PREFACE.

Quoique depuis deux ſiècles on ait fait de grands progrès dans l'Art de la Navigation, un voyage autour du Monde ne laiſſe pas d'être conſidéré comme une choſe ſingulière, & le Public a toujours paru fort curieux des accidens, qui accompagnent la plupart du tems cette entrepriſe extraordinaire. Je n'ignore pas que le plaiſir de s'amuſer excite dans le gros des Lecteurs cette eſpèce de curioſité; mais cela n'empêche point, que la partie la plus intelligente du Genre-humain ne convienne que de pareilles rélations, quand elles ſont fidèlement faites, peuvent puiſſamment contribuer à l'avancement de la Navigation & du Commerce, & par cela même au bien de la Nation: car toute deſcription exacte de Côtes étrangères & de Païs peu connus, ſervira à l'une ou à l'autre de ces importantes fins, à proportion des richeſſes, des beſoins, ou des productions de ces Païs, & de notre ignorance touchant ces Côtes. Ainſi un voyage autour du Monde annonce le détail le plus intéreſſant, puisque la plus grande partie s'en fait par Mer, & oblige à viſiter des Côtes, dont on n'a juſqu'à préſent que des idées fort imparfaites, & qui ſont voiſines d'une Contrée fameuſe par ſes Tréſors & en même tems

par sa pauvreté, en ce qu'elle manque de ce qu'il faut pour les nécessités & les agrémens de la vie.

Ces considérations ont donné lieu à la publication de l'Ouvrage suivant, qui surement est propre à contenter le goût qu'on a naturellement pour l'extraordinaire, & à contribuer, autant qu'aucune autre rélation du même genre, qui ait été publiée jusqu'à présent, à la sureté & au succès des Navigateurs à venir, aussi bien qu'à étendre notre Commerce & notre puissance. Les particularités déja connues de cette entreprise doivent avoir excité une curiosité générale: car si l'on fait attention à la force de l'Escadre destinée à cette expédition, aux malheurs que chaque Vaisseau en particulier eut à essuier, ou bien aux exemples frappans des retours de fortune, qui eurent continuellement lieu durant tout le cours de l'expédition, le peu qu'on sait à chacun de ces égards, ne peut que faire souhaiter d'en savoir davantage. Que si cette réfléxion est fondée rélativement à la partie historique de cet Ouvrage, elle l'est bien plus encore par rapport aux endroits instructifs, qui y sont presque par-tout entremêlés: car j'oserois assurer, sans craindre d'être contredit, qu'aucun Voyage, qui me soit tombé entre les mains, ne contient autant de vues de Païs, de Sondes, de plans de Ports & de Rades, de Cartes, & d'autres secours propres à perfectionner la Géographie & la Navigation, qu'il s'en trouve dans cette rélation. Ces articles sont d'autant plus importans, que la plupart ont rapport à des Païs, qui ont été, ou point, ou mal décrits, jusqu'à présent: défaut, qui devoit naturellement faire manquer les entreprises qu'on auroit pu former dans la suite, ou même causer la perte des Hommes & des Vaisseaux, qui y auroient été employés.

Outre le nombre & le choix de ces desseins, & descriptions de Côtes, il y a encore une autre particularité, qui en relève beaucoup le prix; savoir l'extrême exactitude avec laquelle les uns & les

les autres ont été faits. J'exprimerois très imparfaitement ce que je pense à cet égard, si je disois, qu'on n'a encore rien publié en ce genre de plus parfait, ni peut-être même d'aussi bon. Ce ne sont point des copies d'Ouvrages d'autrui, ni des Ouvrages de Cabinet composés sur des Mémoires imparfaits, écrits par des Observateurs négligens ou mal habiles, comme on l'a vu mille fois; mais la plus grande partie de ces desseins a été faite sur les lieux avec la dernière exactitude, par la direction, & sous les yeux de Mr. *Anson* lui-même. Il n'y en a que trois ou quatre, que des mains moins habiles ont tracés, ou qui ont été pris sur l'Ennemi, & dont par cela même on ne peut répondre: aussi ai-je toujours eu soin d'en avertir le Lecteur, pour qu'il ne leur ajoutât pas foi trop aveuglément, quoique je sois persuadé que ces plans mêmes sont pour le moins aussi corrects que ceux qu'on trouve insérés dans différens voyages. Car comme il n'est pas possible de se former une idée exacte de Rades, de Ports, & de vues de Païs, d'en lever les Plans, & de les mettre sur le papier, sans y employer du tems, de l'attention, de l'habileté; ceux, à qui ces qualités manquent, y suppléent souvent par de hardies conjectures & par des descriptions fabriquées à plaisir; & comme le seul moyen de les réfuter, est d'aller sur les lieux, & de s'exposer aux risques, que leurs fausses informations font toujours naître en pareil cas, ils ne craignent pas d'être découverts. Ainsi, pendant qu'ils en imposent au Public par leurs productions supposées, ils ne font pas conscience de se vanter en même tems d'avoir apporté à leur travail toute l'exactitude possible. Ceux, qui ne sont point au fait de la Marine, ne doivent pas s'imaginer que de pareilles tromperies n'ont rien de criminel; car comme une vue exacte des terres est le guide le plus sûr qu'un Pilote puisse suivre sur une Côte où il n'a jamais été auparavant, toute fiction sur un sujet si intéressant doit toujours traîner à sa suite de grands dangers, & quelquefois la perte de ceux, qui ont le malheur d'être trompés.

Outre

Outre les Plans des endroits, où, soit Mr. *Anson* lui-même, soit quelques-uns des Vaisseaux sous son commandement, ont touché durant le cours de cette expédition, & les descriptions, aussi bien que les directions rélatives à ces endroits, on trouvera, dans cet Ouvrage, le détail & la Carte d'une Navigation, dont, si l'on excepte ceux qui y ont été employés immédiatement, on n'a jusqu'à présent guère plus connu que le nom: je veux dire la route du Galion de *Manille*, dans son passage d'*Acapulco* à travers la partie Septentrionale de la Mer *Pacifique*. Cet article important est tiré des Cartes & des Journaux trouvés à bord du Vaisseau de *Manille*. L'autorité de ces pièces est d'autant plus respectable, qu'elles sont le fruit d'une expérience de plus de cent cinquante ans, & que d'ailleurs elles ont été confirmées, dans les points les plus essentiels, par le témoignage unanime de tous les *Espagnols* pris à bord de ce Vaisseau. Comme tous ceux de leurs Journaux, que j'ai eu occasion d'examiner, ne me paroissent pas mal faits, j'ose dire que les Navigateurs à-venir peuvent se fier à la Carte de cet Océan Septentrional, rélativement à la route de ces Galions.

Je n'entrerai point ici dans la discussion des avantages attachés à une exacte connoissance de cette Navigation, & des projets dont une pareille connoissance pourroit faciliter l'exécution, tant en tems de Guerre, qu'en tems de Paix; car, outre que ce n'en est point ici le lieu, ces projets & ces avantages seront aisément démêlés par ceux qui sont au fait de la Marine.

Comme les Vaisseaux de *Manille* sont les seuls qui ayent jamais traversé la partie Septentrionale de ce vaste Océan, à l'exception de deux Vaisseaux *François*, qui furent saisis à leur arrivée à la Côte de *Méxique*, & que depuis près de deux siècles, que ce Commerce se fait, les *Espagnols* ont eu grand soin de cacher toutes les rélations de leurs voyages aux autres Nations; cette raison seule auroit pu suffire pour m'engager à communiquer au

Pu-

Public ces pièces, qui ſont d'une grande utilité en Géographie, & d'ailleurs curieuſes à plus d'un égard. Elles ont, outre cela, un autre mérite, & qui n'eſt pas le moindre, ſavoir les variations de l'Aiguille aimantée dans la Mer *Pacifique*. Ces variations, qui ſont marquées ſur la Carte, & qui ont été tirées des Journaux *Eſpagnols*, confirment puiſſamment le Syſtême général, que le ſavant Docteur *Halley* a formé ſur ce ſujet, & ſont par cela même, d'une utilité infinie pour le Commerce & la Navigation. Ce Grand-homme verroit avec une ſatisfaction infinie, s'il vivoit encore, les prédictions qu'il a publiées il y a plus de cinquante ans, quoiqu'il n'eût pas la moindre obſervation, faite dans la Mer *Pacifique*, exactement vérifiée. La détermination de la variation de l'Aiguille aimantée dans cette partie du Monde, eſt d'autant plus importante, que les Editeurs d'une nouvelle Carte de variation, qui a été publiée en dernier lieu, ont, faute d'obſervations faites dans la Mer *Pacifique*, donné dans une fauſſe analogie, & ſe ſont trompés ſur la nature même de la variation dans la partie Septentrionale de cette Mer, mettant à l'Oueſt une déclinaiſon qui va à l'Eſt; outre qu'ils la font trop petite de douze ou treize degrés. J'ai cru devoir entrer dans ce petit détail, rélativement à la partie Hydrographique & Géographique de cet Ouvrage: partie, dont je ne fais ici qu'indiquer l'utilité & l'importance; mais il y a un autre point, qui exige des éclairciſſemens un peu plus détaillés. On trouvera dans cet Ouvrage quelques particularités ſur l'état où l'*Amérique Eſpagnole* ſe trouvoit alors, & ſur les diſpoſitions actuelles des Peuples qui l'habitent. Comme, dans ces différens articles, ce que je dis ne s'accorde guère avec les idées généralement reçues, je me crois obligé de marquer les autorités ſur leſquelles je me ſuis fondé en ces occaſions, afin de me garantir de l'imputation d'avoir, ou donné dans une crédulité puérile, ou, ce qui ſeroit bien plus mauvais, trompé mes Lecteurs de deſſein prémédité.

Mr. *Anson*, avant de partir pour son expédition, eut soin de se pourvoir, non seulement des voyages imprimés, qui pourroient lui être de quelque usage, mais aussi des meilleures rélations manuscrites qu'il put avoir de tous les Etablissemens *Espagnols* sur les Côtes du *Chili*, du *Pérou*, & du *Méxique*: il compara soigneusement ce qu'il trouva dans ces rélations, avec le témoignage de ses Prisonniers, & avec les lumières qu'il tira de plusieurs personnes intelligentes, qui lui tombèrent entre les mains dans la Mer du *Sud*. Il eut aussi le bonheur de trouver, dans quelques-unes des captures qu'il fit, un grand nombre de Lettres & de papiers de la dernière importance. Plusieurs de ces Lettres, écrites par le Viceroi du *Pérou* au Viceroi de *Santa Fée*, aux Présidens de *Panama* & du *Chili*, à Don *Blas de Lezo*, Amiral des Galions, & à divers autres personnages revêtus des prémières charges, contenoient ordinairement un abrégé de celles auxquelles elles servoient de réponse; ce qui mit Mr. *Anson* au fait d'une partie considérable de la correspondance qu'il y avoit eu entre ces Officiers, quelque tems avant notre arrivée sur ces Côtes. Nous avons pris outre cela une grande quantité de Lettres, que des personnes, employées par le Gouvernement, écrivoient à leurs Amis & à leurs Correspondans. Ces Lettres étoient remplies de narrations rélatives aux affaires publiques, & renfermoient quelquefois des réfléxions où il n'entroit aucun déguisement sur les vues & la conduite de leurs Supérieurs. Ce sont-là les matériaux dont a été formé le récit de quelques évènemens rélatifs aux *Espagnols*, & qui doivent paroître presque incroyables à la prémière vue. De ce genre est la rélation des malheurs qu'éprouva l'Escadre de *Pizarro*. Cependant cette partie de la rélation, qui regarde la conspiration d'*Orellana* & de ses Compagnons, est encore confirmée par une autre autorité que celle des Lettres interceptées, je veux dire, le témoignage d'un *Anglois*, qui se trouvoit à bord du Vaisseau de *Pizarro* lors de la revolte, & qui s'étoit souvent entrete-

nu

nu avec *Orellana.* D'autres témoins du même fait, qu'on a eu occasion d'interroger, en ont confirmé les principales circonstances par leur déposition: desorte que ce fait, quoique très étrange, ne peut être révoqué en doute.

Je ne saurois m'empêcher d'observer à cette occasion, que quoique j'aie eu soin de ne m'écarter de la plus exacte vérité en aucun endroit de cet Ouvrage, je crains pourtant qu'on ne puisse me reprocher quelques bêvues d'inattention. Celles, que j'ai apperçues, n'ont rapport qu'à des mots, & quelques-unes d'elles ont été corrigées dans l'Errata. Pour ce qui est des erreurs, qui me sont échappées, comme j'ose me flatter qu'elles ne portent aucune atteinte à l'essentiel de mon narré, j'espère que mes Lecteurs les regarderont d'un œil d'indulgence.

On s'attend peut-être qu'après avoir rendu compte, d'une manière générale, du contenu de cet Ouvrage, je dois me hâter de passer à l'Ouvrage même; mais je ne saurois finir cette Préface sans ajouter quelques réfléxions sur une matière, qui a une liaison très étroite avec le Voyage de Mr. *Anson*, & qui ne me paroit, par cela même, ni inutile, ni indigne de l'attention du Public. Je voudrois, s'il est possible, animer mes Compatriotes, autant que le poste qu'ils occupent pourra le permettre, à encourager toutes les observations, qui ont rapport avec la Géographie & la Navigation, aussi bien que tout ce qui est capable de contribuer à l'avancement des Méchaniques & du Commerce. C'est par un attachement constant à ces choses, qui ne semblent être que des minuties, que nos ambitieux voisins ont établi une partie de cette puissance, contre laquelle nous luttons actuellement: & comme nous avons entre les mains les moyens de faire à tous ces égards plus de découvertes qu'eux, ce seroit un deshonneur pour nous, si nous négligions plus longtems un article si facile & si important. Comme nos Forces navales sont beaucoup plus nombreuses que celles des *François*, & qu'une partie considérable de

ces forces est toujours employée fort loin de chez nous, soit à protéger nos Colonies & notre Commerce, soit à défendre nos Alliés contre l'Ennemi commun, nous avons de fréquentes occasions de nous procurer les connoissances que je viens d'indiquer, & qui nous seroient d'un avantage infini, tant en tems de guerre qu'en tems de paix: car, sans parler de ce qu'il y auroit lieu d'attendre de nos Officiers de Haut-bord, s'ils étoient excités à entreprendre ces sortes de recherches, il n'en couteroit rien au Gouvernement de régler, qu'à l'avenir, il y auroit constamment à bord de quelques-uns de nos Vaisseaux de guerre, destinés à faire des voyages de long cours, un homme, qui, avec le titre d'Ingénieur, & l'habileté, aussi bien que les talens, requis dans cette profession, seroit chargé de donner la description & le plan, tant des Côtes, que des Ports, où le Vaisseau toucheroit, & de faire telles autres observations qui tendissent à l'avantage des Navigateurs à-venir, ou à l'utilité publique. Ceux, qui se seroient exercés pendant quelques années à remplir cette commission, outre qu'ils en vaudroient mieux comme Ingénieurs, pourroient rendre encore d'autres services importans, & garantir nos Flottes de disgraces semblables à celles qu'elles ont essuiées plus d'une fois à l'attaque des Places. Dans un Païs, tel que le nôtre, où toutes les Sciences sont étudiées avec plus d'ardeur & de succès, qu'en lieu du Monde, les bons Sujets ne manqueront pas, pourvu qu'on ait soin de les encourager. Les *François* nous ont fourni à cet égard plusieurs exemples, & un entre autres en la personne de Mr. *Frézier*. Cet Ingénieur nous a donné une excellente rélation de son voyage dans la Mer du *Sud*, où il fut envoyé par *Louïs XIV*, en 1711, à bord d'un Vaisseau marchand, avec ordre d'examiner & de décrire les Côtes de cette Mer, & de lever des Plans de toutes les Places fortifiées le long de ces Côtes: le tout afin de mettre les *François* en état de continuer avec moins de risque leur Commerce de contre-

bande,

bande, ou, en cas de rupture avec la Couronne d'*Espagne*, de les rendre plus redoutables aux *Espagnols* dans le nouveau Monde. En suivant cette méthode, nous pourrions espérer, que l'émulation qui naitroit parmi ceux, qu'on chargeroit de ces sortes de commissions, & l'expérience, qu'ils ne pourroient manquer d'aquérir par-là même, en tems de paix, nous fourniroient à la fin un bon nombre d'habiles Ingénieurs, & effaceroit la honte, à laquelle nous avons plus d'une fois été exposés pour avoir négligé d'avoir à notre service des hommes habiles dans cette profession: de pareils hommes méritant mieux que tout autre, en tems de guerre, les encouragemens & les profits qu'ils ont eus en tems de paix. Les avantages, trop nombreux pour en faire l'énumération, & trop récens pour être oubliés, que les *François* ont retirés de leur attention à avoir une quantité prodigieuse de bons Ingénieurs, ne confirment que trop ce que je viens de dire.

A propos d'Ingénieurs, & de l'usage dont ils pourroient être, je ne saurois m'empêcher de déplorer les imperfections de plusieurs rélations de Païs éloignés, qui ne viennent que de ce que leurs Auteurs, souvent habiles d'ailleurs, n'ont sçu ni dessiner, ni lever un plan: au-lieu que s'ils avoient joint à ces connoissances le talent, peu difficile à aquerir, de faire les Observations astronomiques les plus communes, la Géographie seroit bien plus parfaite qu'elle n'est à présent; les dangers de la Navigation seroient considérablement diminués; & nous connoitrions mieux, que nous ne faisons, les Mœurs, les Arts, & les productions des Païs étrangers. Quand je fais attention aux puissans motifs, qui devroient engager tous les Voyageurs à aquerir, au moins en partie, les qualités que je viens d'indiquer, sur-tout l'Art de dessiner, qui faciliteroit leurs observations, aideroit & fortifieroit leur mémoire, & leur épargneroit des descriptions ennuieuses & souvent inintelligibles, je ne puis que m'étonner que

quelqu'un, qui veut ſe tranſporter dans des Païs éloignés, pour ſon inſtruction, ou pour celle des autres, néglige un moyen auſſi néceſſaire. J'ajouterai, pour donner un nouveau degré de force à cet argument, qu'outre les uſages du Deſſein, déja indiqués, il y en a un, qui, quoique moins frappant, eſt peut-être plus important que tous les autres; ſavoir que ceux qui ſont accoutumés à deſſiner des objets, les voyent bien plus diſtinctement que d'autres, qui n'ont pas la même habitude. Car c'eſt une choſe connue par expérience, qu'après avoir enviſagé un objet, même aſſez ſimple, notre attention ou notre mémoire ſont rarement aſſez fortes pour nous repréſenter exactement les différentes parties de l'objet; puiſque, tout bien examiné, il ſe trouvera que nous nous ſommes trompés à l'égard de quelques parties, & qu'il y en a d'autres que nous n'avions abſolument point apperçues: au-lieu que celui, qui contracte l'habitude de deſſiner ce qu'il voit, apprend auſſi à rectifier cette inattention. En comparant ſes idées copiées ſur le papier avec l'objet qu'il veut repréſenter, il remarque en quoi il a été trompé par l'apparence, & aquiert avec le tems la faculté de voir des parties, qui lui auroient échappé auparavant, & de mieux conſerver l'idée de ce qu'il apperçoit qu'il ne lui auroit jamais été poſſible, ſans les progrès qu'il a faits dans le Deſſein.

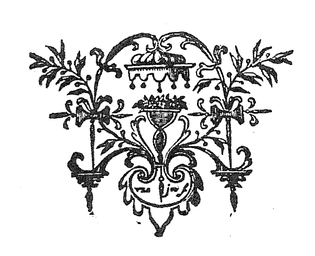
Ces réflexions, qui méritent inconteſtablement l'attention de tous les Voyageurs, conviennent d'une façon encore plus particulière aux Officiers de Marine; puiſque, faute d'entendre l'art de deſſiner & de lever des Plans, il n'y a plus de Cartes ni de vues de terre à avoir, ni, par cela même, preſque plus de Navigation. C'eſt ſans doute, en conſidération de toutes ces utilités, que Sa Majeſté a établi un Maître de Deſſein à *Portsmouth*, pour l'inſtruction de ceux qui ſont deſtinés à remplir les différens poſtes de la Marine. Il ne manque pas de Gens prévenus de l'idée, qu'un bon homme de Mer doit être auſſi rude & auſſi intraitable

que

que l'Elément, auquel il eſt tous les jours expoſé, & qui regarde les Sciences & les Arts, comme les Ennemis du vrai courage. Il faut ſuppoſer que de pareilles abſurdités n'ont jamais été favoriſées par le Public, & qu'en tout cas leur règne eſt paſſé. Si ceux qui gardent encore quelques reſtes de ces pareilles erreurs, étoient capables de raiſon, ou dociles à l'expérience, il ſuffiroit, pour les convaincre, de leur dire, que les meilleurs Desſeins qu'ils trouveront dans cette rélation, quoiqu'aſſez bien faits pour faire honneur à un Peintre de profeſſion, ſont l'Ouvrage de Mr. *Piercy Brett*, un des Lieutenans de Mr. *Anſon*, & depuis Capitaine du *Lion*. Quand Mr. *Brett* ne feroit connu que par ſon mémorable combat contre l'*Elizabeth*, action comparable aux plus belles que notre ſiècle ait vues, il n'en faudroit pas davantage pour prouver ma thèſe, c'eſt que les Beaux Arts ſont bien éloignés de diminuer en rien la valeur, le ſens, & l'adreſſe de ceux qui s'y appliquent. Si on conſidère que la pratique la plus commune de la Navigation, dépend de pluſieurs branches de différentes Sciences, & ſi l'on fait attention aux avantages que la pratique a tirées de ces Sciences, à ne remonter qu'à un petit nombre d'années, on ſera porté à croire qu'il n'y a aucune profeſſion qui exige plus de théorie & de réfléxion que la Marine, ſans compter la Géographie, la Géométrie & l'Aſtronomie, qu'un Officier de Mer ne peut ignorer tout-à-fait ſans rougir, vu que ſon Journal & l'eſtime journalière du cours de ſon Vaiſſeau ne ſont fondées que ſur des branches de ces Arts; on ne peut douter que la maneuvre, & la conduite d'un Vaiſſeau, l'arrimage, & la diſpoſition des Voiles, ne ſoient des articles où la connoiſſance des Méchaniques ne ſoit d'une très grande utilité. Lorſqu'on examine la fabrique d'un Vaiſſeau, le nombre & la variété de ſes Voiles, & tout ce qui eſt néceſſaire pour les mettre dans leurs différentes poſitions, on eſt frappé de l'invention, & de la ſagacité, qui y paroit; mais on ſent en même tems, qu'un tour de

génie

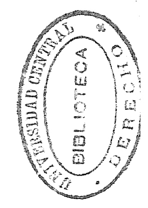
génie ſavant & ſpéculatif peut trouver des moyens de faire agir les parties d'une Machine auſſi compoſée, bien plus avantageux que ceux qu'offre une routine aveugle. Mais il eſt tems de finir cette digreſſion, elle retarde le plaiſir qu'aura le Lecteur en liſant un Ouvrage, qui mérite certainement toute ſon attention, par l'importance du ſujet & par l'excellence des matériaux dont il eſt compoſé; je ſouhaiterois qu'on pût être auſſi content de l'Art avec lequel l'Auteur les a mis en œuvre.





VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR GEORGE ANSON, CHEF D'ESCADRE.



LIVRE I.

CHAPITRE I.

De l'équipement de l'Escadre: Incidens rélatifs à cette Escadre, depuis la résolution prise de la mettre en Mer jusqu'à son départ de Sainte Hélène.

L'Escadre commandée par Mr. *Anson*, & dont j'ai dessein de transmettre les principales opérations à la postérité, a essuyé un grand nombre de changemens dans sa destination, sa force & son équipement, durant les dix mois qui se sont écoulés depuis la résolution

prise de la mettre en Mer, jusqu'à son départ de *Sainte Hèlène*. J'ai cru que le détail de ces changemens méritoit d'être rendu public, tant pour l'honneur de ceux qui ont formé le projet de l'Expédition, que de ceux auxquels on en a confié l'exécution. Il paroitra clairement par-là, que les accidens, qui empêchèrent dans la suite que cette Expédition n'ait été aussi avantageuse à la Nation, que la force de l'Escadre & l'attente du Public sembloient le promettre, eurent principalement leur source dans des obstacles qu'il n'a pas été possible à Mr. *Anson* de surmonter.

Quand vers la fin de l'Eté de l'Année 1739, on prévit qu'une guerre avec l'*Espagne* étoit inévitable, plusieurs de ceux qui étoient chargés alors de l'Administration des affaires, jugèrent que la démarche la plus prudente que la Nation pût faire, dès que la rupture seroit déclarée, étoit d'attaquer cette Couronne dans ses établissemens éloignés, car comme, en ce tems-là, il y avoit une grande probabilité de succès, nous aurions, par ce moyen, pu ôter à l'Ennemi ses principales ressources, & le réduire à la nécessité de désirer sincèrement la paix, puisqu'il se verroit privé de ces retours d'argent, qui le mettoient en état de continuer la guerre.

En conséquence de ces idées, on examina plus d'un Projet dans le Conseil, & différentes résolutions y furent prises. On convint d'abord, que *George Anson*, Ecuyer, actuellement Capitaine du *Centurion*, seroit nommé Commandant en Chef pour l'Expédition projettée. Comme il étoit alors en Course, on envoya un Vaisseau, dès le commencement de *Septembre*, à l'endroit où il croisoit, pour lui ordonner de revenir avec son Vaisseau à *Portsmouth*. Dès qu'il y fut arrivé, c'est-à-dire, le 10 du mois de *Novembre* suivant, il reçut une Lettre de Mr. le Chevalier *Wager*, qui lui marquoit de se rendre à *Londres*, & de s'adresser à l'Amirauté. Etant là, le Chevalier *Wager* lui dit, qu'on alloit équiper au plutôt deux Escadres pour deux Expéditions secretes, qui auroient néanmoins quelque espèce de connéxion ensemble: Que lui, Mr. *Anson*, auroit le commandement de l'une, & Mr. *Cornwall*, qui a depuis perdu la vie glorieusement en combattant pour sa patrie, celui de l'autre: Que l'Escadre sous les ordres de Mr. *Anson* devoit prendre à bord trois Compagnies indépendantes, chacune de cent hommes, & le Régiment d'Infanterie de *Bland*: Que ce Colonel, qui devoit être du Voyage, commanderoit les forces de Terre: & qu'aussitôt que l'Escadre seroit prête à mettre en Mer, ils partiroient, avec ordre exprès de ne toucher en aucun endroit qu'à la pointe de *Java* dans les *Indes Orientales*: Qu'ils ne s'arrêteroient en cet endroit

que

que pour faire de l'Eau, & iroient delà directement à la Ville de *Manille* située dans une des Iles *Philippines*: Que l'autre Escadre devoit être de même force que celle qui seroit sous les ordres de Mr. *Anson*, & qu'on la destinoit à faire le tour du Cap *Horn* pour se rendre dans la Mer du *Sud*, & y ranger la côte, & qu'après avoir croisé sur les Ennemis dans ces parages, & avoir attaqué leurs Places, cette Escadre reviendroit à *Manille*, & y joindroit l'Escadre de Mr. *Anson*, pour y procurer des rafraichissemens aux équipages, radouber les Vaisseaux, & recevoir peut-être de nouveaux ordres.

Ce projet étoit certainement très bien conçu, & pouvoit contribuer puissamment, tant au Bien public, qu'à la Réputation & à la Fortune de ceux qui avoient été choisis pour l'exécuter; car si Mr. *Anson* étoit parti pour *Manille* au tems & de la manière que l'avoit dit le Chevalier *Wager*, il seroit, suivant toutes les apparences, arrivé sur les lieux avant que les *Espagnols* y eussent reçu avis qu'ils étoient en guerre avec les *Anglois*, & par conséquent avant qu'ils se fussent mis en état de faire résistance. On peut hardiment supposer que la Ville de *Manille* se trouvoit dans une situation pareille à celle de tous les autres Établissemens *Espagnols*, lors de la déclaration de la guerre: c'est-à-dire, que les Fortifications de leurs meilleures Places étoient négligées, & en divers endroits tombées en ruine, leur Canon démonté, ou rendu inutile, faute d'affuts; leurs Magazins, destinés à contenir des Munitions de Guerre & de Bouche, tous vuides; leurs Garnisons mal payées, & par cela même peu fortes, & découragées; & la caisse Royale du *Pérou*, qui devoit seule remédier à tous ces desordres, entierement épuisée. On sait par des Lettres de leurs Vicerois & de leurs Gouverneurs, qui ont été interceptées, que c'étoit-là précisément l'état de *Panama*, & des autres Places *Espagnoles* le long de la côte de la Mer du *Sud*, près de douze mois après notre déclaration de guerre: & l'on n'a aucun droit de s'imaginer que la Ville de *Manille*, éloignée d'environ la moitié de la circonférence de notre Globe, ait été l'objet de l'attention & des soins du Gouvernement *Espagnol* plus que *Panama*, & les autres Ports importans du *Pérou* & du *Chili*, d'où dépend la possession de cet immense Empire. On sait même à n'en pouvoir douter, que *Manille* étoit alors incapable de faire une résistance tant soit peu considérable, & qu'elle se seroit probablement rendue à la seule vue de notre Escadre. Pour se former une idée de quelle conséquence cette Ville, & l'Ile, dans laquelle elle est située, nous auroient été, il faut considérer,

 que

que l'air en est très sain, qu'elle a un bon Port & une excellente Baye, que ses habitans sont nombreux & riches, & qu'elle fait un commerce très lucratif dans les principaux Ports des *Indes Orientales* & de la *Chine*, sans compter son Négoce exclusif avec *Acapulco*, dont elle retire par an près de trois millions d'Ecus.

Le Chevalier *Wager*, persuadé que l'exécution de ce projet ne pouvoit être trop promte, fit ensorte, que peu de jours après cette prémière conférence, c'est-à-dire, le 18 de *Novembre*, Mr. *Anson* reçut ordre de prendre le commandement des Vaisseaux l'*Argyle*, le *Sévern*, la *Perle*, le *Wager*, & le *Tryal*, Chaloupe armée en guerre. Le même mois il reçut encore quelques autres ordres: ceux qui regardoient l'avitaillement de l'Escadre, ne lui furent expédiés qu'au mois de *Décembre* suivant. Mais Mr. *Anson* s'étant rendu à l'Amirauté au commencement de *Janvier*, apprit du Chevalier *Wager*, que l'Expédition de *Manille* n'auroit point lieu. On conçoit aisément, quel dut être son chagrin de se voir privé de la direction d'une entreprise si sûre, si honorable, &, à tous égards, si avantageuse, sur-tout après une dépense considérable qu'il avoit faite pour se pourvoir de tout ce qui pourroit lui être nécessaire dans ce Voyage, qui devoit être assez long. Cependant le Chevalier *Wager*, pour le consoler un peu, l'informa que l'Expédition dans la Mer du *Sud* se feroit pourtant, & que lui, Mr. *Anson*, & son Escadre, dont la prémière destination étoit changée, y feroient employés.

Le 10 de *Janvier* il reçut sa Commission, qui l'établissoit Commandant en Chef de l'Escadre en question, qui, à la seule différence près qu'on substitua, durant le cours des préparatifs, le *Gloucester* à la place de l'*Argyle*, fut celle avec laquelle il partit plus de huit mois après de *Sainte Hélène*. Malgré le changement de destination, l'équipement de l'Escadre fut continué avec autant de vigueur que jamais; & l'avitaillement, avec tout ce qui pouvoit dépendre de Mr. *Anson*, se trouva si avancé, que ce Chef d'Escadre compta de mettre en mer à l'instant même qu'il recevroit ses derniers ordres, qu'il attendoit de jour en jour. A la fin le 28 de *Juin* 1740, le Duc de *Newcastle*, prémier Sécrétaire d'Etat, lui remit les instructions de Sa Majesté en date du 31 de *Janvier* 1739, accompagnées d'une autre instruction des Lords Régens, en date du 19 de *Juin* 1740. Après avoir reçu ces pièces, Mr. *Anson* se rendit d'abord à *Spithead*, dans l'intention de partir au prémier vent favorable, s'imaginant qu'il n'auroit plus de retardemens à essuyer. Car quoiqu'il fût par les listes du Monde qu'il de-

devoit prendre à bord, qu'il lui manquoit trois cens Matelots, qu'il n'avoit pu obtenir malgré toutes fes follicitations, le Chevalier *Wager* lui avoit dit, que l'Amirauté avoit dépêché un ordre au Chevalier *Norris* de lui fournir le nombre de Matelots qui lui manquoit. Mais en arrivant à *Portsmouth*, il fe trouva étrangement trompé dans fon attente: car s'étant adreffé au Chevalier *Norris*, il en reçut pour réponfe, que bien loin de pouvoir lui fournir des Matelots, il en avoit befoin lui-même pour fa propre Flotte. Ce contretems produifit un retardement confidérable; car ce ne fut qu'au mois de *Juillet* qu'on lui fournit une partie du monde qu'il lui falloit. L'Amiral *Balchen*, qui prit le commandement de la Flotte à *Spithead*, après le départ du Chevalier *Norris*, au-lieu de trois cens Matelots, dont Mr. *Anfon* avoit befoin, ne donna pour l'Efcadre que cent foixante & dix hommes, dont trente-deux fortoient de l'Hopital. Il y en avoit trente-fept autres du *Salisbury*, avec trois Officiers du Régiment du Colonel *Lowther*, & quatre-vingt-dix-huit Soldats de Marine.

Ce defagrément ne fut pourtant pas le dernier que le Chef d'Efcadre eut à effuyer. Nous avons marqué ci-deffus, que le Régiment du Colonel *Bland*, & trois Compagnies Indépendantes, chacune de cent hommes, devoient fervir comme Troupes de débarquement à bord de l'Efcadre. Mais on trouva bon de changer cet arrangement, & toutes les forces de terre fe réduifirent à cinq cens Invalides, externes de l'Hopital de *Chelfea*. Comme ces gens font des Soldats, que leur âge, leurs bleffures, ou d'autres infirmités, rendent incapables d'aller en campagne & même de faire le fervice ordinaire des Régimens, Mr. *Anfon* fut vivement touché d'un pareil choix; car il étoit pleinement perfuadé, que la plupart périroient longtems avant que d'arriver à l'endroit où il faudroit agir, parce que les délais, qui étoient furvenus à différentes reprifes, l'obligeroient à doubler le Cap *Horn* dans la faifon la plus orageufe de l'année. Le Chevalier *Wager* fe joignit à Mr. *Anfon* pour repréfenter, que des Invalides n'étoient nullement propres à un exploit Militaire, & follicita fortement qu'on donnât d'autre monde; mais on lui répondit que des perfonnes, qui fe connoiffoient mieux en Soldats que lui & Mr. *Anfon*, jugeoient que des Invalides étoient tout ce qu'on pouvoit choifir de mieux en cette occafion. En vertu de cette décifion, ils eurent ordre de fe rendre à bord de l'Efcadre le 5 d'*Aout*. Mais au-lieu de cinq cens, il n'en arriva que deux cens cinquante-neuf, tous ceux qui avoient affez de jambes, ou du moins affez de forces pour fortir de *Portsmouth*, ayant déferté.

té. Il ne reſta que ceux qui étoient Invalides à la rigueur des termes, la plupart âgés de ſoixante ans, & quelques-uns même de plus de ſoixante & dix. Il ſeroit difficile de s'imaginer une ſcène plus touchante, que celle de l'embarquement de ces infortunés Vétérans. Ils avoient aſſez d'expérience dans le ſervice pour demêler les malheurs qui les attendoient. La crainte de ces malheurs, mêlée d'indignation, ſe liſoit ſur leur viſage. On venoit de les enlever à une ſituation tranquile, pour les charger d'une entrepriſe, dont la foibleſſe de leur Corps & celle de leur Ame les rendoient également incapables, & dans laquelle ils devoient naturellement périr de maladies, ſans avoir ſacrifié leur jeuneſſe & leur ſanté au ſervice de leur Patrie.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, que ce fut un grand malheur, tant pour ce Détachement de Vieillards & de Malades, que pour l'Expédition même à laquelle ils furent employés; que parmi tous les Invalides externes de l'Hopital de *Chelſea*, dont le nombre pouvoit monter à deux mille, les plus infirmes eurent la préférence pour une entrepriſe auſſi fatiguante que dangereuſe. Car perſonne n'ignore, que quoique les Invalides en général ne ſoient pas ceux dont on ſe ſert en pareille occaſion, on peut néanmoins, par un choix prudent, entre deux mille hommes, en trouver cinq cens, qui ayent encore quelques reſtes de vigueur: & Mr. *Anſon* s'étoit attendu, qu'on lui choiſiroit du moins ce qu'il y auroit de meilleur, mais il vit avec douleur, que tout le Détachement étoit un aſſemblage d'objets propres à exciter la pitié. Par la déſertion, dont nous avons parlé, cet aſſemblage perdit le peu de ſanté & de forces qu'il pouvoit avoir encore, ~~deſorte que le Chef~~ d'Eſcadre pouvoit emmener avec lui, s'il le vouloit, les Malades les plus infirmes d'un Hopital.

Il ne faut pas oublier ici une autre particularité importante dans l'Equipement de cette Eſcadre. On propoſa à Mr. *Anſon*, après que la Réſolution eut été priſe qu'il iroit dans la Mer du *Sud*, de prendre avec lui deux perſonnes ſous le titre d'Agens Avitailleurs. Ceux, auxquels on deſtinoit cette commiſſion, avoient été autrefois employés dans les *Indes Occidentales Eſpagnoles*, au ſervice de la Compagnie du *Sud*; & l'on ſuppoſa que les intelligences qu'ils avoient ſur cette côte, les mettroient en état de procurer des vivres à l'Eſcadre par les voyes de la douceur, quand il n'y auroit pas moyen d'en avoir par la force des armes. Ces Agens Avitailleurs devoient, pour cet effet, faire tranſporter à bord pour la valeur de 15000 livres ſterling en marchandiſes; car ils avoient repré-

repréſenté, qu'il leur ſeroit bien plus aiſé d'avoir des vivres pour des marchandiſes, que pour la valeur des mêmes marchandiſes en argent. De quelque prétexte qu'on pût colorer ce projet, perſonne n'en fut la dupe; & l'on n'eut aucune peine à comprendre, que l'unique but de ces Agens étoit de s'enrichir, par le commerce avantageux qu'ils ſe propoſoient de faire le long de cette côte. Mr. *Anſon*, dès le commencement, s'oppoſa à la nomination des Agens Avitailleurs, & à la permiſſion qu'on vouloit leur accorder de prendre une Cargaiſon à bord, il lui paroiſſoit, que dans le peu de Ports amis, où il auroit occaſion de relacher, il n'auroit pas beſoin du ſecours de ces Mrs. pour avoir les proviſions que l'endroit pourroit fournir; & ſur la côte ennemie, il ne penſoit pas qu'ils puſſent lui procurer des vivres, à moins que (ce qu'il avoit bien réſolu de ne pas ſouffrir) les opérations militaires de ſon Eſcadre ne duſſent être réglées ſur les ridicules vues de leurs projets de commerce. Tout ce qu'il croyoit que le Gouvernement devoit faire en cette occaſion, étoit de faire embarquer ſur la Flotte pour la valeur de 2 ou 3000 livres ſterling de ces ſortes de choſes, que les *Indiens*, ou les *Eſpagnols* établis dans les endroits les moins cultivés de la côte, voudroient peut-être prendre en échange pour des vivres. Et pour cela une Cargaiſon médiocre ſuffiſoit. Mais quoique le Chef d'Eſcadre s'oppoſât à l'établiſſement de ces Officiers, & à leur projet; cependant, comme ils avoient inſinué que leur plan, outre l'avantage d'avitailler l'Eſcadre, pourroit contribuer à établir un commerce lucratif ſur cette côte, quelques perſonnes de la prémière diſtinction leur prêtèrent l'oreille, & des 15000 liv. ſterl. que devoit valoir leur Cargaiſon, le Gouvernement convint de leur en avancer 10000. Ils levèrent les 5000 autres à la groſſe avanture. Les marchandiſes qu'ils achetèrent avec cette ſomme, furent les ſeules qu'on embarqua à bord de l'Eſcadre, quelque choſe qu'on ait pu dire dans la ſuite pour magnifier la valeur de la Cargaiſon.

Cette Cargaiſon fut d'abord miſe à bord du *Wager*, Vaiſſeau deſtiné à ſervir de Magazin, parce qu'on ne voulut pas en embaraſſer les Vaiſſeaux de Guerre. Mais étant à *Ste. Catherine*, Mr. *Anſon* conſidera, que ſi l'Eſcadre venoit à être diſperſée, quelques-uns des Vaiſſeaux pourroient prétexter de manquer de proviſions, faute de Cargaiſon pour les payer en troc. Pour ôter ce prétexte, il fit diſtribuer les marchandiſes du plus petit volume ſur les Vaiſſeaux de Guerre, & laiſſa le reſte à bord du *Wager*. Ce reſte a été perdu, auſſi bien qu'une grande partie

de

de ce qui avoit été mis à bord des Vaiſſeaux de Guerre, comme nous le dirons dans la ſuite, & on n'eut pas occaſion d'en employer la moindre partie ſur les côtes qu'on viſita, tout ce qu'on en raporta en *Angleterre* ne rendit pas le quart de la valeur de l'emplette. C'eſt ce que le Chef d'Eſcadre avoit prédit, malgré les magnifiques eſpérances que bien des gens avoient conçues ſur ce commerce. Mais revenons à ce qui ſe paſſoit à *Portsmouth.*

Pour ſuppléer aux deux cens quarante Invalides qui avoient déſerté, on fit embarquer deux cens & dix hommes, détachés de différens Régimens de Marine: tous Soldats des plus novices, qu'on ne faiſoit que d'enrôler, & qui n'avoient de militaire que l'uniforme; aucun d'eux n'ayant été aſſez exercé au maniment des armes, pour qu'on lui permît de faire feu. Le dernier Détachement de ces gens vint à bord le 8 d'*Aout*, & le 10 l'Eſcadre fit voile de *Spithead*, pour *Ste. Hélène*, où elle devoit attendre le vent pour commencer ſon voyage.

Mais il s'en falloit beaucoup que nous fuſſions au bout des délais qui nous étoient deſtinés; nous étions déja avancés dans une ſaiſon où les vents d'Oueſt ſont ordinairement fort conſtans & violens; on jugea à propos de nous faire mettre en Mer en compagnie avec la Flotte, commandée par l'Amiral *Balchen*, & les Vaiſſeaux de tranſport deſtinés à l'expédition de Mylord *Cathcart.* Nous faiſions tous enſemble vingt & un Vaiſſeaux de Guerre, & cent vingt-quatre Vaiſſeaux de Transport ou Marchands, deſorte que nous ne pouvions nous flatter de ſortir du Canal, avec une auſſi grande Flotte, ſans le ſecours d'un vent favorable d'une aſſez longue durée; & c'eſt ce que nous avions de jour en jour moins lieu d'eſpérer, puiſque nous aprochions de l'équinoxe. Cependant les tréſors du *Pérou*, ces monts d'or que nous nous étions promis, s'évanouiſſoient inſenſiblement, & l'idée du paſſage du Cap *Horn*, pendant l'hiver, avec tous ſes dangers & ſes difficultés, vint remplir leur place dans notre imagination. Nous paſſames ainſi quarante jours à *Ste. Hélène*, après quoi nous reçumes ordre d'en partir ſans Mylord *Cathcart*; mais ces quarante jours ne ſe paſſèrent pas ſans les fatigues rebutantes de mettre ſouvent à la voile & d'être obligés à retourner, ſans compter des périls, plus grands quelquefois que nous n'en avons éprouvé dans le reste d'un Voyage autour du Monde. La prémière fois que le vent ſe rendit favorable, ce qui fut le 23 d'*Aout*, nous mimes à la voile, & Mr. *Balchen* n'épargna rien pour gagner la haute Mer; mais le vent rechangeant

geant bientôt, nous ramena à *Ste. Hélène*, non ſans danger, & même deux Vaiſſeaux de Tranſport, s'abordèrent en virant & s'endommagèrent. Nous fimes encore dans la ſuite deux ou trois autres tentatives auſſi inutiles, & le 6 de *Septembre*, étant revenus à l'Ancre à *Ste. Hélène*, le Vent devint ſi violent que toute la Flotte fut obligée d'amener les vergues & les mats de Perroquet, de peur de chaſſer ſur les Ancres. Cette précaution n'empêcha pas même que le *Centurion* ne chaſſât ſur ſes Ancres, le ſoir ſuivant, & nous fumes en grand danger de dériver ſur le Prince *Frédéric* de ſoixante & dix pièces, qui étoit à l'Ancre à peu de diſtance de notre Arrière; par bonheur ce Vaiſſeau dériva auſſi, & par-là nous en reſtames à même diſtance. Cependant nous ne nous crumes hors de péril, que lorsque nous eumes laiſſé tomber notre grande Ancre, ce qui nous ſauva heureuſement.

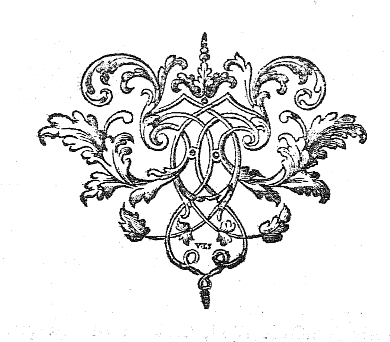
Le 9 de *Septembre* nous eumes quelque eſpoir de délivrance, par un ordre que Mr. *Anſon* reçut des Lords Régens, de partir à la prémière occaſion, avec ſon Eſcadre ſeule, en cas que Mylord *Cathcart* ne fût pas prêt. Ainſi délivré de l'incommode compagnie d'une ſi grande Flotte, notre Chef d'Eſcadre réſolut de lever l'Ancre & de travailler à ſortir du Canal, à la faveur des Marées dès que le Vent plus modéré le permettroit. C'eſt ce que nous aurions pu faire facilement deux mois auparavant avec notre Eſcadre ſeule, ſi les ordres que l'Amirauté avoit donnés pour nous faire fournir des Matelots avoient été éxécutés, & ſi nous n'avions pas eu à ſouffrir les autres délais que nous avons rapportés ci-deſſus. A la vérité ces eſpérances d'un promt départ diminuèrent bientôt, par l'ordre que Mr. *Anſon* reçut le 12 de *Septembre*, par où il lui étoit enjoint de prendre ſous ſon Convoi, le *St. Albans* & la Flotte de *Turquie*, de joindre à *Torbay* ou à *Plimouth*, le *Dragon* & le *Winchester*, & les Flottes qui alloient au *Détroit* & en *Amérique*; & de leur faire compagnie auſſi longtems que nous ferions même route. Cette gêne d'un Convoi nous fit de la peine, & nous donna lieu de craindre que notre cours juſqu'à *Madère* n'en fût retardé. Cependant Mr. *Anſon*, ſe trouvant Commandant en Chef, réſolut de s'en tenir à ſon prémier projet, de tâcher de ſortir du Canal, à la faveur des Marées, à la prémière occaſion; & pour gagner du tems, il écrivit à *Torbay*, afin que les Flottes, qu'il devoit y recevoir ſous ſon Convoi, ſe tinſſent prêtes à le joindre ſans délai dès qu'elles le verroient approcher. Enfin le 18 de *Septembre*, il partit de *Ste. Hélène*, & quoique le vent fût d'abord contraire,

B il

il eut le bonheur de ſortir du Canal en quatre jours, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant.

Par tout ce que nous avons rapporté de la manière dont on s'y prit pour l'équipement de notre Eſcadre, il paroit clairement que notre Expédition peut être conſiderée ſous deux points de vue fort différens, celui qu'elle avoit au commencement de *Janvier*, où elle avoit été d'abord fixée, & celui qu'elle eut à la fin de *Septembre*, que nous ſortimes du Canal; pendant cet intervalle de tems, nous vimes diminuer par pluſieurs accidens, notre nombre, nos forces, & la probabilité du ſuccès. Au-lieu de voir remplacer nos vieux & chétifs Matelots, par d'autres plus jeunes & plus habiles, & d'avoir nos Equipages complets, jusqu'à un nombre ſuffiſant, comme on l'avoit d'abord promis à notre Chef d'Eſcadre, nous fumes obligés de nous contenter des gens que nous avions, tels qu'ils étoient; & pour tout renfort, au-lieu de trois cens hommes qui nous manquoient, on nous en envoya cent ſoixante & dix, la plupart tirés de l'Hopital, ou Recrues de Marine qui n'avoient jamais entré dans un Vaiſſeau. Nous fumes encore plus mal partagés du côté des Troupes de débarquement; nous devions avoir le Régiment de *Bland*, qui étoit un vieux Corps, & trois Compagnies Indépendantes de cent hommes chacune, & nous eumes en tout quatre cens ſoixante & dix Invalides, ou nouvelles Recrues de Marine, les uns incapables de ſervice, par l'âge & les infirmités, & les autres inutiles parce qu'ils ne ſavoient rien de ce qu'ils devoient faire. Notre plus grand mal ne vint pourtant pas du manque de forces, cauſé par tous ces changemens, mais les diſputes & les difficultés qu'ils occaſionérent, & que toute l'autorité de l'Amirauté ne put faire finir à tems, cauſèrent un délai dont les déſaſtres qui nous accompagnèrent furent la ſuite. Car c'eſt ce qui nous obligea à doubler le Cap *Horn*, dans la plus dangereuſe ſaiſon de l'année; delà, la diſſipation de notre Eſcadre, la perte de notre monde, & le danger que nous courumes d'y périr. Ce n'eſt pas tout; ces délais donnèrent à l'ennemi le tems de ſe mettre ſi bien au fait de nos projets, qu'une Perſonne, employée par la Compagnie du *Sud* & qui venant de *Panama*, arriva à *Portsmouth*, trois ou quatre jours avant que nous en partiſſions, dit à Mr. *Anſon* tout ce qu'il y avoit de plus important touchant nos Forces & notre deſtination; & toutes ces particularités, il les avoit appriſes des *Eſpagnols*, avant qu'il les quittât. Une circonſtance fort ſingulière fait encore mieux voir, combien ces derniers étoient

étoient bien informés. Ils avoient envoyé une Escadre, pour nous intercepter. Cette Escadre nous attendoit à la hauteur de *Madère*, & le Commandant étoit si bien informé de la forme & de la figure du Pavillon de Mr. *Anson*, & l'avoit si bien imité, qu'il attira par ce moyen la *Perle*, un des Vaisseaux de notre Escadre, à la portée de son canon, avant que le Capitaine de la *Perle* s'apperçût de son erreur.



CHAPITRE II.

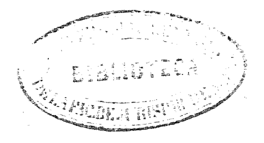
Passage de Sainte Hélène *à l'Ile de* Madère; *avec une courte description de cette Ile; & ce qui nous y arriva.*

LE 18 de *Septembre* 1740, l'Escadre, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, partit de *Sainte Hélène* avec un vent contraire, Mr. *Anson* se proposant de sortir du Canal à la faveur des marées; car il craignoit moins les incommodités qu'il auroit à essuyer, que le risque de voir manquer l'entreprise, en perdant probablement bien du tems à attendre que le vent devînt favorable. L'Escadre destinée à cette Expédition consistoit en cinq Vaisseaux de guerre, une Chaloupe armée en guerre, & deux Navires d'avitaillement. Les Vaisseaux étoient le *Centurion* de soixante pièces de canon, & de quatre cens hommes d'équipage, commandé par *George Anson*; le *Gloucester*, de cinquante pièces, & de trois cens hommes d'équipage, commandé par *Richard Norris*; le *Severn*, de même force que le *Gloucester*, avoit pour Commandant *Edouard Legg*; la *Perle*, de quarante pièces, & de deux cens cinquante hommes d'équipage, étoit sous les ordres de *Matthieu Mitchel*; le *Wager*, de vingt & huit pièces, & monté de cent soixante hommes, avoit pour Commandant *Dandy Kidd*; enfin le *Tryal*, Chaloupe de huit pièces, & de cent hommes, étoit commandé par *Jean Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques, dont la plus grande pouvoit contenir quatre cens tonneaux, & l'autre environ la moitié de cette charge. Ces Bâtimens devoient nous accompagner, jusqu'à ce que les vivres que nous avions à bord, fussent consumés assez pour qu'il y eût place pour les Provisions à bord des deux Pinques, qui devoient alors être déchargées. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit à bord de l'Escadre quatre cens soixante-dix Invalides & Soldats de Marine, portant le nom de Forces de terre, & commandés par le Lieutenant-Colonel *Cracherode*. Ce fut avec cette Escadre, conjointement avec le St. *Albans* & l'*Alouette*, & les Vaisseaux marchands sous leur Convoi, que Mr. *Anson* partit de *Sainte Hélène*, & sortit du Canal à la faveur des marées en quarante-huit heures. Le matin du 20 nous découvrimes, à la hauteur du *Ram-Head*, le *Dragon*, le *Winchester*, le *South-Sea-Castle*, & le *Rye*, avec plusieurs Bâ-

timens

timens marchands sous leur Convoi. Nous les joignimes vers le midi du même jour, notre Chef d'Escadre ayant ordre (aussi bien que le St. *Albans* & l'*Alouette*) de veiller à leur sureté, aussi longtems que leur route & la nôtre seroient la même. Quand nous ne fumes plus qu'à une médiocre distance de cette dernière Flotte, Mr. *Anson* fit arborer son pavillon, & fut salué par tous les Vaisseaux de guerre à la fois.

Après cette jonction, nous formions une Flotte d'onze Vaisseaux de guerre, & d'environ cent cinquante Navires marchands, destinés pour les Echelles du *Levant*, pour le Détroit de *Gibraltar*, & pour nos Colonies d'*Amérique*. Le même jour, Mr. *Anson* ordonna par un signal à tous les Capitaines des Vaisseaux de guerre, qu'il eussent à se rendre à son bord, où il leur donna leurs instructions, tant par rapport à leur route qu'à l'égard de ce qu'ils auroient à observer en cas d'Action. Nous courumes ensuite tous au Sud-Ouest; & le lendemain à midi, qui étoit le 21, nous nous trouvames à quarante lieues du *Ram-Head*. Nous trouvant alors en pleine Mer, le Chef d'Escadre ordonna au Capitaine *Mitchel* Commandant de la *Perle*, de dévancer la Flotte chaque matin d'environ deux lieues, & de revenir tous les soirs à son poste. Nous poursuivimes ainsi notre route jusqu'au 25, que le *Winchester*, qui escortoit le Convoi destiné pour l'*Amérique*, fit le signal concerté pour demander la permission de se séparer de l'Escadre, & nous quitta après que Mr. *Anson* eut répondu par un autre signal. Le St. *Albans* & le *Dragon*, avec le Convoi destiné pour la *Turquie* & le *Détroit*, en firent de même le 29. Après cette séparation, il ne resta plus que notre Escadre, & nos deux Vaisseaux d'avitaillement avec lesquels nous primes la route de l'Ile de *Madère*. Mais les vents nous furent si contraires, que nous eumes la mortification de mettre quarante jours à notre trajet depuis *Sainte Hélène*, quoiqu'il ne faille souvent pour cela que dix à douze jours. Une perte de tems considérable, jointe au desagrément du gros tems & des vents contraires, produisit un découragement d'autant plus grand, que nous nous étions flattés de regagner sur mer, au moins en partie, le tems, qu'on nous avoit si malheureusement fait perdre à *Spithead* & à *Sainte Hélène*. A la fin, cependant, le *Lundi*, 25 d'*Octobre*, à cinq heures du matin, nous vimes terre, & jettames l'ancre à la rade de *Madère*, sur quarante brasses de profondeur: Le *Brazenhead* nous restant à l'E. vers le S., le *Loo* au N. N. O., & la grande Eglise au N. N. E. A peine eumes-nous mouillé, qu'un Corsaire *Anglois* passa derrière notre poupe, & salua no-



tre Commandant de neuf coups de canon, qui lui répondit de cinq. Le lendemain, le Consul de l'Ile étant venu visiter Mr. *Anson*, nous le saluâmes de neuf coups quand il vint à bord.

L'Ile de *Madère*, que nous avions eu enfin le bonheur de gagner, est fameuse dans toutes nos Colonies d'*Amérique* par ses excellens vins, que la providence semble avoir destinés au soulagement des habitans de la Zone Torride. Elle est située dans un beau climat à 32°. 27′ de Latitude Septentrionale; sa Longitude Occidentale, à compter de *Londres*, est, à ce que nous avons trouvé, entre 18°. 30′, & 19°. 30′, quoique les Cartes la placent dans le 17 degré. Elle a une suite de montagnes, qui courent Est-Ouest; la côte qui regarde le midi est soigneusement cultivée, & abonde en vignobles; & c'est de ce même côté que les Marchands ont leurs maisons de campagne, qui aident à former un coup d'œil tout-à-fait agréable. Il n'y a dans toute l'Ile qu'une seule Ville considérable, nommée *Fonzal*, située dans la partie méridionale de l'Ile, au fond d'une large Baye: c'est le seul endroit de commerce, & le seul où une Chaloupe puisse aborder. *Fonzal*, du côté de la mer, est défendue par un rempart élevé, garni de canons, sans compter une Forteresse sur le *Loo*, qui est un Rocher situé dans l'eau à une petite distance du rivage. La côte est couverte de grandes pierres, & la mer vient s'y briser avec impétuosité; desorte que notre Commandant, ne voulant pas hazarder les Chaloupes de ses Vaisseaux, ordonna aux Capitaines de l'Escadre d'employer des Chaloupes *Portugaises* pour faire de l'eau.

Nous restames environ une semaine dans cette Ile, pour nous pourvoir de vin, d'eau, & autres rafraichissemens. Le 3 de *Novembre*, le Capitaine *Richard Norris* ayant marqué par une Lettre à Mr. *Anson*, qu'il souhaitoit de s'en retourner en *Angleterre*, pour le rétablissement de sa santé, ce Chef d'Escadre lui accorda sa demande, & le remplaça en donnant le commandement du *Gloucester* au Capitaine *Matthieu Mitchel*; le Capitaine *Kidd* passa du *Wager* sur la *Perle*, & le Capitaine *Murray* du *Tryal* sur le *Wager*. Le *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. Ces arrangemens ainsi faits, avec quelques autres changemens rélatifs aux places de Lieutenant, Mr. *Anson* donna, dès le lendemain, leurs ordres aux Capitaines, marquant St. *Jago*, une des Iles du *Cap Verd*, pour le prémier rendez-vous en cas de séparation. En cas qu'ils n'y trouvassent point le *Centurion*, ils devoient se rendre directement à l'Ile *Sainte Catherine*, sur la côte du *Brésil*. Notre Escadre ayant achevé ce jour-là
de

de prendre à bord tous ses rafraichissemens, nous levames l'Ancre l'après midi, & perdimes bientôt de vue l'Ile de *Madère*. Mais avant de poursuivre le recit de ce qui nous arriva, nous croyons devoir rapporter en peu de mots quelles mesures l'Ennemi avoit prises pour déconcerter tous nos desseins.

Quand Mr. *Anson* rendit visite au Gouverneur de *Madère*, il apprit de lui que, pendant trois ou quatre jours, vers la fin d'*Octobre*, on avoit vu, à l'Occident de l'Ile, sept ou huit Vaisseaux de ligne, & une Patache, & que cette dernière étoit venue chaque jour pour découvrir la côte. Le Gouverneur protesta sur son honneur, qu'ame qui vive dans l'Ile n'avoit eu la moindre communication avec quelqu'un de ces Vaisseaux, qu'il croyoit *François* ou *Espagnols*; quoique, suivant lui, il y eût plus d'apparence qu'ils étoient *Espagnols*. Sur cette information, notre Commandant détacha une Chaloupe, qui alloit très bien à la voile, pour reconnoître l'Escadre ennemie. L'Officier fit huit lieues vers l'Ouest, & revint sans avoir rien vu, si bien que nous restames dans la même incertitude où nous avions été avant son départ. Cependant, nous ne pouvions guère douter, que cette Flotte n'eût été envoyée pour traverser notre Expédition. Rien au monde ne leur auroit été plus facile, si, au-lieu de se tenir à l'Ouest de l'Ile, ils avoient croisé à l'Est. Car en ce cas, ils nous auroient nécessairement rencontrés, & nous auroient obligés à jetter en mer une grande quantité de provisions, qui ne pouvoient que nous embarrasser s'il avoit fallu soutenir un combat; & cet article seul, indépendamment de l'Action & de ses suites, suffisoit pour nous contraindre à retourner sur nos pas. La chose étoit si simple & si naturelle, que nous cherchames les raisons, qui avoient empêché qu'elle n'eût lieu. Celles qui nous parurent les plus vraisemblables, étoient, que cette Escadre, *Françoise* ou *Espagnole*, avoit été envoyée, sur l'avis de notre départ avec l'Amiral *Balchen*, & la Flotte destinée à l'Expédition du Lord *Cathcart*. Dans l'idée de ne pouvoir tenir contre des forces aussi supérieures, que les nôtres l'étoient dans cette supposition, les Ennemis pouvoient n'avoir pas jugé à propos d'en venir à un engagement avec nous, qu'après notre séparation, qui ne devoit apparemment pas se faire avant notre arrivée à *Madère*. Telles furent alors nos conjectures, qui ne nous permettoient point de douter, que nous ne les rencontrerions sur notre route vers les Iles du *Cap Verd*. Dans la suite de notre Expédition, plusieurs d'entre nous eurent sujet d'être convaincus, que cette Escadre

étoit

étoit commandée par *Don Joseph Pizarro*, & avoit été destinée à traverser les entreprises de notre Escadre, à laquelle elle étoit considérablement supérieure en force. Comme cet armement des *Espagnols* a eu par sa destination un rapport si particulier avec notre Expédition, & que la catastrophe qu'elle subit, quoique nullement due à notre habileté, ni à notre valeur, ne laissa pas d'être très avantageuse à l'*Angleterre*, je donnerai dans le Chapitre suivant un détail abrégé de ce que les Vaisseaux de cette Escadre eurent à souffrir depuis leur départ d'*Espagne* en 1740, jusqu'à ce que l'*Asie*, le seul Vaisseau de l'Escadre qui revint en *Europe*, arriva à la *Corogne*, au commencement de 1746.



CHA-

CHAPITRE III.

Histoire de l'Escadre commandée par Don Joseph Pizarro.

L'Escadre équipée par ordre de la Cour d'*Espagne* pour traverser l'exécution de nos projets, étoit, à ce que nous supposons, la même que celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent. Le but de l'équipement de cette Escadre étant manifestement rélatif à notre Expédition, le récit des malheurs qu'elle essuya, & dont nous avons été informés par des Lettres interceptées, & par d'autres moyens, nous a paru appartenir à cet Ouvrage. On verra par-là, que notre entreprise donna occasion à la perte d'une partie considérable de la puissance Navale de l'*Espagne*, & empêcha cette Cour de poursuivre avec la même ardeur l'exécution de ses desseins ambitieux en *Europe;* car les Hommes & les Vaisseaux, que les *Espagnols* perdirent dans ce long voyage, ne furent perdus pour eux qu'en conséquence des précautions qu'ils prirent pour se mettre en garde contre nos attaques. Cette Escadre, à l'exception de deux Vaisseaux destinés pour les *Indes Occidentales*, qui ne s'en séparèrent qu'après avoir quitté l'Ile de *Madère*, étoit composée des Vaisseaux de guerre suivans, sous les ordres de *Don Joseph Pizarro.*

L'*Asie* de soixante-six pièces de Canon, & de sept cens hommes. C'étoit le Vaisseau Amiral.

Le *Guipuscoa* de soixante & quatorze pièces, & de sept cens hommes.

L'*Hermione* de cinquante-quatre pièces, & de cinq cens hommes.

L'*Espérance* de cinquante pièces, & de quatre cens cinquante hommes.

Le St. *Etienne* de quarante pièces, & de trois cens cinquante hommes; & une Patache de vingt pièces.

Ces Vaisseaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie *Espagnole*, destiné à renforcer les Garnisons le long de la côte de la mer du *Sud.* Après que cette Flotte eut croisé durant quelques jours sous le vent de *Madère*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, elle fit voile au commencement de *Novembre* pour la rivière de la *Plata*, où elle laissa tomber l'ancre dans la Baye de *Maldonado*, à l'embouchure de cette rivière. Aussitôt que ces Vaisseaux eurent mouillé, l'Amiral *Pizarro* fit sur le champ

demander des vivres à *Buénos Ayres*, n'en ayant pris avec lui, à ſon départ d'*Eſpagne*, que pour quatre mois. Pendant que les *Eſpagnols* attendoient des proviſions en cet endroit, ils reçurent avis de la part du Gouverneur *Portugais* de Ste. *Catherine*, que Mr. *Anſon* étoit arrivé à cette Ile le 21 du mois de *Décembre*, & ſe préparoit à remettre en mer avec toute la diligence poſſible. *Pizarro*, nonobſtant la ſupériorité de ſes forces, avoit ſes raiſons, & ſuivant bien des gens ſes ordres, d'éviter notre Eſcadre par-tout hormis dans la mer du *Sud*. Outre cela, il ſouhaitoit très fort de doubler le Cap *Horn* avant nous, cela ſeul ſuffiſant, à ce qu'il croyoit, pour déconcerter tous nos deſſeins. C'eſt ce qui le détermina, auſſitôt qu'il ſçut que nous étions dans le voiſinage, & que nous avions deſſein de gagner le Cap *Horn*, à continuer ſa route avec les cinq grands Vaiſſeaux: la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le voyage, fut desagréée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral *Eſpagnol*, après s'être arrêté dans la Baye de *Maldonado* dix-ſept jours, en partit ſans attendre ſes proviſions, qui arrivèrent au lieu de leur deſtination le ſurlendemain de ſon départ. Nous quittames la rade de Ste. *Catherine* quatre jours avant qu'il mît à la voile, & dans notre trajet juſqu'au Cap *Horn*, les deux Eſcadres ſe trouvèrent quelquefois ſi près l'une de l'autre, que la *Perle*, un de nos Vaiſſeaux, étant ſéparée du reſte, donna dans la Flotte *Eſpagnole*, & ayant pris l'*Aſie* pour le *Centurion* penſa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne ſe ſauva qu'à peine, ayant été à la portée du Canon du Vaiſſeau Amiral.

Les *Eſpagnols* étant partis de *Maldonado* le 22 de *Janvier*, comme il a été dit, ils ne pouvoient guère ſe flatter d'arriver à la hauteur du Cap *Horn* avant l'Equinoxe; & avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette ſaiſon. Pour ſurmonter cette difficulté, qui étoit d'autant plus grande, que les Matelots *Eſpagnols* accoutumés à naviger dans un Païs où l'on a preſque toujours beau tems, n'entreprendroient pas volontiers une traverſée ſi dangereuſe, on avança à ces derniers une partie de leur paye en marchandiſes d'*Europe*, avec permiſſion d'en faire commerce dans la mer du *Sud*. Le profit, qu'il pourroient faire par-là, étoit un motif propre à leur faire ſupporter avec patience les travaux & les périls, qu'ils auroient probablement à eſſuyer avant que d'arriver ſur la côte du *Pérou*. *Pizarro* avec ſon Eſcadre ayant, vers la fin de *Février*, dépaſſé la hauteur du Cap *Horn*, porta à l'Oueſt, dans l'intention de doubler ce Cap; mais la nuit du dernier de *Février*, V. S. comme ils

por-

portoient le Cap au vent, le *Guipuſcoa*, l'*Hermione* & l'*Eſpérance*, furent ſéparés de l'Amiral; & le 6 de *Mars* ſuivant, le *Guipuſcoa* fut ſéparé des deux autres. Le 7, qui fut le lendemain du jour que nous paſſames le Détroit de *le Maire*, il vint une furieuſe tempête du N. O., laquelle, en dépit de tous les efforts des Matelots, chaſſa toute l'Eſcadre du côté de l'Eſt, & l'obligea, après pluſieurs tentatives inutiles, à prendre le chemin de la rivière de la *Plata*, où *Pizarro* arriva vers la Mi-Mai, & fut joint peu de jours après par l'*Eſpérance* & le St. *Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en mer, car on n'en a eu depuis aucune nouvelle: le *Guipuſcoa* échoua ſur la côte du *Brézil* & coula à fond. Les maux de tous les genres, que cette Eſcadre éprouva dans cette malheureuſe Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes nous firent eſſuyer dans le même climat. Il y eut à la vérité entre nos infortunes quelque différence, mais telle cependant qu'il ſeroit difficile de décider quelle des deux ſituations étoit la plus digne de pitié. Car aux malheurs, qui nous étoient communs, comme des Agrés endommagés, des navires qui faiſoient eau, & les fatigues, auſſi bien que le découragement, qui accompagnent néceſſairement de pareils deſaſtres, ſe joignit encore ſur notre Eſcadre une maladie deſtructive & incurable, & ſur celle des *Eſpagnols* une cruelle Famine. Ces derniers, ſoit par la précipitation de leur départ, & dans l'eſpérance de trouver des vivres à *Buénos Ayres*, ſoit par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'*Eſpagne*, comme nous l'avons déjà obſervé, n'ayant de proviſions à bord que pour quatre mois, & cela encore en les bien ménageant. Ainſi quand les tempêtes, qu'ils eſſuyèrent à la hauteur du Cap *Horn*, les contraignirent à tenir la mer un mois ou plus au delà de leur attente, ils ſe virent réduits à de ſi triſtes extrémités, que des rats, quand on avoit le bonheur d'en prendre, ſe vendoient quatre écus pièce; & qu'un Matelot, cacha pendant quelques jours la mort de ſon frère, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vue de profiter de la pitance du défunt. Dans une ſi affreuſe ſituation, & qu'ils ne ſoupçonnoient guère pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi deſeſperé leur avoit été ſuggeré principalement par l'excès de la miſère qu'ils ſouffroient: car quoique les conſpirateurs ne ſe propoſaſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de

 cette

cette sanguinaire résolution se réduisoit néanmoins au désir de soulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaisseau. Leur dessein fut découvert par un Confesseur, dans le tems qu'ils étoient sur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent sur le champ punis de mort. Mais, quoique la conspiration fut étouffée, leurs souffrances n'en allèrent pas moins de jour en jour en augmentant. Si bien que les trois Vaisseaux, qui se sauvèrent, perdirent la plus grande partie de leur monde par la fatigue, les maladies, & la faim. L'*Asie*, leur Vaisseau Amiral, arriva à *Monte Vêdio* dans la rivière de la *Plata*, avec la moitié de son Equipage; le St. *Etienne* se trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baye de *Barragan*; l'*Espérance*, Vaisseau monté de cinquante pièces de Canon, fut plus malheureux encore; car de quatre cens cinquante hommes avec lesquels il étoit parti d'*Espagne*, il n'en resta en vie que cinquante-huit, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de soixante hommes. Mais pour donner au Lecteur une idée de ce que les *Espagnols* souffrirent en cette occasion, je rapporterai en peu de mots le sort du *Guipuscoa*, j'ai tiré ce détail d'une Lettre écrite par Don *Joseph Mendinuetta* Capitaine de ce Vaisseau, à une personne de distinction à *Lima*: une copie de cette Lettre nous tomba entre les mains dans le tems que nous étions dans la mer du *Sud*.

Le *Guipuscoa* fut séparé de l'*Hermione* & de l'*Espérance* par un brouillard, le sixième de *Mars*, étant alors, suivant l'estime au S. E. de la Terre des *Etats*, & portant à l'Ouest; la nuit suivante il s'éleva une si furieuse tempête du N. O., que vers les dix heures & demie la grande voile fut déchirée, & qu'on n'osa faire servir que la mizaine: le Vaisseau faisoit dix nœuds par heure, avec une mer prodigieusement agitée, & souvent le couroir étoit sous l'eau. La tempête fendit aussi son grand mât; & le Navire faisoit tellement eau, que malgré quatre Pompes, & toutes les Bailles, on eut grand' peine à sauver le Vaisseau. Le tems se calma le 19, mais la mer resta si haute, que le roulis fit entrouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer les abouts & la plupart des courbes, les Chevilles étant déhallées par la violence du roulis. Malgré ces accidens & plusieurs autres arrivés tant au corps du Navire qu'aux Agrés, ils ne laissèrent pas de continuer à porter à l'Ouest jusqu'au 12. Les *Espagnols* étoient alors vers les soixante degrés de Latitude Méridionale, avec très peu de vivres, & chaque jour quelques gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de lassitude. Ceux qui leur survivoient, avoient entierement

tierement perdu courage, tant à cause du travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert de neige à la hauteur de deux empans. Le vent continuant à être toujours à l'Ouest, & très violent, ce qui les mettoit dans l'impossibilité de doubler le Cap *Horn*, ils se déterminèrent à regagner la rivière de la *Plata*: le 22, ils furent obligés de jetter en mer une bonne partie de leurs Canons, & une Ancre, & de passer six fois le cable autour du Vaisseau, pour l'empêcher de s'ouvrir: le 4 d'*Avril*, la mer étant fort agitée quoiqu'il fît peu de vent, le Vaisseau se tourmenta si fort, qu'il perdit en peu d'heures son grand mât, le mât de Misaine, & le mât d'Artimon; & pour comble de malheur, ils furent réduits à la nécessité de couper leur Beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye d'eau. Vers ce tems-là l'Equipage étoit diminué de deux cens cinquante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui se trouvoient en état de faire jouer les pompes (ce que chaque Officier étoit obligé de faire à son tour) n'avoient par jour qu'une once & demie de Biscuit; au-lieu qu'on ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop foibles pour soutenir un si rude travail, au milieu duquel on voyoit souvent les gens tomber morts de lassitude. En y comprenant les Officiers il ne restoit à bord qu'entre cent & quatre-vingts personnes en état de manœuvrer. Les vents de Sud-Ouest furent si forts, après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas possible d'en mettre d'autres à la place, & le Vaisseau fut le jouet des flots entre les Latitudes de 32 & de 28 degrés, jusqu'au 24 d'*Avril*, qu'ils apperçurent la côte du *Brézil* à *Rio de Patas*, dix lieues au Sud de l'Ile de Ste. *Catherine*. Ils laissèrent tomber l'Ancre en cet endroit, & le Capitaine auroit bien souhaité de gagner Ste. *Catherine*, afin de sauver le Corps du Vaisseau & les Canons, aussi bien que les munitions qu'il y avoit à bord; mais l'Equipage ne voulut plus continuer à pomper, & comme au désespoir des souffrances passées, & d'avoir perdu un si grand nombre de leurs compagnons, (y ayant en ce tems-là sur le tillac jusqu'à trente cadavres), s'écria tout d'une voix, *à terre, à terre*, & obligea le Capitaine à courir droit au rivage, où, le cinquième jour après, le Vaisseau coula à fond, avec toutes ses munitions. Le reste de l'Equipage, qui par une espèce de miracle se trouvoit encore en vie, se sauva à terre, au nombre de quatre cens hommes.

On peut inférer du récit des avantures & du naufrage du *Guipuscoa*, quel doit naturellement avoir été le sort de l'*Hermione*, & ce que dûrent

fouffrir les trois autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, qui gagnèrent la rivière de la *Plata*. Ces derniers ayant un beſoin extrême de Mâts, de Vergues, d'Agrés, en un mot, de tout ce qui eſt néceſſaire ſur un Vaiſſeau, & ne pouvant rien trouver de pareil ni à *Buénos Ayres*, ni dans aucun autre endroit appartenant aux *Eſpagnols*, *Pizarro* dépêcha une Barque d'avis avec une Lettre de change à *Rio Janeiro* pour acheter des *Portugais* ce qui lui manquoit. Il envoya en même tems un Exprès par terre à *San Jago* dans le *Chili*, pour être expédié delà au Viceroi du *Pérou*, & lui demander une remiſe de 200000 écus, à prendre du Tréſor Royal de *Lima*: l'Amiral *Eſpagnol* croyant cette ſomme abſolument néceſſaire pour avitailler ſes Vaiſſeaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le paſſage dans la mer du *Sud*, dès que la ſaiſon, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les *Eſpagnols* rapportent comme une choſe merveilleuſe, & elle eſt telle réellement, que l'*Indien*, qui ſervoit de Meſſager, quoique dépêché en Hiver, quand les *Cordilléras* ſont couvertes de neige, ne mit que treize jours à ſe rendre de *Buénos Ayres* à *S. Jago* dans le *Chili*, quoique ces deux Villes ſoient éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'*Eſpagne*, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des *Cordilléras*.

La réponſe du Viceroi du *Pérou* au meſſage de *Pizarro* ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, ajoutant pour ſes raiſons, que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pu lui procurer cette ſomme. Les Habitans de *Lima*, qui jugeoient la préſence de *Pizarro* néceſſaire à leur ſureté, furent très mécontens de ce procédé, & dirent hautement à qui voulut les entendre, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vues intéreſſées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que *Pizarro* n'eût obtenu toute la ſomme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à *Rio Janeiro*, ne répondit auſſi qu'en partie au but qu'on s'étoit propoſé en la dépêchant. Car quoiqu'elle rapportât une quantité conſidérable de goudron, de poix, & de cordages, il ne lui fut cependant pas poſſible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un ſurcroit de malheur, *Pizarro*, qui comptoit de recevoir quelques mâts du *Paraguay*, ſe trouva trompé dans ſon attente; car un Charpentier, à qui il avoit confié une grande ſomme d'argent & qu'il avoit envoyé dans le païs, que je viens de nommer, pour y couper des mâts, au-lieu de

de s'aquiter de sa commission, s'y étoit marié, & refusoit de revenir. Cependant, en faisant servir les mâts de l'*Espérance* sur l'*Asie*, & quelque bois rond qui étoit encore à bord, on remit l'*Asie* & le St. *Etienne* en état de tenir la mer. Au mois d'*Octobre* suivant, *Pizarro* mit à la voile, dans l'intention d'essayer encore une fois s'il y auroit moyen de doubler le Cap *Horn*; mais le St. *Etienne*, en descendant la Rivière de la *Plata*, donna contre un bas-fond, & perdit son Gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaisseau essuya, le mirent entierement hors de service, desorte que *Pizarro*, après en avoir fait ôter les agrés, partit avec l'*Asie*. Comme il pouvoit se flatter de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin surmonté toutes les difficultés; mais se trouvant à la hauteur du Cap *Horn*, son Vaisseau, qui avoit le vent en poupe, la mer étant assez agitée quoique le vent fût assez modéré, perdit ses mâts, par quelque mauvaise manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & *Pizarro* se vit obligé de gagner une seconde fois la Rivière de la *Plata*, en fort mauvais état. L'*Asie* ayant considérablement souffert dans cette seconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Espérance*, qui avoit été laissée à *Monte Védio*. Le commandement de ce Vaisseau fut donné à *Mindinuetta*, qui étoit Capitaine du *Guipuscoa*, quand ce Vaisseau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de *Novembre* de l'année suivante 1742, de *Rio de la Plata*, pour la mer du *Sud*, & gagna heureusement la côte du *Chili*, où *Pizarro*, qui étoit venu de *Buénos Ayres* par terre, le joignit. Ces deux Messieurs ne tardèrent pas longtems à se brouiller. La principale cause des disputes très vives, qu'il y eut entre eux, étoit que *Pizarro* s'arrogeoit le commandement de l'*Espérance*, que *Mindinuetta* avoit menée dans la mer du *Sud*: ce dernier refusoit de remettre son autorité entre les mains de l'Amiral, disant, qu'il avoit fait le trajet, sans être soumis ni à son autorité ni à celle d'aucun autre Chef, & qu'ainsi *Pizarro* ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant *Mindinuetta* fut obligé, par l'entremise du Président du *Chili*, qui se déclara pour l'Amiral, de se soumettre après une longue & opiniâtre résistance.

Mais *Pizarro* ne se trouvoit pas encore au bout de toutes ses infortunes; car quand *Mindinuetta* & lui revinrent, en 1745, par terre du *Chili* à *Buénos Ayres*, ils trouvèrent à *Monte Védio* l'*Asie*, qu'ils y avoient laissée environ trois ans auparavant. Ils résolurent de mener, si la chose

étoit

étoit possible, ce Vaisseau en *Europe*, & dans cette vue, le firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté consistoit à trouver un nombre suffisant de Matelots pour faire ce voyage, tous ceux, qui étoient aux environs de *Buénos Ayres*, n'allant pas à une centaine. Ils tâchèrent de remplir ce vuide en prenant par force plusieurs habitans de *Buénos Ayres*. Outre cela, ils envoyèrent à bord tous les prisonniers *Anglois*, qu'ils avoient alors en leur puissance, avec un bon nombre de Contrebandiers *Portugais*, qu'ils avoient pris en diverses occasions, sans compter quelques *Indiens* natifs du Païs. Parmi ces derniers se trouvoit un Chef avec dix des siens, qui avoient été surpris trois mois auparavant par un parti de Soldats *Espagnols*. Le nom de ce Chef étoit *Orellana*; il appartenoit à une puissante Tribu, qui avoit fait bien des ravages tout alentour de *Buénos Ayres*. Ce fut avec cette troupe de gens ramassés de tous côtés, qui, à l'exception des seuls *Espagnols Européens*, faisoient le voyage bien malgré eux, que *Pizarro* mit à la voile de *Monte Vedio* dans la rivière de *la Plata*, vers le commencement du mois de *Novembre* de 1745.

Comme les *Espagnols* natifs n'ignoroient pas, que l'Equipage forcé qu'ils emmenoient, partoit à contre-cœur, ils traitèrent de la manière la plus dure leurs prisonniers, tant *Anglois* qu'*Indiens*; mais ce fut sur-tout sur ces derniers que leur humeur cruelle prit plaisir à s'exercer. C'étoit une chose ordinaire aux moindres Officiers du Vaissau de les frapper à toute outrance, sous les prétextes les plus légers, & simplement pour montrer leur autorité. *Orellana* & ses camarades, quoique patiens & soumis en apparence, se déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanités. Comme il parloit bien l'*Espagnol*, qu'il avoit appris par le commerce, que les *Indiens* de ce Païs-là ont avec les habitans de *Buénos Ayres* en tems de paix, il lia conversation avec quelques *Anglois*, qui entendoient cette même langue, & parut fort curieux de savoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il savoit que les *Anglois* étoient ennemis des *Espagnols*; ainsi il se proposoit sans doute de leur découvrir son projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit, & par le moyen de laquelle ils pourroient tous recouvrer leur liberté; mais les ayant sondés légerement, & ne les trouvant pas aussi vindicatifs qu'il avoit cru, il ne s'ouvrit pas davantage à eux, mais résolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ses dix compagnons. Ceux ci, comme il parut, se soumirent volontiers à sa direction, & promirent d'exécuter fidelement ses ordres. Après être convenus

nus ensemble des mesures qu'il y avoit à prendre, ils se pourvurent de couteaux flamands; ce qui fut très facile, de pareils couteaux étant ceux dont on se sert à bord: outre cela, ils employèrent secretement le tems qu'ils avoient de reste, à couper des bandes de cuir, le Vaisseau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent à chacune de ces bandes un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette espèce d'arme, que les *Indiens* de *Buénos Ayres* apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vitesse & de force, est tout-à-fait dangereuse. Tout étant ainsi préparé, l'exécution de leur dessein fut probablement hâtée par un nouvel outrage, dont *Orellana* fut l'objet. Car un des Officiers, qui étoit la brutalité même, ayant commandé à *Orellana* de grimper jusqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas possible, il le maltraita tellement, sous prétexte de punir sa desobéissance, que le misérable *Indien* resta quelque tems sans mouvement, & tout ensanglanté, sur le tillac. Un traitement pareil le confirma sans doute dans sa résolution, & ne lui laissa aucun repos qu'il ne l'eût exécutée. Voici comment *Orellana* & ses Compagnons s'y prirent pour cet effet peu de jours après.

Vers les neuf heures du soir, la plupart des principaux Officiers se trouvoient sur le demi-pont, pour jouir de la fraicheur de la soirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. *Orellana* & ses Compagnons, ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarrassés des habits qui auroient pu les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous sur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître se mit aussitôt à les gronder, & leur ordonna de se retirer. *Orellana* dit alors en sa langue maternelle quelques mots à ses gens, dont quatre se détachèrent & allèrent occuper les Couroirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les six autres sembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre *Indiens*, qui s'étoient séparés de leurs Compagnons, se furent postés dans les Couroirs, *Orellana* approcha de sa bouche le creux de ses mains, & jetta le cri de guerre en usage parmi ses Compatriotes. Ce cri est, dit-on, le plus effroyable qu'on puisse entendre, & servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent usage en même tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les six *Indiens*, qui étoient demeurés avec leur Chef sur le demi-pont, jettèrent en un instant sur le carreau quarante *Espagnols*,

dont il y en eut plus de vingt tués d'un ſeul coup, & le reſte mis hors de combat. Pluſieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumière, & barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux, qui avoient eu le bonheur d'échapper aux prémiers effets de la fureur des *Indiens*, tâchèrent de gagner le Château de proue en ſe gliſſant le long des Couroirs; mais les quatre *Indiens*, qui s'étoient poſtés là à deſſein, les maſſacrèrent preſque tous au paſſage, ou les forcèrent à ſe précipiter des Couroirs dans le corps du Vaiſſeau, d'autres y ſautèrent d'eux-mêmes par deſſus la baluſtrade, & ſe crurent très heureux de pouvoir ſe cacher parmi le bétail; mais la plus grande partie ſe ſauva dans les haubans du grand mât, & ſe cacha ſur la hune, ou entre les agrés. Quoique les ſept *Indiens* n'euſſent fait leur attaque que ſur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au Château de proue, ſe voyant coupés, & ſaiſis de crainte à la vue des bleſſures de ceux qui s'étoient coulés le long des Couroirs, perdirent d'autant plus eſpérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainſi ils gagnèrent tous, dans la dernière confuſion, les funins de la Miſaine & du Beaupré.

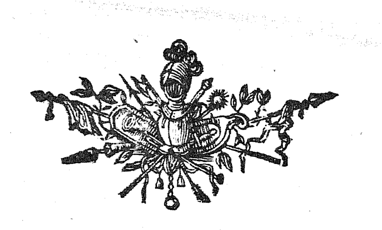
Les onze *Indiens*, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Hiſtoire, s'étant rendus maitres, en moins de rien, du demi-pont d'un Vaiſſeau, monté de ſoixante-ſix pièces de Canon, & de cinq cens hommes, conſervèrent aſſez longtems ce poſte. Car les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi leſquels ſe trouvoient *Pizarro & Mindinuetta*, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient ſauvés ſur la hune ou entre les agrés, ne ſongèrent, d'abord qu'à leur propre conſervation; & il ſe paſſa même un tems aſſez conſidérable avant qu'ils penſaſſent aux moyens de ſe remettre en poſſeſſion du Vaiſſeau. Les cris des *Indiens*, les plaintes des bleſſés, & les clameurs confuſes de l'Equipage, cauſoient une frayeur, que l'obſcurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient conſidérablement. Les *Eſpagnols* ſavoient qu'une partie de ceux, qui étoient à bord, ne faiſoit le voyage qu'à contre-cœur, & que leurs priſonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, ſi la choſe étoit poſſible. Ainſi ils crurent la conſpiration générale, & ſe comptèrent perdus ſans reſſource. Quelques-uns même voulurent ſe jetter dans la mer; mais leurs Camarades les en empêchèrent.

Après que les *Indiens* eurent entierement nettoyé le demi-pont, le tumulte

tumulte cessa en quelque sorte; car ceux, qui s'étoient sauvés, se tinrent tranquilles par frayeur, & les *Indiens* ne se trouvoient pas en état de les joindre, ni par cela même de les attaquer. *Orellana*, dès qu'il se vit maître du demi-pont, força une caisse d'armes, que, sur quelque léger soupçon de révolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit comme le plus sûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ses Camarades, un nombre suffisant de coutelas, dont les *Indiens* de *Buénos Ayres* savent admirablement bien se servir: il se proposoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la caisse fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun usage. Il y avoit cependant des Coutelas dans cette caisse, mais cachés par les armes à feu, qu'on avoit mises dessus. Ce fut sans doute un cruel sujet de dépit pour *Orellana* d'être obligé de rester dans l'inaction, pendant que *Pizarro* & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les sabords, à ceux qui se trouvoient dans la Ste. *Barbe* & entre les ponts. Il sçut d'eux que les *Anglois*, sur qui avoient principalement tombé ses soupçons, se tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la révolte. L'Amiral, & les autres Officiers, découvrirent enfin par d'autres circonstances, qu'*Orellana* & ses Compagnons avoient seuls part à l'entreprise. Ce dernier éclaircissement les détermina à charger les *Indiens* sur le demi-pont, avant que les mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaisseau, fussent assez revenus de leur première surprise, pour sentir qu'en se joignant aux *Indiens* il leur seroit très facile de se rendre maîtres du Vaisseau. Dans cette vue *Pizarro* rassembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les distribua à ses Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des pistolets, sans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. *Barbe*, il dévala par la fenêtre de la grande chambre un seilleau, dans lequel le Canonier mit par un des sabords de la Ste. *Barbe* quelques cartouches de pistolet. Ils chargèrent aussitôt leurs pistolets, & ayant entrouvert la porte de leur chambre, firent feu sur les *Indiens* qui occupoient le demi-pont, mais sans en blesser d'abord aucun. A la fin *Mindinuetta* eut le bonheur de tuer *Orellana*; & les fidèles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas survivre à sa perte, se jettèrent aussitôt dans la mer, où ils se noyèrent tous jusqu'au dernier homme. Ainsi fut étouffée la révolte, & le demi-pont regagné

gné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide *Orellana* & de ses vaillans & malheureux Compatriotes.

Pizarro ayant échappé à un danger aussi éminent, dirigea son cours vers l'*Europe*, & arriva sur la côte de *Galice* au commencement de l'année 1746, après une absence de près de cinq ans. Le but de son voyage étoit de traverser le succès de notre Expédition; & le résultat en fut, que la puissance navale de l'*Espagne* se trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ses Matelots, & de quatre bons Vaisseaux de guerre, sans compter une Patache. Car nous avons vu que l'*Hermione* avoit coulé à fond en pleine mer, & que le *Guipuscoa* avoit échoué, & ensuite péri sur la côte du *Brézil*. Le St. *Etienne* fut dégradé dans la rivière de la *Plata;* & l'*Espérance*, que l'Amiral laissa dans la mer du *Sud*, se trouve surement à présent hors d'état de retourner jamais en *Espagne*. Desorte que l'*Asie*, avec moins de cent Hommes, doit être considérée comme le seul reste de l'Escadre, qui partit d'*Espagne* sous les ordres de *Pizarro*. Si l'on observe, que cette Escadre formoit une partie considérable des forces navales de la Monarchie *Espagnole*, on m'accordera sans peine, à ce que je m'imagine, que quand notre Expédition n'auroit été accompagnée d'aucun autre avantage que celui de causer en grande partie la perte de la Marine d'un si dangereux Ennemi, ce seul article suffiroit pour dédommager amplement la Nation de ce qui lui en a couté. Après ce recit abrégé des avantures de *Pizarro*, il est tems que nous revenions aux nôtres.



CHA-

CHAPITRE IV.

Continuation du Voyage depuis Madère *jusqu'à l'Ile de* Ste. Cathérine.

J'Ai déja dit que nous étions partis de *Madère* le 3 de *Novembre*, & que suivant les ordres donnés, St. *Jago*, une des Iles du Cap *Verd*, étoit le prémier rendez-vous en cas de séparation. Mais le lendemain, étant déja en pleine mer, le Chef d'Escadre fit attention, que la saison étoit déja fort avancée, & qu'en touchant à St. *Jago*, nous nous trouverions exposés à de nouveaux retardemens; ainsi il jugea à propos de changer le lieu du rendez-vous, & de marquer l'Ile de Ste. *Catherine*, sur la côte du *Brézil*, pour l'endroit où nos Vaisseaux pourroient se retrouver en cas qu'ils vinssent à se séparer. En faisant route vers l'Ile de Ste. *Catherine*, nous remarquames que la direction des vents alisés différoit considérablement de celle que nous avions cru leur trouver, quoique nos idées à cet égard fussent fondées sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & sur l'expérience des Navigateurs. Le savant Dr. *Halley*, dans son Traité des vents alisés, qui règnent dans la mer d'*Ethiopie* & dans l'Océan *Atlantique*, dit, que depuis le 28 degré jusqu'au 10 degré de Latitude Septentrionale, il règne généralement un vent frais du Nord-Est, qui du côté de l'*Afrique* va rarement plus à l'Est que l'Est-Nord-Est, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est. Mais du côté de l'*Amérique*, le vent est, suivant lui, tant soit peu plus Oriental, quoique de ce côté-là même il saute fréquemment d'un ou de deux rumbs au Nord. Il ajoute, que depuis le 10 degré jusqu'au 4 de Latitude Septentrionale, il règne des calmes & des travades, & que depuis le quatrième degré de Latitude Septentrionale jusqu'au 30 degré de Latitude Méridionale, les vents soufflent presque toujours entre le Sud & l'Est. Nous comptions de trouver tout ce qui vient d'être dit confirmé par l'expérience; mais nous éprouvames des différences considérables, tant à l'égard de la durée des vents, que de leur direction; car quoique le vent fût Nord-Est vers les 28 degrés de Latitude Septentrionale, cependant depuis le 25 jusqu'au 18 degré de la même Latitude, le vent ne passa pas une seule fois l'Est vers le Nord, mais resta presque toujours vers le

Sud. Néanmoins, depuis le 18 degré jusqu'au 6 & 20 minutes de Latitude Septentrionale, le vent fut au Nord de l'Est, mais pas entierement, ayant tourné pendant quelque tems à l'Est-Sud-Est: delà environ jusqu'à la hauteur de 4 degrés, 46 minutes de la même Latitude, le tems fut très variable; le vent venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme tout-plat, avec quelque peu de pluye & des éclairs. Le vent resta ensuite presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à 7 degrés, 30 minutes de Latitude Méridionale, & se maintint, après cela entre le Nord & l'Est, jusqu'à 15 degrés, 13 minutes de la même Latitude; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à 21 degrés 37 minutes. Mais après cela, même jusqu'à la Latitude de 27 degrés 44 minutes, le vent ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourut tous les autres points du Compas. Mais comme nous n'étions plus guère loin des côtes du *Brézil*, cette proximité pourroit peut-être servir d'explication à la dernière des particularités que je viens d'indiquer. Quoiqu'il en soit, je n'ai rapporté, ni celle-là, ni aucune des autres, dans le dessein de critiquer les Auteurs qui ont écrit sur les vents alisés, & que je crois en général assez exacts; mais il m'a paru, que le public seroit bien aise de savoir, que de pareilles exceptions ont quelquefois lieu par rapport aux règles générales. Cette observation pourroit non seulement être d'usage aux Navigateurs, pour se tenir sur leurs gardes contre ces irrégularités, auxquelles on ne s'est pas attendu jusqu'à présent, mais aussi contribuer en quelque sorte à terminer le grand différend sur la cause des vents alisés & des Moussons: différend qui, à mon avis, n'a pas été encore discuté avec la précision & la clarté, que l'importance de la chose semble exiger, soit qu'on examine ce sujet philosophiquement, ou comme appartenant à la Navigation. Le 16 de *Novembre*, un de nos Vaisseaux d'avitaillement marqua par un signal qu'il souhaitoit de parler au Commandant de l'Escadre, & nous fimes petites voiles pour l'attendre. Le Maître vint à bord, & dit à Mr. *Anson*, qu'ayant satisfait au contenu de sa charte-partie, il demandoit que son Vaisseau fût déchargé & congédié. Mr. *Anson*, après avoir consulté les Capitaines de l'Escadre, trouva que tous les Vaisseaux avoient encore une si grande quantité de provisions entre les ponts, & d'ailleurs tiroient tant d'eau, qu'ils ne pourroient que fort difficilement prendre à bord leur portion de l'eau de vie, qui étoit dans l'*Industrie*, un des Vaisseaux d'avitaillement. Ainsi il se vit obligé de retenir au service de l'Escadre

l'*Anne*,

l'*Anne*, qui étoit l'autre Navire d'avitaillement. Le lendemain, notre Commandant fit donner aux Vaiſſeaux le ſignal de faire querir à bord de l'*Induſtrie* leur portion d'Eau de vie. On employa à cet ouvrage les Chaloupes de l'Eſcadre, durant les trois jours ſuivans, à compter depuis le 19. du mois vers le ſoir. Quand le Navire d'avitaillement fut déchargé, il nous quitta, & prit la route des *Barbades*, où il devoit être chargé pour l'*Angleterre*. La plupart des Officiers de l'Eſcadre profitèrent de cette occaſion pour écrire aux Amis qu'ils avoient laiſſés dans leur patrie; mais nous ſçumes dans la ſuite que le Navire avoit eu le malheur d'être pris par les *Eſpagnols*. Le 20 de *Novembre* les Capitaines de l'Eſcadre repréſentèrent au Commandant, qu'ils avoient pluſieurs malades à bord, & que non ſeulement eux, mais auſſi les Chirurgiens, étoient d'avis qu'il falloit laiſſer entrer plus d'air entre les ponts; mais que leurs Vaiſſeaux tiroient trop d'eau, pour qu'il y eût moyen d'ouvrir les ſabords d'en bas. Mr. *Anſon*, convainçu de l'importance de l'avis, ordonna qu'on fît ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau dans les endroits où la choſe pourroit ſe pratiquer avec le moins d'inconvéniens.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, combien tous ceux qui, en vertu de leur charge ou de leur autorité, ont quelque influence ſur les affaires de notre Marine, ſont obligés de prendre garde à un article auſſi important, que l'eſt la conſervation de la vie & de la ſanté de nos Gens de Mer. Si l'on pouvoit ſuppoſer, que les motifs d'humanité fuſſent impuiſſans en cette occaſion, les raiſons d'Etat, & le déſir de voir proſpérer nos armes, auſſi bien que l'intérêt & l'honneur de chaque Commandant de Vaiſſeau en particulier, devroient nous animer à examiner avec ſoin tous les moyens qu'on propoſe, avec quelque apparence de probabilité, pour contribuer à la ſanté des Equipages. Mais ce ſoin eſt-il ordinaire? Les méthodes, inventées depuis peu, pour purifier & rafraichir ſans peine l'air de nos Vaiſſeaux, ont-elles été examinées avec cet eſprit de ſincérité & d'impartialité, que les avantages, qu'on pouvoit ſe promettre de ces méthodes, auroient dû naturellement inſpirer? Ne les a-t-on pas ſouvent au contraire négligées, ou même rejettées d'un air de mépris? Je dis plus, quelques-uns de ceux, qui ont eu la commiſſion d'en faire l'eſſai ne ſe ſont-ils point rendus coupables d'une partialité impardonnable dans le rapport des expériences faites à cet égard? Il faut cependant avouer, que pluſieurs perſonnes de diſtinction qui ont eu le commandement de nos Flottes, ou la direction de ce qui les concerne, ont apporté à cet

exa-

examen une impartialité & une attention proportionnées à l'importance de la chose ; ainsi l'on ne sait quel jugement l'on doit porter de ceux qui se sont conduits précisément d'une manière opposée, & qui ont manqué en cette occasion aux règles les plus sacrées de la prudence & de l'humanité. Je serois pourtant assez porté à croire, que cette conduite n'a point sa source dans des motifs aussi cruels qu'on pourroit se l'imaginer à la prémière vue ; mais j'aime mieux attribuer ce travers à un attachement opiniâtre & en quelque sorte superstitieux aux coutumes, qui ont été en vogue depuis longtems, & à une haine invétérée pour toutes les nouveautés, & en particulier pour celles, qui sont proposées par des hommes, qui ne sont pas gens de Mer. Mais revenons d'une digression, qu'on ne trouvera, à ce que j'espère, pas tout-à-fait mal placée.

Nous passâmes la Ligne avec un vent frais de S. E. le vendredi 28 de *Novembre*, à quatre heures du matin, étant alors à 27 degrés 59 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*. Le 2 de *Décembre*, le matin, nous apperçumes un Navire au Nord-Ouest de notre Vaisseau, & fimes le signal au *Gloucester* & au *Tryal* de le poursuivre. Une demi-heure après toute l'Escadre força de voiles, & vers midi le Commandant ordonna par un signal au *Wager*, qu'il eût à prendre à la toue la Pinque *Anne*. Mais ayant remarqué vers les sept heures du soir, que le Navire, sur lequel nous chassions, alloit aussi vite que nous, & que le *Wager* se trouvoit bien loin en arrière, nous fimes moins de voiles, & donnames aux autres Vaisseaux le signal de nous venir rejoindre. Deux jours après nous découvrimes encore une Voile, que nous reconnumes ensuite pour la même que nous avions déja poursuivie inutilement. Nous lui donnames la chasse tout le jour, & même avec avantage, mais la nuit survint avant que nous pussions l'atteindre : ainsi nous fumes obligés de nous arrêter, pour rassembler notre Escadre dispersée. Nous étions d'autant plus piqués que ce Vaisseau nous eût échappé, que nous craignions que ce ne fût une Barque d'avis, qu'on envoyoit d'*Espagne* à *Buénos Ayres* pour y porter la nouvelle de notre entreprise. Mais nous apprimes dans la suite que nous nous étions trompés dans notre conjecture, & que c'étoit un Paquet Bot de notre Compagnie des *Indes*, destiné pour l'Ile de Ste. *Hélène*.

Le 10 de *Décembre*, étant suivant notre estime à 20 degrés de Latitude Méridionale, & à 36 degrés, 30 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*, le *Tryal* nous avertit par un coup de Canon qu'il trouvoit fond. Nous jettames la sonde à l'instant même, & trouvames soixante

foixante braffes d'eau, fond de fable mêlé de coquilles brifées. Le *Tryal*, qui nous devançoit, eut une fois trente-fept braffes, qui allèrent enfuite en augmentant jufqu'à quatre-vingts dix: après quoi il ne trouva plus de fond, ce qui nous arriva auffi, quand nous fondames pour la feconde fois, quoique la ligne de notre fonde fût de cent cinquante braffes. C'eft-là le banc qui eft défigné dans la plupart des Cartes par le nom d'*Abrollos*: il y a lieu de fuppofer que nous n'en avions paffé que les bords; peut-être vers le milieu eft-il dangereux. Nous étions alors fuivant nos différentes eftimes de quatre-vingts-dix à foixante lieues à l'Eft de la côte du *Brézil*. Le furlendemain nous helames un Brigantin *Portugais*, qui alloit de *Rio de Janeiro* à *la Baye de tous les Saints*. L'Equipage nous dit, que nous étions à trente-quatre lieues (*a*) du Cap St. *Thomas*, & à quarante lieues du Cap *Frio*, qui nous reftoit à l'Oueft-Sud-Oueft. Par nos eftimes nous devions être à-peu-près à quatre-vingts lieues du Cap *Frio*; & quoique nous changeaffions de route, en conféquence des informations du Brigantin, & portaffions davantage au Sud, nous fumes convaincus dans la fuite, en arrivant à la côte, que le réfultat de nos calculs avoit été plus jufte que le rapport des *Portugais*. Après avoir paffé le 16 degré de Latitude Méridionale, nous trouvames un Courant violent, allant vers le Sud. Ce Courant fuit la côte du *Brézil*, & s'étend même jufqu'au Midi de la rivière de la *Plata* faifant quelquefois jufqu'à trente milles en vingt-quatre heures, nous trouvames même qu'il avoit fait une fois au-delà de quarante milles durant ce même intervalle. Si ce courant, comme il y a lieu de le croire, eft caufé par le mouvement de l'eau qui pouffée & accumulée fur la côte du *Brézil* par le vent alifé, qui vient de la mer d'*Ethiopie*, cherche à s'échapper, on peut naturellement fuppofer, que la direction en eft déterminée par le gifement de la côte. La même remarque feroit peut-être applicable à tous les autres Courans; car je doute qu'on puiffe produire quelque exemple de courans confidérables à une grande diftance des terres. Si l'on pouvoit pofer ceci pour un principe, il feroit toujours facile de corriger l'eftime par la Latitude obfervée. Mais il feroit à fouhaiter pour le bien général de la Navigation, que les vraies directions des différens courans, qui font connus, fuffent examinés avec plus d'exactitude & de foin qu'on n'a fait jufqu'à préfent.

L'impatience de voir terre commençoit à nous prendre, tant pour le ré-

(*a*) Les lieues, dont il eft parlé ici & dans le refte de cet Ouvrage, font de 20 au degré.

rétabliſſement de nos malades que pour la conſervation de ceux d'entre nous qui ſe portoient bien encore. Quand nous partimes de Ste. *Hélène*, nous étions en ſi bon état, que durant tout le tems que nous mimes à gagner *Madère*, nous ne perdimes à bord du *Centurion* que deux hommes. Mais entre *Madère* & Ste. *Catherine*, nous eumes, non ſeulement dans notre Vaiſſeau, mais auſſi dans tous les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, beaucoup de malades, dont pluſieurs moururent; les autres ſe trouvoient hors d'état de manœuvrer, & quelques-uns d'eux ſans eſpérance de rétabliſſement. Les maladies, dont ils étoient attaqués, ſont communes dans ces climats chauds, & tous les Vaiſſeaux, qui paſſent la Ligne, les éprouvent plus ou moins. Ce ſont des fièvres chaudes: mal dont les prémiers ſymptomes ſont non ſeulement terribles, mais dont les reſtes ſont très ſouvent mortels pour les convaleſcens; car ils ont de la peine à reprendre des forces, étant ordinairement incommodés de dyſſenterie & de tenesmes. Tant que nous reſtions en mer nos ſujets de plainte ne pouvoient aller qu'en augmentant; ainſi nous fumes charmés quand le 18 de *Décembre*, à ſept heures du matin, nous découvrimes la côte du *Brézil*.

Cette côte, qui paroit haute & montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Quand nous commençames à en avoir la vue, nous en étions à une diſtance de dix-ſept lieues, vers le midi nous apperçumes, à la diſtance d'environ dix lieues, un païs plus bas s'etendant vers l'O. S. O. que nous primes pour l'Ile de Ste. *Catherine*. Comme le vent fut au N. N. O. cet après-midi & la matinée ſuivante, nous avançames très peu, & craignimes de dériver ſous le vent de cette Ile; mais le lendemain, un peu avant midi, le vent ſe jetta au Sud, & nous mit en état de paſſer entre la pointe Septentrionale de l'Ile de Ste. *Catherine* & de l'Ile voiſine d'*Alvorédo*. Nous eumes le plomb à la main en approchant de terre, & trouvames que la profondeur alloit en diminuant, ſavoir depuis trente-ſix braſſes juſqu'à douze, par-tout fond de vaſe. Ce fut à cette dernière profondeur que nous laiſſames tomber l'Ancre le 18 de *Décembre* à cinq heures du ſoir, ayant au S. S. O. environ à la diſtance de trois milles, la pointe de l'Ile de Ste. *Catherine* qui regarde le N. O., & l'Ile d'*Alvorédo* au N. N E. à la diſtance de deux lieues. Nous trouvames que la marée alloit du S. S. E. au N. N. O. à raiſon de deux nœuds par heure, le Flux venant du Sud. Nous remarquames de nos Vaiſſeaux, à une diſtance aſſez conſidérable, devant nous deux Forts, qui ſembloient deſtinés à empêcher des Ennemis
de

de passer entre l'Ile de Ste. *Catherine* & le Continent. Nous n'attendimes pas longtems non plus à nous appercevoir, que notre Escadre avoit jetté l'allarme sur la côte; car nous vimes les Forts arborer des Pavillons, & entendimes aussi plusieurs coups de Canon, dont le but étoit apparemment de faire prendre les armes aux habitans. Afin de dissiper cette frayeur, notre Commandant envoya d'abord une Chaloupe avec un Officier à terre, pour saluer le Gouverneur, & demander un Pilote-Cotier, qui nous conduisît à la rade. Le Gouverneur fit à l'Officier une réponse obligeante, & lui accorda sa demande. Le matin du 20 de *Décembre*, nous levames l'Ancre, & navigeames vers la côte. Environ à midi nous reçumes à bord le Pilote-Cotier, qui le même après-midi nous fit mouiller à cinq brasses & demie de profondeur, dans une Baye du Continent, large & commode, que les *François* appellent *Bon-port*. Depuis l'endroit où nous avions ancré en dernier lieu jusqu'à celui-ci, nous eumes par-tout fond de vase, avec une profondeur d'eau, qui alla en diminuant d'une manière suivie jusqu'à cinq brasses, & ensuite en augmentant jusqu'à sept brasses, après quoi la sonde nous donna six & cinq brasses alternativement. Le lendemain matin l'Escadre remit à la voile pour se placer au-delà des deux Forts, dont il a été fait mention, & qui sont connus sous les noms de Châteaux de *Santa Cruz* & de *St. Juan*. Nous trouvames entre l'Ile & la Terre ferme quatre, cinq, & six brasses d'eau, sur un fond mou. En passant devant le Château de *Santa Cruz*, nous le saluames d'onze coups, & il nous répondit du même nombre. A une heure après-midi, l'Escadre jetta l'Ancre à cinq brasses & demie de profondeur, ayant l'Ile du Gouverneur au N. N. O., le Chateau de *St. Juan* au N. E. demi-quart à l'Est, & l'Ile de *St. Antoine* au *Sud*. Ce fut dans cette position que nous mouillames à Ste. *Catherine Dimanche* 21 de *Décembre*, tous nos Vaisseaux ayant, comme il a été dit, beaucoup de malades à bord, & grand besoin de rafraichissemens. Nous espérions de trouver ici, de quoi remédier à ces deux inconvéniens, cette Ile étant fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air & l'abondance des vivres, que pour la complaisance & l'amitié, qu'on y témoigne à tous les peuples de l'*Europe*, qui sont en paix avec la Couronne de *Portugal*.

CHAPITRE V.

Ce qui nous arriva à Ste. Catherine. *Description de cette Ile, avec quelques remarques sur le* Brézil.

NOtre prémier soin fut d'envoyer nos malades à terre. Chaque Vaisseau eut ordre de la part du Commandant de faire dresser deux tentes, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & ses Assistans. Nous envoyames du *Centurion* autour de quatre-vingts malades, les autres Vaisseaux n'en ayant pas moins à proportion de leur monde. Aussitôt que nous eumes rempli ce devoir essentiel, nous fimes gratter nos ponts & bien nettoyer notre Navire; ensuite nous le parfumames, & jettames force Vinaigre entre les Ponts. La chose étoit absolument nécessaire pour chasser la mauvaise odeur, dont notre bord étoit infecté, & y détruire la vermine, car par la quantité de notre monde & la chaleur du Climat, ces deux incommodités étoient devenues insupportables; & il n'y a aucun lieu de douter, que ce ne soit à elles qu'il faille principalement attribuer les maladies, avec lesquelles nous eumes à lutter longtems avant que de gagner cette Ile.

Nous nous occupames ensuite à pourvoir notre Escadre de bois & d'eau, à calfater nos Vaisseaux, à raccommoder nos agrés, & à mettre nos mâts en état de résister aux tempêtes, que nous aurions probablement à essuier en voulant doubler le Cap *Horn* dans une saison aussi avancée. Mais avant que d'aller plus loin, on ne trouvera pas mauvais à ce que j'espère, que je dise ici un mot de l'état présent de l'Ile de Ste. *Catherine*, & de la côte voisine, tant à cause des changemens considérables qui y sont arrivés, depuis les descriptions, qui nous en ont été données par d'autres Ecrivains, que parce que ces changemens ont été cause que nous avons rencontré plus de difficultés que nous ne devions naturellement en attendre, difficultés qui se retrouveront apparemment pour les Vaisseaux *Anglois*, qui pourroient vouloir toucher à Ste. *Catherine* en allant à la mer du *Sud*. Cette Ile n'a de largeur, au rapport de ses habitans, que deux lieues, mais environ neuf lieues de longueur. Elle est à 49 degrés, 45 minutes, de Longitude Occidentale de *Londres*, & s'étend depuis 27 degrés, 35 minutes, jusqu'au 28 degré de Latitude Méridionale.

ridionale. Quoique les terres en soient assez hautes, on a cependant de la peine à la découvrir à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du *Brézil*, dont les montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, par le moyen de plusieurs petites Iles entre lesquelles elles git, & qui s'étendent à l'Est. La Carte ci jointe représente la pointe de l'Ile qui est au N. E. où l'on voit en (*a*) cette pointe du N. E., telle qu'elle paroit quand elle est au N. O. du Spectateur. Et (*b*) est la petite Ile d'*Alvorédo*, telle qu'on la voit au N. N. O., à la distance de sept lieues. La meilleure entrée du Port est entre la pointe (*a*) & l'Ile d'*Alvorédo*, où les Vaisseaux peuvent avancer hardiment avec le seul secours de la sonde. La vue de cette entrée Septentrionale du Port est marquée dans la seconde Planche, où se voit en (*a*) le bout de l'Ile de Ste. *Catherine* au N. O., en (*b*) l'Ile aux *Perroquets*, en (*c*) une Batterie sur l'Ile de Ste. *Cathérine*, en (*d*) une Batterie sur une petite Ile du côté de la Terre ferme. *Frézier* a donné un Plan de l'Ile de Ste. *Catherine*, de la côte voisine, & des petites Iles d'alentour; mais il s'est trompé en appellant l'Ile d'*Alvorédo* l'Ile de *Gal*, la dernière de ces Iles étant sept ou huit milles au N. O. de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne par le nom d'*Alvorédo* une Ile située au midi de Ste. *Catherine*, & a oublié l'Ile de *Masaquura*. A d'autres égards son Plan est assez exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles, & est à la distance de huit milles de l'Ile de *St. Antoine*, la direction depuis cette entrée jusqu'à cette Ile étant S. S. O. Demi quart à l'Ouest, vers le milieu de l'Ile, le Port est resserré par deux pointes, qui ne laissent qu'un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce passage, on avoit commencé à construire une Batterie sur la pointe du côté de l'Ile. Mais cet ouvrage paroit assez inutile, puisque le Canal n'a que deux brasses de profondeur, & par conséquent n'est navigeable que pour des Barques & des Chaloupes dont un Ennemi ne pourroit guère faire usage pour une attaque. D'ailleurs le passage ordinaire au Nord de l'Ile est si large & si sûr, qu'une Escadre peut toujours entrer malgré leurs Forts, quand le vent vient de la mer. Le Brigadier Don *Jose Sylva de Paz*, Gouverneur de cette Colonie, ne laisse point d'avoir la réputation d'être un habile Ingénieur; & l'on ne sauroit nier qu'il n'entende son metier, au moins en partie, étant fort au fait des avantages que la construction de

quelques nouveaux Ouvrages procure à ceux qui en ſont chargés: car outre la Batterie dont j'ai parlé, il y a encore trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port, auxquels on travaille, dont cependant il n'y en a aucun d'achevé. Le prémier de ces Forts, nommé le St. *Juan*, eſt bâti ſur une pointe de Ste. *Catherine*, du côté de l'Ile aux Perroquets; le ſecond, en forme de demi-lune, eſt ſur l'Ile de St. *Antoine*; & le troiſième, qui paroit le plus conſidérable, & qui a l'air d'une Forteresse régulière, eſt ſur une Ile proche du Continent, dans laquelle le Gouverneur fait ſa réſidence.

Le terroir de Ste. *Catherine* eſt très fertile, & produit presque de lui-même pluſieurs ſortes de fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, qui, par la fertilité du terroir, ſont tellement entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, que le tout enſemble forme un fourré qu'il n'eſt pas poſſible de traverſer, à moins qu'on ne ſuive quelques ſentiers que les habitans ont pratiqués pour leur commodité. Ces ſentiers, & quelques terres ſituées le long du rivage du côté du Continent, qu'on a défrichées pour en faire des plantations, ſont les ſeuls endroits de l'Ile, qui ne ſoient pas couverts d'arbres. Les bois rendent dans cette Ile une odeur admirable, par la grande quantité d'arbres & d'arbuſtes aromatiques qui s'y trouvent. Les fruits & les plantes de tous les autres païs croiſſent ici presque ſans culture, & en grande quantité; deſorte qu'on n'y manque point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots ni de Bananes. Outre cela, on a ici en abondance deux autres productions d'un uſage infini pour les Vaiſſeaux, ſavoir, des Oignons & des Patates. Les autres vivres ne ſont, en général, ni ſi bons, ni en ſi grande abondance. On y trouve quelques chétifs Bœufs, qui reſſemblent à des Bufles; mais la chair en eſt mollaſſe & desagréable au goût, ce qui vient apparemment des Calebaſſes ſauvages qui leur ſervent de nourriture. On y trouve auſſi quantité de Faiſans, qui ne ſont pas à beaucoup près d'un goût auſſi délicat que ceux qu'on a en *Angleterre*. Le reſte du gibier conſiſte en Singes & en Perroquets; mais le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons qui ſont exquis & faciles à prendre; car on y trouve un grand nombre de petites anſes ſablonneuſes très propres à tirer la ſenne.

L'eau, tant dans l'Ile, que dans la Terre ferme ſituée vis-à-vis, eſt admirable, & ſe conſerve ſur mer auſſi bien que celle de la *Thamiſe*. Car après avoir été un ou deux jours en barques, elle commence à travailler

avec

avec une puanteur insupportable, & se couvre d'abord d'une écume verdâtre; mais peu de jours après cette écume va à fond, & l'eau devient parfaitement douce, & claire comme du Cristal. Les *François*, qui durant leur commerce dans la mer du *Sud*, pendant le règne de la Reine *Anne*, mirent cet endroit en réputation, se pourvoyoient ordinairement d'eau & de bois dans *Bon-port*, du côté du Continent, & y ancroient en toute sureté sur six brasses d'eau. L'endroit est certainement excellent pour des Vaisseaux, qui n'ont pas intention de faire un long séjour. Nous fimes de l'eau dans l'Ile de Ste. *Catherine*, à une plantation située vis-à-vis de l'Ile de St. *Antoine*.

Tels sont les avantages que la prémière de ces deux Iles peut procurer, mais qui ne laissent pas d'être accompagnés de plusieurs incommodités, dont une partie doit être attribuée au Climat, & tout le reste aux nouveaux arrangemens, & à la forme de Gouvernement introduite en dernier lieu. Pour ce qui concerne le Climat, on peut aisément s'imaginer que les bois & les montagnes, dont le Port est environné, empêchent le mouvement de l'air. D'un autre côté les vapeurs, qui s'élevent d'un sol fort gras, & d'une prodigieuse quantité de Végétaux de toute espèce, font cause que le païs se trouve couvert toute la nuit, & un partie considérable de la matinée, d'un épais brouillard, qui ne se dissipe que quand le Soleil a assez de force pour cela, ou qu'un vent de mer le chasse. C'est ce qui rend l'endroit étouffé, humide, & par cela même mal-sain: aussi nos Equipages y furent-ils attaqués de fièvres & de dyssenteries. Une autre incommodité, que je ne dois pas oublier, est que nous fumes tourmentés tout le long du jour par une quantité prodigieuse de Moustiques, dont la piquure est beaucoup plus vénimeuse que celle des Cousins que nous avons en *Angleterre*. Quand ces Moustiques se sont retirés vers le coucher du Soleil, ils sont remplacés par un nombre infini de petites mouches, qui, quoique presque invisibles à l'œil, font pourtant, outre un bourdonnement incommode, des piquures suivies d'une démangeaison desagréable, & du même genre que celle qui est causée par la morsure de nos moucherons. Tout ce que cette Ile a d'intéressant pour nous, c'est qu'elle peut servir de lieu de relâche, & de rafraichissement à ceux de nos Vaisseaux qui veulent se rendre dans la mer du *Sud*. Je n'ai pas encore représenté les principaux inconvéniens qu'on y trouve, à la considérer sous ce point de vue. Pour en donner une idée distincte j'exposerai les changemens qui y sont arrivés, rélativement aux habitans, à la Police, & au Gouverneur.

neur. Du tems de *Frézier* & de *Shelvocke*, cette Ile ne fervoit de retraite qu'à des Vagabonds & à des Bannis, qui s'y fauvoient de différens endroits du *Brézil*. Ils s'avouoient bien Sujets de la Couronne de *Portugal*, & avoient parmi eux quelqu'un qu'ils nommoient leur Capitaine, & qu'ils regardoient en quelque forte comme leur Gouverneur; mais leur dépendance du Roi, auffi bien que leur obéïffance au Capitaine, ne les obligeoient presque à rien. Car par cela même qu'ils avoient grande abondance de provifions, mais point d'argent, ils pouvoient fubfifter fans aucun fecours de la part des Colonies d'alentour, & n'avoient pas de quoi tenter la cupidité de quelque Gouverneur voifin, & lui infpirer l'envie de les foumettre à fon autorité. Ainfi leur fituation les rendoit fort Hospitaliers envers les Vaiffeaux étrangers, qui abordoient à leur Ile. Ces Vaiffeaux manquoient fimplement de vivres dont ces Infulaires étoient bien pourvus; ces derniers manquoient d'habits, & en recevoient en échange pour des provifions; car pour de l'argent ils ne s'en foucioient pas. Tout le monde trouvoit fon compte à cette efpèce de trafic, & leur Capitaine ou Gouverneur n'avoit ni droit ni intérêt d'empêcher ce troc, ou de le charger de quelque taxe. Mais depuis peu, pour des raifons qui feront indiquées dans la fuite, ces honnêtes Bandits ont été contraints de voir ériger parmi eux une nouvelle Colonie, & de fe foumettre à de nouvelles Loix & à un autre Gouvernement. Au-lieu de leur Capitaine couvert de haillons & à pieds nuds, dont ils avoient trouvé le fecret de conferver l'innocence, ils ont à préfent l'honneur d'être gouvernés par Don *Jofe Sylva de Paz*, Brigadier des Armées du Roi de *Portugal*. Cet Officier a fous fes ordres une Garnifon de Soldats, & par conféquent eft en état de fe faire craindre plus qu'aucun de fes Prédéceffeurs; & comme il eft mieux habillé, qu'il vit plus magnifiquement, & qu'il connoit mieux la valeur de l'argent que les habitans n'auroient pu fouhaiter; il employe auffi pour en acquérir des moyens dont ils n'ont jamais eu la moindre idée. Il y a quelque lieu de douter que les habitans regardent ces moyens comme avantageux pour eux-mêmes, ou pour le Roi de *Portugal*. Ce qu'il y a de certain, c'eft que fes manières d'agir ne peuvent que caufer beaucoup d'embaras aux Vaiffeaux *Anglois*, qui relachent à l'Ile de Ste. *Catherine* avant de fe rendre dans la mer du *Sud*. Car une de fes fineffes confifte à placer çà & là des Sentinelles pour empêcher les habitans de nous vendre quelques rafraichiffemens, à moins qu'ils ne le faffent à un prix fi exorbitant, qu'il y auroit de la folie à le donner. Pour colorer ce procédé,

cédé, dans lequel il excède les bornes de ſon autorité, il alléguoit, qu'il falloit garder des vivres pour plus de cent familles, qui devoient venir dans peu renforcer ſa Colonie. L'invention d'un prétexte ſi ſpécieux marque clairement qu'il n'eſt rien moins que novice dans ſon métier. Mais ce trait, quoique paſſablement odieux, n'eſt qu'un petit échantillon de ſon indigne conduite. Car par la proximité de la rivière de la *Plata*, il ſe fait un grand Commerce de contrebande entre les *Portugais* & les *Eſpagnols*. La principale branche de ce Commerce conſiſte à échanger de l'Or pour de l'Argent, ce qui fait un tort conſidérable aux revenus des deux Rois, qui ſont privés par-là de leur quint; & Don *Joſe* eſt ſi affriandé à ce Commerce, que, pour obliger ſes Correſpondans *Eſpagnols* (c'eſt la ſeule explication, qu'on peut donner à cette démarche), il eut la perfidie d'envoyer un Exprès à *Buénos Ayres* dans la rivière de la *Plata*, où *Pizarro* ſe trouvoit alors. Il informa cet Amiral de notre venue, de la force de notre Eſcadre, & en particulier du nombre de nos Vaiſſeaux, de la quantité de Canons & de monde dont ils étoient montés, en un mot, de tout ce qu'il pouvoit ſuppoſer que nos Ennemis ſouhaitoient de ſavoir rélativement à notre Flotte. Tout Armateur *Anglois*, qui touchera à l'Ile de Ste. *Catherine* a le même traitement à attendre, auſſi longtems que cette Ile ſera ſous le gouvernement de Don *Joſe Sylva de Paz*.

Ce que je viens de dire, joint à ce qui ſera encore ajouté dans la ſuite, ſuffit pour faire connoître l'état préſent de l'Ile de Ste. *Chaterine*, & le caractère du Gouverneur; mais comme le Lecteur pourroit ſouhaiter d'être inſtruit des cauſes qui ont produit les changemens arrivés en dernier lieu dans cette Colonie, il ſera néceſſaire, pour le contenter à cet égard, de dire un mot du *Brézil*, & des découvertes étonnantes qui y ont été faites depuis environ quarante ans & qui ont changé un païs, dont la poſſeſſion étoit regardée avec aſſez d'indifférence, en une des plus conſidérables Colonies qu'il y ait ſur la face de la terre.

Cette Contrée fut prémierement découverte par un *Florentin*, nommé *Améric Veſpuce*, qui, par ce bonheur, eut la gloire de donner ſon nom à ce vaſte Continent, que *Colomb* avoit découvert peu de tems auparavant. Comme il étoit au ſervice du *Portugal*, cette Colonie fut formée & peuplée par des *Portugais*, & paſſa au pouvoir de l'*Eſpagne* avec le reſte des païs, qui appartenoient au *Portugal*. Durant la longue guerre entre l'*Eſpagne* & les Provinces-Unies, les *Hollandois* s'emparèrent de la partie Septentrionale du *Brézil*, & en reſtèrent maîtres quelques années. Mais

quand les *Portugais* secouèrent le joug *Espagnol*, ceux du prémier de ces Peuples, qui habitoient le *Brézil*, prirent part à la revolte, & se mirent en moins de rien en possession de ce que les *Hollandois* leur avoient enlevé. Depuis ce tems-là ce païs a toujours été sous la domination du *Portugal*; mais alors, & jusqu'à la fin du siècle passé, on n'y recueilloit que du Sucre, du Tabac, & quelques autres productions de peu d'importance.

Les choses ont bien changé depuis. Car vers le commencement de ce siècle on découvrit que le *Brézil* contenoit une prodigieuse quantité des deux principaux objets de la cupidité des hommes, de l'or & des diamans. On trouva d'abord de l'or dans les montagnes peu éloignées de la Ville de *Rio Janeiro*. On raconte diversement la manière dont cette découverte se fit; mais le sentiment ordinaire est que quelques Soldats *Portugais*, chargés d'une expédition contre des *Indiens*, qui demeuroient assez avant dans les terres, avoient remarqué que les habitans se servoient de ce métal pour leurs hameçons. On sçut ensuite, après d'exactes informations, que les torrens, en descendant des montagnes, emportoient annuellement une grande quantité d'or, qui restoit parmi le sable & le gravier, dans les vallées, & qu'on alloit y chercher dès que les eaux étoient écoulées. Il n'y a guère plus de quarante ans qu'on a transporté quelque or, au moins qui vaille la peine d'en parler, du *Brézil* en *Europe*; mais depuis ce tems la chose a été annuellement en augmentant, parce qu'on a découvert dans d'autres Provinces divers endroits, où ce métal n'abonde pas moins qu'il ne faisoit au commencement aux environs de *Rio Janeiro*. J'ai entendu assurer qu'il y a une veine d'or, qui s'étend par-tout le païs, environ à vingt-quatre pieds de la surface, mais que cette veine n'est pas assez riche pour payer les fraix du travail. Cependant, toutes les fois que les pluies ou les rivières ont coulé pendant quelque tems dans un endroit, il y a toujours moyen d'y trouver de l'or, les eaux ayant séparé ce métal de la terre & l'ayant déposé dans le Sable de leurs lits, ce qui épargne la peine, & la dépense de creuser; desorte que c'est un profit sûr, dès qu'on peut faire quitter à une rivière son ancien lit en détournant le cours de ses eaux. De ce détail touchant la manière de] rassembler l'or, il suit, qu'à proprement parler il n'y a point de Mines d'or dans le *Brézil*; ce que le Gouverneur de *Rio Grande*, qui visita fréquemment Mr. *Anson* durant notre séjour à Ste. *Catherine*, afirma positivement, assurant que tout l'or se trouve dans le lit des rivières, ou au pied des montagnes,

après

après que quelque torrent y a paſſé. On prétend, à la vérité, qu'il y a dans les montagnes de gros rochers, qui contiennent beaucoup d'or, & j'ai vu moi-même un morceau de ces rochers où il y avoit une maſſe d'or aſſez conſidérable, mais en ce cas-là même les Ouvriers ſe contentent de détacher des morceaux de rocher, mais n'y creuſent pas de mines. Au reſte comme il en coute beaucoup, tant pour ſubſiſter dans ces montagnes, que pour ſéparer le métal de la pierre, cette méthode eſt rarement miſe en uſage.

Le ſoin de chercher l'or dans le lit des rivières, & des torrens, auſſi bien que celui de laver cet or, pour le ſéparer du ſable & de la boue où il eſt caché, ſont confiés à des Eſclaves, la plupart Nègres, que les *Portugais* emploient à ce travail. L'uſage eſt, que chacun de ces Eſclaves rende par jour à ſon maitre la huitième partie d'une once d'or ; & s'ils ont l'habileté ou le bonheur d'en trouver davantage, le ſurplus leur appartient; deſorte qu'on a vu des Nègres, qui, plus diligens ou plus fortunés que leurs Camarades, ont été en état d'acheter eux-mêmes des Eſclaves, & de vivre dans l'abondance. Car leur Maitre n'a ſur eux d'autre droit que de continuer à en exiger une huitième d'once par jour, ce qui revient environ à neuf Chelings de notre Monnoie, l'once de *Portugal* étant tant ſoit peu plus légère que notre once poids de *Troy*. On peut juger par le montant du quint, revenant au Roi, combien d'or eſt transporté par an du *Brézil* à *Lisbonne*. Ce quint a été eſtimé en dernier lieu, bon an mal an, à cent cinquante *Arobes* de trente & deux livres poids de *Portugal*: en mettant l'once, poids de *Troy*, à 4 Livres ſterling, on aura à peu près 300000 Livres ſterling, & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquième, montera à un million & demi de Livres ſterling. Les retours annuels en or ne ſont certainement pas moindres que cela, quoiqu'il ſoit difficile de marquer au juſte de combien ils excèdent le nombre que je viens de marquer. Peut-être ne nous abuſerons nous guère, en ſuppoſant, que l'or, qu'on échange avec les *Eſpagnols* pour de l'argent à *Buénos Ayres*, va encore à un demi million, ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du *Brézil*, à deux millions de Livres ſterling: ſomme prodigieuſe, qu'on tire à préſent d'un païs, où l'on ignoroit il y a quelques années, qu'il y eût un ſeul grain d'or.

J'ai déja dit, qu'outre l'or, le *Brézil* fourniſſoit auſſi des Diamans. Ces pierres précieuſes ont été découvertes ici beaucoup plus tard que l'or,

& il n'y a guère plus de vingt ans qu'on a commencé à en transporter du *Brézil* en *Europe*. On les trouve, précisément comme l'or, dans le lit des rivières & dans des ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. Avant qu'on sçût que c'étoient des Diamans, on les négligeoit & on les jettoit avec le sable & le gravier. Plusieurs personnes se sont rappellé dans la suite, avec regret, qu'il leur est passé ainsi par les mains des pierres, qui auroient fait leur fortune. Il peut y avoir un peu plus de vingt ans, qu'un homme, qui se connoissoit en Diamans brutes, s'imagina que ces cailloux, car on les regardoit comme tels, étoient une espèce de Diamans. Mais il se passa quelque tems avant que par un examen approfondi on sçût au juste ce qui en étoit, les habitans ne pouvant pas se mettre dans l'esprit, que ce qu'ils avoient si longtems méprisé, fût d'un aussi grand prix qu'on l'assuroit, en cas que la conjecture se trouvât fondée. On m'a dit, qu'un Gouverneur d'un des endroits, où se trouvent les Diamans, avoit rassemblé, durant cet intervalle, un grand nombre de ces Cailloux, pour s'en servir au jeu en guise de jettons. Mais enfin on reçut de quelques habiles Joualiers en *Europe*, qu'on avoit eu soin de consulter, la confirmation, que ces pierres étoient de vrais Diamans, & qu'il s'en trouvoit parmi plusieurs, qui ne cédoient, ni en éclat, ni en aucune autre qualité aux Diamans des *Indes Orientales*. Aussitôt les *Portugais*, qui demeuroient aux environs des lieux où l'on avoit apperçu de pareilles pierres, se mirent à en chercher avec empressement, & eurent lieu de concevoir l'espérance d'en trouver un bon nombre, puisqu'ils découvrirent de grands rochers de Cristal dans plusieurs des montagnes, d'où découloient les eaux qui emportent avec elles des Diamans.

On représenta bientôt au Roi de *Portugal*, que si l'on trouvoit au *Brézil* une aussi grande quantité de Diamans, qu'on sembloit avoir lieu de croire, le prix en diminueroit au point, que non seulement ceux des *Européens*, qui en possédoient une quantité considérable, seroient ruinés, mais que Sa Majesté même ne pourroit tirer aucun avantage d'une si riche découverte. En conséquence de cette représentation le Roi trouva bon d'ériger une Compagnie, qui a le Droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du *Brézil*. Mais pour empêcher que cette Compagnie, qui paye fort cher ce droit, ne fasse trop baisser les Diamans de prix, par le trop d'avidité à en chercher, il lui est défendu d'employer plus de huit cens Esclaves à cette espèce de travail. Et

pour

pour qu'aucun des autres Sujets de la Couronne de *Portugal* n'empiétât ſur l'Octroi de la Compagnie, Sa Majeſté a dépeuplé une grande Ville, & un grand diſtrict tout alentour, & a obligé les habitans, au nombre de plus de ſix mille, à aller s'établir dans une autre partie du païs; car cette Ville étant dans le voiſinage des Diamans, il n'y auroit jamais eu moyen d'empêcher qu'un peuple ſi nombreux, établi ſur les lieux, ne ſuccombât à la tentation de chercher des Diamans, & d'en faire un Commerce de Contrebande.

Les importantes découvertes, qu'on venoit de faire dans le *Brézil*, donnèrent lieu à de nouvelles Loix, & à de nouveaux Réglemens en pluſieurs endroits du païs. Car peu de tems auparavant il y avoit une grande étendue de païs preſque indépendante de la Couronne de *Portugal*, qu'elle ne reconnoiſſoit que de nom. Cette Contrée eſt peuplée par des habitans, qui, d'après la principale de leurs Colonies, s'apellent *Pauliſtes*. On prétend que ce ſont les Deſcendans de ces *Portugais*, qui ſe retirèrent de la partie Septentrionale du *Brézil*, quand les *Hollandois* s'en emparèrent. Et comme on les négligea pendant un aſſez long eſpace de tems, & qu'ils furent obligés de pourvoir à leur propre défenſe, la néceſſité forma entre eux une eſpèce de régence, qu'ils trouvèrent aſſez bonne pour des gens confinés dans un lieu écarté. Ainſi mépriſans l'autorité & les ordres de la Cour de *Lisbonne*, ils ſe maintinrent pluſieurs fois dans un état de revolte déclarée. Leur païs étant entouré de montagnes, il n'y avoit guère moyen de les y forcer: ainſi il ne tenoit en quelque ſorte qu'à eux de preſcrire les conditions auxquelles ils voudroient ſe ſoumettre. Mais dès qu'on ſçût que le païs des *Pauliſtes* abondoit en or, le préſent Roi de *Portugal*, ſous le règne duquel les découvertes dont il s'agit, ont été principalement faites & perfectionées, jugea devoir réduire ſous ſon obéïſſance cette Province, qui étoit devenue pour lui d'une extrême importance: projet, qu'il exécuta à la fin heureuſement, quoique, à ce qu'on prétend, avec bien de la peine. Les mêmes motifs, qui ont engagé le Roi de *Portugal* à ſubjuguer les *Pauliſtes*, a produit auſſi dans l'Ile de Ste. *Catherine* les changemens rapportés ci-deſſus: car le Gouverneur de *Rio Grande* nous a dit qu'il y avoit dans le voiſinage de cette Ile des rivières conſidérables, qui contenoient de grandes richeſſes, & que c'étoit pour cela qu'on y avoit envoyé un Gouverneur au fait du métier de la guerre, avec une Garniſon, & qu'on y avoit érigé une nouvelle Colonie. Outre cela, comme le Port de cette Ile eſt

de beaucoup le plus sûr & le meilleur de tous ceux qu'il y a le long de cette côte, il y a lieu de supposer, que si les richesses des environs répondent à ce qu'on s'en promet, elle deviendra avec le tems la principale Colonie du *Brézil*, & le Port le plus considérable de toute l'*Amérique* Méridionale. Le détail, où je viens d'entrer touchant l'état présent du *Brézil* & de l'Ile de Ste. *Catherine*, m'a paru d'autant plus nécessaire que cette Ile passe généralement pour le meilleur endroit de refraichissement que nos Armateurs, qui veulent se rendre dans la mer du *Sud*, puissent trouver. J'ai cru devoir informer mes Compatriotes que ce séjour a des inconvéniens qu'on ne se feroit pas imaginé devoir y attendre; & comme les particularités rapportées au sujet de l'or & des Diamans du *Brézil* ont été la plupart ignorées jusqu'à présent, il m'a paru que le Lecteur ne regarderoit pas ces particularités comme une digression inutile. Reprenons à présent le fil de notre narration.

Dès que nous fumes arrivés à Ste. *Catherine*, nous nous occupames à porter nos malades à terre, à nous pourvoir d'eau & de bois, à nettoyer nos Vaisseaux, & à mettre en bon état nos Mâts & nos Agrés, comme il a été dit dans le Chapitre précédent. Mr. *Anson* ordonna en même tems qu'on fournît aux Equipages des Vaisseaux, des Viandes fraiches, & qu'on leur donnât à l'égard de tous les vivres ration complète. En conséquence de ces ordres, nous recevions chaque jour à bord autant de bœuf frais qu'il en falloit pour notre consomption journalière, & ce qui manquoit pour completer nos rations nous étoit fourni par la Pinque *Anne*, afin de garder pour l'avenir les provisions qui étoient à bord de l'Escadre. La saison de l'année devenant de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap *Horn*, Mr. *Anson* souhaitoit de remettre en mer le plutôt possible; & véritablement nous eumes lieu d'abord d'espérer que nous pourrions partir dans une quinzaine de jours, ce terme nous paroissant suffisant pour achever ce que nous avions à faire. Mais après avoir examiné les mâts du *Tryal*, nous remarquames avec un sensible chagrin, qu'il nous faudroit bien le double de ce tems. Car il se trouva que le grand mât étoit fendu.

Mais on jugea qu'il suffiroit de le fortifier par deux Jumelles. Comme on trouva aussi que le mât de misaine ne pouvoit plus servir, il fut ordonné aux Charpentiers d'aller dans les bois pour y chercher quelque arbre propre à en faire un mât de misaine; mais après avoir cherché pendant quatre jours, ils revinrent sans avoir trouvé aucun arbre qui

con-

convînt à leur deſſein. Faute de mieux, il fut conclu qu'on tâcheroit de renforcer l'ancien mât de miſaine par trois Jumelles: ouvrage qui occupa nos Charpentiers juſqu'à la veille de notre départ. Dans ce même tems notre Commandeur ayant jugé néceſſaire d'amener un Vaiſſeau net dans la mer du *Sud*, ordonna que le *Tryal* fût carené, ce qui pouvoit ſe faire ſans perte de tems pendant qu'on travailloit à terre à réparer les mâts.

Le 27 de *Décembre* nous apperçumes une voile au large. Dans l'idée que ce pouvoit être un Vaiſſeau *Eſpagnol*, on arma la Chaloupe à dix-huit rames, & on la détacha ſous les ordres de notre ſecond Lieutenant, pour le viſiter avant qu'il arrivât ſous le Canon des Forts. Le Vaiſſeau ſe trouva être un Brigantin *Portugais de Rio Grande*. La manière, dont notre Officier en agit à l'égard du Maitre de ce Vaiſſeau n'eut rien que d'obligeant, & bien loin de lui donner le moindre ſujet de plainte, il ne voulut pas même recevoir un veau que cet homme le preſſoit d'accepter en préſent. Cependant le Gouverneur ſe montra hautement offenſé de l'envoi de notre Chaloupe, & traita notre procédé de violation des Traités qui ſubſiſtent entre les Couronnes d'*Angleterre* & de *Portugal*. Nous n'attribuames d'abord un ſi ridicule langage qu'à l'inſolence de Don *Joſe*; mais quand nous ſçumes qu'il alloit juſqu'à accuſer notre Lieutenant de brutalité, d'avoir ouvert des Lettres, & particulierement d'avoir voulu faire enlever par force ce même veau, qu'il ſavoit comme nous l'apprimes dans la ſuite, que notre Officier avoit refuſé comme préſent, nous eumes lieu de ſoupçonner qu'il cherchoit querelle, & que ce n'étoit pas ſimplement par humeur, mais par des motifs plus importans qu'il en agiſſoit ainſi. Il nous auroit été fort difficile de deviner alors quels pouvoient être ces motifs, qui ne furent plus dans la ſuite un myſtère pour nous; car nous apprimes par des Lettres, qui tombèrent entre nos mains dans la mer du *Sud*, qu'il avoit dépêché un Exprès à *Buénos Ayres*, où *Pizarro* ſe trouvoit en ce tems-là. Il marquoit à cet Amiral l'arrivée de notre Eſcadre à Ste. *Catherine*, & lui donnoit un détail précis de nos forces & de notre état; d'où nous inférames, que Don *Joſe* avoit probablement imaginé ce chimérique ſujet de plainte, pour nous empêcher de viſiter le Brigantin quand il remettroit en mer, & de trouver des preuves, non ſeulement de ſa perfidie envers nous, mais auſſi de ſon Commerce de Contrebande avec les Gouverneurs voiſins, & les *Eſpagnols* de *Buénos Ayres*.

Il

Il s'écoula près d'un mois avant que le *Tryal* fût réparé. Non seulement les mâts du bas étoient fendus, comme il a été dit, mais le grand perroquet, & la vergue de misaine ne pouvoient absolument plus servir, étant presque pourris. Pendant qu'on étoit occupé à cet ouvrage on amarra de nouveaux haubans aux autres Vaisseaux de l'Escadre, & l'on y ajouta même des haubans surnuméraires afin d'assurer d'autant plus les mâts. Pour mettre les Vaisseaux en état de porter plus de voiles, & les empêcher de travailler trop quand le vent seroit violent, chaque Capitaine eut ordre de faire descendre à fond de cale quelques-unes de leurs plus grosses pièces de Canon. Ces ordres étant exécutés, & les Vaisseaux ayant pris à bord autant d'eau & de bois, qu'ils pouvoient en loger, le *Tryal* se trouva à la fin en état de mettre en mer avec le reste de l'Escadre, les tentes, qui avoient été dressées sur le rivage, furent abbattues, & les malades revinrent à bord. Leur retour nous fournit une triste preuve, que la bonté de l'air de cet endroit avoit été extrêmement exagérée par les Ecrivains qui en avoient parlé, car le *Centurion*, après avoir perdu vingt & huit hommes depuis notre arrivée, avoit quatre-vingts seize malades, au-lieu qu'il n'en avoit que quatre-vingts quand nous abordames à Ste. *Catherine*. Notre monde embarqué, & tout étant prêt pour le départ, le Commandeur fit venir tous les Capitaines à son bord, & leur délivra ses ordres touchant les différens lieux de rendez-vous depuis Ste. *Catherine*, jusqu'aux côtes de la *Chine*. Le lendemain, 18 de *Janvier*, le signal fut donné pour lever l'Ancre, & nous quittames sans regrêt une Ile, dont nous nous étions formé les plus flatteuses idées, mais qui, en fait de vivres, de rafraichissemens, & d'Hospitalité, ne répondit nullement à notre attente.



CHA-

CHAPITRE VI.

Navigation depuis Ste. Catherine *jusqu'au Port* St. Julien, *avec quelques remarques sur ce Port, & sur le païs situé au Sud de la rivière de la* Plata.

EN partant de Ste. *Catherine*, nous quittames le dernier Port ami, où nous nous étions proposé de toucher, & il ne nous restoit plus pour relacher que des Côtes ennemies, ou du moins désertes & qui ne pouvoient nous offrir aucun secours. D'ailleurs en tirant vers le Sud, nous allions vers des Climats plus tempetueux qu'aucun que nous eussions passé, & le danger d'être dispersés, ou d'être exposés à de plus grands périls encore, exigeoit de grandes précautions: aussi Mr. *Anson* en reglant les divers rendez-vous de l'Escadre, n'oublia aucune des précautions nécessaires pour le succès de l'expédition, même dans le cas où son propre Vaisseau n'eût pas pu doubler le Cap *Horn*, on fût venu à se perdre. Les ordres donnés aux Capitaines, la veille de notre départ de Ste. *Catherine*, portoient, qu'en cas de séparation dont il leur étoit recommandé de se garder autant qu'il seroit possible, le prémier rendez-vous seroit la Baye ou le Port St. *Julien* qui leur étoit décrit suivant les marques qu'en a données le Chevalier *Jean Narborough*. Ils devoient charger autant de sel qu'ils pourroient, tant pour leur propre usage que pour celui du reste de l'Escadre, & après y avoir attendu dix jours, s'ils n'étoient pas joints par le Commandeur, ils devoient continuer la route par le Détroit de *le Maire*, doubler le Cap *Horn*, & passer dans la *Mer du Sud*, ou le prémier rendez-vous étoit fixé à l'Ile de *Nostra Senora del Socoro*, à 45. de Latitude Méridionale, & à 71. 12' de Longitude Occidentale du Cap *Lizard*. Ils devoient croiser dans cet endroit, en laissant cette Ile à l'E. N. E. à la distance de cinq à douze lieues, aussi longtems que le permettoient leurs provisions de bois & d'eau ménagées avec la plus grande économie. Quand ces provisions viendroient à manquer, ils devoient relacher dans cet endroit & y chercher quelque Ancrage, & s'ils n'en trouvoient point, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner le plutôt qu'ils pourroient l'Ile de *Juan Fernandez* à 33. 37' de Latitude Méridionale. Aprés avoir fait du

bois & de l'eau dans cette Ile, & y être restés à croiser au large de l'Ancrage pendant cinquante-six jours, s'ils n'avoient pas de nouvelles du Commandeur, ils pouvoient hardiment conclurre que quelque accident lui étoit arrivé, & reconnoître pour leur Commandant le prémier Officier en rang qui se trouveroit entre eux, dont le devoir seroit de faire tout le mal possible à l'Ennemi par mer & par terre. Pour cet effet, ce Commandant avoit ordre de rester dans ces Mers autant que ses provisions & celles qu'il pourroit prendre sur l'Ennemi, pourroient durer, ne s'en réservant que la quantité suffisante pour conduire ses Vaisseaux dans la rivière *Tigris*, proche de *Canton*, sur la Côte de la *Chine*, d'où après s'être pourvu de nouvelles provisions, il regagneroit l'*Angleterre*, le plus vite qu'il pourroit. Et comme il fut trouvé impossible de décharger encore la Pinque *Anna*, le Commandeur donna au Maître de ce Vaisseau le même rendez-vous & les mêmes ordres.

Ces dispositions faites, l'Escadre fit voile de Ste. *Catherine*, le *Dimanche* 18. de *Janvier*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent. Le lendemain nous eumes des raffales, accompagnées de pluies, d'éclairs, & de tonnerres, mais le beau tems revint bientôt, avec de petites brizes, & dura jusqu'au soir du *Vendredi*, que le vent fraichit, & augmentant toute la nuit, le lendemain à huit heures du matin, nous eumes une violente tempête, avec un brouillard si épais qu'il étoit impossible de voir à deux longueurs du Vaisseau, desorte que nous perdimes le reste de l'Escadre de vue. Sur ces entrefaites, le signal fut donné par le Canon, pour venir au vent sur Basbord, le vent étant alors plein Est. Pour nous, nous amenames d'abord nos Huniers, carguames la grande voile, & restames à la Cape, avec la voile d'Artimon bourcée, jusqu'à midi, que le brouillard se dissipa, & nous laissa voir tous les Vaisseaux de l'Escadre, excepté la *Perle*, qui ne nous rejoignit qu'un mois après. Le *Tryal-Sloop* nous restoit fort au-dessous du Vent, il avoit perdu son grand Mât dans la tempête, ayant été obligé de couper tout ce qui le retenoit, à cause des coups qu'il donnoit contre le Vaisseau. Nous derivames à son secours avec toute l'Escadre, & le *Gloucester* eut ordre de la prendre à la toue, car le gros tems ne finit tout-à-fait que le jour suivant, & il nous resta même encore après une grosse Mer qui venoit de l'Est.

Après cet accident nous continuames notre cours vers le Sud, sans grande interruption, & nous trouvames les mêmes Courans que nous avions remarqués avant notre arrivée à Ste. *Catherine*, c'est-à-dire, que

nous

nous étions toujours vingt milles par jour, plus avancés que ne portoit notre estime. La même erreur continua avec peu de variation jusqu'à ce que nous eumes passé la Latitude de la rivière de la *Plata*, & alors même nous observames que ces Courans duroient encore, quoiqu'il soit bien difficile d'en marquer au juste la raison; car nous n'avons jamais pu nous persuader que cette différence dût être attribuée à des erreurs dans notre estime; & même nous l'avons directement trouvé plusieurs fois par expérience, lorsque les calmes nous l'ont permis.

Dès que nous eumes passé la Latitude de la rivière de la *Plata*, nous trouvames fond tout le long de la Côte des *Patagons*. Ces sondes, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage pour reconnoître le lieu où l'on est; & comme nous les avons prises, avec plus d'attention, plus souvent & à de plus grandes profondeurs, qu'on ne l'a peut-être fait avant nous, je rapporterai nos observations sur ce sujet en aussi peu de mots qu'il me sera possible, en renvoyant le Lecteur à la Carte placée au IX. Chap. de ce Livre, où il en pourra prendre l'idée générale. A 36°. 52'. de Latitude Méridionale, nous trouvames 60. brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris: delà à 39°. 55', nous eumes depuis 50. jusqu'à 80. brasses, même fond que le précédent: entre cette dernière Latitude & 43°. 16', fond de sable fin, gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une où deux fois, nous ne trouvames que 40. brasses. Ensuite, pendant un demi-degré, toujours 40. brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées, & alors nous nous trouvames à la vue & à sept lieues des terres. Après quoi, en nous éloignant de la Côte, nous trouvames différens fonds, d'abord, de sable noir, ensuite de vaze, & après fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à 48. brasses, nous eumes un fond vazard, jusqu'à la Latitude de 46°. 10'. Nous revinmes alors à 36. brasses, & côtoyames la Terre jusqu'à ne plus trouver que 12. brasses, toujours fond de petites pierres & de cailloux. Pendant une partie de ce tems, nous eumes la vue du Cap *Blanc*, qui est à 46°. 52', de Latitude, & à 66°. 43', de Longitude Occidentale de *Londres*. C'est la Terre la plus remarquable de cette Côte; j'en donne deux vues exactes, dans la Planche ci-jointe, où (*b*) représente ce Cap. Avec ce secours ceux qui navigeront à l'avenir vers ces parages, ne peuvent manquer de reconnoître cet endroit. Delà, faisant cours vers le Sud, un peu à l'Est, environ trente lieues, la profondeur augmenta jusqu'à 50. brasses, toujours même fond; alors nous approchames davantage de la Côte, faisant

cours S. O., un peu vers l'O, & nous trouvames par-tout fond de sable, jusqu'à ce que nous n'eumes plus que 30. brasses: en cet endroit, nous revimes la Terre, à environ 8. lieues de distance & nous étions à 48° 31', de Latitude. Nous découvrimes cette Terre le 17. de *Février*, & à cinq heures du soir nous jettames l'ancre & eumes même fond que le précédent, à la Latitude de 41° 58'. Le Païs qui nous restoit au Sud courant S. S. O., celui que nous avions au Nord, N. demi-quart à l'*Est*; une petite Ile N. O., & le Mondrain le plus Occidental, O. S. O. Nous trouvames que la Marée portoit en cet endroit au Sud, un peu vers l'Ouest; nous en partimes le lendemain à 5. heures du matin, & une heure après, nous vimes une voile, à qui la *Severne* & le *Gloucester* eurent ordre de donner chasse, mais bientôt on s'apperçut que c'étoit la *Perle*, qui nous avoit quittés peu de jours après notre départ de Ste. *Catherine*. Nous fimes signal à la *Severne* de réjoindre l'Escadre, laissant le *Gloucester* seul à la poursuite, mais nous fumes surpris de voir qu'à l'approche de ce dernier la *Perle* força de voiles & chercha à s'en éloigner. Cependant le *Gloucester* l'atteignit, & trouva que l'Equipage s'étoit bastingué & avoit tout préparé pour le combat. A deux heures après-midi la *Perle* nous joignit, & se rangeant à notre Arrière, le Lieutenant *Salt* parla au Commandeur, & lui apprit que le Capitaine *Kidd* étoit mort le 31. de *Janvier*. Il lui dit de plus que le 10. du courant, il avoit vu cinq gros Vaisseaux, qu'il avoit d'abord pris pour notre Escadre, & qu'avant que d'être desabusé, il s'étoit laissé approcher à la portée du Canon, par le Vaisseau Commandant, qui portoit au grand Mât, un Pavillon rouge tout-à-fait semblable à celui de notre Commandeur. Mais que s'appercevant que ce Vaisseau n'étoit pas le *Centurion*, il avoit serré le vent au plus près, fait usage de toutes ses voiles pour s'éloigner d'eux, & risqué de passer par un endroit où la mer paroissoit écumante; & que pendant que les autres hésitoient s'il falloit le suivre ou non, ils lui avoient donné le tems de s'échapper. Il ne doutoit pas que ces cinq Vaisseaux ne fussent des Vaisseaux de Guerre *Espagnols*; & l'un d'eux ressembloit si fort au *Gloucester*, que le Lieutenant *Salt* avoit senti renaître ses appréhensions lorsque ce dernier lui avoit donné la chasse. Cette Escadre lui avoit paru composée de deux Vaisseaux de 70. pièces de Canon, deux de 50. & un de 40. Après lui avoir donné chasse toute la journée, ils avoient desesperé vers le soir de pouvoir le joindre, & virant de bord, ils avoient porté au Sud.

Ces

Ces nouvelles nous auroient empêché de relacher au Port *St. Julien*, ſi nous avions pu nous diſpenſer de donner le radoub au *Tryal*, mais ce Vaiſſeau étant hors d'état de doubler le Cap, à moins que d'être réparé, il fallut ſe réſoudre à cette perte de tems. Le ſoir du même jour, nous remouillames à 25. braſſes, fond mêlé de vaze & de ſable, le plus haut Mondrain nous reſtant au S. O. vers l'O. Nous levames l'ancre le lendemain à neuf heures du matin, & envoyames les deux Canots du *Centurion* & de la *Severne* à la découverte du Port *St. Julien*, pendant que les Vaiſſeaux côtoyoient à une lieue de Terre. A ſix heures du ſoir, nous jettames l'ancre dans la Baye de *St. Julien*, à 19. braſſes, fond vazard mêlé de ſable, le Païs le plus au Nord, que nous avions en vue, couroit N., un peu vers l'E. celui qui étoit au Sud, couroit S., demi-quart à l'Eſt, & le haut Mondrain que le Chevalier *Narborough* à nommé le *Wood's Mount* à l'O. S. O. Peu après le Canot revint à bord, après avoir découvert le Port, que nous ne pouvions voir d'où nous étions, la pointe du Nord couvrant celle du Sud. Pour faciliter la connoiſſance de cette Côte à ceux qui y iront à l'avenir, je donne ici deux vues. La prémière eſt celle de la Terre des *Patagons*, au Nord du Port *St. Julien*, où (*w*) eſt *Wood's Mount*; l'entrée de la Baye *St. Julien* tourne autour de la Pointe (*c*). La ſeconde vue eſt celle de la Baye même; (*w*) eſt encore *Wood's Mount*, (*a*) le Cap *St. Julien*, & (*b*) le Port ou l'entrée de la rivière.

Le radoub du *Tryal* étant le principal motif de notre relache dans la Baye de *St. Julien*, dès-que nous y fumes ancrés, les Charpentiers ſe mirent à l'ouvrage; & le continuèrent pendant tout le tems que nous y ſéjournames. Le grand Mât de ce Vaiſſeau étoit rompu à douze pieds de la tête, & on trouva moyen de ſe ſervir du reſte: le *Wager* eut ordre de livrer un grand Mât de Perroquet de réſerve, dont on fit un nouveau Mât d'Artimon pour le *Tryal*. Je ne puis à ce ſujet m'empêcher de remarquer que l'accident arrivé à ces Mâts, qui nous fut ſi ſenſible alors, par le retard qu'il occaſionna, fut la cauſe du ſalut de ce Vaiſſeau & de ſon Equipage. Car avant ces changemens, ſes Mâts convenables à des Climats plus doux, étoient beaucoup trop grands pour les Mers orageuſes que nous trauvames plus au Sud. Si ces Mâts avoient réſiſté à la dernière Tempête, il leur eût été impoſſible de ſoutenir les Tempêtes terribles que nous eſſuyames en doublant le Cap *Horn*, & s'ils étoient venus à rompre dans cette occaſion, c'en étoit fait du Vaiſſeau & de

tout l'Equipage, car il eût été impossible en pareil cas au reste de l'Escadre de lui donner aucun secours.

Pendant notre séjour dans cette Baye, le Commandeur nomma le Capitaine *Murray* pour commander la *Perle*, le Capitaine *Cheap* pour le *Wager*, & Mr. *Charles Saunders*, son prémier Lieutenant, pour le *Tryal*. Mais Mr. *Saunders*, étant actuellement fort mal d'une fièvre, les Chirurgiens craignirent qu'on ne pût sans grand danger, le transporter du *Centurion* où il étoit, à son Vaisseau; & Mr. *Anson* chargea Mr. *Saunarez*, devenu prémier Lieutenant du *Centurion*, du commandement du *Tryal*, pendant la maladie du Capitaine *Saunders*.

Le Commandeur tint aussi conseil avec ses Capitaines, pour examiner si pour raison d'épargne, il ne conviendroit pas de décharger & de renvoyer le Vaisseau d'avitaillement l'*Anne*; mais ces Messieurs lui représentèrent que bien loin de pouvoir prendre à leur Bord la charge de ce Navire, leurs Vaisseaux étoient déja chargés de tant de provisions, que le service du Canon entre les Ponts, en étoit embarassé, & qu'ils tiroient tant d'eau, qu'ils ne feroient pas propres pour le combat, s'ils n'étoient déchargés. Ainsi le Commandeur fut obligé de garder l'*Anne*, & comme on croyoit que nous ne manquerions pas de trouver l'Escadre *Espagnole* en doublant le Cap *Horn*, il fut ordonné aux Capitaines d'envoyer sur l'*Anne* toutes les provisions qui embarrassoient le service du Canon, & de remettre en place les Canons qu'ils avoient fait descendre à fond de calle.

Comme la Baye de *St. Julien* est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux qui veulent aller vers les Mers du Sud, & que la Côte des *Patagons* depuis la rivière de la *Plata*, jusqu'au Détroit de *Magellan* git parallellement au cours de cette Navigation, je crois qu'une description de cette Côte & de cette Baye ne pourra qu'être agréable aux Lecteurs, & utile à ceux qui feront dans la suite le même Voyage.

On donne le nom de Terre des *Patagons* à cette partie de l'*Amérique* Méridionale, qui est au Sud des Etablissemens des *Espagnols*, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit de *Magellan*. La partie Orientale de ce Païs est remarquable par une particularité, qui ne se trouve dans aucune autre Contrée de notre Globe, qui soit connue: c'est que, quoique tout le Païs qui est au Nord de la rivière de la *Plata*, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui est au Sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les *Espagnols* ont plantés & fait multiplier, dans le voisinage

de

de *Buénos Ayres*; desorte qu'on ne trouve, dans toute cette Côte de quatre cens lieues de longueur, & aussi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre, que quelques chétives brossailles. Le Chevalier *Narborough*, que *Charles* Second envoya exprès pour découvrir cette Côte & le Détroit de *Magellan*, & qui en 1670 hiverna dans le Port St. *Julien* & dans le Port *Désiré*, assure qu'il ne vit pas dans tout le Païs, un tronc d'arbre assez gros pour en faire le manche d'un Couperet.

Si ce Païs manque de Bois, en récompense il abonde en Paturages. Il ne paroit composé que de Dunes, d'un terrain sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue. Cette herbe nourrit une quantité immense de Bétail: les *Espagnols*, qui se sont établis à *Buénos Ayres*, ayant apporté des Vaches & des Taureaux, d'*Europe*, ces animaux y ont tellement multiplié, & ont si bien rempli le Païs, que personne ne daigne se les approprier, & que les Chasseurs les tuent par milliers, seulement pour en avoir les Cuirs & le Suif. La manière dont se fait cette chasse est très particulière & mérite d'être décrite. Les habitans de ce Païs, *Espagnols* ou *Indiens*, sont d'excellens hommes de Cheval. L'arme dont ils se servent pour cette chasse est une espèce de Lance dont le fer, au-lieu d'être ajouté au bout du bois suivant la même direction, comme dans les Lances ordinaires, a son tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet instrument, les Chasseurs environnent la Bête, & celui qui peut lui gagner la croupe, lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du prémier coup; les Chasseurs le laissent-là & vont à la quête d'un autre. Quelquefois une seconde troupe suit les Chasseurs, pour écorcher les Bêtes tuées, mais on dit que souvent les Chasseurs aiment mieux laisser languir ces animaux jusqu'au lendemain, dans l'idée que la détresse qu'ils endurent fait créver les vaisseaux lymphatiques & les rend plus aisés à écorcher. Les Prêtres se sont déclarés contre cette cruauté, & ont même été, si ma mémoire ne me trompe, jusqu'à excommunier ceux qui la pratiquent; mais ils n'ont pu réussir à la déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de Bêtes tous les ans, pour en avoir le Suif & les Cuirs, on a souvent besoin aussi d'en avoir en vie & sans blessures, tant pour l'agriculture, que pour d'autres usages; dans ce cas, les Chasseurs savent les prendre d'une manière singulière & avec une adresse incroyable. Ils se servent pour cet effet d'une espèce de Laqs, composé d'une forte courroie de cuir, de plusieurs brasses de longueur,

terminée

terminée en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à Cheval, tiennent de la main droite ce Laqs proprement lové, & dont le bout opposé au nœud coulant, est attaché à la selle: lorsqu'ils approchent à une certaine distance de la Bête, il lui jettent ce nœud, & manquent rarement d'en serrer les cornes: l'Animal qui se sent saisi, s'enfuit, mais le Cavalier qui est plus vite que lui, le suit, desorte que le Laqs n'est jamais trop tendu. Cependant un autre Chasseur jette son nœud de manière qu'il saisit une des jambes de derrière de l'Animal, & dans l'instant que cela est fait, les deux Chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendant les deux Laqs en sens contraire, par cette secousse renversent la Bête, & s'arrêtent d'abord, ensorte que les deux Laqs restent toujours tendus. L'Animal étant ainsi renversé, & hors d'état de faire aucune résistance, le Chasseur met pied à terre, le lie comme il l'entend & le mène où il lui plait. Ils attrapent les Chevaux de la même manière, & même, à ce qu'on dit, les Tigres; quelque difficile à croire que cela paroisse, il ne manque pas de gens dignes de foi qui l'affirment. A la vérité l'adresse des habitans de ce Païs à jetter ce Laqs, à une grande distance, & à saisir un Animal par où il leur plait, est prodigieuse, & l'on seroit tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il y avoit moins de témoins des faits, & s'ils étoient niés par un seul de ceux qui ont fait quelque séjour à *Buénos Ayres*.

J'ai déja dit qu'on ne tue cette grande quantité de Bêtes, que pour en avoir le Suif & les Cuirs; quelquefois cependant on en prend aussi la langue; tout le reste est abandonné à la pourriture, aux Oiseaux carnassiers & aux autres Animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers, sont des Chiens sauvages dont il y a une prodigieuse quantité dans ces Contrées. On les croit de race *Espagnole*, descendus de Chiens domestiques, qui ne se sont pas souciés de regagner le logis, dans un Païs, où une grande quantité de charognes leur offroit toujours de quoi vivre. Il faut bien que cela soit ainsi, cet Animal ne se trouvant pas originairement en *Amérique*. Ces Chiens dont on voit quelquefois des milliers ensemble, n'empêchent pas la multiplication du Bétail qu'ils n'osent attaquer, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes trop fortes; ainsi ils sont réduits à se contenter des charognes abandonnées par les Chasseurs & de Bêtes séparées de leur Troupeau par quelque accident.

Outre le Bétail nombreux, qui remplit les vastes plaines, situées au Sud de *Buénos Ayres*, ce Païs nourrit encore une grande quantité de Chevaux. Ils sont aussi originaires d'*Espagne*, & quoiqu'ils soient en général excel-

excellens, leur grand nombre les rend communs & à très bon marché: les meilleurs ne coutent qu'un Ecu, & cela dans un Païs où l'argent est extrêmement bas & toutes les marchandises fort chères. On ne sait pas au juste jusqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire, qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent jusqu'aux environs du Détroit de *Magellan*, & sans doute qu'ils rempliront avec le tems toute cette vaste étendue de Païs, ce qui sera d'une grande commodité pour les Vaisseaux qui relacheront sur cette Côte; car les Chevaux mêmes sont très bons à manger, & plusieurs *Indiens* en préfèrent la viande à celle de Bœuf. Par malheur la Côte Orientale des *Patagons* semble jusqu'à présent manquer du principal rafraichissement qu'on cherche dans les Voyages de long cours, qui est l'Eau douce: la Terre y paroit imprégnée de Sel & de Nitre, & les Eaux courantes, aussi bien que les Mares n'y fournissent guère que de l'Eau saumache. Cependant, comme on y en a quelquefois trouvé de bonne, quoiqu'en petite quantité, il n'est pas impossible que dans la suite, par une recherche plus exacte, on ne remedie à cet inconvénient.

Ce Païs est encore peuplé de nombre de *Vigognes*, ou Moutons du *Pérou*. Mais cet animal est si défiant & si vite à la course, qu'il est difficile d'en attraper. On trouve aussi sur la Côte Orientale d'immenses troupeaux de Veaux marins, & une grande variété d'espèces d'Oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les *Pengouins*. Ils sont de la taille & à peu près de la figure d'une Oye, mais au-lieu d'aîles, ils ont deux espèces de moignons, qui ne peuvent leur servir qu'à nager; leur bec est étroit, comme celui d'un *Albitross*: quand ils sont debout, ou qu'ils marchent, ils se tiennent le corps droit, & non en situation à peu près horizontale, comme les autres Oiseaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au Chevalier *Narborough*, l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui se tiennent debout & qui portent des tabliers blancs.

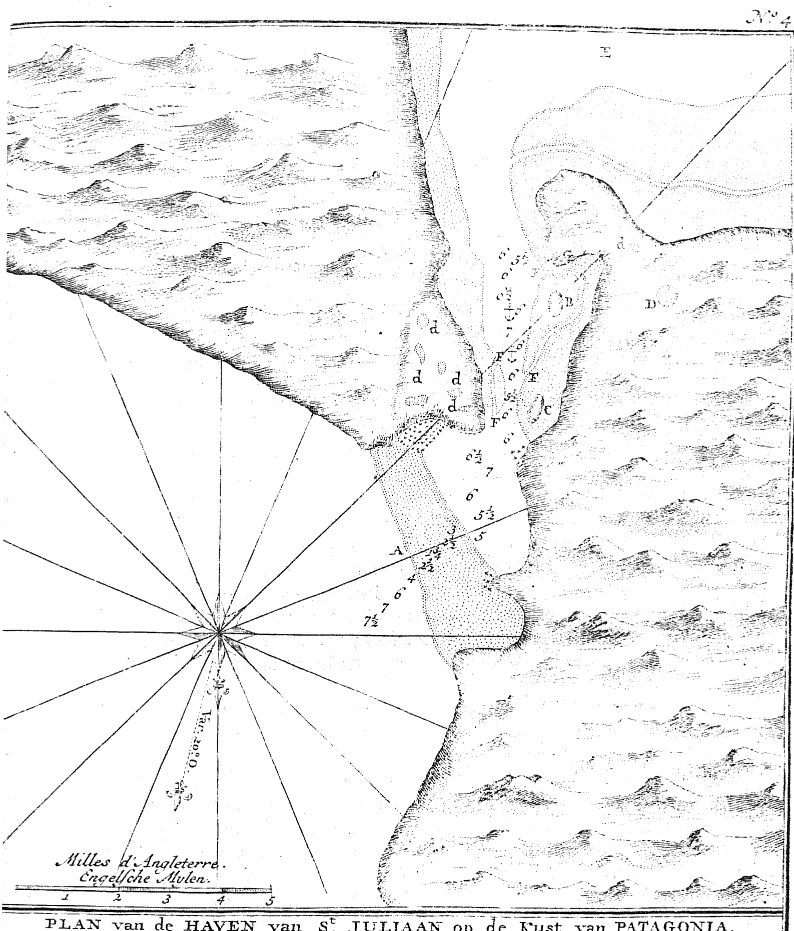
Les habitans de cette Côte Orientale sont clairsemés; & les Equipages des Vaisseaux, qui y ont relâché, n'en ont jamais vu plus de deux ou trois à la fois: pour nous, nous n'en avons pas apperçu un seul, pendant notre séjour au Port *St. Julien*. Ils sont cependant en assez grand nombre vers *Buénos Ayres*, & souvent d'incommodes voisins pour les *Espagnols*: mais aussi à cette hauteur le climat est plus doux, le terrain plus varié, & les terres plus étendues; car le Continent y a trois à quatre cens lieues de largeur, au-lieu qu'à la hauteur du Port *St. Julien*, il n'en a guère plus de cent. Ce ne sont peut-être que des habitans de la

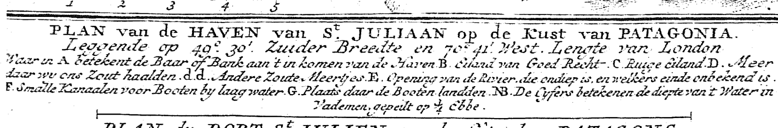
Côte Occidentale ou des environs du Détroit, qui viennent quelquefois errer vers cette Côte Orientale. Comme les *Indiens* des environs de *Buénos Ayres* sont bien plus nombreux que ceux qui habitent plus au Sud, ils les surpassent aussi de beaucoup en courage & en activité, & paroissent approcher à cet égard, de ces braves *Chiliens* qui après avoir résisté à toute la puissance des *Espagnols*, dont ils ont saccagé souvent les Colonies, ont jusqu'à présent maintenu leur indépendance. Ceux des environs de *Buénos Ayres* sont devenus d'excellens hommes de Cheval, & manient toutes sortes d'armes blanches avec une extrême adresse; pour les armes à feu, ils en ignorent l'usage, & les *Espagnols* ont grand soin de ne leur en pas fournir. L'histoire d'*Orellana* & de ses Compagnons, que nous avons rapportée ci-dessus, suffit pour donner une idée de la vigueur & du courage de ces Peuples; & certainement si nous avions dessein de détruire l'Empire des *Espagnols* dans l'*Amérique*, il n'y auroit pas de moyen plus efficace que celui d'encourager & d'assister ces *Indiens* & ceux du *Chili*.

Voila ce que j'avois à dire touchant la Côte Orientale de la Terre des *Patagons*. La Côte Occidentale a moins d'étendue, & comme elle est bornée par les *Andes*, qui poussent des branches qui descendent jusqu'à la Mer, elle est pleine de rochers & dangereuse. J'aurai occasion d'en parler encore dans la suite, ainsi je quitte à présent ce sujet & reviens à la description du Port *St. Julien*, dont on peut se former une idée générale par la planche que je joins ici. Il faut remarquer que la barre, qui est à l'entrée, change souvent & qu'il s'y trouve plusieurs ouvertures. La Marée y court N. & S. & dans les nouvelles & pleines Lunes, elle monte de quatre brasses.

A notre arrivée, nous envoyames un Officier à terre, pour y chercher le Marais salant, marqué (*D*) dans le Plan, avec ordre d'y ramasser du Sel pour l'usage de notre Escadre. Le Chevalier *Narborough* observa durant son séjour au Port *St. Julien*, que ce Sel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en *Février* il y en avoit de quoi charger mille Vaisseaux; mais notre Officier nous en rapporta un échantillon de très chétive apparence, & nous dit de plus qu'il y en avoit très peu: apparemment que la saison avoit été trop pluvieuse, & l'avoit fait fondre. Pour donner une idée plus juste de ce Port & du terrain qui l'environne, auquel celui de toute cette Côte ressemble beaucoup, j'en ai fait graver les deux vues suivantes. L'une est prise en regardant vers le haut de la rivière, l'autre suppose que le Spectateur, placé au même endroit, s'est retourné & regarde vers l'embouchure.

N° 4.





PLAN van de HAVEN van S^t. JULIAAN op de Kust van PATAGONIA.

Leggende op 49°. 30'. Zuider Breedte en 70°. 41'. West. Lengte van London

Waar in A. betekent de Baar of Bank aan 't in komen van de Haven B. Eiland van Goed Recht. C. Ruige eiland. D. Meer daar wy ons Zout haalden. d.d. Andere Zoute Meertjes. E. Opening van de Rivier. die ondiep is, en welkers einde onbekend is. F. Smalle Kanaalen voor Booten by laag water. G. Plaats daar de Booten landden. NB. De Cyfers betekenen de diepte van 't Water in Vademen, gepeilt op ¼ Ebbe.

PLAN du PORT S^t. JULIEN, sur la Côte des PATAGONS.

à 49°. 30'. de Latitude Meridionale, et 70°. 41'. de Longitude Occidentale de Londres.

A. la Barre a l'entrée du Port. B. l'Ile de la bonne Justice. C. l'Ile velue. D. Saline où nous fimes du Sel. d.d.. Autres petites Salines. E. Ouverture de la Riviere où l'eau n'est pas profond et dont le cours n'est pas connu. F. Canal etroit propre pour les Chaloupes en basse eau. G. Lieu de debarquement pour les Chaloupes. NB. les Chiffres marquent des Brasses à ¼ du Reflux.

CHAPITRE VII.

Départ de la Baye St. Julien, *& notre Navigation jusqu'au Détroit de le* Maire.

LE *Tryal* étant à peu près réparé, & n'ayant rien de plus à faire en cet endroit, nous songeames à en partir; mais avant cela notre Commandeur jugea à propos de concerter le plan de nos opérations dans la Mer du *Sud*, pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue il convoqua le Conseil de guerre, à bord du *Centurion*, le 24. de *Février*. Mrs. *Edward Legg*, le Capitaine *Matthieu Mitchel*, *George Murray*, le Capitaine *David Cheap*, & le Colonel *Mordannt Cracherode*, Commandant des Troupes de débarquement, assistèrent à ce Conseil, où Mr. *Anson* proposa d'attaquer, à notre arrivée dans la Mer du *Sud*, la Ville & le Port de *Baldivia*, principale Forteresse & Place frontière du *Chili*. Il ajouta qu'un des Articles de son Instruction, étoit, de tâcher de s'emparer d'un Port dans ces Mers, où on pût caréner & radouber les Vaisseaux de l'Escadre. Cette proposition ayant été unanimement approuvée par le Conseil, on fit de nouvelles instructions pour les Capitaines de l'Escadre, qui eurent ordre en cas de séparation, de gagner l'Ile de *Nuestra Senora del Socoro*, & de n'y croiser que pendant dix jours; ceci étoit un changement aux ordres donnés à l'Ile *Ste. Catherine*. Si le Commandeur ne les joignoit pas pendant ce tems, ils devoient gagner plus avant & aller croiser vers *Baldivia*, se tenant toujours à la vue des Côtes, & au Sud de ce Port, à la Latitude de 40°. à 40°. 30'. Au bout de quinze jours, s'ils n'étoient pas joints par le reste de l'Escadre, ils devoient quitter cette station, diriger leur cours vers l'Ile de *Juan Fernandez*, & suivre pour le reste les ordres qui leur avoient déja été donnés. On donna les mêmes directions au Maître de l'*Anne*, & on lui recommanda en particulier d'être attentif à répondre aux signaux faits par chaque Vaisseau de l'Escadre, & à se défaire de tous ses papiers, en cas qu'il eût le malheur de tomber entre les mains de l'Ennemi. Comme la dispersion de l'Escadre ne pouvoit que porter un extrême préjudice au service du Roi, il fut ordonné aux Capitaines, de bien recommander à chaque Officier de garde de tenir son Vaisseau à la distance au plus de deux milles du *Centurion*, s'ils ne vou-

loient en répondre à leurs périls & fortunes, & si un Capitaine s'appercevoit que son Vaisseau s'éloquât au delà de cette distance, il devoit informer le Commandeur du nom de l'Officier, par la négligence de qui cette faute avoit été commise.

Toutes ces dispositions faites, & le radoub du *Tryal* achevé, l'Escadre leva l'Ancre & mit à la voile, le Vendredi 27. de *Février*, à sept heures du matin; mais le *Gloucester* ne put venir à bout de dégager son Ancre, & resta longtems après les autres. Nous lui fimes signal de mettre à la voile, par plusieurs coups de Canon, pendant la nuit; mais il ne nous joignit que le lendemain matin; encore se trouva-t-il qu'il avoit été obligé de couper son Cable, & d'abandonner sa seconde Ancre. Le second jour de notre départ, à dix heures du matin, *Wood's Mount*, la terre la plus haute derrière *St. Julien*, nous restoit au N. vers l'Ouest, à dix lieues de distance, & nous avions cinquante-deux brasses d'eau. En faisant route vers le Sud, nous nous attendions à trouver en chemin l'Escadre de *Pizarro*; car pendant notre séjour au Port *St. Julien*, il avoit regné des vents violens, de l'O. N. O. au S. O., desorte que nous avions tout lieu de croire que durant ce tems les *Espagnols* n'auroient pas pu gagner beaucoup de l'avant. C'étoit cette attente qui rendoit notre Commandeur si soigneux d'empêcher la séparation de notre Escadre; car si nous n'avions eu d'autre but que de doubler le Cap *Horn*, en aussi peu de tems qu'il eût été possible, le meilleur eût été d'ordonner à chaque Vaisseau de gagner le rendez-vous le plus vite qu'il pourroit, sans se mettre en peine d'attendre les autres.

Depuis notre départ du Port *St. Julien*, jusqu'au 4. de *Mars* nous eumes peu de vent, tems couvert & embrumé, avec un peu de pluie, & la sonde nous donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le 4. de *Mars*, nous eumes la vue du Cap de la *Vierge Marie*, tout au plus à six ou sept lieues de distance. C'est le Cap qui forme au Nord, l'embouchure du Détroit de *Magellan;* il est à 52.° 21'. de Latitude Méridionale, & à 71.° 44'. à l'Ouest de *Londres*. Il paroit être bas & plat & se termine en pointe. J'en donne ici une vue exacte, où (*a*) représente le Cap même; elle pourra être d'usage sur-tout pour un Vaisseau, qui auroit quelques raisons particulières de vouloir gagner la Mer du *Sud*, en passant par ce Détroit. Dans le tems que nous étions à cette hauteur, nous avions depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses d'eau. Le soir de ce même jour, le tems

fut

fut clair & ferein, avec de petites brifes de vent, qui nous menaçoient de calme. La plupart de nos Capitaines prirent cette occafion pour rendre vifite à Mr. *Anfon*, mais dans le tems qu'ils étoient à bord du Commandeur, ils furent effrayés par une flamme foudaine, qui fortit du *Gloucefter*, & qui fut fuivie par une épaiffe fumée. Ils furent cependant bientôt raffurés en apprenant, que cette flamme n'étoit caufée que par une étincelle, fortie de la forge, & tombée fur quelque Poudre & d'autres matières combuftibles, qu'un Officier préparoit pour un cas d'engagement avec l'Efcadre *Efpagnole*, & qu'elle avoit été d'abord éteinte.

Nous trouvames en cette occafion, ce que les obfervations nous ont toujours confirmé; c'eft que fous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems eft toujours de fort courte durée, & que quand il eft extrêmement beau, c'eft un préfage certain de Tempête. Le tems calme & ferein de la foirée aboutit à une nuit très orageufe. Le vent, qui étoit S. O. ayant fraichi avec la nuit, & augmentant de violence continuellement, jufqu'au lendemain à neuf heures du matin, devint fi fort, que toute l'Efcadre fut obligée d'amener, & de refter avec la Mifaine bourcée jufqu'à onze heures du foir. Pendant ce tems, nous eumes de quarante-trois jufqu'à cinquante-fept braffes d'eau, fond de fable noir & de gravier, & par une obfervation que nous fimes à midi, nous trouvames que le Courant nous avoit fait avancer vers le Sud, douze milles plus que ne portoit notre eftime. Vers minuit, le vent diminuant, nous remimes nos voiles, & faifant route vers le Sud, nous découvrimes le matin, pour la prémière fois, la Terre de *Feu* qui s'étendoit du S. vers l'O. au S. E. demi-quart à l'Eft. Cette vue ne nous réjouit guère, car elle ne nous offrit que des Montagnes, étonnantes par leur hauteur, & couvertes de Neige. Quoiqu'il ne foit guère poffible de repréfenter tout ce que ce fpectacle avoit de hideux, la Planche fuivante eft cependant affez exacte pour aider le Lecteur à fe former quelque idée de cette affreufe Côte. Dans la Planche (*a*) eft l'ouverture du Détroit de le *Maire*, (*b*) le Cap *St. Diégo*, (1) (2) (3) trois Mondrains nommés les trois Frères, & (4) *Monte Gorda*, Montagne fort élevée, plus avant dans les terres, & qui paroit au deffus des trois Frères. Nous fuivimes cette Côte toute la journée, trouvant par la fonde entre quarante & cinquante Braffes d'eau, fond de pierres & de gravier. Comme nous comptions de paffer le Détroit le lendemain, nous mimes à la cape dès qu'il fut nuit, de peur de le dépaffer, & nous employames ce tems à nous préparer aux Climats ora-

 geux

geux où nous allions nous trouver; pour cet effet, nous employames une partie de la nuit à changer nos voiles & à en remettre par-tout de neuves. Le lendemain, 7. de *Mars*, à quatre heures du matin, nous fimes voile; à huit nous vimes la terre, & peu après nous découvrimes le Détroit: dans ce moment le Cap *St. Diégo* nous étoit à l'E. S. E.; le Cap *St. Vincent*, au S. E. demi-quart à l'Est; le Mondrain du milieu des trois Frères S. vers l'O. *Monte Gorda*, S. & le Cap *St. Barthélémi*, qui est la pointe le plus Méridionale de la Terre *des Etats*, E. S. E. Cette vue est représentée dans la Planche ci-jointe, où (*a*) est partie de la Terre *des Etats*, (*b*) le Cap *St. Barthélémi*, (*c*) partie de la Terre de *Feu*, (*d*) le Port *Maurice*, & (*e*) la Baye de *Valentin* ou celle de *Bon-succès*. Il est bon d'observer que *Frézier* a donné une vue très exacte de cette partie de la Terre de *Feu*, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre *des Etats*, qui en fait l'autre côté. Cela nous jetta dans l'embaras, quand il fut question de trouver l'embouchure du Détroit, jusqu'à ce qu'il s'ouvrit à notre vue, & si nous n'avions pas suivi la côte, pendant assez longtems, nous aurions pu manquer le Détroit, & nous nous serions trouvés à l'Est de la Terre *des Etats*, avant de nous en appercevoir. C'est ce qui est arrivé à plusieurs Vaisseaux, & nommément suivant *Frézier* même à l'*Incarnation* & à la *Concorde*, qui ayant dessein de passer par le Détroit, le dépassèrent, trompés par trois Hauteurs de la Terre des *Etats*, qui ressemblent aux trois Frères, & par quelques Criques qui ressemblent à celles de la Terre de *Feu*. Pour prévenir de pareils accidens à l'avenir, je donne la vue Occidentale de la Terre des *Etats*, où (*a*) est le Cap St. *Diégo*, dans la Terre de *Feu*, (*b*) le Cap St. *Barthélémi*, dans la Terre des *Etats*. Cette vue empêchera dans la suite les Navigateurs de tomber dans la même erreur, & leur fera reconnoître sans aucune difficulté les Pointes qui forment l'entrée du Détroit.

A l'occasion de ce dessein, je ne puis omettre, que quelque affreux que puisse être l'aspect de la Terre de *Feu*, celui de la Terre des *Etats* a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre aux yeux qu'une suite de rochers inaccessibles, & pas un seul quartier de Terre qui puisse rien produire. Ces rochers sont hérissés de pointes aigues d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une Neige éternelle, environnées de précipices, & dont plusieurs paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les Rocs qui leur servent de bazes, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crévasses, qu'on disoit avoir toutes été formées par des tremblemens

de

de terre: car leurs côtés sont à peu près perpendiculaires, & elles paroissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triste & de plus sauvage, que le coup d'œil qu'offre cette côte. J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars*, que nous découvrimes l'embouchure du Détroit de *le Maire*; peu après, c'est-à-dire, à dix heurs du matin, la *Perle* & le *Tryal*, s'étant, suivant les ordres qu'ils en reçurent, mis à la tête de l'Escadre, nous entrames dans le Détroit avec un beau tems & un vent frais, & le passames en deux heures, à la faveur d'une forte marée, quoiqu'il ait sept à huit lieues de longueur. C'est ici que finit l'Océan *Atlantique*, & que la Mer *Pacifique* commence; ainsi ne nous représentant plus qu'une Mer ouverte entre nous & les riches Contrées où se rapportoient nos espérances & où tendoient nos desirs, nous ne pouvions nous empêcher de croire que les plus grands travaux de notre Voyage étoient finis, & que nous étions sur le point de voir réaliser toutes les richesses que nous avions jamais imaginées en songe. Nous formions des plans de bonheur tels qu'il nous plaisoit, & nous les fondions sur la possession de tout l'or du *Chili* & de tout l'argent du *Pérou*; l'imagination étoit animée par le plus beau jour que nous eussions eu depuis notre départ d'*Angleterre*. C'est dans cette disposition charmante que nous passames ce Détroit fameux: nous étions, comme on voit, bien éloignés de penser que les plus affreux malheurs étoient prêts à fondre sur nous; que nous allions dans peu être séparés pour ne nous plus rejoindre, & que c'étoit le dernier jour agréable que la plupart d'entre nous devoient voir.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le Détroit de le Maire, *jufqu'au Cap* Noir.

NOus n'étions pas encore hors du Détroit que toutes nos efpérances furent fort près d'être enfévelies avec nous dans le fein de la Mer: car avant que les derniers Vaiffeaux de l'Efcadre euffent débouqué, le Ciel pur & ferein, que nous avions, fe couvrit, & offrit à nos yeux tous les fignes d'une Tempête prochaine. Le vent fauta au Sud, & fe mit à fouffler par rafales fi violentes, que nous fumes obligés d'amener nos voiles de Perroquet, & de bourcer la grande Voile. La Marée, qui jufqu'alors nous avoit été favorable, changea auffi & nous pouffa vers l'Eft, avec tant de viteffe, que nous eumes tout lieu de craindre que le *Wager* & l'*Anne*, qui faifoient l'Arrière-garde, ne fuffent brifés fur les côtes de la Terre des *Etats*: & ils n'échappèrent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté: toute l'Efcadre même, au-lieu de continuer fa route vers le S. O. fut emportée par la violence réunie de la Tempête & du Courant, deforte que le lendemain matin nous nous trouvames à fept lieues à l'E. de la Terre des *Etats*, qui nous reftoit au N. O. Nous commençames dès lors à nous appercevoir que l'entreprife de doubler le Cap *Horn*, pourroit bien excéder nos forces. Jufques là nous n'avions pas manqué de gens, qui traitoient de chimères les difficultés que les Navigateurs qui nous avoient précédés, difoient avoir rencontrées, & qui n'attribuoient ces difficultés qu'à la timidité & à la malhabileté de ces prémiers Voyageurs, & non à la Mer & aux Vents. Nous eumes lieu d'être convaincus que ces jugemens étoient téméraires. Les dangers que nous eumes à combattre pendant les trois mois fuivans, paffent peut-être tout ce qu'on a éprouvé dans aucune expédition navale. C'eft ce dont on pourra juger par le récit que j'en vais faire.

Depuis la Tempête qui nous accueillit au débouquement du Détroit de *le Maire*, nous eumes une fuite continuelle de tems orageux, qui furprit les plus expérimentés Marins, & qui leur fit avouer, que tout ce qu'ils avoient appellé Tempêtes jufqu'alors, n'étoit rien en comparaifon de celles-ci. Elles élevoient des vagues fi hautes & fi courtes qu'on ne voit rien de femblable dans aucune Mer connue: & ce n'étoit pas fans raifon

que

que nous frémiſſions continuellement à leur vue; car une ſeule qui ſe feroit juſtement briſée ſur notre Vaiſſeau, nous auroit coulé à fond. Outre cela, ces vagues cauſoient un roulis ſi violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être briſé contre le Tillac, ou contre les côtés du Vaiſſeau, quelque ſoin qu'on prît de ſe bien cramponner. Nous eumes quelques gens de tués par ces accidens & d'autres fort bleſſés; un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & ſe noya; un autre ſe disloqua le cou; un troiſième fut jetté par l'Ecoutille entre les ponts & ſe caſſa la cuiſſe; un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la clavicule en deux endroits: ſans parler de bien d'autres accidens du même genre. Ce qui contribuoit à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, c'étoit leur inégalité & les intervalles trompeurs qui les ſéparoient: après avoir été réduits pendant pluſieurs jours de ſuite à ne porter que la Miſaine bourcée, & de tems en tems à nous abandonner aux Flots à mâts & à cordes, ſi nous ôſions quelquefois riſquer de nous ſervir de nos baſſes voiles à double ris, ou que dans des intervalles plus favorables, nous euſſions la hardieſſe de faire uſage de nos voiles hautes; ſoudain, & ſans que rien nous ſervît de préſage, la tempête revenoit fondre ſur nous, plus forte qu'auparavant, & nous mettoit nos voiles en pièces. Ce n'eſt pas tout encore, ces vents furieux étoient accompagnés de pluies froides & de neige, qui nous couvroient nos agrés de glace & géloient nos voiles, ce qui rendoit les uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne pouvoient réſiſter au moindre effort; outre que la maneuvre en devenoit plus rude & plus difficile, nos gens en avoient les membres engourdis; à quelques-uns même les pieds & les mains tombèrent en mortification. Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter tous les maux, où nous fumes expoſés dans le cours de cette Navigation.

J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars* que nous débouquames du Détroit de *le Maire* & qu'immédiatement après nous fumes jettés à l'E. par la violence de la tempête & par la force des Courans. Les quatre ou cinq jours ſuivans, nous eumes de violens coups de vent, toujours du même rumb, avec une mer prodigieuſement groſſe; & quoique nous euſſions toujours porté vers le S. O., nous n'avions pas lieu de croire que nous euſſions gagné vers l'O. Pendant ce tems, nous eumes de fréquens grains de pluie & de neige, & notre Vaiſſeau puiſa quantité d'eau. Les trois ou quatre jours ſuivans le vent parut un peu s'abbattre; mais la mer n'en fut pas moins mâle: le 18. le vent ſe renforça, avec un froid exceſſif,

& à minuit notre grande voile de Perroquet se déchira, & un des Couets de la grande voile se rompit. Depuis ce jour jusqu'au 23. le tems fut plus favorable, quoiqu'entremêlé de grains de pluie & de neige; cependant les vagues ne diminuoient pas, & le Vaisseau travaillé par cette grosse mer, s'étoit tellement entre-ouvert dans ses œuvres mortes, qu'il faisoit eau par chaque couture, & qu'il n'y avoit pas un recoin qui ne fût exposé à l'eau de la mer. Les Officiers mêmes n'étoient pas à sec dans leurs lits, & il ne se passoit pas deux nuits, que quelques-uns d'eux ne fussent obligés par un déluge qui venoit les inonder, de se lever brusquement.

Le 23. nous essuyames une très violente tempête, avec grêle & pluie & une très haute mer; & quoique nous eussions amené la voile du grand Perroquet avant que le vent fût au plus fort, nous en trouvames pourtant la vergue rompue; un moment après la Ralingue de la grande voile se rompit, cette voile même se déchira en lambeaux, & malgré tous nos efforts, la plus grande partie en fut emportée dans la mer. Le Commandeur fit signal à toute l'Escadre de mettre à la Cape, après quoi le vent étant venu à tomber, nous eumes le tems de faire descendre notre vergue de Perroquet, pour y faire travailler les Charpentiers, & celui de réparer nos agrés. Ayant ensuite remis une autre grande voile, nous continuames notre voyage avec un vent frais & modéré; mais en moins de vingt-quatre heures, nous fumes accueillis par une tempête plus forte encore que la précédente. Ce fut un vrai Ouragan, qui nous réduisit à pouger à mâts & à cordes. Notre Vaisseau tenant le vent mieux que les autres, nous fumes obligés l'après-midi de virer de bord pour nous raprocher du reste de l'Escadre, qui étoit au dessous du vent, & dont nous craignions de nous séparer pendant la nuit: & comme nous n'ôsions mettre aucune voile au vent, nous eumes recours à un expédient, qui fut de pousser la barre au vent, & de remplir de monde les Haubans de l'avant. Cette maneuvre nous réussit, mais elle nous couta un de nos meilleurs Matelots qui tomba dans la mer. Quoique les Flots fussent d'une agitation terrible, il nagea vigoureusement, & ce ne fut qu'avec une douleur extrême que nous sentimes l'impossibilité de lui donner aucun secours, & que nous le perdimes de vue nageant toujours & lutant contre les vagues, d'une manière à nous faire croire qu'il resteroit encore du tems dans l'horreur de sa situation désespérée.

Avant que cette dernière tempête fût tout-à-fait passée, nous nous aper-

perçumes que deux des Haubans du grand mât, & un de celui d'Artimon, étoient rompus; nous les racommodames & les rattachames fur le champ. Nous eumes enfuite trois ou quatre jours moins orageux qu'à l'ordinaire, mais en revenche un brouillard fi épais qu'il fallut tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure, pour empêcher l'Efcadre de fe difperfer. Le 31. nous eumes une allarme caufée par un coup de canon tiré du *Gloucefter*, & par un fignal fait de ce Vaiffeau pour parler au Commandeur. Nous dérivames vers lui, nous attendant à apprendre quelque défaftre terrible; mais nous vimes ce dont il s'agiffoit avant que de l'avoir joint, car nous remarquames que fa grande Vergue étoit rompue entre les Palans. C'étoit un grand malheur pour toute l'Efcadre, car cela ne pouvoit que nous faire perdre du tems & nous retenir dans ce terrible Climat. Mais il n'étoit pas queftion alors de déplorer fes infortunes, il falloit payer de réfolution & d'activité; auffi le Commandeur ordonna-t-il fur le champ à plufieurs Charpentiers du refte de l'Efcadre de paffer à bord du *Gloucefter*, pour réparer au plutôt ce dommage. Dans le même tems le Capitaine du *Tryal* repréfenta que fes Pompes ne valoient rien, & que fon Vaiffeau faifoit eau. Le Commandeur l'accomoda d'une Pompe de fon propre Vaiffeau; & ce fut un grand bonheur pour le *Gloucefter* & le *Tryal*, que le tems fe trouva plus favorable ce jour-là qu'il ne fut avant & après, pendant plufieurs jours; car il y eut moyen de leur donner un fecours très néceffaire: la chofe eût été impoffible tous ces autres jours, où l'on n'auroit pas même ôfé rifquer un Canot.

Le lendemain 1. d'*Avril*, le tems redevint mauvais, le ciel fe couvrit de fombres nuages; le vent fe renforça & foufla par boufées; cependant il ne fut pas fi violent qu'il ne nous permît de porter nos Huniers, après en avoir pris les ris; mais on pouvoit bien juger qu'une violente tempête étoit prochaine, auffi en eumes-nous une le 3. d'*Avril*, & qui en trois jours qu'elle dura, paffa tout ce que nous avions encore éprouvé. Dès le commencement nous effuyames à bas-bord un furieux coup de Mer, qui fondit fur notre Demi-pont, & fit entrer par la galerie une grande quantité d'eau dans le Vaiffeau. Nos Agrés fouffrirent auffi beaucoup; car un des Tourons de notre grand Etai fe rompit, comme auffi quelques-uns de nos Haubans. Pour faulager nos mâts & nos Haubans, nous amenames la grande Vergue, & celle de Mifaine, & pliames toutes nos voiles. Nous reftames en cet état pendant trois jours, au bout defquels la tempête diminua un peu. Nous rifquames de nous fervir de nos baffes Voiles;

 mais

mais ce ne fut pas pour longtems; car dès le lendemain, qui étoit le 7. le gros tems revint avec éclairs & pluies, & nous obligea à remettre à la Cape jufqu'à la nuit. Nous admirions que tant & de fi fortes tempêtes ne nous euffent couté qu'une Vergue du *Gloucefter*: mais notre étonnement ceffa bientôt, car dès trois heures du matin, plufieurs coups de canon, tirés au-deffous du vent, nous donnèrent des fignaux de détreffe. Le Commandeur fit fignal à toute l'Efcadre d'arriver. Au point du jour, nous découvrimes le *Wager*, fort au-deffous du vent à tous les autres Vaiffeaux, & nous apperçumes qu'il avoit perdu fon mât d'Artimon, & la Vergue de fon grand Perroquet. Nous nous approchames de ce Vaisfeau, & nous apprimes que la caufe de fon malheur n'étoit que la mauvaife qualité de fa ferrure, & que tous les Caps de *Mouton* du côté du vent s'étoient rompus, dans le moment d'un violent roulis. Le malheur étoit d'autant plus grand pour ce Vaiffeau, que fon Charpentier fe trouvoit à bord du *Gloucefter*, où le gros tems l'avoit retenu depuis le 31. de *Mars*. Le *Wager* ne fut pas le feul Vaiffeau de l'Efcadre qui fouffrit de cette tempête; le lendemain, la Pinque *Anne* fit auffi un fignal de détreffe, & nous apprimes du Maitre, que leur Etai du mât de Mifaine & le Hauban de Beaupré étoient caffés, & qu'ils avoient été prêts de perdre tous leurs mâts: nous fumes obligés de les attendre, jufqu'à ce qu'ils fe fuffent remparés, après quoi nous reprimes notre cours.

Il y avoit fept femaines que nous étions bien battus de la tempête & agités des plus cruelles inquiétudes; & nous commencions à nous flatter de voir bientôt la fin de ces maux, & de nous trouver dans des Climats plus doux, où nous pourrions nous dédommager amplement de tout ce que nous avions fouffert. Car vers la fin de *Mars*, nous nous faifions par notre eftime, à 10°. à l'Oueft de la Terre de *Feu*, & comme cette distance eft double de celle que les Navigateurs jugent néceffaire, pour compenfer l'effet des Courans de l'Oueft, nous nous croyions bien avancés dans la mer du *Sud*, & nous courions depuis longtems la bande du Nord, autant que le mauvais tems & nos fréquens défaftres le permettoient. De plus le 13. d'*Avril*, nous n'étions qu'un degré en Latitude, au Sud de l'Embouchure Occidentale du Détroit de *Magellan*; deforte que nous comptions de gouter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer *Pacifique*.

Mais ces flatteufes idées n'étoient qu'illufion, & nous ne tardames guère à payer bien cher le plaifir qu'elles nous avoient fait. Le lende-

main,

main, entre une & deux heures du matin, nous faisions cours vers le Nord, lorsque le tems qui avoit été fort embrumé, venant à s'éclaircir, l'*Anne* fit signal qu'elle découvroit terre à son avant. Elle n'en étoit qu'à deux milles, & nous fumes dans la plus terrible appréhension d'aller échouer sur cette Côte: effectivement pas un de nos Vaisseaux ne l'eût échappé, si le vent avoit soufflé du rumb acoutumé avec la violence ordinaire, ou que la Lune ne se fût pas découverte soudainement. Mais le vent qui peu d'heures auparavant venoit par bouffées violentes du S. O., ayant heureusement sauté à l'O. N. O., nous permit de porter au Sud, & de nous dérober à ce malheur imprévu. A midi nous avions gagné le large de près de vingt lieues.

Par la Latitude de cette Terre nous jugeames que c'étoit une partie de la Terre de *Feu*, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de *Magellan*, marqué dans la Carte de *Frézier*, & nous crumes que c'étoit la pointe qui y est appellée le Cap *Noir*. Il est fort étonnant que les Courans nous ayent autant jettés à l'Est; toutes nos estimes nous faisoient à plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre, & au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude que nous croyions avoir courus, il se trouvoit que nous n'en avions pas fait la moitié. Ainsi au soulagement, que nous promettoient un Climat plus doux & des mers tranquilles, fut substituée l'obligation de nous rapprocher du Pole, & de luter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont nous avions tant éprouvé la fureur; & cela dans le tems que les maladies nous gagnoient; que la mortalité s'augmentoit de jour en jour parmi nous; & que les dégouts d'une longue & rude Navigation, & l'abbattement causé par le dernier contretems, nous rendoient moins capables que jamais de supporter les nouveaux travaux qui nous paroissoient inévitables. Ajoutez que pour dernier découragement notre Escadre étoit fort diminuée; il y avoit déja trois jours que nous avions perdu de vue la *Séverne*, & la *Perle* avoit disparu depuis le matin. Quoique nous eussions étendu le reste de notre Escadre & croisé pendant quelque tems pour les chercher, nous ne revimes plus ces Vaisseaux, & nous craignimes qu'ils n'eussent approché de terre pendant la nuit, & que moins favorisés que nous par le vent & par la Lune, ils n'eussent fait naufrage sur cette Côte. Pleins de ces tristes idées, qui nous en présageoient de plus tristes encore pour l'avenir, nous courumes au S. O., préparés par notre dernier contretems, à trouver que les efforts, que nous allions faire pour gagner à l'Ouest, & surmonter le Courant qui nous entrainoit à l'Est, seroient probablement insuffisans.

CHAPITRE IX.

Avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap Horn.

TOus les malheurs, que nous avons éprouvés dans le cours de notre Voyage, doivent être imputés aux retardemens qu'on nous fit essuier avant notre départ d'*Angleterre*, ces retardemens ayant été cause que nous arrivames dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaise saison de l'année. Delà la dispersion de nos Vaisseaux, le dépérissement de nos Equipages, & la réduction de notre Escadre de l'état propre à tenter quelque entreprise considérable où nous étions lorsque nous passâmes le Détroit de *le Maire*, à deux Vaisseaux & un petit Bâtiment délabrés au point de ne pouvoir qu'à peine tenir la mer. Pour mettre autant qu'il est possible ceux qui entreprendront à l'avenir le voyage de la Mer du *Sud*, à couvert de pareilles infortunes, j'ai cru devoir rapporter ici les réflexions que m'ont fourni ma propre expérience & la conversation de nos plus habiles Navigateurs, touchant la manière la plus convenable de doubler le Cap *Horn*, par rapport à la saison où il faut tenter ce passage, au cours qu'il faut suivre, & aux lieux de rafraichissement à l'Est & à l'Ouest de l'*Amérique Méridionale*.

A l'égard d'un lieu de rafraichissement à l'Est de l'*Amérique*, l'Ile de Ste. *Catherine*, a jusqu'à présent été recommandée par plusieurs Auteurs; & c'est sur leur parole que nous y relâchames. Mais la manière dont nous y fumes reçus & le peu de rafraichissemens que nous y trouvames, suffisent pour détourner ceux qui nous suivront, de l'idée de relâcher dans le Gouvernement de *Don Jose Sylva de Paz*; à moins qu'ils ne veuillent bien que les *Espagnols* soient informés de leurs forces & de leurs desseins, pour autant que ce Gouverneur en aura connoissance. Or comme cette espèce de trahison a sa cause dans le commerce clandestin des *Portugais* avec les Etablissemens *Espagnols* vers l'embouchure de la *Plata*, la même cause agira probablement sur tous les Gouverneurs des Côtes du *Brézil*, où cette Contrebande a également lieu. Quand même les Gouverneurs seroient trop honnêtes gens pour commettre une pareille infidélité, le commerce est trop fréquent entre les Ports du *Brézil* & la rivière de la *Plata*, & trop de Bâtimens passent continuellement de l'un

de

de ces endroits à l'autre, pour que les *Espagnols* puissent manquer de recevoir avis de l'arrivée & de l'état de nos Vaisseaux ; & quelque imparfaits que fussent ces avis, c'en seroit toujours trop pour l'intérêt de nos Navigateurs. Tout le commerce des *Espagnols* dans la Mer du *Sud*, se fait constamment dans une même route du Nord au Sud, sans jamais s'en écarter ni vers l'Est ni vers l'Ouest, & deux ou trois Vaisseaux Croisiers bien postés, suffisent pour intercepter tous leurs Vaisseaux : mais cela n'a lieu qu'autant que ces Vaisseaux Croisiers pouvent rester ignorés ; car dès qu'il paroit un Ennemi dans ces Mers, les *Espagnols* envoyent des Couriers le long de la Côte, & mettent un *Embargo* sur tout leur commerce. Ils savent fort bien que cette précaution non seulement empêchera leurs Bâtimens d'être pris, mais ne peut manquer de réduire bientôt l'Ennemi à la néceffité de vuider ces Mers, à moins qu'il ne fût assez fort pour en attaquer les Places. On voit par-là de quelle importance est le secret dans de pareilles expéditions, & par conséquent que les Vaisseaux, qui y sont destinés, doivent éviter soigneusement les Côtes du *Brézil*.

Il seroit cependant possible que des Vaisseaux destinés à ce voyage fussent absolument obligés de toucher au *Brézil*, pour faire du bois, de l'eau, & se pourvoir d'autres rafraichissemens; dans ce cas même Ste. *Catherine* est la dernière place que je voudrois leur recommander. Prémierement les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, pour y avoir un peu de viande fraiche, tels que Cochons, Moutons & Volailles, ne s'y trouvent pas ; nos Equipages s'en apperçurent, & souffrirent beaucoup pour avoir été réduits à la seule viande salée. En second lieu, cette relâche est trop voisine de la rivière de la *Plata*, & les *Espagnols* ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Il vaudroit mieux aller à *Rio Janeiro*, où deux Vaisseaux de notre Escadre, relâchèrent après notre séparation au passage du Cap *Horn*. Je sai des Officiers de ces deux Vaisseaux, qu'on peut trouver dans ce Port quelques Cochons & quelques Volailles : & comme il est assez éloigné de la rivière de la *Plata*, le commerce entre ces deux endroits n'est pas fréquent, & on seroit moins en danger d'être découvert aux *Espagnols*. Il y auroit d'autres mesures à prendre moins sujettes aux inconvéniens, & nous en parlerons dans la suite.

A l'égard de la route qu'il faut tenir pour doubler le Cap *Horn*, je crois être suffisamment fondé, tant sur notre propre expérience, que sur la comparaison des Journaux d'autres Navigateurs, à donner un avis qui me paroit de la dernière néceffité : c'est de conseiller à quiconque voudra

dra aller dans la Mer du *Sud*, au-lieu de passer par le Détroit de *le Maire*, de gagner l'Est de la Terre des *Etats*, de courir alors au Sud, jusqu'à la hauteur de 61. à 62. degrés, de mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant à cette Latitude, jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi il faut porter au Nord.

Comme ces directions sont diamétralement opposées à celles qu'on a jusqu'à présent données pour cette Navigation, je me trouve obligé d'appuier de quelques raisons, chacun des articles particuliers de l'avis que je viens d'indiquer. Prémierement à l'égard du passage à l'Est de la Terre des *Etats*, si l'on fait attention aux risques que nous courumes en passant le Détroit de *le Maire*, au danger où nous fumes d'être jettés par les Courans sur la Terre des *Etats*, & à ce qu'après avoir heureusement évité ce danger, nous fumes cependant portés à l'Est de cette Terre, par ces Courans; si l'on fait, dis-je, attention à ces risques & à d'autres qu'on a courus dans ce même passage, on trouvera qu'il n'est pas prudent de s'exposer dans ce Détroit aux périls de faire naufrage, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte.

En second lieu, j'ai conseillé de gagner la Latitude de 61°. à 62°. Sud, avant de courir à l'Ouest. Je me fonde pour cet article, sur ce que, suivant toutes les apparences, les Courans seront moins violens à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconstant. Nous l'avons expérimenté nous-mêmes; car après qu'à notre grande surprise nous eumes trouvé terre auprès du Cap *Noir*, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent; & que portant au Sud pour nous dégager des Terres, nous fumes à 60°. & au-delà, nous eumes des vents moins tempétueux & une Mer moins mâle que dans tout le reste du passage. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair; au-lieu que dans les Latitudes moins hautes, les vents ne diminuoient que pour revenir avec une violence, à nous faire craindre à tous coups, la perte de nos Mâts, qui auroit entrainé celle de nos Vaisseaux. Les Courans y sont aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de terre, jusqu'à venir presque à rien quand on en est à une grande distance. En voici la raison, si je ne me trompe. Les Courans constans sont vraisemblablement causés par des vents constans, qui poussent toujours devant eux une grande quantité d'eaux, quoique d'un mouvement imperceptible; ces eaux accu-

accumulées sur quelque Côte qu'elles rencontrent en leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur superficie tendant toujours à se mettre de niveau avec le reste de l'Océan. Il est de même fort probable que ces vents que nous trouvames bien plus violens vers les Côtes, que ceux qui soufflent à la Latitude de 60°. ont aussi une cause pareille; car le vent d'Ouest règne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer *Pacifique*, & ce Courant d'air est arrêté par la hauteur prodigieuse des *Andes*, & des Montagnes de la Terre de *Feu* qui traversent tout ce Païs, jusqu'au Cap *Horn*. Il n'y a qu'une très petite portion de ce Courant d'air qui puisse s'échapper par dessus le sommet de cette chaîne de Montagnes; le reste doit nécessairement glisser le long de la Côte, vers le Sud, jusqu'à ce qu'il gagne le Cap *Horn*, & forme, en doublant cette pointe, ces furieux coups de vent qu'on y essuye. Quoiqu'il en soit, & sans trop insister sur ces spéculations, c'est une chose de fait que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de 61°. à 62°. que vers la Côte de la Terre de *Feu*.

Je suis donc très persuadé, tant par notre expérience que par les rélations des autres Navigateurs, que l'avis que je donne, de gagner la Latitude de 61°. à 62°. avant de mettre le Cap à l'Ouest, est aussi important qu'utile. Un autre avis, non moins nécessaire, est, qu'il ne faut entreprendre ce passage que dans le milieu de l'été, c'est-à-dire, pendant les mois de *Décembre* & de *Janvier*. Plus on s'éloignera de cette saison, plus on trouvera d'incommodités & de périls. A la vérité, si on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le tems où nous fimes notre passage, qui étoit vers l'Equinoxe, paroitra le moins favorable; mais d'un autre côté, dans le milieu de l'hiver on seroit exposé à d'autres inconvéniens plus grands encore. Le froid excessif & les jours courts ne permettroient pas de faire route au Sud, aussi avant que je viens de prouver qu'il est nécessaire: ces mêmes raisons rendroient plus terrible encore un voyage fait le long de bords inconnus, dangereux & affreux même au cœur de l'été. Enfin je conseillerois toujours à tous Navigateurs de tenter ce passage dans les mois de *Décembre* & de *Janvier*, autant qu'il sera possible, & sur-tout de ne pas s'exposer aux mers, situées au Sud du Cap *Horn*, après le mois *Mars*.

Reste à parler d'un endroit de rafraichissement pour des Vaisseaux de Course à leur arrivée dans la Mer du *Sud*. A cet égard il n'y a presque pas de choix, & il n'y a que l'Ile de *Juan Fernandez* qu'on puisse recommander

mander

mander pour cet effet, avec quelque espèce de prudence. Il est vrai que la Côte Occidentale des *Patagons* entre le Détroit de *Magellan* & les établissemens des *Espagnols*, ne manque pas de Ports, où des Vaisseaux seroient en sureté & trouveroient de l'eau, du bois, & quelques autres rafraichissemens : je donnerai même dans la suite le Plan d'un de ces Ports. Mais la Côte des *Patagons* est si terrible, par les Rochers & les écueils dont elle est pleine, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest qui donnent toujours sur cette Côte, qu'il n'est nullement à conseiller de s'en approcher, au moins avant que les Rades, Canaux, & lieux d'Ancrage en ayent été reconnus, & qu'on ne soit plus au fait & des dangers qu'on y court & des lieux d'abri qu'elle offre.

Ce sont là les meilleures directions que je puisse fournir à ceux de nos Navigateurs qui seront à l'avenir destinés pour la Mer du *Sud*; & je n'aurois plus qu'à reprendre le fil de ma narration, si je n'avois dessein dans tout le cours de cet Ouvrage, de contribuer à l'instruction de nos gens de Mer, & d'inculquer tout ce qui peut servir à l'utilité publique. Je ne puis donc quitter cet article sans supplier instamment ceux à qui la conduite de nos affaires navales est confiée, d'appliquer leurs soins à lever les difficultés auxquelles la Navigation de ces Mers est sujette. Rien ne sauroit leur être plus honorable, ni plus avantageux à leur Patrie. Car il est évident que tous les progrès que l'art de la Navigation fait, ou par l'invention de méthodes qui en rendent la pratique moins hazardeuse, ou par une description plus exacte des Côtes, des Rades & des Ports connus, ou par la découverte de Nations inconnues & de nouvelles espèces de Commerce; il est dis-je évident, que tous les progrès de la Navigation ne peuvent que tourner à l'avantage de la *Grande Bretagne*. Depuis que notre Marine a aquis une supériorité décidée sur toutes celles de l'Univers ensemble, nous ne pourrions sans une négligence, & une lâcheté extrêmes, nous laisser enlever les avantages que les nouvelles découvertes & la plus grande perfection de l'Art de naviger peuvent procurer au Genre-humain.

J'ai prouvé ci-dessus que toutes nos entreprises dans la Mer du *Sud* courent grand risque d'échouer, tant qu'on sera obligé de relâcher au *Brézil*; ainsi tout expédient qui pourroit nous affranchir de cette nécessité est surement digne de l'attention du Public. Le meilleur expédient à proposer seroit sans doute de trouver quelque autre endroit plus au Sud, où nos Vaisseaux pussent relâcher & se pourvoir des choses nécessaires pour leur voyage autour du Cap *Horn*. Nous avons déja quelque connoissan-

ce imparfaite de deux endroits, qu'on trouveroit peut-être, en les faisant reconnoître, fort propres à cet effet. L'un est l'Ile de *Pepys*, à 47° de Latitude Sud, & suivant le Dr. *Halley*, à quatre-vingts lieues du Cap *Blanc*, sur la Côte des *Patagons*; le second seroit aux Iles de *Falkland*, à la Latitude de 51° & à peu près au Sud de l'Ile de *Pepys*. Cette dernière a été découverte par le Capitaine *Cowley* dans son voyage autour du Monde, en 1686: il nous a représenté cette Ile comme un lieu très commode, pour y faire de l'eau & du bois, & où il y a un très bon Port, capable de contenir plus de mille Vaisseaux en toute sureté; il dit de plus qu'elle abonde en Oiseaux, & comme les Côtes en sont de roc & de sable, il s'y trouve sans doute grande quantité de Poissons. A l'égard des Iles de *Falkland*, elles ont été vues de plusieurs Navigateurs *François* & *Anglois*. *Frézier* les a mises dans sa Carte de l'extrémité de l'*Amérique* Méridionale, sous le nom de *nouvelles Iles*. *Wood's Rogers*, qui courut la Côte N. E. de ces Iles en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés, qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroit bon, & couvert de bois; & que suivant les apparences il n'y manque pas de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent, & à en juger par leurs Latitudes le Climat y doit être tempéré. Il est vrai qu'on ne les connoit pas assez bien pour pouvoir les recommander, comme des lieux de rafraichissement propres à des Vaisseaux destinés pour la Mer du *Sud*, mais l'Amirauté pourroit les faire reconnoître à peu de frais; il n'en couteroit qu'un voyage d'un seul Vaisseau: & si un de ces endroits se trouvoit après cet examen, propre à ce que je propose, il n'est pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraichissement aussi avancé vers le Sud, & aussi près du Cap *Horn*. Le Duc & la Duchesse de *Bristol* ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des Iles de *Falkland*, jusqu'à leur arrivée à l'Ile de *Juan Fernandez*, dans la Mer du *Sud*, & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest qui règnent dans ces Parages, je ne doute pas qu'on ne puisse faire ce voyage, des Iles de *Falkland* à celle de *Juan Fernandez*, aller & revenir, en un peu plus de deux mois. Cette découverte pourroit être de grand avantage à notre Nation, même en tems de paix, & en tems de guerre, nous rendre maîtres de ces mers.

Ces entreprises, quelque honorables qu'elles soient à ceux qui les font ou qui les favorisent, n'éxigent cependant pas de grandes dépenses; car

 de

de petits Vaiſſeaux y ſont plus propres que d'autres. Il feroit donc fort à ſouhaiter qu'on fît reconnoître la Côte des *Patagons*, la Terre de *Feu* & celle des Etats, & qu'on examinât avec ſoin les nombreux Canaux, les Ports & les Rades qui s'y trouvent. Par-là l'entrée dans la Mer *Pacifique* nous deviendroit facile, & toute cette Navigation Méridionale plus ſûre qu'elle ne l'a été juſqu'à préſent. En particulier une deſcription exacte de la Côte Occidentale des *Patagons*, depuis le Détroit de *Magellan*, juſqu'aux établiſſemens des *Eſpagnols*, nous fourniroit peut-être de meilleurs Ports, plus propres pour le rafraichiſſement de nos Vaiſſeaux, mieux ſitués pour des vues de guerre ou de paix, & à quinze journées de Navigation plus près des Iles de *Falkland*, que ne l'eſt l'Ile de *Juan Fernandez*. Ce n'eſt pas d'aujourdhui que cette Côte à paru digne d'attention, par le voiſinage des *Araucos* & autres Peuples du *Chili*, qui ſont toujours en guerre ou en aſſez mauvaiſe intelligence avec les *Eſpagnols*. Le Chevalier *Jean Narborough* fut envoyé exprès par le Roi *Charles II.* pour reconnoître les Détroits de *Magellan*, la Côte des *Patagons* vers ces Détroits, & les Ports des *Eſpagnols* ſur cette frontière; avec ordre d'ouvrir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance avec les *Indiens* du *Chili*, & d'établir avec eux quelque eſpèce de Commerce. Les vues de Sa Majeſté en faiſant faire ce voyage, n'étoient pas ſeulement de faire alliance avec ces Peuples ſauvages, pour intimider les *Eſpagnols* & pour les reſſerrer de ce côté-là; il y enviſageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques; il conſidéroit que le Commerce immédiat avec ces *Indiens*, pourroit être extrêmement avantageux à la Nation *Angloiſe*. On ſait que le *Chili*, lorſque les *Eſpagnols* le découvrirent, produiſoit de l'or, bien au-delà de ce qu'il en a rendu dans quelque période que ce ſoit, depuis qu'ils en ſont en poſſeſſion; cela fait croire que les Mines les plus riches ont été prudemment celées par les *Indiens*, qui craignoient de perdre leur liberté & d'exciter l'avarice & la cruauté des *Eſpagnols*. Mais dans le Commerce que ces *Indiens* pourroient faire avec les *Anglois*, ces raiſons n'auroient pas lieu; puiſque nous pourrions leur fournir non ſeulement des armes & des munitions de guerre, mais auſſi des commodités dont ils ont appris l'uſage depuis qu'ils connoiſſent les *Eſpagnols*. Sans doute qu'alors ils ouvriroient volontiers leurs Mines, & ſe prêteroient avec empreſſement à un Commerce utile des deux côtés; leur or, loin de leur attirer l'eſclavage comme autrefois, leur procureroit des armes pour la défence de leur liberté

&

& de leur indépendance, & pour se venger de leurs Ennemis, & de leurs Tyrans. Tandis que par notre assistance & sous notre protection, ils deviendroient un Peuple considérable, nous attirerions chez nous des trésors, que la Maison d'*Autriche* & depuis celle de *Bourbon* ont prodigués, dans la poursuite de leurs injustes & pernicieux desseins.

Il est vrai que le Chevalier *Narborough* ne réussit pas à ouvrir un Commerce qui devoit être si utile à l'*Angleterre*. Tout le succès qu'il eut se borne à quelques découvertes rélatives à la Géographie & à la Navigation; au reste, il eut du malheur, mais un malheur tel qu'il doit plutôt servir d'encouragement pour de nouvelles tentatives, que d'objections contre elles. Il fut séparé d'un petit Bâtiment qui l'accompagnoit, & une partie de ses Gens se laissa prendre à *Baldivia*. Ces deux accidens le firent échouer dans son entreprise; mais il paroit bien par les craintes & par les précautions des *Espagnols*, qu'ils étoient pleinement convaincus que cette entreprise étoit très praticable, & qu'ils la regardoient comme une affaire de conséquence.

On raconte que *Charles II.* avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & désiroit si fort d'en savoir le succès, qu'ayant appris que *Narborough* avoit passé aux *Dunes* à son retour, il n'eut pas la patience d'attendre que ce Chevalier arrivât à la Cour, & alla au devant de lui dans sa Berge, jusqu'à *Gravesend*.

Pour faciliter les tentatives qu'on pourroit faire dans la suite sur ce sujet, je donne ici une Carte de cette partie du Monde, pour autant qu'elle nous est connue. Je me flatte qu'on trouvera cette Carte plus exacte qu'aucune de celles qui ont paru jusqu'à présent, & pour en convaincre le Lecteur, je crois qu'il est nécessaire de lui dire sur quoi je me suis fondé pour y faire les changemens qui la rendront différente des autres, & de lui indiquer les Auteurs dont j'ai adopté les remarques.

Les deux Cartes les plus estimées pour l'extrémité du Sud de l'*Amérique Méridionale* sont, celle que le Dr. *Halley* à donnée pour la Variation de l'Aiguille aimantée, & celle que *Frézier* à mise dans son voyage de la Mer du *Sud*. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de *Magellan*, & les Côtes voisines, dressée par le Chevalier *Narborough*, beaucoup plus exacte que celle de *Frézier*, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de *Halley*, particulierement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui est de la Côte depuis le Cap *Blanc*, jusqu'à la Terre de *Feu* & jusqu'au Détroit de *le*

Maire, je puis faire plusieurs corrections, fondé sur nos propres observations, puisque nous avons rangé cette Côte, presque toujours à la vue des Terres. Je ne doute pas que la position de la Côte Occidentale au Nord des Détroits de *Magellan*, ne soit assez incertaine; je la crois cependant plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte, puisque je l'ai placée sur le rapport de quelques gens de l'Equipage du *Wager*, qui firent naufrage sur cette Côte, & qui la rangèrent ensuite, jusqu'aux établissemens *Espagnols*, d'ailleurs leur rapport s'accorde assez bien avec ce qu'en disent quelques Manuscrits *Espagnols* que j'ai eus en main.

Le Canal qui coupe en deux la Terre de *Feu* est tiré de *Frézier*; mais dans les Manuscrits *Espagnols* cette Terre est divisée par plusieurs Canaux: & j'ai raison de croire, que cette circonstance est vraye, & que quand on en aura une connoissance plus exacte, il se trouvera que la Terre de *Feu* consiste en plusieurs Iles.

J'ai si souvent cité *Frézier*, que je crois être obligé d'avertir les Navigateurs qu'ils ne doivent pas se fier à la Longitude assignée dans sa Carte, au Détroit de *le Maire* & à toute cette Côte; tout cela est trop à l'Est de 8. à 10. si l'on peut faire fonds sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des observations astronomiques. Par exemple, le Chevalier *Narborough* place le Cap de la *Vierge Marie* à 65. 42', de Longitude Occidentale du Cap *Lézard*, c'est-à-dire, à 71. 20', de *Londres*. Tous les Vaisseaux de notre Escadre, qui avoient pris leur point de départ de l'Ile *Ste. Catherine*, dont la Longitude a été rectifiée par l'observation d'une Eclipse de Lune, trouvèrent par leurs différentes estimes le Cap de la *Vierge Marie*, entre le 70. 46', & 71. 30', de *Londres*: & comme il n'y avoit aucune circonstance dans notre cours, qui pût occasioner d'erreur considérable, on ne peut guère placer ce Cap, à moins de 71. de Longitude, Ouest, de *Londres*. Or *Frézier* le met à moins de 66. de *Paris*, & par conséquent à moins de 63. de *Londres*, ce qui est certainement 8. degrés trop peu. De plus, nous n'avons trouvé que 2. 8'. de différence en Longitude entre le Cap de la *Vierge Marie*, & le Cap *St. Barthelemi*, à l'Est du Détroit de *le Maire*: *Frézier* y met 4. degrés de différence, desorte que, non seulement il place le Cap *St. Barthelemi*, de 10. degrés trop à l'Est, mais il exagère au double la Côte qui git entre le Détroit de *Magellan* & celui de *le Maire*.

En voila assez sur le compte de *Frézier*, dont je n'ai relevé les fautes qu'à

qu'à cause de l'importance de la matière, & nullement par la démangeaison de trouver à redire: quoique la manière dont il traite le Dr. *Halley* mérite bien qu'on ne lui fasse aucune grace. Il me reste à dire en quoi la Carte que je donne diffère de celle de cet habile Astronome.

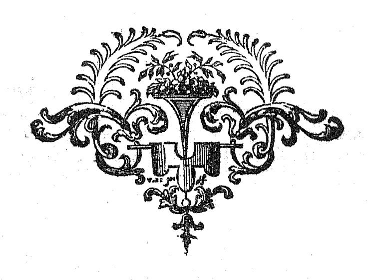
On sait qu'il fut envoyé par autorité publique, pour faire des observations Géographiques & Astronomiques, qui pussent perfectionner la Navigation, & en particulier pour déterminer la déclinaison de l'Aiguille aimantée dans tous les endroits où il pourroit toucher, & s'il étoit possible, pour découvrir les Loix de cette déclinaison.

Halley réussit à sa gloire immortelle & à l'honneur de la Nation, particuliérement à l'égard de la déclinaison, article des plus intéressans dans la Navigation. Il corrigea aussi la position de la Côte du *Brézil*, qui étoit très défectueuse dans toutes les Cartes Marines. Il corrigea même très heureusement la Géographie de plusieurs lieux de notre Globe, où il n'avoit jamais été, mais par une comparaison judicieuse des observations des autres. Enfin la Carte, qui fut le résultat de ses travaux, & où la variation de l'Aiguille aimantée est marquée, fut regardée par tout le monde, comme la plus exacte qui eût encore paru, pour ce qui regarde la Géographie, & en même tems d'une perfection étonnante pour la quantité de la variation, assignée à chaque partie du Globe: sujet si difficile & si embarassé, qu'on avoit jusqu'alors cru impossible d'établir à cet égard aucune règle générale.

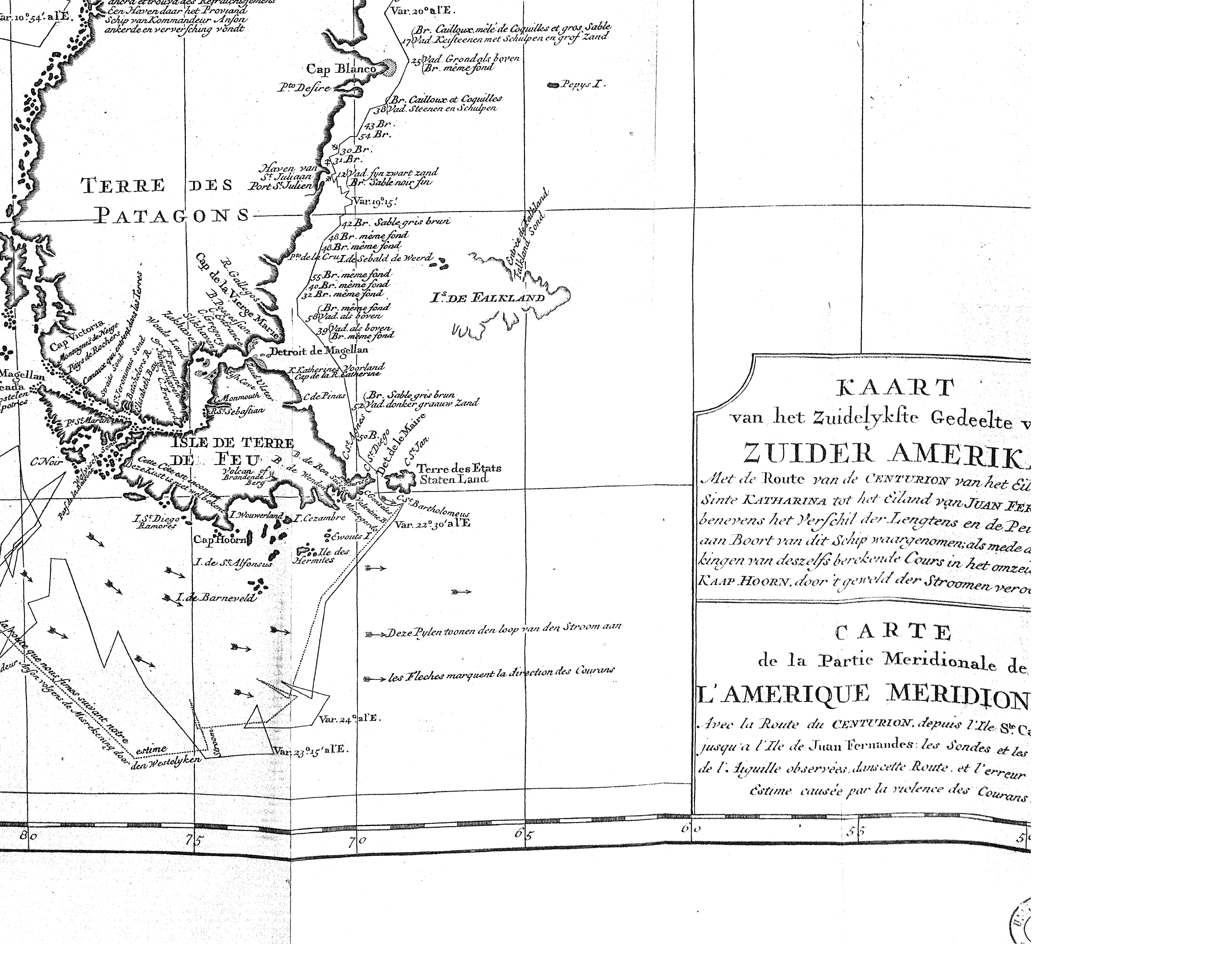
Cependant il est clair qu'il n'a pu se servir que des observations d'autrui pour corriger la position des Côtes, où il n'avoit pas navigé lui-même; & lorsque ces observations lui ont manqué, ou se sont trouvées fautives, ce n'est pas à lui qu'il faut imputer les erreurs qui en résultent. C'est-là, si je ne me trompe, le cas pour ce qui regarde la partie du Sud de l'*Amérique Méridionale*. Je crois que la Côte du *Brézil* & celle du *Pérou*, qui est à l'opposite sur la Mer du *Sud*, sont très bien placées; mais depuis la rivière de la *Plata* à l'Est, & le point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; desorte que le Détroit de *Magellan* est, à mon avis, éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position: au moins c'est-là le résultat des observations de toute notre Escadre qui s'accordent très bien avec celles du Chevalier *Narborough*. J'ajouterai que le Dr. *Halley* a donné dans les Transactions Philosophiques, le fondement sur lequel il a bâti pour fixer à 76°½, de Longitude Ouest, le Port *St. Julien*, que tous les Journaux de notre Escadre

dre s'accordent à placer entre 70°¾ & 71°½. Il s'eſt fondé, dit-il, ſur l'obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par Mr. *Wood*, qui étoit alors Lieutenant du Chevalier *Narborough*. Cette Eclipſe fut vue, à ce qu'il rapporte, le 18. de *Septembre* 1670. à huit heures du ſoir. Mais depuis, le Journal que le Capitaine *Wood* a tenu de tout ce Voyage a été publié, & par cette obſervation, qui y eſt rapportée, il fixe la Longitude du Port *St. Julien* à 73°. Oueſt de *Londres*, & le tems de l'Eclipſe, tel qu'il le rapporte, eſt différent de celui que *Halley* a donné. Il eſt vrai que les nombres ſont imprimés d'une manière ſi fautive, qu'on n'en peut rien tirer de précis.

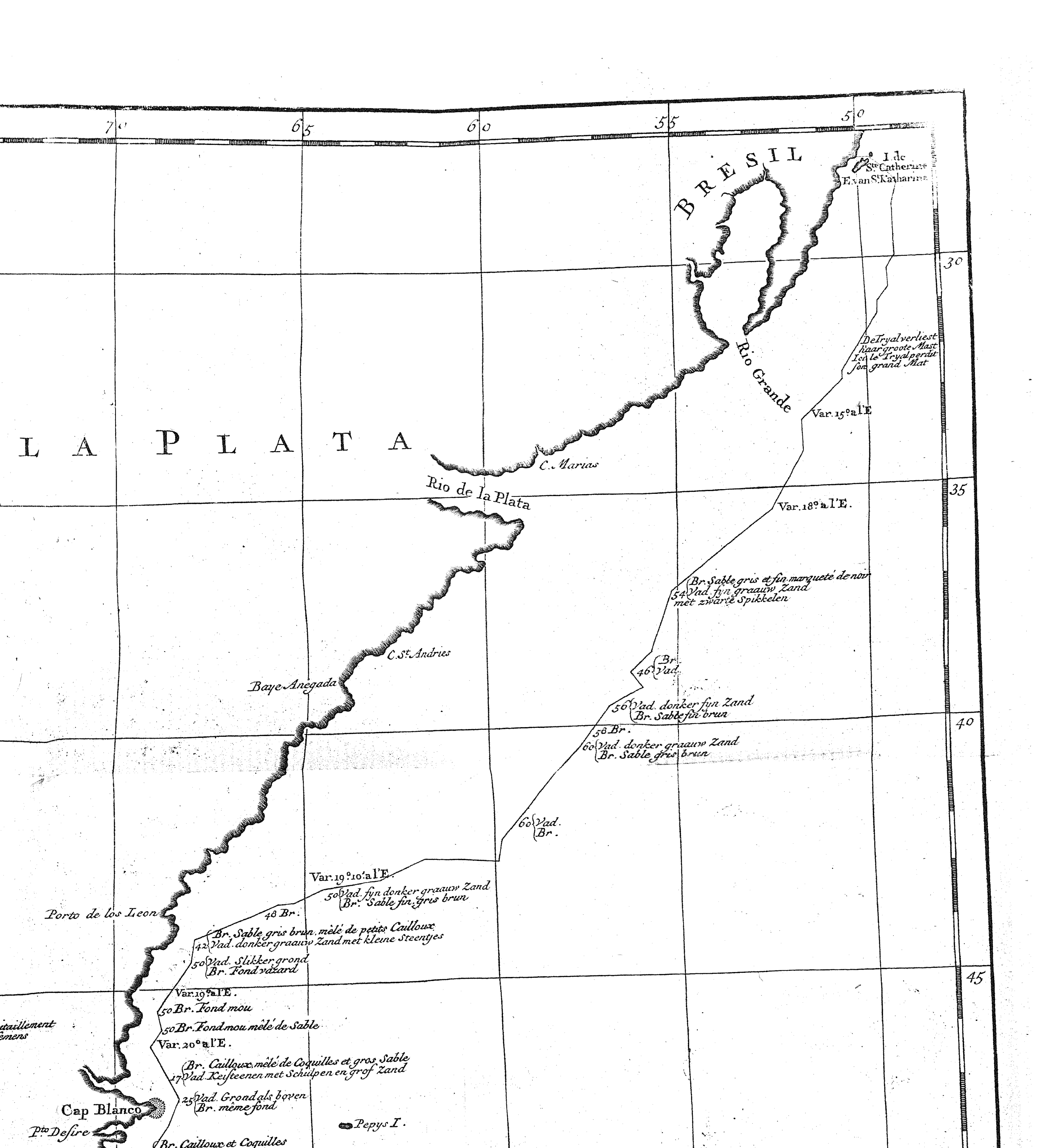
Il ne me reſte plus qu'à avertir, touchant la Carte que je donne ici, que pour la rendre plus intéreſſante, j'y ai marqué la route de notre Eſcadre. J'ai même repréſenté, dans notre paſſage autour du Cap *Horn*, non ſeulement le véritable cours que nous avons ſuivi, mais auſſi le cours ingénieux que nous avons cru ſuivre par notre eſtime. On verra par-là d'un coup d'œil quelle eſt la violence des Courans dans cette partie du Monde, & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Pour ne rien omettre d'eſſentiel, dans une matière auſſi importante, j'ai mis auſſi dans cette Carte, les ſondes le long de la Côte des *Patagons*, & la *Variation* de l'Aiguille aimantée, telle que nous l'avons trouvée dans pluſieurs endroits de ces Parages.



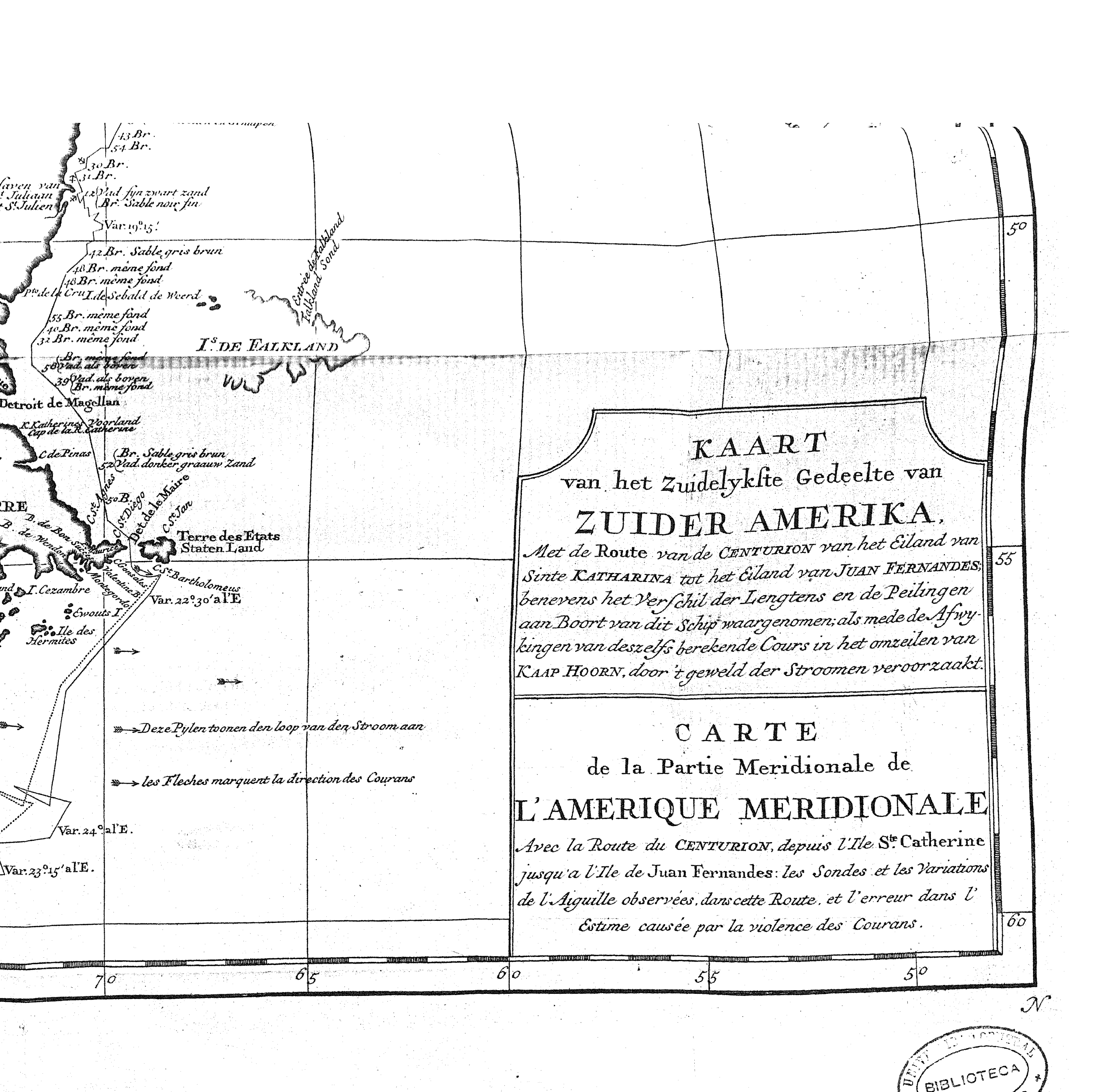
CHA.



KAART
van het Zuidelykste Gedeelte v
ZUIDER AMERIK
Met de Route van de CENTURION van het Eil
Sinte KATHARINA tot het Eiland van JUAN FER
benevens het Verschil der Lengtens en de Pe
aan Boort van dit Schip waargenomen; als mede a
kingen van deszelfs berekende Cours in het omzei
KAAP HOORN, door 't geweld der Stroomen vero
CARTE
de la Partie Meridionale de
L'AMERIQUE MERIDION
Avec la Route du CENTURION, depuis l'Ile Ste. C
jusqu'a l'Ile de Juan Fernandes: les Sondes et les
de l'Aiguille observées dans cette Route, et l'erreur
Estime causée par la violence des Courans
TERRE DES PATAGONS
ISLE DE TERRE DE FEU
Is. DE FALKLAND
Entrée de Falkland
Falkland Sond
Pepys I.
Cap Blanco
Pto. Desire
Haven van St. Juliaan
Port St. Julien
Detroit de Magellan
Cap de la Vierge Marie
R. Gallegos
B. Possession
C. Entrance
C. Gregory
Slikhaven
Zekhaven
Wouds Land
Pt. Famine
Hongerhaven
C. Froward
Elisabeth Bay
Batchelors R.
St. Jeronimus Sond
Cap Victoria
Montagnes de Neige
Pays de Rochers
Pt. St. Martin
C. Noir
K. Katherines Voorland
Cap de la R. Catherine
C. de Pinas
C. Monmouth
R. St. Sebastian
Fish Cove
Zuid Ulster
Pto. de la Cru
I. de Sebald de Weerd
C. St. Agnes
C. St. Diego
Det. de le Maire
C. St. Jan
Terre des Etats
Staten Land
C. St. Bartholomeus
B. de Bon Succes
B. de Wendon
Volcan of Brandende Berg
Cette Côte est inconnue
Deze Kust is niet wel bekend
C. Gonsales
Valentine B.
Montegordo
I. St. Diego Ramores
I. Wouwerland
I. Cezambre
Ewouts I.
Cap Hoorn
I. de St. Alfonsus
Ile des Hermites
I. de Barneveld
Var. 20° al'E.
Var. 10° 54'. al'E.
Var. 19° 15'.
Var. 22° 30' al'E.
Var. 24° al'E.
Var. 23° 15' al'E.
17 Br. Cailloux mêlé de Coquilles et gros Sable
Vad. Keysteenen met Schulpen en grof Zand
25 Vad. Grond als boven
Br. même fond
38 Br. Cailloux et Coquilles
Vad. Steenen en Schulpen
43 Br.
54 Br.
30 Br.
31 Br.
12 Vad. fyn zwart zand
Br. Sable noir fin
42 Br. Sable gris brun
48 Br. même fond
48 Br. même fond
55 Br. même fond
40 Br. même fond
32 Br. même fond
58 Br. même fond
Vad. als boven
39 Vad. als boven
Br. même fond
52 Br. Sable gris brun
Vad. donker graauw Zand
50 B.
Een Haven daar het Proviand Schip van Kommandeur Anson ankerde en verversching vondt
Deze Pylen toonen den loop van den Stroom aan
les Fleches marquent la direction des Courans
la Route que nous fimes suivant notre estime
Anson volgens de Misrekening door den Westelyken
Stroom
Magellan
80
75
70
65
60
55



BRESIL
I. de Ste Catherine
E. van St. Katharina
Rio Grande
De Tryal verliest haar groote Mast
Ici le Tryal perdit son grand Mât
Var. 15° al'E.
LA PLATA
C. Marias
Rio de la Plata
Var. 18° al'E.
54 Br. Sable gris et fin marqueté de noir
Vad. fyn graauw Zand met zwarte Spikkelen
C. St. Andries
46 Br. Vad.
Baye Anegada
56 Vad. donker fyn Zand
Br. Sable fin brun
58 Br.
60 Vad. donker graauw Zand
Br. Sable gris brun
60 Vad. Br.
Var. 19° 10' al'E.
50 Vad. fyn donker graauw Zand
Br. Sable fin gris brun
48 Br.
Porto de los Leon
42 Br. Sable gris brun mêlé de petits Cailloux
Vad. donker graauw Zand met kleine Steentjes
50 Vad. Slikker grond
Br. Fond vazard
Var. 19° al'E.
50 Br. Fond mou
50 Br. Fond mou mêlé de Sable
Var. 20° al'E.
17 Br. Cailloux mêlé de Coquilles et gros Sable
Vad. Keisteenen met Schulpen en grof Zand
25 Vad. Grond als boven
Br. même fond
Cap Blanco
Pto Desire
Pepys I.
Br. Cailloux et Coquilles
70
65
60
55
50
30
35
40
45



KAART
van het Zuidelykste Gedeelte van
ZUIDER AMERIKA,
Met de Route van de CENTURION van het Eiland van Sinte KATHARINA tot het Eiland van JUAN FERNANDES; benevens het Verschil der Lengtens en de Peilingen aan Boort van dit Schip waargenomen; als mede de Afwykingen van deszelfs berekende Cours in het omzeilen van KAAP HOORN, door 't geweld der Stroomen veroorzaakt.
CARTE
de la Partie Meridionale de
L'AMERIQUE MERIDIONALE
Avec la Route du CENTURION, depuis l'Ile Ste Catherine jusqu'a l'Ile de Juan Fernandes: les Sondes et les Variations de l'Aiguille observées dans cette Route, et l'erreur dans l'Estime causée par la violence des Courans.
Is. DE FALKLAND
Entrée de Falkland
Falkland Sond
Detroit de Magellan
Terre des Etats
Staten Land
Det. de le Maire
C. St. Jan
C. St. Diego
C. St. Bartholomeus
I. Cezambre
Ewouts I.
Ile des Hermites
C. de Pinas
I. de Sebald de Weerd
Var. 19°.15'
Var. 22°.30' a l'E
Var. 24° a l'E.
Var. 23°.15' a l'E.
Deze Pylen toonen den loop van den Stroom aan
les Fleches marquent la direction des Courans
42 Br. Sable gris brun
48 Br. même fond
55 Br. même fond
40 Br. même fond
32 Br. même fond
Br. Sable gris brun
Vad. donker graauw Zand
50
55
60
70
65
60
55
50
N

CHAPITRE X.

Navigation depuis le Cap Noir, *jusqu'à l'Ile de* Juan Fernandez.

NOus avons vu à la fin du Chapitre huitième, qu'aprés avoir eu le chagrin de remarquer l'erreur de notre estime, par la vue des terres dont nous nous croyions si éloignés, nous portames au S. O. Nous continuames à faire ce cours jusqu'au 22. d'*Avril*, que nous nous trouvames au-delà du 60. degré de Latitude Sud, & suivant notre estime, à 6. degrés à l'Ouest du Cap *Noir*. Pendant tout cet intervalle nous navigeames aussi heureusement qu'on peut l'espérer dans ces Parages, même dans la saison la plus favorable; & sans les craintes dont nous étions agités ç'auroit été le tems le plus agréable pour nous, depuis que nous eumes passé le Détroit de *le Maire*, jusqu'à notre arrivée sur les Côtes Occidentales de l'*Amérique*. Ce beau tems dura avec peu de variation jusqu'au 24; mais ce jour-là, vers le soir, le vent fraichit, & augmenta jusqu'à former une violente tempête. Le tems d'ailleurs étoit fort embrumé, desorte que vers minuit, nous perdimes de vue les quatre autres Vaisseaux de notre Escadre, qui nous avoient toujours tenu fidèle compagnie, malgré les terribles orages que nous avions déja éprouvés. Pour surcroit de malheur, le lendemain comme on étoit occupé à ferler vos Huniers, les cargues-point & les cargues-fond rompirent, & les voiles, étant plus d'à moitié emportées par le vent, toutes les coutures s'en déchirèrent, depuis le haut jusqu'au bas; la voile du grand Perroquet battoit si rudement au vent, qu'elle emporta la lanterne, qui étoit à la hune, & mit le chouquet du Mât en danger. Enfin, quelques-uns de nos plus hardis Matelots se hazardèrent sur la vergue, & vinrent à bout, au péril de leur vie, de couper la voile jusqu'aux ris. Dans le même tems, la voile du Perroquet de Misaine battoit contre la vergue avec tant de furie, qu'elle fut bientôt mise en pièces. Comme si ce n'eût pas encore été assez d'embaras, la grande voile se lâcha, & nous fumes obligés d'amener la vergue, pour sauver la voile, & la vergue de Misaine étant aussi amenée, nous restames avec la seule voile d'Artimon. Outre la perte de nos Huniers nous souffrimes encore beaucoup de dommage dans nos Cordages.

Le 25. vers midi, le vent s'adoucit, & nous permit de rehisser nos ver-

vergues & de raccomoder nos agrés du mieux que nous pumes: mais nous ne vimes pas un de nos Vaiſſeaux; & aucun d'eux ne nous rejoignit qu'après notre arrivée à *Juan Fernandez*. Nous avons même appris dans la ſuite, qu'il n'y eut pas deux Vaiſſeaux de toute l'Eſcadre, qui reſtaſſent enſemble; & cette ſéparation totale étoit d'autant plus ſurprenante, que nous avions juſqu'alors navigé de compagnie, pendant ſept ſemaines de tempêtes continuelles dans ce terrible Climat. Cette ſéparation nous donnoit lieu d'eſpérer que nous en ferions plus vite le reſte du paſſage, n'ayant qu'à pourſuivre notre cours ſans être retardés par les accidens des autres Vaiſſeaux; mais en revanche nous étions obligés de faire la triſte réflexion, que nous n'avions aucun ſecours à attendre, & que toutes nos reſſources ſe trouvoient dans notre ſeul Vaiſſeau. Une Planche qui auroit ſauté, ou quelque autre accident nous auroit fait périr inévitablement; ſi nous faiſions naufrage, nous ne pouvions nous attendre qu'à finir nos jours ſur quelque rivage inhabité, ſans aucune eſpérance raiſonnable de nous en jamais tirer. Quand on vogue en compagnie de quelques Vaiſſeaux tous malheurs ſont bien moins terribles, quoiqu'il arrive; il eſt au moins probable, qu'un des Vaiſſeaux pourra échapper & ſervir d'azile à l'Equipage de l'autre.

Pendant le reſte du mois d'*Avril*, nous eumes des vents violens, quoique nous euſſions toujours porté au Nord, depuis le 22. Enfin, le dernier du mois, nous eumes lieu d'eſpérer de voir bientôt la fin de ces ſouffrances; car nous nous trouvames à la Latitude de 52°. 13', c'eſt-à-dire au Nord des Détroits de *Magellan*. Nous étions donc aſſurés d'avoir fait notre paſſage & d'être prêts d'entrer dans la Mer *Pacifique*. Ce nom qui lui a été donné à cauſe de l'égalité des ſaiſons qui y règnent, & de la facilité & de la ſureté avec laquelle on y navige, ne nous promettoit que des vents modérés, une Mer tranquille, un air tempéré, & tous les autres avantages par où on la diſtingue des autres parties de l'Océan. Enfin, nous nous attendions à autant d'agrémens que nous avions eſſuyé de miſères: mais nous fumes encore en ceci la dupe de nos eſpérances. Pendant tout le cours du mois de *Mai*, nos ſouffrances furent encore augmentées au-delà de ce que nous avions éprouvé auparavant, les tempêtes furent tout auſſi violentes, nos voiles & nos agrés ne ſouffrirent pas moins, notre Equipage diminuoit & s'affoibliſſoit de plus en plus par les maladies & par la mortalité: enfin, jamais nous ne fumes ſi près de notre totale deſtruction, comme il paroitra par le détail circonſtancié que je vais faire de nos malheurs.

Auſſitôt que nous eumes paſſé le Détroit de *le Maire*, le Scorbut ſe manifeſta dans nos Equipages; la longueur du voyage, la fatigue que nous ſouffrimes, & la triſteſſe que nous causèrent tant de fâcheux accidens, augmentèrent cette maladie au point que vers la fin d'*Avril*, il y avoit bien peu de nos gens qui n'en fuſſent attaqués, & que nous perdimes ſur le *Centurion*, dans le cours de ce mois, quarante-trois perſonnes. Nous regardions le mal comme étant à ſon plus haut point, & nous nous flations, qu'il s'adouciroit à meſure que nous avancerions vers le Nord: mais il ſe trouva au contraire que nous perdimes le double de monde, pendant le mois de *Mai*, & comme nous ne relâchames en aucun endroit, avant le milieu de *Juin*, la mortalité augmenta encore & la maladie s'étendit ſi fort, que nous trouvames que nous avions perdu plus de deux cens hommes, & qu'à chaque Quart nous ne pouvions compter ſur le Gaillard d'avant, que ſix hommes au plus capables de ſervice.

Cette maladie, ſi commune dans les voyages de long cours, & qui fut en particulier ſi deſtructive pour nos Equipages, eſt peut-être la plus ſingulière & la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger le Corps humain. Les ſymptômes en ſont fort inconſtans & innombrables; le progrès & les effets fort irréguliers. A peine trouvoit-on deux perſonnes qui ayant ce mal, ſe plaigniſſent des mêmes accidens, & lorſque les mêmes ſymptômes paroiſſoient, ce n'étoit pas dans le même ordre. Quoiqu'il revête ſouvent la forme de quelques autres maladies, & qu'il n'ait pas de ſignes qui lui ſoient ſi propres, qu'ils puiſſent toujours ſervir à le diſtinguer, il y a pourtant certains ſymptômes qui l'accompagnent généralement, & qui méritent qu'on en faſſe une mention particulière. Tels ſont de grandes taches livides, diſperſées ſur toute la ſurface du Corps; les jambes enflées, les gencives puantes, & ſur-tout, une laſſitude extraordinaire dans tous les membres, après le moindre exercice; & cette laſſitude dégénère en une diſpoſition à tomber en foibleſſe au moindre effort, & enfin au moindre mouvement.

Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'eſprit, de friſſons, de tremblemens, & d'une grande diſpoſition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop ſouvent occaſion de remarquer que tout ce qui décourageoit nos gens, ou qui confondoit leurs eſpérances, ne manquoit pas de rengréger le mal: en telles occaſions, ceux qui étoient au dernier période de la maladie, en mouroient, & ceux qui étoient encore capables de quelque ſervice,

 étoient

étoient réduits à garder le branle. Il paroit qu'un des meilleurs préservatifs, c'est un esprit vif, gai & résolu.

Ce n'est pas une petite tâche, que de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie, elle produit souvent des Fièvres putrides, des Pleurésies, la Jaunice, de violentes douleurs de Rhumatisme; elle cause quelquefois une Constipation opiniâtre, avec une grande difficulté de respirer, & ce dernier cas passe pour le plus dangereux des symptômes du Scorbut. D'autrefois toutes les parties du Corps, mais particulierement les jambes, sont attaquées d'ulcères de la plus mauvaise espèce accompagnés de Carie dans les os, & de chairs fongueuses luxuriantes, qui résistent à tous les remèdes. Une chose très extraordinaire & qu'on ne croiroit pas sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des cicatrices de playes, guéries depuis bien des années, se sont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des Invalides, qu'on avoit embarqué à bord du *Centurion*, avoit été blessé cinquante ans auparavant, à la bataille de la *Boyne*; il fut guéri en peu de tems & se porta bien pendant longues années, cependant le Scorbut l'ayant attaqué, les playes se rouvrirent, au bout de quelque tems, & parurent telles que si elles n'avoient jamais été guéries, & ce qu'il y a de plus étonnant, le Calus bien formé d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, & la fracture telle que si elle n'avoit jamais été consolidée. En vérité, rien n'est plus étonnant que certains effets de ce mal. Plusieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien; ils buvoient & mangeoient avec appétit; ils étoient de bonne humeur, & parloient avec vigueur & d'un ton de voix nullement affoibli: cependant si on les remuoit, ne fût-ce que d'un côté du Vaisseau à l'autre, & cela dans leurs branles, ils expiroient à l'instant même. D'autres, qui se fioient aux apparences de force qui leur restoient, & qui s'ennuioient de rester dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le Tillac. Il est souvent arrivé que des gens qui étoient encore en état d'aller & de venir, & capables de rendre quelque service, sont tombés morts dans un instant, en faisant quelque effort; & c'est ainsi que nous en avons vu mourir plusieurs durant le cours de notre voyage.

Ce mal terrible nous tourmentoit déja dès le tems que nous étions occupés à doubler le Cap *Horn*, & quoiqu'il ne fût pas encore parvenu à sa plus grande violence, nous perdimes dès le mois d'*Avril*, quarante-trois hommes à bord du *Centurion*, comme je l'ai déja dit. Nous espérions

rions qu'il s'adouciroit après que nous aurions doublé ce Cap, mais nous eumes la douleur d'éprouver que la Mer *Pacifique* ne nous étoit pas plus favorable, que les Mers orageuſes qui entourent la Terre de *Feu*. Etant arrivés, le 8. de *Mai*, à la hauteur de l'Ile de *Socoro*, qui étoit le prémier rendez-vous de notre Eſcadre, & où nous eſpérions de trouver au moins quelques-uns de nos Vaiſſeaux de conſerve, nous croiſames en cet endroit pendant pluſieurs jours, pour les y attendre. Non ſeulement nous eumes le chagrin de n'y en voir aucun, & d'être par-là confirmés dans l'idée funeſte, qu'ils étoient tous péris; mais nous fumes encore dans une appréhenſion continuelle de périr nous-mêmes, & d'être jettés ſur cette Côte rude & eſcarpée, dont l'aſpect ſeul nous rempliſſoit de terreur. La vue, dans un lointain aſſez enfoncé dans les terres, étoit bornée par cette prodigieuſe chaine de Montagnes, couvertes de neiges, nommée les *Cordilléras*, ou les *Andes*, & la Côte ne paroit qu'une ſuite de rochers ſtériles, terminée par un rivage bordé de précipices. A la vérité, on y voit un bon nombre de Bayes, qui avancent dans les terres, mais l'entrée en eſt embaraſſé de pluſieurs Iles; & quoiqu'il ſoit très apparent qu'on trouveroit des mouillages fort ſûrs dans pluſieurs de ces Bayes, & des Canaux commodes pour y parvenir, cependant comme nous n'avions aucune connoiſſance de cette Côte, ſi les vents d'Oueſt qui y règnent toujours, nous y avoient jettés, c'en auroit probablement été fait de notre Vaiſſeau, & de nous.

Ce danger, où nous fumes expoſés pendant quinze jours, étoit encore augmenté par la difficulté de ſuffire à la maneuvre du Vaiſſeau: le Scorbut avoit déja furieuſement éclairci notre Equipage, & de ceux qui reſtoient, preſque aucun n'eſt étoit exemt. D'ailleurs les vents continuoient à ſouffler avec violence, contre toutes nos eſpérances, quoique nous avançaſſions vers le Nord; & nous avions ſouvent de fortes Rafales, qui déchiroient nos voiles, endommageoient nos Agrés, & mettoient nos Mâts en danger de rompre. Il eſt certain, que pendant la plus grande partie du tems, que nous croiſames dans ces Parages, les vents furent ſi violens, que dans toute autre ſituation, & ſi nous avions été en haute mer, nous aurions mis à la Cape; mais ayant ſous le vent une Côte inconnue & ſi dangereuſe, nous étions obligés, pour nous ſoutenir, de porter toujours nos voiles baſſes & nos Perroquets. Pendant une de ces Rafales, qui étoit accompagnée de furieux coups de Tonnerre, un éclat de feu courut le long de notre Tillac, & ſe diviſant avec un bruit ſemblable à celui de pluſieurs coups de piſtolet, bleſſa quelques-uns de nos Officiers

& de nos Matelots, les marques des coups paroissant en divers endroits de leurs Corps. Cette flamme, qui se fit aussi sentir par une très forte odeur de souffre, étoit sans doute de même nature que les éclats de la foudre dont l'air paroissoit embrasé.

Ce seroit abuser de la patience du Lecteur, que de vouloir descendre dans le détail des accidens, des frayeurs & de la fatigue, que nous eumes à essuyer sur cette Côte, & qui ne firent qu'augmenter jusqu'au 22. de *Mai*, qu'on eût dit que toutes les Tempêtes, que nous avions endurées jusqu'alors, s'étoient réunies & avoient conspiré notre perte. Cet Ouragan nous déchira presque toutes nos voiles, & mit en pièces la plus grande partie de nos agrés. Vers les huit heures du soir, une vague, telle qu'une Montagne, vint fondre sur nous à Stribord, & nous donna une si furieuse secousse, que plusieurs de nos Haubans sautèrent, par où nos Mâts furent en grand danger de rompre: notre Lest & nos Provisions furent si dérangées, que notre Vaisseau se trouva considérablement sur le côté à Basbord. Ce coup nous consterna, car nous nous attendions à tout moment à couler à fonds; & quoique le vent s'abaissât peu d'heures après, comme il ne nous restoit plus de voiles en état de servir, notre Vaisseau resta exposé aux vagues d'une grosse Mer. Les roulis étoient si violens, que nous comptions à tout moment de voir tomber nos Mâts, qui n'étoient plus que très foiblement soutenu. Cependant, nous employions tout ce que nous avions de forces à assurer nos Haubans, à mettre des palanquins de ris, & à racomoder nos voiles; mais tandis que nous étions occupés de ces travaux nécessaires, nous courumes grand risque d'être affalés sur la Côte de l'Ile de *Chiloé*, dont nous n'étions pas fort éloignés. Par bonheur le vent sauta au Sud, & nous donna lieu de sortir de ce péril, & de nous éloigner de la Côte, en ne nous servant que de la grande voile seule. Je me joignis au Maitre, & l'aidai à régir le Gouvernail, pendant que tout le reste de nos gens s'occupoit à assurer nos Mâts, & à tendre les voiles, aussitôt qu'elles étoient réparées. Cette tempête fut la dernière que nous eumes à essuyer en sortant de ces Climats orageux, car deux jours après, nous nous trouvames en pleine mer avec le tems le plus doux que nous eussions eu depuis que nous eumes passé le Détroit de *le Maire*. Après avoir croisé vainement en cet endroit, pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres Vaisseaux de notre Escadre, il fut résolu de profiter du tems favorable, qui nous avoit déja si bien servi à nous dégager de ces Côtes terribles, & de gagner le plutôt possi-

ble l'Ile de *Juan Fernandez.* Quoique le second rendez-vous fût marqué à la hauteur du Port de *Baldivia*, comme nous n'avions trouvé aucun de nos Vaisseaux au prémier, il n'y avoit nulle apparence de les trouver à l'autre; & certes, nous n'avions que trop de raisons d'être persuadés que de toute l'Escadre nous étions les seuls qui n'eussent pas péri. D'ailleurs nous étions réduits si bas, que bien loin de penser à attaquer les Places de l'Ennemi, nos espérances les plus flatteuses aboutissoient au bonheur de pouvoir sauver le corps de notre Vaisseau, & quelques restes de notre Equipage désolé, en gagnant au plus vite l'Ile de *Juan Fernandez*. C'étoit la seule rade dans ce quartier du Monde, où nous pussions radouber notre Vaisseau, faire recouvrer la santé à nos Malades, & éviter ainsi de périr en Mer jusqu'au dernier homme.

Il ne nous restoit donc plus de choix à faire, & sans plus délibérer, nous voguames vers l'Ile de *Juan Fernandez*. Comme nous perdions cinq ou six hommes par jour, nous résolumes, pour gagner du tems, & aussi pour éviter le danger d'être affalés sur la Côte, de chercher cette Ile, en courant sur le Méridien où elle est marquée. Le 28. de *Mai*, nous nous trouvames à la Latitude, qu'on lui assigne ordinairement, & nous nous flattions de la voir bientôt: mais ne la trouvant pas encore, nous commençames à croire que nous avions trop pris à l'Ouest. Notre Commandeur étoit persuadé qu'il l'avoit vue le 28. au matin, mais ses Officiers soutinrent que ce n'étoit qu'un nuage, & le tems qui étoit couvert, favorisoit leur opinion; il fut donc résolu de faire l'Est sous le parallèle où nous étions, & il étoit bien certain, que de cette manière il n'étoit pas possible de manquer cette Ile, si nous avions pris trop à l'Ouest, ou autrement de découvrir le Continent du *Chili*, d'où nous pouvions prendre notre point de départ, & être sûrs de ne plus manquer cette Ile, en faisant cours vers l'Ouest.

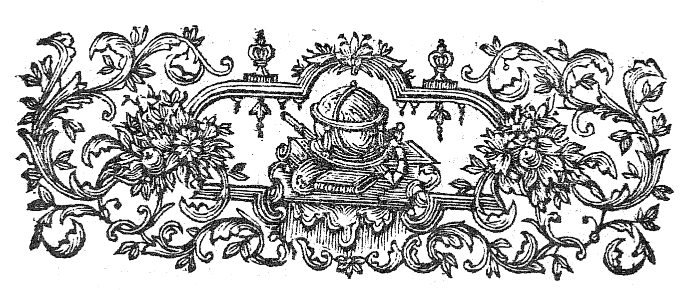
Le 30. de *Mai*, nous eumes la vue du Continent du *Chili*, à la distance de douze à treize lieues. Le Païs nous parut blanc, élevé & inégal; c'étoit sans doute une partie des *Cordilléras*, que nous voyions, & qui sont toujours couvertes de neiges. Quoique cette vue nous assurât de notre position, elle nous prouva aussi, que nous avions changé notre cours fort inutilement, dans le moment même que nous allions probablement trouver cette Ile tant désirée. La mortalité étoit parvenue parmi nous au point le plus terrible, & ceux qui étoient encore en vie étoient abbattus par ce dernier contretems, & par l'idée de rester plus longtems en mer: notre provision d'eau tiroit à sa fin, & tout concouroit à nous jetter

dans

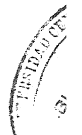
dans un désespoir, qui augmentoit la violence de la maladie & nous emportoit nos meilleurs Matelots. Pour surcroit de malheur, les calmes & les vents contraires nous contrarièrent tellement, que nous mimes neuf jours à faire, en courant la bande de l'Ouest, le même chemin que nous avions fait en deux jours, en portant vers l'Est. Ce fut dans ce triste état, avec un Vaisseau délabré, manquant d'eau, & notre Equipage si affoibli, que nous n'avions pas plus de dix Matelots en état de service à chaque Quart, dont plusieurs étoient même trop foibles pour travailler dans les maneuvres hautes; ce fut, dis-je, dans cet état, que nous voguames jusqu'au 9. de *Juin*, que nous découvrimes à la pointe du jour, l'Ile de *Juan Fernandez*. Je finirai ce prémier Livre, à ce période tant désiré & si important pour nous, après avoir remarqué que, pendant le tems qui s'écoula entre la résolution que nous primes le 28. de *Mai*, de tourner le Cap vers le Continent, & la vue que nous eumes enfin de cette Ile, nous perdimes soixante & dix à quatre-vingts hommes, que nous aurions sans doute sauvés, si nous avions trouvé cette Ile dès cette prémière fois, cemme nous l'aurions surement fait, en gardant le même cours quelques heures de plus.



VOYAGE



VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,
PAR GEORGE ANSON,
CHEF D'ESCADRE.





LIVRE II.

CHAPITRE I.

Arrivée du Centurion *à l'Ile de* Juan Fernandez. *Description de cette Ile.*

LE 9. de *Juin*, à la pointe du jour, comme il a été dit à la fin du Chapitre précédent, nous commençames à decouvrir l'Ile de *Juan Fernandez*, qui étoit alors de nous à la distance de onze ou douze lieues, Nord demi-quart à l'Est: & quoique le païs nous parût à la prémière vue, montueux & rude, comme c'étoit néanmoins Terre, & la

Terre que nous cherchions, ce fut un ſpectacle très agréable à nos yeux. Il n'y avoit aucun autre endroit où nous puſſions eſpérer de trouver la fin des maux terribles, contre lesquels nous avions ſi longtems lutté, qui avoient déja enlevé plus de la moitié de notre monde, & qui, ſi nous avions été obligés de tenir la Mer encore quelques jours, auroient entrainé après eux notre perte totale. Car nous nous trouvions en ce tems-là réduits à une ſi miſérable condition, que d'environ deux cens hommes qui étoient reſtés en vie nous ne pouvions pas, en raſſemblant tous ceux qui pouvoient être de Quart, avoir en cas d'accident aſſez de monde pour gouverner le Vaiſſeau, même en comptant les Officiers, leurs Valets, & les Mouſſes.

Comme le vent étoit alors au Nord, nous louvoyames tout le jour & la nuit ſuivante, pour pouvoir gagner terre; & durant le ſecond Quart, voulant revirer de bord, nous eumes un triſte exemple de la foibleſſe incroyable de notre Equipage; car le Lieutenant ne put jamais raſſembler plus de deux Quartier-Maitres, & ſix Matelots, en état de maneuvrer; de ſorte que ſans le ſecours des Officiers, des Valets, & des Mouſſes, il auroit été impoſſible de gagner l'Ile que nous avions devant les yeux; & même avec ce ſecours, il nous fallut deux heures pour border nos voiles. Tel étoit l'état d'un Vaiſſeau de ſoixante pièces, qui trois mois auparavant avoit paſſé le Détroit de *le Maire* avec un Equipage de quatre à cinq cens hommes, preſque tous ſains & vigoureux.

Le 10. de *Juin*, l'après-midi nous nous trouvames ſous le vent de l'Ile, que nous côtoyames à la diſtance d'environ deux milles, pour trouver un bon ancrage, qui, ſuivant la deſcription que nous en avions, étoit dans une Baye au côté Septentrional de l'Ile. Nous étions à portée de voir que les précipices eſcarpés, dont nous nous étions formé de ſi desagréables idées à une certaine diſtance, bien loin d'être ſtériles, étoient preſque par-tout couverts de bois, ils laiſſoient entre eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par toutes les ſources, & les caſcades dont elles étoient arroſées, chacune de ces Vallées, pour peu qu'elle eût d'étendue, ayant au moins ſon ruiſſeau. L'eau, comme nous l'éprouvames dans la ſuite, ne le cédoit en bonté à aucune que nous euſſions jamais goutée, & reſtoit toujours claire. La vue d'un pareil païs auroit été raviſſante en tout tems; mais dans une ſituation telle que la nôtre, languiſſans après la terre & les plantes, qui ſeules pouvoient guérir le Scorbut, qui nous déſoloit, il n'eſt guère poſſible de concevoir le coup d'œil que nous jet-

tions

tions fur la Côte, & l'impatience qui nous agitoit à la vue des herbes & autres rafraichiffemens qui s'offroient à nos regards. Nos rations d'eau étoient très médiocres depuis un tems affez confidérable, & nous n'en avions plus que cinq tonneaux à bord. Il n'y a que ceux qui ont fouffert longtems la foif, & qui peuvent fe rappeller l'effet que les feules idées de fources & de ruiffeaux ont produit alors en eux, qui foient en état de juger de l'émotion avec laquelle nous regardames une grande Cafcade d'une eau tranfparente, qui tomboit d'un rocher haut de près de cent pieds dans la Mer, à une petite diftance de notre Vaiffeau. Ceux de nos malades, qui n'étoient pas à l'extrémité, quoique allités depuis longtems, fe fervirent du peu de forces qui leur reftoient & fe trainèrent fur le tillac, pour jouir d'un fpectacle fi raviffant. Nous côtoyions ainfi le rivage, attentifs à contempler ce païfage, qui nous paroiffoit plus beau à mefure que nous avancions davantage. Mais la nuit étant furvenue, avant que d'avoir pu trouver la Baye que nous cherchions, nous réfolumes d'aller toute la nuit la fonde à la main. Nous eumes depuis foixante-quatre jufqu'à foixante-dix braffes d'eau, & envoyames le lendemain notre Chaloupe à la découverte. Cependant le courant nous porta pendant la nuit fi près de terre, que nous fumes obligés de laiffer tomber notre feconde ancre fur cinquante-fix braffes de profondeur, à moins d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin, notre troifième Lieutenant fut envoyé avec le Canot pour chercher la Baye où nous fouhaitions d'être, & revint à midi avec une bonne quantité de Veaux marins & d'herbe; car quoiqu'il y eût dans l'Ile de meilleures plantes en abondance, ceux qui avoient été à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver, avoient cru que de l'herbe feroit un mêts très délicat: auffi ne fe trompèrent-ils pas dans leur attente, cet aliment, tout dédaigné qu'il auroit été en toute autre occafion, ayant été dévoré avec la dernière avidité. Les Veaux marins fervirent auffi de rafraichiffemens, mais on n'en fit pas grand cas alors, à caufe que l'Equipage du Canot avoit pris beaucoup d'excellent poiffon. Ils avoient auffi découvert la Baye, où nous avions deffein de mouiller, & qui étoit à l'Oueft de l'endroit où nous nous trouvions. Le tems nous ayant paru favorable le lendemain matin, nous tâchames de lever l'ancre, dans le deffein de gagner cette Baye tant défirée: mais quoique nous y employaffions toutes nos forces, & que même les malades, qui pouvoient à peine fe tenir fur leurs jambes, nous aidaffent, nous étions fi foibles de monde pour virer le Cabeftan, qu'il s'écou-

la quatre heures avant que nous puſſions avoir notre cable à pic; après quoi avec tous nos efforts, accompagnés de quelques promeſſes, dans l'eſpérance qu'elles pourroient aider, nous nous trouvames hors d'état de détacher l'ancre du fond. Mais un vent frais & favorable s'étant levé à midi, nous donnames toutes nos voiles au vent, ce qui fit quitter l'ancre heureuſement. Nous rangeames la Côte, juſqu'à ce que nous fuſſions vis-à-vis de la pointe qui forme la partie Orientale de la Baye. Quand nous fumes devant l'entrée de la Baye, le vent, qui juſqu'alors avoit été bon, commença à changer, & à ſoufler par bouſées; mais, grace à la hauteur, que nous avions gagnée, & à force de ſerrer le vent, nous entrames dans la Baye, & y laiſſames tomber l'ancre ſur cinquante-ſix braſſes d'eau. Immédiatement après nous découvrimes une Voile, & ne doutames pas un inſtant qu'elle ne fût de notre Eſcadre. Nous trouvames, quand elle approcha davantage, que c'étoit le *Tryal*, & lui envoyames d'abord quelques Matelots, qui l'aidèrent à mouiller entre nous & la Côte. Nous apprimes bientôt, que ce Vaiſſeau n'avoit été rien moins qu'exemt des maux, qui nous avoient ſi cruellement attaqués; car le Capitaine *Saunders*, étant venu ſaluer le Commandeur, lui fit rapport qu'il avoit perdu trente & quatre hommes de ſon Equipage, ajoutant, que tous les autres étoient ſi malades du Scorbut, que lui ſeul, avec ſon Lieutenant & trois de ſes Matelots ſe trouvoient en état de gouverner les voiles. Le *Tryal* jetta l'ancre près de nous le 12. de *Juin* environ à midi; mais dans le tems que nous ſongions à nous faire touer plus près du rivage par le *Tryal*, & que la choſe étoit ſur le point de s'exécuter, il vint de terre des coups de vent violens, qui nous en empêchèrent. D'ailleurs nous fumes détournés de ce ſoin par d'autres occupations plus importantes, ſavoir, de faire dreſſer des tentes à terre pour les malades; car outre que le nombre de ceux, qui mouroient à bord, alloit de jour en jour en augmentant, il n'y a aucun lieu de douter que la puanteur & l'infection n'euſſent puiſſamment contribué à augmenter les maladies, dont l'Equipage étoit attaqué. Le nombre des Matelots en état de maneuvrer étoit devenu à la fin ſi petit, qu'il n'y avoit pas eu moyen de nettoyer le Vaiſſeau avec le ſoin néceſſaire. Mais quoiqu'il y eût entre les ponts une odeur inſupportable, & que nous ſouhaitaſſions tous ardemment de ſoulager les malades & de nous rendre à terre avec eux, nous étions ſi foibles de monde qu'il ne nous fut pas poſſible de dreſſer des tentes avant le 16. de *Juin*. Ce jour-là, & les deux jours ſuivans, nous envoyames

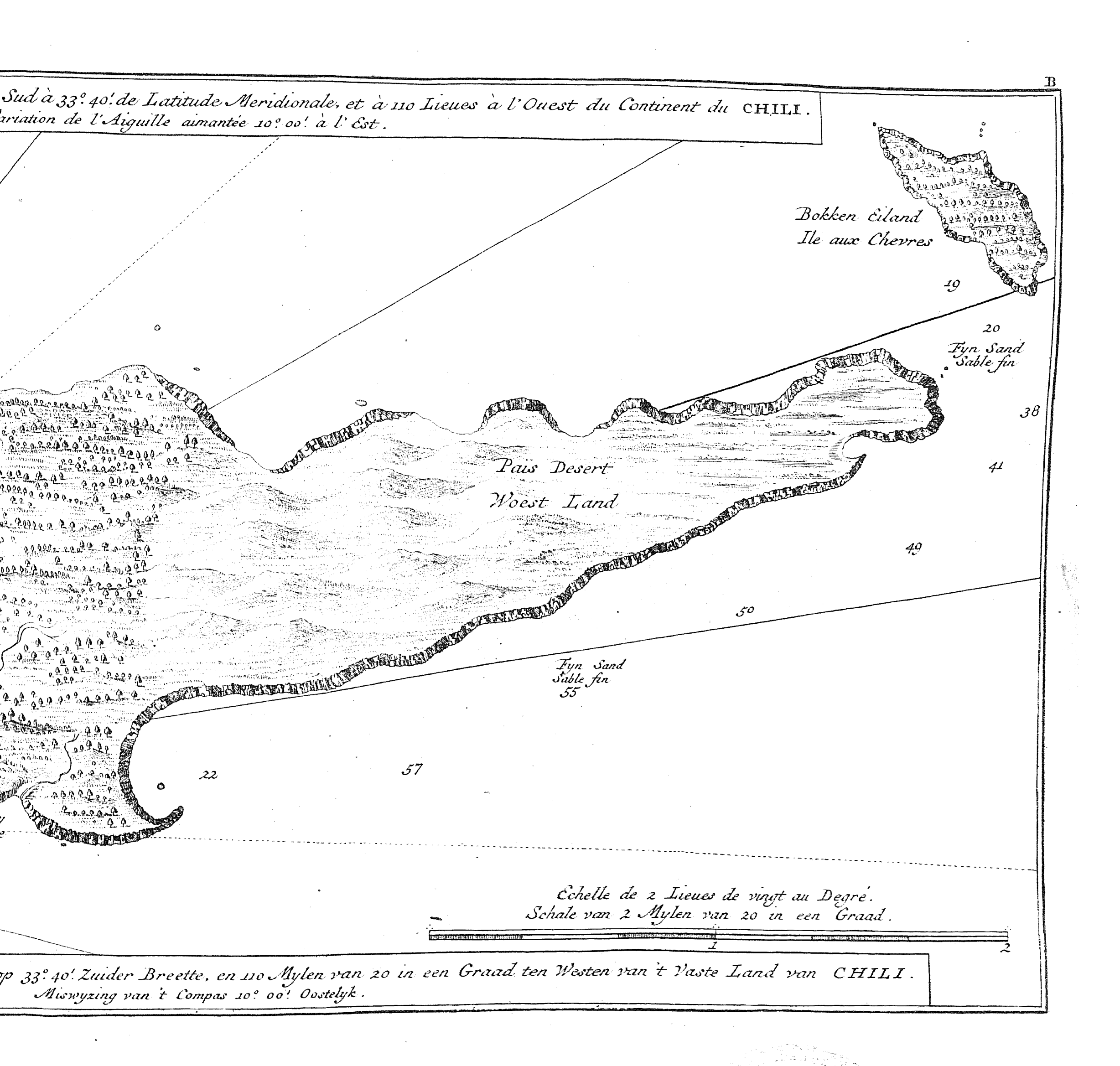
tous

tous nos malades à terre au nombre de cent soixante-sept hommes, sans compter au moins une douzaine, qui moururent dans les Chaloupes, n'ayant pu soutenir le grand air. La plupart de nos malades avoient si peu de forces, qu'il fallut les laisser dans leurs branles pour les mettre dans la Chaloupe, & ensuite, au sortir de la Chaloupe, les faire passer de la même manière jusqu'à leurs Tentes, en traversant un rivage pierreux. C'étoit-là un ouvrage très fatiguant pour le petit nombre de ceux qui se portoient bien. Aussi le Commandeur, par un effet de son humanité ordinaire, fit-il tout ce qui étoit en son pouvoir pour faciliter cet ouvrage, obligeant tous ses Officiers, sans distinction, à y prêter la main, & leur en donnant l'exemple. On pourra juger en quelque sorte de l'extrême foiblesse de nos malades par le nombre de ceux d'entre eux qui moururent à terre; car on a presque toujours éprouvé, que la Terre, & les Rafraichissemens qu'elle produit, guérissent en peu de tems le Scorbut de Mer. En vertu d'une expérience, tant de fois renouvellée, nous espérions que les malades, que le grand air n'avoit point tués, & qui étoient parvenus en vie dans les Tentes, ne tarderoient pas longtems à recouvrer leur santé & leurs forces: mais à notre grand regret, il s'écoula près de vingt jours après leur débarquement, avant que la mortalité cessât à peu près; & les dix ou douze prémiers jours, nous n'en enterrames par jour guère moins de six, & plusieurs, qui restèrent en vie, se rétablirent très lentement. A la vérité, ceux qui s'étoient trouvés passablement bien au sortir du Vaisseau, & qui pouvoient se trainer autour de leurs Tentes, furent bientôt remis; mais à l'égard du reste, le mal parut invétéré & opiniâtre à un point presque incroyable.

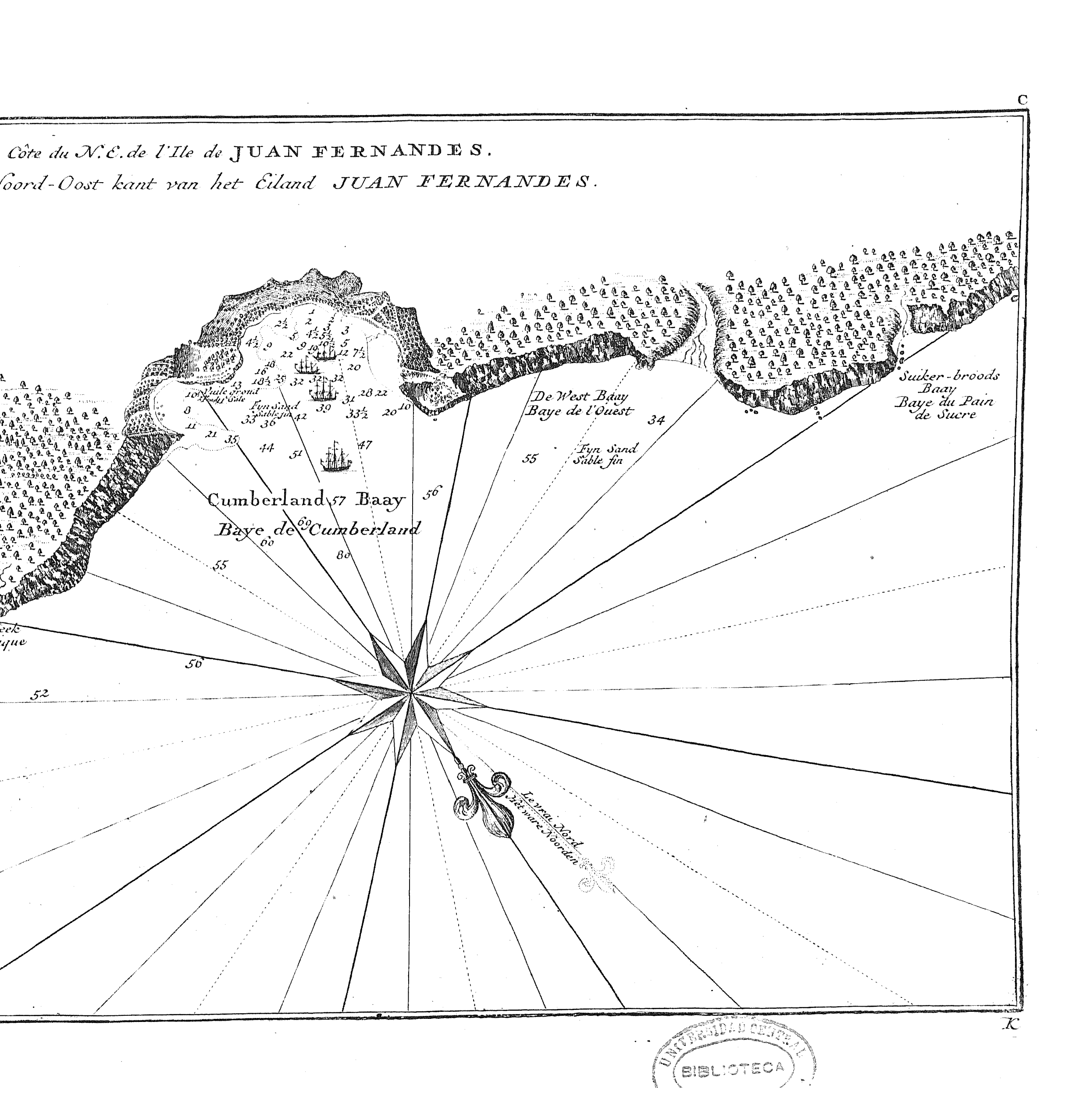
Avant de poursuivre le récit de nos avantures, il ne sera pas mal-à-propos d'insérer ici une description un peu détaillée de l'Ile de *Juan Fernandez*, en marquant sa situation, ses productions, & ses différentes commodités. Nous eumes occasion d'aquérir des lumières à tous ces égards, durant le séjour de trois mois que nous y fimes; & comme c'est le seul bon endroit dans ces Mers, où des Armateurs *Anglois* puissent trouver quelques rafraichissemens pour leur monde, après avoir fait le tour du Cap *Horn*, & où il leur soit possible de rester quelque tems à l'insçu des *Espagnols*, ces avantages seuls justifient suffisamment le détail où nous allons entrer. Constamment animé du désir d'être utile aux Vaisseaux de sa Nation, qui pourroient à l'avenir se trouver dans ces Mers, Mr. *Anson* fit examiner avec un soin tout particulier les Rades & les Côtes de cette

Ile, & faire encore d'autres obſervations, ſachant, par ſa propre expérience, de quelle importance de pareilles connoiſſances étoient. Car notre ignorance touchant la vraye poſition de l'Ile, dont nous avions été ſi près le 28. de *Mai*, & dont nous nous éloignames enſuite pour gagner plus vers l'Eſt, nous couta entre ſoixante-dix & quatre-vingts hommes.

L'Ile de *Juan Fernandez* ſe trouve à 33 degrés, 40 minutes de Latitude Méridionale, à la diſtance de cent & dix lieues de la Terre ferme du *Chili*. Elle tire ſon nom d'un *Eſpagnol*, qui en obtint la conceſſion, & qui y reſta quelque tems dans l'intention d'y faire un établiſſement, mais qui l'abandonna enſuite. Quand on en approche du côté de l'Eſt, elle paroit comme dans la Planche ci-jointe, où (A) marque une petite Ile, appellée l'Ile *aux Chèvres*, vers le Sud-Oueſt; (B) un rocher, appellé *Monkey-Key*, preſque contigu à la grande Ile; (C) la Baye Orientale; (D) la Baye de *Cumberland*, où nous étions mouillés, & qui, comme il ſera dit dans la ſuite, eſt la meilleure Rade pour des Vaiſſeaux; & (E) la Baye Occidentale. L'Ile même eſt d'une figure irrégulière, comme on peut le voir par le plan très exact qui s'en trouve ici; ſa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le ſeul bon endroit pour mouiller à cette Ile eſt à la bande du Nord, où ſont les trois Bayes que je viens d'indiquer. Celle du milieu, connue ſous le nom de Baye de *Cumberland*, eſt la plus large, la plus profonde, & à tous égards la meilleure; les deux autres, dont l'une s'appelle la Baye de l'Eſt, & l'autre la Baye de l'Oueſt, ne ſont, à proprement parler, que des endroits de débarquement, où des Chaloupes peuvent mettre des futailles à terre. Je donne auſſi un plan du côté de l'Ile, qui regarde le N. E., contenant ces trois Bayes, & tracé ſur une grande échelle. Il paroit par ce plan, que la Baye de *Cumberland* eſt à l'abri des vents du côté du Sud, & que les Vaiſſeaux, qui s'y trouvent n'ont rien à craindre que depuis le N. ¼ O. juſqu'à l'E. ¼ S.; & les vents de Nord ſouflant très rarement dans ce Climat, & n'étant preſque jamais violens, le riſque que les Vaiſſeaux courent à cet égard ne vaut pas la peine d'en parler: j'ajoute pareillement une vue très exacte de cette Baye, qui aidera les Navigateurs à la trouver deſormais très aiſément. La Baye de *Cumberland* fourniſſant de beaucoup la meilleure Rade de toute l'Ile, il eſt néceſſaire d'ajouter que les Vaiſſeaux doivent mouiller ſur la Côte Occidentale de cette Baye à la diſtance d'un peu plus de deux cables du rivage. En cet endroit ils peuvent être à l'ancre ſur quarante


B
Sud à 33°. 40'. de Latitude Meridionale, et à 110 Lieues à l'Ouest du Continent du CHILI.
ariation de l'Aiguille aimantée 10°. 00'. à l'Est.
Bokken Eiland
Ile aux Chevres
19
20
Fyn Sand
Sable fin
38
41
49
Pais Desert
Woest Land
50
Fyn Sand
Sable fin
55
22
57
Echelle de 2 Lieues de vingt au Degré.
Schale van 2 Mylen van 20 in een Graad.
1
2
op 33°. 40'. Zuider Breette, en 110 Mylen van 20 in een Graad ten Westen van 't Vaste Land van CHILI.
Miswyzing van 't Compas 10°. 00'. Oostelyk.

C


Côte du N. E. de l'Ile de JUAN FERNANDES.
Noord-Oost kant van het Eiland JUAN FERNANDES.
Cumberland Baay
Baye de Cumberland
De West Baay
Baye de l'Ouest
Fyn Sand
Sable fin
Suiker-broods Baay
Baye du Pain de Sucre
Le vrai Nord
't het ware Noorden

K

te brasses d'eau, & presque entierement à couvert de la violence des ondes, que le vent, quand il est à l'Est, ou à l'Ouest, chasse dans la Baye. Il y a, en ce cas, une précaution à prendre, qui est de garnir les cinq ou six dernières brasses des cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaine de fer, ou de telle autre matière propre à les garantir des frottemens des roches du fond.

J'ai déja eu occasion d'observer, que le vent de Nord, le seul auquel cette Baye soit exposée, soufla très rarement durant le séjour que nous y fimes; & comme nous étions alors en hiver, il y a lieu de supposer que dans d'autres saisons la chose est encore plus extraordinaire. Toutes les fois que le vent vint de ce côté-là, il ne fut guère fort; ce qu'on doit peut-être attribuer à la hauteur des terres, qui se trouvent au midi de cette Baye, qui arrêtent le vent, ou du moins en diminuent la force; car vraisemblablement le vent étoit bien plus fort à quelques lieues au large, puisqu'il nous en venoit une Mer extrêmement haute, qui nous faisoit rudement tanguer. Les vents de Sud, qui règnent ici ordinairement, viennent souvent de terre par raffales avec beaucoup d'impétuosité, mais durent rarement plus de deux ou trois minutes. Apparemment que ces vents, après avoir été arrêtés par les montagnes voisines de la Baye, se trouvant comprimés à un certain point, s'ouvrent à la fin une route par les vallées étroites, qui leur donnent passage, & augmentent en même tems leur violence. Ces boufées fréquentes & soudaines font cause qu'il est très difficile d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre, ou d'empêcher l'eau d'entrer par les Ecubiers, quand le Vaisseau est à l'ancre.

Le côté Septentrional de l'Ile est formé par des montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de Bois. Le terrain y est léger & peu profond; & l'on y voit souvent de grands arbres mourir ou être renversés par le moindre choc, faute de racines. Un de nos Matelots fit à ce dernier égard une triste expérience; car en parcourant ces montagnes à la quête des Chèvres il saisit un arbre, qui étoit sur une pente, pour s'aider à monter. L'arbre cédant, le Matelot roula de la montagne, & quoique pendant sa chute il se fût accroché à un autre arbre, d'une grosseur considérable, l'arbre fut déraciné comme le prémier, & le Matelot fut écrasé en tombant sur des rochers. Il arriva pareillement à Mr. *Brett*, dans le tems que, pour se reposer, il s'appuyoit le dos contre un arbre aussi gros que lui, & situé

sur

ſur une falaiſe, de renverſer l'arbre, & de tomber d'une hauteur conſidérable, ſans néanmoins ſe faire aucun mal.

La partie Méridionale, ou, pour mieux dire, la partie de cette Ile qui regarde le S.O., comme on peut le voir dans la Carte, diffère beaucoup de tout le reſte. C'eſt un païs ſec, pierreux & ſans arbres, mais fort uni & bas, en comparaiſon de la partie Septentrionale. Il n'y aborde jamais aucun Vaiſſeau, à cauſe que la Côte en eſt fort eſcarpée, & qu'outre qu'on y trouve peu ou point d'eau douce, les Vaiſſeaux y ſont expoſés au vent de Sud, qui règne preſque toute l'année, & particulierement en hiver. Les arbres, qui croiſſent dans les bois au Nord de l'Ile, ſont preſque tous aromatiques, & de pluſieurs ſortes: aucun d'eux n'eſt de taille à pouvoir fournir de gros bois de charpente, excepté le Mirthe, qui eſt le plus grand arbre de cette Ile, & qui nous fournit tout le bois de charpente que nous employames; les plus grands cependant ne ſauroient fournir des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. La tête du Mirthe eſt ronde, & auſſi régulière que ſi elle avoit été taillée avec tout le ſoin poſſible. Sur l'écorce croît une eſpèce de Mouſſe, dont l'odeur & le goût approchent de l'Ail, & qui en tenoit lieu à nos gens; nous trouvames auſſi dans l'Ile l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en aſſez petite quantité. Nos priſonniers obſervèrent que quelques-unes des montagnes de l'Ile reſſembloient aux montagnes du *Chili*, où l'on trouve de l'or; de ſorte qu'il ne ſeroit nullement impoſſible qu'il n'y eût auſſi de l'or dans cette Ile. Nous y remarquames quelques montagnes d'une terre rouge, dont la couleur ſurpaſſoit celle du Vermillon, & qui, ſi on l'examinoit bien, pourroit peut-être ſervir à différens uſages.

Outre une quantité de toutes ſortes de plantes, que cette Ile produit, mais que notre ignorance en Botanique nous a empêchés de décrire ou même de remarquer, nous y avons trouvé preſque tous les Végétaux, qu'on regarde comme ſouverains contre cette eſpèce de maladies ſcorbutiques, qu'on contracte en mangeant des chairs ſalées, & par de longs voyages; comme du Creſſon d'eau, du Pourpier, d'excellente Oſeille ſauvage, & une prodigieuſe quantité de Navets & de Raves de *Sicile*. Nos gens, trompés par la reſſemblance, déſignoient ces deux eſpèces de racines par le même nom. Nous trouvions la verdure des Navets plus à notre goût que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées, quoiqu'il s'en trouvât qui n'avoient point ce défaut, & qui étoient fort bonnes. Ces différentes ſortes de plantes, avec le Poiſſon & la Viande que l'Ile

nous

nous fourniſſoit, non ſeulement nous faiſoient un extrême plaiſir, après avoir été nourris ſi longtems de chair ſalée, mais étoient auſſi admirables pour nos malades. Par ce moyen ils recouvrèrent peu à peu leur ſanté & leurs forces; & pour ceux, qui ſe portoient bien, ces alimens chaſſèrent les ſemences cachées du Scorbut, dont probablement aucun de nous n'étoit entierement exemt.

Outre les plantes, dont je viens de parler, nous y trouvames beaucoup d'Avoine & de Treffle. Il y avoit auſſi quelques arbres à chou comme je l'ai dit; mais comme ces ſortes d'arbres étoient preſque toujours ſur le bord de quelque précipice ou dans d'autres endroits eſcarpés, & qu'il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou, nous donnames rarement dans cette eſpèce de friandiſe.

La douceur du Climat & la bonté du terroir rendent cet endroit excellent pour toutes ſortes de végétaux; pour peu que la terre ſoit remuée, elle eſt d'abord couverte de Navets & de Raves. C'eſt ce qui engagea Mr. *Anſon*, qui s'étoit pourvu de preſque toutes les ſemences propres aux Jardins potagers, & de noyaux de différentes ſortes de fruits, à faire ſemer des Laitues, des Carottes, &c. & mettre en terre dans les bois des noyaux de Prunes, d'Abricots, & de Pêches: le tout pour l'utilité de ſes Compatriotes, qui pourroient dans la ſuite toucher à cette Ile. Ses ſoins, du moins à l'égard des fruits, n'ont pas été inutiles; car quelques Meſſieurs qui, en voulant ſe rendre de *Lima* en *Eſpagne*, avoient été pris & menés en *Angleterre*, étant venus remercier Mr. *Anſon* de la manière généreuſe & pleine d'humanité dont il en avoit agi envers ſes priſonniers, dont quelques-uns étoient de leurs parens, la converſation tomba ſur ſes expéditions dans la Mer du *Sud*; & ils lui demandèrent à cette occaſion s'il n'avoit point fait mettre en terre dans l'Ile de *Juan Fernandez* des noyaux d'Abricots & de Pêches, quelques Voyageurs, qui avoient abordé à cette Ile, y ayant découvert un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, ſorte d'arbres qu'on n'y avoit jamais vue auparavant?

En voila aſſez au ſujet du terroir & des productions de cette Ile, dont, à la première vue, nous nous étions formé de ſi deſagréables idées. A meſure que nous en approchions davantage, elle s'embelliſſoit à nos yeux; & l'eſpérance que nous conçumes que ce devoit être un lieu enchanté ne ſe trouva nullement trompée quand nous y eumes fait quelque ſéjour.

Les Bois dont la plupart des Montagnes eſcarpées ſont couvertes, étoient

sans brossailles qui empêchassent le moins du monde qu'on n'y pût passer librement ; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale de l'Ile, contribuoit par cela même à former un grand nombre de Vallées, aussi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans des Romans. La plupart de ces Vallées étoient arrosées de ruisseaux qui tomboient par cascades de rocher en rocher, quand le fond de la Vallée se trouvoit par la continuation des hauteurs voisines entremêlé de quelques endroits escarpés. Il y avoit dans ces mêmes Vallées des endroits, où l'ombre, & l'odeur admirable qui sortoit des Bois voisins, la hauteur des rochers qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de cascades transparentes, qu'on voyoit de tous côtés, formoient un séjour aussi charmant qu'il y ait peut-être sur toute la face de la Terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la simple Nature surpasse ici dans ses productions toutes les fictions de la plus heureuse imagination. Il n'est pas possible de dépeindre par des paroles la beauté du lieu, où le Commandeur fit dresser sa Tente, & qu'il choisit pour sa demeure. C'étoit une Clarière de médiocre étendue, éloignée du bord de la Mer d'un demi-mille, & située dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au devant de sa Tente une large avenue coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. La Baye avec les Vaisseaux à l'ancre paroissoit au bout de cette avenue, qui s'abaissoit insensiblement vers la Mer.

Cette Clarière étoit ceinte par derrière d'un Bois de grands Mirthes, rangés en forme de Théatre, le terrain, que ce Bois occupoit, ayant plus de pente que la Clarière, & cependant pas assez pour que les hauteurs & les précipices, qui étoient plus avant dans le Païs, ne s'élevassent considérablement au-dessus des sommets des arbres, & n'augmentassent encore la beauté du coup d'œil. Pour qu'il ne manquât rien à la beauté de cet endroit, deux ruisseaux, dont l'eau étoit transparente comme le Cristal, couloient sous les arbres, qui environnoient la Clarière, l'un au côté droit de la Tente, & l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges. On aura au moins une foible idée de ce beau Païsage, si l'on jette les yeux sur la planche ci-jointe, où ce Païsage est représenté.

Par rapport aux Animaux, qu'on trouve ici, la plupart des Auteurs qui ont fait mention de l'Ile de *Juan Fernandez*, en parlent comme étant peuplée d'une grande quantité de Boucs & de Chèvres ; & l'on ne sauroit guère revoquer leur témoignage en doute à cet égard, ce lieu ayant été extrêmement fréquenté par les Boucaniers & les Flibustiers, dans le tems qu'ils

qu'ils couroient ces Mers. Il y a même deux exemples, l'un d'un *Mosquite Indien*, & l'autre d'un *Ecossois*, nommé *Alexandre Selkirk*, qui furent abandonnés sur cette Ile, & qui, par cela même qu'ils y passèrent quelques années, devoient être au fait de ses productions. *Selkirk*, le dernier des deux, après un séjour d'entre quatre & cinq ans, en partit avec le *Duc* & la *Duchesse*, Armateurs de *Bristol*, comme on peut le voir plus au long dans le Journal de leur voyage. Sa manière de vivre, durant sa solitude, étoit remarquable à plusieurs égards. J'en rapporterai une particularité, que nous avons eu occasion de vérifier. Il assure, entre autres choses, que prenant à la course plus de Chèvres qu'il ne lui en falloit pour sa nourriture, il en marquoit quelques-unes à l'oreille, & les lâchoit ensuite. Son séjour dans l'Ile de *Juan Fernandez* avoit précédé notre arrivée d'environ trente-deux ans, & il arriva cependant que la prémière Chèvre, que nos gens tuèrent, avoit les oreilles déchirées, d'où nous conclumes qu'elle avoit passé par les mains de *Selkirk*. Cet Animal avoit un air majestueux, une barbe vénérable, & divers autres symptômes de vieillesse. Nous trouvames plusieurs des mêmes Animaux, tous marqués à l'oreille, les mâles étant reconnoissables par la longueur prodigieuse de leur barbe, & par d'autres caractères distinctifs de vieillesse.

Mais ce grand nombre de Chèvres, que plusieurs Voyageurs assurent avoir trouvé dans cette Ile, est à présent extrêmement diminué: car les *Espagnols*, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair des Chèvres, ont entrepris de détruire la race de ces Animaux dans l'Ile, afin d'ôter cette ressource à leurs ennemis. Pour cet effet ils ont lâché à terre nombre de grands Chiens, qui s'y sont multipliés, & ont enfin détruit toutes les Chèvres qui se trouvoient dans la partie accessible de l'Ile; si-bien qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre parmi les rochers & les précipices, où il n'est pas possible aux Chiens de les suivre. Ces Animaux sont partagés en différens Troupeaux de vingt ou trente chacun, qui habitent des demeures distinctes, & ne se mêlent jamais ensemble. C'est ce qui augmentoit la difficulté que nous trouvions à en tuer, & cependant leur chair, qui avoit un goût de venaison, nous paroissoit un mêts si friand qu'à force d'épier les lieux, où ils faisoient leur séjour, nous connumes tous leurs Troupeaux; & j'ai lieu de croire que les Boucs & les Chèvres qu'il y a dans toute l'Ile, n'excèdent pas le nombre de deux cens. Je me souviens qu'un jour nous eumes occasion de voir les préparatifs d'un combat entre un Troupeau de ces Animaux, & un certain

tain nombre de Chiens. Car allant en Chaloupe dans la Baye Orientale, nous apperçumes quelques Chiens qui quêtoient; & curieux de savoir de quel gibier ils suivoient la piste, nous nous arrêtames quelque tems pour voir à quoi aboutiroit cette course; à la fin nous les vimes gagner une hauteur, dont le sommet étoit occupé par un Troupeau de Chèvres, qui paroissoient disposées à les recevoir. Il y avoit en cet endroit un sentier fort étroit, bordé de précipices des deux côtés; ce fut le poste que le Chef du Troupeau choisit pour y faire tête à l'Ennemi, le reste du Troupeau se tenant derrière lui, dans un espace moins resserré. Comme cet espace étoit inaccessible par tout autre endroit, que celui où le Chef s'étoit placé, les Chiens, quoiqu'ils eussent monté la hauteur avec beaucoup d'ardeur, ne se trouvèrent pas plutôt à la distance d'environ vingt-cinq pas de lui, que la crainte d'être jettés de haut en bas par leur Ennemi, les arrêta tout court, & les obligea à se coucher par terre, haletans & hors d'haleine.

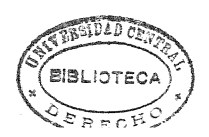
Les Chiens, qui, comme je l'ai dit, ont détruit ou chassé les Chèvres de toutes les parties accessibles de l'Ile, sont de différentes espèces, & ont prodigieusement multiplié. Ils venoient quelquefois nous rendre visite pendant la nuit, & nous déroboient nos provisions; & il arriva même une ou deux fois, que trouvant quelqu'un des nôtres à l'écart, ils l'attaquèrent; mais comme il vint du secours à tems, on les mit en fuite avant qu'ils eussent eu le tems de faire aucun mal. Depuis que les Chèvres ne leur servent plus de nourriture, il y a lieu de supposer qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plusieurs de nos gens ayant tué des Chiens, & les ayant mangés, leur trouvèrent un goût de Poisson.

Les Chèvres étant si rares, que nous avions bien de la peine à en tuer une par jour, & notre monde commençant à se dégouter de Poisson, (dont, comme je l'ai remarqué ci-dessus, on prend ici tant qu'on veut) il fallut enfin en venir à manger du Veau marin. Ce mêts, dédaigné au commencement, nous parut meilleur de jour en jour, & fut appellé Agneau. Le Veau marin, dont il se trouve ici une grande quantité, a été si souvent décrit par d'autres, que ce seroit une peine assez inutile que d'entrer dans quelque détail sur ce sujet. Mais on trouve dans l'Ile de *Juan Fernandez* un autre Animal amphibie, appellé Lion marin, qui ressemble un peu au Veau marin, quoique beaucoup plus grand, nous le mangions sous le nom de Bœuf; & comme c'est un Animal tout-à-fait singulier, je

ne

ne faurois me difpenfer d'en donner ici la defcription.

Les Lions marins, quand ils ont toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jufqu'à vingt pieds de long, & en circonférence depuis huit pieds jufqu'à quinze: ils font tellement gras, qu'après avoir fait une incifion à la peau, qui a environ un pouce d'épaiffeur, on trouve au moins un pied de graiffe avant que de parvenir à la chair ou aux os; & nous fimes plus d'une fois l'expérience, que la graiffe de quelques-uns des plus gros nous fourniffoit jufqu'à cent vingt & fix galons d'huile, ce qui revient à peu près à cinq cens pintes mefure de *Paris*. Ils font auffi fort fanguins; car fi on leur fait de profondes bleffures dans une douzaine d'endroits, on verra jaillir à l'inftant avec beaucoup de force, autant de fontaines de fang. Pour déterminer la quantité de leur fang nous en tuames d'abord un à coups de fufil, lui ayant enfuite coupé la gorge, nous mefurames le fang qu'il rendit, & trouvames, qu'outre celui qui reftoit encore dans les vaiffeaux, & qui n'étoit pas peu de chofe, il en avoit rendu au moins deux barriques. Leur peau eft couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue, & leurs nageoires, qui leur fervent de pieds quand ils font à terre, font noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne reffemblent pas mal à des doigts, joints enfemble par une membrane. Mais cette membrane ne s'étend pas jufqu'au bout des doigts, qui font garnis chacun d'un ongle. Outre la groffeur, qui les diftingue des Veaux marins, ils en différent encore en plufieurs chofes, & fur-tout les mâles, qui ont une efpèce de groffe trompe, qui leur pend du bout de la machoire fupérieure de la longueur de cinq ou fix pouces; cette partie ne fe trouve pas dans les femelles, ce qui les fait diftinguer des mâles au prémier coup d'œil, outre qu'elles font beaucoup plus petites. La Planche ci-jointe repréfente exactement l'un & l'autre de ces Animaux: il faut pourtant obferver que la différence en groffeur entre les deux fexes, eft rarement auffi grande qu'elle eft repréfentée ici, le mâle qu'on y a peint au naturel étant le plus grand qu'on ait vu fur cette Ile; nos Matelots l'appelloient le Bacha, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail, dont il favoit admirablement écarter les autres mâles. Ces Animaux font de vrais amphibies; ils paffent tout l'Eté dans la Mer & tout l'hiver à Terre; c'eft alors qu'ils travaillent à la génération & que les femelles mettent bas. Leurs portées font de deux Petits à la fois: ces Animaux tettent & font dès la naiffance de la grandeur d'un Veau marin qui a toute fa taille. Les Lions marins pendant



dant tout le tems qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes, & le tems qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant & ſont difficiles à réveiller, mais ils ont la précaution de placer des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment, & ces ſentinelles ont grand ſoin de les éveiller dès qu'on approche ſeulement de la horde. Ils ſont fort propres à donner, l'alarme leur cris étant fort bruiant & de tons fort différens; tantôt ils grognent comme des Pourceaux, & d'autrefois ils henniſſent comme les Chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent enſemble, ſur-tout les mâles, & le ſujet ordinaire de leurs querelles ce ſont les femelles: nous fumes un jour ſurpris à la vue de deux de ces Animaux, qui nous parurent d'une eſpèce toute nouvelle, mais en approchant de plus près, nous trouvames que c'étoient deux mâles, défigurés par les bleſſures qu'ils s'étoient faites à coups de dents, & par le ſang, dont ils étoient couverts. Le Bacha, dont j'ai parlé, n'avoit aquis ſon Serrail nombreux & ſa ſupériorité ſur les autres mâles, que par ſes victoires, & on pouvoit juger du nombre & de la grandeur de ſes combats, par les cicatrices dont tout ſon corps étoit couvert. Nous tuames quantité de ces Animaux, pour en manger la chair, & ſur-tout le cœur & la langue, que nous trouvions préférables à celle de Bœuf. Il eſt très facile de les tuer; car il ſont preſque également incapables de ſe défendre & de s'enfuir; il n'y a rien de plus lourd que ces Animaux, & au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graiſſe molaſſe flotter ſous leur peau. Cependant il faut ſe donner de garde de leurs dents, & il arriva à un de nos Matelots, dans le tems qu'il étoit tranquillement occupé à écorcher un jeune Lion marin, que la mère de cet Animal ſe jetta ſur lui ſans qu'il l'apperçût, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut telle que le Matelot en eut le crane fracaſſé en plus d'un endroit, & quelques ſoins qu'on pût en prendre, il mourut peu de jours après.

Voila les principaux Animaux qu'on trouve dans cette Ile. Nous y vimes peu d'Oiſeaux, & il n'y a guère que des Faucons, des Merles, des Hiboux, & des Colibris. Nous n'y vimes point de *Pardelas*, qui ſe creuſent des trous en terre, & que d'autres diſent y avoir vus: mais nous y trouvames pluſieurs de leurs trous, & nous jugeames que les Chiens les avoient détruits. C'eſt ainſi qu'ils ont traité les Chats, qui abondoient dans cette Ile du tems de *Selkirk*, & dont nous n'avons vu qu'un ou deux, pendant notre ſéjour en cet endroit. Il n'en eſt pas de même des

Rats

Rats, ils s'y font maintenus en très grand nombre, & nos Tentes en étoient pleines toutes les nuits.

J'aurois grand tort d'oublier l'article des Poiſſons, puisqu'ils nous ont fourni les meilleurs mêts que nous ayons goûtés dans cette Ile. La Baye en eſt abondamment fournie, & de pluſieurs eſpèces. Les Morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & en auſſi grande quantité que ſur les Côtes de *Terreneuve*, au jugement de pluſieurs de nos gens qui avoient été à cette peche. Nous y primes auſſi de grandes Brêmes, des Anges de mer, des Cavallies, des Tatonneurs, des Poiſſons argentés & des Congres d'une eſpèce particulière, & un Poiſſon noir, qui reſſembloit à une Carpe, dont nous faiſions plus de cas que de tout autre, & à qui nous avions donné le nom de Ramoneur de cheminée. A la vérité le rivage eſt ſi plein de rochers & de cailloux, qu'il n'y a pas moyen d'y tirer la ſenne; mais nous pechions à l'hameçon, & nous prenions autant de Poiſſons que nous voulions, enſorte qu'une Chaloupe, avec deux ou trois lignes, en revenoit chargée en deux ou trois heures de tems. Le ſeul inconvénient auquel cette peche étoit ſujette, venoit des Requins, & autres Poiſſons voraces, qui ſuivoient ſouvent la Chaloupe, & nous enlevoient le Poiſſon. Les Ecreviſſes de mer ſont un autre mêts exquis, que la Mer nous offroit en plus grande abondance, que peut-être en aucun lieu du monde. Elles y peſent ordinairement huit à neuf livres, ſont d'un goût excellent, & en telle quantité vers la rivage, qu'on les perçoit ſouvent avec le croc lorsque les Chaloupes partoient de terre, ou y abordoient.

Telles ſont les principales remarques que j'avois à faire ſur le Terrain, les Végétaux, les Animaux & autres produits de l'Ile de *Juan Fernandez*. Par tout ce que je viens d'en dire, il paroit que nous ne pouvions trouver de lieu de relâche, plus propre à nous refaire, dans l'état déplorable où nous avoit réduit notre malheureuſe Navigation autour de l'extrémité Méridionale de l'*Amérique*. Après une deſcription de cette Ile auſſi détaillée, qu'un ſéjour de trois mois m'a mis en état de la faire, je vais rapporter dans le Chapitre ſuivant, ce qui nous y arriva, pendant cet intervalle de tems; & je reprens le fil de mon narré, au 18. de *Juin*, qui eſt le même jour que le *Tryal*, qu'une rafale avoit rejetté en Mer, trois jours auparavant, regagna l'ancrage, & que nous finimes la fatigante corvée de porter nos Malades à terre, huit jours après que nous eumes mouillé l'ancre dans cette Baye.

CHAPITRE II.

Arrivée du Gloucester *à l'Ile de* Juan Fernandez *: celle de l'*Anne *: & ce que nous y fimes jusqu'à l'arrivée de cette dernière.*

L'Arrivée du *Tryal* à l'Ile de *Juan Fernandez*, si peu de tems après que nous y eumes abordé nous mêmes, nous donna lieu d'espérer que nous ferions bientôt rejoints par le reste de notre Escadre, & pendant plusieurs jours nous eumes toujours les yeux tournés vers la Mer, dans l'attente de voir paroître quelqu'un de nos Vaisseaux égarés. Mais au bout de quinze jours qu'aucun ne parut, nous commençames à désespérer de les revoir jamais: car nous savions très bien que si notre Vaisseau avoit été obligé de tenir la Mer, pendant tout ce tems, pas un seul de nous ne fût resté en vie, & que le corps de notre Vaisseau, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots. Nous n'avions que trop de raisons de croire que tel avoit été le sort des Vaisseaux de notre Escadre qui ne paroissoient point: chaque heure, qui s'écouloit, ajoutoit un degré de force à ces tristes probabilités.

Enfin le 21. de *Juin*, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence vers le bord de la Mer, apperçurent un Vaisseau au-dessous du vent, dont les voiles basses paroissoient au niveau de l'horizon: ces voiles & celle du grand Perroquet étoient les seules qu'il portoit. Cette dernière circonstance fit conclurre, que c'étoit un Vaisseau de notre Escadre, qui avoit souffert autant que nous, dans ses voiles & ses agrés. C'est la seule conjecture qu'on eut occasion de faire; car peu après le tems se brouilla & en fit perdre la vue. Sur ce rapport, & sur ce que nous ne vimes plus paroître aucun Vaisseau de quelques jours, nous fumes fort inquiets pour celui qu'on avoit vu, & nous crumes qu'il manqueroit d'eau, que son Equipage étoit trop affoibli par les maladies, pour pouvoir voguer contre le vent, & qu'après être venu jusqu'à la vue de l'Ile, ils périroient tous sans pouvoir y aborder. Cependant le 26. vers le midi, nous découvrimes une voile, au Nord-est, que nous primes pour le même Vaisseau qu'on avoit déja vu, & cette conjecture se trouva vraie. A une heure après-midi le Vaisseau fut si proche, que nous le reconnumes

pour être le *Gloucester*. Comme il n'y avoit pas à douter, que l'Equipage ne fût en grande détresse, le Commandeur envoya à leur secours, le Canot chargé d'eau, de Poisson, & d'autres rafraichissemens, qui leur vinrent bien à point, car jamais il n'y eut d'Equipage en plus triste état. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde, & de ceux qui restoient en vie, il n'y en avoit en état d'agir, que les Officiers & leurs Valets. Depuis longtems ils étoient réduits à une pinte d'eau par ration tous les vingt-quatre heures, & malgré cette économie, sans le secours que nous leur envoyames, ils seroient bientôt morts de soif; leur provision d'eau tirant à sa fin. Le Vaisseau louvoyoit à trois milles de la Baye; mais les vents & les courans étoient contraires, & il n'y avoit pas moyen de gagner l'ancrage. Ils continuèrent la même maneuvre le lendemain, mais sans apparence de succès, tant que le vent & les courans ne changeoient pas; ainsi le Commandeur jugea à propos de redoubler ses secours, & leur envoya le Canot du *Tryal*, monté par des gens du *Centurion*, & chargé aussi d'eau & d'autres rafraichissemens. Mr. *Mitchel*, Capitaine du *Gloucester*, fut obligé de garder ces deux Canots, le secours de ceux qui les avoient amenés, lui étant absolument nécessaire pour gouverner son Vaisseau. Le *Gloucester* resta quinze jours dans cette situation, aussi cruelle que celle de Tantale; car il ne put pendant tout ce tems gagner la Rade, quoique plusieurs fois il eût les apparences les plus favorables d'y réussir. Le 9. de *Juillet*, nous remarquames que ce Vaisseau s'éloignoit & portoit vers l'Est. Nous conjecturames, que son dessein étoit de gagner vers le Sud de l'Ile, mais nous le perdimes bientôt de vue, & il ne parut plus de huit jours. Cela nous donna beaucoup d'inquiétude, car nous ne pouvions douter que l'Equipage ne souffrît extrêmement faute d'eau. Le 16. le Vaisseau reparut encore, tâchant de doubler la pointe à l'Est de l'Ile, mais le Vent qui souffloit directement de la Baye, l'empêcha d'approcher de Terre, de plus près que de quatre lieues. Le Capitaine *Mitchel* fit signal de détresse, & on lui envoya notre double Chaloupe, avec de l'eau & quantité de Poisson, & d'autres rafraichissemens. Comme nous ne pouvions nous passer de cette Chaloupe, le Commandeur ordonna positivement au Quartier-maître de revenir d'abord; mais il fit une tempête le lendemain, & comme nous ne vimes pas notre Chaloupe, nous craignimes qu'elle n'eût péri, ce qui auroit été pour nous une perte irréparable. Nous ne fumes tirés de cette inquiétude, qu'au bout de trois jours, que nous eumes la joye de découvrir sur

l'horizon les voiles de notre Chaloupe: nous envoyames le Canot au devant d'elle, qui nous la ramena à la toue en peu d'heures. L'Equipage de la Chaloupe s'étoit chargé de six malades du *Gloucester*, pour les porter à bord, mais de ces six deux moururent dans la Chaloupe. Nous apprimes alors le triste état où le *Gloucester* étoit réduit; il y avoit à peine un homme qui ne fût pas malade, excepté ceux que nous y avions envoyés: la mortalité y étoit terrible, & sans les provisions que nos Chaloupes y avoient portées, tous, sains & malades mouroient également faute d'eau. Ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que ces maux paroissoient sans remède; il y avoit déja un mois que ce Vaisseau faisoit tout ce qu'il pouvoit pour entrer dans la Baye, & il n'étoit pas plus avancé que le prémier moment qu'il découvrit l'Ile; l'Equipage perdoit tout-à-fait courage, & ce jour même qu'il reçut notre dernier secours, sa situation parut plus desesperée que jamais, nous perdimes de nouveau le Vaisseau de vue, & n'osames plus nous flatter de lui voir gagner l'ancrage.

Enfin le moment de délivrance arriva dans le tems que nous nous y attendions le moins: car plusieurs jours après que le *Gloucester* avoit disparu à nos yeux, nous fumes agréablement surpris le matin du 23. de *Juillet*, de lui voir doubler à pleines voiles, la pointe du Nord Ouest de la Baye. Nous envoyames en toute diligence à son aide, toutes les Chaloupes que nous avions, & une heure après que nous l'eumes apperçu, il vint mouiller l'ancre entre la terre & nous. Nous eumes lieu alors d'être pleinement convaincus, que tous les secours & les provisions que nous lui avions envoyés, lui avoient été d'une nécessité absolue; pour peu qu'il en eût manqué la moindre partie, il étoit impossible qu'un seul homme de l'Equipage eût échappé à la mort: malgré les attentions extrêmes du Commandeur pour leur assistance, & le succès de ces attentions, ils avoient perdu les trois quarts de leur monde; & peu de ceux qui restoient en vie étoient capables du moindre service. Notre prémier soin fut de les aider à jetter l'ancre, & le second de porter leurs malades à terre: ils étoient réduits à moins de quatre-vingts, & nous nous attendions bien à en voir mourir la plus grande partie: mais soit que ceux, dont la maladie avoit atteint un certain point de malignité, fussent déja tous morts, soit que les rafraichissemens que nous leur avions fournis, eussent disposé ceux qui restoient à une guérison plus prompte, il arriva que ces malades furent beaucoup plutôt rétablis que les nôtres ne l'avoient été à notre arrivée dans l'Ile, & qu'il en mourut très peu depuis qu'ils furent débarqués.

J'ai

J'ai donné tout de ſuite le détail des évenemens rélatifs à l'arrivée du *Glouceſter*. J'ajouterai que depuis ce tems nous ne revimes plus aucun autre Vaiſſeau de notre Eſcadre, excepté la Pinque *Anne*, qui nous rejoignit vers le milieu d'*Aout*, & dont je rapporterai dans la ſuite les avantures. Je reviens à préſent à ce qui nous arriva, tant ſur notre Vaiſſeau qu'à terre, durant le tems des tentatives inutiles que fit le *Glouceſter*, pour aborder à l'Ile où nous l'attendions.

Dès que nous eumes porté nos malades à terre, nous nous occupames à nettoyer notre Vaiſſeau & à remplir nos barriques d'eau. Le prémier de ces travaux étoit abſolument néceſſaire, pour prévenir les maladies qui, ſi on l'avoit négligé, n'auroient pas manqué d'attaquer de nouveau notre Equipage. Le grand nombre de malades que nous avions eu à bord, & le peu de ſoins dont on eſt capable dans le triſte état où nous avions été réduits, avoient rendu le dedans du Vaiſſeau d'une malpropreté & d'une mauvaiſe odeur très malſaines. Nous avions auſſi de fortes raiſons de nous preſſer de faire notre proviſion d'eau, tel cas pouvant arriver qui nous eût obligé de remettre à la voile au plus vite. A notre arrivée dans cette Ile nous eumes des indices qui nous portèrent à croire que des Vaiſſeaux *Eſpagnols* y avoient relaché depuis peu; & il étoit à craindre qu'il n'y revinſſent bientôt, ſoit pour faire de l'eau, ſoit pour nous y chercher; car il étoit fort apparent qu'ils ne croiſoient dans ces parages, que pour nous y attendre, & c'étoit ici le lieu le plus propre à nous trouver. Nous ſçumes dans la ſuite que toutes ces conjectures étoient très fondées; les indices qui les firent naître, furent des Jarres fraichement briſées, que nous trouvames à terre, quelques monceaux de cendres, des reſtes de Poiſſons, & des Poiſſons même entiers, qui commençoient à peine à ſe corrompre. Or comme les Vaiſſeaux marchands *Eſpagnols* ont toujours dans leurs inſtructions, un ordre exprès d'éviter cette Ile, qui eſt le prémier rendez-vous des Armateurs qui arrivent dans ces Mers, nous concluions que ce devoient être des Vaiſſeaux de guerre qui y avoient relaché. Nous ignorions encore que *Pizarro* avoit été obligé de retourner à *Buénos Ayres*, & nous ne ſavions pas au juſte quelle Eſcadre on pouvoit équiper à *Callao*; ainſi nous avions d'autant plus lieu de craindre, que le rang de notre Vaiſſeau, & les ſoixante pièces de Canon dont il étoit monté, ne fuſſent propres qu'à augmenter la honte de notre défaite, n'y ayant pas un Armateur ſi chétif, qu'il ne fût pour nous un Ennemi trop

redoutable. Si nous avions eu le malheur d'être obligés alors de combattre, nous n'aurions pas eu trente hommes en état d'agir.

Pendant qu'une partie de nos gens étoit occupée à nettoyer le Vaiſſeau & à faire de l'eau, d'autres dreſſèrent un four de cuivre, proche de nos Tentes de malades, & nous fumes bientôt en état de leur fournir tous les jours du pain frais, auſſi bien qu'au reſte de l'Equipage. Nous ne doutions pas que ce rafraichiſſement, joint aux Herbages & au Poiſſon, ne contribuât beaucoup au rétabliſſement de nos gens, & c'eſt ce qui nous étoit de la dernière néceſſité; car des accidens qui euſſent été moins que rien pour un Vaiſſeau bien monté, nous cauſoient dans l'état où nous étions, les alarmes les plus vives & les mieux fondées. Nous en fimes une fâcheuſe expérience le 30. de *Juin*, à cinq heures du matin; un violent coup de vent, venant de Terre, fit rompre le petit cable de notre ancre, à dix braſſes de l'arganeau. Hereuſement pour nous, le cable ordinaire tint, malgré la violence de la ſecouſſe, & nous nous trouvames ſur quatre-vingts braſſes d'eau, après avoir filé deux cables juſques au bout. Nous n'avions pas alors douze Matelots dans le Vaiſſeau, & nous craignions que ſi le vent continuoit à ſouffler avec la même force, nous ne fuſſions pouſſés en Mer, dans ce triſte état. Cependant nous envoyames la Chaloupe à terre, pour chercher tous ceux qui étoient capables d'agir; & le vent venant à baiſſer, permit à la Chaloupe de revenir & de nous ramener du renfort. Avec ce ſecours, nous nous mimes d'abord à travailler, & à retirer ce qui reſtoit encore du cable, que nous ſoupçonnions avoir été endommagé par les roches du fond, avant même qu'il rompît. Cette conjecture ſe trouva juſte, car ſept braſſes & demie du bout de ce cable ſe trouvèrent uſées & hors d'état de ſervir. L'après-midi, nous talingames le cable à l'ancre de reſerve, & la paſſames par deſſus le Boſſoir. Le lendemain matin, 1. de *Juillet*, aidés d'un vent favorable & modéré, nous touames notre Vaiſſeau dans la Baye, & jettames l'ancre à quarante & une braſſes. La pointe Orientale nous reſtoit à l'Eſt, demi-quart au Sud; l'Occidentale N. O. vers l'O. & la Baye, comme auparavant S. S. O. ſituation où nous reſtames depuis en grande ſureté. Cependant nous étions fort fâchés de la perte de notre ancre, & nous fimes tout ce que nous pumes pour la retrouver, mais il n'y eut pas moyen: la Bouée avoit diſparu dans le moment même que le cable ſe rompit.

A meſure que nous avancions dans le mois de *Juillet*, pluſieurs de nos gens

gens se rétablissoient; les plus forts furent employés à abattre des arbres & à les couper en buches, tandis que les autres plus foibles portèrent ces buches, l'une après l'autre, au bord de la Mer; les uns marchant avec des béquilles, & les autres appuyés sur un bâton. Nous portames ensuite notre forge à terre, & nos Forgerons, qui se trouvoient un peu en état de travailler, furent mis à racommoder nos cadènes de Hauban, & le reste de notre ferrure délabrée. Nous pensames aussi à réparer notre Funin; mais n'ayant pas assez de vieux cables pour faire du fil de carret, nous remimes la chose jusqu'à l'arrivée du *Gloucester*, qui avoit beaucoup de vieux cables à bord. En attendant, pour ne pas perdre de tems, nous dressames une grande Tente à terre, pour nos Voiliers, qui travaillèrent d'abord à raccommoder nos vieilles voiles & à en faire de neuves.

Ces occupations, celles de nettoyer le Vaisseau & de faire de l'eau, les soins qu'exigeoient nos Malades & les secours fournis au *Gloucester*, donnèrent suffisamment de l'emploi à un Equipage aussi foible que le nôtre, jusqu'à l'arrivée de ce Vaisseau. Dès qu'il eut jetté l'ancre, le Capitaine *Mitchel* vint faire rapport au Commandeur, de tout ce qui lui étoit arrivé. Depuis la dernière fois que nous l'avions perdu de vue, les vents forcés le poussèrent jusqu'à la petite Ile de *Masa-Fuéro*, à vingt & deux lieues à l'Ouest de *Juan Fernandez*. Il auroit bien voulu envoyer à terre, pour y faire de l'eau, d'autant plus que de son bord il découvroit plusieurs Ruisseaux dans cette Ile, mais le vent donnoit si fort sur la Côte, & y causoit de si grosses lames, qu'il étoit impossible d'y aborder; cependant la tentative qu'il fit pour cet effet, ne fut pas en tout inutile, la Chaloupe étant revenue pleine de Poisson. Ceux qui nous ont parlé de cette Ile, la dépeignent comme un roc stérile; mais le Capitaine *Mitchel* apprit au Commandeur, qu'elle étoit couverte d'arbres & de verdure; il ajouta qu'elle pouvoit avoir quatre milles de longueur, & qu'il ne doutoit pas, qu'en bien cherchant, on n'y trouvât quelque petite Baye, où un Vaisseau, qui auroit besoin de rafraichissemens, pourroit mouiller.

Il nous manquoit encore quatre Vaisseaux de notre Escadre, & ce récit nous fit naitre l'idée que quelqu'un d'eux pourroit bien rencontrer cette Ile, & la prendre pour celle où nous étions, & qui étoit le rendez-vous marqué. Cette erreur étoit d'autant plus facile à commettre, que nous n'avions aucune vue de l'une ni de l'autre de ces Iles, sur quoi on pût compter. Cette conjecture porta Mr. *Anson* à envoyer le *Tryal*, avec

ordre d'examiner toutes les Bayes & les Rades de l'Ile de *Masa-Fuéro*, pour savoir si quelqu'un de nos Vaisseaux ne s'y trouvoit pas. Dès le lendemain, on fit passer à bord du *Tryal*, quelques-uns de nos meilleurs hommes, pour racommoder ses agrés, & le mettre en état d'aller en Mer: notre Chaloupe fut employée à le fournir d'eau, & l'on tira tout le reste dont il pouvoit avoir besoin, du *Centurion* & du *Gloucester*. Tous ces préparatifs étant finis, le 4. d'*Aout*, le *Tryal* leva l'ancre, mais le calme, qui vint d'abord, & la Marée, le firent dériver sur la Côte Orientale. Le Capitaine *Saunders* fit des Feux, & tira plusieurs coups de Canon, pour signal de détresse. On envoya à son secours toutes les Chaloupes, qui touèrent le Vaisseau dans la Baye, où il mouilla, jusqu'au lendemain, qu'il repartit à la faveur d'une brise assez fraiche.

Depuis l'arrivée du *Gloucester*, nous nous employames à examiner & à racommoder nos agrés. En visitant notre Mât de Misaine, nous fumes fort alarmés de le trouver fendu justement au-dessus du prémier pont, près des jumeaux: la fente étoit de deux pouces de profondeur & de douze de circonférence, mais les Charpentiers après l'avoir examinée, jugèrent qu'en jumellant ce Mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il seroit aussi bon qu'il l'eût jamais été. Ce qui nous manquoit le plus étoient les Cordages & le Canevas; car quoique nous nous fussions chargés d'une plus grande quantité de l'une & de l'autre de ces provisions, qu'on ne l'avoit jamais fait, les tempêtes continuelles que nous avions essuyées nous en avoient tant fait consumer, que nous en avions grande disette: de sorte qu'après avoir employé tous nos vieux Cables, & les vieux Haubans que nous avions, pour en faire de la corde deux fois torse, nous fumes obligés de défaire un Cable pour en faire des cordes roulantes: A l'égard du Canevas & des restes de Voiles, tout ce que nous en pumes ramasser suffit à peine à nous faire une Voilure complette.

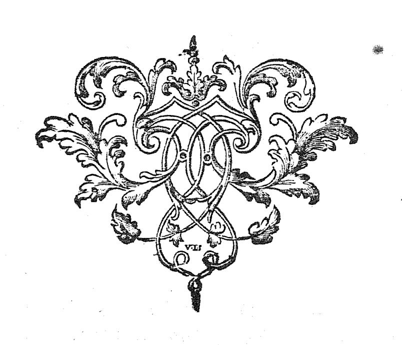
Vers le milieu d'*Aout*, nos Malades, qui se trouvoient à peu près guéris, eurent permission de quitter les Tentes où ils avoient été logés jusqu'alors, & de se huter chacun à part. On crut qu'en demeurant ainsi séparés, ils pourroient s'entretenir plus propres, & se rétablir plus vite; on eut soin en même tems de leur enjoindre bien expressément, de se rendre tous au bord de la Mer, au prémier coup de Canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraichissemens, de couper du bois, & de faire de l'huile de la graisse des Lions marins. Cette huile nous étoit bonne à divers usages; elle servoit pour

la lampe; on la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres, au-lieu de suif dont nous manquions, pour espalmer le Vaisseau. Quelques-uns de nos gens furent employés à saler de la Morue: l'idée en vint au Commandeur, à l'occasion de deux Pecheurs de *Terre-Neuve*, que nous avions à bord du *Centurion*: toute cette Morue salée, dont nous fimes une assez considérable provision, ne fut pas de grand usage; on la négligea parce qu'on crut qu'elle causoit trop le Scorbut, ainsi que toutes les autres Salines.

Nous avions, comme je l'ai dit, un four de cuivre à terre, & l'on y cuisoit du pain frais, pour les malades: mais la principale provision de farine avoit été mise à bord de l'*Anne*. J'ai oublié de dire, que le *Tryal* nous avoit appris à son arrivée, qu'il avoit trouvé cette Pinque le 9. de *Mai*, sur les Côtes du *Chili*, & qu'ils avoient vogué de compagnie pendant quatre jours, au bout desquels, un coup de vent les avoit séparés. Cette nouvelle nous avoit fait croire que l'*Anne* pourroit nous rejoindre bientôt, mais les mois de *Juin* & de *Juillet* s'étant écoulés, sans que nous la vissions paroître, nous commençames à croire qu'elle avoit péri; & dès-lors la Commandeur ordonna de diminuer les rations de pain. Ce n'étoit pas à l'égard du pain seulement que nous craignions la disette, depuis que nous fumes arrivés dans cette Ile nous nous apperçumes que le prémier Munitionnaire, que nous avions eu, avoit négligé de prendre à bord bien des provisions, que Mr. *Anson* lui avoit pourtant expressément ordonné de recevoir de l'Office de l'Amirauté. Ainsi nous avions plus d'une raison de regretter notre Vaisseau d'avitaillement, dont la perte nous paroissoit de jour en jour plus probable. Cependant le 16. d'*Aout*, vers le midi, nous découvrimes une voile du côté du Nord; & là-dessus, le *Centurion* fit signal d'un coup de Canon, pour rappeller tous ceux qui étoient à terre. Ils obéirent sur le champ, & se rendirent sur le rivage, où ils trouvèrent les Chaloupes qui les menèrent à bord. Nous fumes bientôt prêts à recevoir le Vaisseau que nous avions en vue, ami ou ennemi. Cependant nous nous épuisions en conjectures sur son sujet: quelques-uns croyoient que c'étoit le *Tryal*, retournant de sa course vers l'Ile de *Masa-Fuéro*; mais le Vaisseau approchant plus près, nous vimes qu'il portoit trois Mâts, & qu'ainsi ce ne pouvoit être le *Tryal*. Cette particularité fit naitre d'autres conjectures, les uns vouloient que ce fût la *Séverne*, d'autres la *Perle*, & plusieurs qu'il n'appartenoit pas à notre Escadre: mais à trois heures après-midi toutes disputes cessèrent, & on re-

connut

connut à n'en pouvoir douter que c'étoit la Pinque *Anne*. Quoiqu'il lui fût arrivé, aussi bien qu'au *Gloucester*, de tomber au Nord de l'Ile, elle eut pourtant le bonheur de parvenir à l'ancrage, vers les cinq heures du soir. L'arrivée de ce Vaisseau d'avitaillement nous remplit tous de joye. On rendit la ration de pain entière à tous les Equipages, & nous fumes délivrés de la crainte de manquer de Provisions, avant de pouvoir gagner un Port ami, malheur qui nous eût laissés sans ressource au milieu de ces vastes Mers. Ce Vaisseau fut le dernier qui nous rejoignit. Comme les divers accidens qu'il essuya, pendant qu'il fut séparé de nous méritent d'être racontés, ils feront le sujet du Chapitre suivant, où je rapporterai aussi l'histoire des autres Vaisseaux de notre Escadre.



CHAPITRE III.

Récit abregé de ce qui arriva à la Pinque Anne, *pendant qu'elle fut séparée de nous; du naufrage du* Wager; *& du retour de la* Séverne *& de la* Perle.

DAns le tems que la Pinque *Anne* parut à notre vue, nous fumes surpris de voir que l'Equipage d'un Vaisseau, qui arrivoit au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la maneuvre sans donner le moindre signe de foiblesse; mais nous en sumes la raison dès qu'il eut jetté l'ancre. Nous apprimes alors qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de *Mai*, c'est-à-dire, près d'un mois avant que nous fussions arrivés à l'Ile de *Juan Fernandez*: desorte que, excepté le risque de faire naufrage, l'Equipage de ce Vaisseau avoit beaucoup moins souffert que tous les autres Equipages de l'Esquadre. Suivant le rapport que ceux de l'*Anne* nous firent, ils se trouvèrent à quatre lieues de terre, le 16. de *Mai*, à 45°. 15' de Latitude Sud. Ils virèrent ensuite de bord & portèrent au Sud, mais leur voile de Peroquet de Misaine vint à se déchirer, & le vent étant O. S O. ils dérivèrent vers la terre. Le Capitaine, soit qu'il craignît de ne pouvoir se soutenir contre le Vent, soit, comme quelques-uns le crurent, qu'il fût las de tenir la Mer, porta vers la Côte, dans le dessein de trouver quelque abri, entre les Iles qui sont là en grand nombre. Effectivement, la Pinque eut le bonheur, en moins de quatre heures, de trouver un Ancrage, à l'Est de l'Ile d'*Inchin*; mais ne s'étant pas placée assez près de l'Ile, & l'Equipage n'étant pas assez fort pour filer du Cable, aussi vite qu'il étoit nécessaire, ils furent poussés à l'Est, la profondeur de l'eau allant en augmentant de vingt-cinq brasses à trente-cinq. Ils continuèrent à dériver, & le lendemain 17. de *Mai*, ils jettèrent la maitresse ancre, qui les soutint quelque tems; mais le 18. ils chassèrent encore sur leurs ancres, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent à soixante-cinq brasses d'eau & à un mille de terre. Ils ne s'attendoient alors qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroissoit fort haute & fort escarpée, sans qu'ils vissent aucun moyen de sauver le Vaisseau, ni sa charge. Leurs Chaloupes faisoient beaucoup d'eau, & ils ne voyoient aucun lieu, où ils pussent aborder, desorte que tout l'Equipage, consistant en

feize perfonnes, Matelots ou Mouffes, fe regardoit comme perdu fans reffource, d'autant plus que fi quelqu'un d'eux contre toute apparence, eût pu gagner le rivage, ils ne doutoient pas qu'il ne fût maffacré par les *Indiens* de ce Païs, qui ne connoiffent d'*Européens* que les *Efpagnols*, à qui ils ne font point de quartier. Cependant la Pinque s'approchoit toujours de ces Rochers terribles qui formoient la Côte, jufqu'à ce qu'enfin, dans le tems que l'Equipage ne s'attendoit qu'à un naufrage certain, ils apperçurent une petite ouverture entre les terres, qui leur donna une lueur d'efpérance. Ils coupèrent d'abord les cables de leurs deux ancres, & mirent le Cap vers cette ouverture, qui fe trouva l'entrée d'un Canal étroit entre une Ile & le Continent, & qui les mena à un Port excellent, auffi fûr & auffi tranquille qu'on en puiffe trouver. C'eft ainfi que dans peu de momens, ces gens pafferent d'une fituation, où ils n'avoient devant les yeux qu'une mort inévitable, à une autre où ils trouvoient la fureté, le repos & des rafraichiffemens.

La Pinque mouilla dans ce Port à vingt-cinq braffes de fond, avec une fimple Hanfière & une petite ancre de trois cens livres. Elle y refta près de deux mois, & l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut, s'y rétablit bientôt, au moyen des rafraichiffemens qu'ils y trouvèrent en abondance, & de l'eau excellente que la Terre voifine leur fournit. Comme cet endroit peut être d'une grande utilité à ceux qui navigeront fur ces Côtes, ou qui peuvent y être jettés par les vents d'Oueft, qui règnent prefque continuellement dans ces Parages, je vais donner la meilleure defcription qu'il me fera poffible de ce Port, de fa fituation & de fes avantages.

Pour faciliter la connoiffance de cet endroit à ceux qui voudront y relâcher à l'avenir, je joins ici le Plan de la Baye, où la Pinque chaffa fur fes ancres, & du Port même qui s'ouvre dans cette Baye. Ce Plan n'eft peut-être pas auffi exact qu'il feroit à fouhaiter; il eft dreffé fur les mémoires & fur les exquiffes groffières du Maître & du Chirurgien de la Pinque, que je ne crois pas de fort habiles Deffinateurs. Cependant comme les principaux points font placés fuivant l'eftime de la diftance où ils font entre eux, & que nos Marins font fort experts dans cette forte d'eftime; les erreurs ne peuvent pas être fort confidérables. A la vérité la Latitude, qui eft pourtant un article très important, n'en eft pas fort certaine, ces gens n'ayant point fait d'obfervation, ni le jour qui précéda leur entrée dans ce Port, ni celui qui fuivit leur fortie. Cependant cette Latitude ne fauroit être fort éloignée des 45°. 30'. Sud, & la

grandeur

grandeur de la Baye fait que l'incertitude, qu'il y a sur ce sujet, est moins importante. L'Ile d'*Inchin*, qui est devant cette Baye, est apparemment une des Iles des *Chonos*, que les Géographes *Espagnols* marquent en grand nombre le long de cette Côte. Elles sont habitées au rapport des mêmes Géographes, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les *Espagnols*, & par les cruautés qu'il exerce sur ceux de cette Nation qui lui tombent entre les mains. Il se pourroit bien que ce que nos Gens prirent pour le Continent fût aussi une Ile, & que la Terre ferme fût beaucoup plus reculée à l'Est. Les profondeurs de l'eau, dans les différens endroits du Port, sont suffisamment marquées dans ce Plan, aussi bien que les Canaux par où le Port communique avec la Baye. Mais il est bon d'avertir qu'il y a deux endroits propres à caréner les Vaisseaux, l'eau y étant toujours tranquille: on trouve aussi plusieurs Ruisseaux d'une eau excellente, qui tombent dans le Port, & dont quelques-uns sont si heureusement disposés, qu'on y peut remplir les futailles dans la double Chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus considérable de ces Ruisseaux est celui qui est marqué dans le Plan au N. E. du Port. Nos Gens trouvèrent quelques Poissons dans ce Ruisseau, & sur-tout quelques Mulets d'excellent goût; & ils furent persuadés que dans une meilleure saison, il étoit beaucoup plus poissonneux. Les principaux rafraichissemens qu'ils trouvèrent en cet endroit, étoient des Plantes, telles que le Celeri sauvage, les Orties, & des Coquillages, tels que des Pétoncles & des Moules d'une grandeur extraordinaire & d'un très bon gout; des Oyes en grande quantité, des Mouettes, & des Pengouins. Tous ces mêts étoient exquis pour des gens qui avoient tenu la Mer si longtems. Le Climat ne paroissoit pas rude, quoiqu'on fût au milieu de l'Hiver: les Arbres & le Gazon offroient encore quelque verdure aux yeux: & dans l'Eté, on y trouveroit sûrement plusieurs rafraichissemens qui y manquoient alors. N'en déplaise aux Auteurs *Espagnols* qui ont parlé des Habitans de ces Iles, nos Gens eurent lieu de croire qu'ils ne sont pas à beaucoup près aussi redoutables qu'on les a dépeints, ni par leur nombre ni par leur cruauté. Un autre avantage de ce Port, c'est qu'il est fort éloigné des Etablissemens des *Espagnols*, & si peu connu d'eux, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y séjourner longtems sans qu'ils en eussent connoissance. De plus c'est un lieu de facile défense; car si on étoit en possession de l'Ile qui forme le Port, & qui n'est accessible que par peu d'endroits, on pourroit avec peu de forces, garder ce

 poste,

poste, contre tous les efforts dont les *Espagnols* sont capables dans ces Quartiers. Cette Ile est aussi presque par-tout escarpée du côté du Port, & on a six brasses d'eau tout près de la Côte, desorte que la Pinque étoit ancrée à vingt toises de terre: & il seroit difficile de couper ou d'aborder au Vaisseau, protégé à cette distance, par des gens bien postés à terre, dans un lieu presque inataquable. Tous ces avantages rendent ce lieu digne d'être reconnu avec plus d'exactitude & d'attention, qu'il ne l'a encore été; & il est à espérer que l'usage, dont il peut être, n'échapera pas à l'attention du Public & de ceux qui ont la direction de notre Marine.

Cette Description devroit naturellement être suivie du récit des découvertes que fit l'Equipage de la Pinque, aux environs de cette Baye, & des avantures de ces gens pendant deux mois qu'ils y séjournèrent. Mais ils étoient en trop petit nombre, pour détacher une partie de leur monde, & l'envoyer un peu loin. Ils avoient peur & des *Espagnols* & des *Indiens*, & n'osant perdre leur Vaisseau de vue, leurs courses se bornoient aux terres qui bordent le Port. D'ailleurs le Païs des environs est si couvert de Bois & si rempli de Montagnes, qu'il est fort difficile d'y pénétrer; ainsi ces gens ne se trouvoient pas du tout en état de reconnoitre le dedans du Païs. Tout ce qu'ils en savent, c'est que certainement les Auteurs *Espagnols* nous en imposent, quand ils représentent cette Côte, comme habitée par un Peuple nombreux & redoutable. Cela n'est sûrement pas vrai, au moins pendant l'hiver, car durant tout le tems que nos gens y restèrent, ils ne virent qu'une seule famille d'*Indiens*, qui vint dans ce Port en pirogue, environ un mois après l'arrivée de la Pinque. Cette famille étoit composée d'un homme d'autour de quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mamelle. Ils avoient apparemment avec eux toutes leurs richesses, consistant en un Chien, un Chat, un Filet à pecher, une Hache, un Couteau, un Berceau, quelques écorces d'arbre pour se huter, un Dévidoir, passablement usé, un Caillou, un Fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le Maitre de la Pinque, dès qu'il les apperçut, envoya son Canot, qui les amena à bord, où il les retint de peur qu'ils n'allassent le découvrir: il eut soin néanmoins qu'ils ne fussent maltraités en aucune sorte; pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau, & la nuit seulement on les renfermoit dans le Château d'avant. Ils mangeoient avec l'Equipage qui en agissoit fort bien avec eux, & on leur

leur donnoit souvent de l'eau de vie, qu'ils aimoient beaucoup, desorte qu'au commencement ils ne paroissoient pas mécontens de la situation où ils se trouvoient: l'homme sur-tout étoit fort content quand le Maitre le menoit avec lui à la chasse, & paroissoit prendre grand plaisir lorsqu'on tiroit quelque pièce de gibier. Cependant au bout de quelque tems, il parut rêveur & inquiet de se voir prisonnier, quoique sa femme continuât dans sa gaieté ordinaire. Cet homme n'étoit nullement sot, & quoiqu'il ne pût parler que par signes avec nos gens, il ne laissoit pas de s'entretenir avec eux, & se montroit en tout curieux & grand faiseur de questions. Il étoit étonné qu'un aussi grand Vaisseau fût monté de si peu de gens, & il en concluoit qu'il falloit qu'il en fût mort beaucoup: ce qu'il exprimoit en fermant les yeux, & en se couchant, étendu sans mouvement sur le Tillac. Mais il donna une toute autre preuve de son génie, par la manière dont il s'échapa, après avoir passé huit jours à bord. Ayant remarqué que l'Ecoutille du Château d'avant étoit déclouée, il profita d'une nuit fort noire & orageuse, pour sortir avec sa femme & ses enfans par cette Ecoutille, & les faire passer par dessus les bords du Vaisseau & descendre dans le Canot. Pour empêcher qu'on ne pût le poursuivre, il coupa les Hansières qui retenoient la Chaloupe & sa Pirogue, à l'arrière du Vaisseau, & d'abord rama vers terre. Il se conduisit en tout ceci avec tant de diligence & si secrettement, que, quoiqu'on fit bon quart sur le demi-pont, il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, dans le tems qu'il s'éloignoit du Vaisseau, & qu'il étoit trop tard pour songer à le poursuivre. D'ailleurs l'Equipage n'avoit plus ni Canot ni Chaloupe, il eut même assez de peine à les ratraper, & l'inquiétude où ils furent à l'occasion de cette perte fut une partie de la vengeance que l'*Indien* tira d'eux, pour l'avoir retenu malgré lui. De plus il leur donna une alarme bien vive dans le moment qu'il s'enfuit, car ceux qui étoient de quart, au prémier bruit qu'ils entendirent, ayant crié, *aux Indiens*; l'Equipage se réveilla en sursaut dans la plus grande frayeur, se croyant déja assailli par une Flotte de Pirogues armées.

Si l'adresse & la résolution que marqua ce *Sauvage* avoit été employées pour quelque coup plus important, que la délivrance de sa petite famille, elles auroient suffi pour le placer au nombre des hommes illustres. L'Equipage du Vaisseau lui rendit justice, & fut fâché d'avoir été obligé, pour leur propre sureté, à ôter la liberté à un homme qui méritoit leur estime. Quelques-uns d'entre eux, supposant que cet *Indien* rodoit encore dans les Bois qui sont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de

provisions, engagèrent le Maitre à exposer dans un endroit qui leur parut convenable, les vivres qu'ils crurent pouvoir être les plus agréables à leur prisonnier échappé: & ils furent persuadés que cette attention ne lui avoit pas été inutile; car quelque tems après, on ne trouva plus ces vivres, au lieu où on les avoit mis, & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés.

D'autres cependant conjecturèrent que cet *Indien* avoit gagné l'Ile de *Chiloé*, & craignirent qu'il ne donnât connoissance de leur séjour dans ce Port aux *Espagnols*, qui pourroient facilement venir les surprendre. A cette occasion, ils obtinrent du Maitre de la Pinque, de supprimer l'usage qu'il avoit établi de faire tirer tous les soirs un coup de Canon, par une imitation assez ridicule, de ce qui se pratique sur les Vaisseaux de guerre: c'est une circonstance qui sera rappellée dans la suite. Le Maitre prétendoit que ces coups de Canon rendroient son Vaisseau plus respectable aux Ennemis, en cas qu'il s'en trouvât à portée de les entendre, & qu'ils étoient une marque qu'on étoit sur ses gardes; mais enfin on lui fit comprendre que sa plus grande sureté consistoit à être bien caché, & que ces coups de Canon ne pouvoient servir qu'à le faire découvrir, & à guider l'Ennemi vers l'endroit où il étoit. Enfin, l'Equipage étant suffisamment remis de ses fatigues, & ayant fait le bois & l'eau, dont ils avoient besoin, ils mirent en Mer, & eurent un passage heureux à l'Ile de *Juan Fernandez*, où ils arrivèrent le 16. d'*Aout*, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent.

Anne fut, comme je l'ai dit ci-dessus, le dernier Vaisseau qui nous joignit au rendez-vous. Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, la *Séverne*, la *Perle* & le *Wager*, qui nous servoit d'Arcénal. Les deux prémiers nous quittèrent vers le Cap *Noir*, & nous apprimes depuis, qu'ils étoient retournés au *Brézil:* de sorte que de tous les Vaisseaux qui avoient gagné la Mer du *Sud*, il ne nous manquoit que le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheap*. Ce Vaisseau avoit à bord quelques pièces de Canon avec leurs affuts de Campagne, quelques Mortiers à la Coehorn, des provisions de guerre, & des outils propres pour la guerre de terre. Le Capitaine *Cheap* savoit que tout cela étoit destiné principalement contre *Baldivia*, que nous avions dessein d'attaquer pour notre prémière entreprise; il craignit d'arriver le dernier à ce rendez-vous, & qu'on ne s'en prît à lui, si le reste de l'Escadre se rendoit avant lui devant cette Place, & que cette expédition vînt à échouer, ou à souffrir le moindre délai.

Mais

Mais dans le tems, que plein de ces idées, il se pressoit le plus qu'il pouvoit pour gagner le rendez-vous de l'Ile de *Socoro*, & ensuite celui de *Baldivia*, il eut connoissance de terre, le 14. de *Mai* vers les 47°. de Latitude Méridionale. Il fit tout ce qu'il put pour s'en éloigner, & dans les mouvemens qu'il se donna pour hâter la maneuvre nécessaire pour cet effet, il eut le malheur de tomber de l'Echelle de poupe, & de se démettre l'épaule. Cet accident mit le Capitaine hors d'état d'agir, & n'avança pas la maneuvre; outre cela le Vaisseau étoit extrêmement délabré, ainsi l'Equipage ne put jamais lui faire gagner le large; bien loin delà, il dériva de plus en plus vers la Côte, & le lendemain à la pointe du jour il toucha sur une roche cachée, & peu après échoua entre deux petites Iles, à la portée du fusil du rivage.

Le Vaisseau resta entier assez longtems, & l'Equipage pouvoit facilement se sauver & gagner la Terre; mais le désordre s'y mit, & plusieurs d'entre eux, au-lieu de penser à leur sureté, & de faire attention au triste état où ils étoient réduits, se mirent à piller, & s'armant des premières armes qu'ils trouvèrent sous leur main, ils menacèrent de mort quiconque oseroit s'y opposer. Leur fureur s'augmenta encore, par les Liqueurs qu'ils trouvèrent à bord, & dont ils s'enivrèrent à tel point, que quelques-uns tombèrent entre les ponts, où l'eau entroit déja, & s'y noyèrent, étant hors d'état de s'en retirer & de gagner les endroits qui étoient encore à sec. Le Capitaine fit de son mieux, pour emmener tout son Equipage à terre, mais il fut obligé d'abandonner ces Mutins, & de suivre ses Officiers & ceux qui furent assez sages pour obéir à ses ordres. Il eut encore la bonté de renvoyer les Chaloupes à bord, & de faire presser ceux qui y étoient restés de penser à leur propre conservation; mais ses exhortations furent inutiles. Le lendemain, il fit une espèce de tempête, & le Vaisseau paroissant prêt à se briser, les Mutins commencèrent à s'appercevoir du péril qu'ils couroient & à souhaiter d'aller à terre. Leur fureur pourtant ne diminua pas pour cela, car comme la Chaloupe ne venoit pas aussi vite qu'ils le souhaitoient, ils pointèrent une pièce de Canon de 4. livres de balle qui étoit sur le demi-pont, contre la Hute où le Capitaine étoit logé, & tirèrent deux coups dont les boulets passèrent justement au-dessus de cette Hute.

On peut juger par cet échantillon de l'anarchie, & du désordre qui regnèrent parmi ces gens dès qu'ils eurent tous gagné la terre. Ils s'étoient mis en tête que toute autorité des Officiers cessoit par la perte

du

du Vaiſſeau: & comme ils ſe trouvoient ſur une Côte déſerte, où ils ne pouvoient guère s'attendre à d'autres vivres qu'à ceux qu'ils pourroient tirer de leur Vaiſſeau échoué, cette infortune augmenta encore la discorde parmi eux. Car le travail néceſſaire pour ſauver ces vivres, l'ordre dans leur diſtribution, & le ſoin pour les garder & les conſerver manquant également, faute de ſubordination, la faim d'un côté, les vols & les *cachoteries* de l'autre, mirent tant d'aigreur & d'animoſité entre ces gens, qu'il n'y eut plus aucun moyen de leur faire entendre raiſon.

A tous ces ſujets de diviſion, il s'en joignit un autre ſur un point des plus importans dans l'état où ils ſe trouvoient: il s'agiſſoit des meſures qu'ils devoient prendre pour en ſortir. Le Capitaine étoit réſolu à accommoder les Chaloupes du mieux qu'il ſeroit poſſible & à tirer vers le Nord. Il avoit encore une centaine d'hommes en état de ſervir; il avoit ſauvé du Vaiſſeau, quelques armes à feu & quelques munitions, & il ne doutoit pas qu'il ne pût ſe rendre maitre de tout Vaiſſeau *Eſpagnol*, tel qu'on les trouve dans ces Mers. Il étoit très probable qu'ils en rencontreroient quelqu'un aux environs de *Chiloé* ou de *Baldivia*, & qu'après l'avoir pris, il leur ſerviroit à ſe tranſporter au rendez-vous de *Juan Fernandez*; & quand cette reſſource leur eût manqué, leurs Chaloupes pouvoient à la rigueur leur ſuffire pour cette traverſée. Mais ce projet, quelque ſage qu'il fût, ne plut nullement au plus grand nombre. Ils étoient rebutés par les ſouffrances & les dangers qu'ils avoient eſſuyés, & incapales de ſoutenir plus longtems l'idée d'une entrepriſe, traverſée déja par tant de malheurs, deſorte que la pluralité des voix alla à allonger la double Chaloupe, & à s'en ſervir auſſi bien que des autres Chaloupes pour tirer vers le Sud, paſſer le Détroit de *Magellan*, ranger la Côte Orientale de l'*Amérique Méridionale* juſqu'au *Brézil*, où ils ne doutoient pas d'être bien reçus, & de trouver moyen de regagner l'*Angleterre*. Ce voyage ne pouvoit manquer d'être plus hazardeux & de plus longue haleine, que celui que propoſoit le Capitaine; mais il leur offroit l'idée flatteuſe du retour, & l'eſpérance de revoir leur Patrie; & cela ſeul ſuffiſoit pour les attacher opiniâtrément à ce projet. Le Capitaine n'eut donc d'autre reſſource que de céder au torrent, & de feindre de ſe conformer à leur réſolution, en gardant par devers ſoi le deſſein d'y apporter tous les obſtacles ſecrets qu'il pourroit: en particulier il tâcha de diriger l'ouvrage qu'on faiſoit pour allonger la double Chaloupe, de ſorte que ce bâtiment, quoique propre à la traverſée juſqu'à l'Ile de *Juan Fernandez*, ne le parut pas pour une Navigation auſſi longue que celle qu'il leur falloit faire pour gagner le *Brézil*.

Le

Le Capitaine prit un peu trop tard le parti de la diſſimulation: en s'oppoſant d'abord ouvertement au projet favori de ſon Equipage, il l'indiſpoſa contre lui; & un accident qui ſurvint malheureuſement augmenta de beaucoup cette aigreur. Un Bas Officier, nommé *Cozens*, avoit toujours paru à la tête des Mutins; il avoit déja eu ſouvent des querelles avec les Officiers, qui reſtoient attachés au Capitaine, & avoit même inſulté celui-ci avec la dernière inſolence. Comme ſa brutalité & ſa pétulance ne faiſoient que croître de jour en jour, on ne douta point qu'il ne ſe couvât quelque complot dont *Cozens* étoit le Chef; & dans cette perſuaſion le Capitaine & ſes amis ſe tenoient toujours ſur leurs gardes. Un jour que le Munitionaire avoit, par ordre du Capitaine, retranché la ration à un homme qui ne vouloit pas travailler, *Cozens* vint ſe mêler de cette affaire, ſans même que cet homme l'en priât, & inſulta le Munitionaire, qui, de ſon côté, n'étant point du tout endurant & piqué peut-être d'ailleurs contre *Cozens*, cria à la mutinerie, il ajouta que le Coquin avoit des piſtolets, & lui en tira un coup lui-même, dont pourtant il le manqua. Le Capitaine, à ce bruit, ſortit de ſa Tente, & ne doutant pas que ce coup n'eût été tiré par *Cozens* & ne fût le ſignal d'une ſédition, lui tira, ſans héſiter, un coup de piſtolet à la tête, dont il mourut au bout de quinze jours.

Cette bruſque expédition, quoiqu'elle révoltât les eſprits, leur en impoſa en même tems, & les rendit pour quelque tems plus ſoumis à l'autorité du Capitaine: mais vers le milieu d'*Octobre*, que la double Chaloupe fut preſque achevée & que tout ſe préparoit pour le départ, les Mutins s'apperçurent que le Capitaine traverſoit ſous main leur retour par le Détroit de *Magellan*, & craignirent qu'il ne vînt enfin à bout de faire échouer ce projet. Là-deſſus, ils ſe déterminèrent à le dépoſer & à l'arrêter priſonnier, ſous prétexte de le ramener en *Angleterre* pour y être jugé ſur le meurtre de *Cozens*. En effet ils lui donnèrent des gardes, quoiqu'ils fuſſent cependant bien éloignés de vouloir l'emmener avec eux; ils ſavoient trop bien ce qui les attendoit en *Angleterre*, s'ils y arrivoient avec leur Capitaine. Dès qu'ils furent prêts à mettre en Mer, ils le remirent en liberté, ne lui laiſſant, pour lui & pour le petit nombre de ceux qui voulurent courir même fortune avec lui, que le *Jol*. A quoi le Bateau à rame fut enſuite ajouté, parce que ceux qui le montoient ſe laiſſèrent perſuader à rejoindre le Capitaine.

Lorſque le *Wager* fit naufrage, il n'y reſtoit à bord qu'environ cent

trente perſonnes. De ce nombre, il en mourut plus de trente durant leur ſéjour en cet endroit; près de quatre-vingts tirèrent vers le Sud, dans la Chaloupe & le Canot; & il ne reſta après leur départ que dix-neuf perſonnes avec le Capitaine; c'en étoit bien aſſez pour remplir le *Jol* & le Bateau à rame, les ſeuls bâtimens qu'on leur eût laiſſés. Ce fut le 13. d'*Octobre*, cinq mois après le naufrage du Vaiſſeau, que partirent ceux qui tirèrent vers le Sud, en prenant congé par trois ſaluts de la voix, du Capitaine qui étoit ſur le rivage, avec Mr. *Hamilton*, Lieutenant dans les Troupes de débarquement & le Chirurgien. Ces Mutins n'arrivèrent à *Rio Grande*, dans le *Brézil*, que le 29. de *Janvier*. Ils laiſſèrent une vintaine des leurs en différens endroits où ils touchèrent; & la miſère leur en ayant enlevé encore plus ſur la route, ils étoient réduits à trente hommes, lorſqu'ils arrivèrent dans ce Port. C'eſt ce qui ne paroitra pas ſurprenant ſi l'on fait attention à la hardieſſe de leur entrepriſe: ſans parler de la longueur du Voyage, leur Bâtiment étoit à peine aſſez grand pour les contenir tous, le peu de proviſions qu'ils avoient pu ſauver du naufrage du Vaiſſeau ne leur ſuffiſoit pas à beaucoup près, & le ſeul Canot qu'ils euſſent, & qu'ils tiroient en ouaiche, ſe détacha & périt, de ſorte que manquant de proviſions & d'eau, il leur étoit ſouvent impoſſible de deſcendre à terre, pour y en chercher.

Dès que ces gens furent partis, le Capitaine propoſa à ceux qui étoient reſtés avec lui de mettre en Mer avec le *Jol* & le Bateau à rame, pour gagner vers le Nord; mais le tems fut ſi rude, & la difficulté de ſe pourvoir de proviſions étoit ſi grande, qu'il ſe paſſa encore deux mois avant qu'ils puſſent partir. Il paroit que l'endroit où les jetta le naufrage de leur Vaiſſeau, n'eſt pas une partie du Continent, comme ils l'avoient d'abord cru, mais une Ile qui en eſt à quelque diſtance, & où l'on ne trouve rien autre choſe que des coquillages, & quelques herbages. Ceux qui avoient abandonné le Capitaine avoient emporté la plus grande partie des proviſions, qu'on avoit pu ſauver du naufrage, ainſi le Capitaine & ceux qui étoient avec lui, ſe trouvoient ſouvent réduits à de grandes néceſſités; car ils étoient réſolus de conſerver le peu de proviſions qu'ils avoient, pour leur voyage. Durant leur ſéjour dans cette Ile, que les Matelots nommèrent l'Ile du *Wager*, ils virent de tems en tems un ou deux Canots d'*Indiens*, qui y abordèrent & troquèrent avec nos gens quelques Poiſſons & autres vivres. Ces rafraichiſſemens euſſent peut-être été plus abondans dans une autre ſaiſon; car il y avoit

plus

plusieurs hutes d'*Indiens* sur le rivage, & il est à croire que dans le milieu de l'Eté, plusieurs de ces Sauvages viennent y passer quelque tems pour la pêche: il semble par ce que nous avons rapporté dans le récit des avantures de la Pinque *Anne*, que c'est l'usage des Peuples de ces Quartiers de fréquenter cette Côte pendant l'Eté, pour y faire leur pêche, & de se retirer pendant l'Hiver, dans des Climats plus doux vers le Nord.

En faisant mention de l'*Anne*, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il est fâcheux que l'Equipage du *Wager* ignorât que cette Pinque fût si près d'eux; car elle n'en étoit pas à plus de trente lieues, & aborda à cette Côte à peu près dans le même tems qu'eux. C'étoit un bon Bâtiment assez grand pour les recevoir tous à bord, & les transporter à *Juan Fernandez.* Je crois même qu'il étoit encore moins éloigné d'eux que je ne viens de dire; car l'Equipage du *Wager* entendit plusieurs fois le bruit d'un coup de Canon, que je ne doute pas avoir été celui que le Maitre de l'*Anne* faisoit tirer tous les soirs; d'autant plus que l'heure où ce bruit fut entendu par les gens du *Wager* s'y rapporte fort bien. Mais il est tems de revenir au Capitaine *Cheap* & à ses gens.

Ils s'embarquèrent dans le Bateau à rame & dans le *Jol*, le 14. de *Décembre*, après avoir chargé toutes les provisions qu'ils purent tirer du Vaisseau échoué. Leur dessein étoit de porter au Nord; mais à peine avoient-ils été une heure en Mer, que le vent devint si violent & les vagues si hautes, qu'ils se virent obligés de peur de périr, à jetter en Mer la plus grande partie de leurs provisions. Cette perte étoit terrible pour eux, & irréparable dans l'état où ils se trouvoient: cependant il ne leur restoit d'autre parti à prendre que de continuer leur voyage, & d'aborder à terre aussi souvent qu'ils pouvoient pour y chercher les moyens de subsister. Quinze jours après cet accident, il leur en arriva un autre non moins funeste, le *Jol* coula à fond, étant à l'ancre, & un de ceux qui étoient dedans fut noyé, & comme le Bateau à rame n'étoit pas assez grand pour les contenir tous, ils se virent réduits à la dure nécessité d'abandonner quatre Soldats de la Marine sur ces Côtes désertes. Ils continuèrent cependant à porter vers le Nord, malgré tous ces désastres, toujours contrariés par les vents, & obligés de tems en tems d'interrompre leur cours, pour chercher quelques vivres. Enfin, vers la fin de *Janvier*, après avoir tenté trois fois inutilement de doubler une pointe de terre, qu'ils prenoient pour le Cap, nommé par les *Espagnols*, de *Tres Montes*, il fut résolu unanimement de renoncer à une entreprise,

 qui

qui se trouvoit impraticable, & de retourner à l'Ile du *Wager*, qu'ils regagnèrent vers le milieu de *Février*, découragés au dernier point, & mourans de faim & de fatigue.

A leur arrivée à cette Ile, ils eurent le bonheur de trouver plusieurs morceaux de viande salée, emportées du Vaisseau échoué & qui flottoient sur la Mer. Ce secours leur vint le plus à propos du monde, & pour comble de bonheur, il arriva peu après en cet endroit, deux Canots d'*Indiens*. Un de ces Sauvages, natif de *Chiloé*, parloit un peu l'*Espagnol*. Comme le Chirurgien, qui étoit resté avec le Capitaine *Cheap*, entendoit cette langue, il conclut avec l'*Indien*, un marché par lequel ce dernier s'engageoit à conduire le Capitaine & les gens dans leur Bateau à rame, à *Chiloé*, à condition que ce Bâtiment & tout ce qui y appartenoit lui demeureroit pour sa peine. Après cet accord, les onze personnes, à quoi toute cette Troupe étoit réduite, s'embarquèrent dans le Bateau à rame, le 6. de *Mars*, pour cette nouvelle expédition; mais peu de jours après, le Capitaine & quatre de ses principaux Officiers, étant à terre, les six autres qui étoient restés dans le Bateau à rame avec un autre *Indien*, remirent en Mer & ne revinrent point. Ceux qui furent laissés à terre avec le Capitaine *Cheap*, étoient Mr. *Byron*, Mr. *Hamilton*, Lieutenant de la Marine, *Campbell*, Bas Officier, & *Elliot*, Chirurgien. Il y avoit déja longtems que leurs malheurs paroissoient arrivés au comble; mais ils s'apperçurent bien alors que la situation, où ils se trouvoient, étoit beaucoup plus triste, que toutes celles par lesquelles ils avoient passé. Ils se voyoient abandonnés sur une Côte déserte, sans vivres & sans aucun moyen d'en recouvrer; armes, munitions, hardes, tout en un mot étoit resté dans le Bateau à rame, à l'exception des chétifs habits dont ils étoient couverts.

Ils avoient eu tout le tems de peser toutes les circonstances de leur malheur, & de se persuader qu'il étoit sans remède, lorsqu'ils découvrirent dans le lointain un Canot où se trouvoit avec sa famille l'*Indien*, qui avoit entrepris de les conduire à *Chiloé*. Il ne fit aucune difficulté de venir les joindre, car il n'avoit quitté nos gens que pour aller pecher, & les avoit en attendant confié à cet autre *Indien*, que ceux qui étoient restés dans le Bateau à rame, avoient emmené avec eux. Mais lorsqu'il fut à terre, & qu'il ne vit plus ni le Bateau à rame, ni son Compagnon, il en parut frappé, & on eut grand' peine à lui persuader que cet autre *Indien* n'avoit pas été massacré. Enfin pourtant convaincu par tout ce

qu'on

qu'on lui dit, il entreprit encore de les mener aux Etabliſſemens *Eſpagnols*, & de les nourir ſur la route, ce qui lui étoit facile, vu l'habileté commune à tous les *Indiens*, en fait de Peche & de Chaſſe. Ce fut vers le milieu de *Mars*, que ces cinq Meſſieurs partirent pour *Chiloé*, après que l'*Indien* leur eut raſſemblé les Canots néceſſaires, & engagé quelques-uns de ſes voiſins à les naviguer. Mr. *Elliot*, le Chirurgien, mourut peu après leur embarquement, & ils ſe trouvèrent réduits à quatre. Enfin au bout d'un voyage très difficile par Mer & par terre, Mrs. *Cheap*, *Byron*, & *Campbell*, arrivèrent au commencement de *Juin* à *Chiloé*, où les *Eſpagnols* les reçurent avec beaucoup d'humanité. Pour Mr. *Hamilton*, une querelle ſurvenue entre les *Indiens* retarda ſon voyage, & il n'arriva que deux mois après les autres. Il s'étoit écoulé douze mois depuis le naufrage du *Wager*, lorſque cette Troupe, réduite de vingt perſonnes à quatre, termina cette courſe fatiguante, & il étoit bien tems; car pour peu qu'elle eût durée, il n'y pas d'apparence qu'il en fût réchappé un ſeul. Le Capitaine eut bien de la peine à ſe remettre, & ils ſe trouvoient réduits tous quatre ſi bas, par les mauvais tems, les travaux, & la miſère qu'ils avoient eſſuiée, qu'il eſt étonnant qu'ils ayent pu en revenir. Après quelque ſéjour à *Chiloé*, ils furent tranſportés à *Valparaiſo*, & delà à *St. Jago*, Capitale du *Chili*, où ils demeurèrent plus d'une année; & au bout de ce tems, ſur la nouvelle d'un Cartel reglé entre la *Grande Bretagne* & l'*Eſpagne*, le Capitaine *Cheap*, & Mrs. *Byron* & *Hamilton*, eurent permiſſion de retourner en *Europe*, à bord d'un Vaiſſeau *François*. Pour Mr. *Campbell*, il changea de Religion, pendant ſon ſéjour à *St. Jago*, & s'en fut à *Buénos Ayres* avec *Pizarro* & ſes Officiers, avec leſquels il paſſa en *Eſpagne*, à bord de l'*Aſie*. Les mouvemens qu'il ſe donna pour entrer au ſervice de cette Couronne, ne réuſſirent pas, & il repaſſa en *Angleterre*, pour tâcher d'y rentrer dans le ſervice. Il a publié depuis le récit de ſes avantures, & dans cet Ouvrage il ſe plaint fort du tort qu'on lui a fait, & nie qu'il ait jamais été au ſervice d'*Eſpagne*. Mais les offres qu'il a faites à cette Cour, & ſon changement de Religion, ſont, à ce qu'il ſait fort bien, deux ſujets ſuſceptibles de preuves, auſſi a-t-il jugé à propos de laiſſer ces deux articles dans un profond ſilence. Après ce détail des avantures de l'*Anne* & des malheurs du *Wager*, je reviens à ce qui nous arriva à nous-mêmes.

CHAPITRE IV.

Ce qui nous arriva à l'Ile de Juan Fernandez, *depuis l'arrivée de la Pinque* Anne, *jusqu'à notre départ de cette Ile.*

HUit jours après l'arrivée de la Pinque, le *Tryal-Sloop*, qui avoit été envoyé à la découverte de l'Ile de *Masa-Fuéro*, revint nous joindre, après avoir fait le tour de cette Ile, sans y voir aucun des Vaisseaux de notre Escadre. Comme cette Ile fut mieux reconnue à cette occasion, qu'elle ne l'a jamais été, & ne le sera peut-être à l'avenir, je vais rapporter ce que les Officiers du *Tryal-Sloop*, nous en dirent. Il n'est pas impossible, que cela n'ait son utilité dans la suite.

Les Auteurs *Espagnols* parlent de deux Iles de *Juan Fernandez*, la grande & la petite. La prémière est celle où nous étions ancrés, & la petite celle que nous allons décrire, & à laquelle ces Auteurs donnent le nom de *Masa-Fuéro*, parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le *Tryal-Sloop* trouva qu'elle étoit à vingt-deux lieues de *Juan Fernandez*, & à l'Ouest vers le Sud. Elle est plus grande, qu'on ne la fait d'ordinaire: on la dépeint comme un Rocher stérile, sans bois, sans eau, & absolument inaccessible. Nos gens trouvèrent pourtant qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux Ruisseaux qui tombent dans la Mer; ils virent aussi un endroit au Nord de l'Ile, où un Vaisseau peut ancrer, quoique l'ancrage n'y soit pas trop bon; car le rivage a fort peu d'étendue, & est escarpé: d'ailleurs l'eau y a trop de profondeur, desorte qu'il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les Vents hormis celui de Sud. Outre ces inconvéniens, il y a une bande de roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Ile, à deux milles au large; à la vérité la Mer qui y brise continuellement les fait aisément reconnoître, ce qui les rend peu dangereuses. Cette Ile a l'avantage, par dessus celle de *Juan Fernandez*, d'être bien peuplée de Chèvres; & ces Animaux, n'ayant jamais été inquiétés, n'étoient nullement difficiles à approcher, jusqu'à ce que les coups de fusil les eurent effarouchées: car les *Espagnols*, dans l'idée que cette Ile ne pouvoit pas être de grande importance pour leurs Ennemis, n'ont point daigné y faire de dégat, & ne l'ont point peuplée de Chiens comme celle de *Juan Fernandez*. Nos gens y trouvèrent

auſſi grand nombre de Veaux marins & de Lions marins; en un mot ils jugèrent, que quoiqu'il y eût des inconvéniens à choiſir cette Ile pour un lieu de relâche, elle pouvoit pourtant en ſervir en cas de néceſſité, ſur-tout pour un Vaiſſeau ſeul, qui auroit quelque raiſon de craindre de rencontrer à *Juan Fernandez* un Ennemi ſupérieur. Les deux Planches ci-jointes donnent deux vues de cette Ile, l'une du N. E. & l'autre du Sud. Voila tout ce que j'avois à en dire.

Nous employames la fin du mois d'*Aout* à décharger les proviſions de la Pinque; & nous eumes le chagrin de nous apercevoir qu'une grande partie de notre biſcuit, ris, gruau, &c. étoit gâtée. Ce malheur venoit de ce que ce Bâtiment, ayant beaucoup travaillé, dans de rudes Tempêtes, avoit fait eau, ce qui avoit été cauſe que pluſieurs des bariques, dont il étoit chargé, s'étoient pourries, & que les ſacs avoient été mouillés. La Pinque, après que nous l'eumes déchargée, nous étant inutile, le Commandeur, ſuivant les ordres qu'il avoit de l'Amirauté, fit ſavoir à Mr. *Gerard*, Maître de ce Vaiſſeau, qu'il lui donnoit ſon congé, & lui remit un certificat du tems qu'il avoit ſervi. Avec cet Acte, Mr. *Gerard* étoit en liberté de ramener ſon Bâtiment en *Angleterre*, ou de gagner tel Port, où il eût cru pouvoir trouver à charger, au plus grand profit de ſes Propriétaires; mais il ſavoit trop bien que ſon Bâtiment n'étoit pas en état d'entreprendre un tel voyage. Il écrivit donc le lendemain, en réponſe à Mr. *Anſon*, que la grande quantité d'eau que faiſoit la Pinque, durant le paſſage autour du Cap *Horn*, & dans les Tempêtes qu'ils avoient eues ſur les Côtes du *Chili*, lui faiſoit craindre que le fond de cale n'en fût en mauvais état: que les Oeuvres mortes vers la Poupe étoient pourries; que le Bau de Lof étoit rompu; & qu'enfin, il ne croyoit pas poſſible que ce Vaiſſeau pût tenir la Mer ſans être entiérement radoubé. La concluſion étoit une prière au Commandeur, qu'il lui plût d'ordonner aux Charpentiers de l'Eſcadre, de viſiter ce Bâtiment & d'en faire leur rapport. C'eſt ce que Mr. *Anſon* accorda, & les Charpentiers eurent ordre de faire cette viſite avec tout le ſoin poſſible, d'en faire leur rapport par écrit & ſigné d'eux tous; & d'y apporter d'autant plus d'attention, qu'ils devoient être prêts à confirmer ce rapport en tems & lieu, par ſerment. Conformément à ces ordres, les Charpentiers ſe mirent d'abord à viſiter la Pinque, & firent le lendemain le rapport ſuivant: Que l'*Anne* n'avoit pas moins de douze Courbes & de quatorze Baux rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré

pré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre-goutières étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Taquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, ils avoient trouvé le Franc-bord en très mauvais état; & enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Qu'ainsi ils certifioient, que la Pinque ne pouvoit, sans courir risque de périr, remettre en Mer, à moins que d'avoir prémierement bien été réparée.

Le radoub de la Pinque, tel que les Charpentiers le proposoient, étoit une chose absolument impossible, dans la situation où nous étions, tout le bois & le fer que nous aurions pu trouver sur l'Escadre n'y auroit pas suffi. Ainsi le Maitre se voyant confirmé dans son opinion, par le jugement des Charpentiers, prit le parti de présenter une requête à Mr. *Anson*, pour le prier au nom de ses Propriétaires, de vouloir acheter le Corps & les Agrés de la Pinque, pour l'usage de l'Escadre, vu que ce Bâtiment n'étoit pas en état de tenir la Mer. Mr. *Anson* là-dessus fit faire un Inventaire exact & une estimation de tout ce qui appartenoit à l'*Anne*, & comme il s'y trouva bien des choses qui pouvoient encore servir, & qui nous venoient bien à point, il conclut avec Mr. *Gerard*, le marché du tout, pour la somme de 300. liv. sterlings. La Pinque fut donc dégradée, & Mr. *Gerard* avec le reste de son Equipage, passa à bord du *Gloucester*, qui étoit le Vaisseau qui avoit le plus besoin de monde. Dans la suite un ou deux de ses gens passèrent à bord du *Centurion*, à leur requête: ils avoient de la répugnance à servir à même bord, avec leur ancien Maitre, dont ils croyoient avoir sujet de se plaindre.

Tout cela nous mena jusqu'au commencement de *Septembre*. Vers ce tems-là nos gens se trouvèrent assez bien rétablis du Scorbut, pour qu'on ne craignît plus d'en voir mourir de cette maladie. C'est ce qui m'a déterminé à choisir ce période pour y placer le compte de ceux que nous perdimes: compte, qui servira à donner l'idée des maux que nous avions soufferts & des forces qui nous restoient. Il nous étoit mort à bord du *Centurion*, depuis notre départ de *Ste. Hélène*, deux cens quatre-vingts & douze hommes, & il nous en restoit deux cens & quatorze. Voila sans doute une terrible mortalité; mais l'Equipage du *Gloucester* souffrit bien davantage; car quoique moins fort que le nôtre, il perdit le même nombre d'hommes, & n'en eut de reste que quatre-vingts & deux. La mortalité auroit naturellement dû être encore plus grande sur le *Tryal-Sloop*,

dont

dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le Tillac; ce fut pourtant tout le contraire; il n'y mourut que quarante-deux hommes & il en réchappa trente-neuf. Les Soldats de la Marine & les Invalides furent plus maltraités par les maladies, que les Matelots; il y avoit eu à bord du *Centurion*, cinquante Invalides & soixante & dix-neuf Soldats de la Marine; des prémiers, il en réchappa quatre, y compris les Officiers, & des seconds, onze. A bord du *Gloucester*, tous les Invalides périrent, & de quarante-huit Soldats de la Marine, il n'en resta que deux. En un mot, nos trois Vaisseaux, à leur départ d'*Angleterre*, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes; & au tems dont je parle, il nous en étoit mort six cens vingt-six; il nous en restoit donc trois cens & trente-cinq, les Mousses compris. Ce nombre ne suffisoit pas, à beaucoup près, pour former un Equipage pour le *Centurion*, & étoit à peine capable de fournir à la maneuvre nécessaire, sur nos trois Vaisseaux, en y employant toutes leurs forces. L'idée de l'extrême foiblesse où nous nous trouvions réduits, étoit d'autant plus triste, que nous ne savions pas alors, ce qu'étoit devenue l'Escadre de *Pizarro*, & que nous devions supposer qu'une partie au moins de cette Escadre auroit gagné la Mer du *Sud*. A la vérité, nous savions par notre propre expérience, qu'ils ne pouvoient faire ce passage, sans souffrir beaucoup; mais d'un autre côté, tous les Ports de ces Mers leur étoient ouverts, & toute la puissance du *Pérou* & du *Chili*, prête à les secourir de ce dont ils pourroient avoir besoin & à les recruter suffisamment. Nous avions eu de plus quelque connoissance, qu'on équipoit une Escadre à *Callao*; & quelque méprisables que soient les Vaisseaux & les Marins de ces Quartiers, rien de ce qui pouvoit porter le nom de Vaisseau de guerre ne pouvoit être plus foible que nous. Quand même nous n'aurions rien eu à craindre des forces Navales des *Espagnols*, notre foiblesse seule nous mettoit dans la situation la plus désagréable, nous ne pouvions attaquer une seule Place, un peu considérable; car en risquant de perdre seulement vingt hommes, nous risquions le tout: ainsi, nous nous voyions dans la nécessité de nous contenter de quelques chétives prises, que nous pourrions faire en Mer, avant que d'être découverts: après quoi il ne nous restoit d'autre parti à prendre que de nous en retourner au plus vite, trop contens de regagner notre Patrie. Je laisse à imaginer les triomphes que l'ostentation des *Espagnols* eût pu faire du peu de succès d'une entreprise, qui leur avoit causé les plus vives appréhensions, & qui n'au-

roit échoué pourtant ni par leur valeur ni par notre faute. Telle étoit notre situation; & quoique l'évènement nous ait été beaucoup plus avantageux que nous n'avions lieu de l'attendre, les maux que nous éprouvames avant que de le voir arriver furent tels que, si on nous les avoit prédits dans ce tems-là, nous les aurions surement cru insurmontables. Mais revenons à notre histoire.

Vers le commencement de *Septembre*, nos gens étant assez bien remis, & la saison propre à naviguer dans ces Mers approchant, nous nous évertuames & travaillames à force à mettre nos Vaisseaux en état de partir. Du Mât de Misaine de la Pinque, nous fimes un grand Mât pour le *Tryal-Sloop*; & comme nous nous flattions encore de voir arriver les autres Vaisseaux de l'Escadre, nous destinames le grand Mât de la Pinque, à servir de Mât de Misaine pour le *Wager*. Tandis que nous étions ainsi occupés, nous découvrimes au N. E., le 8. à onze heures du matin, un Bâtiment, qui s'approcha jusqu'à ce que ses basses voiles parurent sur l'horizon. Nous ne doutions pas que ce ne fût un Vaisseau de notre Escadre, lorsque nous remarquames qu'au-lieu de continuer à porter sur l'Ile, le Vaisseau changeoit de cours, & s'éloignoit en tirant vers l'Est; ce qui nous fit croire que ce pourroit être un Navire *Espagnol*. Dans cette incertitude, il fut conclu de lui donner la chasse, & comme le *Centurion* étoit plus à portée que les autres, tout notre Equipage s'y transporta, & travailla avec beaucoup d'ardeur à mettre à la voile, ce que nous fimes vers les cinq heures du soir. Cependant le Vent étoit si foible, que nous fumes obligés d'employer toutes nos Chaloupes à nous remorquer hors de la Baye; encore dura-t-il si peu, qu'après nous avoir poussés à deux ou trois lieues en Mer, il dégénéra en calme tout plat. La nuit survenant alors nous perdimes de vue le Vaisseau que nous poursuivions, & nous attendimes le jour avec impatience, espérant qu'il seroit retenu par le calme, aussi bien que nous. Il est vrai que le contraire pouvoit facilement arriver, parce qu'il étoit plus avant en Mer que nous; aussi, quand le jour revint, il avoit si bien pris le large, qu'on ne pouvoit plus le découvrir du haut de notre grand Mât. Comme nous ne pouvions plus douter que ce ne fût un Navire ennemi, & que c'étoit le prémier que nous eussions vu dans ces Mers, nous résolumes de n'en pas abandonner légèrement la chasse. Dans ce même tems, une petite brize s'étant élevée de l'O. N. O. nous hissames nos Mâts & Vergues de Peroquets, tendimes toutes nos voiles, & portames au S. E., dans l'espérance de joindre

joindre ce Vaiſſeau, que nous ſuppoſions deſtiné pour *Valparaiſo*. Nous continuames ce cours, tout ce jour & le lendemain, ſans rien découvrir; ce qui nous fit réſoudre à abandonner la pourſuite du Navire, qui devoit, ſelon toutes les apparences, avoir déja gagné le lieu de ſa deſtination. Nous nous diſpoſames donc à retourner à *Juan Fernandez*, & pour cet effet nous tirames vers le S. O. Nous eumes très peu de vent, jusqu'au 12. à trois heures du matin, qu'il s'éleva un vent frais de l'O. S. O. Nous virames de bord, & portames au N. O. & à la pointe du jour, nous fumes agréablement ſurpris de découvrir par proue, un Vaiſſeau à quatre ou cinq lieues de nous. Nous fimes force de voiles, pour lui donner chaſſe, & reconnumes bientôt que ce n'étoit pas le même Navire que nous avions pourſuivi auparavant. Il porta d'abord ſur nous, ſous Pavillon *Eſpagnol*, & nous fit un ſignal de reconnoiſſance; mais voyant que nous n'y répondions pas; il ſerra le vent & courut au Sud. Nos gens s'animèrent à cette vue, & travaillèrent avec toute l'ardeur imaginable, aux maneuvres propres à accélérer notre cours. Le Navire, que nous pourſuivions, paroiſſoit fort grand; & comme il nous avoit pris pour un Vaiſſeau qui avoit vogué de compagnie avec lui, nous en conclumes que c'étoit un Vaiſſeau de guerre apparemment de l'Eſcadre de *Pizarro*. Dans cette ſuppoſition, le Commandeur donna ordre de rompre toutes les Cabanes des Officiers, & de les jetter à la Mer, auſſi bien que les Futailles d'eau & de proviſions qui pouvoient empêcher le ſervice du Canon, deſorte que notre Vaiſſeau fut bientôt débaraſſé & préparé pour le combat. Vers les neuf heures le tems s'embruma & nous eumes une ondée de pluie, qui nous fit perdre de vue le Vaiſſeau que nous chaſſions. Nous craignimes, ſi ce tems continuoit, que l'Ennemi ne nous échappât, ſoit en changeant de bordée, ſoit par quelque autre artifice; mais l'air s'éclaircit en moins d'une heure; & nous trouvames que nous avions beaucoup gagné & que nous avions même preſque atteint ce Vaiſſeau. Nous vimes alors que c'étoit un Vaiſſeau marchand, qui n'avoit pas ſeulement une rangée de Canons. A midi & demi, nous fumes à portée de lui tirer quatre coups de Canon dans ſes maneuvres; ſurquoi il amena ſes huniers, & porta ſur nous; mais en grande confuſion: car toutes ſes voiles de Peroquet, & celles d'étai, flottoient au vent. Ce deſordre venoit de ce qu'ils avoient lâché leurs écoutes & leurs couets, juſtement dans le tems qu'ils reçurent nos quatre coups de Canon; après quoi pas un d'eux n'eut la hardieſſe de monter dans les cordages, où

les coups venoient de donner, pour amener les voiles. Auſſitôt que nous fumes à portée de la voix, le Commandeur ordonna à l'Equipage de ce Vaiſſeau de mettre en panne ſous le vent, fit mettre la Chaloupe en Mer, & envoya Mr. *Saumarez*, ſon prémier Lieutenant, pour prendre poſſeſſion de la priſe, & en faire paſſer d'abord les Officiers & les Paſſagers, & enſuite tous les autres Priſonniers à bord du *Centurion*. Tous ces gens reçurent Mr. *Saumarez*, avec des témoignages de la plus rampante ſoumiſſion; car ils craignoient, & ſur-tout les Paſſagers qui étoient au nombre de vingt-cinq, toutes ſortes de mauvais traitemens. Mais le Lieutenant tâcha de les raſſurer par des manières polies, & les aſſura que leurs craintes étoient mal fondées, & qu'ils trouveroient que le Commandeur étoit auſſi diſtingué par ſon humanité que par ſa valeur. Les Priſonniers tranſportés à notre Bord nous apprirent que la priſe ſe nommoit *Nueſtra Senora del Monte Carmelo*, & étoit commandée par *Don Manuel Zamorra*. Sa charge conſiſtoit principalement en Sucre, & en grande quantité d'Etoffes de laine, bleues, qui ſe fabriquent dans la Province de *Quito*, & qui reſſemblent à nos Draps groſſiers, quoique fort inférieures en qualité. Il y avoit encore pluſieurs balles d'autres Etoffes groſſières de différentes couleurs, aſſez ſemblables à la Bayette de *Colcheſter*, & qu'ils appellent dans ces Quartiers, *Pannia da Tierra*; ſans compter quelques balles de Coton & de Tabac, aſſez bon, quoiqu'extrêmement fort. Outre cette Cargaiſon, nous y trouvames ce que nous cherchions avec beaucoup plus d'empreſſement, je veux dire pluſieurs Coffres remplis d'Argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piaſtres, peſant 200. livres *aver du poir*, chacun. Ce Vaiſſeau étoit du port de quatre cens cinquante tonneaux, & l'Equipage en montoit à cinquante-trois hommes, tant Blancs que Noirs. Il étoit parti de *Callao*, vingt-ſept jours avant qu'il tombât entre nos mains & étoit deſtiné pour *Valparaiſo*, dans le *Chili*, où il devoit ſe charger pour le retour, de Blé, de Vin de *Chili*, de quelque Or, de Bœuf ſeché, & de menu Cordage, dont on fait du gros Cordage à *Callao*. Ce Bâtiment étoit vieux de plus de trente ans; mais comme on ne navigue dans ces Mers, que pendant la belle ſaiſon, & que le Climat y eſt très doux, il paſſoit encore pour un bon Vaiſſeau. Le Fumin n'en étoit que médiocre, auſſi bien que les voiles, qui étoient de toile de Coton. Il n'y avoit que trois pièces de Canon, de 4 ℔, hors d'état de ſervir, leurs Affuts étant à peine aſſez forts pour les porter: & pour toutes petites Armes, il y avoit quelques Piſtolets, appartenant aux Paſſa-

Paſſagers. Les Priſonniers nous apprirent encore qu'ils étoient partis de *Callao*, en compagnie de deux autres Vaiſſeaux, dont ils avoient été ſéparés peu de jours auparavant ; & que d'abord ils nous avoient pris pour un de ces deux Vaiſſeaux : ſur la deſcription que nous leur fimes du Navire, auquel nous avions donné la chaſſe, ils nous aſſurèrent que c'étoit un des deux qui avoient navigué de conſerve avec eux; mais que ce Vaiſſeau, en s'approchant aſſez près de l'Ile de *Juan Fernandez*, pour pouvoir en être vu, avoit péché contre les inſtructions des intéreſſés, qui avoient défendu la choſe expreſſément, dans l'idée que ſi quelque Escadre de Vaiſſeaux *Anglois* ſe trouvoit dans ces Mers, cette Ile ſeroit probablement leur lieu de rendez-vous.

La priſe du Vaiſſau de *Callao* nous procura auſſi d'importantes lumières, tant par les converſations que nous eumes avec nos Priſonniers, que par les Lettres & autres papiers que nous trauvames à bord. Juſqu'alors nous n'avions pas ſu au juſte la force & la deſtination de l'Eſcadre, qui croiſoit à la hauteur de *Madère*, lorſque nous touchames à cette Ile, & qui chaſſa après cela ſur la *Perle* dans notre trajet de *Ste. Catherine* au Port de *St. Julien*. Nous ſumes donc, que c'étoit une Eſcadre compoſée de cinq grands Vaiſſeaux *Eſpagnols*, commandée par l'Amiral *Pizarro*, & proprement deſtinée à traverſer nos deſſeins, comme nous l'avons rapporté plus au long dans le troiſième Chapitre du I. Livre. Ce ne fut pas une médiocre ſatisfaction pour nons d'apprendre en même tems, que *Pizarro*, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap *Horn*, avoit été obligé de regagner la rivière de la *Plata*, avec perte de deux de ſes plus gros Vaiſſeaux. C'étoit là une grande nouvelle dans l'état de foibleſſe où nous nous trouvions. Nous apprimes de plus, que le Viceroi du *Pérou*, dans la ſuppoſition que nous devions arriver ſur la Côte vers le mois de *Mai* précédent, avoit mis un *embargo* ſur tous les Vaiſſeaux dans les Mers du Sud. Mais ſur les nouvelles qu'on eut par terre de tous les maux que *Pizarro* avoit ſoufferts , & dont nous devions auſſi avoir néceſſairement eſſuyé une partie, puiſque nous avions été en Mer pendant le même tems, on crut d'autant plus fortement, que nous avions fait naufrage, ou péri en Mer, ou du moins été obligés de nous en retourner, qu'on n'avoit point enendu parler de nous dans l'eſpace de huit mois après qu'on eut ſu que nous étions partis de *Ste. Catherine*; car on regardoit comme une choſe impoſſible que des Vaiſſeaux puſſent tenir la Mer pendant un ſi long intervalle. Ainſi, à la réquiſition des Marchands, & dans la fer-

me persuasion que notre entreprise étoit manquée, l'*embargo* avoit été levé.

Ce dernier article nous donna lieu d'espérer, que comme l'Ennemi ignoroit encore que nous eussions doublé le Cap *Horn*, nous pourrions faire sur les *Espagnols* quelques captures considérables, qui nous dédommageroient de l'impuissance où nous étions d'attaquer quelques-unes de leurs principales Places. Ce que nous pouvions conclurre de certain du rapport de nos Prisonniers, étoit, que soit que nous fissions des prises plus ou moins considérables, du moins, foibles comme nous étions, nous n'avions rien à craindre de toutes les forces de l'*Espagne* dans cette partie du Monde. Nous ne laissions pas d'avoir été à cet égard dans un très grand danger, dans le tems que nous l'appréhendions le moins, & que nos autres maux étoient parvenus à leur comble; car nous apprimes par des Lettres trouvées à bord de cette prise, que *Pizarro*, après avoir regagné la rivière de la *Plata*, avoit averti le Viceroi du *Pérou* par l'Exprès qu'il lui avoit dépêché, qu'il se pourroit bien que quelques Vaisseaux de l'Escadre *Angloise* réussiroient à doubler le Cap *Horn*; mais que, sachant par sa propre expérience, qu'ils ne pourroient arriver dans ces Mers qu'en fort triste état, & foibles de monde, il conseilloit au Viceroi, pour plus grande sureté, d'armer en guerre les Vaisseaux qui se trouveroient à la main, & de les envoyer vers le Sud, où, probablement, ils pourroient intercepter nos Vaisseaux l'un après l'autre, & avant que nous eussions eu l'occasion de toucher à quelque endroit pour y avoir des rafraichissemens. Le Viceroi goûta cet avis, qui étoit très bon, & fit d'abord équiper & partir quatre Vaisseaux de *Callao*; un de cinquante pièces de Canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Vaisseaux eurent ordre d'aller croiser à la hauteur du Port de la *Conception*, & l'autre à celle de l'Ile de *Juan Fernandez*. Ils restèrent jusqu'au 6. de *Juin* aux endroits, qui leur avoient été assignés, & ne reprirent qu'alors le chemin de *Callao*, entierement persuadés que puisque nous ne paroissions pas, & que, suivant eux c'étoit une chose impossible de tenir si longtems la Mer, nous devions être péris, ou du moins avoir été obligés à nous en retourner. Comme ils ne quittèrent leur croisière que peu de jours avant notre arrivée à *Juan Fernandez*, il est manifeste, que si nous avions touché à cette Ile le 28. de *Mai*, dans le tems que nous la cherchions la prémière fois, & que nous n'eussions pas dirigé notre cours vers le Continent, pour assurer notre point de partance, nous aurions sûrement rencontré quelque partie de l'Escadre *Espagnole*. Or comme dans

l'état où nous étions, il ne nous étoit pas possible de résister à un Ennemi bien pourvu de tout, cette rencontre auroit apparemment été fatale, non seulement à nous, mais aussi au *Tryal*, au *Gloucester*, & à la Pinque *Anne*, qui nous joignirent séparément, & qui, chacun en particulier, étoient moins capables encore que nous de faire quelque résistance considérable. J'ajouterai simplement, que ces Vaisseaux *Espagnols* envoyés pour nous intercepter, avoient été dispersés par une tempête, durant le tems qu'ils étoient en croisière, & qu'après leur arrivée à *Callao*, ils avoient été desarmés. Nos Prisonniers nous apprirent de plus, qu'en quelque tems qu'on reçût à *Lima* la nouvelle que nous étions dans ces Mers, il se passeroit au moins deux mois avant qu'on pût remettre une Escadre en mer.

Ce détail nous étoit à tous égards aussi favorable que nous le pouvions souhaiter, dans les fâcheuses circonstances où nous nous trouvions; & il ne nous restoit plus aucun lieu de douter, que les Jarres, fraichement brisées, quelques monceaux de cendres, & les restes de Poisson, que nous avions trouvés en debarquant la première fois à l'Ile de *Juan Fernandez*, n'y eussent été laissés par les *Espagnols*, qui avoient croisé à la hauteur de ce Port. Notre curiosité sur les articles les plus importans étant ainsi satisfaite, nous fimes passer à bord du *Centurion* la plupart de nos Prisonniers, & tout l'argent, & fimes, vers les huit heures du soir, cours au Nord, en compagnie de notre prise. Le lendemain matin à six heures nous découvrimes l'Ile de *Juan Fernandez*, où nous ancrames ensemble le jour suivant.

Les *Espagnols* du *Carmelo*, qui savoient tout ce que nous avions souffert, étoient très étonnés que nous eussions pu résister à tant de maux; mais quand ils virent le *Tryal-Sloop* à l'ancre, leur étonnement redoubla, & ils eurent toutes les peines du monde à croire, qu'outre le travail que nous avions employé à réparer nos autres Vaisseaux, nous avions pu achever en si peu de tems un pareil Bâtiment, qu'ils s'imaginoient avoir été construit sur les lieux. Ils soutenoient au commencement, qu'il n'étoit pas possible, qu'un aussi misérable petit Navire fût venu d'*Angleterre* avec le reste de l'Escadre, & eût fait le tour du Cap *Horn*, dans le tems que les meilleurs Vaisseaux d'*Espagne* n'avoient point pu en venir à bout.

Etant arrivés à l'Ile de *Juan Fernandez*, nous examinames avec plus de soin les Lettres trouvées à bord de notre prise: & comme il parut par ces Lettres, aussi bien que par le rapport de nos Prisonniers, que

plusieurs

plusieurs autres Vaisseaux marchands devoient partir de *Callao* pour *Valparaiso*, Mr. *Anson* dépêcha le lendemain le *Tryal-Sloop*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces Ports, après en avoir renforcé l'Equipage de dix hommes tirés de son propre Vaisseau. Mr. *Anson* résolut aussi, en conséquence de ce que nous avions appris, de séparer les Vaisseaux, qui étoient sous son Commandement, & de les employer en différentes croisières, afin d'augmenter la probabilité de faire des prises, & de diminuer celle d'être découverts de la Côte.

La prise, que nous venions de faire, avoit ranimé les espérances de nos Equipages. Ils oublièrent leurs maux passés, & travaillèrent avec ardeur à transporter de l'eau à bord, & à tout préparer pour le départ. Mais comme, malgré leur empressement, ces occupations nous emportèrent quatre ou cinq jours, le Commandeur fit, durant cet intervalle, passer l'Artillerie appartenant à la Pinque *Anne*, & qui consistoit en quatre pièces de six livres de balle, & quatre autres de quatre livres, & en deux Pierriers, à bord du *Carmelo*. Il envoya aussi à bord du *Gloucester* six Passagers, & vingt-trois Matelots pour la maneuvre du Vaisseau, & donna ordre au Capitaine *Mitchel* de quitter l'Ile le plutôt possible, le succès de sa course dépendant de la diligence qu'il feroit. Cet Officier devoit avancer jusqu'à cinq degrés de Latitude Méridionale, & croiser en cet endroit à la hauteur des Côtes les plus élevées de *Paita*, à une assez grande distance de ces Côtes, pour que le Vaisseau ne fût pas découvert. Il lui étoit enjoint de ne point quitter cette croisière avant l'arrivée du Commandeur, qui viendroit le joindre dès qu'il sauroit que le Viceroi auroit équipé en guerre les Vaisseaux de *Callao*, ou dès que quelque autre avis rendroit leur jonction nécessaire. Ces ordres ayant été remis au Capitaine du *Gloucester*, & tout étant prêt pour le départ, nous levames l'ancre, le Samedi suivant, 19. de *Septembre*, en compagnie de notre prise, & sortimes de la Baye, en disant un dernier adieu à l'Ile de *Juan Fernandez*. Nous portames à l'Est, dans l'intention de joindre le *Tryal-Sloop*, qui croisoit à la hauteur de *Valparaiso*.

CHA-

CHAPITRE V.

Ce qui nous arriva depuis notre départ de Juan Fernandez, *jusqu'à la prise de la Ville de* Paita.

QUoique le *Centurion* & le *Carmelo* fussent partis de la Baye de *Juan Fernandez* le 19. de *Septembre*, laissant le *Gloucester* à l'ancre derrière eux, les vents furent cependant si variables en pleine mer, que nous ne perdimes l'Ile de vue que le 22. du même mois, vers le soir. Nous continuames ensuite à porter à l'Est, pour gagner notre croisière, & joindre le *Tryal* à la hauteur de *Valparaiso*. La nuit suivante il fit un fort gros tems; notre grand Hunier s'étant déchiré, nous l'amenames, & ayant mis d'abord la main à l'œuvre, nous le fimes servir de nouveau dès le lendemain matin. Le 24. un peu avant le coucher du Soleil, nous apperçumes deux Vaisseaux à l'Est; aussitôt notre prise s'éloigna de nous à dessein, pour qu'on ne nous soupçonnât point d'être des Armateurs; pendant que, de notre côté, nous préparions tout pour le combat, & faisions force de voiles pour joindre les Vaisseaux que nous avions découverts. Nous remarquames bientôt qu'un d'eux, qui paroissoit un gros Navire, venoit droit à nous, au-lieu que l'autre se tenoit dans l'éloignement. Vers les sept heures du soir nous ne fumes plus qu'à la portée du pistolet du prémier, & allions lui lâcher une bordée entière, les Canoniers attendant la mêche à la main l'ordre de faire feu; mais comme il étoit impossible que le Navire nous échappât, Mr. *Anson*, avant de permettre qu'on fît feu, ordonna au Maitre de heler le Vaisseau en *Espagnol*. L'Officier Commandant, qui se trouva être Mr. *Huglis*, Lieutenant du *Tryal*, répondit en *Anglois*, & nous dit, que c'étoit une prise faite par le *Tryal* peu de jours auparavant, & que l'autre voile étoit le *Tryal* même, démâté. Nous fumes peu de tems après joints par le *Tryal*, & Mr. *Saunders*, qui en étoit le Capitaine, se rendit à bord du *Centurion*. Il informa le Commandeur, qu'il avoit pris ce Vaisseau le 18. du courant, que comme c'étoit un excellent Voilier, il l'avoit poursuivi pendant trente-six heures, sans pouvoir le joindre; que pendant un tems il avoit si peu gagné, qu'il ne comptoit guère de le prendre; & que les *Espagnols*, quoique effrayés, au commencement, de se voir poursuivis par un nua-

ge de voiles, le *Tryal* prenant tant d'eau, qu'on n'en voyoit que la voilure, s'étoient raſſurés en remarquant qu'ils ſe trouvoient preſque toujours à la même diſtance du *Tryal*. Dans le plus fort de leur frayeur ils s'étoient recommandés à la protection de la Sainte Vierge, & il s'en fallut peu qu'ils ne s'imaginaſſent avoir été exaucés; car ayant fait fauſſe route pendant la nuit, & pris, à ce qu'ils croyoient, toutes les précautions poſſibles pour qu'on ne vît aucune clarté dans leur Vaiſſeau, ils auroient pu facilement échapper, s'il n'y avoit pas eu une fente dans un de leurs volets. La lumière, qui paſſoit par cette ouverture, dirigea le cours du *Tryal*, qui gagnant toujours, ſe trouva enfin à la portée du Canon. Le Capitaine *Saunders* envoya alors au Vaiſſeau ennemi une bordée, qui n'empêcha pas les *Eſpagnols* de continuer tranquilement leur route. Mais cette tranquilité ne fut pas de longue durée; car comme le *Tryal* ſe préparoit à leur donner une ſeconde bordée, ils ſortirent de leurs cachettes, amenèrent les voiles, & ſe rendirent ſans faire la moindre réſiſtance. C'étoit un des plus grands Vaiſſeaux marchands, dont on ſe ſervît dans ces Mers, d'environ ſix cens tonneaux, & nommé l'*Aranzazu*. Il alloit de *Callao* à *Valparaiſo*, & avoit à peu près la même charge que le *Carmelo*, excepté que l'Argent, qui ſe trouva à bord, n'excédoit guère la valeur de 5000 livres ſterling.

Mais la joye, que nous reſſentimes en cette occaſion, fut fort diminuée, quand nous apprimes, que le grand Mât du *Tryal* étoit fendu, & que leur grand Mât de Hune, avoit été abattu. Pendant que nous portions le lendemain matin de conſerve à l'Eſt, avec un vent de Sud aſſez frais, ce Vaiſſeau eſſuya un nouveau malheur: ſon Mât de Miſaine ſe rompit, de ſorte qu'il ſe trouvoit entierement démâté. Ce qui contribuoit à rendre ces différens accidens plus fâcheux, étoit l'impoſſibilité où nous étions alors d'y remédier. Le vent étoit fort, & la Mer ſi groſſe, que nous n'ôſions pas envoyer notre Chaloupe au ſecours du *Tryal*; comme, d'un autre côté, nous ne pouvions pas abandonner ce Vaiſſeau dans l'état où il étoit, nous mimes en panne pendant près de deux fois vingt-quatre heures. Pour comble de malheur, le vent nous éloignoit de notre croiſière, dans un tems, où en conſéquence des lumières que nous avions reçues, nous pouvions eſpérer de voir paroître ſur la Côte divers Vaiſſeaux ennemis, que rien n'empêcheroit à préſent de gagner le Port de *Valparaiſo*. Et je ſuis très convaincu, que le malheur que le *Tryal* eut de perdre ſes Mâts, & notre éloignement de l'endroit où nous devions croiſer,

croiser, nous privèrent de quelques captures considérables.

Le tems s'étant un peu calmé le 27. nous envoyames notre Chaloupe pour quérir le Capitaine du *Tryal*. Cet Officier étant venu à bord, produisit une pièce signée par lui & par tous les autres Officiers de son bord. Cette pièce marquoit en substance, que leur Vaisseau étoit non seulement démâté, mais faisoit aussi tellement eau, qu'il falloit pomper sans relâche, même par un tems modéré; que par le vent frais, qu'il avoit fait en dernier lieu, quoiqu'on eût fait jouer les pompes continuellement, & qu'aucun d'eux n'eût été dispensé de mettre la main à l'ouvrage, l'eau avoit été en augmentant; sur le tout, qu'ils craignoient de périr au prémier orage qu'ils auroient à essuyer; & qu'ainsi ils prioient le Commandeur de prendre quelques mesures pour leur fureté. Mais réparer le *Tryal*, & le mettre en état de tenir la Mer, étoit une entreprise au-dessus de ses forces. Nous n'avions ni Mâts ni Agrés à lui fournir. D'ailleurs, il n'y avoit pas moyen de lui donner le radoub en pleine Mer; & quand même nous aurions eu un Port pour cela, ç'auroit été une extrême imprudence dans une conjoncture aussi critique, de perdre autant de tems qu'en auroit exigé cet ouvrage. Ainsi il ne restoit d'autre parti à prendre au Commandeur que celui de détruire ce Vaisseau, après en avoir tiré l'Equipage: mais comme il lui parut nécessaire pour le service de Sa Majesté de conserver l'apparence de nos forces, il destina la prise du *Tryal*, que le Viceroi du *Pérou* avoit plus d'une fois armée en guerre, à servir de Frégate, fit passer l'Equipage du *Tryal* à bord de ce Vaisseau, & donna de nouvelles commissions, tant au Capitaine qu'au reste des Officiers. Cette nouvelle Frégate, dans le tems qu'elle étoit encore aux *Espagnols*, avoit été montée de trente-deux pièces de Canon; mais elle ne devoit en avoir à présent que vingt, c'est-à-dire les douze qui se trouvoient à bord du *Tryal*, & huit qui avoient appartenu à la Pinque *Anne*. Cette affaire étant ainsi reglée, Mr. *Anson* donna ordre au Capitaine *Saunders* d'avoir soin qu'on tirât du *Tryal* tout ce qui pouvoit être de quelque usage aux autres Vaisseaux, & ensuite de le faire couler à fond. Après avoir vu exécuter ce dernier ordre, il lui étoit enjoint d'aller croiser avec sa Frégate, qui devoit s'appeller la prise du *Tryal*, à la hauteur des Côtes les plus élevées de *Valparaiso*, au N. N. O. de ces Côtes, à la distance de douze ou quinze lieues: car comme tous les Vaisseaux, qui, en partant de *Valparaiso*, portent au Nord, suivant ce cours Mr. *Anson* se proposoit d'empêcher, par ce moyen, qu'on ne reçût avis à

Callao, qu'il manquoit deux Vaiſſeaux, ce qui donneroit lieu à ceux de *Callao* de conclurre, que l'Eſcadre *Angloiſe* pourroit bien être dans le voiſinage. La priſe du *Tryal* devoit reſter à ſa croiſière pendant vingt-quatre jours, & enſuite, en cas qu'au bout de ce terme elle ne fût pas jointe par le Commandeur, ranger la Côte juſqu'à *Piſco* ou *Naſca*, où elle trouveroit ſûrement Mr. *Anſon*. Ce Chef d'Eſcadre ordonna pareillement au Lieutenant *Saumarez*, qui commandoit la priſe du *Centurion*, d'aller de conſerve avec le Capitaine *Saunders*, après l'avoir aidé à décharger le *Tryal*. Ces deux Vaiſſeaux, en croiſant à quelque diſtance l'un de l'autre, augmentoient la probabilité qu'aucun Navire ennemi ne pourroit paſſer ſans être apperçu. Ces ordres étant ainſi donnés, le *Centurion* ſe ſépara d'eux à onze heures du ſoir, le 27. de *Septembre*, faiſant route au midi, dans l'intention de croiſer quelques jours au lof de *Valparaiſo*.

Nous comptions que cette diſpoſition de nos Vaiſſeaux nous faiſoit tirer du peu que nous avions de forces tout le parti poſſible. Il y avoit lieu de ſuppoſer que le *Glouceſter* ne pouvoit plus être fort loin de ſa croiſière à la hauteur de *Paita*; & par la manière dont nous étions placés, nous étions fondés à eſpérer d'intercepter tous les Vaiſſeaux employés au commerce entre le *Pérou* & le *Chili* au Sud, & entre *Panama* & le *Pérou* au Nord. Car le principal négoce du *Pérou* avec le *Chili* ſe faiſant à *Valparaiſo*, & le *Centurion* croiſant au lof de cet endroit, il y avoit apparence qu'il les rencontreroit, la pratique conſtante de ces Vaiſſeaux étant de diriger leur cours vers la Côte au lof de ce Port. Le *Glouceſter*, d'un autre côté, devoit pareillement ſe trouver ſur la route des Vaiſſeaux allant de *Panama*, ou du Nord, au *Pérou*; puiſque ces Vaiſſeaux dirigent toujours leurs cours vers les Côtes élevées, à la hauteur deſquelles il devoit établir ſa croiſière. La priſe du *Tyral* & celle du *Centurion* n'étoient pas moins bien placées pour couper toute communication, en interceptant les Vaiſſeaux qui voudroient aller de *Valparaiſo* au Nord; car c'étoit naturellement par le moyen de ces Vaiſſeaux qu'on auroit pu avoir quelques nouvelles de nous au *Pérou*.

Les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une probabilité de ſuccès plus ou moins grande, mais qui ne va jamais à une certitude parfaite: les accidens, qui ne ſauroient entrer en ligne de compte dans les délibérations, ayant ſouvent l'influence la plus puiſſante ſur les évènemens. C'eſt ainſi que dans le cas préſent, l'état où le *Tryal* ſe trouvoit réduit, & l'obligation de quitter notre croiſière, pour l'aſ-

ſiſter,

fister, malheurs qu'aucune prudence humaine ne pouvoit prévoir ni prévenir, donnèrent occasion à tous les Vaisseaux destinés pour *Valparaiso*, de gagner ce Port, durant ce fâcheux intervalle. Car quoique, après nous être séparés du Capitaine *Saunders*, nous nous hâtassions de regagner notre croisière, où nous arrivames le 29. à midi, nous n'eumes cependant pas le bonheur de découvrir une seule voile jusqu'au 6. d'*Octobre*: ainsi jugeant que ce feroit du tems perdu que de s'opiniâtrer à rester davantage, nous portames au lof du Port, dans le dessein de joindre nos prises; mais quand nous arrivames à leur croisière, nous ne les apperçumes pas, quoique nous y réstassions quatre ou cinq jours. Dans la supposition, qu'elles s'étoient éloignées en donnant la chasse à quelque Vaisseau ennemi, nous rangeames la Côte jusqu'aux hauteurs de *Nasca*, où le Capitaine *Saunders* avoit ordre de nous joindre. Nous gagnames cet endroit le 21. pleins d'espérance de rencontrer quelques Vaisseaux ennemis sur la Côte: car le témoignage de ceux qui avoient navigé autrefois dans les mêmes Parages, & le rapport de nos Prisonniers, s'accordoient à nous assurer, que tous les Vaisseaux destinés pour *Callao*, passent toujours par-là, afin de ne pas courir risque de tomber sous le vent du Port. Cependant nous ne vimes pas une seule Voile jusqu'au 2. de *Novembre*. Ce jour-là nous apperçumes deux Vaisseaux, auxquels nous donnames la chasse, & qui se trouvèrent bientôt être les prises du *Tryal* & du *Centurion*. Comme ils avoient l'avantage du vent, nous ferlames nos voiles pour les attendre. Le Capitaine *Saunders* vint à notre bord, & informa le Commandeur, qu'il avoit exécuté ses ordres touchant le *Tryal*; qu'il n'avoit point pu faire couler ce Vaisseau à fond avant le 4. d'*Octobre*, la Mer ayant été si grosse, & le Vaisseau, faute de Mâts & de Voiles pour le gouverner, si agité, qu'il n'avoit pas été possible à la Chaloupe de le prolonger durant la plus grande partie de tout ce tems; que pendant qu'ils attendoient ainsi l'occasion de se rendre à bord du *Tryal*, ce Vaisseau & eux avoient été emportés si loin au Nord-Ouest, qu'ils s'étoient vus obligés de courir la bande de l'Ouest, pour regagner leur croisière; & que c'étoit à cause de cela que nous ne les y avions point trouvés. Au reste, ils n'avoient pas été plus heureux que nous, n'ayant rencontré aucun Vaisseau, depuis qu'ils s'étoient séparés de nous. Ce trait de conformité, & la certitude où nous étions, que si, depuis quelque tems des Vaisseaux eussent navigé dans ces Mers, nous les aurions rencontrés, nous déterminèrent à croire, que ceux de

Valparaiso, ne voyant pas arriver les deux Navires que nous avions pris, avoient, sur le soupçon que nous étions dans le voisinage, mis un *embargo* sur tous les Vaisseaux marchands dans ces Contrées Méridionales. Nous craignions aussi qu'on ne travaillât actuellement à équiper les Vaisseaux de guerre à *Callao*; car nous savions qu'un Exprès n'employoit ordinairement que vingt-neuf ou trente jours à se rendre de *Valparaiso* à *Lima*; & il y en avoit déja plus de cinquante que nous avions fait notre prémière prise. Ce double sujet de crainte engagea Mr. *Anson* à se hâter d'arriver sous le vent de *Callao*, & de joindre le Capitaine *Mitchel*, qui croisoit à la hauteur de *Paita*, le plutôt possible, afin que nos forces étant réunies, nous fussions en état de bien recevoir les Vaisseaux de *Callao*, en cas qu'ils ôsassent mettre en mer. Dans cette vue nous partimes le même après-midi, prenant bien soin de nous tenir assez loin de la Côte pour n'être point apperçus; car nous savions qu'il étoit défendu, sous de sévères peines, à tous les Navires du Païs de passer le Port de *Callao* sans y relâcher, & comme cette Loi étoit constamment observée, nous serions indubitablement reconnus pour Ennemis, si nous ne nous y conformions pas.

Dans l'incertitude où nous étions de pouvoir rencontrer l'Escadre *Esgnole*, le Commandeur fit passer à bord du *Centurion*, une partie de son monde, dont il avoit auparavant équipé le *Carmelo*. Portant ensuite au Nord, nous eumes connoissance de la petite Ile de *St. Gallan*, qui étoit éloignée de nous environ sept lieues au N. N. E. demi-quart à l'Est. Cette Ile est située vers le quatorzième degré de Latitude Méridionale, & à peu près à cinq milles au Nord d'une hauteur, appellée *Morro Veijo*, où la tête du vieillard. Je fais mention de cette Ile & de la hauteur voisine, parce qu'il se trouve entre ces deux endroits la meilleure croisière qu'il y ait sur cette Côte: tous les Vaisseaux destinés pour *Callao*, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchant à reconnoître ces endroits pour diriger leur cours. Le 5. de *Novembre*, à trois heures après-midi, nous nous trouvames à la vue des hauteurs de *Barranca*, située à 10. degrés 36. minutes de Latitude Méridionale environ à huit ou neuf lieues de nous, au N. E. vers l'Est, & une heure après nous eumes le contentement si longtems souhaité de voir une Voile. Nous l'apperçumes d'abord sous le vent, & lui donnames la chasse à l'instant même. Le *Centurion*, qui cingloit mieux que les deux prises, les devança si fort, qu'elles le perdirent bientôt de vue. Cependant, la nuit étant survenue avant

que

que nous eussions pu joindre le Vaisseau ennemi, vers les sept heures du soir nous le perdimes de vue, & ne sumes quel cours suivre: à la fin, comme nous avions alors le vent favorable, Mr. *Anson* résolut de laisser les Voiles comme elles étoient, & de ne point changer de cours; car quoiqu'il n'eût aucun lieu de douter que le Vaisseau ennemi ne fît fausse route pendant la nuit; comme néanmoins il n'étoit pas possible de déviner de quel côté il changeroit de direction, il lui parut plus prudent de poursuivre son cours, à cause qu'il devoit nécessairement par-là se trouver plus près de l'Ennemi, que s'il lui arrivoit de se tromper, en changeant de direction au hazard, le Vaisseau, que nous poursuivions, étant, en ce cas, infailliblement perdu pour nous. Nous continuames ainsi à lui donner la chasse dans l'obscurité environ une heure & demie; & durant tout ce tems, tantôt l'un, & tantôt l'autre des Gens de notre Equipage, crurent en discerner les Voiles droit devant nous; mais à la fin Mr. *Brett*, alors notre second Lieutenant, l'apperçut réellement à Bas-bord, faisant route vers la haute Mer, avec une direction qui différoit de quatre pointes de compas de la nôtre. Aussitôt nous gouvernames sur le Vaisseau ennemi: nous le joignimes en moins d'une heure, & il se rendit après avoir essuyé quatorze coups de Canon. Notre troisième Lieutenant, Mr. *Dennis*, fut envoyé avec la Chaloupe & quinze hommes pour prendre possession de la prise, & amener les Prisonniers à notre bord. Ce Vaisseau, qui se nommoit *Santa Térésa de Jésus*, avoit été bâti à *Guaiaqu'il*, étoit d'environ trois cens tonneaux, & commandé par un *Biscayen*, appellé *Barthélemy Urrunaga*; il alloit de *Guaiaqu'il* à *Callao*, & étoit chargé de bois de charpente, de fil de *Pito*, qui est très fort, & qu'on fait d'une espèce d'Herbe, de Draps de *Quito*, de Cacao, de Noix de Coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, &c. Les Espèces, qui se trouvèrent à bord, ne consistoient qu'en quelque monnoye d'argent, & ne montoient en tout qu'à 170 liv. sterling. A la vérité la charge auroit été de grande valeur, si nous avions pu en disposer; mais comme il est expressément défendu aux *Espagnols* de jamais rançonner leurs Vaisseaux, la plupart des choses, que nous prenions dans ces Mers, à l'exception de celles dont nous avions besoin pour nous-mêmes, ne nous servoient de rien. Ce n'est pas que ce ne fût un grand sujet de contentement pour nous, que de causer un dommage considérable à nos Ennemis: cela même formant une bonne partie de notre destination. Outre l'Equipage de notre prise, qui montoit à quarante-cinq hommes, il y avoit

avoit à bord quatre hommes & trois femmes, tous nés dans le Païs de parens *Espagnols*, & trois Esclaves noires, qui servoient les femmes. Ces dernières étoient une mère & ses deux filles, dont l'ainée pouvoit avoir vingt & un ans & la cadette, quatorze. On auroit tort de s'étonner que de si jeunes personnes fussent excessivement allarmées en se voyant entre les mains d'un Ennemi, que la conduite passée des Flibustiers & les insinuations artificieuses de leurs Prêtres leur faisoient envisager avec horreur. Leurs craintes ne pouvoient qu'augmenter par la beauté singulière de la plus jeune des deux filles, & par la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près de douze mois n'avoient point vu de femmes. Aussi s'étoient-elles cachées toutes quand notre Officier vint à bord; & quand on les trouva, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put les engager à paroître au jour: cependant il vint bientôt à bout de les rassurer par ses manières, & par les déclarations réïtérées qu'il leur fit, qu'elles n'avoient absolument rien à craindre. Le Commandeur, instruit de la chose, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur propre Vaisseau, & dans l'apartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles seroient servies comme auparavant, avec défense de ne leur pas faire la moindre peine. Et pour qu'elles fussent plus sûres que ces ordres seroient exécutés, ou, en cas qu'ils ne le fussent pas, qu'elles pourroient s'en plaindre, Mr. *Anson* permit que le Pilote de leur Vaisseau, qui dans les Navires *Espagnols* est généralement considéré comme la seconde personne, restât à bord avec elles, pour leur tenir lieu de Garde & de Protecteur. Mr. *Anson* lui donna cette commission, à cause qu'il paroissoit prendre un intérêt particulier à ces femmes, & qu'il s'étoit dit le mari de la plus jeune d'elles, quoiqu'il parut dans la suite, tant par le rapport du reste des Prisonniers, que par d'autres circonstances, qu'il n'avoit parlé ainsi que pour la mieux garantir des outrages, qu'elle sembloit avoir lieu d'appréhender. Un procédé aussi humain & aussi généreux de la part de notre Commandeur, dissipa entierement les frayeurs de nos Prisonnières, qui parurent très contentes durant tout le tems qu'elles restèrent avec nous, comme j'aurai occasion de le marquer plus en détail dans la suite.

J'ai dit ci-dessus, qu'au commencement de la poursuite, le *Centurion* avoit tellement dévancé les deux prises, qu'elles l'avoient perdu de vue. Pour leur donner le tems de nous joindre, nous mimes en panne toute la nuit, tirant des coups de Canon, & faisant des feux chaque demi-heu-

re pour empêcher que le Capitaine *Saunders* & le Lieutenant *Saumarez* ne nous dépassassent sans nous appercevoir; mais ils étoient si loin derrière nous, qu'ils ne virent ni n'entendirent aucun de nos signaux, & ne nous atteignirent que le lendemain assez tard. Quand ils nous eurent joints, nous portames ensemble au Nord, au nombre de quatre voiles. Nous trouvames en cet endroit la Mer, à plusieurs milles autour de nous, d'un très beau rouge, & remarquames que cette couleur venoit d'une quantité prodigieuse de frai de Poisson qui couvroit la surface de l'eau. Nous mimes tant soit peu de cette eau dans un verre à vin, & vimes que bien loin d'être trouble, comme elle nous l'avoit paru, elle étoit claire comme du Cristal, excepté qu'il y surnageoit quelques globules rouges & glaireux. Notre nouvelle prise nous fournissant du bois de charpente, Mr. *Anson* ordonna qu'on réparât les Chaloupes, & qu'on fît des Chandeliers pour les pierriers aux proues, tant du Bateau à rame, que de la Pinasse, afin de les rendre de plus de service, en cas que nous fussions obligés d'attaquer des Vaisseaux, ou de tenter quelque autre entreprise sur la Côte.

En portant delà au Nord, nous ne vimes rien de remarquable durant deux ou trois jours, quoique nos Vaisseaux fussent assez écartés l'un de l'autre, pour qu'aucun Navire ennemi ne pût probablement nous échapper. En rangeant la Côte, nous remarquames qu'il y avoit généralement parlant un Courant, qui faisoit dériver notre Vaisseau vers le Nord, à raison de dix ou douze milles par jour. Nous trouvant alors à huit degrés de Latitude Méridionale, nous commençames à être entourés de Poissons volans, & de Bonites, les prémiers que nous eussions vus depuis notre départ des Côtes du *Brézil*. C'est une chose remarquable, que sur les Côtes Orientales de l'*Amérique* Méridionale, ils s'étendent à une Latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent: car nous ne les perdimes de vue sur la Côte du *Brézil*, qu'en approchant du Tropique Méridional. Le cause de cette différence vient certainement des différens degrés de chaleur dans la même Latitude des deux côtés de ce vaste Continent, & à cette occasion je prendrai la liberté de faire une courte digression sur le chaud & le froid de différens Climats, & sur les variations qu'on éprouve à ces deux égards dans le même endroit en différens tems de l'année & en différens endroits situés sous le même degré de Latitude.

Les Anciens, à ce qu'il paroit par plusieurs endroits de leurs Ecrits, croyoient que des cinq Zones, qui comprennent tout le Globe de la Ter-

re, il n'y en avoit que deux habitables, suppofant qu'il faifoit trop chaud entre les Tropiques, & qu'aux Cercles Polaires le froid commençoit à devenir insupportable. Il y a longtems qu'on eft revenu de cette double erreur; mais on n'a jufqu'ici que très imparfaitement comparé enfemble le chaud & le froid des différens Climats. Cependant, on en fait affez pour pouvoir affirmer, que tous les lieux fitués entre les deux Tropiques ne font pas ceux de notre Globe où la chaleur eft la plus grande, & que, d'un autre côté, plufieurs lieux fitués au delà des Cercles Polaires, ne fouffrent pas cet extrême degré de froid, que leur fituation femble fuppofer: c'eft-à-dire, en d'autres termes, que la température d'un endroit dépend beaucoup plus de quelques autres caufes, que de fa diftance du Pole, ou de fa proximité de l'Equateur.

Cette propofition a rapport à la température générale des lieux, en confidérant l'année entière; & dans ce fens l'on ne fauroit nier, que la Ville de *Londres*, par exemple, n'ait des faifons plus chaudes, que le fond de la Baye de *Hudfon*, qui fe trouve à peu près au même degré de Latitude, l'hiver étant fi rigoureux dans ce dernier endroit, que les plantes de nos Jardins, qui réfiftent le mieux au froid, ont peine à y vivre. Que fi nous comparons la Côte du *Brézil* avec la Côte Occidentale de l'*Amérique* Méridionale, comme, par exemple *Balua* avec *Lima*, la différence fera encore plus confidérable; car quoique la chaleur foit très grande fur la Côte du *Brézil*, celle qu'on éprouve dans les Mers du Sud à la même Latitude, eft peut-être auffi tempérée qu'en aucune autre partie de notre Globe, puifqu'en rangeant cette dernière Côte, la chaleur, que nous eumes, n'égala pas une feule fois celle d'un jour d'Eté un peu chaud en *Angleterre*: & la chofe nous parut d'autant plus frappante, que nous n'eumes aucune pluye qui rafraichît l'air.

Les caufes de cette température dans les Mers du *Sud* ne font pas difficiles à affigner, & j'aurai foin de les indiquer dans la fuite. Ce que je me propofe à préfent, eft d'établir la vérité de cette affertion, que la feule Latitude d'un endroit ne fournit pas de règle, par laquelle on puiffe juger du degré de chaleur ou de froid qui y règne. On pourroit peutêtre confirmer cette propofition, en obfervant, qu'au haut des *Andes*, qui font fituées fous la Ligne, la neige ne fe fond en aucun tems de l'année: marque d'un plus grand froid, qu'il n'en règne dans plufieurs lieux placés bien au-delà du Cercle Polaire.

J'ai confidéré jufqu'ici la température de l'air durant tout le cours de l'an-

l'année, & l'estime grossière du chaud & du froid que chacun fait en s'en rapportant à ses propres sensations. Que si l'on examine la chose par le moyen des *Thermomètres*, qui, rélativement au degré absolu de chaud & de froid, doivent être tenus pour infaillibles, si, dis-je, l'on s'en rapporte aux Thermomètres, on verra avec étonnement que la chaleur, dans des Latitudes très avancées, comme à *Pétersbourg*, par exemple, est, en certains tems, beaucoup plus grande, qu'aucune qu'on ait observée jusqu'ici entre les Tropiques; & que même à *Londres* l'an 1746, il fit un jour, durant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de Mr. *Anson*, en allant delà au Cap *Horn*, & au retour, ayant été obligé de passer deux fois sous la Ligne. Car durant l'Eté de cette année, un Thermomètre gradué suivant la méthode de *Farenheit*, monta une fois à *Londres* jusqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermomètre du même genre ait atteint dans le Vaisseau, dont je viens de parler, ne fut que 76°: c'étoit à l'Ile de *Ste. Catherine*, vers la fin de *Décembre*, le Soleil étant vertical à trois degrés près. Et pour ce qui est de *Pétersbourg*, je trouve dans les Mémoires de cette Académie, que l'an 1734, le 20 & le 25 de *Juillet*, le Thermomètre monta jusqu'à 98°. à l'ombre, c'est-à-dire, à vingt-deux divisions de plus qu'à *Ste. Catherine*: degré de chaleur si prodigieux, qu'on seroit tenté de revoquer la chose en doute, si l'on pouvoit former le moindre soupçon sur la fidélité & l'exactitude des observations.

Si l'on demande, comment il se peut, que dans plusieurs endroits entre les Tropiques la chaleur passe pour si violente, quoiqu'il paroisse par les exemples allégués, qu'elle est égalée souvent, ou même surpassée dans des Latitudes peu éloignées du Cercle Polaire; je répondrai, que l'estime du chaud en quelque endroit particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur, qui y règne de tems en tems, mais doit plutôt être déduite de la chaleur moyenne, rélativement à une saison, ou peut-être à une année entière. En considérant la chose sous ce point de vue, on verra aisément, combien un même degré de chaleur doit paroître incommode, en durant longtems sans variation remarquable. Par exemple, comparant ensemble *Ste. Catherine* & *Pétersbourg*, supposons qu'en Eté la chaleur soit à *Ste. Catherine* de 76°., & en Hiver de 56°. Cette dernière conjecture n'est fondée sur aucune observation; mais je crois la diminution assez forte. Dans cette supposition, la chaleur moyenne pour toute l'année sera 66°., & cela peut-être de nuit aussi bien que

de jour, avec peu de variation. Cela étant, ceux qui font fréquemment usage de Thermomètres, ne disconviendront pas que ce degré de chaleur, continué longtems, ne passe chez la plupart des hommes pour suffoquant. Or comme à *Pétersbourg* le Thermomètre indique rarement une chaleur plus grande que celle qui a lieu à *Ste. Catherine*, cependant, comme dans d'autres tems le froid est beaucoup plus grand, la chaleur moyenne pour une année, ou même seulement pour une saison, sera fort au dessous de 66°. Car je trouve que la variation du Thermomètre à *Pétersbourg* est au moins cinq fois plus grande entre les deux divisions les plus éloignées, que celle que j'ai supposé avoir lieu à *Ste. Catherine*.

Mais outre cette manière d'estimer la chaleur d'un endroit, en prenant pour quelques mois la chaleur moyenne, il y a, si je ne me trompe, une cause, dont aucun Auteur, que je sache, n'a fait mention, qui doit augmenter la chaleur apparente des plus chauds Climats, & diminuer celle des Climats les plus froids. Pour m'expliquer plus clairement sur cet article, j'observerai, que la mesure de la chaleur absolue, indiquée par le Thermomètre, ne marque pas infailliblement la sensation de chaleur, dont le Corps humain est affecté. Car comme une succession perpétuelle d'air frais est nécessaire pour que nous puissions respirer, il y a aussi quand il a fait chaud pendant quelque tems, un air imprégné de vapeurs, qui ne manque jamais d'exciter en nous une idée de chaleur étouffante, bien plus grande que celle que la seule chaleur d'un air agité & pur auroit excitée. Il suit delà, que le Thermomètre ne sauroit déterminer la chaleur que cette cause fait éprouver au Corps humain; & outre cela, que la chaleur dans la plupart des endroits situés entre les Tropiques, doit être beaucoup plus incommode, que le même degré de chaleur absolue dans une Latitude plus avancée vers le Pole. Car l'uniformité & la durée de la prémière de ces chaleurs contribue à imprégner l'air d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de vapeurs, la plupart très malsaines: or comme dans ces Climats les vents sont foibles & reglés, les exhalaisons changent seulement de place, sans être dissipées, ce qui rend l'Atmosphère moins propre pour la respiration, & produit par cela même cette sensation qu'on appelle chaleur étouffante: au-lieu que dans des Latitudes plus avancées ces vapeurs s'élèvent probablement en moindre quantité; sans compter que des vents irréguliers & violens les dissipent souvent tellement, que le même degré de chaleur absolue n'est pas accompagné de cette incommode sensation de chaleur suffoquante. En voi-

la

la assez en général sur cet article, au sujet duquel je ne saurois m'empêcher de souhaiter, que, comme il intéresse le Genre-humain, & en particulier tous les Voyageurs, on l'approfondît avec soin, & que tous les Vaisseaux, destinés à faire des Voyages dans des Climats chauds, fussent fournis de Thermomètres d'une fabrique connue, & qu'on marquât exactement les observations journalières qu'on pourroit faire par leur moyen. C'est une chose étonnante, eu égard au goût d'observations qui s'est établi en *Europe* depuis quatre-vingts ans, qu'on n'ait encore rien tenté de pareil. Pour moi, je ne me souviens pas d'avoir vu quelque observation sur le froid & le chaud, faites dans les *Indes Orientales* ou *Occidentales* par des gens de Mer, excepté celles, qui ont été faites par ordre de Mr. *Anson*, à bord du *Centurion*, & par le Capitaine *Leg* à bord de la *Séverne*, qui étoit un autre Vaisseau de notre Escadre. J'ai été engagé en quelque sorte à cette digression par l'idée du beau tems que nous eumes sur la Côte du *Pérou*, même sous la Ligne Equinoctiale. Mais pour entrer à cet égard dans un plus grand détail, j'ajouterai ici, que dans ce Climat tout contribue à rendre l'air ouvert & la lumière du jour agréable. Car en d'autres Païs la chaleur insupportable du Soleil en Eté fait qu'on ne sauroit la plus grande partie du jour, ni travailler, ni même prendre l'air; & les fréquentes pluyes ne sont pas moins incommodes dans des saisons plus tempérées: mais dans cet heureux Climat on voit rarement le Soleil: non que le Ciel y paroisse jamais couvert de sombres nuages: car il n'y a précisément qu'autant de nuages qu'il faut pour cacher le Soleil, & tempérer l'ardeur de ses rayons perpendiculaires, sans obscurcir l'air, ou diminuer en rien la beauté de la lumière. Aussi peut-on travailler chez soi, & même à la campagne, toutes les heures du jour; & cette fraicheur de l'air, qui dans d'autres Climats est quelquefois l'effet des pluyes, n'y manque pas non plus: ce même effet étant produit par les brises qui viennent des Régions plus froides situées vers le Sud. Il y a lieu de supposer qu'une température aussi heureuse est principalement due au voisinage de ces prodigieuses Montagnes, appellées les *Andes*, qui étant parallèles à la Côte, dont elles sont peu éloignées, & s'élevant beaucoup plus haut qu'aucune autre Montagne, ont sur leur pente une grande étendue de Païs, où, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés du Sommet, on a toutes sortes de Climats dans toutes les saisons de l'année. Ces Montagnes, en interceptant une grande partie des vents d'Est, qui régnent généralement dans le Continent de l'*Amérique* Méridionale, & en

 rafrai-

rafraichiſſant cette partie de l'air qui paſſe par deſſus leurs ſommets couverts de neige; ces Montagnes, dis-je, ſont ſans doute la cauſe, que les Côtes voiſines & les Mers du *Pérou* peuvent être rangées dans la claſſe des Climats les plus tempérés. Car dès que nous fumes à une certaine diſtance de la Ligne, où ces Montagnes ne purent plus nous être d'aucun ſecours, & que nous n'eumes plus rien pour nous couvrir du côté de l'Eſt, que les hauteurs & l'Iſthme de *Panama*, qui ne ſont que des Taupinières en comparaiſon des *Andes*, nous éprouvames en deux ou trois jours que nous avions paſſé de l'air tempéré du *Pérou* dans le Climat brulant des *Indes Occidentales*. Mais il eſt tems de reprendre le fil de notre narration.

Le 10. de *Novembre* nous étions trois lieues au midi de l'Ile la plus Méridionale de *Lobos*, dont la Latitude eſt 6°. 27' Sud. Il y a deux Iles de ce nom; celle-ci, qui s'appelle *Lobos de la Mar*; & une autre, plus Septentrionale, qui reſſemble beaucoup à la prémière, & qu'on prend ſouvent pour elle, appellée *Lobos de Tierra*. Nous n'étions pas loin alors de la croiſière aſſignée au *Glouceſter*: ainſi, dans la crainte de le manquer, nous portames peu de voiles toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vimes au lof un Vaiſſeau qui tâchoit de gagner la Côte. Il avoit paſſé près de nous pendant l'obſcurité de la nuit; & comme nous vimes d'abord que ce n'étoit pas le *Glouceſter*, nous forçames de voiles pour le joindre. Le vent ſe trouvant trop foible pour que nous puſſions beaucoup avancer, Mr. *Anſon* ordonna qu'on armât le Bateau à rame, ſa Pinaſſe, & celle du *Tryal*, & qu'on abordât le Vaiſſeau ennemi. Le Lieutenant *Brett*, qui commandoit le Bateau à rame, s'en approcha le prémier, vers les neuf heures, le ſalua d'une décharge de Mouſquetterie entre les Mâts, au-deſſus des têtes de l'Equipage, & fit ſauter auſſitôt la plupart de ſes gens à bord; mais les *Eſpagnols* ne firent pas la moindre réſiſtance, étant ſuffiſamment effrayés par l'éclat des ſabres, & par la décharge qu'ils venoient d'eſſuyer. Le Lieutenant *Brett* fit amener les voiles, & ayant chemin faiſant pris avec lui les deux Pinaſſes, alla trouver le Commandeur. Quand il fut de nous à la diſtance d'environ quatre milles d'*Angleterre*, il paſſa dans le Bateau à rame, menant avec lui pluſieurs Priſonniers, qui l'avoient inſtruit de pluſieurs choſes importantes, dont il vouloit informer le Commandeur. A ſon arrivée nous apprimes que la priſe s'appelloit *Nueſtra Senora del Carmin*, & étoit d'environ cent ſoixante-dix tonneaux. Un *Venitien*, nommé *Marcos Moréna*, en étoit le Commandant

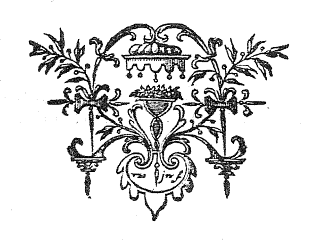
mandant

mandant, & avoit à bord quarante-trois Matelots. La charge consistoit en Acier, Fer, Cire, Poivre, Bois de Cèdre, Planches, Tabac en poudre, Rosaires, marchandises d'Europe en ballots, Canelle, Empois bleu, Indulgences, & plusieurs autres sortes de marchandises: quoique dans les circonstances où nous nous trouvions, cette charge ne fût pas de grand prix pour nous, la perte ne laissoit pas d'être très considérable pour les *Espagnols*, le simple achat du tout leur ayant couté à *Panama* plus de 400000 écus. Ce Vaisseau devoit se rendre à *Callao*, & avoit touché à *Paita* pour y faire de l'eau & des vivres, & ne s'étoit remis en mer que depuis vingt-quatre heures quand il tomba entre nos mains.

J'ai dit que Mr. *Brett* avoit reçu des Prisonniers d'importans éclaircissemens, dont il souhaitoit de faire d'abord part à Mr. *Anson*. Le prémier, qui lui donna quelques lumières & dont le rapport fut dans la suite confirmé par les autres Prisonniers, étoit un *Irlandois* Catholique, nommé *John Williams*, qu'il trouva à bord du Vaisseau *Espagnol*. *Williams* avoit trouvé moyen de se faire transporter de *Cadis* au *Méxique*, & avoit parcouru tout ce Royaume comme Mercier. Il assuroit avoir gagné à ce métier 4 ou 5000 écus; mais que les Prêtres, sachant qu'il avoit de l'argent, l'avoient tracassé, & qu'on lui avoit à la fin tout ôté. Il étoit à la vérité fort déguenillé, ne faisant que sortir de prison à *Paita* où il avoit été confiné pour quelque faute. Il témoigna une grande joye à la vue de ses Compatriotes, & leur dit sur le champ, que, peu de jours auparavant il étoit arrivé un Vaisseau à *Paita*, dont le Maitre avoit informé le Gouverneur qu'un très grand Vaisseau, qu'il jugeoit à la figure, & à la couleur des voiles, appartenir à l'Escadre *Angloise*, lui avoit donné la chasse en pleine mer: nous conjecturames, que ce devoit avoir été le *Gloucester*, & sçumes dans la suite que nous avions bien deviné. Le Gouverneur, convaincu de la vérité de la déposition du Maitre, envoya un Exprès à *Lima* pour en informer le Viceroi: & l'Officier Royal, qui résidoit à *Paita*, craignant une visite de la part des *Anglois*, étoit actuellement occupé à faire transporter le Trésor du Roi & le sien à *Piura*, Ville dans les terres, à la distance d'environ quinze lieues. Nous apprimes de plus de nos Prisonniers, qu'il y avoit à la Douane de *Paita*, une somme considérable d'argent, qui appartenoit à quelques Marchands de *Lima*; & que cet argent devoit être embarqué à bord d'un Navire, qui étoit actuellement dans le Port de *Paita*, & qui alloit partir incessamment pour *Sansonnate*, sur la Côte du *Méxique*, dans le dessein d'y acheter une partie de la charge du Vaisseau

de

de *Manille.* Ce Navire passoit à *Paita* pour un très bon Voilier, & avoit été suivé depuis peu; &, à ce que croyoient les Prisonniers, devoit probablement mettre à la voile le lendemain matin. Ce qu'ils venoient de dire au sujet de la vitesse de ce Navire, à bord duquel l'argent devoit être embarqué, ne nous donnoit presque aucun lieu de croire que notre Vaisseau, qui avoit à peu près été deux ans en mer, fût en état de le joindre, si nous le laissions sortir du Port. Cette considération, jointe à celle que nous étions découverts, & que l'allarme seroit bientôt répandue sur toute la Côte, & qu'ainsi ce seroit fort inutilement que nous continuerions à croiser dans ces Parages, détermina le Commandeur à tâcher de s'emparer de la Place par surprise. Pour réussir dans cette expédition, il s'étoit instruit exactement de la force & de l'état de *Paita*, & avoit une espèce de certitude, qu'il ne couroit aucun risque d'y perdre du monde. Outre cela, le succès de l'entreprise nous procuroit, non seulement un butin considérable, mais aussi une grande quantité de vivres, dont nous commencions à manquer, & nous donnoit en même tems l'occasion de remettre en liberté nos Prisonniers, qui étoient nombreux, & qui consumoient des provisions, dont nous avions bien besoin pour nous-mêmes. Ainsi plus d'une raison devoit nous engager à tenter la chose. Nous verrons dans le Chapitre suivant quel en fut le succès, & jusqu'à quel point cette expédition répondit à notre attente.



CHA-

CHAPITRE VI.

Prise de Paita, *& ce que nous fimes, jusqu'à ce que nous quittames les Côtes du* Pérou.

LA Ville de *Paita*, à 5°. 12'. de Latitude Méridionale, est située dans un Canton fort stérile, dont le terrein n'est composé que de sable & d'ardoise: elle ne contient qu'environ deux cens familles, & on peut juger de son étendue par le Plan que j'en donne ici. Les Maisons n'y sont que d'un étage, & n'ont que des murs de roseaux réfendus & d'argile, & des Toits de feuilles séches. Cette manière de bâtir, toute légère qu'elle paroit, est assez solide, pour un Païs où la pluie est un phénomène rare. Il en tomba pourtant en 1728. & quoiqu'elle ne fût pas fort grande, elle eut la force de détremper les murs de plusieurs de ces Bâtimens & de les faire crouler. Le plus grand nombre des Habitans de *Paita* sont des *Indiens*, des Esclaves *Nègres*, des Mulâtres ou des Mestices; & il y a fort peu de Blancs. Le Port de cette Ville ne peut guère passer que pour une Baye; c'est pourtant le meilleur qu'il y ait dans ces Quartiers, & l'ancrage y est sûr & bon. Il est fort fréquenté par les Vaisseaux qui viennent des Païs qui sont au Nord; c'est le seul lieu de relâche pour les Vaisseaux qui vont d'*Acapulco*, *Sonsonnate*, *Réalejo*, & *Panama*, à *Callao*: la longueur de ces Voyages, qui pendant presque toute l'année ne peuvent se faire qu'en remontant contre le vent, oblige ces Vaisseaux à aborder la Côte pour faire de l'eau. Il est vrai que les environs de *Paita* sont si arides, qu'on n'y trouve pas une goute d'eau à boire, ni aucune sorte d'herbages, ni provisions d'aucune espèce, excepté du Poisson & quelques Chèvres: mais à deux ou trois lieues delà vers le Nord, il y a une Ville d'*Indiens*, nommée *Colan*, d'où on transporte à *Paita*, sur des Radeaux, de l'Eau, du Maïz, des Herbages, de la Volaille, & d'autres Rafraichissemens, pour les Vaisseaux qui touchent en cet endroit. On y amène aussi du Betail de *Piura*, Ville située plus avant dans le Païs, à quatorze lieues de *Paita*. L'eau qu'on apporte de *Colan*, est d'une couleur blanchâtre, mais quoique nullement belle, on dit pourtant qu'elle est fort saine, on prétend même, qu'en serpentant entre des Bois de Salsepareille, elle devient imprégnée des vertus de

de ces Arbres. Le Port de *Paita*, outre ces commodités qu'il procure aux Vaisseaux destinés pour *Callao*, sert encore de lieu de débarquement aux Passagers, qui vont d'*Acapulco* & de *Panama* à *Lima*; car comme il est éloigné de deux cens lieues de *Callao*, qui sert de Port à cette dernière Ville, & qu'on trouve presque toujours le vent contraire à cette route, le voyage par Mer est extrêmement fatigant & ennuieux, on aime mieux faire le voyage par Terre; il y a un chemin assez commode, parallèle à la Côte, où on trouve quelques Villages & quelques gîtes passables.

On voit dans le Plan, que *Paita* est une Ville toute ouverte, & qui n'est défendue que par le Fort, qui y est marqué (B). Il nous importoit beaucoup d'être exactement informés de l'état de ce Fort: nous examinames donc nos Prisonniers sur ce sujet, & ils nous apprirent, que le Fort étoit muni de huit pièces de Canon montées sur leurs affuts, mais qu'il n'avoit ni Fossé ni Ouvrages extérieurs, ni Remparts, n'étant fermé que d'un simple Mur de brique; que la Garnison n'étoit composée que d'une seule Compagnie très foible, mais que la Ville pouvoit fournir outre cela trois cens hommes armés.

Après ces informations, Mr. *Anson* résolut, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, d'attaquer la Place, cette nuit même. Nous étions alors à douze lieues de la Côte; distance suffisante pour n'en être pas découverts, mais pas si grande, qu'en faisant force de voiles, nous ne pussions arriver dans la Baye, avec la nuit. Cependant le Commandeur jugea fort prudemment que nos Vaisseaux étoient trop gros pour n'être pas apperçus de loin, même pendant la nuit; & qu'à cette vue, les Habitans alarmés transporteroient leurs meilleurs effets plus avant dans le Païs. D'ailleurs la Place n'étoit pas assez considérable pour qu'il fût besoin de toutes nos forces: ainsi il résolut de n'employer que nos Chaloupes à cette expédition. Il commanda donc le Bateau à dix-huit rames, notre Pinasse & celle du *Tryal*; & ayant choisi cinquante & huit hommes pour s'y embarquer, il mit à leur tête le Lieutenant *Brett*, & lui donna les ordres nécessaires. Pour prévenir les contretems & la confusion, qui pouvoient naitre de l'obscurité de la nuit & de l'ignorance des lieux, il ordonna à deux *Pilotes Espagnols*, d'accompagner Mr. *Brett*, de le mener au lieu de débarquement le plus convenable, & de lui servir de Guides, lorsqu'il seroit à terre. Pour s'assurer d'autant mieux de la fidélité de ces deux *Espagnols*, dans une conjoncture aussi délicate, Mr. *Anson* assura tous nos Prisonniers, que si ces deux Hommes le servoient

voient bien en cette occasion, il leur rendroit à tous la liberté, & les relâcheroit en cet endroit; mais qu'au moindre indice de trahison, les deux Pilotes auroient d'abord la tête cassée, & que tous les autres Prisonniers que nous avions à bord, seroient emmenés en *Angleterre*. Nous trouvames ainsi l'art d'intéresser nos Prisonniers au succès de notre entreprise, & de nous mettre à couvert des effets de la négligence & de la perfidie de nos Guides.

Je ne puis m'empêcher de remarquer une circonstance assez singulière à l'égard d'un de ces deux Pilotes, & que nous n'apprimes que dans la suite. Cet homme avoit été pris vingt ans auparavant, par le Capitaine *Clipperton*, qui l'obligea à lui servir de Guide, dans une entreprise qu'il fit pour surprendre *Truxillo*, Ville située dans les Terres, au Sud de *Paita*. Ce Pilote trouva le moyen de donner l'alarme aux Habitans, qui eurent le tems de se sauver, quoique la Ville fût prise. Ainsi cet homme servit malgré lui de Guide, aux deux seules Expéditions qui ayent été faites à terre, sur cette Côte, pendant un aussi long intervalle de tems. Mais revenons à notre sujet.

Durant ces préparatifs, nos Vaisseaux avançoient à force de voiles, vers le Port; car nous étions encore trop éloignés pour être apperçus. A dix heures du soir, n'étant plus qu'à cinq lieues de la Ville, Mr. *Brett* nous quitta avec les Chaloupes qu'il commandoit, & arriva à l'entrée de la Baye, sans être découvert; mais à peine y étoit-il entré que des gens qui étoient à bord d'un Vaisseau ancré dans ce Port, l'apperçurent. Ils se jettèrent dans leur Chaloupe & ramèrent vers le Fort, en donnant l'alarme, & criant de toutes leurs forces, *les Anglois*, *les Chiens d'Anglois*! Dans un moment toute la Ville fut en alarme; & nos Gens virent plusieurs lumières, qui alloient & venoient dans le Fort, & d'autres marques des mouvemens que se donnoient les Habitans. Mr. *Brett* exhorta ses Gens à ramer vivement vers le rivage, afin de donner à l'Ennemi le moins de tems qu'il se pourroit pour se mettre en défense. Cependant, avant que nos Chaloupes pussent gagner Terre, la Garnison du Fort avoit déja mis quelques pièces de Canon en état de tirer, & les avoit pointées vers le lieu du débarquement; &, apparamment plutôt par hazard, que par adresse, vu l'obscurité de la nuit, un de ces coups fut assez bien ajusté, pour que le boulet passa justement au dessus de la tête de ceux qui montoient une des Chaloupes. Cela fit redoubler d'efforts à nos Gens; ensorte qu'ils gagnèrent le rivage, & débarquèrent avant

 qu'on

qu'on eût le tems de leur tirer une seconde volée. Dès qu'ils furent à terre, un de leurs Guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage, où ils se trouvèrent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, aussi bien que le tems le permettoit, ils marchèrent d'abord vers la Place de la Parade. Cette Place est un grand quarré, au bout de la rue, par où ils étoient entrés: le Fort fait un des côtés de cette Place, & la Maison du Gouverneur en forme un autre, comme on peut le voir dans le Plan, où la Rue dont il s'agit, est marquée par une ligne ponctuée. Quoique nos Gens marchassent en assez bon ordre, le bruit qu'ils faisoient, & leurs *Huzzas*, excités par la joye ordinaire aux Matelots, lorsqu'ils se sentent à terre, après une longue Navigation, par l'ardeur que leur inspiroit la présence de l'Ennemi, & par l'espérance du butin, tout cela joint à leurs Tambours qui se faisoient entendre de toute leur force, faisoient paroître leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'étoit & persuadèrent aux Habitans, qu'ils avoient au moins trois cens hommes en tête, & qu'il convenoit mieux de penser à la fuite qu'à se défendre. Ainsi nos Gens n'eurent à essuyer qu'une décharge, qui leur fut faite par les Marchands, à qui appartenoient les Trésors qui se trouvoient alors dans la Ville, & par quelques autres qui s'étoient joints à eux: ces Gens s'étoient postés dans une Gallerie qui entouroit la Maison du Gouverneur, mais dès-que les Nôtres eurent fait feu sur eux, ils quittèrent leur poste & les laissèrent maitres de la Place.

Après ce succès, Mr. *Brett* divisa son monde en deux partis; il ordonna à l'un d'environner le logis du Gouverneur, & de tâcher de se saisir de sa personne, & il marcha à la tête de l'autre vers le Port, à dessein de l'emporter: mais il le trouva abandonné, la Garnison en ayant passé par dessus les Murs pour s'enfuir. Ainsi, en moins d'un quart d'heure, à compter du moment de la descente, nous fumes maitres de la Ville, sans autre perte que d'un homme tué & de deux blessés; dont l'un fut le Pilote *Espagnol* de la *Thérèse*, à qui une balle de mousquet effleura le poignet. Mr. de *Keppel*, fils de Mylord *Albemarle*, l'échapa belle, une balle lui emporta le bec d'un bonnet de Postillon, dont il étoit coiffé, & lui rasa la temple, mais sans le blesser.

Mr. *Brett* plaça une Garde dans le Fort; une autre à la Maison du Gouverneur, & des Sentinelles à toutes les avenues de la Ville, tant pour prévenir les surprises de la part de l'Ennemi, que pour empêcher le désordre & le pillage. Son prémier soin ensuite fut de prendre possession

session de la Douane, où les Trésors des Marchands étoient déposés, & d'examiner combien il étoit resté d'*Espagnols* en Ville, pour pouvoir juger des précautions qu'il y avoit à prendre. Il eut bientôt l'esprit en repos sur cet article; la plupart des Habitans, réveillés en sursaut par l'alarme, s'étoient sauvés en chemise. Le Gouverneur même n'avoit pas été des moins pressés; car il s'enfuit, un pied chaussé & l'autre nud, abandonnant sa Femme, jeune Dame de dix-sept ans, qu'il n'avoit épousée que depuis trois ou quatre jours. Cependant elle ne fut pas prise, deux Sentinelles *Espagnoles* l'ayant emmenée en chemise, dans l'instant que nos Gens environnoient la Maison. Nous fumes fort fâchés que le Gouverneur nous eût échappé; Mr. *Anson* avoit bien expressément recommandé qu'on fît tout ce qu'on pourroit pour se saisir de sa personne, persuadé qu'il contribueroit efficacement à faire traiter du rachat de la Ville; mais il n'y eut pas moyen de l'attraper. Le peu d'Habitans qui étoient restés, furent renfermés, sous bonne garde, dans une des Eglises, à l'exception de quelques Nègres vigoureux, qui furent employés tout le reste de la nuit à transporter au Fort les Trésors qu'on trouva dans la Douane, & dans d'autres endroits: bien entendu qu'on eut soin de les faire accompagner de quelques Mousquetaires.

Tandis que Mr. *Brett* étoit occupé de ces soins nécessaires, les Matelots, quoiqu'employés à des affaires assez importantes, se donnèrent la liberté de fouiller les maisons voisines de leur poste, & de s'amuser au pillage. La prémière chose qui s'offrit à leurs yeux, furent les habits que les *Espagnols* avoient oubliés d'emporter, & qui suivant la mode du Païs, étoient chamarrés de galons & de broderie. Nos Gens se jettèrent dessus avec avidité, & les endossèrent d'abord, par dessus leurs Jaquettes crasseuses & leurs Chausses poissées, sans oublier les belles Perruques & les Chapeaux bordés. Cette mode fut bientôt suivie par tout le Détachement; & les derniers venus ne trouvant plus d'habits d'homme, assez beaux à leur gré, se rabattirent sur les Jupes & les Robes de Femme, qu'ils ne firent nulle difficulté d'ajouter à leur habillement ordinaire, pourvu qu'ils les trouvassent assez magnifiques. Les prémiers de ces Masques qui se présentèrent aux yeux de Mr. *Brett*, étoient si bien déguisés, qu'il eut peine à les reconnoître.

C'est ainsi que se passa la prémière nuit que nos Gens furent à terre. Je reviens à présent au *Centurion*. Après que nos Chaloupes nous eurent quittés, nous restames en panne, jusqu'à une heure du matin; & comme

me nous supposions que notre Détachement étoit alors bien près de débarquer, nous voguames doucement vers la Baye. A sept heures du matin, nous nous trouvames à son entrée, & bientôt après nous découvrimes la Ville. Quoique nous n'eussions pas lieu de douter du succès de notre entreprise, ce fut pourtant avec une joye sensible, que nous apperçumes, à l'aide des Lunettes d'approche, le Pavillon *Anglois*, arboré au Fort. Nous louvoyames avec ardeur pour approcher de la Ville, aussi vite que nous pouvoit permettre le vent de terre qui souffloit alors. A onze heures, la Pinasse du *Tryal* vint à bord, chargée de piastres & d'argenterie d'Eglise; & l'Officier qui la commandoit nous fit le récit de ce qui s'étoit passé la nuit précédente, tel que je viens de le donner. A deux heures après-midi, nous jettames l'ancre, sur dix brasses & demie d'eau, à un mille & demi de la Ville, & par conséquent à portée d'avoir facilement communication avec ceux qui étoient à terre. Nous trouvames que Mr. *Brett* s'étoit employé sans relâche à rassembler les Trésors qu'il avoit trouvés dans la Ville, & qu'il n'avoit pas été troublé dans cette occupation. Cependant l'Ennemi assembloit toutes les Forces des environs sur une hauteur qu'on voyoit derrière la Ville, & ces Forces ne paroissoient pas méprisables. Nous y distinguions entre autres environ deux cens Cavaliers, bien montés, & bien armés, à ce qu'il nous paroissoit, & le tout étoit rangé en assez bon ordre, avec nombre de Tambours, de Trompettes & de Drapeaux. Ils faisoient le plus de bruit qu'ils pouvoient avec cette Musique guerrière, & éparadoient avec grande ostentation, dans l'espérance de nous intimider, & de nous forcer à nous retirer avant que d'avoir fini d'emporter notre butin, car ils savoient déja le peu de monde que nous avions à terre. Nous n'étions pas assez aisés à effrayer, pour croire que leur Cavalerie, sur laquelle ils paroissoient le plus compter, osât s'engager dans les rues & venir nous attaquer entre les maisons, quand même nous eussions encore été en plus petit nombre. Ainsi nous continuames tranquilement tant que le jour dura, à embarquer le Trésor, les provisions, & les rafraichissemens, tels que Porcs, Volailles, &c. que nous trouvames dans cette Ville en grande abondance. Vers la nuit, le Commandeur pour prévenir toute surprise, envoya du renfort à terre: on prit poste dans les Rues qui aboutissoient à la Place, & on les traversa toutes de Barricades de six pieds de haut. L'Ennemi se tint tranquille pendant la nuit, & le lendemain,

main, dès qu'il fit jour, nous recommençames notre ouvrage de charger nos Chaloupes & de les envoyer à bord.

Nous eumes lieu de nous appercevoir que les ordres que Mr. *Anson* avoit donnés, pour la prise du Gouverneur, avoient été très sages, & que c'étoit un grand malheur pour nous qu'ils n'eussent pas pu être exécutés. Nous trouvames des Magazins, remplis de marchandises de prix, qui nous étoient tout-à-fait inutiles, parce que nous n'avions pas de place dans nos Vaisseaux pour les loger. Si nous avions tenu le Gouverneur, il eût probablement traité avec nous du rachat de ces effets & de la Ville, & c'eût été un grand avantage de part & d'autre. Mais il se trouvoit en liberté; il avoit ramassé toutes les Forces du Païs, à plusieurs lieues à la ronde; il lui en étoit même venu de *Piura*, éloigné de quatorze lieues, & il étoit si charmé de se voir Général, qu'il ne s'embarassoit guère du sort de sa Place. Quoique Mr. *Anson* lui fit faire plusieurs messages, par les Habitans que nous avions pris, & qu'il l'invitât à traiter de ce rachat, dont il lui insinuoit qu'il lui feroit bon marché, & qu'il se contenteroit de quelque Betail & autres rafraichissemens, assurant en même tems qu'à son refus, il feroit mettre la Ville en feu; malgré toutes ces avances, Mr. le Gouverneur fut si fier qu'il ne daigna pas même y faire la moindre réponse.

Le second jour que nous fumes en possession de la Ville, plusieurs Esclaves Nègres désertèrent du Corps d'*Espagnols*, qui étoit sur la hauteur, & vinrent se rendre à nous: l'un d'eux fut reconnu par un des Prisonniers, que nous avions à bord, qui l'avoit vu à *Panama.* D'un autre côté, les *Espagnols* qui étoient sur la hauteur, souffroient une extrême disette d'eau, & plusieurs de leurs Esclaves se glissoient adroitement dans les maisons de la Ville, & enlevoient des Jarres d'eau, qu'ils portoient à leurs Maitres; & quoique nos Gens en attrapassent quelques-uns, la soif étoit si pressante dans leur Camp, qu'ils continuèrent ce manège pendant tout le tems que nous restames maitres de la Place. Ce même jour, nous apprimes des Déserteurs & des Prisonniers que nous fimes, que les *Espagnols* dont le nombre étoit fort augmenté, étoient résolus d'attaquer la Ville & le Fort, la nuit suivante, & qu'un certain *Gordon*, *Ecossois* Catholique, & Capitaine de Vaisseau dans ces Mers, devoit avoir la direction de cette attaque. Malgré ces avis, nous continuames notre ouvrage sans inquiétude jusqu'au soir, que le Commandeur envoya encore du renfort à terre. Mr. *Brett* doubla les Gardes à chaque barricade, joignit

les

les Postes, par le moyen de Sentinelles, placées à portée de la voix, l'une de l'autre, & fit faire des Rondes fréquentes accompagnées de Tambours. Ces marques de vigilance ne pouvoient être inconnues à l'Ennemi, qui entendoit le bruit de nos Tambours, & peut-être la voix des Sentinelles; elles lui donnèrent apparemment à penser, réfroidirent son courage & lui firent oublier les rodomontades du jour; car il nous laissa passer cette nuit aussi paisiblement que la précédente.

Dès le soir de ce même jour, les Trésors étoient déja à bord du *Centurion*; ainsi le lendemain, 15. de *Novembre*, nos Chaloupes furent employées à transporter les autres effets de prix, dont nous jugeames à propos de nous charger. Le Commandeur, ayant résolu de partir ce jour-là, envoya à terre dès les dix heures du matin, tous les Prisonniers qu'il avoit à bord, ainsi qu'il le leur avoit promis. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-huit personnes, & Mr. *Brett* eut ordre de les renfermer dans une Eglise jusqu'au moment qu'il voudroit s'embarquer. Il devoit dans cet instant même mettre le feu à toute la Ville, excepté aux deux Eglises, qui par bonheur étoient séparées des maisons. Ces ordres furent ponctuellement exécutés; Mr. *Brett* fit mettre de la Poix & du Goudron, qu'on trouva en grande quantité dans cette Ville, dans des Maisons, situées en différentes Rues, afin que le Feu prît avec violence en plusieurs endroits à la fois, & que l'action en fût si prompte & si générale qu'il ne fût pas au pouvoir de l'Ennemi de l'éteindre après notre départ. Ces préparatifs faits, & le Canon du Fort encloué, Mr. *Brett* fit mettre le feu aux Maisons, qui étoient au-dessus du vent, & rassemblant son monde, il marcha vers le rivage où les Chaloupes l'attendoient. Cet endroit du rivage étoit une plage toute découverte hors de la Ville, vers le lieu où les Eglises sont marquées dans le Plan; de sorte que les *Espagnols* voyant clairement qu'il s'apprêtoit à faire retraite, résolurent de la troubler, & de tâcher de gagner quelque avantage dont ils pussent se vanter. Pour cet effet, un petit Escadron, choisi sans doute, sur toute leur Cavalerie, descendit de la hauteur, & s'avança avec une résolution, qui nous auroit fait croire qu'ils alloient charger nos Gens, & profiter de l'avantage d'une Plaine ouverte, si nous n'avions pas eu de justes idées de leur valeur. Nous jugeames donc, & nous ne nous trompames pas, que toutes ces apparences n'étoient que pure ostentation; aussi d'abord que Mr. *Brett* eut fait faire halte & fait front à l'Ennemi, ce dernier s'arrêta tout court, & depuis ne fit pas un pas en avant. Nos Gens arrivés

à

à leurs Chaloupes, s'arretèrent & attendirent aſſez longtems, parce qu'ils s'apperçurent qu'il leur manquoit un homme: mais voyant que, quelques informations qu'on fît, on ne pouvoit apprendre ce qu'il étoit devenu, on ſe réſolut à partir ſans lui. Nos Gens étoient déja embarqués juſqu'au dernier, & les Chaloupes quittoient le rivage, lorſqu'on l'entendit crier de toutes ſes forces qu'on l'attendît. La Ville étoit toute en feu & la fumée couvroit la Plage, de manière qu'on ne pouvoit le voir, quoiqu'on l'entendît très bien. Mr. *Brett* envoya une des Chaloupes au ſecours de cet homme, qui le trouva dans l'eau, juſqu'au cou; car il étoit entré dans la Mer auſſi avant qu'il avoit ôſé, preſſé par la crainte de tomber entre les mains d'un Ennemi, rendu furieux par le pillage de ſes biens, & l'incendie de ſes maiſons. Il avoua que la cauſe de ſon retard étoit une doſe un peu forte d'eau de vie, qu'il avoit priſe ce matin, & qui l'avoit plongé dans un ſommeil, dont il n'avoit été tiré que par le feu qui l'avoit approché d'un peu trop près, & qui s'étoit fait ſentir trop vivement. Il fut fort ſurpris en ouvrant les yeux de ſe trouver au milieu des flammes, & de voir courir çà & là des *Eſpagnols* & des *Indiens*. La frayeur diſſipa dans l'inſtant ſon yvreſſe, & lui rendit aſſez de préſence d'eſprit, pour avoir l'attention de s'échapper à travers la plus épaiſſe fumée, pour ſe dérober aux yeux de l'Ennemi. Il courut de toute ſa force vers le rivage, & entra dans la Mer auſſi avant que le pouvoit un homme qui ne ſavoit pas nager: le tout ſans avoir la moindre curioſité de regarder derrière ſoi.

Je dois dire à l'honneur de nos Gens, que quoiqu'ils euſſent trouvé grande quantité de vins & de liqueurs dans cette Ville, cet homme fut le ſeul, qui s'oublia au point de s'enyvrer. Leur conduite, en tout, pendant qu'ils furent à terre, fut beaucoup plus ſage, qu'on n'avoit lieu de l'attendre, d'une troupe de Marins, qui avoit été pendant ſi longtems confinés dans un Vaiſſeau. Il eſt vrai qu'une bonne partie de cette ſageſſe eſt due à la vigilance de nos Officiers & à l'exacte diſcipline que Mr. *Anſon* faiſoit obſerver à ſon bord; mais avec tout cela, il faut avouer que ce n'eſt pas un effort commun à des Matelots que de ſavoir ſe modérer ſur l'uſage des liqueurs fortes, lorſqu'ils s'en trouvent à même.

A cet exemple unique d'yvrognerie, il faut ajouter une faute d'une autre eſpèce, qu'un de nos Gens commit, & qui fut accompagnée de circonſtances aſſez ſingulières. Un *Anglois* qui avoit été autrefois employé dans les Chantiers de *Portsmouth*, comme Charpentier de Vaiſſeau, & qui

qui étoit paſſé depuis au ſervice d'*Eſpagne*, exerçoit le même métier à *Guaiaqu'il*; & ſes Parens, informés qu'il étoit dans ce Païs, lui avoient écrit par la voye du *Centurion*. Cet homme ſe trouvoit alors dans le Corps d'*Eſpagnols*, poſté ſur la hauteur de *Paita*, & déſirant de ſe ſignaler & de ſe rendre recommandable à ſes nouveaux Maitres, il s'avança vers la Ville, ſans armes, & aborda une de nos Sentinelles, en faiſant ſemblant de vouloir quitter les *Eſpagnols* & de ſe rendre à nous. Notre Sentinelle avoit un Piſtolet bandé, mais il ſe laiſſa amuſer par cet homme & le laiſſa approcher de trop près. Le Charpentier prit ſon tems, ſe ſaiſit du Piſtolet, l'arracha des mains de la Sentinelle, & s'enfuit vers l'Ennemi. Deux de nos Gens, qui s'étoient avancés vers cet endroit, dès qu'ils avoient vu cet homme s'approcher de la Sentinelle, ſe trouvèrent à portée de courir après lui; mais il gagna la hauteur avant qu'ils puſſent le joindre, & quand il s'y vit, il ſe tourna vers eux & leur lâcha ſon coup de Piſtolet; ils lui tirèrent auſſi les leurs, & quoiqu'il fût à une aſſez grande diſtance & que la crête de la hauteur le leur dérobât, quand ils tirèrent ſur lui, ils apprirent pourtant dans la ſuite, qu'ils l'avoient atteint & qu'il en étoit mort ſur le champ. La Sentinelle qui s'étoit laiſſé ſurprendre ſi ſottement, fut châtiée, comme elle le méritoit, & ſervit d'exemple aux autres qui auroient pu ſe laiſſer ſurprendre dans un cas de plus grande conſéquence.

Tandis que nos Chaloupes ramoient de leur mieux pour regagner l'Eſcadre, les flammes avoient gagné toute la Ville, & y avoient fait de tels ravages, tant par le ſoin que nous avions eu d'y diſtribuer quantité de matières combuſtibles, que par la ſtructure des édifices & les matériaux dont ils étoient faits, que l'Ennemi, quelque nombreux qu'il parût être, ſe trouva dans l'impoſſibilité d'arrêter l'incendie, & de ſauver ni maiſons, ni marchandiſes. Toute une Ville en feu, & ſur-tout quand elle brule avec une pareille violence, offre un ſpectacle ſingulier, & qui a quelque choſe de grand. Mr. *Brett* jugea qu'il valoit la peine d'en faire un deſſein: nous le donnons dans la Planche ſuivante, où l'on voit auſſi les Vaiſſeaux qui étoient ancrés dans le Port.

Dès que le Détachement, que nous ramenoient nos Chaloupes, eut rejoint l'Eſcadre, notre Commandeur ſe prépara à quitter cet endroit le même ſoir. En y arrivant, nous y avions trouvé ſix Vaiſſeaux: le prémier étoit celui qu'on nous avoit dit qui devoit tranſporter le Tréſor à la Côte du *Méxique*; & comme nous étions perſuadés qu'il étoit très bon

Voilier,

Voilier, nous résolumes de l'emmener avec nous: les autres étoient deux Senaux, une Barque, & deux Galères de trente-six rames chacune. Nous apprimes depuis, que ces deux dernières & plusieurs autres semblables qu'on avoit bâties dans différens Ports, étoient destinées à nous empêcher de faire descente aux environs de *Callao*: car les *Espagnols*, sur les prémiers avis qu'ils eurent de l'équipement de notre Escadre & de sa force, crurent que nous en voulions à *Lima*. Mr. *Anson*, ne sachant que faire de ces cinq Vaisseaux, en avoit d'abord fait couper les Mâts, dès notre arrivée, & à notre départ, nous les remorquames hors du Port, y perçames des trous, & les coulames à fond. Mr. *Hughs*, Lieutenant du *Tryal*, fut mis avec dix hommes, sur le sixième que nous emmenames, qui étoit nommé le *Solidad*; après quoi notre Escadre leva l'ancre vers minuit, & partit au nombre de six Vaisseaux, le *Centurion*, le *Tryal*, le *Carmélo*, la *Thérèse*, le *Carmin*, & le *Solidad*.

Avant d'aller plus loin, je crois que c'est ici le lieu d'instruire le Lecteur de la valeur du butin, que nous fimes en cette occasion, & du dommage que nous causames aux *Espagnols*. J'ai déja dit que nous y trouvames une grande quantité d'effets de prix, qui ne pouvoient nous être d'aucun usage, & que nous ne pouvions emporter; ainsi pour cet article, je ne puis guère, qu'en estimer en gros la valeur. Les *Espagnols*, dans les représentations qu'ils firent à la Cour de *Madrid*, firent monter leur perte, comme nous l'avons appris depuis, à un Million & demi de Piastres: & je crois bien que cette somme n'est pas fort exagérée, car une bonne partie des effets que nous fimes consumer aux flammes, étoient des étofes de grand prix, telles que Draps fins, Soyeries, Batistes, &c. Notre profit, quoique fort inférieur à la perte de l'Ennemi, ne fut cependant pas petit; la Vaisselle & l'argent monnoyé montoient à plus de 30000. liv. sterl. sans compter plusieurs Joyaux, Bagues, Bracelets, &c.; dont il ne nous fut pas possible de fixer au juste la valeur. D'ailleurs ce que les Pillards s'approprièrent n'est pas compris dans cette somme, en un mot, ce fut le butin le plus considérable que nous eussions fait sur cette Côte.

Avant que de quitter ces Quartiers, je ne dois pas passer sous silence la conduite que Mr. *Anson* y a tenue à l'égard des Prisonniers; conduite, qui n'a pas peu contribué a y relever l'honneur de la Nation. J'ai déja dit que nous les relâchames en cet endroit. Il y avoit parmi eux des personnes de considération, entre autres un jeune homme de dix-sept ans, fils

fils du Vice-Préſident du Conſeil du *Chili*. On ſait toutes les barbaries que les Boucaniers & les Flibuſtiers ont commis autrefois ; & les Gens d'Egliſe s'en étoient habilement ſervis pour donner à tous les habitans de ces Païs les idées les plus affreuſes de la Nation *Angloiſe*. Nos Priſonniers, la prémière fois que nous les obligeames à paſſer ſur nos Vaiſſeaux, y parurent tous ſaiſis d'effroi & d'horreur. Le jeune-homme entre autres, dont je viens de parler, qui n'étoit jamais ſorti de la maiſon paternelle, déploroit ſon ſort de la manière la plus touchante, il regrettoit ſon Père, ſa Mère, ſes Frères, ſes Sœurs, ſa terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais, & s'imaginoit être condamné pour le reſte de ſa vie à l'eſclavage le plus dur, & le plus bas. C'étoit-là à peu près la manière de penſer de tous les *Eſpagnols*, qui nous tomboient entre les mains. Mr. *Anſon* n'épargna rien de tout ce qui pouvoit effacer ces fauſſes idées qu'ils s'étoient formées de nous: il eut ſoin de faire manger tour à tour à ſa table les plus conſidérables d'entre eux, autant qu'il y avoit de place, & donna les ordres les plus ſévères pour qu'ils fuſſent tous traités avec toute la décence & l'humanité poſſibles. Malgré ces précautions, nous remarquions fort bien qu'il leur falloit quelques jours pour ſe déſabuſer, & pour s'ôter de l'eſprit que cette douceur feroit bientôt place à des cruautés inouïes. Enfin pourtant ils ſe raſſurèrent; la tranquilité & la joye même ſuccédèrent à leurs craintes, & ils ne parurent plus s'inquiéter beaucoup de leur priſon. Le jeune-homme, dont j'ai déja parlé, changea ſi bien d'idée, conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour Mr. *Anſon*, & prit tant de goût à notre manière de vivre, qui lui étoit toute nouvelle, que lorſqu'on le relâcha à *Paita*, je doute s'il n'eût pas mieux aimé venir faire un voyage avec nous en *Angleterre*, que de s'en retourner chez lui.

Cette conduite de Mr. *Anſon* à l'égard de ſes Priſonniers leur donna les plus grandes idées de ſon humanité & de ſa bonté, & comme les hommes aiment volontiers à former des règles générales, elle les diſpoſa à juger fort avantageuſement de la Nation *Angloiſe*. Cependant quelque vénération que nos prémiers Priſonniers euſſent conçue pour Mr. *Anſon*, elle fut bien augmentée par la manière dont il en agit à l'égard des femmes, qui ſe trouvoient à bord de la *Thérèſe*, lorſque ce Vaiſſeau tomba entre nos mains. Il leur laiſſa l'apartement qu'elles y avoient occupé, défendit très expreſſément à ſes Gens d'en approcher, & permit au Pilote de ce Bâtiment de reſter auprès d'elles pour les garder. Ces manières d'un Ennemi, & d'un Ennemi Hérétique, ſurprirent ceux-mêmes des

des *Espagnols*, qui avoient déja éprouvé les effets de son caractère aimable. Ils ne pouvoient comprendre qu'il eût résisté à la curiosité de voir de jolies personnes, & dont la plus jeune passoit même pour une beauté. Ces Dames furent si sensibles à toutes ces attentions, que lorsqu'il s'agit de débarquer à *Paita*, & d'être mises en liberté, elles refusèrent d'aller à terre, avant qu'on les menât à bord du *Centurion*, & qu'elles eussent elles-mêmes témoigné leur reconnoissance au Commandeur. Je puis dire avec vérité qu'il n'y eut pas un seul de nos Prisonniers qui ne se louât du traitement qu'il avoit reçu de nous: un Père Jésuite, entre autres, qui étoit un homme fort considéré parmi eux, ne pouvoit se lasser d'exprimer sa reconnoissance de toutes les politesses, qu'il avoit reçues de nous, aussi bien que les autres Prisonniers; & il assura Mr. *Anson*, qu'il se sentoit obligé de lui rendre justice en toute occasion, & de reconnoître que sa conduite à leur égard ne pouvoit jamais être oubliée; mais que sur-tout la manière dont il en avoit agi avec les Dames étoit si noble & si extraordinaire, qu'il craignoit que le respect qu'on portoit à son caractère, ne pût même lui faire ajouter foi, lorsqu'il en feroit le récit. Nous avons appris que nos Prisonniers n'ont pas changé de tons après être sortis de nos mains, & qu'ils ont rempli *Lima* & tout le *Pérou* des éloges du Commandeur. Le bon Père, en particulier, ne tarrissoit pas sur ses louanges, & a poussé la chose jusqu'à expliquer en sa faveur, dans un sens relâché & hypothétique, l'article de foi de son Eglise, qui dit que tous les Hérétiques sont damnés.

La manière dont les *Espagnols* peuvent penser sur notre Nation, n'est nullement une chose indifférente: leur estime nous importe peut-être plus que celle de tout le reste du Monde. Le Commerce que nous avons autrefois fait avec eux, & que nous pourrons faire encore dans la suite, est non seulement fort considérable, mais il est d'une nature toute particulière, & exige de part & d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Quand nulle considération politique n'eût eu lieu, Mr. *Anson* n'eût pu en agir autrement: ç'auroit été une conduite trop opposée à son propre caractère de traiter avec dureté, ceux que le sort des armes livroit entre ses mains; c'est ce dont tous les *Espagnols* de l'*Amérique* sont convaincus, & son nom est en vénération dans tous les vastes Païs qu'ils habitent.

CHAPITRE VII.

Notre Voyage depuis Paita, *jusqu'à* Quibo.

EN partant de *Paita*, le 16. de *Novembre*, à minuit, nous portames à l'Oueſt, & le matin le Commandeur ordonna à toute l'Eſcadre de s'étendre, pour mieux découvrir le *Glouceſter*: car nous approchions du parage, où le Capitaine *Mitchel* avoit ordre de croiſer, & nous nous attendions à toute heure de le rencontrer; cependant toute la journée ſe paſſa ſans l'appercevoir.

Dans ce tems-là une eſpèce de jalouſie qui s'étoit gliſſée parmi nos Equipages, dès le tems de la deſcente à *Paita*, s'accrut à tel degré que le Commandeur ſe vit obligé d'interpoſer ſon autorité pour la faire ceſſer. Le butin que quelques Pillards s'étoient approprié, comme la récompenſe de leur valeur & de leurs travaux, étoit la cauſe de cette aigreur: ceux qui étoient reſtés à bord, trouvoient cette diſpoſition très injuſte. Ils diſoient que ſi la choſe avoit dépendu d'eux, ils auroient choiſi d'être du nombre de ceux qui avoient fait la deſcente; que leur poſte avoit été le plus fatiguant; qu'outre le travail de la journée, ils avoient été obligés de paſſer toutes les nuits ſous les armes, pour garder les Priſonniers, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup le leur, & qui dans une conjoncture auſſi délicate, exigeoient une attention toute particulière: ils ajoutoient, qu'on ne pouvoit nier que la préſence des Vaiſſeaux, armés de forces ſuffiſantes, n'eût été d'une néceſſité abſolue à ceux qui étoient deſcendus à terre, & en concluoient qu'on ne pouvoit ſans une injuſtice manifeſte les priver de leur part du pillage. Cette diſpute étoit pouſſée de part & d'autre avec une extrême animoſité, quoique le butin, qui en étoit le ſujet, ne fût qu'une bagatelle en comparaiſon de celui qui avoit été fait dans *Paita*, où ceux qui étoient reſtés à bord, devoient inconteſtablement avoir part. Mais la diſpute étoit entre des Matelots, & ces Gens, comme on ſait, ne règlent pas toujours l'intérêt qu'ils prennent à une affaire ſur l'importance de l'objet. Pour terminer ces différends avant qu'ils allaſſent trop loin, Mr. *Anſon* fit, dès le lendemain de notre départ de *Paita*, monter tout l'Equipage ſur le demipont; là, il s'adreſſa d'abord à ceux qui avoient fait la deſcente, loua leur va-

valeur & leur conduite, & leur en fit ses remercimens: ensuite, il leur exposa les prétensions de ceux qui étoient restés à bord, & ajouta que les raisons de ces derniers lui paroissoient fondées. En conséquence il ordonna que chacun, Officier ou autre, eût à apporter sur le demi-pont, tout ce qu'il avoit eu du pillage, afin que toute la masse en fût partagée, suivant le rang de chacun: mais pour que ceux qui en étoient déja en possession, n'eussent pas sujet de se plaindre, & pour encourager ceux qui à l'avenir seroient employés à de pareilles expéditions, le Commandeur déclara qu'il cédoit tout ce qu'il lui en revenoit à ceux qui avoient été du Détachement qui avoit attaqué la Place. Cette déclaration remit le calme entre nos Gens, & les plaintes cessèrent, quoiqu'il y en eût sans doute qui n'étoient guère tentés d'imiter le desintéressement de Mr. *Anson*, & qui dans le fond de leur ame, trouvoient très dur de se dessaisir d'une partie de ce qu'ils tenoient déja.

Le soir de ce même jour, le Commandeur ordonna à toute l'Escadre d'amener les voiles, dans la crainte qu'elle ne dépassât le *Gloucester*, pendant la nuit, sans le savoir. Le lendemain dès que le jour parut nous nous remimes à la recherche de ce Vaisseau. Vers les dix heures nous découvrimes une Voile, à qui nous donnames chasse, & à deux heures après-midi nous en approchames d'assez près pour reconnoitre le *Gloucester*, qui remorquoit un petit Bâtiment. Une heure après nous les joignimes, & nous apprimes du Capitaine *Mitchel*, que pendant tout le tems qu'il avoit croisé, il n'avoit fait que deux prises, dont l'une étoit un Senau, chargé de vins, d'eau de vie, d'olives en Jarres, & d'environ 7000. liv. sterlings en espèces; & l'autre une grande Barque, que le Bateau à rame du *Gloucester* avoit enlevée tout près de terre. Les Prisonniers de cette dernière prise déclarèrent d'abord qu'ils étoient très pauvres, & que leur charge ne consistoit qu'en Coton; mais nos Gens avoient de bonnes raisons de se défier de leur véracité; car en les abordant, ils les trouvèrent occupés à manger un pâté de Pigeons, en vaisselle d'argent, ce qui sur les Côtes du *Pérou* même, ne ressemble guère à un repas de pauvres gens. L'Officier qui commandoit le Bateau à rame, ayant ouvert plusieurs des Jarres qui étoient dans cette prise, & n'y trouvant en effet que du Coton, panchoit déja vers la crédulité: mais dès que la Cargaison fut à bord du *Gloucester*, & qu'on se mit à l'examiner avec plus d'exactitude, on fut agréablement surpris de trouver que ce Coton n'étoit qu'une façon de faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque Jarre

un

un paquet de doubles Pistoles & de Piastres, montant en tout à la valeur de 12000. L. sterlings. Cet argent alloit à *Paita*, & appartenoit aux mêmes Marchands qui y rassembloient le Trésor, dont nous nous emparames; desorte que quand cette Barque auroit échappé au *Gloucester*, elle nous seroit apparemment tombée entre les mains. Outre ces deux prises, les Gens du *Gloucester* nous dirent qu'ils avoient eu la vue de deux ou trois autres Bâtimens qui leur avoient échapé, un desquels, suivant les avis que nous en avons eus étoit d'une richesse immense.

Après avoir rejoint le *Gloucester*, nous résolumes de tirer vers le Nord, & de gagner le plutôt qu'il se pourroit le Cap *St. Lucas* en *Californie*, ou le Cap de *Corientes*, sur la Côte du *Méxique*. A la vérité, dans le tems que nous étions à l'Ile de *Juan Fernandez*, le Commandeur avoit résolu à part soi, de toucher aux environs de *Panama*, & de tâcher d'y lier quelque correspondence avec la Flotte commandée par l'Amiral *Vernon*. Car il est bon d'observer qu'à notre départ d'*Angleterre*, nous laissames à *Portsmouth* des Forces considérables, destinées pour les *Indes Occidentales*, & qui devoient y attaquer quelqu'un des Etablissemens *Espagnols*. Mr. *Anson* supposoit que cette entreprise avoit réussi, & qu'il étoit très possible que *Porto-Bello* fût occupé par une Garnison *Angloise*: en ce cas, il ne doutoit point qu'arrivé à l'*Isthme*, il ne trouvât moyen de faire savoir de ses nouvelles à nos Compatriotes postés sur la Côte de l'autre Mer, soit par le moyen des *Indiens* de ces Quartiers, qui sont assez bien disposés pour nous, soit par celui de quelque *Espagnol*, qu'on auroit pu gagner par l'appât d'une grande récompense: & cette intelligence une fois établie, rien n'étoit plus aisé que de la continuer. Mr. *Anson* se flattoit de se voir bientôt ainsi en état de recevoir du renfort par cet *Isthme*, & en concertant ses opérations avec ceux qui commandoient nos Forces dans la Mer du *Nord*, de pouvoir se rendre maitre de *Panama* même. Cette conquête eût mis proprement la Nation *Angloise* en possession des Trésors du *Pérou*, ou tout au moins d'un équivalent pour ce que l'*Angleterre* auroit pu juger à propos d'exiger de l'une ou de l'autre branche de la Maison de *Bourbon*.

Tels étoient les grands desseins que Mr. *Anson* avoit formés à l'Ile de *Juan Fernandez*, nonobstant l'état de foiblesse où son Escadre étoit réduite, & certainement si le succès de notre entreprise dans les *Indes Occidentales* avoit répondu à l'attente générale, on ne peut disconvenir que ces desseins ne fussent les plus sages qu'on pût concevoir. Mais en examinant les Papiers que nous trouvames à bord du *Carmélo*, la prémière

de

nos Prises, nous vimes que l'attaque de *Carthagène* avoit manqué, & qu'il n'y avoit pas la moindre apparence que notre Flotte fût en état de former sur ces Côtes, quelque entreprise qui pût favoriser en aucune manière, ce que Mr. *Anson* avoit projetté; ainsi il renonça à l'espérance de tirer par l'*Isthme*, aucun renfort, & par cela même au projet d'aller attaquer *Panama*: d'ailleurs il n'y avoit nulle apparence de faire des prises à la hauteur de cette Place, puisqu'on devoit probablement avoir mis un *embargo* sur toute cette Côte.

Tout ce qui nous restoit à faire étoit de gagner au plutôt la pointe Méridionale de la *Californie* ou la Côte de *Mexique* voisine, & d'y croiser en attendant le Galion de *Manille* que nous savions être en route pour *Acapulco*. Nous ne faisions nul doute de gagner cette croisière à tems; car ce Vaisseau n'arrive pas à *Acapulco*, avant le milieu de *Janvier*: nous n'étions qu'au milieu de *Novembre*, & nous ne concevions pas que cette traversée pût nous couter plus d'un mois ou cinq semaines; desorte que nous croyions avoir devant les mains, le double du tems dont nous avions besoin. A la vérité, il nous restoit une affaire indispensable à expédier, mais nous nous flattions d'en voir le bout en quatre ou cinq jours, & que notre projet n'en seroit pas retardé. Il s'agissoit de faire de l'eau, le grand nombre de Prisonniers que nous avions eus à bord, depuis que nous avions quitté l'Ile de *Juan Fernandez*, avoit épuisé notre provision, & il ne falloit pas penser à partir pour la *Californie*, sans avoir suppléé à ce défaut: bien loin de pouvoir remplir nos futailles à *Paita*, nous n'y avions pas trouvé assez d'eau pour nos besoins journaliers. Après quelques jours de délibération sur le choix d'un lieu propre à faire aiguade; après avoir consulté les Journaux des Voyageurs qui nous avoient précédés, & avoir examiné nos Prisonniers, nous décidames pour l'Ile de *Quibo*, située vers l'entrée de la Baye de *Panama*. Nous avions de bonnes raisons pour faire ce choix. A la vérité, il y a une petite Ile, nommée l'Ile des *Cocos*, qui étoit plus sur notre route que *Quibo*, & où quelques Flibustiers assurent qu'on trouve de l'eau; mais personne de nos Prisonniers n'en savoit rien, & il parut imprudent de risquer le salut de toute l'Escadre, & nous exposer tous à mourir de soif, sur la foi d'Auteurs dont plus d'une expérience nous avoit appris à nous défier, autant que de ceux qui ont compilé la Légende. D'ailleurs en allant à *Quibo*, nous n'étions pas sans espérance qu'il ne pût nous tomber entre les mains, quelque Vais-

ſeau de *Panama* ou deſtiné pour cette Ville, qui eût mis en Mer, avant qu'on eût entendu parler de nous.

Nous portames donc vers *Quibo*, au nombre de huit Vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, avec l'apparence d'une Flotte conſidérable, & le 19. à la pointe du jour nous découvrimes le Cap *Blanc*, à ſept milles de diſtance, qui nous reſtoit au S. S. E. demi-quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à 4°. 15'. de Latitude Méridionale, & tous les Vaiſſeaux qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte ne manquent pas de venir le reconnoitre, deſorte que c'eſt une excellente croiſière. Nous nous apperçumes alors que le *Solidad*, notre dernière Priſe, n'alloit pas ſi bien à la voile, qu'on nous l'avoit dit; ce Vaiſſeau, auſſi bien que la *Thérèſe*, nous retardoit beaucoup; ainſi le Commandeur ordonna, qu'après en avoir tiré tout ce qui pouvoit être de quelque uſage au reſte de l'Eſcadre, on les brulât tous deux. Il fit diſtribuer enſuite les ordres au *Glouceſter*, & aux autres Priſes, & nous continuames à faire route vers *Quibo*. Le 22. au matin nous vimes l'Ile de *Plata*, à quatre lieues à l'Eſt, & une de nos Priſes eut ordre d'en approcher, pour découvrir s'il n'y auroit pas quelques Vaiſſeaux entre cette Ile & le Continent, & s'il ne s'y trouvoit pas un Ruiſſeau d'eau douce, dont on nous avoit parlé, & qui nous eût épargné la peine de relacher à *Quibo*: mais la Priſe revint ſans avoir vu de Vaiſſeau ni trouvé d'eau douce. A trois heures après-midi, nous avions la Pointe de *Manta* au S. E. vers l'Eſt, à ſept milles de diſtance, & comme il y a une Ville de même nom dans ce voiſinage, Mr. *Mitchel* ſaiſit cette occaſion de ſe débaraſſer de quelques-uns des Priſonniers qui étoient à ſon bord, & les envoya à terre dans la Barque *Eſpagnole*. Toutes nos Chaloupes étoient alors occupées à tranſporter des Proviſions à bord du *Tryal* & des autres Priſes, afin de les avitailler pour ſix mois: & afin de mettre le *Centurion* en état de combattre avec avantage tel des Vaiſſeaux de *Manille*, qu'il pourroit rencontrer, & dont un nous avoit été dépeint comme étant d'une exceſſive grandeur, nos Charpentiers eurent ordre de fixer ſur notre grande Hune & ſur celle de Miſaine, huit chandeliers propres à y monter des Pierriers.

Le 25. nous eumes la vue de l'Ile de *Gallo*, à l'E. S. E. demi-quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Delà nous traverſames la Baye de *Panama* en portant au N. O. & comptant qu'en courant ce Rumb, nous irions directement rencontrer l'Ile de *Quibo*: mais nous trouvames dans

la

la ſuite que nous aurions dû porter plus à l'Oueſt; car les vents tournèrent peu après vers ce quartier, & nous rendirent l'approche de cette Ile difficile. Nous paſſames la ligne le 22. & comme nous quittames alors le voiſinage des *Cordillèras*, & que nous nous approchames de l'*Iſthme*, où la communication libre de l'Atmoſphère de l'Eſt à l'Oueſt n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne de Montagnes, nous nous apperçumes en peu de jours que nous avions changé tout-à-fait de Climat. Au lieu de cette température d'air uniforme, où l'on n'a jamais à ſe plaindre ni du froid ni du chaud, nous ſentimes pendant pluſieurs jours de ſuite une chaleur étouffante telle qu'il en règne preſque toujours ſur les Côtes du *Brézil*, & en d'autres endroits de la partie Orientale de l'*Amérique*, entre les Tropiques. Nous eumes encore des calmes fréquens & d'abondantes pluies, que nous attribuames d'abord au voiſinage de la Ligne, où l'on eſſuie un pareil tems pendant preſque toute l'année; mais comme nous eumes toujours le même tems juſqu'au ſeptième degré de Latitude Septentrionale, nous fumes perſuadés que la mauvaiſe ſaiſon, ou les *Vaudevals*, comme diſent les *Eſpagnols*, duroit encore: quoique pluſieurs Auteurs, & entre autres le Capitaine *Shelvocke*, aſſurent très poſitivement que cette ſaiſon commence en *Juin* & finit en *Novembre*; ce que nos Priſonniers nous confirmoient auſſi. Il faut donc conclurre que la fin de cette ſaiſon n'eſt pas toujours fixée ſi juſte, & que cette année elle dura plus longtems que de coutume.

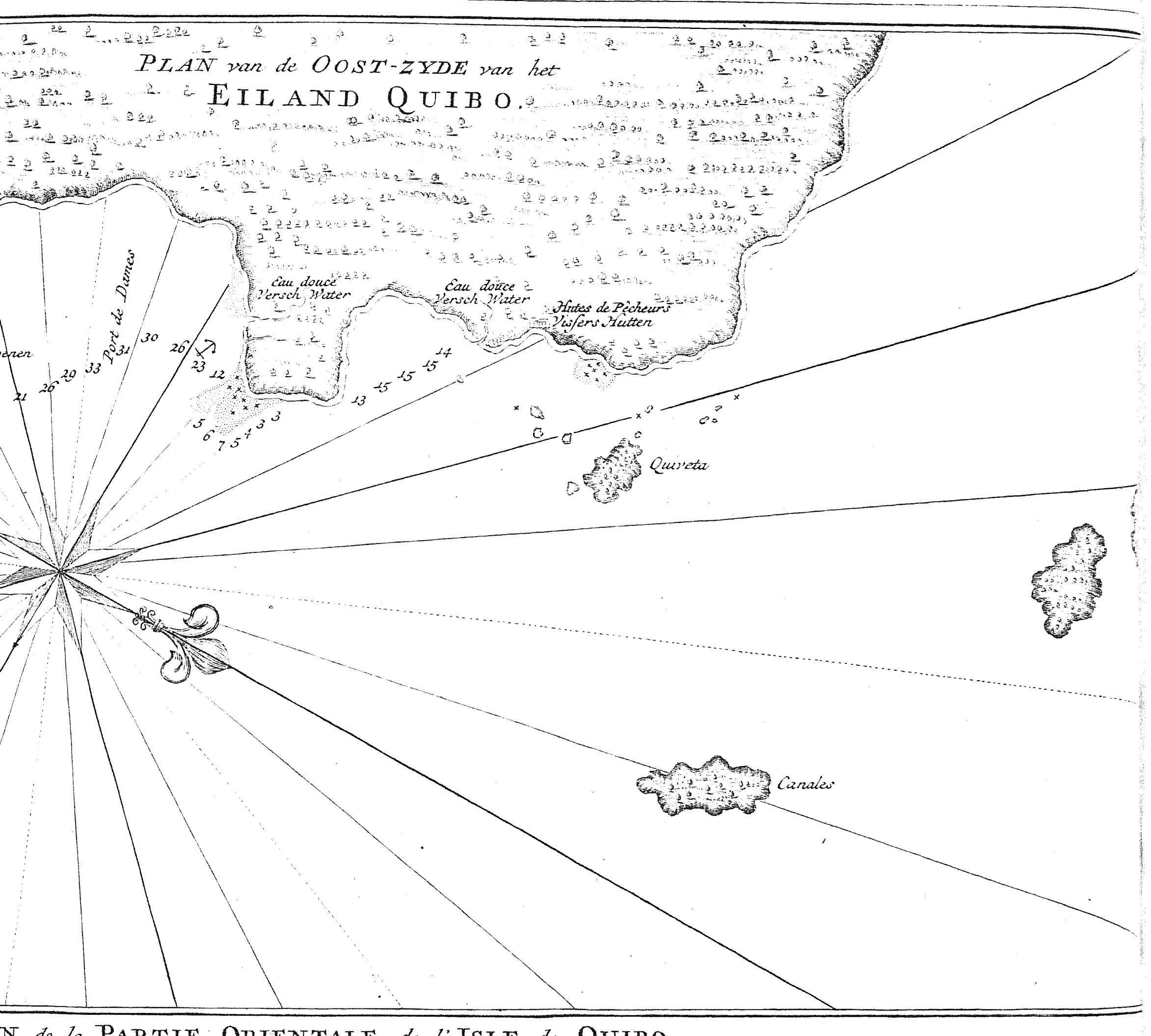
Le 27. le Capitaine *Mitchel* ayant fini de décharger ſa plus grande Priſe, on mit le feu à ce Bâtiment. Notre Eſcadre reſta compoſée alors de cinq Vaiſſeaux, qui ſe trouvant tous bons Voiliers, ne nous donnoient jamais l'ennui de nous attendre les uns les autres. Comme nous nous trouvions dans un Climat, où les pluies ſont fortes & fréquentes, nous fumes obligés de calfeutrer le Tillac & les Côtes du *Centurion*, pour en tenir les dedans à ſec.

Le 3. de *Décembre*, nous eumes la vue de l'Ile de *Quibo*, dont la Pointe Orientale nous étoit au N. N. O. à quatre lieues de diſtance; & l'Ile de *Quicara*, à l'O. N. O. dans le même éloignement. Nous eumes ſoixante & cinq braſſes d'eau, fond de ſable gris, marqueté de noir. On trouvera, dans une Planche ſuivante, où eſt une vue du Mont *Pétaplan*, celle de ces deux Iles: (*a*) repréſente la Pointe du *S. E.* de *Quibo*, à quatre lieues de diſtance, reſtant au N. vers l'Oueſt: & (*b*) eſt l'Ile de *Quicara*, qui git à l'égard de la Pointe (*a*) O. S. O. demi-quart au

au Sud ; à quatre lieues de diſtance, la Pointe (*a*) eſt à 7° 20′. de Latitude Septentrionale. Lorſque nous vinmes en cet endroit, le vent étoit à l'Oueſt, la nuit approchoit, & nous avions appris qu'il y a quelques bas-fonds à l'entrée du Canal ; toutes ces raiſons nous firent prendre le parti de tenir le largue, juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin nous avions le Cap *Maſiato*, à N. E. demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. En doublant ce Cap, tous nos Vaiſſeaux, excepté le *Centurion*, en approchèrent de fort près; & le *Glouceſter*, qui étoit le plus au-deſſous du vent, fut forcé de virer de bord, & de porter au Sud, enſorte que nous le perdimes de vue. A neuf heures, nous eumes l'Ile de *Sébaco* au N. O. vers le N. à quatre lieues de diſtance: & le vent continuant à nous être contraire, nous louvoyames pendant vingt-quatre heures & fumes très ſouvent repouſſés en arrière. Cependant le lendemain à onze heures du matin le vent ſe mit heureuſement au S. S. O. nous portames ſur la Pointe S. S. E. de l'Ile, & entrames vers les trois heures après-midi dans le Canal *Buéno*, en faiſant le tour d'un bas-fond, qui s'avance deux milles en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Ile. Ce Canal a au moins ſix milles de largeur, & comme nous allions de vent largue, nous gardames toujours une bonne profondeur, de vingt-huit à trente-trois braſſes ; ſans nous approcher à un mille & demi près des Briſans, quoique, ſuivant toutes les apparences, on pourroit en cas de beſoin, en approcher beaucoup davantage, ſans aucun danger. A ſept heures du ſoir, nous mouillames à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſard. La Pointe Méridionale de l'Ile nous reſtoit au S. E. vers le Sud, une Hauteur aſſez remarquable dans l'Ile à l'O. vers le Nord, & l'Ile de *Sébaco* à l'E. vers le Nord.



CHA-



N de la PARTIE ORIENTALE de l'ISLE de QUIBO.

CHAPITRE VIII.

Description de Quibo, *& ce que nous y fimes.*

LE lendemain de notre arrivée à cette Ile, on envoya un Officier à terre, pour chercher l'Aiguade. Il revint avant midi, après l'avoir trouvée, & on détacha d'abord la double Chaloupe pour prendre sa charge d'eau; en même tems nos Vaisseaux levèrent leurs ancres, pour s'avancer davantage, & à deux heures après-midi, nous remouillames à vingt-deux brasses, fond de gros gravier, mêlé de coquilles brisées: l'Aiguade nous étant au N. O. demi-quart au Nord, à trois quarts de milles. Je donne ici une Carte de l'extrémité Orientale de l'Ile, & de notre Mouillage, où les sondes sont marquées, telles que nous les trouvames. La Pointe du S. E. de l'Ile, comme je l'ai déja dit, est à 7°. 20'. de Latitude Méridionale.

L'Ile de *Quibo* est fort commode pour y faire de l'eau & du bois: les arbres couvrent tout le terrain, jusqu'où la Mer monte, & un gros Ruisseau d'eau douce coule dans la Mer par dessus un Rivage sablonneux: desorte que nous ne mimes guère plus de deux jours à nous fournir de tout le bois & de l'eau dont nous avions besoin. Toute l'Ile est médiocrement élevée, excepté un seul endroit, & n'est proprement qu'une Forêt continue d'arbres toujours verds. Nous y trouvames entre autres quantité de Canificiers, ou d'arbres qui portent la Casse, & quelques-uns de ceux qui portent des Limons. Il nous parut assez singulier de ne trouver dans un pareil Climat, & dans un azile aussi tranquille, d'autres Oiseaux que des Perroquets, des Perriques & des Aras: à la vérité, il y avoit de prodigieuses volées de ces derniers. Après eux les Animaux qu'on y voit en plus grande quantité sont des Singes & des Lézards que nous tuions pour les manger; car quoiqu'il y eût plusieurs hordes de Fauves, les Bois étoient trop épais pour la chasse; nous en vimes beaucoup, mais nous n'en pumes tirer que deux. Nos Prisonniers nous assurèrent qu'il y avoit beaucoup de Tigres, mais nous n'avons jamais vu que la trace d'un seul sur le rivage. Les *Espagnols* nous dirent aussi qu'il y a dans ces Bois une espèce de Serpens très dangereux, qu'on nomme le Serpent volant; il s'élance du haut des branches des arbres, sur tout Animal, Homme ou

 Bête,

Bête, qui se trouve à sa portée, & sa morsure passe pour être mortelle & sans remède. Ce ne sont pas-là les seuls Animaux nuisibles qui habitent cet endroit; la Mer y est pleine d'Alligators d'une grandeur extraordinaire, & nous y avons souvent remarqué une sorte de grands Poissons plats, qui sautoient fort haut hors de la Mer, & que nous croyions être le même, qu'on dit avoir souvent tué des Pêcheurs de Perles, dans le tems qu'ils quittoient fond & vouloient renager vers la surface de la Mer; il les embrasse alors dans ses nageoires, & on nous a assuré que les Plongeurs sont obligés pour leur sureté, d'être armés d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, quand ils s'en sentent saisis.

Tandis que nous restions ici à l'ancre, le Commandeur accompagné de quelques Officiers, fut en Chaloupe, visiter une Baye, qui nous restoit au Nord, & rangea ensuite toute la Côte Orientale de l'Ile. Partout où ces Messieurs touchèrent, ils trouvèrent que le Terrain étoit fort gras, & que l'eau y étoit excellente & en grande abondance. Ils virent entre autres à la Pointe du N. E. de l'Ile, une Cascade, qui leur parut plus belle que tout ce que l'art a jamais pu produire en ce genre: une Rivière de l'Eau la plus claire & de vingt toises de large, couloit par une pente assez rapide de près de quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, car le fond & les bords n'en étoient formés que de gros quartiers de Roc. Dans quelques endroits, l'eau coulant sur un talus égal, faisoit les plus belles nappes qu'on pût voir, & dans d'autres endroits elle tomboit en cascades admirables. Les environs étoient couverts d'une belle Forêt, & les masses de Rocher même, qui formoient les bords du Canal & qui quelquefois s'avançoient au-dessus, étoient couronnées des plus hauts arbres. Dans le tems que le Commandeur & sa Compagnie contemploient les beautés de ce lieu, & en observoient toutes les singularités, une volée d'Aras passa au-dessus d'eux, & comme si ces Oiseaux avoient eu dessein d'animer la scène & de relever la magnificence du spectacle, ils s'arrêtèrent quelque tems en cet endroit, & en faisant mille tours en l'air, ils donnèrent tout le tems nécessaire, pour remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Quelques-uns de ceux qui eurent le plaisir de jouir de ce spectacle, ne peuvent encore le décrire de sang froid.

Dans cette promenade, nos Messieurs ne virent aucuns Habitans, mais ils trouvèrent quelques hutes sur le rivage, & de grands monceaux de Coquil-

Coquilles de belle Nacre de Perle. C'étoient des marques du féjour que les Pêcheurs de *Panama* viennent faire ici tous les Etés. Les Huitres perlières fe trouvant dans toute la Baye de *Panama*, mais nulle part en plus grande abondance qu'à *Quibo*; pour peu qu'on y avance dans la Mer, il ne faut que fe baiffer & les détacher du fond. Ces Huitres font fort grandes, mais nous les avons trouvées coriaces & de mauvais goût. Puisque je fuis tombé fur le fujet de cette pêche, je crois qu'on ne fera pas fâché de trouver ici quelques particularités qui en font venues à ma connoiffance.

Les Huitres qui donnent le plus de Perles, font celles qui fe trouvent à une plus grande profondeur; car quoique celles qu'on prend à l'entrée de la Mer & fans plonger, foient de la même efpèce, elles ne produifent ni groffes Perles, ni en grand nombre. On affure auffi que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond, où l'Huitre s'eft nourrie; fi ce fond eft vazard, la Perle eft d'une couleur obfcure, & de laide eau.

Les Plongeurs qu'on employe à cette Pêche font des Efclaves Nègres, dont les Habitans de *Panama* & de la Côte voifine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreffés avec grand foin à cet éxercice. On dit qu'ils ne paffent pour des Plongeurs parfaits que lorfqu'ils font parvenus par degrés au point de pouvoir refter fous l'eau, jufqu'à ce que le fang leur forte du Nés, de la Bouche & des Oreilles; & l'opinion établie eft qu'après cette épreuve une fois faite, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger qu'auparavant. Au refte, ils ne craignent aucune mauvaife fuite de cet accident; l'hémorragie s'arrête d'elle-même, & ils n'y font plus fujets à l'avenir. Mais revenons à notre fujet.

La Mer d'autour de *Quibo* nous dédommageoit amplement de fes mauvaifes Huitres, par le nombre & la bonté des Tortues, qu'elle nous fourniffoit; elles y font excellentes & nous en prenions tant que nous voulions. On en compte ordinairement quatre efpèces. La prémière eft la plus grande de toutes, & affez femblable à la feconde; la feconde eft la Caouanne; la troifième, le Caret, & la dernière, la Tortue franche. Les deux prémières ne valent abfolument rien; la troifième n'eft pas trop bonne à manger, mais elle fournit la belle Ecaille, & la quatrième paffe généralement pour un mêts excellent: & nous favons par notre propre expérience, qu'on n'en peut trouver de plus fain; car nous en avons veçu pendant quatre mois, fans en reffentir aucun mauvais effet. Cet Amphibie vient à terre pour faire fa ponte, & dépofe fes œufs dans un trou, qu'il fait dans le fable au-deffus de l'endroit où la plus haute Ma-

rée

rée monte, qu'il recouvre ensuite, & où la chaleur du Soleil les fait éclore. Nous avions soin de les faire retourner lorsqu'elles venoient ainsi à terre, & dès qu'elles sont sur le dos, on peut les laisser-là & les venir chercher à loisir. Nous en primes donc en telle quantité, que non seulement elles nous nourrirent pendant notre séjour dans cette Ile, mais que nous en portames à bord un très grand nombre, qui nous furent d'un grand usage, tant en ce qu'elles servoient à épargner nos provisions, qu'en ce qu'elles fournissoient une viande fraiche, plus saine & plus agréable que les viandes salées. Elles pesoient ordinairement 200. ℔ chacune, & nous en eumes assez pour nous nourrir près d'un mois, & au bout de ce tems nous nous trouvames sur la Côte de *Méxique*, dans des endroits où nous eumes occasion d'en faire une nouvelle provision. Nous les y voyions souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Pour en prendre de notre Chaloupe, un bon Plongeur se plaçoit sur l'Avant, & dès qu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue, il plongeoit, & faisoit ensorte de remonter vers la surface de l'eau, justement auprès de cet Animal; il saisissoit l'écaille, tout contre la queue, & en s'appuiant sur le derrière de la Tortue, il la faisoit enfoncer dans l'eau. L'Animal en se réveillant, se débattoit des pattes de derrière, & ce mouvement suffisoit pour le soutenir sur l'eau, aussi bien que l'Homme, jusqu'à ce que la Chaloupe vînt & les pêchât tous deux. De cette manière, nous ne vêcumes presque que de Tortues pendant quatre mois consécutifs que nous restames en Mer. Les trois mois qui les avoient précédés, nous avions toujours tenus la Mer, excepté quelques jours passés à *Paita* & à *Quibo*, cependant durant ces sept mois qui se passèrent depuis notre départ de *Juan Fernandez*, jusqu'à notre arrivée au Port de *Chequetan*, il ne nous mourut que deux Hommes sur toute l'Escadre: preuve certaine que la chair de Tortue est une nourriture des plus saines.

Il est étonnant que le long de ces Côtes, où les vivres ne sont pas par-tout abondans, les *Espagnols* qui les habitent ayent pu se mettre en tête qu'une nourriture aussi bonne que la chair de Tortue, soit malsaine, & qu'ils la regardent presque comme une espèce de Poison. C'est apparemment la figure singulière de cet Animal qui leur à déplu, & qui leur a fait concevoir ce préjugé, dont ils sont extrêmement prévenus, & dont nous avons eu plus d'une preuve. J'ai dit que nous avions renvoyé tous nos Prisonniers *Espagnols* à terre, à *Paita* & à *Manta*; mais pour les Esclaves

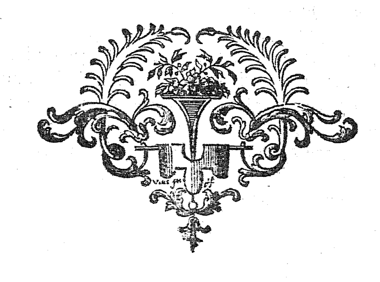
claves *Indiens & Nègres*; nous les gardames à bord, pour aider nos Equipages beaucoup trop foibles, à faire la maneuvre. Ces pauvres Gens prévenus de la même opinion que leurs Maitres, étoient au commencement fort étonnés de nous voir manger de la chair de Tortue, de très bon appétit; & s'attendoient bien que nous en sentirions dans peu de très mauvais effets. Mais voyant qu'aucun de nous n'en mouroit, & que bien loin delà nous ne nous en portions que mieux, ils s'enhardirent à en gouter, à quoi ne les porta pas peu aussi l'ennui de ne manger que des Salines.

Cependant ils n'en tâtèrent d'abord qu'avec un reste de crainte & de répugnance; mais peu à peu ils y prirent gout, & enfin en devinrent très friands & se félicitèrent d'avoir fait un expérience, qui les assuroit de pouvoir à l'avenir faire de bons repas & à fort bon marché, si jamais ils pouvoient revenir dans leur Païs. Ceux qui connoissent la vie misérable que ces Gens mènent, savent qu'après les liqueurs fortes, la plus grande félicité qu'ils connoissent, est celle d'avoir à suffisance une nourriture passable; d'où il suit qu'une découverte qui les assuroit pour toujours d'avoir à discrétion un mêts plus délicat que ceux que leurs Maitres se réservoient pour eux, étoit un des plus grands bonheurs qui pût leur arriver. Après cette digression, où m'ont engagé l'abondance extraordinaire de Tortues que nous trouvames à *Quibo*, & l'utilité dont elles nous furent, je reviens à mon sujet.

En trois jours nous eumes expédié tout ce que nous avions à faire en cet endroit, & nous étions fort impatiens de gagner les Parages où nous pouvions intercepter le Galion de *Manille*: mais le vent contraire nous retint encore un jour de plus, & lorsque nous fumes resortis du Port, par le même Canal par où nous étions entrés, nous fumes obligés de roder quelque tems autour de l'Ile, dans l'espérance de découvrir le *Gloucester*, qui s'étoit séparé de nous à notre arrivée, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent. Ce fut donc le 9. de *Décembre* au matin, que nous mimes en Mer, & que nous rangeames l'Ile vers le Sud, en quête du *Gloucester*. Le 10. à cinq heures du soir, nous découvrimes un petit Bâtiment, au Nord de nous: nous lui donnames chasse & le primes. C'étoit une Barque de *Panama*, destinée pour *Cheripe*, petit Village sur le Continent. Elle s'appelloit *Jésu Nazaréno*, & n'avoit à bord qu'un peu de fil de Caret, un tonneau de sel de roche, & 30. à 40. L. st. en monnoie destinée à l'achat d'une Cargaison de vivres qu'elle devoit charger à *Cheripe*.

A l'occaſion de cette Priſe, je crois devoir remarquer pour l'uſage des Armateurs qui viſiteront dans la ſuite ces quartiers, que ſi nous avions manqué de vivres, elle nous indiqua un moyen facile d'en avoir. *Cheripe* eſt toujours remplie de vivres, pour en fournir aux Bâtimens, qui s'y rendent toutes les ſemaines de *Panama*, & qui viennent y faire preſque toutes les proviſions dont cette Ville a beſoin. Il nous étoit très facile de nous emparer de *Cheripe*, qui eſt un Village aſſez chétif, & hors d'état de réſiſter au monde dont nous aurions pu charger notre Priſe; nous y aurions trouvé des vivres en abondance.

Le 12. *Décembre*, nous fumes tirés de l'inquiétude où nous avoit jettés la ſéparation du *Glouceſter*: ce Vaiſſeau nous rejoignit, & nous apprimes, que le jour de notre arrivée, comme il ferroit le vent en portant au Sud, ſon Perroquet de Miſaine s'étoit rompu, ce qui l'avoit mis hors d'état de remonter contre le vent & de nous rejoindre plutôt. Nous perçames de trous, & fimes couler à fond le *Jéſu Nazaréno*, & portames tous vers l'Oueſt, dans la plus grande impatience de gagner la croiſière où nous devions attendre le Galion. Ainſi, malgré tous les empêchemens que nous eumes à ſurmonter, nous quittames l'Ile de *Quibo*, le neuvième jour après que nous l'eumes découverte.



CHAPITRE IX.

Route depuis Quibo, *jusqu'à la Côte de* Mexique.

LE jour que nous quittames *Quibo*, le Commandeur donna de nouvelles instructions aux Capitaines de notre Escadre, leur marquant les rendez-vous où ils devoient se trouver, & les routes qu'ils devoient suivre en cas de séparation. D'abord ces ordres portoient de gagner le plutôt possible la Côte au Nord d'*Acapulco*, & de reconnoître la Terre en cet endroit, entre les Latitudes de 18. & 19. degrés; ensuite de ranger la Côte, à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de *Corientes* à 20: 20'. de Latitude où l'on devoit continuer à croiser jusqu'au 14. de *Février*; ensuite, il falloit gagner l'Ile du milieu des *Trois Maries*, à 21: 25'. de Latitude, au N. O. vers le Nord du Cap de *Corientes*, & à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient point le Commandeur à cette Ile, ils devoient se rendre du mieux qu'ils pourroient à l'Ile de *Macao*, sur la Côte de la *Chine*. Ces ordres expédiés nous voguames, dans l'espérance de nous rendre en peu de tems à notre Croisière, car nous ne doutions pas qu'en avançant en haute Mer, nous ne trouvassions les vents alisés. Cependant à notre grand chagrin, nous fumes contrariés pendant près d'un mois, par de violens vents d'Ouest, par des Calmes parfaits, & des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant; desorte que ce ne fut que le 25. de *Décembre*, que nous eumes la connoissance de l'Ile des *Cocos*, qui, suivant notre estime, n'est qu'à cent lieues du Continent; & nous eumes l'ennui mortel de ne la perdre de vue que cinq jours après. Nous trouvames que cette Ile est à 5: 20'. de Latitude Septentrionale. Il y a un Mondrain élevé dans sa partie Occidentale, qui s'abaisse & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Ile des *Cocos*, nous portames à l'Ouest vers le Nord, & nous fumes jusqu'au 9. de *Janvier* à faire encore cent lieues. Nous nous étions d'abord flattés que les vents inconstans & les tempêtes de l'Ouest, qui nous avoient accueillis, n'avoient pour cause que le voisinage du Continent, & qu'à mesure que nous avancerions en Mer, ils diminueroient & feroient place aux vents alisés: mais voyant que nous nous étions trompés en cela, nous commençames à perdre patience & à desespérer de

de réussir dans notre principal dessein, qui étoit la prise du Galion de Manille. Ces idées tristes nous jettèrent dans l'abbattement, à proportion des grandes espérances que nous avions conçues de faire cette capture. Enfin pourtant, le 9. de *Janvier*, nous eumes la consolation de sentir une brise du N. E. qui s'éleva pour la prémière fois: nous primes le *Carmélo* à la toue, & le *Gloucester* en fit autant du *Carmin*, afin de tirer le plus d'avantage que nous pourrions de ce vent favorable, que nous craignions qui ne fût pas de durée. Mais le lendemain, il continua à soufler du même point, se fixa même & se renforça, desorte que nous ne doutames plus que ce ne fût le vrai vent alisé; & nous sentimes renaître nos espérances, à mesure que nous avancions vers le lieu de notre croisière. Elles n'étoient pourtant pas trop bien fondées, car le tems ordinaire de l'arrivée du Galion à *Acapulco*, étoit déja passé, mais nous eumes soin de lui supposer des accidens qui avoient retardé son voyage, pour nous donner occasion de le prendre.

Le vent alisé ne nous quitta pas jusqu'au 17. de *Janvier*, que nous nous trouvions par les 12°. 50'. de Latitude Septentrionale, mais ce jour-là il fit place à un vent d'Ouest. Nous attribuames ce changement à ce que nous nous étions trop tôt rapprochés des Terres, quoique nous nous en fissions encore à plus de soixante & dix lieues: par où il paroit que les vents alisés n'ont lieu, qu'à une grande distance du Continent. Dans la suite le vent ne nous fut plus aussi favorable qu'il avoit été; cependant nous fimes route, & le 26. de *Janvier*, nous trouvant au Nord d'*Acapulco*, nous changeames de cours & portames à l'Est, dans la vue de reconnoître la Terre.

Durant les derniers quinze jours, nous primes quelques Tortues, qui flottoient sur la surface de la Mer, de même que plusieurs Dauphins, *Bonites* & *Albicores*. Un jour qu'un de nos Voiliers pêchoit assis sur l'ancre à touer, il tomba dans la Mer, & le Vaisseau, qui alloit à raison de six ou sept milles par heure, passa dessus lui: par bonheur le *Carmélo* nous suivoit à la toue; & comme nous criames aux gens de son Equipage, ils lui jettèrent plusieurs bouts de corde. Il en saisit un qu'il entortilla autour de son bras, & par ce moyen on le répêcha: il en fut quitte pour une entorse au bras, dont il guérit en peu de tems.

Le 26. de *Janvier*, portant à l'Est, nous comptions suivant notre estime, de découvrir la Terre le 28. Mais quoique ce jour-là le tems fût fort serain, le Soleil se coucha sans que nous vissions rien, & nous continua-

tinuames notre route, bien persuadés que nous ferions plus heureux le lendemain matin. A dix heures du soir, nous découvrimes une lumière à Bas-bord & vers l'avant de notre Vaisseau au N. N. E. La Prise du *Tryal*, qui étoit environ un mille devant nous, fit signal en même tems, qu'elle voyoit une Voile, & comme aucun de nous ne doutoit que ce que nous voyions ne fût la lumière d'un Vaisseau, nous crumes surement que c'étoit le Galion, objet de toutes nos espérances. Ce qui augmentoit encore notre joye, c'étoit d'en trouver deux au-lieu d'un, car nous posames pour certain, que ce que nous voyions étoit le fanal qu'un de ces Vaisseaux portoit au haut du Mât, pour guider l'autre. Nous laissames aller d'abord le *Carmélo*, & forçames de Voiles, donnant en même tems le signal au *Gloucester*, pour en faire de même. Nous donnames chasse à cette Lumière, ayant tout notre Monde posté pour le combat que nous attendions en moins de demi-heure; car nous ne nous faisions qu'à un mille du Vaisseau sur lequel nous portions; quelquefois même nous nous en croyions à la portée du Canon; & plusieurs de nos Gens assuroient qu'ils en discernoient déja les Voiles. Le Commandeur lui-même étoit si persuadé que nous serions bientôt côte à côte du Vaisseau ennemi, qu'il fit appeller son prémier Lieutenant, qui commandoit entre les Ponts, & lui ordonna de faire charger tous nos gros Canons de deux boulets, pour la prémière bordée, & ensuite d'un boulet & d'une grappe de balles, lui enjoignant bien expressément de ne pas permettre qu'on tirât un seul coup, que lui, Commandeur, n'en donnât l'ordre, & il l'avertit que ce ne seroit que lorsqu'on seroit à la portée du Pistolet de l'Ennemi. Nous passames ainsi toute la nuit dans l'attente la plus vive, & dans la ferme persuasion qu'en moins d'un quart d'heure nous nous verrions aux prises avec le Galion, & peu après maîtres de lui & de son Compagnon, dont nous nous plaisions à multiplier les Millions. Mais au lever de l'Aurore, nous fumes cruellement surpris de voir, à n'en pouvoir douter, que cette fatale lumière étoit un feu allumé sur la Côte; & en vérité toutes les circonstances de notre erreur sont à peine croyables; car par le cours que nous fimes durant la nuit, & l'éloignement où nous nous trouvames le matin du Rivage, il est certain que ce feu, quand nous le découvrimes étoit à plus de vingt-cinq lieues de nous: & cependant il n'y eut pas un homme à bord qui doutât que ce ne fût la lumière d'un Vaisseau à une fort petite distance. A la vérité ce feu étoit au sommet d'une fort haute Montagne, & dura pendant plusieurs jours; ce n'étoit pourtant pas un

Volcan; je crois plutôt que c'étoit du Chaume ou de la Bruyère, où on avoit mis le feu pour quelque ufage d'Agriculture.

Lorfque le lever du Soleil fit ainfi évanouir les chimères agréables qui nous avoient occupés toute la nuit, nous nous trouvames à neuf lieues de la Côte qui court en cet endroit du N. O. à l'Eft demi-quart au Nord. Nous obfervames deux Mondrains fort remarquables, tels que ceux qu'on appelle ordinairement des Mammelles, qui nous reftoient au Nord. Un Pilote *Efpagnol* & deux *Indiens*, qui feuls de tous nos gens pouvoient prétendre à quelque connoiffance de la Côte, où nous étions, affuroient que ces Mondrains étoient fitués au-deffus du Port d'*Acapulco*. Nous eumes cependant de fortes raifons de nous défier de leur habileté à cet égard; ces Mammelles étoient, fuivant nos Obfervations, à 17ᵈ. 56ʹ. & *Acapulco* n'eft, dit-on, qu'à 17ᵈ. de Latitude; & nous fumes pleinement convaincus dans la fuite qu'ils fe trompoient. Ils fe prétendoient pourtant bien fûrs de leur fait, & foutenoient que la hauteur de ces Mondrains en étoit une preuve fans replique; la Côte, à ce qu'ils difoient, quoique fort à tort, étant très baffe à l'Eft & à l'Oueft d'*Acapulco*.

Nous étions fûrement fur la route du Galion de *Manille*, mais c'étoit une queftion s'il feroit déja arrivé ou non; car la fin de *Janvier* étoit bien proche. En examinant nos Prifonniers, ils nous dirent que le Galion n'arrivoit quelquefois qu'au milieu de *Février*, & ils vouloient nous perfuader que le feu que nous avions vu fur la Côte, étoit une preuve certaine qu'il n'étoit pas encore arrivé, parce que c'étoit l'ufage, fuivant eux, d'allumer de pareils feux, pour lui fervir de fanaux, lorfqu'il tardoit trop à paroître. Nous n'avions que trop de penchant à les croire, en une chofe qui flattoit tant nos plus chères efpérances, & nous réfolumes de croifer quelques jours en attendant ce Vaiffeau. Pour cet effet nous étendimes notre Efcadre, à douze lieues de la Côte, de manière qu'il étoit impoffible qu'il paffât fans que nous le viffions. Cependant au bout de quelque tems nos doutes recommencèrent; d'ailleurs nos Equipages avoient befoin de relâcher dans quelque Port & de s'y rafraichir; deforte qu'enfin nous réfolumes de fortir de cette incertitude, & de nous éclaircir fur le fujet de l'arrivée de ce Vaiffeau, afin d'avoir la liberté de relâcher, en cas qu'il fût déja arrivé, ou d'animer nos gens & de les faire réfoudre de bonne grace à continuer à tenir la Mer, en cas qu'il fallût encore l'attendre. Notre Commandeur, après avoir interrogé avec foin nos Prifonniers, prit le parti d'envoyer, à la faveur de

la

la nuit, une Chaloupe dans le Port d'*Acapulco*, pour voir si le Galion de *Manille* y étoit; un de nos *Indiens* assuroit très positivement que la Chaloupe pouvoit éclaircir ce fait sans être découverte. Le Bateau à rame partit donc le 6. de *Février*, avec un Equipage suffisant & deux Officiers, le Pilote *Espagnol* & l'*Indien* dont je viens de parler, qui avoit entrepris de conduire nos gens. Le Bateau ne revint que le 11. & les Officiers rapportèrent à Mr. *Anson*, que comme nous l'avions soupçonné, il n'y avoit rien qui ressemblât à un Port, à l'endroit où les Pilotes *Espagnols* nous avoient assuré qu'étoit *Acapulco*. Ils ajoutèrent, qu'après s'être éclaircis sur ce point, ils avoient tiré à l'Est pour découvrir ce Port, & avoient fait trente-deux lieues en rangeant la Côte, & que dans toute cette étendue, ils n'avoient vu que d'assez grandes plages sablonneuses, où la Mer brisoit avec tant de violence, qu'il étoit impossible à une Chaloupe d'y aborder; qu'au bout de leur cours, ils avoient apperçu de loin à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur Latitude devoient être celles d'*Acapulco*, mais que n'ayant pas assez d'eau ni de Provisions, pour aller jusques-là & en revenir, ils étoient retournés pour faire ce rapport au Commandeur. Sur cet avis, toute l'Escadre fit voiles vers l'Est, pour s'approcher d'*Acapulco*~~, Mr. *Anson* étant~~ résolu à y renvoyer le Bateau à rame, dès que nous serions à une distance convenable; comme il le fit le lendemain, 12. de *Février*, en recommandant aux Officiers qui la commandoient, de bien prendre garde à n'être pas découverts de la Côte. Le 13. nous eumes la vue d'un Païs élevé à l'Est, nous crumes d'abord que c'étoit celui qui est au-dessus du Port d'*Acapulco*; mais nous trouvames ensuite, que c'étoit le Haut Païs de *Seguaténéio*, où il y a un petit Port, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Après avoir attendu le retour du Bateau pendant six jours, sans en avoir aucunes nouvelles, nous commencions à en être en peine, mais il revint le septième, qui étoit le 19. de *Février*. Les Officiers firent rapport, qu'ils avoient découvert le Port d'*Acapulco*, qu'ils estimoient nous rester à l'E. S. E. à cinquante lieues de distance, pour le moins. Le 17. à deux heures du matin, ils avoient gagné le dedans de l'Ile qui est à l'embouchure du Port, sans que le Pilote *Espagnol* ni l'*Indien* eussent pu leur dire, où ils étoient. Tandis que nos gens se reposoient sur leurs rames, en suspens de ce qu'ils devoient faire, & ignorant qu'ils fussent au lieu qu'ils cherchoient, ils apperçurent une petite lumière sur la surface de l'eau. Ils ramèrent avec le moins de bruit qu'ils purent vers cette lumière, & trouvèrent qu'elle venoit

noit d'un Canot de trois Pêcheurs Nègres, qui surpris à leur approche voulurent se jetter dans la Mer, & gagner le rivage en nageant, ce qui leur eût été très facile; mais nos gens en leur présentant le bout d'un Fusil, leur en firent perdre l'envie, & les prirent dans le Bateau. Nos Officiers eurent soin d'effloter le Canot, vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, afin que si les gens de la Ville faisoient quelque recherche de ce Canot, & qu'ils en trouvassent des débris, ils crussent que les trois Nègres avoient péri, & n'eussent aucun soupçon que nous les eussions enlevés. Après cela nos gens firent force de rames pour gagner le largue, & dès le point du jour ils se trouvèrent trop loin de la Côte, pour en être apperçus.

Les trois Nègres que la Chaloupe nous ramena, nous tirèrent bientôt du doute où nous étions; ils nous apprirent que l'occasion d'intercepter le Galion dans sa route de *Manille* à *Acapulco*, étoit passée, mais en même tems ils nous fournirent des motifs de consolation, par l'espérance qu'ils nous donnèrent de nous dédommager amplement de ce que nous avions manqué de gagner. Ils nous dirent donc que le Galion étoit arrivé à *Acapulco*, dès le 9. de *Janvier*, c'est-à-dire, vingt jours avant que nous arrivassions sur cette Côte, mais ils nous assurèrent en même tems, que ce Vaisseau étoit déja déchargé; qu'on étoit occupé à le pourvoir d'eau & de provisions pour son retour, & que le Viceroi de *Mexique* avoit fixé le jour de son départ au 14. de *Mars*, nouveau stile. Cette dernière nouvelle nous fut très agréable, nous crumes tenir déja le Galion, & d'une manière bien plus avantageuse pour nous qu'avant son arrivée: sa Cargaison ne nous eût pas été aussi profitable que l'argent que sa vente avoit produit: une grande partie nous en eût été inutile, nous n'aurions pu nulle part la vendre à si haut prix qu'elle l'avoit été à *Acapulco*.

Nous vimes donc renaitre pour la seconde fois notre attente & nos espérances; & de jour en jour nous nous confirmions dans l'idée que ce Galion étoit la plus riche Prise qu'on pût trouver dans aucun lieu du Monde. Tous nos projets pendant le reste de notre Voyage étant rélatifs à ce Vaisseau presque aussi fameux que celui des Argonautes, & le Commerce qui se fait entre *Manille* & le *Mexique* par le moyen de ce Galion étant peut-être le plus lucratif qui se fasse, eu égard à son peu d'étendue, j'ai cru devoir employer le Chapitre suivant à en donner à mes Lecteurs l'idée la plus juste qu'il me sera possible. Le sujet est intéressant pour le Public, & aucun des Auteurs qui ont écrit en notre Langue n'a eu autant d'occasion que moi de se mettre au fait de ce Commerce.

CHA-

CHAPITRE X.

Manière dont se fait le Commerce entre la Ville de Manille, *Capitale de l'Ile de* Luçon, *& le Port d'*Acapulco, *sur la Côte du* Méxique.

L'objet principal de l'attention de plusieurs Souverains de l'*Europe*, à la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième, étoit la découverte de nouveaux Païs, & l'Etablissement de nouvelles branches de Commerce. Ceux de ces Princes qui se distinguèrent le plus par les entreprises de ce genre les plus hardies & les plus heureuses, furent le Roi d'*Espagne* & celui de *Portugal*. Le prémier fit faire la découverte du vaste & riche Continent de l'*Amérique*, & de ses Iles; pendant que l'autre en faisant doubler à ses Flottes le Cap de *Bonne Espérance*, leur ouvrit le chemin des *Indes Orientales*, & par les Etablissemens qu'il y fit faire se rendit maître des Produits & des Manufactures, qui ont été de tout tems l'objet de la curiosité & du luxe des Nations les plus polies.

Cependant les *Espagnols* & les *Portugais*, poursuivant les mêmes vues, quoique dans des Régions bien différentes, devinrent d'abord jaloux, & sentirent que dans peu de tems, ils pourroient se rencontrer. Pour prévenir les mauvais effets de cette concurrence, & pour mettre ces deux Nations en état de travailler chacune de son côté, plus tranquillement à la propagation de la Religion Catholique, pour laquelle, l'une & l'autre avoit signalé en plus d'un endroit son zèle, par le massacre des Infidèles, le Pape *Alexandre VI.* interposa son autorité & fixa les bornes des prétensions des deux Partis. Il donna à la Couronne d'*Espagne* tous les Païs découverts ou à découvrir à l'Ouest d'un Méridien, pris à cent lieues à l'Occident des Iles *Açores*; & au Roi de *Portugal* tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Est de ce Méridien. Dans la suite, ces deux Puissances convinrent de reculer cette Ligne de *Démarcation*, à deux cens cinquante lieues plus à l'Ouest, & se flattèrent par ce moyen de prévenir tout sujet de dispute entre elles pour l'avenir: les *Espagnols* crurent n'avoir plus rien à démêler avec les *Portugais* dans l'*Amérique*, & ces derniers se flattèrent que leurs Etablissemens dans les *Indes Orientales*, & particulière-

ment dans les Iles qui produisent les Epiceries, seroient à couvert de toute prétension de la part des *Espagnols*.

Pour le coup, manque d'un peu plus de connoissances en fait de Géographie, l'infaillibilité du Saint Père fut en défaut. Il ne prévit pas que les *Espagnols* poussant leurs découvertes du côté de l'Ouest & les *Portugais* du côté de l'Est, ces deux Nations devoient se rencontrer : que la dispute ne feroit que changer de lieu & recommenceroit de plus belle ; comme cela ne manqua pas d'arriver. Car *Frédéric Magellan*, mécontent du service de *Portugal*, où il n'étoit pas à son compte assez bien recompensé ou assez considéré, passa à celui d'*Espagne*, & chercha, suivant la manière de penser ordinaire à tout Transfuge qui se sent du mérite, à se signaler par quelque entreprise qui portât un coup sensible à son prémier Maître, & lui fit connoître ce que valoit le Sujet qu'il avoit perdu par sa faute. *Magellan* savoit que la Cour de *Portugal* regardoit les Iles des Epiceries, comme la plus importante de ses aquisitions dans les *Indes Orientales*, & il résolut de mettre dans l'esprit au Roi d'*Espagne* de pousser les découvertes de son côté, jusqu'à ces Iles, d'y former des prétensions & de travailler à les faire valoir. Ces idées furent goutées à la Cour d'*Espagne*, & *Magellan* partit du Port de *Seville*, en 1519, pour les mettre en exécution. Il avoit avec lui des forces assez considérables, consistant en cinq Vaisseaux & en deux cens trente & quatre hommes. Il gagna les Côtes de l'*Amérique* Méridionale, & les suivit jusqu'à la fin d'*Octobre*, qu'il eut le bonheur de trouver le Détroit, qui a gardé son nom, & qui lui ouvrit le passage dans l'Océan *Pacifique*. Après quelque séjour sur les Côtes du *Pérou*, il fit voiles vers l'Ouest, dans l'espérance de rencontrer les Iles des Epiceries. Dans cette longue Navigation, il découvrit les Iles *Marianes* ou des *Larrons*, & continuant son cours, il vint aux Iles *Philippines*, qui sont à l'extrémité Orientale de l'*Asie*, où, dans une descente qu'il fit, il fut tué en combattant contre les *Indiens*.

La mort de *Magellan* fit manquer le principal but de cette entreprise, qui étoit de se saisir de quelqu'une des Iles des Epiceries. Ceux qui lui succédèrent dans le commandement, se contentèrent de les parcourir & d'y acheter quelques Epiceries des gens du Païs. Après quoi ils retournèrent par le Cap de *Bonne Espérance*. Ce sont-là les prémiers Vaisseaux qui ayent fait le tour du Monde, & prouvé par une expérience, à la portée des Génies les plus vulgaires, la rondeur de notre Terre, qui avoit jusqu'alors été un sujet de dispute.

Quoi-

Quoique les *Espagnols* n'eussent pas obtenu ce qu'ils s'étoient proposé dans ce Voyage, la découverte qu'on y fit des Iles *Philippines* n'étoit pas un objet à méprifer. Ces Iles ne font pas fort éloignées de celles qui produifent les Epiceries; elles font très bien fituées pour le Commerce de la *Chine* & des autres Païs des *Indes Orientales*; auffi la communication futelle bientôt établie, & depuis foigneufement confervée entre ces Iles & les Colonies *Efpagnoles* fur les Côtes de la Mer du *Sud*. *Manille*, Ville fituée dans l'Ile de *Luçon*, la plus confidérable des *Philippines*, devint bientôt le marché de toutes les Marchandifes des *Indes*, que les Habitans achetoient & envoyoient tous les ans pour leur propre compte en *Amérique*; & les retours de ce Commerce fe faifant en argent, *Manille* devint en peu de tems une Ville des plus opulentes, & fon Négoce fi confidérable, qu'il attira l'attention de la Cour d'*Efpagne*, & qu'on jugea à propos de le régler par un grand nombre d'Edits Royaux.

Ce Commerce fe faifoit au commencement entre *Callao* & *Manille*; les vents alifés étoient toujours favorables pour cette traverfée, & quoiqu'elle fût de trois à quatre mille lieues, elle fe faifoit fouvent en moins de deux mois. Mais le retour de *Manille* à *Callao* en revanche étoit très pénible & très ennuieux: on dit qu'on y employoit quelquefois plus d'une année, ce qui n'eft pas étonnant, fi ces Navigateurs fe tenoient pendant toute la route entre les limites des vents alifés, & on affure que dans leurs prémiers voyages, ils étoient affez malhabiles pour cela. On ajoute encore qu'ils ne quittèrent cette mauvaife manière, que fur l'avis d'un Jéfuite, qui leur perfuada de porter au Nord, jufqu'à ce qu'ils fusfent fortis des vents alifés, & de porter alors vers les Côtes de *Californie* à la faveur des vents d'Oueft, qui règnent ordinairement fous des Latitudes plus avancées. Cet ufage dure déja depuis cent foixante ans au moins, car dès l'année 1586, le Chevalier *Thomas Cavendish* fe battit vers la Pointe Méridionale de *Californie*, contre un Vaiffeau de *Manille*, deftiné pour l'*Amérique*. Ce plan de Navigation a obligé, par la vue d'abréger l'allée & le retour, à changer le lieu de l'Etape de Commerce, & à la transporter de *Callao*, qui eft fitué dans le *Pérou*, à *Acapulco*, qui eft un Port de la Côte de *Mexique*, où elle refte fixée jufqu'à préfent.

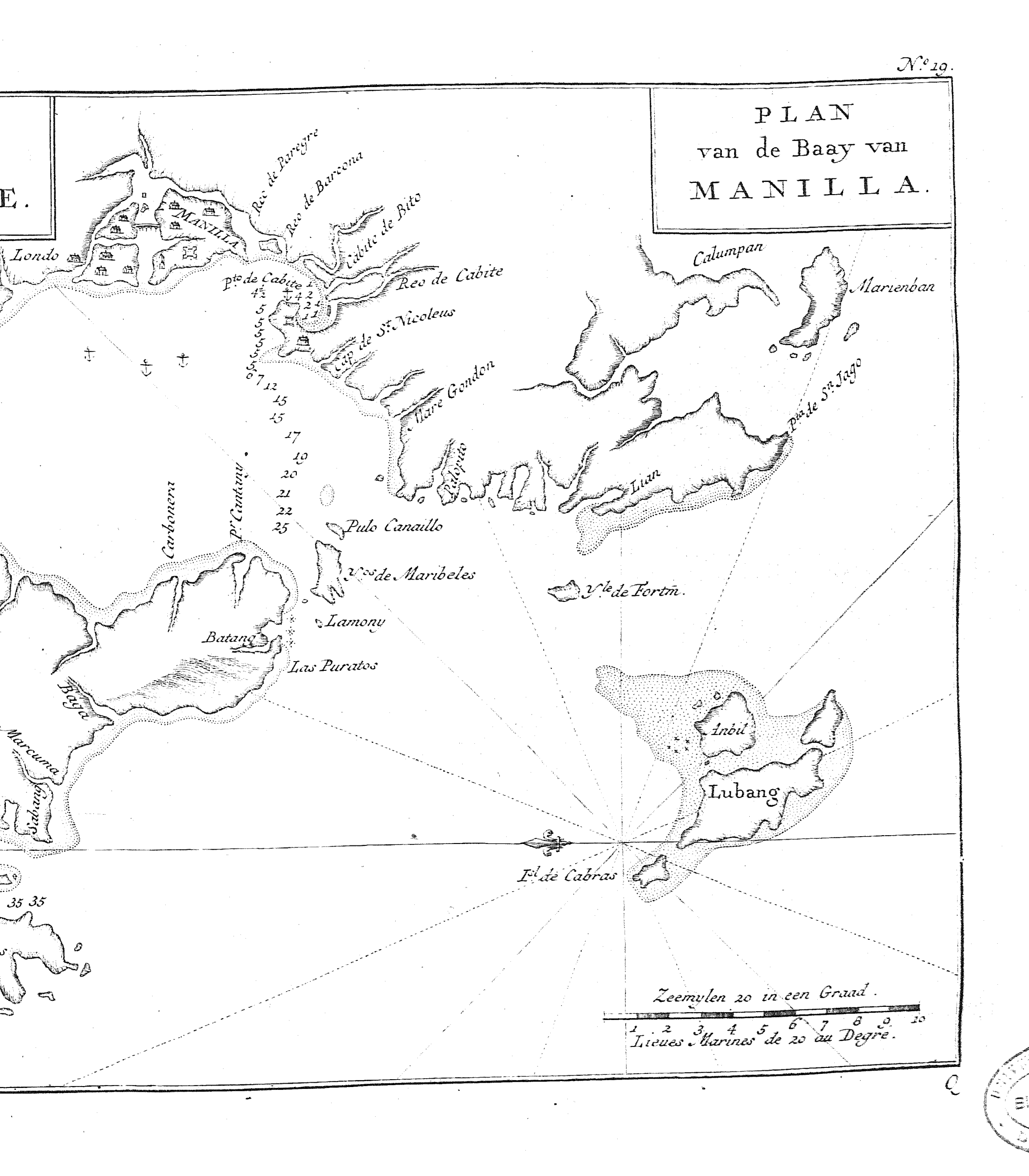
Tel a été autrefois ce Commerce, voyons ce qu'il eft à préfent. C'eft un fujet qui nous intéreffe davantage, & je ne crois pas qu'on trouve mauvais que je m'y étende un peu, & que j'y joigne une defcription de l'Ile de *Luçon*, & du Port auffi bien que de la Baye de *Manille*.

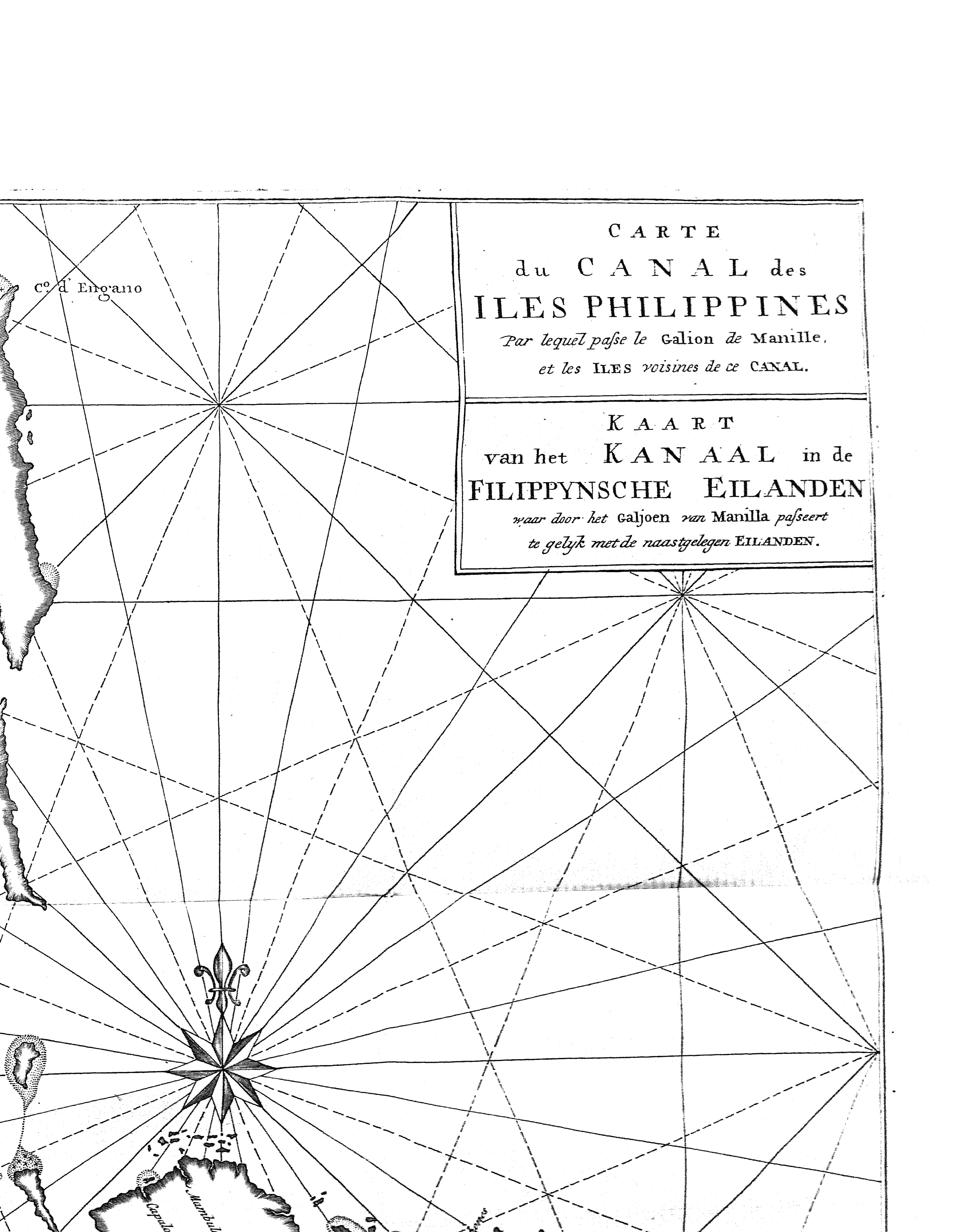
L'Ile de *Luçon*, quoique située à la Latitude Septentrionale de 15°. passe pour être fort saine, & les Eaux qu'on y trouve pour les meilleures du monde: elle produit tous les Fruits, qui croissent dans les Climats chauds, & il y a abondance de très bons Chevaux, qui sont apparemment de race *Espagnole*. Elle est admirablement bien placée pour le Commerce de la *Chine* & des *Indes*: la Baye & le Port de *Manille* qui sont à sa Côte Occidentale, n'ont peut-être rien de pareil en aucun Païs du Monde. La Baye est un Bassin circulaire de près de dix lieues de diamètre, renfermé presque tout par les Terres. La Ville de *Manille* est sur le bord Oriental de cette Baye: elle est grande & peuplée, & au commencement de cette Guerre c'étoit une Place ouverte; sa principale défense consistoit en un petit Fort, tout environné des maisons de la Ville; depuis on a beaucoup travaillé à la fortifier, mais je n'ai pu apprendre quels Ouvrages on y avoit faits. Le Port de cette Ville s'appelle *Cabite*, & en est à deux lieues vers le Sud; c'est-là que mouillent les Vaisseaux employés au Commerce d'*Acapulco*. Je n'ai jamais vu qu'un Plan imprimé de cette Baye, & cela dans un Livre assez rare; c'est ce qui m'a déterminé à en faire graver un autre, très différent de celui-là, & qui m'est par hazard tombé entre les mains. On le trouvera au commencement du troisième Livre de cet Ouvrage. Au reste, il ne m'est pas possible de décider lequel de ces Plans approche le plus de la vérité.

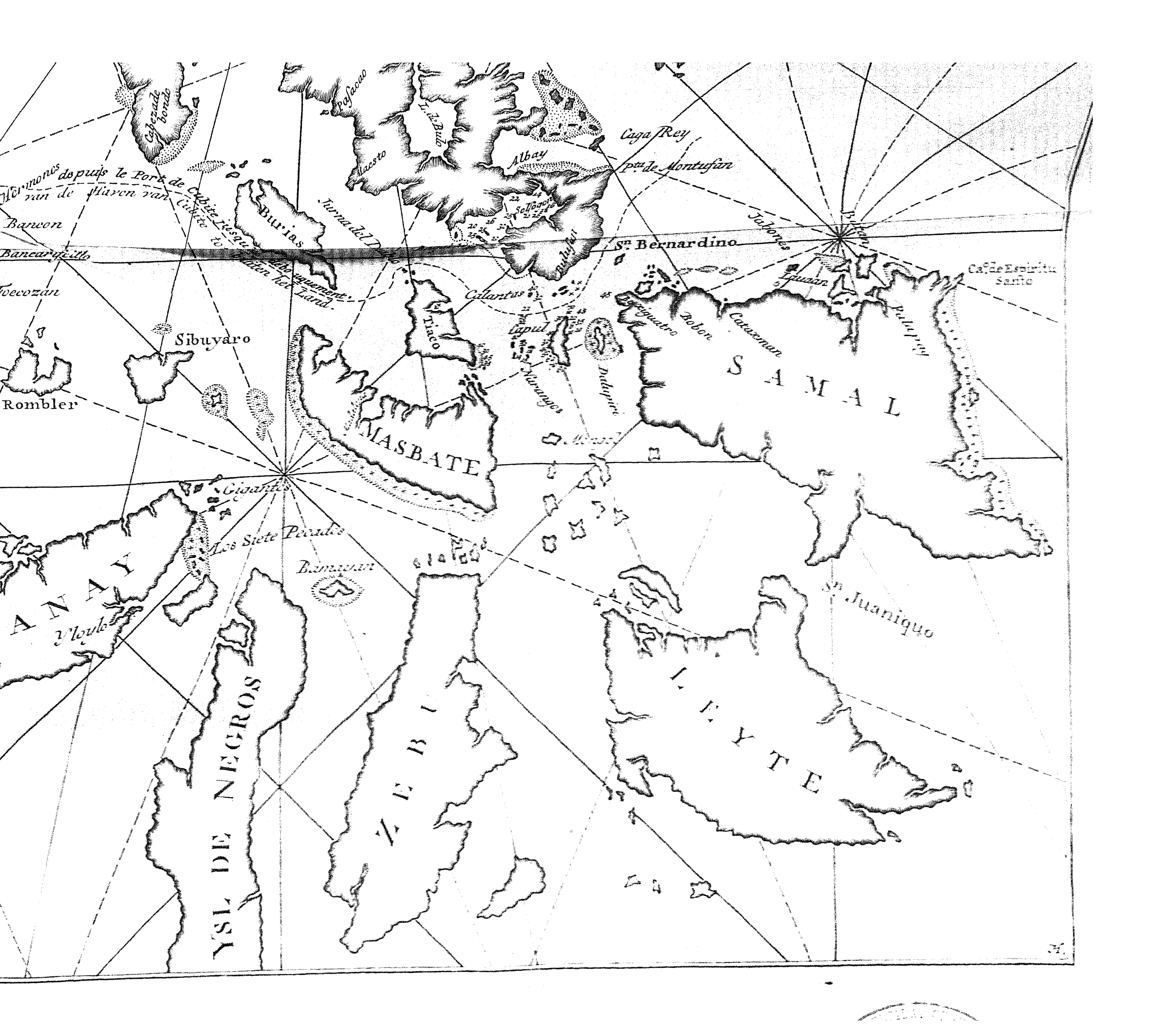
La Ville de *Manille* est située dans un Païs très sain & très fertile, & a abondance d'Eau excellente. Mais elle est sujette à une incommodité par rapport à son principal Commerce, qui est celui d'*Acapulco*, c'est la difficulté de gagner la pleine Mer, vers l'Orient de l'Ile de *Luçon*. Le passage est embarassé d'Iles & composé de Canaux, où les *Espagnols*, qui ne sont pas de fort habiles Marins, perdent beaucoup de tems, & courent souvent de grands risques. Le Lecteur comprendra mieux toutes ces difficultés, en jettant les yeux sur la Carte que je donne ici de l'Ile de *Luçon*, & des Iles voisines; cette Carte, nouvellement dressée & corrigée a été trouvée sur un Vaisseau *Espagnol*.

Le Commerce de *Manille* avec la *Chine* & les autres Païs des *Indes Orientales*, consiste principalement en Marchandises propres pour le *Mexique* & le *Pérou*. Telles sont les Epiceries, des Soieries de la *Chine*, sur-tout des Bas de soye, dont j'ai ouï dire qu'il ne s'en transporte pas moins de cinquante mille paires par an: grande quantité d'étoffes des *Indes*, Mousselines, Toiles peintes & autres, sans compter d'autres articles de

main-


N°. 19.
PLAN
van de Baay van
MANILLA.
E.
Londo
MANILLA
Reo de Paregre
Reo de Barcona
Cabite de Bito
Reo de Cabite
Pto de Cabite
Cap de St. Nicoleus
Mare Gondon
Calumpan
Marienban
Pta de St. Jago
Lian
Carbonera
Pulo Canaillo
Yles de Maribeles
Yle de Fortm.
Lamony
Batang
Las Puratos
Baya
Marcuma
Inbil
Lubang
Id. de Cabras
Zeemylen 20 in een Graad.
Lieues Marines de 20 au Degré.


CARTE
du CANAL des
ILES PHILIPPINES
Par lequel passe le Galion de Manille,
et les ILES voisines de ce CANAL.
KAART
van het KANAAL in de
FILIPPYNSCHE EILANDEN
waar door het Galjoen van Manilla passeert
te gelyk met de naastgelegen EILANDEN.
Cº d' Engano



Cabeza de bondo
Hermanos
depuis le Port de Cabite jusque
van de Haven van Cabite to
Burias
Banwon
Bancaruzillo
Caga Rey
Pta. de Montufan
Albay
Sn. Bernardino
Sibuyaro
Rombler
Calantas
Ticao
MASBATE
SAMAL
Catarman
Bobon
Capul
Naranjos
Dalupiri
Caf de Espiritu Santo
Jabones
Gigantes
Los Siete Pecados
Bamaxan
ANAY
Yloylo
YSL DE NEGROS
ZEBU
LEYTE
Sn. Juaniquo

moindre importance, tels que des Ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie se travaille par des *Chinois*, établis à *Manille* même, où il y en a plus de vingt mille Domestiques, Ouvriers, Courtiers ou Fripiers. Toutes ces Marchandises sont transportées par le moyen d'un Vaisseau, quelquefois de deux, qui partent tous les ans de *Manille*, pour *Acapulco*.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les habitans de *Manille*, il est restraint à certaines personnes, par plusieurs ordonnances, à peu près dans le goût de celles qui règlent celui des Vaisseaux de Regître qui partent de *Cadis* pour les *Indes Occidentales*. Les Vaisseaux qui sont employés à celui de *Manille* sont entretenus par le Roi d'*Espagne*, qui en paye les Officiers & l'Equipage, & la Charge en est divisée en un certain nombre de Bâles, d'égale grandeur. Ce nombre est distribué entre les Couvents de *Manille*, & les Jésuites y ont de beaucoup la meilleure part. C'est une espèce de gratification que le Roi leur fait, pour soutenir leurs Missions, destinées à la Propagation de la Foi Catholique; & chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de Marchandises, proportionnée au nombre des Bâles qui lui est assigné; ou s'il l'aime mieux il peut vendre & transporter ce droit à tout autre. Or comme le Marchand qui achète ce droit, n'est pas toujours assez bien fourni, pour le faire valoir de son propre fond, les Couvents s'accomodent avec lui, & lui font des avances considérables à la grosse avanture.

Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. Suivant quelques Manuscrits *Espagnols*, qui m'ont passé sous les yeux, cette valeur est fixée à 600000. Piastres. Certainement cette Loi est mal observée, & il n'y a peut-être pas d'année que cette Cargaison n'excède de beaucoup cette somme. Il est difficile d'estimer au juste à quoi elle peut monter, mais je crois être bien fondé à assurer que les Retours montent rarement à moins de trois Millions de Piastres.

On croira aisément que la plus grande partie de ces Retours ne reste pas dans *Manille*, & qu'elle se distribue dans toutes les *Indes Orientales*. C'est une maxime de politique admise par toutes les Nations *Européennes*, qu'on doit tenir les Colonies d'*Amérique* dans la dépendance la plus absolue à l'égard de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes; aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'*Espagne*, sur ce Commerce entre le *Méxique* & le *Pérou* & les *Indes Orienta-*

les. On lui a remontré que ces soieries de la *Chine*, transportées directement à *Acapulco*, se donnoient à bien meilleur marché, que celles qui se fabriquoient à *Valence* & en d'autres Villes d'*Espagne*; & que l'usage des Toiles de Coton de la Côte de *Coromandel* réduisoient presque à rien le débit des Toiles d'*Europe*, transportées en *Amérique*, par la voie de *Cadis*. Il est clair que ces raisons sont solides, & que ce Commerce de *Manille* rend le *Méxique* & le *Pérou* moins dépendans de l'*Espagne*, à l'égard de plusieurs Marchandises très nécessaires, & qu'il détourne de très grandes sommes, qui sans cela, passeroient en *Espagne*, en payement de ses Produits & Manufactures, & au profit des Marchands & Commissionaires d'*Espagne*. Au-lieu qu'à présent ces Trésors ne servent qu'à enrichir des Jésuites & quelques autres personnes en petit nombre, à l'autre bout du monde. Ces raisons parurent si fortes à Don *Joseph Patinho*, Prémier-Ministre en *Espagne* & fort peu ami des Jésuites, qu'il résolut, vers l'année 1725 d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune Marchandise des *Indes Orientales* en *Amérique*, que par le moyen des Vaisseaux de Regître, partis d'*Europe*. Mais le crédit de la Société para le coup.

Il part donc tous les ans un Vaisseau ou deux, tout au plus, de *Manille* pour *Acapulco*. Le tems de leur départ est le mois de *Juillet*, & ils arrivent à *Acapulco*, en *Décembre*, *Janvier* ou *Février* suivant: après y avoir disposé de leurs effets, ils repartent ordinairement pour *Manille* en *Mars*, & y arrivent en *Juin*; desorte que tout le voyage dure à peu près un an. Quoiqu'il n'y ait le plus souvent qu'un seul Vaisseau à la fois en mer, il y en a toujours un autre tout prêt à partir au retour du prémier; ainsi l'on entretient toujours trois ou quatre gros Vaisseaux à *Manille*, afin qu'en cas d'accident, le Commerce ne soit pas interrompu. Le plus considérable de ces Vaisseaux, dont je n'ai pu savoir le nom, n'est pas moins grand, suivant ce qu'on en dit, que nos Vaisseaux de Guerre du prémier rang; & il faut bien que cela soit, car lorsqu'on l'envoya avec quelques autres Vaisseaux de *Manille*, croiser sur les Côtes de la *Chine*, pour y troubler notre Commerce, il n'avoit pas moins de douze cens Hommes à bord. Les autres, quoique moindres, sont des Vaisseaux très considérables, de douze cens Tonneaux & au-dessus, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens Hommes, les Passagers compris, & d'une cinquantaine de Canons. Ce sont tous des Vaisseaux du Roi, de qui les Officiers reçoivent leurs commissions, & l'un des Capitaines

taines a le titre de Général, & porte l'Etendart Royal d'*Eſpagne* au haut du grand Mât; comme nous le verrons dans la ſuite.

Il eſt tems de venir au détail des règles que ces Vaiſſeaux obſervent dans le cours de leur Navigation. Le Galion après avoir reçu ſa Cargaiſon à bord, & avoir été équipé de tout ce qu'il lui faut, quitte le Port de *Cabite*, vers le milieu de *Juillet*, & tâche de gagner la Mer Orientale à la faveur de la Mouſſon d'Oueſt, qui eſt fixée vers ce tems-là.

La Carte que je donne ici fait aſſez voir que la Navigation par le *Bocadéro*, juſqu'à la pleine Mer, ne peut qu'être très incommode, & en effet ce n'eſt quelquefois que vers la fin d'*Aout*, que le Galion ſe trouve tout-à-fait dégagé des Terres. Alors il fait route à l'Eſt vers la Nord pour venir à la hauteur de 30°. degrés de Latitude & plus, chercher les vents d'Oueſt, qui le menent tout droit à la Côte de *Californie*. Pour donner une idée plus exacte de cette Navigation, j'ai mis à la fin du troiſième Livre, une Copie d'une Carte manuſcrite, que nous trouvames à bord d'un de ces Vaiſſeaux. Elle contient tout ce grand Océan, qui eſt entre les Iles *Philippines* & la Côte du *Méxique*, & j'y ai tracé la route de ce Vaiſſeau, tant pour l'allée que pour le retour. On peut y voir toutes les découvertes que les *Eſpagnols* ont faites dans cette vaſte étendue de Mer, & on ne peut qu'être frappé du petit nombre d'Iles, & toutes des moins conſidérables, qu'on y apperçoit. A quoi on peut ajouter ſur le témoignage unanime de tous les Navigateurs *Eſpagnols*, que depuis les *Philippines*, juſqu'à la Côte de *Californie*, on ne trouve pas un Port, pas même une Rade paſſable; deſorte que le Galion ne laiſſe pas tomber l'ancre une ſeule fois depuis qu'il a perdu la Terre de vue, juſqu'à ſon arrivée à la Côte de *Californie*; ſouvent même pas avant qu'il ait atteint la Pointe Méridionale de ce Païs. Ce voyage eſt rarement de moins de ſix mois, le Vaiſſeau eſt extrêmement chargé de Marchandiſes, & plein de Monde; comment tant de gens ſont-ils fournis d'eau douce, pendant un ſi long tems? La manière dont ils remédient à cet inconvénient eſt tout-à-fait ſingulière, & le Lecteur ſera ſans doute bien aiſe de la trouver ici.

Tous ceux qui ſont un peu au fait des Coutumes des *Eſpagnols* qui habitent les Côtes de la Mer du *Sud*, ſavent que leur uſage n'eſt pas de garder dans les Futailles l'eau qu'ils ont à bord de leurs Vaiſſeaux, mais dans des Vaiſſeaux de terre, tels à peu près que les grandes Jarres, dans leſquelles on met ſouvent l'huile en *Europe*. Lorſque le Galion de

Manille met en Mer, on y charge une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts, & les Jarres qui la contiennent, font fufpendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais; ce qui, à une certaine diftance, fait un affez plaifant effet. Cet ufage gagne beaucoup de place, & en tout les Jarres font plus maniables, plus faciles à ranger, & moins fujettes à couler que les Futailles. Avec tous ces avantages il n'eft pourtant pas poffible, qu'un Vaiffeau auffi chargé, puiffe avoir une provifion d'eau fuffifante, je ne dis pas pour fix mois que dure cette Navigation, mais feulement pour trois mois. Ils ont donc une autre reffource, mais qui paroit fi fujette à caution, qu'on ne peut qu'admirer que tant de gens veuillent s'expofer à la plus cruelle des morts, fans autre préfervatif qu'une efpérance, qui paroit fi incertaine. Cette reffource n'eft autre que la pluye, qu'ils trouvent affez régulierement entre les 30. & 40. degrés de Latitude Septentrionale, & qu'ils font toujours prêts à recueillir. Pour cet effet, ils prennent à bord une grande quantité de Nattes, qu'ils placent de biais le long des Vibords, dès-qu'il commence à pleuvoir. Ces Nattes s'étendent d'un bout du Vaiffeau à l'autre, & leur côté le plus bas eft appuié fur un large Bambou fendu; deforte que toute l'Eau qui tombe fur la Natte, coule dans le Bambou, qui fert de Rigole pour la conduire dans une Jarre. Ce fecours, quelque hazardé qu'il nous paroiffe, ne leur a jamais manqué; & il leur arrive quelquefois de remplir leurs Jarres plufieurs fois, dans le cours d'un voyage.

Il leur refte affez d'autres incommodités à effuier dans une Navigation auffi longue que celle-là. Le Scorbut, entre autres maux, fait quelquefois de terribles ravages parmi eux. D'autrefois leur voyage eft affez heureux, & ils font la traverfée jufqu'à *Acapulco*, prefque fans perte de leurs gens.

Mais l'extrême longueur du tems employé à cette Navigation, vient peut-être en grande partie de l'indolence & de la malhabileté des Marins *Efpagnols*, & des précautions inutiles & exceffives qu'ils prennent pour un Vaiffeau fi richement chargé. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile, pendant la nuit, & qu'ils amenent fouvent toutes leurs voiles fans néceffité. J'ai vu les inftructions, qu'on donne à leurs Capitaines, & certainement elles font dreffées par quelqu'un qui avoit plus de peur d'un vent trop fort, quoique favorable, que des inconvéniens & de la mortalité même, qui font fouvent les fuites d'une longue Navigation. Il eft ordonné fort expreffément aux Capitaines de faire fa traverfée, fous la Latitude de 30. Degrés, s'il lui eft poffible, & d'é-

viter foigneufement d'avancer vers le Nord, plus qu'il n'eft abfolument néceffaire pour trouver les vents d'Oueft. Suivant toutes nos idées c'eft-là une reftriction for ridicule; car on ne peut guère douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueft, plus conftans & plus forts, qu'à 30. degrés de Latitude: deforte que tout leur plan de Navigation paroit fort fujet à critique. Si, au-lieu de faire route d'abord à l'E. N. E. jufqu'à la Latitude de 30. degrés & un peu plus, ils portoient au N. E. & même plus au Nord encore, jufqu'à ce qu'ils fuffent à 40. ou 45. degrés, ils feroient aidés dans une partie de ce cours par les vents alifés; & fur le tout, je ne doute pas qu'ils n'abrégeaffent confidérablement leur voyage, par cette maneuvre, & qu'ils ne le fiffent peut-être même, dans la moitié du tems, qu'ils y mettent à préfent. J'ai trouvé dans leurs Journaux, qu'après qu'ils ont perdu la terre de vue, ils font quelquefois un mois ou fix femaines, avant que de gagner les 30. degrés de Latitude, au-lieu que s'ils dirigeoient leur cours plus au Nord, ils pourroient faire ce chemin, dans le quart du tems; & lorfqu'ils feroient parvenus à 40. ou 45. degrés, les vents d'Oueft les porteroient bientôt fur les Côtes de *Californie*, & au-lieu de tous les inconvéniens, auxquels ils font à préfent expofés, ils n'auroient que ceux qui font caufés par une Mer plus rude & un vent fort. Tous ces raifonnemens ne font pas de pure fpéculation, je fai d'affez bon lieu qu'environ en 1721, un Vaiffeau *François*, en fuivant la route que je propofe, fit la traverfée des Côtes de la *Chine*, à la vallée de *Vanderas*, dans le *Méxique*, en moins de cinquante jours. A la vérité, on m'a dit auffi que l'Equipage, nonobftant le peu de tems qu'il mit à fon voyage, fouffrit extrêmement du Scorbut, & qu'il n'en reftoit plus que quatre ou cinq hommes en vie, lorfqu'ils arrivèrent en *Amérique*. Mais fans infifter plus longtems fur les moyens d'abréger ce Voyage, revenons à la manière dont il fe fait à préfent.

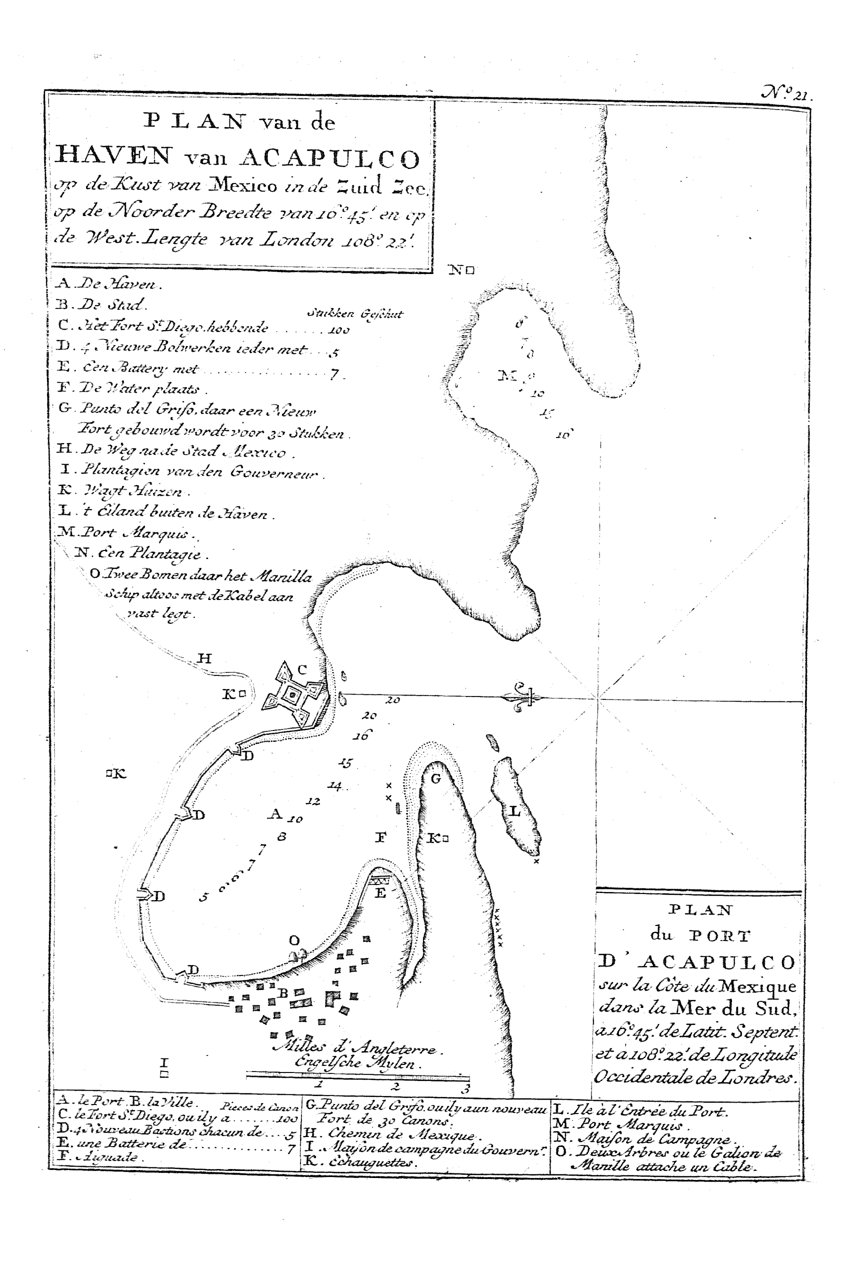
Dès que le Galion de *Manille* s'eft avancé affez vers le Nord, pour trouver les vents d'Oueft, il garde la même Latitude, & dirige fon cours vers les Côtes de *Californie*. Après avoir couru 96°. degrés de Longitude, à compter du Cap *Efpiritu Santo*, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une Herbe flottante, que je conjecture devoir être une efpèce de Porreau marin, par le nom de *Porra*, que lui donnent les *Efpagnols*. La vue de cette Plante leur eft un figne certain, qu'ils font affez près de la *Californie*; & ils y comptent fi bien, qu'auffitôt qu'ils découvrent ces

Signes, (c'eſt ainſi qu'ils s'expriment), ils entonnent le *Tè Deum*, & regardent comme finis, les travaux & les dangers de la traverſée. Auſſitôt ils portent au Sud, ſans chercher la vue de la Côte, qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée; car en cet endroit la Mer voiſine de la *Californie*, eſt embaraſſée d'Iles & de Bas-fonds, & les Navigateurs *Eſpagnols* ſont trop précautionnés pour vouloir s'y engager. Ce n'eſt que lorſqu'ils ſavent qu'ils approchent de l'extrémité Méridionale de cette Preſqu'ile qu'ils oſent chercher la Terre, tant pour reconnoître le Cap *St. Lucas*, afin de vérifier leur eſtime, que pour prendre Langue, & ſavoir des habitans, s'il n'y a pas d'Ennemi qui rode dans ces Mers. C'eſt-là un article exprès des Inſtructions du Capitaine; & à cette occaſion il faut dire un mot de l'état des Miſſions des Jéſuites en *Californie*.

Depuis la prémière découverte de ce Païs, quelques Miſſionnaires l'avoient viſité de tems en tems, mais ſans grand ſuccès, juſqu'en dernier lieu que les Jéſuites encouragés & ſoutenus par une Donation conſidérable du Marquis de *Valéro*, Seigneur généreux & très dévot, ſe ſont fixés dans cette Preſqu'ile, & y ont établi une Miſſion très conſidérable. Leur principal établiſſement eſt en dedans du Cap *St. Lucas*, où ils ont raſſemblé pluſieurs *Indiens*, & ont travaillé à les former à l'Agriculture & aux Arts méchaniques. Leurs ſoins n'ont pas été infructueux; les Vignes entre autres y ont réuſſi, & on y fait déja beaucoup de Vin, dont le goût approche de celui du médiocre Vin de *Madère*, & il commence à être en réputation dans le *Méxique*.

Les Jéſuites, bien établis en *Californie*, ont déja étendu leur Juridiction, tout au travers du Païs, d'une Mer à l'autre. Ils ſont à préſent occupés à pouſſer leurs découvertes & leurs conquêtes ſpirituelles vers le Nord: & dans cette vue, ils ont travaillé à découvrir le Golphe de *Californie*, juſqu'au bout, & les Terres qui le bordent des deux côtés. Ils ſe flattent même d'en être bientôt les maîtres. Tous ces travaux qui n'ont pour but que le bien de la Société, ne peuvent détourner l'attention de ces Miſſionnaires du Galion de *Manille*, où leurs Couvents de cette Ville ont le plus grand intérêt. Ils ont ſoin de tenir toutes ſortes de rafraichisſemens prêts pour ce Vaiſſeau; & tiennent au Cap *St. Lucas*, des Sentinelles toujours alertes à découvrir les Vaiſſeaux ennemis qui pourroient croiſer à cette hauteur pour y attendre ce Galion. C'eſt la Croiſière la meilleure pour l'intercepter; on l'y a ſouvent rencontré & combattu même, quoiqu'avec aſſez peu de ſuccès. Ainſi, en conſéquence des meſures priſes

entre


N.° 21.
PLAN van de
HAVEN van ACAPULCO
op de Kust van Mexico in de Zuid Zee.
op de Noorder Breedte van 16.° 45.' en op
de West. Lengte van London 108.° 22.'
A. De Haven.
B. De Stad.
Stukken Geschut
C. Het Fort S.t Diego hebbende 100
D. 4 Nieuwe Bolwerken ieder met ... 5
E. Een Battery met .... 7.
F. De Water plaats.
G. Punto del Griso, daar een Nieuw
Fort gebouwd wordt voor 30 Stukken.
H. De Weg na de Stad Mexico.
I. Plantagien van den Gouverneur.
K. Wagt Huizen.
L. 't Eiland buiten de Haven.
M. Port Marquis.
N. Een Plantagie.
O Twee Bomen daar het Manilla
Schip altoos met de Kabel aan
vast legt.
Milles d'Angleterre.
Engelsche Mylen.
PLAN
du PORT
D'ACAPULCO
sur la Côte du Mexique
dans la Mer du Sud,
a 16.° 45.' de Latit. Septent.
et à 108.° 22.' de Longitude
Occidentale de Londres.
A. le Port. B. la Ville.
Pieces de Canon
C. le Fort S.t Diego, ou il y a 100
D. 4 Nouveau Bastions chacun de ... 5
E. une Batterie de 7
F. Aiguade.
G. Punto del Griso, ou il y a un nouveau
Fort de 30 Canons.
H. Chemin de Mexique.
I. Maison de campagne du Gouvern.r
K. Echauguettes.
L. Ile à l'Entrée du Port.
M. Port Marquis.
N. Maison de Campagne.
O. Deux Arbres ou le Galion de
Manille attache un Cable.

entre les Jésuites de *Manille* & ceux de *Californie*, il est enjoint au Capi-
taine du Galion de chercher à s'approcher de la Côte au Nord du Cap
St. Lucas; & les habitans, dès-qu'ils découvrent ce Vaisseau, ont ordre
d'allumer certains feux. A la vue de ces signaux, le Capitaine envoye
sa Chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui portent les Let-
tres des Jésuites de *Manille*, aux Missionnaires de *Californie*, & qui re-
viennent au Vaisseau, avec les rafraichissemens qu'on tenoit tout prêts,
& des avis touchant les Ennemis qui pourroient être sur la Côte. Si le
Capitaine apprend par ces avis qu'il n'y a rien à craindre, il doit por-
ter sur le Cap *St. Lucas*, & delà sur celui de *Corientes*, pour ranger en-
suite la Côte, jusqu'à *Acapulco*.

Le tems ordinaire de l'arrivée du Galion dans ce dernier Port, est vers le
milieu de *Janvier*: mais cette Navigation est si incertaine, qu'il arrive quel-
quefois un mois plutôt, & d'autrefois un mois plus tard. Le Port d'*Acapulco*
est de beaucoup le plus sûr & le plus beau de toute la Côte Septentrionale
de l'Océan *Pacifique*: c'est un Bassin environné de tous côtés de hautes Mon-
tagnes: mais la Ville est un misérable trou des plus mal sains; les Hauteurs
voisines y empêchant la libre circulation de l'air. D'ailleurs la bonne Eau
y manque, & il faut l'y apporter de fort loin. En un mot le séjour en est
si incommode, qu'excepté le tems, où l'arrivée du Galion y attire une
espèce de Foire, c'est à peu près un lieu désert. C'est-là tout ce que j'en
puis dire; mais pour suppléer en quelque manière à la brièveté de cette
description, je donne ici un Plan de cette Ville, de son Port & de sa
Citadelle, où l'on trouvera aussi les nouveaux Ouvrages qu'on y ajouta,
à la prémière nouvelle de l'équipement de notre Escadre. Ce Plan, ainsi
que deux ou trois autres du même Port, ont été pris aux *Espagnols*, &
l'on conçoit bien que je ne puis être caution de son exactitude. Cepen-
dant j'ai tout lieu de croire qu'il ne s'éloigne pas trop de la vérité; au
moins les autres s'y rapportoient assez bien en gros.

Dès que le Galion est entré dans ce Port on l'amarre aux deux arbres,
qui sont marqués dans le Plan, au Rivage Occidental; & d'abord la Vil-
le, qui en tout autre tems est un vrai désert, se remplit de Marchands
de toutes les Provinces du vaste Royaume de *Méxique*. Dès que la Car-
gaison est déchargée & vendue, on charge en toute diligence l'Argent &
les Marchandises destinées pour *Manille*, aussi bien que l'eau & les Provi-
sions néceſsaires; & l'on met le Vaisseau en état de repartir. Il n'y a
pas

pas de tems à perdre; car le Capitaine a un ordre très exprès d'être ressorti de ce Port, avant le 1. d'*Avril*, nouveau stile.

La partie de beaucoup la plus considérable de la Charge de ce Galion, pour le retour, consiste en Argent. Le reste est composé de quelque quantité de Cochenille, de Confitures de l'*Amérique Espagnole*, de Merceries & de Colifichets d'*Europe*, pour les Femmes de *Manille*, & de Vins d'*Espagne*, de *Tinto*, ou Vins secs d'*Andalousie*, nécessaires pour dire la Messe.

La différence de la Cargaison, pour l'allée, ou pour le retour, occasionne aussi une grande différence dans la manière d'équiper & d'avitailler ce Galion. Quand il part de *Manille*, il est si chargé de Marchandises d'assez grand volume, que les Canons de la Batterie d'embas ne peuvent être montés, & qu'ils sont tous à fond de Cale, jusqu'à ce que le Vaisseau approche du Cap *St. Lucas*, & qu'on commence à craindre la rencontre de quelque Ennemi. Il n'est monté que du nombre d'Hommes qu'on juge absolument nécessaire, pour sa sureté, afin de n'être pas obligé de se charger d'une grande quantité de Provisions. Mais au retour, la Cargaison occupe peu de place, car l'Argent en prend fort peu; ainsi il peut avoir sa Batterie d'embas en état, aussi doit-elle être toute montée avant qu'il sorte du Port. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou de deux Compagnies d'Infanterie destinées à recruter la Garnison de *Manille*. Outre cela, il y a toujours plusieurs Passagers Marchands, ou autres; desorte qu'au retour, il est ordinairement monté de six cens Hommes, & il y a assez de place pour charger les Provisions nécessaires pour tout ce Monde.

En partant d'*Acapulco* le Capitaine tâche d'abord de gagner la Latitude de 13. ou 14. degrés, & dirige ensuite son cours dans ce parallèle, jusqu'à ce qu'il ait la vue de l'Ile de *Guam*, une des Iles des *Larrons*. Il est bien averti par son Instruction de prendre garde aux Basfonds de *St. Barthélémi*, & à ceux de l'Ile de *Gasparico*. Un autre avis, qui lui est aussi donné, pour l'empêcher de dépasser pendant l'obscurité les Iles des *Larrons*, est qu'il y a ordre à *Guam* & à *Rota*, d'entretenir toutes les nuits du mois de *Juin*, un Feu allumé sur quelque Hauteur.

Nous verrons dans la suite que *Guam* est gardé par une Garnison *Espagnole*, dans la vue d'assurer un lieu de relâche au Galion: cependant la Rade y est si mauvaise, que ce Vaisseau n'ose y rester plus de deux jours. Il y prend de l'eau & des rafraichissemens, le plus vite qu'il est possi-

possible, & en part pour porter directement sur le Cap *Espiritu Santo*, dans l'Ile de *Samal*. Là le Capitaine a ordre d'observer les signaux, aussi bien qu'à *Catauduanas*, *Butusan*, *Birriborongo*, & à l'Ile de *Batan*. Dans tous ces endroits il y a des Sentinelles postées, avec ordre d'allumer un Feu, dès qu'ils apperçoivent le Galion. Si le Capitaine, après que ce prémier Feu a été éteint, en voit allumer quatre autres ou plus, il peut conclurre qu'il y a des Ennemis dans ces Parages: & il doit d'abord faire mettre à terre, pour s'informer en détail de la force de ces Ennemis & du lieu où ils croisent. Il doit se regler sur les lumières qu'il reçoit, & tâcher de gagner quelque Port sûr, en évitant soigneusement de venir à la vue de l'Ennemi. En cas que ce dernier le découvre lorsqu'il est dans un Port, & qu'il craigne d'en être attaqué, il doit envoyer le Trésor à terre, & y débarquer de l'Artillerie pour sa défense, en donnant de tout de fréquens avis au Gouvernement de *Manille*. Mais si, ensuite du prémier Feu, le Capitaine remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut en inférer qu'il n'y a rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à *Cabite*, qui est le Port de *Manille* & le terme de son Voyage.



CHA-

CHAPITRE XI.

*De ce qui nous arriva en croisant à la hauteur d'*Acapulco *pour attendre le Vaisseau de* Manille.

J'ai dit, dans le neuvième Chapitre, que ce fut un grand sujet de joye pour nous de voir revenir notre Bateau à rame du Port d'*Acapulco*, où il avoit pris trois Pecheurs Nègres, dont nous avions appris l'intéressante nouvelle, que le Galion alloit mettre en mer, & que par un Edit du Viceroi du *Mèxique* le départ de ce Vaisseau avoit été fixé au 14 de *Mars* N. S. c'est-à-dire, au 3 de *Mars*, suivant notre manière de compter.

Comme tout ce qui avoit rapport à ce Vaisseau de *Manille*, étoit le principal objet de notre attention, nous devions nécessairement aussi en faire le prémier article de notre examen. Mais ayant pleinement satisfait notre curiosité à cet égard, nous continuames à interroger nos Prisonniers, & sçumes d'eux, qu'on avoit reçu avis à *Acapulco*, que nous avions pillé & réduit en cendres la Ville de *Paita*; & qu'à cette occasion, le Gouverneur d'*Acapulco* avoit augmenté les Fortifications de la Place, & avoit pris plusieurs autres précautions pour nous empêcher de forcer le Port; que pour cet effet, il avoit mis une Garde dans l'Ile qui est à l'embouchure du Port, & que cette Garde n'avoit été retirée que deux nuits avant l'arrivée de notre Bateau à rame: desorte que si ce Bateau avoit réussi dans sa prémière entreprise, ou eût gagné le Port pour la seconde fois deux jours plutôt, il auroit couru grand risque d'être pris, ou du moins auroit perdu la plus grande partie de son monde, en essuyant le feu de la Garde, avant de soupçonner le moindre danger.

L'action de retirer la Garde étoit un grand encouragement pour nous, en ce qu'elle paroissoit prouver, non seulement que l'Ennemi ne nous avoit pas encore découverts, mais aussi qu'il ne craignoit plus de visite de notre part. Nos Prisonniers nous assuroient à la vérité, que les *Espagnols* ignoroient que nous fussions dans ces Mers, & qu'ils s'étoient flattés, que, durant l'intervalle de tems qui s'étoit écoulé depuis la prise de *Paita*, nous avions pris une autre route. Mais nous n'envisageames pas l'opinion de ces Prisonniers Nègres comme une preuve aussi démonstrative qu'on igno-

ignoroit notre venue, que l'action de retirer la Garde de l'entrée du Port, qui, n'ayant pu se faire que par ordre du Gouverneur, formoit le plus convainquant de tous les argumens. Ainsi persuadés que nous n'avions pas été découverts, & que le jour que le Galion devoit partir d'*Acapulco* étoit fixé, nous fimes tous les préparatifs nécessaires, & attendimes ce grand jour avec la dernière impatience. Notre Bateau à rame étant revenu le 19 de *Février*, le Commandeur résolut de rester la plus grande partie du tems qui devoit s'écouler jusqu'au 3 de *Mars*, à la même hauteur à l'Ouest d'*Acapulco*, dans l'idée que cette situation étoit celle où nous courions le moins de risque d'être apperçus de la Côte, qui étoit, à ce que nous croyions, la seule chose qui pût nous priver de l'immense trésor, dont l'idée nous occupoit entierement. Durant cet intervalle, nous nous employames à nettoyer nos Vaisseaux, à tout arranger de façon que rien n'embarrassât leurs mouvemens, & à regler les ordres, les signaux, & les endroits où nous devions croiser, quand nous serions arrivés à la hauteur d'*Acapulco*, & que le tems du départ du Galion approcheroit.

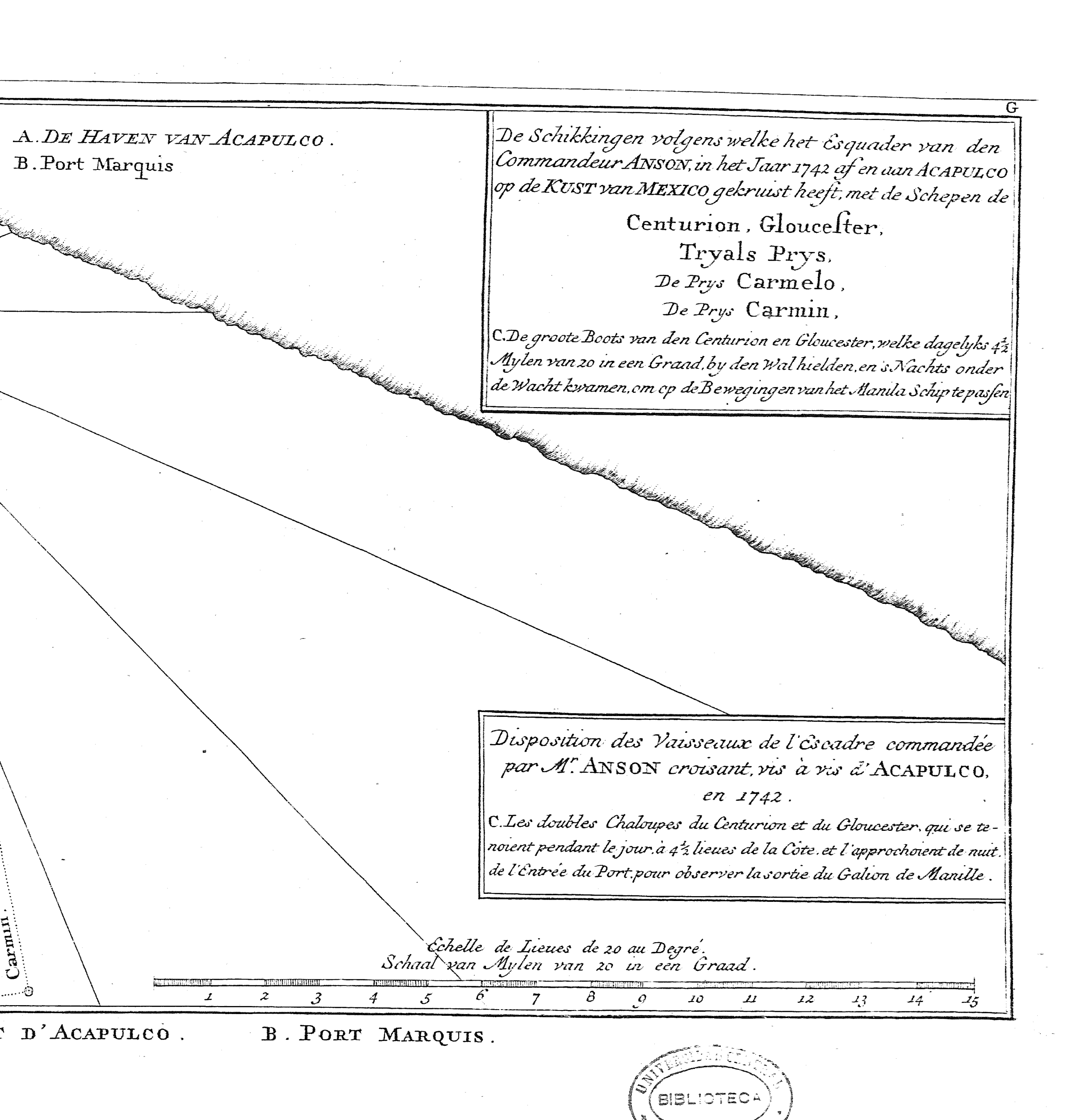
Le prémier de *Mars*, nous eumes connoissance des Montagnes, appellées ordinairement les Mammelles, au dessus d'*Acapulco*, & gagnames avec toute la diligence possible l'endroit que le Commandeur nous avoit assigné. La distribution de notre Escadre en cette occasion, tant pour intercepter le Galion, que pour prévenir que nous ne fussions découverts, étoit si judicieuse, qu'elle mérite que je la décrive plus particulierement. Voici quelle étoit la disposition du tout.

Le *Centurion* se posta de façon à avoir les Montagnes au-dessus du Port au N. N. E. à quinze lieues de distance de la Côte, ce qui étoit assez loin pour qu'il fût impossible à l'Ennemi de nous appercevoir. A l'Ouest du *Centurion* étoit le *Carmélo*, & à l'Est la Prise du *Tryal*, le *Gloucester*, & le *Carmin*. Tous ces Vaisseaux se trouvoient rangés sur une ligne circulaire, & chacun d'eux étoit à trois lieues du Vaisseau le plus voisin; si bien qu'un espace de douze lieues séparoit l'un de l'autre le *Carmélo* & le *Carmin*, qui étoient aux deux bouts: Et comme le *Galion* pouvoit être vu à six lieues de distance de chaque bout, nous avions une étendue de vingt-quatre lieues, où aucun Vaisseau ne pouvoit passer sans être apperçu; ce qui n'empêchoit pas que, par le moyen de nos signaux, nous ne pussions aisément & d'abord être informés de ce qu'on voyoit dans quelque endroit de la ligne. Pour rendre ces arrangemens encore plus complets,

plets, & prévenir jusqu'à la possibilité que le Galion ne nous échappât pendant la nuit, les deux Canots appartenant au *Centurion* & au *Gloucester* furent pourvus de monde, & détachés vers la Côte, avec ordre de se tenir pendant tout le jour à la distance de quatre ou cinq lieues de l'entrée du Port, où, à cause de leur petitesse, ils ne couroient aucun risque d'être découverts; mais la nuit ils devoient s'approcher davantage, & dès la pointe du jour retourner à leur prémier poste. Aussitôt que les Canots auroient apperçu le Vaisseau de *Manille*, un d'eux avoit ordre de rejoindre l'Escadre, & de marquer par un signal si le Galion portoit à l'Est ou à l'Ouest; pendant que l'autre devoit suivre le Galion à une certaine distance, &, en cas qu'il fît obscur, diriger les Vaisseaux de l'Escadre dans leur chasse par des feux. La situation particulière de chaque Vaisseau & des Canots, & l'éloignement où ils devoient être l'un à l'égard de l'autre, seront plus faciles à comprendre par la planche ci-jointe, dont chaque Commandant de Vaisseau avoit une Copie jointe à ses ordres.

Outre les précautions prises pour empêcher que le Galion ne passât sans être apperçu, nous n'avions pas négligé celles qui étoient nécessaires pour le combattre avec avantage en cas d'engagement: car eu égard au peu de monde que nous avions, & aux vanteries des *Espagnols* au sujet de la grandeur de ce Vaisseau, aussi bien que de l'Artillerie & de l'Equipage dont il étoit monté, cet article méritoit sans doute d'entrer en considération. Comme nous supposions, qu'à l'exception du *Centurion* & du *Gloucester*, aucun de nos Vaisseaux n'étoit en état de prêter le flanc au Galion, nous primes à bord du *Centurion* tout ce que le *Carmélo* & le *Carmin* purent nous fournir de monde, en ne gardant que ce qui leur en étoit absolument nécessaire pour naviguer ces Vaisseaux; & le Capitaine *Saunders* eut ordre d'envoyer de la Prise du *Tryal* dix *Anglois*, & autant de Nègres, afin de renforcer l'Equipage du *Gloucester*. Pour tirer tout le parti possible de nos Nègres, dont nous avions un nombre considérable à bord, nous leur promimes à tous la liberté, en cas qu'ils fissent bien leur devoir; & comme depuis deux mois ils avoient presque tous les jours été exercés à manier le Canon, ils pouvoient nous être de grand service. Ils nous témoignèrent être dans les meilleures dispositions du monde à cet égard, tant par l'espoir de recouvrer leur liberté, que par un principe de reconnoissance pour la manière dont ils avoient été traités parmi nous.

Tout étant ainsi préparé pour bien recevoir le Galion, nous attendions avec


G
A. DE HAVEN VAN ACAPULCO.
B. Port Marquis
De Schikkingen volgens welke het Esquader van den Commandeur ANSON, in het Jaar 1742 af en aan ACAPULCO op de KUST van MEXICO gekruist heeft, met de Schepen de
Centurion, Gloucester,
Tryals Prys,
De Prys Carmelo,
De Prys Carmin,
C. De groote Boots van den Centurion en Gloucester, welke dagelyks 4½ Mylen van 20 in een Graad, by den Wal hielden, en 's Nachts onder de Wacht kwamen, om op de Bewegingen van het Manila Schip te passen
Disposition des Vaisseaux de l'Escadre commandée par Mr. ANSON croisant, vis à vis d'ACAPULCO, en 1742.
C. Les doubles Chaloupes du Centurion et du Gloucester, qui se tenoient pendant le jour, à 4½ lieues de la Côte, et l'approchoient de nuit de l'Entrée du Port, pour observer la sortie du Galion de Manille.
Carmin.
Echelle de Lieues de 20 au Degré.
Schaal van Mylen van 20 in een Graad.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
D'ACAPULCO.
B. PORT MARQUIS.

avec la dernière impatience le 3 de *Mars*. La plupart de nous eumes ce jour-là les yeux continuellement tournés vers *Acapulco*; & nous étions si fortement prévenus de la vérité du rapport qui nous avoit été fait, & de la certitude que nous verrions le Vaisseau sortir du Port, que tantôt l'un & tantôt l'autre des gens de notre Equipage croyoient découvrir un de nos Canots, qui revenoit avec un signal. Mais à notre grand regret, ce jour & la nuit suivante se passèrent sans que nous eussions la moindre nouvelle du Galion; cependant, nous ne perdimes pas encore espérance, dans la flatteuse idée que quelque accident imprévu étoit arrivé, qui avoit fait différer le départ du Galion de quelques jours. Nous savions d'ailleurs que le tems, fixé par le Viceroi pour le départ de ce Vaisseau, étoit souvent reculé à la réquisition des Marchands du *Méxique*. Nous nourrissions ainsi notre espoir, sans rien diminuer de notre vigilance; & comme le 7 de *Mars* étoit un *Dimanche*, prémier jour de la semaine de la Passion, dont les Catholiques sont de rigides Observateurs, & qu'ils célèbrent par une cessation totale de tout travail, desorte que, durant toute cette semaine, il n'est permis à aucun Vaisseau de sortir du Port; nos craintes furent appaisées pendant quelques jours, & notre imagination se plia à attendre le Galion la semaine suivante. Le Vendredi de cette semaine nos Canots revinrent, & les Officiers, qui les montoient, déclarèrent qu'ils étoient persuadés que le Galion étoit encore dans le Port, n'étant pas possible qu'il en fût sorti sans qu'ils l'eussent vu. Le *Lundi* matin de la prémière semaine après celle de la Passion, c'est-à-dire le 15 de *Mars*, les Canots furent renvoyés à leur poste, & nous nous laissames tout de nouveau aller à d'agréables espérances; mais dans l'espace d'une semaine notre ardeur se trouva grandement rallentie, & l'on ne remarqua parmi nos gens qu'un abbattement presque général. Car il y en avoit encore quelques-uns, qui conservoient un reste d'espérance, & qui étoient très ingénieux à trouver des raisons pour se persuader, que quelque accident avoit simplement fait différer le départ du Galion. Mais la plus grande partie de notre monde n'étoit point de ce sentiment, & tenoit pour une chose sûre, que l'Ennemi avoit, de manière ou d'autre, découvert que nous étions sur la Côte, & mis pour cette raison un *embargo* sur le *Galion* jusqu'à l'année suivante. Et véritablement, cette opinion ne se trouva que trop bien fondée; car nous apprimes dans la suite, que notre Bateau à rame, dans le tems qu'il avoit été envoyé à la découverte du Port d'*Acapulco*, avoit été apperçu de la Côte; & qu'il

 n'en



n'en avoit pas fallu davantage aux *Espagnols*, qui savoient que cette Côte n'étoit fréquentée que par de simples Pirogues, pour en inférer, que notre Escadre n'étoit pas loin; sur quoi ils avoient renvoyé à l'année suivante le départ du Galion.

Le Commandeur lui-même, quoiqu'il ne déclarât pas son opinion à ce sujet, craignoit que nous n'eussions été découverts, & que le départ du Galion n'eût été différé; & il avoit, en conséquence de cette idée, formé un plan pour se rendre maître d'*Acapulco*; car il ne doutoit pas que le trésor ne fût encore dans la Place, quoique les ordres pour le départ du Galion eussent été contremandés. Cette Ville étoit trop forte, à la vérité, pour pouvoir être emportée dans les formes; car outre la Garnison & l'Equipage du Galion, elle contenoit au moins mille hommes bien armés, qui s'y étoient rendus comme gardes du trésor, quand il avoit été transporté de la Ville de *Méxique* à celle d'*Acapulco*: les chemins entre ces deux Villes étant fort infestés, non seulement par des Bandits, mais aussi par des *Indiens* indépendans. D'ailleurs, quand la Place auroit été moins forte, & telle que le monde de notre Escadre auroit pu en tenter l'attaque, cette attaque, par cela même qu'elle auroit été ouverte, auroit détruit l'avantage, que nous pouvions nous en promettre. Car à peine notre Escadre se seroit-elle montrée, qu'en peu d'heures les *Espagnols* auroient fait passer le trésor bien avant dans le Païs, desorte que notre conquête se seroit trouvée réduite à une Ville désolée, où nous n'aurions presque pu faire aucun butin.

Par toutes ces raisons, il falloit renoncer à l'expédition, ou prendre la Place par surprise. Mr. *Anson* se proposa pour cet effet de mettre à la voile avec l'Escadre vers le soir, ce qui nous donnoit le tems d'arriver au Port pendant la nuit; & comme cette Côte n'est point du tout dangereuse, nous aurions hardiment embouqué le Port, & y serions peut-être entrés avant que les *Espagnols* eussent été informés de notre dessein. Dès que nous aurions été dans le Port, son dessein étoit de faire embarquer dans ses Chaloupes & mettre à terre deux cens hommes, qui attaqueroient à l'instant même le Fort marqué (D) dans le plan mentionné dans le Chapitre précédent, & inséré vers le commencement du troisième Livre; pendant que le Commandeur employeroit ses Vaisseaux à canoner la Ville, & les Batteries. Ces différentes opérations, qui auroient été exécutées avec beaucoup de régularité, ne pouvoient guère manquer de réussir contre un Ennemi, qui se seroit vu attaqué brusquement,

ment, & que l'obſcurité de la nuit auroit empêché de concerter les meſures néceſſaires pour ſa défenſe; ſi-bien qu'il y avoit une grande probabilité que nous emporterions le Fort d'aſſaut; & en ce cas les autres Batteries, étant acceſſibles par derrière, auroient été bientôt abandonnées; après quoi la Ville, les Habitans, & tout le tréſor ſeroient tombés entre nos mains; car la Place eſt tellement renfermée entre des Montagnes, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de s'en ſauver, que par le grand chemin, qui eſt marqué I. I. dans le plan, & qui paſſe ſous le Fort. Tel étoit en général le projet que le Commandeur avoit conçu; mais quand il ſe mit à examiner en détail tout ce qu'il falloit pour réuſſir dans l'exécution, il trouva un obſtacle, qui, étant inſurmontable, l'obligea à renoncer à l'entrepriſe: car interrogeant les Priſonniers ſur les vents qui regnent près de la Côte, il apprit, & la choſe fut confirmée dans la ſuite par le témoignage des Officiers de nos Canots, qu'à une médiocre diſtance du rivage on avoit un calme tout plat la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il ſe levoit toujours un vent de terre; deſorte que le deſſein de mettre le ſoir à la voile, pour arriver le lendemain avant le jour à *Acapulco*, étoit abſolument impraticable.

Le projet, comme il a été dit, avoit été formé par le Commandeur, dans la ſuppoſition que le départ du Galion étoit renvoyé à l'année ſuivante: mais comme ce n'étoit là qu'une ſuppoſition, & qu'il étoit poſſible, que ce Vaiſſeau mît en mer dans quelques jours, le Commandeur jugea devoir continuer à croiſer au même endroit, auſſi longtems que ſes proviſions de bois & d'eau, & la ſaiſon convenable pour ſe rendre à la *Chine*, comme il en avoit le deſſein, pourroient le permettre. Les Canots ayant ordre de reſter devant *Acapulco* juſqu'au 23 de *Mars*, l'Eſcadre ne changea point de poſition juſqu'à ce jour. Comme nous ne vimes point paroître nos Canots, nous commençames à être un peu en peine pour eux, & craignimes qu'ils n'euſſent ſouffert de l'Ennemi ou du mauvais tems; mais nous fumes tirés d'inquiétude le lendemain matin, en les découvrant, quoiqu'à une grande diſtance, & ſous le vent de l'Eſcadre. Nous portames ſur eux, & les ayant pris à bord, nous ſçumes d'eux, qu'ils avoient quitté leur poſte la veille, ſans avoir vu de Galion; & nous trouvames que la cauſe qui les avoit portés ſi loin au deſſous du vent de notre Flotte, étoit un Courant très fort, qui avoit fait dériver toute l'Eſcadre au lof.

Je ne dois pas oublier de dire ici, que, par les informations que nous

reçumes dans la ſuite, il parut qu'en continuant à croiſer, comme nous fimes, nous avions agi très ſagement. Car après l'embargo mis ſur le Galion, comme on l'a dit ci-deſſus, les principaux Intéreſſés à la Cargaiſon avoient envoyé divers Exprès à *Méxique*, pour qu'il fût permis au Vaiſſeau de partir. Comme ils ſavoient par des informations venues de *Paita*, que nous n'avions en tout que trois cens hommes, ils ſoutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre de notre part, puiſque le Galion avoit plus de ſix cens hommes à bord. Et quoique le Viceroi fût infléxible, par une eſpèce d'égard pour leurs repréſentations, le Vaiſſeau fut tenu près de trois ſemaines en état de mettre en mer, après le prémier ordre donné de le faire reſter dans le Port.

Quand nous eumes pris à bord nos Canots, & que les Vaiſſeaux de notre Eſcadre ſe trouvèrent raſſemblés, Mr. *Anſon* fit connoître par un ſignal à tous les Commandans qu'il vouloit leur parler. Il ſçut d'eux qu'il y avoit à bord de l'Eſcadre une très médiocre proviſion d'eau; & comme cet article nous obligeoit indiſpenſablement à quitter nos poſtes, il demanda quel endroit leur paroiſſoit le plus convenable pour y faire de l'eau. Les avis ſe réunirent à choiſir le Port de *Seguatanéo* ou *Chéquétan*, parce qu'il étoit le moins éloigné; & il fut réſolu de le gagner le plutôt poſſible; & pour que, même dans le tems que nous ſerions occupés à pourvoir à un beſoin auſſi eſſentiel, nous ne puſſions pas nous reprocher d'avoir négligé juſqu'à la ſimple poſſibilité de prendre le Galion, qui, nous ſachant à *Chéquétan*, riſqueroit peut-être de mettre en Mer, Mr. *Hughes*, Lieutenant de la Priſe du *Tryal*, eut ordre de croiſer à la hauteur d'*Acapulco* pendant vingt & quatre jours; afin qu'en cas que le Galion mît à la voile durant cet intervalle nous en fuſſions promtement informés. Conformément à ces réſolutions, nous portames à l'Oueſt, mais n'avançames guère, étant retardés dans notre route, tantôt par des Calmes, & tantôt par des Courans contraires. Dans nos intervalles de repos, nous nous occupions à décharger nos deux Priſes, le *Carmélo* & le *Carmin*, de ce qu'ils avoient de meilleur, ayant deſſein de détruire ces deux Vaiſſeaux, quand nous en aurions ôté ce qui pourroit nous convenir.

Le prémier d'*Avril* nous nous trouvames ſi avancés vers *Seguatanéo*, que nous crumes devoir envoyer nos deux Chaloupes pour ranger la Côte, & chercher l'aiguade. Elles s'étoient déja ſéparées de nous depuis quelques jours, & notre proviſion d'eau commençoit à tirer à ſa fin. Le déplaiſir, que nous cauſoit ce dernier article, fut un peu adouci par le bonheur

heur que nous eumes de prendre tous les jours quelques Tortues ; car dans un Climat aussi chaud que celui-là nous aurions extrémement souffert si nous avions uniquement été réduits à la saline. Notre situation avoit sûrement dequoi nous allarmer, & inquiétoit autant les plus avisés d'entre nous, qu'avoit pu faire le plus grand danger que nous eussions essuyé jusqu'alors ; par cela même que nos Chaloupes ne revenoient pas, nous devions conclurre qu'elles n'avoient point encore trouvé d'aiguade ; & divers accidens avoient tellement diminué notre provision d'eau, qu'il ne nous en restoit plus que pour dix jours pour toute l'Escadre : desorte, qu'eu égard à la difficulté connue de faire de l'eau sur cette Côte, & au peu de foi que mérite le témoignage des Flibustiers, les seuls auteurs que nous pussions consulter, nous craignions de nous voir bientôt exposés à un malheur aussi terrible qu'aucun de ceux qu'on puisse éprouver en courant les Mers.

Mais ces tristes idées s'evanouirent bientôt. Nos Chaloupes revinrent le 5 d'*Avril*, ayant découvert une très bonne aiguade, environ sept milles à l'Ouest des Rochers de *Seguatanéo*, que, par la description qu'elles nous en firent, nous jugeames devoir être le Port appellé par *Dampier* le Port de *Chéquétan*. Ces nouvelles nous firent le plus sensible plaisir ; & les Chaloupes furent renvoyées le lendemain, pour sonder le Port, dont elles nous avoient représenté l'entrée comme fort étroite. A leur retour, nous apprimes que c'étoit une Rade où il n'y avoit aucun danger à craindre ; ainsi nous y entrames le 7, & jettames l'ancre le soir même sur onze brasses de profondeur. Le *Glocester* mouilla en même tems que nous ; mais le *Carmélo* & le *Carmin* étant tombés sous le vent, la prise du *Tryal* reçut ordre de les joindre, & de les ramener auprès du reste de l'Escadre, ce qu'elle exécuta en deux ou trois jours.

C'est ainsi, qu'après avoir été quatre mois en mer depuis notre départ de *Quibo*, & n'ayant plus d'eau à bord que pour six jours, nous gagnames le Port de *Chéquétan*, dont la description, aussi bien que celle de la Côte voisine, formeront le sujet du Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Description du Port de Chéquétan, *& de la Côte & Païs voisin.*

LE Port de *Chéquétan* est à 17°. 36'. de Latitude Septentrionale, & à trente lieues à l'Ouest d'*Acapulco*. Il est facile à reconnoître, lorsqu'on range la Côte à vue en venant d'*Acapulco*, si on fait attention aux remarques suivantes.

A compter d'*Acapulco*, vers l'Ouest, & dans l'étendue de dix-huit lieues, il y a un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder: cependant le fond de la Mer y est si net que, dans la belle saison, les Vaisseaux peuvent ancrer à un mille ou deux du rivage, en toute sureté. Le Païs, dans toute cette étendue, est en général assez bas, rempli de Villages, bien planté, & on voit sur les sommets de quelques éminences des Tours pour servir d'Echauguette. Le tout forme une vue fort agréable, bornée à quelques lieues du rivage, par une chaine de Mantagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'*Acapulco*. C'est quelque chose d'étonnant, que dans toute cette étendue de dix-huit lieues de Païs, le plus peuplé & le mieux cultivé de toutes ces Côtes, on ne voye pas le long du rivage une seule Barque, ni le moindre Canot, soit pour le Commerce, soit pour la Pêche.

Cinq milles au delà de l'extrémité de ce rivage, à l'Ouest, on trouve un Mondrain, qu'on prendroit d'abord pour une Ile, plus petit, mais de figure approchante de la Montagne de *Pétaplan*, dont je parlerai dans la suite. A trois milles à l'Ouest de ce Mondrain, on voit un Rocher blanc assez remarquable: il est à deux cables du rivage, dans une Baye, de près de neuf lieues d'ouverture, & dont la Pointe Occidentale est la Montagne de *Pétaplan*. La vue de cette Montagne se trouve ici dans une même Planche, avec celles des Iles de *Quicara* & de *Quibo*: on pourroit s'y tromper, & la prendre pour une Ile, aussi bien que le Mondrain, dont je viens de parler; c'est proprement une Presqu'ile jointe au Continent, par une Langue de terre, basse & étroite, couverte de brossailles & de petits arbres. La Baye de *Seguatanéo* commence ici, & s'étend fort loin à l'Ouest. Je donne ici le Plan de la Baye de *Pétaplan*, qui est proprement une partie de celle de *Seguatanéo*; on y voit à l'entrée de cette

Baye

Baye et Rochers de **PETAPLAN.**

Etang Salé

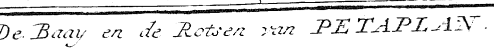
Montagne de Petaplan

Fijn Zand
Sable fin

les Moines blancs
De Witte Broeders

Schaale van twee Engelsche Mylen

Echelle de deux Milles d'Angleterre.



I

Brakke Lagoenen
Etangs Saumache

Fyn Zand
Sable fin

Gros Sable et Coquilles
Grof Zand en Schulpen

Keizel Zand
Gravier

Keizel Zand
Gravier

Rots van Chequetan
Roc de Chequetan

Schaal van Een Eng. Myl.

Echelle d'un Mille d'Angleterre.

G

Baye & à quelque diſtance de la Montagne, un amas de Rochers, qui ſont tout blanchis des excrémens des Fous, Frégates & autres Oiſeaux. Quatre de ces Rochers ſont plus gros que les autres, & en aidant un peu à la lettre, on peut ſe figurer que le tout repréſente une croix; on les appelle, les *Moines blancs*. Ces Rochers ſont à l'Oueſt vers le Nord de *Petaplan*: & à ſept milles à leur Oueſt eſt le Port de *Chéquétan*, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, qui paroit tout ſeul, à un mille & demi de ſon entrée, & au Sud demi-quart à l'Oueſt de cette entrée. On peut compter ſur la juſteſſe de la vue de cette entrée, telle que je la donne ici: (*e*) en eſt la Pointe Orientale, (*d*) l'Occidentale, (*f*) le Rocher dont je viens de parler; (*a*) eſt une grande Baye ſablonneuſe, où il n'y a pas moyen de débarquer: (*b*) quatre Rochers blancs fort remarquables: depuis (*c*), une grande Baye s'étend à l'Oueſt.

A ces marques on ne ſauroit méconnoître le Port de *Chéquétan*, pourvu qu'on côtoye la terre d'aſſez près. La Côte n'a aucun danger depuis le milieu d'*Octobre* juſqu'au commencement de *Mai*, & les vents n'y ſont alors nullement à craindre; quoique dans le reſte de l'année, il y ait des Tourbillons violens, des pluyes abondantes & des vents forts de toutes les pointes du compas. Pour ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, il n'y auroit d'autre moyen de trouver ce Port, que par ſa Latitude; car il y a tant de rangées de Montagnes qui s'élèvent les unes au-deſſus des autres, en dedans du Païs, qu'on ne peut rien diſtinguer par le moyen des vues, priſes de quelque diſtance un peu grande en mer: chaque point de vue découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire des deſſeins reconnoiſſables.

Je donne encore un Plan de ce Port; on y verra que l'entrée n'a qu'un demi-mille de largeur; les deux pointes qui la forment, & qui préſentent deux Rochers, preſque perpendiculaires, ſont l'une à l'égard de l'autre, S. E. & N. O. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. L'entrée en eſt très ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher qui git vis-à-vis de ſon embouchure; pour nous, nous le laiſſames à l'Eſt, en entrant, & lorſque nous en ſortimes. Le fond hors du Port eſt de gravier mêlé de pierres, mais en dedans il eſt de vaze molle. Il eſt bon d'avertir qu'en y mouillant, il faut prendre ſes précautions, contre de groſſes Houles que la

Mer

Mer y pousse quelquefois, & à l'égard de la Marée, que nous avons observée de cinq pieds, elle court à peu près E. & O.

L'Aiguade est marquée dans le Plan sous le nom d'Eau douce. Elle ne nous parut, pendant le séjour que nous fimes dans cet endroit, que comme un grand Etang, sans décharge, & séparé de la Mer par le rivage. Cet Etang est rempli par une source, qui sort de terre, à un demi-mille plus avant dans le Païs. Nous trouvames cette eau un peu saumache, sur-tout vers le voisinage de la Mer; car plus on avançoit vers la source, & plus l'eau étoit douce & fraiche: cette différence nous obligea à remplir nos Futailles le plus haut qu'il nous fut possible; & ne nous causa pas peu d'embaras. Il auroit été encore plus grand, sans un expédient dont nous nous avisames, & qu'on pourra imiter en cas pareil. Nous nous servimes de Pirogues qui tiroient fort peu d'eau, & que nous ne chargions que de très petites Futailles, desorte qu'ils pouvoient traverser l'Etang & remonter jusqu'auprès de la source; après que ces Futailles étoient remplies, on les rapportoit de la même manière jusqu'au rivage, où il se trouvoit toujours un nombre de gens pour les vuider dans de plus grandes Futailles.

Quoique cet Etang n'eût aucune communication avec la Mer, pendant notre séjour dans ce Port, il faut bien qu'il en soit autrement dans la saison des pluyes; car *Dampier* en parle comme d'une assez grande Rivière. L'amas d'eau doit être considérable, avant qu'il en vienne jusques-là, car le terrain aux environs est si bas, qu'il doit être inondé en grande partie, avant que l'eau puisse déborder par dessus le rivage.

Le Païs voisin & sur-tout celui dont j'ai parlé ci-dessus, nous avoit paru peuplé & bien cultivé, & nous nous étions flattés d'en tirer des Vivres. Pour parvenir à ce but, le lendemain de notre arrivée, le Commandeur envoya un Parti de quarante hommes, bien armés, pour découvrir quelque Bourg ou Village, & pour tâcher de former quelque liaison avec les Habitans: car nous ne doutions pas que, si nous pouvions lier conversation avec eux, nous ne les engagions à nous fournir des provisions, en échange des Marchandises dont nos Prises étoient chargées, & qui, quoique de fort peu de valeur pour nous, pouvoient être très recherchées dans ce Canton. Nos Gens eurent ordre de se conduire avec toute la circonspection possible, & d'éviter soigneusement d'en venir aux hostilités; car nous concevions qu'il n'y avoit pas là grande capture à faire, & que pour

les

les vivres dont nous avions besoin, nous pouvions bien mieux les avoir par un commerce de gré à gré, que de les prendre à vive force. Mais nos projets pacifiques se trouvèrent impratiquables: le Parti revint le soir même, fort fatigué d'un exercice, dont on avoit perdu l'habitude, quelques-uns même étoient tombés en foiblesse de pure lassitude, & leurs Camarades avoient été obligés de les rapporter sur leur dos. Ils avoient marché, à ce qu'ils jugeoient, environ dix milles, dans un chemin battu, où ils avoient souvent vu du crotin de Cheval, ou de Mule, tout frais. A cinq milles du Port, le chemin se divisoit en deux, entre des Montagnes; une de ces routes tiroit vers l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Après quelque délibération, nos Gens se déterminèrent pour la route de l'Est, qui les conduisit au bout de quelque tems dans une grande Savanne, où ils découvrirent une Vedette à Cheval, le Pistolet à la main. Dans ce moment, cet Homme étoit apparemment endormi; mais son Cheval effrayé par l'éclat des armes, tourna brusquement, & s'en fuit au plus vite avec son Maitre, qui pensa en être desarçonné, & qui fut fort heureux d'en être quitte pour son Chapeau & son Pistolet, qu'il laissa tomber. Nos Gens le suivirent de leur mieux, dans l'espérance de trouver l'Habitation, qui lui servoit de retraite; mais ils étoient à pié, & lui à Cheval, & ils le perdirent bientôt de vue. Ils ne vouloient pourtant pas revenir sans avoir rien découvert, & ils continuèrent à marcher, toujours dans le même chemin, jusqu'à ce qu'excédés par la chaleur & par la soif, ils furent contraints de faire halte, & puis de prendre le parti du retour, puisqu'aussi bien ils ne voyoient ni Villages ni Habitations, pas même le moindre signe de Païs cultivé. Cependant pour ne négliger aucun moyen de lier commerce avec les Gens du Païs, les Officiers attachèrent à quelques piquets, qu'ils plantèrent sur la route, des Billets écrits en *Espagnol*, où on invitoit les Habitans à se rendre au Port, pour y trafiquer avec nous, leur donnant les Assurances les plus fortes qu'ils seroient fort bien reçus, & qu'on leur payeroit à leur satisfaction les Vivres qu'ils nous apporteroient. Nous ne pouvions nous conduire plus sagement; mais toute cette modération fut inutile, & personne ne parut pendant notre séjour dans ce Port. Le malheur fut que nos Gens, dans l'endroit où le chemin se sépare en deux, prirent à l'Est, s'ils avoient tourné à l'Ouest, ils auroient bientôt trouvé une Ville, ou Village, que quelques Manuscrits *Espagnols* placent au voisinage de ce Port, & que nous avons depuis appris, n'être éloigné que de deux milles du Carrefour dont il s'agit.

Une petite avanture qui arriva dans ce tems-là, peut donner de justes idées des dispositions martiales des Habitans de ces Quartiers. Un peu après notre arrivée à *Chéquétan*, Mr. *Brett* fut envoyé avec deux Chaloupes, pour examiner la Côte vers l'Est; & en particulier la Baye de *Pétaplan* & son Aiguade. Dans le tems que cet Officier étoit prêt à mettre pied à terre, tout près de la Montagne de *Pétaplan*, il apperçut de l'autre côté de la Baye, trois petits Escadrons rangés en parade sur le rivage, & qui faisoient mine de s'avancer vers le lieu, où il vouloit aborder. Il quitta d'abord le rivage, & quoiqu'il n'eût que seize hommes avec lui, il fit ramer la Chaloupe vers eux de l'autre côté de la Baye. Il les eut bientôt approchés d'assez près, pour distinguer qu'ils étoient fort bien montés, & armés de Carabines & de Lances. Dès qu'ils le virent tourner de leur côté, ils se formèrent sur le rivage, & parurent résolus à lui disputer la descente; ils lui tirèrent même quelques coups de Carabine, jusqu'à ce que la Chaloupe étant à portée de l'Escadron le plus avancé, Mr. *Brett* ordonna à ses Gens de faire feu, sur quoi ces Braves s'enfuirent en grande confusion dans les Bois. Dans cette course précipitée un des Chevaux s'abattit, & jetta son homme hors de la selle; nous n'avoons pas su s'il étoit blessé, car dans l'instant l'Homme & le Cheval se relevèrent & suivirent leurs Camarades. Pendant cette scène, les deux autres Escadrons, qui étoient hors de la portée de nos armes, restèrent tranquilles & immobiles spectateurs de la déroute des leurs, & n'eurent plus la moindre envie de faire un pas en avant. Ce fut un bonheur pour nos Gens, que l'Ennemi montrât aussi peu de prudence que de valeur: car s'ils s'étoient tenus cachés jusqu'à ce que les nôtres fussent à terre, il eût presque été impossible qu'un seul en eût pu leur échaper, les *Espagnols* ayant près de deux cens Maitres, & Mr. *Brett* seulement seize hommes avec lui. Cependant après avoir appris que l'Ennemi avoit tant de monde, dans cette Montagne de *Pétaplan*, nous eumes soin de faire tenir une ou deux Chaloupes à l'entrée de cette Baye; car nous craignions que le Canot, que nous avions laissé en croisière devant *Acapulco*, ne se laissât surprendre par ces Gens, à son retour.

Après avoir reconnu l'inutilité des tentatives que nous avions faites, pour engager les Habitans du Païs à nous fournir des Vivres, nous fumes obligés de nous rabattre sur les Rafraichissemens que les environs du Port pouvoient nous procurer. Nous y primes assez de Poisson, sur-tout lorsque la Mer plus tranquille nous permettoit de tirer la senne. Nous pri-

mes

mes entre autres des Maqueraux, des Brêmes, des *Fuddle-fish*, des Mujets, des Solles, & des Hommars. C'eſt le ſeul endroit, où nous ayons pêché des Torpilles; la figure de ce Poiſſon reſſemble beaucoup à celle du *Fuddle-fish*: on ne peut guère l'en diſtinguer que par une tache ronde & brune, de la grandeur d'un écu, que la prémière eſpèce de ces Poiſſons a au milieu du dos. Peut-être qu'on m'entendra mieux ſi je dis que la Torpille eſt un Poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la Raye. C'eſt un Poiſſon des plus ſinguliers & qui produit ſur le Corps humain d'étranges effets. Pour peu qu'on le touche, ou ſi par hazard on vient à marcher deſſus, on ſe ſent ſaiſi d'un engourdiſſement par tout le corps; mais ſurtout dans la partie qui a touché immédiatement la Torpille. On remarque le même effet quand on touche ce Poiſſon, avec quelque choſe qu'on tient à la main: j'ai moi-même reſſenti un aſſez grand engourdiſſement dans le bras droit, pour avoir appuyé pendant quelque tems, ma canne ſur le corps de ce Poiſſon; & je ne doute pas que l'effet n'en eût été plus violent, ſi l'Animal n'avoit déja été prêt d'expirer: car il produit cet effet à meſure qu'il eſt plus vigoureux, & il ceſſe d'en produire dès qu'il eſt mort. On peut en manger ſans aucun inconvénient. J'ajouterai encore que l'engourdiſſement ne paſſe pas auſſi vite, que certains Naturaliſtes le diſent; le mien diminua inſenſiblement, & le lendemain j'en ſentois encore quelques reſtes.

Nous commençames ici à ne plus voir de Tortues, cependant nos Chaloupes qu'on envoyoit en Sentinelle, devant la Baye de *Pétaplan*, en prenoient & nous en envoyoient ſouvent; & quoique ce fût la ſeule viande fraiche, que nous euſſions goutée, depuis ſix mois, nous n'en étions nullement dégoutés, & nous les trouvions auſſi bonnes que le prémier jour.

Les Animaux que la Terre nous fourniſſoit étoient principalement des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que bien des gens mangent avec plaiſir. Nous n'y vimes point d'autre Animal carnaſſier, que le Crocodile ou Alligator, & encore étoient-ils aſſez petits. Quoique nous n'y viſſions pas de Tigres, il y en a pourtant en grand nombre; tous les matins, nous en appercevions des traces, ſur le ſable autour du Ruiſſeau, où nous faiſions de l'eau: nous n'en avions aucune crainte, car nous ſavions qu'ils ne ſont pas ici dangereux, comme dans l'*Aſie* & dans l'*Afrique*, & n'attaquent preſque jamais les Hommes. Pour des Oiſeaux, il y en a aſſez: nous y trouvames des Phaiſans en grande abondance & de pluſieurs eſpèces; mais la chair en eſt ſèche & ſans goût. Il y a auſſi une

grande variété d'autres Oiseaux plus petits, & en particulier des Perroquets, que nous tuions souvent pour les manger.

Les Fruits, les Herbages & les Racines, n'y sont ni en abondance, ni des meilleurs. Les seuls Fruits que les Bois nous fournissoient, étoient des Limons, à peine en quantité suffisante pour notre usage journalier, des *Papas*, & cette espèce de Prune, d'un goût aigrelet & agréable, qu'on appelle à la *Jamaïque*, *Prune à Cochon*. La seule Herbe, qui vaut la peine qu'on en parle, est la Morgeline, qui croît le long des bords des Ruisseaux, & comme elle passe pour un Antiscorbutique, nous en mangions souvent, malgré son extrême amertume.

Voila tout ce que j'ai à dire de *Chèquétan* & des environs, excepté ce qui regarde la Côte qui est à l'Ouest; car pour celle qui est à l'Est, j'en ai déja parlé. Mr. *Anson* étoit toujours attentif à tout ce qui pouvoit être utile à ceux qui fréquenteroient ces Mers après nous: & comme on avoit remarqué vers l'Ouest de ce Port, un Païs assez étendu qui paroissoit double, avec une espèce d'ouverture entre deux, qui avoit l'apparence de l'entrée de quelque Port; le Commandeur y envoya une Chaloupe, dès que nous fumes ancrés, pour découvrir ce qui en étoit. Il se trouva que les deux Montagnes, qui faisoient ce Païs double, étoient jointes par une Vallée, & ne laissoient entre elles ni Port ni Rade.

De tout ce que nous venons de dire, il paroit que *Chèquétan* n'est pas un Port fort avantageux, sur-tout à l'égard des Rafraichissemens: cependant on en peut tirer parti, & il importe à nos Armateurs de le connoître. C'est le seul Mouillage sûr, dans une grande étendue de Côtes, à l'exception d'*Acapulco*, qui est occupé par l'Ennemi. Il est à une distance convenable de cette Ville, pour ceux qui voudroient se rendre maîtres du Galion de *Manille*. On y peut faire du Bois & de l'Eau en toute sureté, en dépit de tous les Habitans du Païs; car il n'y a qu'un chemin étroit à travers les Bois, qui mène du rivage dans le Païs voisin, & un Parti peu considérable suffit pour garder ce passage contre toutes les Forces, que les *Espagnols* peuvent rassembler dans ces Quartiers. Mais il est tems d'en venir à ce que nous y fimes.

CHAPITRE XIII.

Ce que nous fimes à Chéquétan, *& sur la Côte voisine, jusqu'à notre départ pour l'*Asie.

LE lendemain de notre arrivée dans le Port de *Chéquétan*, nous envoyames quatre-vingts-dix hommes à terre. Quarante furent envoyés en Parti, comme je l'ai rapporté ci-dessus, & les cinquante autres furent postés près de l'Aiguade, pour la fureté de ceux qui devoient y travailler.

Nous achevames de décharger le *Carmélo* & le *Carmin*; au moins nous en tirames l'Indigo, le Cacao & la Cochenille, & quelques Ferrailles pour servir de Lest. C'étoit tout ce que nous avions dessein d'en sauver, quoique ce ne fût pas la dixième partie de leur Cargaison. Il fut aussi résolu, après mûre délibération, de se défaire de la Prise du *Tryal*, aussi bien que de ces deux autres Bâtimens, dont le sort étoit déja décidé. La Prise du *Tryal*, à la vérité, étoit un bon Vaisseau, & en bon état; mais nous n'avions pas sur toute l'Escadre assez de Monde, pour former l'Equipage d'un Vaisseau du quatrième rang: & si nous partagions nos Gens sur trois Bâtimens, ils n'auroient pas suffi à la maneuvre, sur-tout dans les Mers orageuses de la *Chine*, où nous comptions d'arriver dans le tems du changement des Moussons. C'est ce qui détermina le Commandeur à condamner la Prise du *Tryal*, & à se servir de son Equipage, pour renforcer celui du *Gloucester*. On transporta donc tout ce qu'il y avoit de Provisions sur la Prise du *Tryal*, à bord des autres Vaisseaux, & l'on fit les préparatifs nécessaires pour détruire ce Bâtiment, aussi bien que le *Carmélo* & le *Carmin*. Quoiqu'on fît toute la diligence possible, la difficulté de faire de l'Eau, les réparations nécessaires à nos Agrêts, & d'autres soins indispensables, nous donnèrent tant d'occupations, qu'il étoit tout près de la fin d'*Avril*, avant que nous fussions en état de partir.

Durant notre séjour en cet endroit, il nous arriva un accident, qui procura à nos amis en *Angleterre* le plaisir de recevoir de nos nouvelles, & d'apprendre que nous n'avions pas péri, comme ils avoient lieu de le croire. J'ai dit dans le Chapitre précédent qu'il n'y avoit qu'un seul chemin à travers les Bois, qui alloit du Port de *Chiquétan*, dans l'intérieur du Païs. Ce chemin passoit auprès de la source d'Eau douce, & comme c'é-

toit la feule avenue par où les *Efpagnols* puffent venir nous inquiéter, nous avions abattu plufieurs grands Arbres, au-delà de la fource, & les avions fait tomber à travers le chemin. Nous tenions toujours une Garde à cette barricade, & outre cela nos Gens, qui étoient occupés à emplir nos Futailles, avoient ordre d'avoir leurs armes prêtes auprès d'eux, & en cas d'alarme, de fe rendre d'abord à ce Pofte. Quoique ces précautions fuffent prifes fur-tout contre une attaque fubite de la Cavalerie des Ennemis, elles étoient encore utiles à un autre égard, non moins important: c'eft qu'elles empêchoient nos Gens de s'écarter feuls dans la campagne, & de tomber entre les mains des *Efpagnols*, qui avoient furement bonne envie d'en attraper quelqu'un, pour tâcher d'en tirer quelques lumières, touchant nos deffeins pour l'avenir. Pour parer à cet inconvénient, on donna des ordres très-févères aux Sentinelles, de ne laiffer paffer cette barricade à perfonne: cependant, malgré toutes ces attentions, un certain *Louis Léger* difparut. C'étoit le Cuifinier du Commandeur, & comme il étoit François, & foupçonné d'être Catholique, nous nous figurames qu'il avoit déferté pour nous trahir, & pour apprendre à l'Ennemi ce qu'il pourroit favoir de notre état & de nos deffeins. Il n'en étoit pourtant rien: nous fumes depuis qu'il avoit été furpris par quelques *Indiens*, qui le menèrent prifonnier à *Acapulco*, d'où il fut transféré à *Méxique*, & delà à la *Vera-Crux*, où on le fit embarquer pour l'*Efpagne*. Le Vaiffeau où il étoit, fut obligé par quelque accident de relâcher à *Lisbonne*, où *Léger* trouva moyen de débarquer, & le Conful *Anglois* lui procura l'occafion de repaffer en *Angleterre*. Il y porta les prémières nouvelles fûres de ce qui nous étoit arrivé, jufqu'au moment qu'il nous quitta. La manière dont il fut pris eft telle, fuivant ce qu'il a raconté. Il erroit dans le Bois, en cherchant des Limons pour la table de fon Maitre, à quelque diftance de la Barricade, qu'il avoit voulu paffer, mais dont on l'avoit repouffé avec menaces; lorfqu'il fut furpris par quatre *Indiens*, qui le dépouillèrent, nud comme la main, & le menèrent en cet état à *Acapulco*, expofé à toute l'ardeur d'un Soleil brulant. Il fut affez maltraité à *Méxique*, & pendant toute fa prifon, il éprouva les effets de la haine des *Efpagnols*, pour tous ceux qui vont les troubler dans la paifible poffeffion des Côtes de la Mer du *Sud*. Le fort de cet Homme fut bien trifte; après tout ce qu'il avoit fouffert, comme les autres dans notre voyage, & les rigueurs de fa captivité, le malheur l'attendoit encore en *Angleterre*. Des amis de Mr. *Anfon* eurent foin à fon arrivée de

de lui procurer les moyens de se tirer de la misère où il étoit, mais il ne jouit guère des effets de leurs bontés; il fut tué dans une sotte querelle de nuit, dont on n'a jamais pu savoir la cause au juste.

Quoiqu'il ne se présentât à notre vue point d'Ennemis pendant que nous fumes à *Chéquétan*, nous apperçumes qu'ils nous environnoient par des Partis postés dans les Bois, tout autour de nous. Nous voyions leurs Feux, qui formoient un cercle dont nous étions le centre; & peu avant notre départ, ces Feux redoublèrent, ce qui nous fit juger qu'ils avoient reçu des renforts considérables.

Vers la fin d'*Avril*, nos trois Prises se trouvèrent déchargées, & nos provisions d'Eau & de Bois à bord, en un mot nous eumes fini tout ce qui nous retenoit dans ce Port. Ainsi le 27. de ce mois, la Prise du *Tryal*, le *Carmélo* & le *Carmin*, qu'on avoit résolu de détruire, furent échoués sur le rivage, & on mit une bonne quantité de matières combustibles dans leurs Oeuvres hautes. Le lendemain matin, le *Centurion* & le *Gloucester* levèrent l'ancre; mais comme il y avoit peu de vent, & même qu'il ne nous étoit pas favorable, nous fumes obligés de sortir du Port, en remorquant ces deux Vaisseaux. Dès qu'ils eurent gagné la Mer, on renvoya une Chaloupe pour mettre le feu à nos trois Prises; ce qui fut exécuté. On laissa une Pirogue, fixée par un grapin au milieu du Port, dans laquelle étoit une bouteille bien bouchée, qui renfermoit une Lettre pour Mr. *Hughes*, Commandant le Canot, qui étoit resté à croiser devant *Acapulco*, lorsque nous quittames cette station. A cette occasion, il est à propos que je m'étende plus que je n'ai fait sur les raisons, qui portèrent le Commandeur à laisser le Canot devant ce Port.

Lorsque nous fumes contraints de gagner le Port de *Chéquétan*, pour y faire du Bois & de l'Eau, Mr. *Anson* fit attention que notre séjour en cet endroit ne seroit pas longtems ignoré à *Acapulco*; & il espéra qu'en nous voyant occupés dans cet endroit, les *Espagnols* pourroient se déterminer à faire partir le Galion, d'autant plus que *Chéquétan* est fort éloigné de la Route de ce Vaisseau: en conséquence de ces réflexions, il laissa le Canot vis-à-vis du Port d'*Acapulco*, avec ordre d'y croiser, pendant vingt-quatre jours; &, en cas que l'Officier qui le commandoit, vît le Galion mettre à la voile, il devoit venir en toute diligence à *Chéquétan* en donner avis au Commandeur. Le *Centurion* étoit surement meilleur Voilier que le Galion, & Mr. *Anson* étoit bien résolu de partir d'abord après cet avis reçu, & de suivre ce dernier Vaisseau à travers tout le vaste Océan *Pacifique*. Il étoit très probable que nous l'aurions joint, puisque nous aurions suivi le

même

même parallèle. Mais ce qui étoit au moins certain, c'eſt que nous aurions gagné avant lui, le Cap *Eſpiritu Santo*, dans l'Ile de *Samal*; & comme c'eſt la prémière Terre qu'il vient reconnoître à ſon retour aux *Philippines*, nous étions ſûrs en y croiſant quelques jours à cette hauteur, de l'y voir arriver. Ce projet étoit très beau, mais le Viceroi de *Méxique* le fit avorter en retenant le Galion toute l'année à *Acapulco*.

La Lettre qu'on avoit laiſſée dans la Pirogue, pour Mr. *Hughes*, lui donnoit l'ordre de retourner à ſon poſte, devant *Acapulco*, où il trouveroit Mr. *Anſon*, qui l'y attendroit pendant un certain nombre de jours, après quoi on l'avertiſſoit que le Commandeur iroit vers le Sud, pour y rejoindre le reſte de ſon Eſcadre. Ce dernier article n'étoit mis que pour induire les *Eſpagnols* en erreur, en cas que la Pirogue tombât entre leurs mains, comme il arriva; mais Mr. *Hughes* ne pouvoit en être la dupe: il ſavoit bien que Mr. *Anſon* n'avoit nul deſſein de retourner au *Pérou*, ni d'Eſcadre à rejoindre.

Dès que nous fumes en pleine Mer, nous ſentimes une extrême impatience de nous éloigner de ces Côtes, & de faire route pour la *Chine*. La mauvaiſe ſaiſon approchoit, & nous ne voyions plus rien à faire dans les Mers de l'*Amérique*; & ce fut pour nous une grande mortification d'être obligés de perdre encore du tems dans ces Quartiers, à courir vers *Acapulco*, à la quête de notre Canot. Il y avoit déja près de quinze jours, que le tems qu'il devoit croiſer, étoit expiré; & nous commencions à craindre qu'il n'eût été découvert de la Côte, & que le Gouverneur d'*Acapulco* ne l'eût envoyé enlever; ce qui n'auroit pas été difficile, car il n'étoit monté que de ſix Hommes. Cependant, tout cela n'étoit que conjectures, & dès que nous fumes ſortis du Port de *Chèquétan*, nous rangeames la Côte, en tirant à l'Eſt pour aller chercher notre Canot; & afin qu'il ne nous dépaſſât point dans l'obſcurité, nous amenions nos voiles toutes les nuits, & le *Glouceſter*, dont le cours étoit plus près de la Côte, d'une lieue, portoit un Fanal, que le Canot ne pouvoit manquer de voir, s'il raſoit la terre, comme nous comptions qu'il devoit faire. Par ſurcroît de précautions, chacun de nos deux Vaiſſeaux allumoit alternativement deux Feux, chaque demi-heure. Si malgré tout cela, il nous dépaſſoit, ſans nous voir, il devoit trouver dans la Pirogue les directions néceſſaires pour nous rejoindre.

Le *Dimanche*, 2. de *Mai*, parvenus à trois lieues d'*Acapulco*, & n'appercevant pas notre Canot, nous ne doutames plus de ſa perte. Outre

la

la compaſſion que nous ne pouvions manquer d'avoir pour nos Compagnons, condamnés peut-être à la plus dure captivité, nous y étions fort intéreſſés pour nous-mêmes, & c'étoit une perte que nous ne pouvions trop regretter: dans la diſette d'Hommes où nous étions réduits, nous nous voyions privés d'un Officier & de ſix Matelots, la fleur de nos Equipages, & tous ſept choiſis ſur tous les autres, pour ce poſte hazardeux. Il n'y avoit pas un d'eux, qui ne fût d'un courage à l'épreuve, & auſſi bon Marin qu'homme qui mit jamais le pied ſur un Tillac. Dans la perſuaſion où nous étions qu'ils avoient été pris & emmenés à *Acapulco*, comme nous avions à bord pluſieurs Priſonniers *Eſpagnols* & *Indiens*, & un bon nombre de Nègres malades, qui ne pouvoient ſervir à la maneuvre, Mr. *Anſon* eſpéra de pouvoir négocier un échange. Il écrivit une Lettre au Gouverneur d'*Acapulco*, pour lui offrir de rendre tous ſes Priſonniers, pour les ſept Hommes pris dans le Canot. Cette Lettre partit l'après-midi, & fut portée par un Officier *Eſpagnol*, qui nous avoit paru honnête-homme, & à qui nous donnames, pour faire ſa commiſſion, une Barque équipée de ſix de nos Priſonniers, qui auſſi bien que l'Officier promirent ſur leur parole d'honneur de nous apporter réponſe. L'Officier fut auſſi chargé d'une Requête, ſignée de tous les Priſonniers, qui y ſupplioient le Gouverneur de conſentir à la condition, propoſée pour leur liberté. Le nombre de ces Priſonniers, dont il y en avoit même quelques-uns, qui étoient des perſonnes de diſtinction, nous fit eſpérer une réponſe favorable, & nous croiſames toute la nuit dans l'attente de la recevoir, au terme marqué, c'eſt-à-dire, le lendemain *Lundi*. Mais ce jour-là, & le *Mardi*, nous dérivames trop loin de la Côte pour pouvoir recevoir réponſe, & le *Mécredi* matin, nous nous trouvames à quatorze lieues du Port. Comme le vent étoit devenu favorable, nous forçames de Voiles, comptant de regagner le Port, en peu d'heures. Sur ces entrefaites, la Sentinelle, qui étoit au haut du Mât, cria qu'il voyoit une Chaloupe ſous voile, fort loin au Sud-Eſt. Nous crumes que ce ſeroit la réponſe du Gouverneur, qu'on nous rapportoit, & nous cinglames de ce côté; mais lorſque nous vinmes à portée de diſcerner ce que c'étoit, nous eumes le plaiſir de reconnoître notre Canot. Nous nous imaginames d'abord, que le Gouverneur d'*Acapulco* nous renvoyoit nos Gens, comme il les avoit pris; mais lorſqu'ils furent plus près de nous, & que nous pumes diſtinguer la maigreur & la pâleur de leurs viſages, la longueur de leurs barbes, & la foibleſſe de leurs voix, nous fumes convaincus qu'ils avoient éprouvé des

misères, plus cruelles même que celles des Prisons du *Méxique*. Il fallut les aider à entrer dans le Vaisseau : on les mit d'abord dans des lits, & au bout de quelque tems, que le repos & la bonne nourriture leur eurent rendu assez de forces, il nous firent le récit de leurs avantures. Ils avoient toujours tenu la Mer depuis qu'ils nous avoient quittés, c'est-à-dire, pendant six semaines. Après avoir fini le tems qu'ils devoient croiser devant *Acapulco*, comme ils portoient vers l'Ouest, pour nous rejoindre, un Courant violent, les avoit jettés à l'Est, malgré tous leurs efforts ; & l'eau venant à leur manquer, ils avoient été contraints de ranger la Côte, vers l'Est, pour chercher un lieu de débarquement, où ils pussent faire de l'eau. Dans cette extrémité, ils coururent quatre-vingts lieues sous le vent, & trouvèrent que la Mer brisoit tellement sur toute cette Côte, qu'il étoit absolument impossible d'y aborder. Ils passèrent plusieurs jours dans cette terrible situation, sans eau, dans un Climat d'une chaleur insupportable, & n'ayant d'autre moyen pour s'empêcher de mourir de soif, que de succer le sang des Tortues, qu'ils prenoient : tant qu'enfin ils s'étoient déja abandonnés au désespoir, & ne s'attendoient plus qu'à la plus cruelle de toutes les morts, lorsqu'ils furent subitement délivrés de ce péril, par une pluye des plus abondantes. Ils étendirent leurs voiles horizontalement, & y mirent des boulets au milieu, pour leur faire prendre la figure d'un entonnoir, & par ce moyen ils eurent assez d'eau, pour en remplir leurs Futailles. Ils portèrent après cela vers l'Ouest, pour nous chercher, & furent si favorisés par les Courans, qu'ils nous rejoignirent en moins de cinquante heures, à compter du moment qu'ils tournèrent vers l'Ouest, après une absence de quarante-trois jours. Ce retour peut être regardé comme une espèce de miracle, quand on considère ce que c'est qu'un Canot d'un Vaisseau de soixante pièces, c'est-à-dire, un petit Bâtiment de vingt & deux pieds de long & non ponté, exposé pendant six semaines à tant de dangers dans la grande Mer, & vis-à-vis d'une Côte impratiquable & très dangereuse.

A propos de cette navigation de notre Canot, je ne puis m'empêcher de remarquer le peu de fond qu'on peut faire sur les Auteurs qui nous ont donné le récit des Avantures des Flibustiers. Nos Gens ne trouvèrent pas un seul endroit, où ils pussent aborder, en quatre-vingt lieues de Côtes, à l'Est d'*Acapulco*, & ces Auteurs n'ont pas eu honte de placer des Ports & des Aiguades dans cette étendue, sans s'embarasser s'ils exposoient à périr de soif, ceux qui auroient la facilité de s'en fier à leur parole.

Tan-

Tandis que nous nous tenions devant l'Entrée du Port d'*Acapulco*, pour y envoyer la Lettre au Gouverneur & en attendre la réponse, Mr. *Brett* saisit cette occasion pour dessiner la vue de cette Entrée, & de la Côte voisine, telle que je la donne ici. On peut la comparer avec le Plan de ce Port, dont j'ai déja parlé, & en tirer des idées qui pourront être utiles à l'avenir. Dans cette vue, (*a*) est la Pointe Occidentale de l'Entrée, & se nomme *El Griffo*; elle est situé à 16°. 45'. de Latitude: (*bc*) est une Ile, qui restoit à l'égard du Spectateur au N. vers l'Est, à trois lieues de distance: (*d*) est la Pointe Orientale de l'Entrée: (*e*) le Port *Marquis*: (*f*) *Sierra di Bréa*: (*h*) un Rocher blanc dans le Port: (*g*) des Echauguettes.

La seule raison qui nous avoit fait revenir devant *Acapulco*, pour la seconde fois, étoit la nécessité de chercher notre Canot. Comme nous l'avions trouvé, & qu'ainsi rien ne nous retenoit plus, le Commandeur résolut de ne pas perdre un instant; la mauvaise saison étoit toute prête à commencer sur les Côtes du *Méxique*, & nous craignions de trouver la Mousson de l'Ouest, en arrivant sur celles de la *Chine*. Mr. *Anson* ne jugea donc pas à propos de retourner vers *Acapulco*, pour une réponse, dont il n'avoit plus besoin, mais il ne voulut pas priver les Prisonniers de la liberté, qu'il leur avoit donné lieu d'espérer. On les embarqua dans deux Barques, qui nous étoient restées de nos Prises; ceux du *Centurion* dans l'une, & ceux du *Gloucester* dans l'autre. On les fournit de Mâts, de Voiles, & de Rames, & comme il pouvoit leur arriver d'être contrariés par les vents, on les pourvut d'eau & de provisions, pour quinze jours. On en relâcha trente-neuf du *Centurion* & dix-huit du *Gloucester*, la plupart *Espagnols*, & le reste *Indiens* & Nègres malades. Pour renforcer nos Equipages, qui étoient réduits à un beaucoup trop petit nombre, nous gardames les Mulâtres, quelques Nègres des plus vigoureux, & quelques *Indiens*, mais tous les *Espagnols* furent relachés. Nous apprimes depuis que ces Prisonniers arrivèrent heureusement à *Acapulco*, où ils rendirent justice à l'humanité, avec laquelle ils avoient été traités sur nos Vaisseaux; nous fumes aussi que le Gouverneur, avant leur arrivée, avoit fait une réponse très polie à la Lettre de Mr. *Anson*, & qu'il l'avoit accompagnée d'un présent des meilleurs rafraichissemens qu'*Acapulco* pût fournir, qui faisoient la charge de deux Chaloupes. Ces Chaloupes n'ayant pu nous trouver, s'en retournèrent, après avoir jetté toutes ces provisions à la Mer, dans une tempête, où elles coururent grand risque de périr.

Dès que nous fumes débarassés de nos Prisonniers, nous portames au

S. O., dans la vue de nous éloigner de la Côte, & de profiter des Vents alisés, que les Journaux des Navigateurs, qui nous ont précédés, nous disent être dans cet Océan, plus frais & plus constans, que dans tout autre lieu de notre Globe. On ne regarde pas comme une chose extraordinaire de faire la traversée, depuis le *Mèxique* jusqu'aux Côtes Orientales de l'*Asie*, en deux mois; & nous nous flattions d'être en état de faire ce voyage aussi vite qu'aucun de ceux qui nous avoient précédés: desorte que nous comptions de voir en peu de tems les Côtes de la *Chine*. Sur l'idée qu'on a donnée communément de cette Navigation, nous croyions ne la trouver exposée ni aux mauvais tems, ni à de grandes fatigues, ni aux maladies, & nous l'entreprimes le plus gayement du monde, d'autant plus que nous la regardions comme le commencement du retour vers notre Patrie, que plusieurs d'entre nous s'impatientoient beaucoup de revoir. Nous perdimes donc de vue les Montagnes du *Méxique*, le 6. de *Mai*, dans l'espérance de nous trouver au bout de quelques semaines, dans la rivière de *Canton*, c'est-à-dire, au milieu de plusieurs Vaisseaux *Anglois*, dans un Port ami, à la vue d'une Ville opulente, remplie d'un Peuple policé, & dans l'abondance de toutes les nécessités de la vie & de tout ce qui en fait l'agrément: avantages dont nous étions privés depuis vingt mois.



CHA-

CHAPITRE XIV.

Réfléxions sur ce que notre Escadre auroit pu faire dans la Mer du Sud, *si elle y étoit arrivée à tems.*

APrès avoir fait le récit de nos avantures, sur les Côtes du *Pérou* & du *Méxique*, j'espère qu'on me pardonnera la digression que je vais faire, & que je destine à l'examen de ce que notre Escadre eût été capable d'effectuer, si elle étoit arrivée dans ces Mers, en aussi bon état qu'elle l'auroit probablement été, en cas qu'elle eût entrepris le passage du Cap *Horn* dans une Saison convenable. Cette discussion pourra fournir des idées utiles à ceux qui voudront former à l'avenir, des Plans d'opérations pour ces Quartiers du Monde, & à ceux qui sont chargés de l'exécution de pareils projets. J'ai donc dessein d'employer ce Chapitre à faire voir les grands avantages, que la Nation eût pu tirer de l'envoi de notre Escadre, si elle étoit partie d'*Angleterre* quelques mois plutôt.

Je suppose d'abord, que, dans la belle saison, nous aurions pu doubler le Cap *Horn* & entrer dans la Mer du *Sud*, sans diminution de nos Equipages, & sans dommage important dans les Corps de nos Vaisseaux & dans leurs Agrés. Le Duc & la Duchesse, Armateurs de *Bristol*, qui avoient ensemble plus de trois cens hommes d'Equipage, n'en perdirent que deux dans le voyage, depuis la Côte du *Brézil*, jusqu'à l'Ile de *Juan Fernandez*; & de cent quatre-vingt-trois hommes, qui étoient à bord du Duc, il n'y en avoit que vingt & un malades du Scorbut, lorsqu'ils arrivèrent à cette Ile. Or comme des Vaisseaux de guerre sont mieux pourvus de tout, que des Armateurs, nous aurions pu sans doute arriver devant *Baldivia*, avec toutes nos forces & en état d'agir immédiatement. Cette Place étoit tout-à-fait sans défense, le Canon hors d'état de servir, la Garnison presque sans armes, & ses Habitans, dont une bonne partie sont des Malfaiteurs, exilés en cet endroit, dans la misère. Tout cela n'étoit pas en état de nous résister, & *Baldivia* ne pouvoit guère tarder à se rendre. Maitres de cette Place, dont le Port est excellent, nous devenions d'abord redoutables à tout le *Chili*; & nous donnions de l'inquiétude aux Provinces les plus reculées du vaste Empire des *Espagnols*, dans l'*Amérique*: il n'étoit nullement impossible que nous ne l'eussions é-

 branlé

branlé, ou que du moins nous n'eussions procuré à quelques-uns des Peuples qui habitent ce vaste Continent, les moyens de secouer le joug pesant, sous lequel ils gémissent. Par-là nous eussions attiré l'attention du Ministère d'*Espagne*, d'un côté où le danger seroit devenu si pressant, nous eussions fait une diversion aux forces de cette Monarchie, & la *Grande Bretagne* & ses Alliés eussent été délivrés d'une grande partie des embaras que leur ont suscités les intrigues de la *France*, aidées des Trésors de l'*Amérique Espagnole*.

Afin qu'on ne m'accuse pas d'exagérer les Forces de notre Escadre, en la représentant comme capable d'ébranler l'Empire des *Espagnols* dans l'*Amérique*, il est à propos que je donne quelque idée de l'état, où se trouvoient les Provinces qui sont situées sur les bords de la Mer du *Sud*, & la disposition actuelle de leurs Habitans tant *Espagnols* qu'*Indiens*. On verra par ce que je vais dire, que la mesintelligence régnoit entre les Gouverneurs, & que les *Créoles* étoient mécontens à l'excès; qu'il n'y avoit ni Armes ni Munitions; que les Garnisons & toute Discipline militaire étoient absolument négligées; & que les *Indiens* de la Frontière n'attendoient que le moment favorable, pour prendre les armes, & pour se venger des barbaries qu'ils ont essuyées depuis plus de deux siècles; ensorte qu'il n'y avoit pas une circonstance qui ne concourût à favoriser nos entreprises. Nous fumes parfaitement instruits de toutes ces particularités par les Lettres, que nous trouvames sur les Vaisseaux que nous primes dans ces Mers; car personne, dans aucun de ces Vaisseaux, n'eut l'attention de jetter leurs papiers à la Mer.

L'animosité entre les Gouverneurs fut fort augmentée par la crainte qu'ils eurent de notre Escadre; car chacun d'eux, supposant que le mauvais état où se trouvoit son Gouvernement, ne pouvoit être attribué à sa négligence, s'exhaloit en plaintes & en représentations, dans la vue de rejetter sur quelque autre la cause des malheurs qu'il prévoyoit. C'est ainsi que le Président du *Chili*, celui de *Panama*, les Gouverneurs, & en général tous ceux qui avoient quelque Commandement, accabloient le Viceroi du *Pérou*, de demandes d'argent, supposé nécessaire pour mettre leurs Provinces & les Places en état de défense. A toutes ces demandes, le refrein du Viceroi étoit, que la Caisse Royale de *Lima* étoit vuide, & qu'il étoit assez embarassé de fournir aux dépenses indispensables pour son propre Gouvernement. Dans une de ses Lettres, que nous interceptames, il témoignoit ses craintes d'être obligé même à arrêter la

paye

paye de la Garnison de *Callao*, qui est la clé de tout le Royaume du *Pérou*. A la vérité, il accompagnoit toujours ses Lettres de quelques remises d'argent, mais si modiques & si disproportionnées aux demandes qu'on lui faisoit, qu'elles ne pouvoient servir qu'à occasionner des plaintes & à fomenter des aigreurs & des jalousies, & qu'elles ne pouvoient suffire aux besoins les plus pressans, pour lesquels on les demandoit.

Le Peuple d'ailleurs étoit fort mécontent: il étoit persuadé que depuis plusieurs années les affaires de la Monarchie n'avoient été ménagées que dans des vues d'un intérêt particulier & fort éloigné du bien de l'Etat. Desorte que ces Provinces éloignées se croyoient sacrifiées à une ambition, qui n'avoit aucun égard à leurs avantages ni à la gloire de la Nation. Nous avons eu cent preuves, que c'étoit là l'opinion regnante chez les *Créoles*; mais je me contenterai d'en rapporter une, qui me paroit des plus convaincantes. C'est le témoignage des Académiciens *François*, envoyés en *Amérique*, pour y mesurer un Degré du Méridien près de l'Equateur. Dans la Rélation qu'un de ces Messieurs a publiée, du meurtre de leur Chirurgien, dans une des Villes du *Pérou*, & du tumulte qui y arriva à cette occasion; l'Auteur avoue que les Habitans, pendant ce désordre, s'accordoient tous à maudire le Gouvernement, & à charger les *François* d'injures atroces. C'est qu'ils imputoient tous les maux qu'ils ressentoient à l'influence que la Nation Françoise avoit sur le Conseil d'*Espagne*.

Les *Indiens* de leur côté étoient prêts à se révolter, sur presque toutes les Frontières, & auroient pris les armes pour peu qu'ils eussent été encouragés: c'est ce que nous avons appris par plusieurs Lettres interceptées; c'étoit sur-tout la disposition de ceux qui habitent vers le Sud du *Pérou*, des *Araucos*, & des autres Peuples du *Chili*, qui sont les plus puissans & les plus redoutables aux *Espagnols*, de toute l'*Amérique*. Dans des querelles qu'il y eut quelque tems avant notre arrivée, entre les *Espagnols* & les *Chiliens*, les prémiers menacèrent les autres, des grandes forces qui leur venoient d'*Espagne*, sous les ordres de l'Amiral *Pizarro*, & se vantèrent qu'il acheveroit dans peu ce que ses Ancêtres n'avoient pu finir. Ces menaces effrayèrent les *Indiens*, & leur fit croire que leur destruction totale étoit résolue. Les *Pizarres* ont été les prémiers Conquérans du *Pérou*, & les *Péruviens* ont en exécration tout ce qui porte ce nom; car ils n'ont pas oublié la ruine de leur Empire, la mort de leur *Inca*, l'abolition de leur Religion, & les massacres de leurs Ancêtres; & ils

savent

ſavent que ce ſont-là des Exploits des *Pizarres*. Les *Chiliens* de leur côté n'ignorent pas que ce ſont les Lieutenans du prémier de ces Conquérans qui ont attenté à leur liberté, & réduit leur Nation à la néceſſité de ſoutenir une cruelle guerre, de plus de cent ans, pour le maintien de ſon indépendance.

Il ne faut pas croire que le tems ait affoibli chez ces Peuples, la mémoire de ces évènemens tragiques. Tous ceux qui les ont fréquentés, ſavent que toutes leurs ſolemnités ſont accompagnées de ſpectacles, deſtinés à leur rappeller l'idée de leur ancienne grandeur & de leurs malheurs. Ils aſſiſtent à ces repréſentations avec des tranſports de regret & de fureur, qui ne marquent que trop, qu'ils ne reſpirent qu'après les occaſions de recouvrer leur liberté, & de ſe venger de leurs tyrans. Les Gouverneurs *Eſpagnols* ſont parfaitement au fait de cette diſpoſition des *Américquains*, & ils craignoient ſi bien un ſoulevement général, vers le tems de notre arrivée dans ces Mers, qu'ils employèrent tous leurs ſoins à tranquiliſer les plus fières de ces Nations, & à les empêcher de prendre immédiatement les armes. Le Préſident du *Chili*, en particulier, careſſa beaucoup les *Araucos* & les autres Peuples du *Chili*, fit de grands préſens à leurs Chefs, & par-là en obtint une prolongation de Trève, pour deux ans, à des conditions fort avantageuſes pour eux. Cependant la Négociation n'étoit pas encore conclue, dans le tems où nous aurions naturellement dû être arrivés dans la Mer du *Sud*; & quand elle l'auroit été, la haine de ces Peuples pour les *Eſpagnols* eſt ſi invétérée, qu'il eût été impoſſible à leurs Chefs mêmes de les empêcher de ſe joindre à nous.

Nous aurions trouvé toutes les Côtes dénuées de Troupes, & dépourvues d'Armes. Nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que dans tout le Royaume de *Chili*, il n'y avoit pas trois cens Armes à feu, & la plupart vieux Mouſquets. Les *Indiens* étoient tout prêts à ſe révolter, & les *Eſpagnols* diſpoſés à la mutinerie: les Gouverneurs aigris les uns contre les autres, & en humeur de ſe réjouir des diſgraces de leurs Antagoniſtes. En même tems, nous nous ſerions trouvés au nombre de deux mille Hommes, en bon état, bien armés; & par-deſſus tout, réunis ſous l'autorité d'un Chef, dont le courage eſt à l'épreuve d'une ſuite continuelle de malheurs extraordinaires, & dont la prudence eût pu réſiſter aux plus heureux ſuccès: qui poſſède à un point éminent les deux qualités les plus néceſſaires dans une entrepriſe telle qu'étoit la nôtre, l'art de maintenir ſon autorité, & le talent de gagner le cœur de ſes Gens.

Nos

Nos autres Officiers ont paru depuis, en plus d'une occaſion, dignes d'avoir un tel Chef à leur tête. Nos Matelots, qui n'ont jamais fait manquer une entrepriſe, faute de valeur, animés par la grandeur du butin qu'ils avoient à attendre, & commandés par des Gens d'un mérite diſtingué, étoient en état d'égaler les exploits les plus éclatans de nos Marins *Anglois*.

Baldivia étant pris, & il ne nous en eût couté pour cela que la peine de l'attaquer, il eſt à préſumer que les *Araucos*, les *Pulches* & les *Penguinches*, qui habitent les bords de la Rivière *Impériale*, à vingt-cinq lieues au Nord de *Baldivia*, auroient d'abord pris les armes. Dans la diſpoſition où nous venons de voir qu'ils étoient, ils n'auroient pas voulu perdre une ſi belle occaſion. Ces Peuples peuvent mettre trente mille Hommes en Campagne preſque tout Cavallerie; rien ne les empêchoit d'entrer dans le *Chili*, qu'ils auroient trouvé dépourvu d'Armes & de Munitions, & peuplé d'Habitans que l'opulence & les plaiſirs ont rendus incapables de réſiſter à des Gens auſſi durs & auſſi faits à la fatigue que le ſont ces *Indiens*. Ceux des Frontières du *Pérou* n'étoient pas moins diſpoſés que les *Araucos* à ſecouer le joug des *Eſpagnols*, & auroient auſſi, ſuivant toutes les apparences, voulu profiter de l'occaſion, deſorte qu'il pouvoit fort bien s'enſuivre une revolte générale dans toute l'*Amérique* Méridionale ſoumiſe aux *Eſpagnols*. En ce cas, la ſeule reſſource qui reſtât aux *Créoles*, mécontens d'ailleurs du Gouvernement, c'étoit de s'accommoder, du mieux qu'ils auroient pu, avec les *Indiens*, & de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance d'un Maître, qui veilloit ſi peu à leur ſureté. Cette dernière conjecture paroitra peut-être ridicule à ceux qui meſurent tout le poſſible, à la courte meſure de leur propre expérience; mais non à ceux qui voudront faire attention aux circonſtances, & ſurtout à l'éloignement où étoient les *Créoles*, des meſures que la Cour d'*Eſpagne* ſuivoit depuis quelques années. Quoiqu'on veuille penſer de cette revolte générale, il ſuffit pour mon raiſonnement, qu'on ne puiſſe pas douter que notre arrivée n'eût fait prendre les Armes aux *Araucos*; & il n'en falloit pas davantage pour oter à l'Ennemi le moyen de s'oppoſer à nos entrepriſes. Il auroit été obligé de tourner tous ſes efforts contre ces *Indiens*; car ce n'eſt qu'avec horreur que les *Eſpagnols* ſe rappellent le ſac de leurs Villes, la deſtruction de leurs Couvens & de leurs Egliſes, l'enlevement de leurs Femmes & de leurs Filles, par ces fiers Sauvages, dans la der-

nière guerre qu'ils ont eue avec eux. Cette Nation a toujours eu l'avantage dans cette guerre, & elle possède actuellement une grande étendue de Païs, qui étoit ci-devant remplie de Villes *Espagnoles*, dont les Habitans ont été détruits ou menés en captivité par les *Araucos* & par les Peuples voisins, qui ne manquent jamais de se joindre à eux contre les *Espagnols*.

Quand même les *Indiens* ne se seroient pas revoltés contre les *Espagnols*, il n'y avoit que deux Places sur les Côtes de la Mer du *Sud* qu'on pût supposer capables de résister à notre Escadre; c'est *Panama* & *Callao*. La prémière avoit ses Fortifications en si mauvais état, & manquoit tellement de poudres, que le Gouverneur lui-même avouoit, dans une Lettre que nous interceptames, qu'elle étoit tout-à-fait sans défense; desorte que je crois pouvoir assurer qu'elle ne nous eût pas couté de grands efforts, sur-tout si nous avions pu avoir communication avec notre Flotte, qui étoit de l'autre côté de l'Isthme. *Callao* n'étoit pas de plus grande défense: ses murs sans remparts, sans fossés, sans ouvrages extérieurs, n'auroient pas résisté longtems à cinq ou six pièces de Canon, plantées en batterie, à quatre ou cinq cens pas de la Place, qui y auroient bientôt fait une brêche, d'autant plus facile à monter, que le mur n'est pas fort large, & auroit été entierement renversé. Les boulets qui n'auroient pas trouvé de terre, & qui n'auroient rencontré que de la brique & des pierres, y auroient fait voler des éclats, qui auroient empêché les Troupes de se former derrière la brêche, quand même on supposeroit la Garnison assez brave pour attendre un assaut général: ce qui seroit fort surprenant pour des *Créoles*, & pour des *Créoles* sur-tout souverainement mécontens de leur Viceroi & du Gouvernement. Ce Seigneur lui-même craignoit que le Commandeur n'allât lui rendre visite à *Lima*; & pour s'en garantir, il avoit fait construire à *Guaiaquil*, douze Galères, qu'il destinoit à empêcher nos Chaloupes d'aborder à terre, & à nos Gens de faire descente. Mais cette précaution étoit assez inutile; elle supposoit que nos Vaisseaux seroient obligés de rester fort éloignés du rivage, & que les Galères, qui tiroient beaucoup moins d'eau, pourroient s'approcher de terre, & se trouver à telle distance de nous, que notre Artillerie ne pourroit les atteindre. Le Commandeur avoit prévû cet inconvénient, & avant que d'en venir-là, nous aurions fait plusieurs Prises, qu'il n'eût pas épargnées & qu'on eût pu, en les faisant échouer, approcher assez de terre, pour pouvoir protéger nos Chaloupes,

pes, occupées à faire la descente. D'ailleurs il y a plusieurs endroits sur cette Côte, où on trouve un bon ancrage, avec une grande profondeur d'eau, à la longueur d'un cable du rivage, & où notre Canon eût pu fouetter sur la plaine, à plus d'un mille du bord de la Mer, & eût bien empêché les Forces des *Espagnols* de s'y rassembler, pour s'opposer à notre descente. Il y a un endroit pareil entre autres, qui n'est qu'à deux lieues de *Lima*; desorte que nous aurions pu arriver à cette Ville quatre heures après avoir été découverts en Mer. Cet endroit est à deux lieues au Sud de *Callao*, justement au Nord de la Pointe, nommée dans la Carte que *Frézier* nous a donnée de cette Côte, *Morro Solar*. On y a soixante à quatre-vingts brasses d'eau, à deux cables du rivage; & les *Espagnols* connoissoient si bien la facilité, que nous aurions trouvée à y faire descente, qu'ils avoient projetté d'y bâtir un Fort, sur le bord de la Mer; mais la Caisse Royale étoit vuide, & tout ce qu'ils purent faire fut, d'y tenir une Garde de cent Cavaliers, qui ne pouvoient leur être d'aucun autre avantage, que de les avertir de bonne heure de notre arrivée. A la vérité, beaucoup de Gens de ce Païs, nous croyant des Marins aussi timides qu'eux, soutenoient qu'il n'y avoit rien à craindre, & que le Commandeur n'oseroit jamais mener ses Vaisseaux dans cet endroit, de peur que ses ancres ne pussent y tenir, attendu la grande profondeur de l'eau.

Qu'on ne s'imagine pas que je m'abandonne à des idées romanesques & fanfaronnes, lorsque je suppose que mille à quinze cens de nos Gens, bien menés, fussent un Corps rédoutable, pour quelques Forces que les *Espagnols* pussent ressembler dans l'*Amérique Méridionale*. Sans rappeller les expériences que nous fimes de leur valeur à *Paita* & à *Pétaplan*, il faut remarquer que Mr. *Anson* avoit eu un soin extrême de faire exercer ses Gens, & en avoit fait d'excellens Fuziliers; au-lieu que les *Espagnols* de ces Quartiers sont très mal adroits dans le maniment des armes à feu, dont ils étoient d'ailleurs très mal pourvus. Il est vrai que la Cour d'*Espagne*, après plusieurs représentations, avoit ordonné qu'on chargeât quelques milliers de fuzils sur l'Escadre de *Pizarro*; mais ils seroient arrivés trop tard pour pouvoir servir contre nous. Ainsi, en fait d'armes & d'art à s'en servir, nous aurions presque eu le même avantage sur les *Espagnols*, qu'ils eurent sur les *Amériquains*, lorsqu'ils abordérent pour la prémière fois dans leur Païs.

Considérons, d'un autre côté, les dangers que nous avions à courir, & les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos entreprises. Par Mer, nous n'aurions eu aucun Ennemi en tête; car quand nous serions partis plusieurs mois plutôt, l'Escadre de *Pizarro* n'auroit pas été prête plutôt qu'elle ne le fut, & n'auroit par conséquent pas eu un voyage plus heureux qu'elle ne l'eut. Maitres du *Chili*, nous aurions eu toutes les provisions nécessaires, dans la plus grande abondance, & depuis *Baldivia* jusqu'à la Ligne, nos Vaisseaux n'avoient aucun danger d'être desemparés, ni nos Equipages de souffrir par les maladies; car il n'y a pas au Monde, un Climat plus doux ni plus sain. Si nous avions manqué de Gens pour la maneuvre de nos Vaisseaux, tandis qu'une bonne partie de notre Monde auroit été occupée à terre, les Ports dont nous nous serions emparés & les Vaisseaux que nous aurions pris, nous auroient fourni des Recrues: sur quoi j'observerai que les *Indiens*, qui font le plus grand nombre des Matelots dans ces Mers, sont forts adroits, fort dociles, fort laborieux, & très bons Hommes de Mer pour ces Climats doux & tempérés, quoique peu propres pour des Mers plus orageuses, & pour des Païs plus froids.

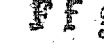
On peut inférer de tout ce que je viens de dire, que notre Escadre auroit pu procurer à la Nation, des avantages de la dernière importance, si elle avoit mis en Mer, quelques mois plutôt qu'elle ne fit. Si nos succès, comme il est très probable, avoient fermé à l'*Espagne*, la porte de la Mer du *Sud*, ou au moins arrêté le cours des Trésors que le *Pérou* lui envoie continuellement; il est certain que tous les soins de la Cour de *Madrid* eussent d'abord été bornés aux moyens de rentrer en possession de ces riches Païs, par la voie des armes, ou par celle de la Négociation. La prémière de ces voies étoit extrêmement difficile; il se seroit passé une année entière, avant qu'aucuns Vaisseaux eussent pu gagner la Mer du *Sud*, & encore suivant les apparences, en mauvais état, séparés, désemparés, & les Equipages ruinés par les maladies, & ils n'auroient plus trouvé de Ports ouverts pour eux, où ils pussent se refaire & se renforcer. Tandis que par l'Isthme de *Panama*, nous aurions pu recevoir les Provisions, Munitions, Armes & Recrues, dont nous aurions pu avoir besoin, & remettre notre Escadre en aussi bon état, que lorsqu'elle quitta la Rade de *Ste. Hélène*. En un mot, il ne nous falloit que les secours, dont une prudence commune ne nous pouvoit laisser man-

quer,

quer, pour nous maintenir dans nos Conquêtes, en dépit de tous les efforts de l'*Eſpagne*, ſoutenue du pouvoir de la *France.* Ces deux Puiſſances auroient donc dû ſe réſoudre à laiſſer l'*Angleterre* maîtreſſe des Tréſors de l'*Amérique Méridionale*, ou ſe réduire à la raiſon, & ne rentrer en poſſeſſion de ces riches Contrées, qu'au moyen d'un Traité, où l'on eût pu donner des bornes à leur injuſte ambition. Je crois qu'en voila aſſez ſur ce ſujet, & je finis ici ce ſecond Livre. On va voir dans le troiſième le reſte de nos Avantures juſqu'au retour de Mr. *Anſon* en *Angleterre*.

FIN DU SECOND LIVRE.









VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PAR GEORGE ANSON, CHEF D'ESCADRE.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Traverſée depuis la Côte du Méxique *juſqu'aux Iles des* Larrons.

EN quittant la Côte d'*Amérique* le 6 de *Mai* 1742, nous portames au S. O. dans l'intention de gagner les vents aliſés qui viennent du N. E., & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs qui nous ont précédés, devoient ſe faire ſentir à la diſtance de ſoixante & dix ou quatre-vingts lieues de terre. Nous avions encore une autre raiſon pour diriger notre cours vers le Sud, qui étoit de gagner le 13 ou le 14 degré

de Latitude Septentrionale: ce parallèle étant celui qu'on fuit ordinairement dans la Mer *Pacifique*, & par conféquent celui où l'on peut naviger avec le moins de rifque. Au bout de deux jours nous nous trouvames affez au Sud, & à une diftance de terre plus grande, que nous n'avions cru être néceffaire pour faire route à l'aide des vents alifés: mais nous fumes à cet égard tout-à-fait trompés dans notre attente; car le vent refta toujours à l'Oueft, ou du moins fut variable. Comme c'étoit pour nous une chofe de la dernière importance de trouver les vents alifés, nous gagnames encore plus au Sud; mais affez longtems inutilement: deforte qu'il s'écoula fept femaines entières, depuis que nous eumes quitté la Côte, avant que nous fentiffions foufler comme il faut le vent que nous cherchions. Nous nous étions imaginés que, durant cet intervalle de tems, nous pourrions prefque gagner les Côtes les plus Orientales de l'*Afie*: mais les vents avoient été fi contraires, ou fi peu conftans, que nous n'avions fait que le quart du chemin. Cet article feul auroit pu fuffire pour nous décourager; mais ce n'étoit là que la moindre partie de nos maux. Nos deux Vaiffeaux fe trouvoient en très mauvais état. A peine avions-nous été quelques jours en Mer, qu'on découvrit au Mât de misaine du *Centurion*, une fente qui pouvoit avoir vingt & fix pouces de circonférence, & au moins quatre pouces de profondeur. Nos Charpentiers n'eurent pas plutôt fortifié ce Mât de Jumelles, que le *Gloucefter* fit un fignal de détreffe. Nous apprimes qu'il avoit une dangereufe fente à fon grand Mât, douze pieds au-deffous des barres de Hune, deforte que ce Mât ne pouvoit plus porter de voile. Tout bien examiné, les Charpentiers trouvèrent le Mât entierement pourri, & jugèrent qu'il falloit le couper auffi bas qu'il paroiffoit endommagé; deforte qu'il n'en reftoit plus qu'un tronçon, où l'on pouvoit ajufter le Mât de Hune. Ces fâcheux accidens allongèrent notre Voyage, & nous donnèrent pour l'avenir des craintes, qui n'étoient que trop fondées: car quand nous quittames la Côte de *Méxique*, le Scorbut avoit déja commencé à fe manifefter parmi nos Equipages, quoique depuis notre départ de l'Ile de *Juan Fernandez* jufqu'alors ils euffent joui d'une parfaite fanté. Nous avions, par une trifte expérience, trop bien appris à connoître cette maladie, pour penfer qu'il y eût aucun autre moyen qu'un promt trajet pour fauver la plupart de nos Gens: & comme, après avoir été près de fept femaines en Mer, nous ne pouvions pas nous flatter d'être plus près des vents alifés, que quand nous avions mis à la voile, nous devions naturellement fuppo-

fer

ser que notre Voyage feroit trois fois plus long, que nous ne l'avions cru au commencement; & par conséquent nous ne pouvions nous attendre qu'à mourir du Scorbut, ou à périr avec notre Vaisseau, faute de monde pour le gouverner. Il y avoit, à la vérité, parmi nous quelques personnes, qui aimoient à croire, que dans ce Climat chaud, si différent de celui, où nous nous étions trouvés en doublant le Cap *Horn*, cette maladie perdroit beaucoup de sa force; à cause qu'on suppose ordinairement, que dans ce passage la malignité du Scorbut vient principalement de la rigueur du tems. Mais la violence de ce mal, dans notre situation présente, nous convainquit bientôt de la fausseté de cette supposition, aussi-bien que de celle de plusieurs autres opinions reçues au sujet de la cause & de la nature de cette cruelle maladie.

C'est un sentiment généralement admis, que de l'eau douce, à suffisance, & toute sorte de provisions fraiches, sont un puissant préservatif contre cette maladie; mais nous avions de ces sortes de provisions à bord en abondance, tels que Cochons, Volaille, &c. dont nous nous étions pourvus à *Paita*: outre cela nous prenions tous les jours une grande quantité de Bonites, de Dauphins & d'*Albicores*; & le tems variable, qui nous privoit des vents alisés, étoit extrêmement pluvieux; desorte que dès que quelques-unes de nos Futailles étoient vuides, il ne tenoit qu'à nous de les remplir; & chaque homme eut cinq pintes d'eau par jour durant la Traversée. Mais malgré cette abondance d'eau, & le Poisson frais, aussi bien que d'autres Mêts non salés, qu'on fournissoit aux Equipages, les Malades ne s'en portèrent pas mieux pour cela. Nous ne nous vimes pas seulement trompés à ces égards; nous avions pris encore une autre précaution, qui étoit de bien nétoyer nos Vaisseaux, & de tenir les Ecoutilles & les Sabords ouverts, pour faciliter le passage de l'air. Cette précaution est seule capable, suivant bien des Gens, d'empêcher le Scorbut de se manifester, ou du moins d'en diminuer considérablement les effets; cependant nous remarquames vers la fin de notre Traversée, que, quelque peine qu'on eût prise pour tenir nos Vaisseaux nets, & pour y laisser entrer de l'air frais, la maladie avoit continué à attaquer nos Equipages, & n'avoit presque rien perdu de sa malignité.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille soutenir, que de la Viande fraiche, abondance d'eau, & une circulation continuelle d'air frais entre les ponts, soient des choses peu importantes: je suis très convaincu au contraire, qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la santé ou au rétablissement

ſement des Equipages, & qu'en pluſieurs occaſions elles ſont capables d'empêcher la cruelle maladie dont nous parlons de ſe manifeſter. Tout ce que je voulois prouver, eſt proprement, que dans certains cas cette maladie ne ſauroit être, ni prévenue, ni guérie, quelque choſe qu'on faſſe, & quelque remède qu'on emploie ſur Mer. J'oſe aſſurer, que quand elle eſt arrivée à un certain point, le Malade ne peut être guéri, à moins qu'on ne le porte à terre, ou du moins à une petite diſtance du rivage. Il ſera peut-être difficile d'aquerir jamais une connoiſſance exacte de la cauſe de ce mal; mais on conçoit aiſément en général, qu'il faut un renouvellement continuel d'air frais pour entretenir la vie des Animaux, & que cet air ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune de celles de ſes propriétés, qui nous ſont connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conſerver la vie à des Animaux terreſtres, à moins que ces vapeurs ne ſoient corrigées par une autre ſorte d'exhalaiſons, que peut-être la Terre ſeule eſt capable de fournir.

J'ajouterai à ce que je viens de dire au ſujet de cette maladie, que notre Chirurgien, qui attribuoit à la rigueur du Climat le Scorbut dont nos Equipages furent ſi cruellement maltraités durant le tems que nous employames à doubler le Cap *Horn*, n'oublia rien dans les circonſtances préſentes, pour guérir, ou du moins pour ſoulager nos Malades, mais avoua à la fin, qu'il y perdoit abſolument ſes ſoins & ſes peines. Cet aveu détermina le Commandeur à eſſayer deux remèdes, dont on avoit beaucoup parlé immédiatement avant ſon départ d'*Angleterre*, ſavoir les Pilules & les Goutes de Mr. *Ward*. Quoique les effets de ces remèdes fuſſent quelquefois, à ce qu'on diſoit, très violens, on jugea néanmoins devoir en faire l'eſſai, la mort de nos Malades paroiſſant ſans cela inévitable. On donna donc un des remèdes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, ſur qui on faiſoit l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez. Le Chirurgien l'avoit déja condamné, & il s'en falloit peu qu'il ne fût à l'agonie; mais il ſe trouva bientôt mieux, & ſa ſanté ſe fortifia enſuite de plus en plus, quoique lentement, juſqu'à ce que nous euſſions gagné terre, ce qui arriva environ quinze jours après. Quelques autres ſentirent un ſoulagement, qui ne dura que quelques jours, au bout deſquels ce fut préciſément la même choſe qu'auparavant: cependant, ni ceux-ci, ni ceux des autres, qui ne furent point ſoulagés, ne ſe trouvèrent pas plus mal, que s'ils n'avoient rien pris du tout. La pro-

priété la plus remarquable de ce remède étoit, qu'il agissoit à proportion des forces du Patient; c'est ce que nous observames presque en tous ceux qui le prirent: desorte que ceux, qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient presque point affectés; &, à proportion des progrès que la maladie avoit faits, le remède opéroit par une transpiration insensible, ou comme un vomitif, qui n'avoit rien de violent, ou bien enfin, comme une douce purgation: mais quand un homme, qui avoit encore toutes ses forces, prenoit le remède, tous les mêmes effets étoient produits avec violence, & duroient quelquefois huit heures sans discontinuer. Mais reprenons le fil de notre narration.

J'ai déja dit, que peu de jours après notre départ de la Côte du *Mexique*, le grand Mât du *Gloucester* avoit été coupé presque entierement; que nous avions été obligés de jumeller notre Mât de misaine; & que, pour comble de malheur, nous n'eumes durant près de sept semaines que des vents contraires ou variables. J'ajouterai ici, que quand nous commençames à sentir soufler le vent alisé, & après qu'il se fut fixé entre le Nord & l'Est, ce vent ne fut presque jamais assez fort pour que le *Centurion* ne pût porter toutes ses voiles; desorte que si nous avions été seuls, nous aurions gagné les Iles des *Larrons* assez tôt pour sauver la vie à une bonne partie de notre Equipage. Mais faute de grand Mât le *Gloucester* alloit si pesamment, que nous portions rarement plus que nos voiles de Hune: encore etions-nous obligés d'être en panne de tems en tems; & je crois que ce Vaisseau, qui essuia de plus divers autres malheurs, nous fit perdre près d'un mois entier. Une chose remarquable dans cette Traversée, c'est qu'il nous arriva rarement de passer plusieurs jours de suite sans voir une grande quantité d'Oiseaux; ce qui est un signe, qu'il doit y avoir un grand nombre d'Iles, ou du moins de Rochers, dans ces Mers, & cela à une médiocre distance de la route que nous suivions. A la vérité, il y a quelques-unes de ces Iles marquées dans la Carte *Espagnole*, inserée ci-après. Mais ces volées d'Oiseaux parurent trop souvent, pour qu'il n'y ait pas davantage d'Iles que celles qu'on a découvertes jusqu'à présent; car la plupart des Oiseaux que nous vimes, étoient de ceux qu'on sait faire leur séjour à terre; & la manière, aussi bien que le tems de leur arrivée, donnoient suffisamment à connoître, qu'ils venoient chaque matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils y retournoient le soir. L'heure de leur venue & celle de leur départ varioient par degrés, ce

que nous jugeames ne pouvoir être attribué qu'à notre plus ou moins de diſtance du lieu où ils faiſoient leur ſéjour.

Le vent aliſé reſta favorable, ſans la moindre variation, depuis la fin de *Juin* juſque vers la fin de *Juillet*. Mais le 26 de ce mois, que nous étions ſuivant notre eſtime, environ à trois cens lieues des Iles des *Larrons*, le vent tourna à l'Oueſt, & ne revint à l'Eſt qu'au bout de quatre jours. Ce fâcheux contretems nous fit perdre tout-à-coup l'eſpérance de ſortir bientôt de peine; d'autant plus qu'il fut accompagné d'un nouveau malheur pour le *Glouceſter*: car durant un de ces quatre jours, il fit un calme tout plat, & les Vaiſſeaux eſſuièrent de ſi violens roulis, que le ponton du Mât de miſaine du *Glouceſter* ſe fendit, & que ſon Mât de Hune non ſeulement tomba de côté, mais caſſa auſſi la vergue de miſaine au racage. Comme il étoit impoſſible au *Glouceſter* de porter des voiles de quelque tems, nous fumes obligés, dès que le vent commença à fraichir, de le prendre à la toue, & une vingtaine des plus ſains & des plus vigoureux de nos Gens, quelque beſoin que nous en euſſions, paſſèrent à bord de ce Vaiſſeau, & travaillèrent pendant huit ou dix jours à réparer le dommage qu'il venoit de recevoir. Mais quelque deſagréables que ces accidens puſſent nous paroitre, nous devions en éprouver de bien plus triſtes encore.

A peine le *Glouceſter* étoit-il réparé, que nous eſſuiames une tempête, venant de l'Oueſt, qui nous obligea de mettre à la cape. Au commencement de cette tempête il ſe fit à notre Vaiſſeau une ouverture, par laquelle l'eau entra en ſi grande quantité, que tout notre monde, & les Officiers mêmes, furent dans la néceſſité de tenir continuellement les pompes en action: & le jour ſuivant nous eumes le chagrin de voir de nouveau à bas le Mât de Hune du *Glouceſter*. Un inſtant après, le même malheur arriva à ſon grand hunier qui lui tenoit lieu de grand Mât depuis que le dernier avoit été coupé. Ce malheur nous parut abſolument ſans remède: car nous ſavions que l'Equipage du *Glouceſter* étoit ſi foible, qu'il ne pouvoit ſe paſſer de notre ſecours; & le nombre de nos Malades ſe trouvoit tellement augmenté, & ceux d'entre nous, qui ſe portoient bien, étoient ſi fatigués du travail des pompes, qu'il y avoit à notre égard une impoſſibilité abſolue de les ſecourir. D'ailleurs, nous ignorions encore une partie des maux du *Glouceſter*, & de l'état déplorable de ſon Equipage; car quand la tempête, qui, tant qu'elle dura, nous ôta toute communication avec ce Vaiſſeau, commença à ſe calmer, le *Glouceſter* nous joignit; & le Capitaine *Mitchel* apprit au Commandeur, qu'ou-

qu'outre la perte de ses Mâts, ce qui étoit tout ce que nous pouvions voir, il avoit sept pieds d'eau dans son Vaisseau, quoique ses Officiers & tout l'Equipage n'eussent pas discontinué de pomper depuis vingt-quatre heures. Cette dernière particularité formoit avec tout le reste une aggravation de maux, & exigeoit une promte assistance, que le Capitaine *Mitchel* demanda instamment au Commandeur: mais la foiblesse de notre Monde, & le soin de notre propre conservation, furent cause que Mr. *Anson* ne put lui accorder ce qu'il souhaitoit. Tout ce que nous pumes faire, fut d'envoyer notre Chaloupe à bord, pour prendre d'exactes informations de l'état du Vaisseau; & l'on ne tarda guère à comprendre, que la seule ressource qui restât pour sauver l'Equipage du *Gloucester* & le nôtre, étoit de recevoir cet Equipage à notre bord, & de détruire le Vaisseau.

Notre Chaloupe revint bientôt avec un fidèle détail du triste état du *Gloucester*, signé de tous les Officiers. Il parut par ce détail, que la voie d'eau étoit venue de ce que l'Etambord branloit à chaque roulis du Vaisseau, & qu'il y avoit deux Baux de rompus au pont, vers le milieu du Vaisseau. Malheurs, à aucun desquels il n'étoit possible de remédier en Mer, suivant le rapport des Charpentiers. Les Officiers & le reste de l'Equipage avoient pompé sans discontinuer pendant vingt & quatre heures, & s'étoient vus enfin dans la nécessité de s'arrêter, ayant dans le Vaisseau jusqu'à sept pieds d'eau, desorte que leurs Futailles en étoient couvertes, & qu'il n'y avoit plus moyen d'y prendre ni vivres ni eau douce. Les seuls Mâts qui restassent en place, étoient celui de Misaine, celui d'Artimon, & le Hunier d'Artimon, & ils n'en avoient pas un seul de rechange à employer pour ceux qui étoient perdus: les Courbatons & les Jumelles du Vaisseau ne tenoient plus en divers endroits, & tous les hauts du Vaisseau étoient en si mauvais état, qu'on devoit s'attendre à tout moment à voir le demi-pont s'enfoncer: enfin l'Equipage étoit considérablement diminué, ne consistant plus qu'en soixante & dix-sept hommes, dix-huit garçons & deux prisonniers; de ce nombre, il n'y avoit que seize hommes & onze garçons en état de venir sur le demi-pont, & de ceux-là même il y en avoit plusieurs très foibles.

Dès que le Commandeur eut lu ce rapport, il ordonna qu'on pourvût l'Equipage du *Gloucester* d'eau & de vivres, & envoya en même tems à bord son propre Charpentier, pour réïtérer l'examen. Cet homme déclara à son retour, que le détail, qu'on avoit remis à Mr. *Anson*, étoit conforme à la plus exacte vérité. Ainsi l'impossibilité de conserver plus

longtems le *Gloucefter* fit prendre la réfolution au Commandeur de fauver au moins l'Equipage de ce Vaiffeau. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre: tous nos efforts pouvoient à peine fuffire à franchir notre propre Vaiffeau, & nous avions nous-mêmes befoin de fecours, bien loin d'en pouvoir donner. Comme il faifoit alors peu de vent, Mr. *Anfon* ordonna au Capitaine *Mitchel* d'envoyer fon Monde à bord du *Centurion*, fans perdre de tems, & de faire tirer de fon Vaiffeau les provifions qui feroient à la main, auffi longtems qu'on pourroit empêcher le *Gloucefter* d'aller à fond. Et comme notre voie d'eau n'exigeoit pas les mêmes foins, pendant que le tems reftoit favorable, nous envoyames nos Chaloupes avec tout le monde, dont nous n'avions pas abfolument befoin, pour aider le Capitaine *Mitchel*.

Nous mimes deux jours entiers à tranfporter à notre bord l'Equipage du *Gloucefter*, & les vivres, qui étoient le plus à portée. Le Commandeur auroit fort fouhaité qu'on eût pu en tirer deux cables & un ancre, mais le Vaiffeau étoit fi agité, & le monde fi épuifé de fatigue, que la chofe fe trouva impoffible: ce ne fut même qu'avec des peines infinies qu'on fit paffer à bord du *Centurion* l'argent que le *Gloucefter* avoit aquis dans la Mer du *Sud*; mais les marchandifes de prix, dont la valeur montoit à plufieurs milliers de livres fterling, & qui appartenoient principalement au *Centurion*, furent perdues. Toutes les provifions qu'on fauva, fe réduifoient à cinq tonneaux de farine, dont trois étoient gâtées par l'eau de la mer. Les Malades, dont le nombre montoit prefque à foixante-dix, furent tranfportés dans la Chaloupe avec tout le foin, que les circonftances purent permettre; cependant trois ou quatre hommes moururent dans le tems qu'on les hiffoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Ce ne fut que le foir du 15 d'*Aout* qu'on acheva de tirer du *Gloucefter* tout ce qu'on pouvoit en fauver. Le fond de cale étoit plein d'eau, & fuivant toutes les apparences le Vaiffeau devoit bientôt être englouti dans la mer; cependant comme, au jugement des Charpentiers, il auroit pu flotter encore fur l'eau quelques jours, à caufe que le tems étoit calme, & la mer affez unie, on y mit le feu; car nous ignorions à quelle diftance nous pouvions être de l'Ile de *Guam*, qui étoit au pouvoir de nos Ennemis; & le corps d'un pareil Vaiffeau n'auroit pas été pour eux un méprifable butin. Le *Gloucefter* bruloit déja quand le Capitaine *Mitchel* & fes Officiers le quittérent pour fe rendre à bord du *Centurion*; & nous nous en éloignames auffitôt, non fans crainte que fi ce Vaiffeau fautoit

 à

raux de chaque côté de l'Etravé; mais quoiqu'ils eussent trouvé l'endroit, ils convinrent qu'il n'y avoit absolument pas moyen de boucher l'ouverture, que quand le Vaisseau auroit gagné quelque Port, & qu'eux-mêmes pourroient travailler en dehors. Cependant ils eurent le bonheur d'empêcher l'eau de pénétrer dans le Vaisseau, ce qui fut un grand repos d'esprit pour nous.

Jusqu'alors nous avions envisagé le calme, qui avoit succédé à l'orage, & qui dura quelques jours, comme un très grand malheur, à cause que les Courans, en nous portant au Nord, nous exposoient au risque de dépasser les Iles des *Larrons*, dont nous nous croyions peu éloignés. Mais dès que le vent commença à fraichir notre situation devint plus fâcheuse encore; car venant du S. O. il prenoit par cela même notre Vaisseau par proue; & quoiqu'il ne tardât guère à se jetter au N. E., il y resta si peu, que ce retour de bonheur ne servit qu'à nous tourmenter. Le 22 d'*Aout* nous eumes la satisfaction de voir que le Courant étoit changé, & alloit au Sud. Le 23, à la pointe du jour, nous apperçumes deux Iles du côté de l'Ouest. Cette vue répandit une joie sans égale dans tout le Vaisseau, où regnoit auparavant un abattement général, aucun d'entre nous n'osant presque se flatter de revoir jamais terre. La plus prochaine de ces Iles, comme nous le sçumes dans la suite, étoit celle d'*Anatacan*. Nous la jugeames environ à quinze lieues de nous; & elle nous parut montueuse, mais de médiocre grandeur. L'autre Ile étoit celle de *Serigan*, qui avoit plus l'air d'un haut Rocher, que d'un endroit où nous pussions espérer de mouiller. La vue de ces Iles est représentée au haut de la planche ci-jointe. Nous étions dans la dernière impatience de toucher à la prémière de ces Iles, dans l'espérance d'y trouver un bon ancrage, & un séjour propre à rétablir nos Malades. Mais le vent étoit foible, & avec cela si variable tout ce jour, que nous n'en approchames que très lentement. Cependant nous étions le lendemain assez avancés à l'Ouest pour avoir la connoissance d'une troisième Ile, qui étoit celle de *Paxaros*, quoiqu'elle ne soit marquée dans la Carte que comme un Rocher. Elle est petite, & nous l'avions dépassée pendant la nuit, sans la voir, environ à la distance d'un mille. Etant, à midi, éloignés à peu près de quatre milles de l'Ile d'*Anatacan*, on envoya la Chaloupe pour chercher un bon mouillage, & avoir des informations touchant les productions de l'Ile. Comme notre sort dépendoit de ces deux articles, nous attendimes le retour de la Chaloupe avec la dernière impatience.

Car

Car il paroiſſoit aſſez viſiblement, que les autres Iles ne pouvoient nous être d'aucun ſecours; & nous ignorions alors, qu'il y en avoit encore d'autres où nous pouvions aborder. Vers le ſoir, la Chaloupe revint nous apporter la triſte nouvelle, qu'il n'y avoit point d'endroit où un Vaiſſeau pût ancrer, parce que le fond étoit ſale par tout, & qu'il n'y avoit qu'un petit endroit, où la Mer eût moins de cinquante braſſes de profondeur: qu'à cet endroit elle avoit trente braſſes, quoique ſeulement à un demi-mille du rivage; & que la Côte étoit eſcarpée & nullement ſûre. Ceux qui avoient navigué la Chaloupe, rapportèrent de plus, qu'ils avoient été à terre, quoique difficilement, à cauſe de l'impétuoſité des houles; & qu'ils avoient trouvé le terrain par-tout couvert d'une eſpèce de Roſeaux; mais qu'ils n'avoient point rencontré d'eau, & qu'ils ne croyoient pas que l'Ile fût habitée, quoique le terroir fût bon, & presque tout couvert de Cocotiers.

L'impoſſibilité de mouiller à cette Ile produiſit un découragement général, qui fut augmenté par un nouveau malheur que nous eſſuiames la nuit ſuivante; car dans le tems que nous avancions avec nos huniers, dans le deſſein d'approcher davantage de l'Ile, & d'envoyer notre Chaloupe à terre prendre des Noix de Coco pour nos Malades, le vent commença à ſoufler de terre par bouſées, avec tant de force, que nous nous trouvames bientôt trop au Sud pour ôſer détacher la Chaloupe vers la Côte. Le ſeul parti qui nous restât, afin de conſerver le peu de monde que nous avions encore, étoit de hazarder ſi nous ne pourrions point rencontrer quelqu'une des autres Iles des *Larrons*, dont nous avions une connoiſſance trop imparfaite, pour être en droit de nous promettre quelque choſe de certain à cet égard. Tout ce que nous en ſavions étoit, qu'on les place ordinairement à peu près ſous le même Méridien; & comme nous croyions, que celles, que nous avions vues, étoient de leur nombre, nous réſolumes de porter au Sud, afin de trouver les autres, s'il étoit poſſible. Nous partimes donc de l'Ile d'*Anatacan*, emportant avec nous une crainte trop fondée de mourir du Scorbut, ou de voir périr dans peu notre Vaiſſeau, faute de monde pour entretenir le mouvement des pompes.

CHA-

CHAPITRE II.

Arrivée à Tinian. *Description de cette Ile; & ce que nous y fimes, jusqu'au tems où le* Centurion *fut jetté en Mer.*

NOus perdimes de vue *Anatacan* le matin du 26 d'*Aout* 1742. Le matin du jour suivant nous découvrimes à l'Est trois autres Iles, qui étoient éloignées de nous de dix à quatorze lieues. C'étoient, comme nous l'apprimes dans la suite, les Iles de *Saypan*, de *Tinian*, & d'*Agnigan*. Nous dirigeames notre cours vers *Tinian*, qui est au milieu des deux autres; mais le vent étoit si foible, que, quoique le courant nous fût favorable, nous en étions encore à cinq lieues le lendemain à la pointe du jour. Vers les dix heures du matin, nous vimes un *Pros*, sorte de Vaisseau dont on se sert en divers endroits des *Indes* Orientales, à la voile du côté du Sud, entre *Tinian* & *Agnigan*. Inférant delà que ces Iles étoient habitées, & sachant que les *Espagnols* avoient toujours Garnison à *Guam*, nous primes les précautions nécessaires pour notre sureté; & afin d'empêcher l'Ennemi de tirer avantage de notre foiblesse, qu'il pouvoit aisément remarquer par notre manière de maneuvrer, nous plaçames tout ce que nous avions de Gens un peu sains auprès de notre Artillerie, & chargeames à mitraille les Canons du second pont & du demi-pont; & pour avoir plus vite quelque information au sujet de l'*Ile*, nous arborames Pavillon *Espagnol*, & hissames un Pavillon rouge au bout du Perroquet du Mât de Misaine, pour qu'on crût que notre Vaisseau étoit le Galion de *Manille*, espérant d'attirer par-là à notre bord quelques-uns des Habitans. L'après-midi à trois heures, nous nous trouvames assez près de terre, pour envoyer le Canot chercher un bon Mouillage pour notre Vaisseau. Peu de tems après nous apperçumes un *Pros*, qui s'avançoit à la rencontre de notre Canot, dans la ferme persuasion, comme nous l'apprimes ensuite, que notre Vaisseau étoit celui de *Manille*. Quand nous vimes revenir le Canot, avec le *Pros* à la toue, nous envoyames la Pinasse pour prendre le *Pros*, & amener les Prisonniers à notre bord, afin que le Canot pût s'aquiter de sa commission. La Pinasse revint avec les Prisonniers, qui consistoient en un *Espagnol*, & quatre *Indiens*. On interrogea d'abord l'*Espagnol* sur l'état de l'Ile de *Tinian*, & ce

qu'il nous en dit, furpaffa même nos fouhaits; car il nous apprit, qu'elle étoit inhabitée, ce qui, dans notre fituation préfente étoit un grand bonheur. Il ajouta, qu'on y trouvoit dans la plus grande quantité tous les vivres qu'il y a dans les Païs les mieux cultivés; que l'eau y étoit excellente & en abondance, & l'Ile même peuplée de toute forte de Betail d'un goût exquis; que les Bois produifoient des Oranges, des Limons, des Citrons, & des Noix de Coco tant qu'on en vouloit, fans compter un fruit que *Dampier* appelle *fruit à pain*; que les *Efpagnols* profitoient de la fertilité de cette Ile pour nourrir la Garnifon de *Guam*; que lui-même étoit un Sergent de cette Garnifon, qu'on avoit envoyé avec vingt & deux *Indiens* pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une petite Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre tout près de la Côte.

Ce détail nous caufa la plus fenfible joie. Comme nous étions alors à une très médiocre diftance de terre, nous voyions ça & là paître de nombreux Troupeaux; ainfi pour cette partie de fon narré, nous n'avions qu'à nous en rapporter à nos propres yeux: le refte nous étoit en quelque manière confirmé par la beauté du Païs, qui n'avoit rien de fauvage, & où les arbres paroiffoient plantés à deffein fur le penchant des Coteaux. Ce coup d'œil, après ce que nous venions d'entendre, nous donna lieu d'efpérer que cette Ile non feulement fourniroit à nos befoins, & rendroit la fanté à nos Malades, mais que nous pourrions auffi y goûter la douceur du repos, & quelques agrémens, après tant d'inquiétudes & de travaux. C'eft ainfi que par des accidens, que nous avions regardés comme un grand malheur, nous obtinmes, malgré nous, tout ce que nous aurions pu fouhaiter de plus favorable: car fi les vents contraires & les Courans ne nous avoient point portés au Nord, & détournés de notre cours, ce qui nous faifoit alors une cruelle peine, nous aurions probablement manqué cette charmante Ile, qui feule pourvut abondamment à tous nos befoins, fit recouvrer la fanté à nos Malades, & remit notre Equipage affoibli en état de braver de nouveau les dangers d'une longue navigation, & d'en foutenir les travaux.

Le Sergent *Efpagnol*, qui nous avoit donné ce détail de l'Ile, nous ayant appris, que quelques-uns des *Indiens*, qui étoient fous fes ordres, étoient occupés à tuer des Bœufs, & qu'il y avoit un Bâtiment prêt pour les embarquer; cette dernière particularité nous fit fentir de quelle importance il étoit pour nous d'empêcher les *Indiens* de fe fauver, puif-

qu'en ce cas ils n'auroient pas manqué d'aller informer le Gouverneur de *Guam* de notre arrivée. Pour prévenir ce malheur, nous envoyames la Pinaſſe s'aſſurer de la Barque, qui, au dire du Sergent, étoit le ſeul Bâtiment qu'il y eût ſur les Côtes de l'Ile.

Le ſoir, environ à huit heures, nous laiſſames tomber l'ancre ſur vingt & deux braſſes d'eau; & quoiqu'il ne fît point du tout de vent, & que notre monde employât de grand cœur tout ce qui lui reſtoit de forces pour gagner cette eſpèce de Paradis terreſtre, après avoir été pluſieurs mois en mer, nous ne laiſſames pas de mettre cinq heures entières à carguer nos voiles. Notre Equipage, à la vérité, étoit affoibli par le départ de ceux qui avoient été détachés avec le Canot & la Pinaſſe; mais il n'en eſt pas moins vrai pour cela que, même en y comprenant ce Détachement, & quelques Priſonniers, tant *Indiens* que *Nègres*, tout ce que nous avions de Gens en état de ſervir, ne montoit qu'à ſoixante & onze; encore y en avoit-il pluſieurs parmi hors d'état de maneuvrer: miſérable reſte des Equipages réunis du *Centurion*, du *Glouceſter* & du *Tryal*, qui faiſoient enſemble près de mille Hommes, à notre départ d'*Angleterre*.

Les voiles étant carguées, notre monde eut le reſte de la nuit pour ſe repoſer. Le lendemain Mr. *Anſon* en envoya une bonne partie, bien armée, pour ſe rendre maître de l'endroit de débarquement, dans la ſuppoſition que les *Indiens*, qui étoient dans l'Ile, pourroient faire quelque réſiſtance. Je fus de cette expédition, où nous ne vimes perſonne, les *Indiens*, ayant conclu de la priſe de leur Barque, que nous étions Ennemis, & s'étant retirés d'abord dans les Bois de l'Ile. Nous trouvames à terre pluſieurs Cabanes, où ils avoient logé, qui nous épargnèrent le tems & la peine de dreſſer des Tentes. Une de ces Cabanes, qui avoit ſervi de Magazin aux *Indiens*, étoit de ſoixante pieds de long ſur quarante-cinq pieds de large. Nous ôtames de ce Magazin quelques tonneaux de Bœuf ſeché, qui s'y trouvoient, & le convertimes en Infirmerie pour nos Malades. Dès que l'endroit fut un peu approprié, on les tranſporta à terre au nombre de cent vingt & huit. Pluſieurs d'eux étoient ſi foibles, que nous fumes obligés de les porter ſur nos épaules de la Chaloupe à l'Infirmerie: acte d'humanité, dont le Commandeur, & tous ſes Officiers s'aquittèrent, comme ils l'avoient déja fait dans l'Ile de *Juan Fernandez*. Nonobſtant l'extrême foibleſſe de la plupart de nos Malades, ils ſentirent preſque à l'inſtant même l'influence de l'air de terre; car quoique nous euſſions enterré ce jour-là & la veille vingt & un hommes, nous

n'en perdimes pas plus de dix durant le séjour de deux mois entiers que nous y fimes; & en général, les fruits de l'Ile, particulierement ceux qui ont le goût aigrelet, firent tant de bien à nos Malades, qu'au bout d'une semaine il y en avoit bien peu qui ne fussent rétablis au point de pouvoir marcher sans aide. Mais avant de continuer le récit de nos avantures, je crois devoir interrompre ici le fil de ma narration pour donner à ceux, qui pourront se trouver à l'avenir dans ces parages, quelque idée de la situation, du terroir, des productions, & des agrémens de l'Ile de *Tinian*.

Cette Ile git à 15 degrés, 8 minutes de Latitude Septentrionale, & à la Longitude de 114 degrés, 50 minutes à l'Ouest d'*Acapulco*. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur va à peu près à la moitié. Elle s'étend du S. S. O. au N. N. E. Le terrain est par-tout sec, & tant soit peu sablonneux, ce qui, en diminuant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des Prés & des Bois est plus fin & plus uni, qu'on ne le trouve ordinairement dans des Climats chauds. Le Païs s'élève insensiblement depuis le rivage, où nous allions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'Ile, de telle sorte pourtant qu'avant que d'arriver à la plus grande élevation, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un trêfle très fin, entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de Bois de beaux & grands arbres, dont plusieurs portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines est uni, & celui des Bois n'a presque point de broussaille. Les Bois sont terminés aussi nettement dans les endroits, où ils touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres avoit été l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange de Bois & de Plaines, joint à la variété des Hauteurs & des Valons, nous fournissoient une grande quantité de vues charmantes. Les heureux Animaux, qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seuls Maîtres de ce beau Païs, contribuoient aussi à y donner un air enchanté. On voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble dans une grande Prairie, & ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces Animaux sont d'un beau blanc, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Et quoique l'Ile soit sans Habitans, les cris continuels & la vue de la Volaille qui couroit en grand nombre dans les Bois, excitoient à tout moment en nous des idées de Hameaux & de Villages, & contribuoient beaucoup à embellir ce séjour. Le nombre des Bœufs, dont cette Ile étoit peuplée, nous parut monter au moins à dix mille; & comme ils

n'étoient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher. Nous en tuames d'abord à coups de fusil; mais à la fin, quand quelques accidens, que nous rapporterons dans la suite, nous obligèrent à épargner notre poudre, nos Gens les prirent facilement à la course. La chair en étoit très bonne, &, à ce que nous trouvames, plus aisé à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La Volaille étoit excellente, & se prenoit aussi à la course; car d'un seul vol ces Oiseaux s'éloignoient à peine de cent pas & cela même les fatiguoit tellement qu'ils avoient peine à s'élever une seconde fois en l'air, desorte que nous en attrappions tant que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, & point entremêlés de broussailles. Outre le Betail & la Volaille, nous trouvames une grande quantité de Cochons sauvages, qui furent pour nous un mêts exquis; mais comme ils étoient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus, ou tâcher de les prendre avec de grands Chiens, qui avoient passé dans l'Ile avec le Détachement *Espagnol*, envoyé pour fournir des provisions à la Garnison de *Guam*. Ces Chiens, qui étoient dressés à la chasse de ces Cochons, nous suivirent volontiers; mais quoique la race en fût vigoureuse & hardie, les Cochons se défendirent si bien qu'ils en déchirèrent plusieurs, de sorte que leur nombre se trouva à la fin diminué de plus de la moitié.

Cet endroit étoit non seulement très agréable pour nous, à cause de l'abondance & de la bonté des Vivres, mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos Malades attaqués du Scorbut, qui avoit déja fait de si cruels ravages parmi nous. Les Bois étoient pleins de Cocotiers qui nous fournissoient leurs noix & leurs choux: il y avoit aussi des Goyaves, des Limons, des Oranges, tant douces qu'amères, & une sorte de fruit, particulier à ces Iles, que les *Indiens* nomment *Rima*, mais que nous appellions le *fruit à pain*, car nous le mangions au-lieu de pain, durant le séjour que nous fimes dans l'Ile, & généralement tout notre monde le préféroit même au pain, si-bien que pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'Equipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'élève assez haut, & qui vers la tête se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau verd foncé, ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, & la figure en est plutôt o-

vale que ronde. Il a une écorce épaiſſe & forte, & environ ſept ou huit pouces de longueur. Chaque fruit croit ſéparément, & jamais en grape. On ne le mange que quand il a toute ſa taille, mais qu'il eſt verd encore; en cet état il ne reſſemble pas mal à un cul d'Artichaud, tant en goût qu'en ſubſtance. Quand il devient tout-à-fait mûr, il eſt mou & jaune, & aquiert un goût doucereux & une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mure; mais on prétend qu'alors il eſt mal ſain, & qu'il cauſe la dyſſenterie. Dans la vue ci-jointe de l'Aiguade, eſt repréſenté en (*c*) un des arbres qui portent ce fruit. Outre les fruits, dont nous avons fait mention, nous trouvames dans l'Ile de *Tinian* pluſieurs Végétaux excellens contre le Scorbut, comme des Melons d'eau, de la Dent de Lion, de la Menthe, du Pourpier, du *Cochléaria*, & de l'Oſeille, que nous dévorames avec cette avidité, que la Nature ne manque jamais d'exciter pour ces puiſſans remèdes en ceux qui ſont attaqués du Scorbut. Il paroit par ce qui a été dit, que la vie, que nous menions dans cette Ile, ne pouvoit qu'être très agréable, quoique je n'aye pas encore fait mention de toutes ſes productions. Nous jugeames devoir abſolument nous abſtenir de Poiſſon, à cauſe que ceux de nos Gens qui en avoient mangé, immédiatement après notre arrivée, s'en étoient trouvés un peu incommodés; mais nous étions ſuffiſamment dédommagés de cette eſpèce d'abſtinence par tant de différentes ſortes d'Animaux dont j'ai fait l'enumération. Outre la Volaille, nous trouvames au milieu de l'Ile deux grands Lacs d'eau douce, remplis de Canards, de Sarcelles & de Corlieux: ſans compter les Pluviers ſifflans, qui y étoient en quantité.

On ſera apparemment ſurpris, qu'un ſéjour, ſi richement pourvu de tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la vie, & d'ailleurs ſi charmant, fût entieremment inhabité, ſur-tout étant peu éloigné de quelques autres Iles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. La réponſe à cette difficulté eſt, qu'il n'y a pas cinquante ans que cette Ile étoit encore peuplée. Les *Indiens*, que nous avions pris, nous aſſurèrent, que les trois Iles, de *Tinian*, de *Rota* & de *Guam*, fourmilloient autrefois d'Habitans, & que *Tinian* ſeul contenoit trente mille ames: mais une Maladie épidemique ayant emporté bien du monde dans ces Iles, les *Eſpagnols* ordonnèrent à tous les Habitans de *Tinian* de venir s'établir dans *Guam* pour y remplacer les morts. Il fallut obéir; mais la plupart tombèrent dans un état de langueur, & moururent bientôt de chagrin d'avoir

été

été obligés d'abandonner leur patrie & leur ancienne manière de vivre. Et il faut avouer, qu'indépendamment de l'amour que tous les Hommes ont pour leur terre natale, il y a bien peu de Païs au monde, qui méritent autant d'être regrettés que *Tinian*.

Ces pauvres *Indiens* auroient pu naturellement se promettre, que placés à une si grande distance des *Espagnols*, ils n'éprouveroient pas les effets du pouvoir de cette superbe Nation; mais il semble que leur éloignement n'a pu les garantir de la destruction presque générale du nouveau Monde, tout l'avantage, que leur situation leur a procuré, se réduisant à être exterminés un siècle ou deux plus tard que les autres. On pourroit peut-être révoquer en doute que le nombre des Insulaires, qui ont passé de *Tinian* à *Guam*, & qui y sont morts de chagrin, ait été aussi considérable que nous l'avons marqué ci-dessus; mais pour ne rien dire du témoignage unanime de nos Prisonniers, & de la bonté de l'Ile, nous ajouterons simplement, qu'on trouve en divers endroits de *Tinian* des ruines, qui prouvent suffisamment, que le Païs doit avoir été fort peuplé; ces ruines consistent presque toutes en deux rangs de Piliers, de figure piramidale, & ayant pour base un quarré. Ces Piliers sont l'un de l'autre à la distance d'environ six pieds, & le double de cet espace sépare ordinairement les rangs. La base des Piliers a autour de cinq pieds en quarré, & leur hauteur est d'environ treize pieds: sur le sommet de chaque Pilier est placé un demi-Globe, la surface platte en dessus. Les Piliers & les demi-Globes sont de sable & de pierre cimentés ensemble, & recouverts de plâtre. On en concevra plus aisément la figure en jettant les yeux sur la vue de l'Aiguade, où une de ces ruines est désignée par la lettre (*a*). En supposant la vérité du récit que nos Prisonniers nous firent touchant ces restes de Bâtimens, l'Ile doit avoir été fort peuplée; car, suivant eux, ces Piliers avoient appartenu à des Monastères d'*Indiens*; & la chose nous parut d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les Payens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seroient des restes des maisons ordinaires des Habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très grand, toute l'Ile étant presque parsemée de ces Piliers.

La quantité & la bonté des Fruits, & en général, des Vivres qu'on trouve dans cette Ile, la beauté de ses Plaines, la fraicheur de ses Bois qui exhalent une odeur admirable, l'inégalité avantageuse de son terrain, & l'agréable diversité de ses vues, sont des articles que j'ai déja parcourus. J'ajouterai ici, que tous ces avantages sont encore grandement aug-

mentés par un autre avantage ſans prix, qui eſt, que les vents frais, qui y ſouflent preſque continuellement, & les pluies, qui y tombent de tems en tems, quoique rarement, & pas longtems, ſont apparemment cauſe, que l'air y eſt admirablement ſain. J'en dois porter ce jugement, puiſqu'il contribua ſi puiſſamment à faire recouvrer la ſanté à nos Malades, & qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. Ce dernier effet fut ſi viſible, que quelques-uns de nos Officiers, qui avoient toujours été petits mangeurs, ne faiſant, après un léger déjeuné qu'un ſeul repas médiocre par jour, devinrent ici des gloutons; car au-lieu d'un bon repas, il leur en falloit au moins trois, tels qu'un ſeul auroit ſuffi autrefois pour leur charger l'eſtomac: mais ſi l'appétit étoit grand, la digeſtion ſe faiſoit auſſi à merveille; car après avoir déjeuné d'un bon morceau de Bœuf, ſuivant un uſage établi par nous-mêmes dans l'Ile, nous attendions bientôt après avec impatience l'heure du diner.

J'aurois pu m'étendre davantage ſur les louanges de ce charmant ſéjour; mais il eſt juſte auſſi de dire un mot des deſagrémens qu'on y rencontre.

Prémierement, à l'égard de l'eau, j'avoue, qu'avant que d'avoir été convaincu du contraire par l'expérience, je n'aurois jamais cru que le manque d'eau courante puiſſe être auſſi parfaitement réparé qu'il l'eſt dans cette Ile par des Puits & des Sources, qu'on trouve par-tout aſſez près de la ſurface, & dont l'eau eſt fort bonne. Au milieu de l'Ile il y a deux ou trois grandes piéces d'excellente eau, dont les bords ſont auſſi réguliers & auſſi unis, que ſi l'on avoit voulu en faire des Baſſins pour l'ornement du lieu. Il eſt ſûr néanmoins, que rélativement à la beauté des vues, le manque de Ruiſſeaux & d'eaux courantes eſt un défaut, dont on n'eſt que très imparfaitement dédommagé par de grandes pièces d'eau dormante, ou par le voiſinage de la Mer, quoique ce dernier article, eu égard à la petiteſſe de l'Ile, ſuppoſe preſque par-tout un coup d'œil fort étendu.

La plus grande incommodité qu'on éprouve dans *Tinian* eſt cauſée par une infinité de Couſins & d'autres ſortes de Moucherons, comme auſſi par des Tiques: car quoique cet Inſecte s'attache ordinairement au Betail, nous ne laiſſames pas d'en être attaqués aſſez ſouvent; & quand cela arrivoit, pour peu qu'on tardât à ôter la Tique, elle cachoit ſa tête ſous l'épiderme, & cauſoit une douloureuſe inflammation. Nous y trouvames auſſi des Mille-pieds & des Scorpions, que nous crumes venimeux,

meux ; sans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien souffert.

Mais un inconvénient bien plus terrible, & dont il nous reste à parler, est que l'ancrage n'y est nullement sûr dans certaines Saisons de l'année. Le meilleur Mouillage pour des Vaisseaux considérables est au S. O. de l'Ile, ou (*a*) représente le Pic de *Saypan*, vu par dessus la partie Septentrionale de *Tinian*, & restant au N. N. E. demi-quart à l'E. En (*b*) est le lieu d'ancrage, à huit milles de distance de l'Observateur. La vue du même ancrage est outre cela encore représentée de fort près, afin qu'on coure moins risque de s'y tromper à l'avenir. Ce fut en cette endroit que le *Centurion* mouilla sur vingt & deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, environ à un mille & demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui, durant quatre mois de l'année, c'est-à-dire, depuis la Mi-*Juin* jusqu'à la Mi-*Octobre*, rendent le lieu d'ancrage très peu sûr. Cette Saison est celle de la Mousson de l'Ouest: aussi longtems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine & sur-tout de la nouvelle Lune, est ordinairement variable, & fait même quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne sauroit guère se fier aux plus gros cables; & le danger est encore augmenté par la rapidité du flux, qui va au S. E. entre cette Ile & celle d'*Agnigan*, petite Ile proche du bout Méridional de *Tinian*, qui est représentée dans la Carte générale simplement par un point. Ce flux amène une prodigieuse quantité d'eau, & fait que la Mer s'enfle d'une manière terrible; desorte que nous eumes plus d'une fois sujet de craindre d'être submergés par les vagues, quoique nous fussions dans un Vaisseau de soixante pièces de Canon. Les autres huit mois de l'année, c'est-à-dire, depuis la Mi-*Octobre* jusqu'à la Mi-*Juin*, il fait un tems égal & constant, & pourvu que les cables soient bien garnis, il n'y a pas de risque qu'ils soient endommagés: si-bien que durant tout cet intervalle la Rade est aussi sûre qu'on peut la souhaiter. J'ajouterai simplement ici, que le Banc, qui sert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court S. O. sans avoir d'autre bas-fond qu'une suite de Rochers au-dessus de l'eau, éloignée du rivage d'environ un demi-mille, & qui laisse un étroit passage, que les Chaloupes doivent suivre pour se rendre dans une petite Baye sablonneuse, le seul endroit où il leur est possible d'aborder. Après ce détail touchant l'Ile & ses productions, il est tems que je reprenne le fil de notre Histoire.

Notre prémière occupation, après notre arrivée, fut de porter nos

Malades à terre. Pendant que nous nous aquittions de ce devoir, quatre *Indiens*, qui faisoient partie du Détachement commandé par le Sergent *Espagnol*, vinrent se remettre entre nos mains; desorte qu'avec les quatre autres, que nous avions pris dans le *Pros*, nous en eumes huit en notre pouvoir. Un d'eux s'étant offert, de son propre mouvement, à nous indiquer le meilleur endroit pour tuer du Betail, deux de nos Gens eurent ordre d'aller avec lui & de l'aider; mais un d'eux ayant eu l'imprudence de confier son fusil & son pistolet à l'*Indien*, celui-ci se sauva, & les emporta avec lui dans les Bois: ses Compatriotes, qui étoient restés avec nous, craignant qu'on ne les rendît responsables de la perfidie de leur Camarade, demandèrent la permission d'envoyer quelqu'un d'eux dans le Païs, avec promesse que cet Emissaire rapporteroit non seulement les armes, mais engageroit aussi tout le reste du Détachement de *Guam* à se rendre. Le Commandeur leur accorda leur demande; & un d'eux ayant été dépêché sur le champ, nous le vimes revenir le lendemain avec le fusil & le pistolet; mais il assura les avoir trouvés dans un sentier du Bois, & protesta avoir pris d'inutiles peines pour découvrir quelqu'un de ses Compatriotes. Ce rapport avoit un air si peu vraisemblable, que nous soupçonnames qu'il se machinoit quelque trahison, dont il n'y avoit point de meilleur moyen de prévenir les effets, qu'en envoyant à bord tous les *Indiens* qui étoient entre nos mains, ce qui fut exécuté sur le champ.

Quand nos Malades furent logés dans l'Ile, nous employames tous ceux, qui n'étoient pas absolument nécessaires pour les servir, à bien garnir plusieurs brasses de nos Cables, en commençant par l'endroit, où ils tiennent à l'ancre, pour les empêcher de s'user contre le fond. Cette précaution prise, nous songeames à boucher notre voye d'eau; & pour la mieux découvrir, nous commençames, le prémier de *Septembre*, à transporter le Canon vers la poupe, afin de relever par-là le devant du Vaisseau. Les Charpentiers ayant pu alors examiner par dehors l'endroit où étoit la voye d'eau, ôtèrent ce qui restoit encore du vieux doublage, calfatèrent toutes les fentes qu'il y avoit des deux côtés de l'Eperon, & les recouvrirent de plomb; après quoi ils revêtirent le tout d'un nouveau doublage. Nous crumes alors avoir entierement remedié à cet article; mais à peine eumes-nous remis une partie des Canons à leur place, que nous vimes rentrer l'eau par l'ancienne ouverture avec autant de violence que jamais. Il fallut recommencer l'ouvrage; &, pour mieux réussir

cette

cette fois, nous vuidames le Magazin des Canoniers, qui est à l'avant du Vaisseau, & fimes transporter cent trente barils de poudre à bord de la petite Barque *Espagnole*, que nous avions prise en arrivant à *Tinian*. Par ce moyen notre Vaisseau se releva environ trois pieds hors de l'eau à la proue, & les Charpentiers défirent le vieux doublage plus bas, & s'y prirent pour le reste comme ils s'y étoient pris la prémière fois. Supposant alors la voye d'eau bien bouchée, nous recommençames à remettre nos Canons à leur place; mais aussitôt que ceux du second pont eurent été remis, l'eau se rouvrit une voye, & rentra à l'ordinaire. Comme nous n'osions pas défaire le doublage en dedans, de peur que le bout de quelque planche ne vînt à s'échapper, ce qui ne pouvoit arriver sans que nous allassions à fond dans l'instant même, il ne nous resta d'autre ressource que de calfater en dedans du Vaisseau; & par ce moyen la voye d'eau fut bouchée pour quelque tems; mais quand nos Canons eurent été remis à leur place, & que nous eumes repris nos barils de poudre à bord, l'eau rentra de nouveau par un trou à l'endroit de l'une des chevilles de l'Eperon. Nous jugeames alors, que toutes les peines, que nous nous étions données, étoient inutiles, le défaut étant dans l'Eperon même, & que pour y remédier, il falloit attendre qu'il y eût moyen de mettre notre Vaisseau à la bande.

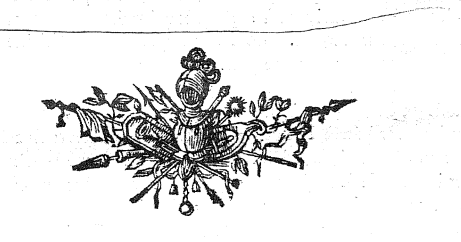
Vers la *Mi-Septembre*, plusieurs de nos Malades furent passablement rétablis par le séjour qu'ils avoient fait à terre. Le 12 de ce même mois, tous ceux, qui se trouvoient en état de maneuvrer, furent envoyés à bord du Vaisseau: & alors le Commandeur, qui étoit lui-même attaqué du Scorbut, se fit dresser une Tente sur le rivage, où il se rendit dans le dessein d'y passer quelques jours, étant convaincu par l'expérience générale de tout son Monde, qu'on ne pouvoit employer avec succès aucun autre remède contre cette terrible maladie. L'endroit, où sa Tente fut dressée à cette occasion, étoit près du puits, qui nous servoit d'Aiguade, & est un des plus charmans endroits qu'on puisse imaginer. Nous en avons déja donné une vue sous le titre d'Aiguade, ou (*b*) marque la Tente du Commandeur, & (*d*) le puits où nous faisions de l'eau.

Comme l'Equipage à bord du Vaisseau vénoit d'être renforcé par ceux que leur séjour dans l'Ile avoit rétablis, nous commençames à envoyer nos futailles à terre pour y être remplies, ce qui n'avoit pu se faire jusqu'alors, à cause que les Tonneliers n'avoient pas été en état de travailler. Nous levames aussi nos ancres, pour examiner nos cables, que

nous ſoupçonnions devoir-être conſidérablement endommagés. Et comme nous n'étions pas loin de la nouvelle Lune, qui étoit le tems où nous avions de violens coups de vent à craindre, le Commandeur, pour plus de ſureté, ordonna qu'on garnît le bout des cables à l'endroit où ils tiennent aux ancres, des chaines des Grapins: on les revetit encore outre cela, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept braſſes depuis les Ecubiers, d'une bonne hanſière de quatre pouces & demi en circonférence. A toutes ces précautions nous ajoutames celle d'abaiſſer entierement la grande vergue & la vergue de Miſaine, afin, qu'en cas de gros tems, le vent eût moins de priſe ſur le Vaiſſeau.

Après nous être ainſi munis contre tout danger, à ce que nous croyions, nous attendimes le 18 de *Septembre*, jour de la nouvelle Lune. Ce jour, & les trois ſuivans s'étant paſſés ſans aucun malheur, quoique le tems fût orageux, tous ceux, qui ſe trouvoient à bord avec moi, comptoient que, grace à la ſageſſe de nos meſures, nous n'avions plus rien à craindre; mais le 22 il fit un vent d'Eſt ſi violent, que nous deſpérames bientôt de pouvoir le ſoutenir ſans chaſſer ſur nos ancres. C'eſt ce qui nous fit ſouhaiter que le Commandeur, & le reſte de nos Gens, qui étoient à terre, & qui compoſoient la plus grande partie de l'Equipage, fuſſent à bord avec nous, toute eſpérance de nous ſauver paroiſſant exiger que nous gagnaſſions au plutôt le large; mais toute communication avec l'Ile nous étoit abſolument coupée, & il n'y avoit pas la moindre poſſibilité qu'une Chaloupe y abordât. Le ſoir à cinq heures le cable de notre ancre d'affourche ſe rompit, & le Vaiſſeau dériva ſur ſa ſeconde ancre. Cependant la nuit vint, & la violence du vent alla en augmentant; mais quelque furieux qu'il fût, le flux eut plus de force encore; car ayant au commencement de la tempête couru Nord, il tourna tout-à-coup au Sud, vers les ſix heures du ſoir, & pouſſa le Vaiſſeau en avant, en dépit de la tempête qui battoit ſur la Proue. Les vagues fondoient de tous côtés ſur nous, & une groſſe houle paroiſſoit à chaque inſtant vouloir paſſer par deſſus notre poupe, & engloutir le Vaiſſeau. La Chaloupe, qui étoit amarrée à l'arrière, fut ſoudainement élevée à une telle hauteur, qu'elle caſſa l'architrave de la Galerie du Commandeur, dont la Cabane étoit ſur le demi-pont, & auroit vraiſemblablement monté juſqu'au Fronton, ſi elle n'avoit pas été briſée du coup; cependant un Matelot, qui étoit dans la Chaloupe, fut, quoique fort meurtri, ſauvé par une eſpèce de miracle. Vers les huit heures, le flux

devint moins fort, mais la tempête ne diminua point; desorte qu'à onze heures, le cable de notre seconde ancre se rompit. On jetta aussitôt la maîtresse ancre, la seule qui nous restât, mais avant qu'elle touchât le fond, nous fumes emportés de vingt & deux brasses de profondeur sur trente & cinq; & après que nous eumes lâché un cable entier, & les deux tiers d'un autre, nous ne trouvames point de fond avec une ligne de sonde de soixante brasses: c'étoit une marque indubitable, que l'ancre étoit à l'extrémité du banc, & qu'elle ne tiendroit pas longtems, quand même elle auroit pris. Dans un si pressant danger Mr. *Saumarez*, notre prémier Lieutenant, qui commandoit actuellement à bord, eut recours aux signaux de détresse, en faisant tirer des coups de Canon, & mettre des feux, pour avertir le Commandeur du danger qui nous menaçoit. Environ à une heure après minuit, un terrible coup de vent, accompagné de pluie & d'éclairs, nous fit quitter le banc, & nous jetta en Mer. Notre situation étoit effrayante & triste à plus d'un égard. D'un côté, il faisoit une nuit noire, & l'orage sembloit redoubler; & de l'autre, nous laissions dans l'Ile Mr. *Anson*, avec plusieurs de nos Officiers, & une grande partie de notre Equipage, faisant cent treize personnes en tout. Notre perte leur ôtoit tout moyen de sortir de l'Ile: & pour nous, trop foibles pour lutter contre la fureur de la Mer & des vents, nous regardions chaque moment comme devant être le dernier de notre vie.



CHAPITRE III.

Ce qui se passa à Tinian *après le départ du* Centurion.

LA tempête, qui chassa le *Centurion* en Mer, grondoit tellement, que ni le Commandeur, ni aucun de ceux qui étoient à terre, ne purent entendre les coups de Canon, qui devoient servir de signal de détresse; & la lueur continuelle des éclairs avoit empêché qu'on ne vît le feu du Canon. Ainsi, quand à la pointe du jour nos Gens remarquèrent du rivage qu'il n'y avoit plus de Vaisseau, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés que le Vaisseau avoit péri, prièrent le Commandeur d'envoyer la Chaloupe faire le tour de l'Ile pour chercher le débris; & ceux qui espéroient qu'il étoit sauvé, osoient à peine se flatter, qu'il seroit jamais en état de regagner l'Ile: car le vent étoit toujours à l'Est, & très violent, & ils savoient que nous étions en trop mauvais état & trop mal pourvus de monde, pour pouvoir lutter contre un tems si orageux. Soit que le *Centurion* eût péri, ou ne pût regagner l'Ile, il n'y avoit, dans l'une & l'autre supposition, aucun moyen pour nos Gens d'en sortir: car ils se trouvoient au moins à six cens lieues de *Macao*, qui étoit le Port le plus voisin; & ils n'avoient d'autre Vaisseau que la petite Barque *Espagnole*, d'environ quinze tonneaux, qu'ils avoient prise en arrivant à *Tinian*, & qui n'étoit pas capable de contenir le quart de leur monde. Le hazard que quelque Vaisseau ami touchât à l'Ile, & les emmenât, ne pouvoit être compté pour rien, aucun Vaisseau *Européen*, excepté le nôtre, n'y ayant peut-être jamais mouillé; & il y auroit eu de la folie à attendre que des accidens pareils à ceux qui nous avoient conduits à *Tinian*, y feroient, de plusieurs siècles, aborder quelque autre Vaisseau. Ainsi il ne leur restoit que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette Ile, en disant un éternel adieu à leur terre natale, à leurs amis, à leurs familles, & à tous les agrémens qu'ils pouvoient se promettre dans le sein de leur Patrie.

Encore n'étoit-ce pas là ce qu'ils avoient le plus à craindre: car ils devoient naturellement appréhender, que le Gouverneur de *Guam*, dès qu'il seroit instruit de leur situation, n'envoyât des forces suffisantes pour les prendre, & pour les lui amener; après quoi, le traitement le plus favorable,

vorable, qu'ils puſſent eſpérer, auroit été d'être détenus Priſonniers le reſte de leur vie: car à juger de la conduite du Gouverneur de *Guam*, par celle que les *Eſpagnols* tiennent ordinairement dans ces Contrées lointaines, il les auroit probablement condamnés à une mort honteuſe, comme Pirates, leurs commiſſions ſe trouvant à bord du *Centurion*.

Quoique ces cruelles idées fiſſent certainement impreſſion ſur Mr. *Anſon*, il ne laiſſa pas de conſerver ſon air ferme & tranquille. Ses prémières réflexions avoient roulé ſur les moyens de ſe tirer avec ſon monde de la ſituation deſeſpérée où ils ſe trouvoient. Il communiqua le plan, qu'il s'étoit formé à cet égard, à ceux de ces Gens, qui lui paroiſſoient les plus intelligens, & s'étant convaincu par les converſations qu'il eut avec eux, que la choſe étoit praticable, il tâcha d'animer ſon monde à mettre la main à l'œuvre promtement & avec vigueur. Dans cette vue il leur repréſenta, qu'il n'y avoit aucune apparence que le *Centurion* eût péri: qu'il auroit eu aſſez bonne opinion de leur habileté en fait de Marine, pour ne pas croire qu'ils ſe fuſſent laiſſés aller à une frayeur auſſi chimérique; que s'ils conſidéroient avec attention ce qu'un pareil Vaiſſeau pouvoit ſupporter, ils avoueroient, qu'il étoit en état de ſoutenir tout l'effort de la tempête; que peut-être il reviendroit dans peu de jours; & que ſi on ne le revoyoit pas, la ſuppoſition la moins favorable, qu'on pourroit faire, ſeroit, qu'il avoit été jetté ſous le vent de l'Iſe aſſez loin pour ne pouvoir pas la regagner, ce qui l'obligeroit à prendre la route de *Macao* ſur la Côte de la *Chine*. Il leur dit enſuite que comme il falloit ſe préparer à tout évènement, il avoit, dans la dernière ſuppoſition, ſongé à un moyen de les tirer de l'Iſe, & de rejoindre à *Macao* le *Centurion*; que ce moyen étoit de haler la Barque *Eſpagnole* à terre, de la ſcier en deux, & de l'allonger de douze pieds, ce qui en feroit un Bâtiment de près de quarante tonneaux, & capable de les tranſporter tous à la *Chine*; qu'il avoit conſulté les Charpentiers, qui étoient convenus que la choſe étoit très faiſable, & qu'il ne falloit que les efforts réunis de ceux à qui il parloit. Il ajouta, que pour ce qui le concernoit, il prétendoit partager le travail avec eux, & qu'il n'exigeoit de quel d'entre eux que ce fût, rien, que lui Commandeur ne fût prêt à faire. En terminant ſon diſcours, il leur fit ſentir de quelle importance il étoit de ne point perdre de tems; & que pour être mieux préparés à tout évènement, il falloit commencer l'ouvrage ſur le champ, & tenir pour certain, que le *Centurion* ne pouvoit pas revenir; parce que, quand même il re-

viendroit, ce que Mr. *Anson* ne croyoit guère possible, quoiqu'il ne marquât point ce qu'il pensoit là-dessus, le pis du pis seroit d'avoir travaillé inutilement durant quelques jours; au-lieu que si le Vaisseau ne reparoissoit pas, leur situation, & la saison de l'année, exigeoient d'eux tout l'empressement & toute l'activité possibles.

Ces remontrances produisirent leur effet, qui néanmoins ne fut pas d'abord aussi puissant que Mr. *Anson* auroit pu l'espérer. A la vérité, il leur releva le courage, en leur montrant la possibilité de sortir de l'Ile: bonheur, dont ils n'avoient point eu jusqu'alors la moindre idée; mais par cela même qu'ils se voyoient cette ressource, ils commencèrent à trouver leur situation moins effraiante, & à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenseroit de l'exécution du plan de Mr. *Anson*, qu'ils prévoyoient devoir être un grand & pénible ouvrage. Ces considérations empêchèrent pendant quelques jours, qu'ils ne missent tous la main à l'œuvre de bon cœur; mais à la fin, étant généralement convaincus de l'impossibilité du retour du Vaisseau, tous entreprirent avec ardeur la tâche qui leur avoit été assignée, & y mirent toute l'industrie & l'application que le Commandeur pouvoit désirer, se trouvant ponctuellement à la pointe du jour au lieu du rendez-vous, d'où chacun se rendoit à l'endroit qui lui étoit marqué, & y travailloit jusqu'à l'entrée de la nuit.

Qu'il me soit permis d'interrompre ici un moment le fil de ma narration, pour rapporter un incident, qui causa, pendant quelque tems, plus d'inquiétude à Mr. *Anson* que n'avoient fait tous nos desastres passés. Peu de jours après que le Vaisseau eut été jetté en mer, quelques-uns des nôtres, qui étoient sur le rivage, crièrent, *une voile*. Ce cri répandit une joie générale, chacun supposant, que c'étoit notre Vaisseau qui revenoit; mais un instant après on apperçut une seconde voile, ce qui détruisit entierement l'espérance, que nos Gens venoient de concevoir, & les mit dans l'embaras de deviner ce que pouvoient être ces deux voiles. Le Commandeur les examina soigneusement avec sa Lunette d'approche, & remarqua que c'étoient deux Chaloupes. A cette vue, il ne put s'empêcher de croire, que le *Centurion* étoit allé à fond, & que ceux qui s'en étoient pu sauver, revenoient avec les deux Chaloupes de ce Vaisseau. Cette soudaine & cruelle idée agit si puissamment sur lui, que, pour cacher son émotion, il fut obligé de se retirer, sans dire mot à personne, dans sa Tente, où il passa de bien tristes momens, dans la ferme persuasion que le Vaisseau étoit perdu, & qu'il falloit absolument renoncer

noncer à la flatteuse attente de se signaler par quelque Expédition glorieuse.

Mais ces accablantes réflexions cessèrent de le tourmenter, quand il s'apperçut, que les deux prétendues Chaloupes, qu'il voyoit dans l'éloignement, étoient des *Pros Indiens*. Comme il remarqua que ces *Pros* dirigeoient leur cours vers le rivage, il ordonna qu'on ôtât tout ce qui auroit pu leur donner le moindre soupçon, & fit cacher ses Gens dans des Haliers, afin de s'assurer des *Indiens*, dès qu'ils seroient arrivés à terre: après que les *Pros* furent avancés jusqu'à un quart de mille de terre, ils s'arrêtèrent tout court, & étant restés immobiles durant près de deux heures, ils portèrent au Sud. Mais revenons à l'exécution du dessein d'allonger la Barque.

Si l'on considère combien nos Gens étoient mal pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire pour exécuter ce dessein, on aura lieu d'être convaincu, qu'indépendamment de plusieurs autres articles aussi importans, la seule entreprise d'allonger la Barque étoit accompagnée de grandes difficultés. Ces difficultés auroient été beaucoup moindres dans un endroit pourvu des matériaux & des instrumens nécessaires; mais quelques-uns de ces instrumens devoient encore être fabriqués, & plusieurs des matériaux manquoient absolument; & il ne falloit pas un médiocre degré d'industrie pour suppléer à tout cela. Quand le corps de la Barque auroit été achevé, ce n'auroit été là qu'un seul article; & il en restoit encore plusieurs autres de la même importance: il falloit pourvoir la Barque d'Agrés, l'avitailler, & enfin lui faire parcourir un espace de six ou sept cens lieues, dans des Mers, où aucun de nous n'avoit jamais passé. Quelques-uns de ces articles étoient accompagnés de difficultés assez grandes pour rendre l'exécution de l'entreprise impossible, & tous les efforts de nos Gens inutiles, sans divers accidens favorables & inattendus. Je vais donner un détail abrégé du tout.

Par un très grand bonheur les Charpentiers, tant du *Gloucester* que du *Tryal*, étoient à terre avec leurs Caisses d'instrumens, quand le Vaisseau fut jetté en mer. Le Forgeron s'y trouvoit pareillement, & avoit avec lui sa forge & quelques outils, mais ses soufflets étoient restés à bord; desorte qu'il ne lui étoit point possible de travailler, & sans lui il n'y avoit rien à faire. Le prémier soin de nos Gens fut de fabriquer une paire de soufflets. Il leur manquoit cependant du cuir; mais ils y suppléèrent par des peaux, dont ils avoient suffisamment: car ayant trouvé un tonneau de chaux, que les *Indiens* ou les *Espagnols* avoient préparé pour leur usa-

ge, ils se servirent de cette chaux pour tanner quelques peaux; & quoique l'ouvrage dût naturellement n'être pas fort bon, le cuir ne laissa pas de servir, & les soufflets dont le Canon d'une arme à feu étoit le tuyau, n'avoient d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

Pendant que le Forgeron travailloit à son ouvrage, d'autres abattoient des arbres, & en scioient des planches; & comme c'étoit là le travail le plus pénible, le Commandeur y mit lui-même la main pour encourager davantage ses Gens. Comme ils n'avoient, ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour haler la Barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des Cocotiers étant fort unie & cylindrique, fut jugée très propre à leur fournir les rouleaux dont ils avoient besoin. On abatit donc quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans ce même tems on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la Barque par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au bassin. Tandis que les uns travailloient à allonger la Barque, les autres tuoient des Bœufs, & amassoient toutes sortes de provisions: & quoique naturellement on eût lieu de craindre, que, dans un si grand nombre d'occupations différentes, il ne se mêlât de la négligence & de la confusion, le bon ordre, qui avoit été établi, & l'ardeur, que chacun marquoit à remplir sa tâche, firent néanmoins avancer l'ouvrage à souhait. Je crois que le manque de liqueurs fortes contribua beaucoup à rendre nos Gens d'aussi bonne volonté. Comme ils n'avoient à terre ni vin ni eau de vie, le jus de noix de Coco leur servoit constamment de boisson, & cette boisson, quoique très agréable, n'étoit nullement enivrante.

Les Officiers ayant délibéré sur tout ce qu'il faudroit pour équiper la Barque, trouvèrent que les Tentes, qui étoient à terre, & les cordages de reserve que le *Centurion* y avoit laissés par hazard, pourroient, en y ajoutant les voiles & les agrés de la Barque même, suffire tellement quellement pour cette Barque quand elle seroit allongée: & comme ils avoient quantité de suif, ils résolurent de la mêler avec de la chaux, & de suiver la Barque de ce mélange, qu'ils savoient être très propre pour cela. Il paroit par tout ce que je viens de dire, que pour ce qui regarde l'équipement, il ne s'en falloit guère que tout ne fût assez bien: mais il restoit un terrible inconvénient, qui étoit la petitesse de ce nouveau Vaisseau: malgré tout l'allongement qu'on pouvoit lui donner, il ne devoit pas même être de quarante tonneaux, ce qui le rendoit incapable

de

de fournir du logement ſous le Pont à la moitié de l'Equipage: il étoit outre cela ſi peſant par le haut, que ſi nos Gens avoient reçu ordre de venir tous enſemble ſur le Pont, la Barque auroit couru grand riſque de renverſer ſur le côté; mais c'étoit là une difficulté inſurmontable, puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'aggrandir cette Barque au-delà de ce qui a été dit.

Après qu'on eut réglé ce qui concernoit les agrés & la maneuvre de la Barque, un article eſſentiel fut d'avoir les proviſions néceſſaires pour un ſi long trajet. Ce ne fut pas un médiocre embaras que celui où nos Officiers ſe trouvèrent à cette occaſion; ils n'avoient à terre, ni pain, ni aucune ſorte de grain, le *fruit à pain*, qui nous avoit tenu lieu de l'une & de l'autre de ces choſes durant notre ſéjour dans l'Ile de *Tinian*, ne pouvant pas ſe conſerver en Mer. Quoiqu'il ne manquât pas de Betail en vie, ils n'avoient pas de ſel pour ſaler du Bœuf; & quand ils en auroient eu, dans un Climat ſi chaud le ſel n'auroit pas pris. A la vérité, il nous reſtoit encore une petite quantité de Bœuf ſeché, que nous avions trouvée dans l'Ile en y débarquant; mais cette proviſion ne pouvoit nullement ſuffire pour un voyage de ſix cens lieues. A la fin, il fut réſolu, qu'on prendroit à bord le plus de noix de Coco qu'il ſe pourroit, de ménager le Bœuf ſeché en le diſtribuant avec beaucoup d'épargne, & de ſuppléer au pain par du ris. Pour avoir ce ris, il s'agiſſoit quand la Barque ſeroit achevée, de tenter une expédition contre l'Ile de *Rota*, où on ſavoit que les *Eſpagnols* avoient de grandes plantations de ris, confiées aux ſoins des Habitans *Indiens*. Mais comme cette entrepriſe ne pouvoit s'exécuter que de force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre, & il fut trouvé, qu'en raſſemblant le tout avec ſoin, il n'y en auroit que pour quatre-vingts-dix coups de fuſil. Ce n'étoit pas un coup pour chaque homme: pauvre reſſource pour des Gens, qui devoient ſe paſſer, durant un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, à moins qu'ils ne s'en procuraſſent par la force des armes.

Il nous reſte encore à parler du plus cruel de tous les embaras, qui, ſans un concours d'accidens tout-à-fait ſinguliers, auroit rendu leur départ abſolument impoſſible. Il ne fallut que peu de jours pour regler ce qui avoit rapport à la fabrique & à l'équipement du Vaiſſeau; & cela étant fait, il y avoit moyen de calculer à peu près en quel tems le Bâtiment ſeroit achevé. Les Officiers devoient naturellement conſidérer enſuite le cours qu'il falloit ſuivre, & la terre où il convenoit d'aborder. Ces réflexions les menèrent à la décourageante découverte, qu'il n'y

 avoit

avoit dans l'Ile ni Bouſſole ni Quart de nonante. A la vérité le Commandeur avoit apporté à terre une petite Bouſſole de poche pour ſon uſage particulier; mais le Lieutenant *Brett* l'avoit empruntée pour déterminer la poſition des Iles voiſines; & cet Officier ſe trouvoit dans le *Centurion*: & pour ce qui eſt d'un Quart de nonante, on ne pouvoit en aucune façon s'attendre à en rencontrer un à terre, où cet inſtrument n'eſt d'aucun uſage; deſorte qu'on l'avoit laiſſé dans le Vaiſſeau.

Huit jours s'étoient déja écoulés depuis le départ du *Centurion*, avant que leur perpléxité à cet égard fût un peu diminuée. A la fin, en fouillant dans une caiſſe appartenant à la Barque *Eſpagnole*, ils trouvèrent une petite Bouſſole, qui, quoiqu'elle ne valût guère plus que celles, qui ſervent d'amuſette aux Ecoliers, fut pour eux un tréſor ineſtimable. Peu de jours après, ils eurent de nouveau le bonheur de trouver ſur le rivage un Quart de nonante, qu'on avoit jetté en Mer parmi des guenilles, qui avoient appartenu à quelques-uns de nos Gens, morts depuis notre arrivée à *Tinian*. La vue de cet inſtrument fit un extrême plaiſir; mais en l'examinant, on s'apperçut que les pinnules y manquoient, & qu'ainſi on n'en pouvoit faire aucun uſage; cependant, le bonheur continuant à leur en vouloir, peu de jours après, un de nos Gens ayant, par curioſité, tiré la layette d'une vieille table, que les flots avoient pouſſée à terre, y trouva quelques pinnules, qui convenoient très bien au Quart de nonante. Cet inſtrument étant ainſi complet, on examina s'il étoit bon, en s'en ſervant pour prendre la hauteur connue du lieu, & on eut la ſatisfaction de voir qu'il déterminoit la Latitude de *Tinian* avec aſſez de préciſion. Tous ces obſtacles, qu'on avoit eu bien ſoin de cacher à nos Gens, pour leur épargner l'idée d'un travail inutile, étant en quelque ſorte ſurmontés, l'ouvrage alloit ſon train heureuſement & avec vigueur. La ferrure néceſſaire étoit preſque achevée; les planches & les autres pièces de bois, qui auroient pu ſervir, quoique nullement ſciées ſuivant les règles de l'art, étoient toutes prêtes; ſi-bien que le 6 d'*Octobre*, qui étoit le quatorzième jour depuis le départ du Vaiſſeau, nos Gens halèrent la Barque à terre, & employèrent les deux jours ſuivans à la ſcier en deux, en prenant bien garde que la ſcie ne paſſât par aucune de ſes planches, & les deux parties furent placées à la diſtance l'une de l'autre qu'il falloit. Tous les matériaux ayant été préparés d'avance, le lendemain, qui étoit le 9 d'*Octobre*, ils commencèrent à ajuſter les pièces requiſes pour l'allongement; & vers ce tems ils avoient une idée ſi

exacte de ce qui leur reſtoit à faire, & étoient tellement maîtres de la choſe, qu'ils pouvoient marquer exactement quand le tout ſeroit fini. Auſſi le départ fut-il fixé au 5 de *Novembre*. Mais leurs travaux devoient être terminés plutôt, & plus heureuſement; car l'après-midi de l'11. *Octobre*, un des Gens de l'Equipage du *Glouceſter*, étant ſur une hauteur au milieu de l'Ile, apperçut le *Centurion* dans l'éloignement, & courant de toutes ſes forces vers l'endroit de débarquement, il vit, en chemin faiſant, quelques-uns de ſes Camarades, auxquels il cria comme en extaſe, *le Vaiſſeau*, *le Vaiſſeau*. Mr. *Gordon*, Lieutenant de Marine, jugeant par la manière, dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, courut vers l'endroit ~~où le Commandeur & ſon~~ monde étoient à l'ouvrage, & étant frais & en haleine, dévança aiſément l'homme du *Glouceſter*, & aborda avant lui Mr. *Anſon*. Celui-ci, à l'ouïe d'une nouvelle ſi heureuſe & ſi peu attendue, jetta à terre ſa hache, avec laquelle il travailloit actuellement; & la joie, qu'il reſſentit, altéra en lui, pour la prémière fois, cette parfaite égalité d'ame qu'il avoit conſervée juſqu'alors. Tous ceux, qui ſe trouvoient avec lui, coururent vers le rivage avec des tranſports difficiles à imaginer, voulant repaître leurs yeux d'un ſpectacle ſi ardemment ſouhaité, & qu'ils avoient déja compté depuis longtems ne jamais voir. Vers les cinq heures du ſoir, tout le monde, ſans exception, apperçut le *Centurion* en pleine Mer; & une Chaloupe, chargée de dix-huit hommes de renfort, & de divers rafraichiſſemens pour l'Equipage, lui ayant été envoyée, il mouilla heureuſement le lendemain après-midi à la Rade, où le Commandeur ſe rendit auſſitôt à ~~bord, & fut reçu avec les acclamations de joie~~ les plus ſincères & les plus éclatantes: car on pourra juger par le récit abrégé, que nous allons donner, de nos craintes, auſſi bien que des dangers & des fatigues que nous eſſuiames, durant nos dix-neuf jours d'abſence de *Tinian*, ſi un Port, des rafraichiſſemens, du repos, & le plaiſir de revoir notre Commandeur, & nos Compagnons de voyage, dûrent être moins agréables pour nous, que notre retour le fut pour eux.

CHAPITRE IV.

Ce qui se passa à bord du Centurion, *après qu'il eut été jetté en Mer, jusqu'à son retour à l'Ile de* Tinian.

APrès avoir ramené le *Centurion* à *Tinian*, & rendu compte au Lecteur des occupations & des projets de ceux qui étoient restés à terre, je vais lui décrire les fatigues & les souffrances que nous éprouvames à bord de ce Vaisseau, pendant les dix-neuf tristes jours que nous tinmes la Mer.

J'ai déja dit que ce fut le 22 de *Septembre*, au milieu d'une nuit des plus obscures, qu'une terrible tempête & une Marée des plus violentes, nous fit chasser sur nos ancres & nous jetta en pleine Mer. Nous nous trouvames dans l'état le plus déplorable: notre Vaisseau faisoit eau, nous avions trois cables passés par les Ecubiers, & à l'un de ces cables pendoit l'unique ancre qui nous restoit: pas un de nos Canons n'étoit amarré, ni pas un de nos Sabords fermé; nos Haubans étoient tous relâchés, & aucun de nos Mâts de Hune n'étoit funé. Avant que la tempête fût formée, nous avions amené notre grande Vergue & celle de Misaine, desorte que nous ne pouvions tendre que la seule voile d'Artimon. Nous n'avions à bord que cent & huit personnes, y compris plusieurs Négres & plusieurs *Indiens*: c'étoit environ le quart de l'Equipage qu'il nous falloit, & dans ce nombre, il y avoit plusieurs Mousses, & plus de Gens encore qui ne faisoient que se remettre du Scorbut, & à qui la convalescence n'avoit pas rendu la moitié de leurs forces. Dès-que nous fumes en Mer, la violence de la tempête & le roulis du Vaisseau y fit entrer une telle quantité d'eau, par nos Ecubiers, nos Sabords & nos Dalots, que jointe aux voies d'eau de notre Navire, elle nous occupa aux pompes, tous tant que nous étions. Cependant quelque danger qu'elle nous fît courir, nous en envisagions un plus pressant encore; car nous nous croyions poussés directement sur l'Ile d'*Agnigan*, dont nous n'étions qu'à deux lieues, & la voile d'Artimon, qui étoit la seule que nous pussions porter, ne suffisoit pas pour nous faire éviter ce péril. Nous employames les derniers efforts pour hisser la grande Vergue & la Vergue de Misaine, dans l'espérance que si nous pouvions seulement faire usage de nos voiles basses

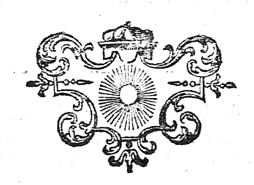
baſſes, nous pourrions doubler l'Ile & nous dérober au naufrage. Mais après trois heures de travail inutile, les Driſſes rompirent, & nos forces ſe trouvèrent ſi épuiſées, que nous fumes obligés de nous abandonner au riſque de périr qui nous paroiſſoit inévitable; car nous étions perſuadés pendant tout ce tems, que nous dérivions vers l'Ile d'*Agnigan*, & la nuit étoit ſi obſcure, que nous ne nous attendions à reconnoître la Terre, que par la ſecouſſe que nous ſentirions en y échouant. Nous paſſames ainſi pluſieurs heures dans la ferme perſuaſion de périr, & dans la cruelle attente d'éprouver ce malheur dans un moment. Ces terreurs ne finirent qu'avec le jour, qui nous fit voir cette Ile formidable, qui étoit à une aſſez grande diſtance, & qu'un violent courant venant du Nord, nous avoit fait éviter.

La tempête, qui nous avoit forcé ſur nos ancres & chaſſé de la Rade de *Tinian*, ne commença à s'abattre qu'au bout de trois jours: alors nous remimes notre Vergue de Miſaine en état & nous travaillames à laiſſer notre grande Vergue, mais les Driſſes rompirent; & un de nos Gens en ayant été tué, cet accident nous arrêta dans cette maneuvre. Le lendemain, 26 de *Septembre*, fut pour nous tous un jour de cruelle fatigue: car, en pareils cas, perſonne n'eſt exemt de travail, & quiconque ſe trouve à bord devient Matelot. Notre principale occupation fut de retirer notre maitreſſe ancre, que pendant tout ce tems, nous avions trainée, à Côte du Vaiſſeau, au bout d'un cable allongé d'un autre. Cet ouvrage étoit doublement néceſſaire; car outre le riſque de naviger avec une ancre en cet état, c'étoit de plus la dernière qui nous reſtât, & ſi nous étions venus à la perdre nous nous ſerions trouvés dans les plus grands embaras, quand même nous euſſions eu le bonheur de regagner la Rade. Nous y travaillames donc douze heures de ſuite de toutes nos forces, & nous en étions parvenus à amener cette ancre à vue; mais la nuit ſurvenant & nous trouvant exceſſivement fatigués, nous fumes obligés de nous arrêter & de laiſſer notre ouvrage imparfait, juſqu'au lendemain matin, qu'aidés des forces que le repos d'une nuit nous avoit rendues, nous vinmes à bout de notre entrepriſe & remimes notre ancre ſur le Boſſoir.

Le même jour, 27 de *Septembre*, nous réuſſimes encore à une autre opération importante, c'étoit celle de hiſſer notre grande Vergue; & alors, nous trouvant en quelque ſorte remis du trouble, & du déſordre où nous étions, lorſque nous fumes jettés en Mer, & pouvant faire uſa-

ge-

ge de nos voiles basses, nous commençames à porter à l'Est, dans l'espérance de regagner l'Ile de *Tinian* & de rejoindre notre Commandeur en peu de jours: car nous ne nous faisions qu'à quarante-sept lieues au Sud-Ouest de cette Ile. Mais le 1 d'*Octobre*, ayant déja fait assez de chemin, pour pouvoir la découvrir, nous fumes fort déconcertés de nous appercevoir que nous étions loin de notre compte, & nous fumes convaincus, que les courans nous avoient portés vers l'Ouest. Nous ne pouvions estimer au juste à combien cette dérive pouvoit aller, ni par conséquent combien de tems il nous falloit encore pour regagner cette Ile; cependant nous avions lieu de craindre de manquer d'eau; nous ne savions pas trop bien quelle quantité nous en avions à bord, & nous avions remarqué que plusieurs de nos Futailles étoient usées & qu'elles avoient coulé plus d'à moitié. Enfin le jour suivant, nous sortimes de l'incertitude où nous étions, & la vue de l'Ile de *Guam*, nous apprit que les Courans nous avoient fait dériver quarante-quatre lieues à l'Ouest, plus que ne portoit notre estime. Assurés du point où nous étions, nous portames à l'Est, avec un travail extrême, car le vent étant fixe à la bande de l'Est, nous étions obligés à faire de fréquentes bordées; & notre Equipage étoit si foible, qu'en mettant tous la main à l'œuvre, c'étoit tout ce que nous pouvions faire que de virer de bord. Cette terrible fatigue ne finit que l'11 d'*Octobre*, dix-neuvième jour depuis notre départ; ce fut alors que nous parvinmes à la vue de *Tinian*, & que nous reçumes du renfort de ceux qui étoient à terre, comme je l'ai rapporté ci-devant. Ce soir même, nous jettames l'ancre dans la Rade de cette Ile, & nous nous trouvames, à notre grande joie, réunis avec nos Compagnons, heureusement délivrés les uns & les autres des craintes & des travaux où ce triste accident nous avoit jettés.



CHA-

CHAPITRE V.

Ce que nous fimes à Tinian, *jusqu'à notre dernier départ de cette Ile; avec une courte description des Iles des* Larrons.

Dès que le Commandeur fut revenu à bord du *Centurion*, au retour de ce Vaisseau à *Tinian*, il résolut de ne rester à cette Ile, qu'aussi longtems qu'il le faudroit, pour faire une provision suffisante d'eau, & dans cette vue, nous nous mimes immédiatement à l'ouvrage. Mais la perte de notre double Chaloupe, qui avoit été brisée contre notre poupe, la nuit que nous fumes forcés en Mer, nous jetta dans de grands embaras. Nous fumes obligés de transporter toutes nos Futailles sur des Radeaux, & les Courans étoient si violens, qu'outre les délais & les peines que ce transport nous occasionna, il nous arriva souvent de perdre les Radeaux & toute leur charge. Ce ne fut pas tout, le 14 d'*Octobre*, un coup de vent, violent & soudain, nous fit chasser sur notre ancre & nous rejetta en Mer. Il est vrai que pour cette fois, nous avions à bord le Commandeur & les principaux Officiers, mais il restoit à terre près de soixante & dix hommes, occupés à remplir nos Futailles & à ramasser des provisions. Ils avoient avec eux nos deux Canots, qui ne suffisoient pas pour les ramener à bord, tous à la fois, ainsi on leur envoya le Bateau à dix-huit rames, & on leur marqua par un signal de s'embarquer en aussi grand nombre qu'il se pourroit. Les deux Canots vinrent d'abord, pleins de monde, mais il y avoit quarante de nos Gens, employés à tuer des Bêtes à corne, dans le Bois, & à les transporter au lieu d'embarquement; & quoique le Bateau restât pour les emmener, le Vaisseau fut efflotté à une si grande distance de terre, qu'il leur fut impossible de nous joindre. Cependant le tems étant plus favorable, & notre Equipage plus fort que la prémière fois, nous revinmes à l'ancre, au bout de cinq jours, & délivrames ceux qui étoient à terre, de la crainte qu'ils avoient encore eue d'être abandonnés dans cette Ile déserte.

A notre arrivée, nous trouvames que la Barque *Espagnole*, unique objet de leurs dernières espérances, avoit encore subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étoient restés à terre, désespérant de nous revoir, & ayant conçu que le travail d'allonger cette Barque étoit alors un tra-

vail excessif & inutile, vu leur petit nombre, avoient résolu d'en réjoindre les deux pièces & de la remettre dans son prémier état. L'ouvrage avançoit déja, & ils en feroient venus à bout, si notre retour ne l'eût fait abandonner.

En arrivant nous apprimes qu'immédiatement avant notre retour, deux *Pros* s'étoient approchés du rivage, & s'étoient arrêtés là jusqu'à ce que la vue de notre Vaisseau les avoit fait éloigner. A cette occasion, je vais rapporter un incident, arrivé pendant la prémière absence de notre Vaisseau, mais dont je n'ai pas encore parlé, pour ne pas interrompre le fil de la narration.

J'ai déja dit qu'une partie du Détachement, qui étoit sous les ordres du Sergent *Espagnol*, étoit resté caché dans les Bois; & nous nous étions d'autant moins mis en peine de les y chercher, que nos Prisonniers nous assuroient qu'il étoit impossible à ces Gens de gagner l'Ile de *Guam*, ni d'y faire parvenir aucun message. Pendant la prémière absence du *Centurion*, le Commandeur qui étoit resté à terre, entreprit avec quelques-uns de ses Officiers, de faire le tour de l'Ile: dans cette promenade, étant sur une petite hauteur ces Messieurs apperçurent dans un Vallon voisin, un petit buisson auquel ils remarquèrent un mouvement progressif. Cet objet, comme l'on peut croire, attira leur attention, & ils s'assurèrent bientôt que c'étoient quelques fagots de branches de Cocos trainés par des Gens qui en étoient couverts. Il n'étoit pas difficile de conclurre que ce devoit être quelques-uns de ceux du Détachement du Sergent *Espagnol*; & le Commandeur avec sa Compagnie se mit à leurs trousses, dans l'espérance de découvrir le lieu de leur retraite. Les *Indiens* se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite; mais Mr. *Anson* étoit si près d'eux, qu'il ne les perdit de vue, que dans le moment qu'ils entroient dans leur Caverne. Il les y suivit, & la trouva vuide, les *Indiens* s'étant échappés par une autre issue, qui donnoit sur une descente escarpée. Mr. *Anson* ne trouva dans cette Caverne, pour toutes armes, que deux vieux Mousquets; mais il y avoit des provisions en abondance, entre autres des côtes de Porc salé, qui étoient excellentes. Les *Indiens* avoient préparé un diner copieux, vu le petit nombre qu'ils étoient; d'où nos Gens inférèrent que l'appétit extraordinaire, qu'ils se sentoient, depuis qu'ils se trouvoient dans cette Ile, étoit un accident commun à tous ceux qui y faisoient quelque séjour. Mr. *Anson* & sa Compagnie profitèrent de ce repas, qui leur venoit fort à propos; aussi bien

bien notre Commandeur ne voyoit pas moyen d'attraper les *Indiens*, qu'il auroit pourtant bien voulu joindre, comptant, s'il pouvoit leur parler, de réussir à les engager à notre service. Malgré les assurances que nos Prisonniers nous avoient données de l'impossibilité de la chose, nous avons eu lieu depuis d'être persuadés, que ces *Indiens* furent transportés à *Guam*, longtems avant notre départ de *Tinian*.

Après notre second retour à cette Ile, nous travaillames de toutes nos forces à completer notre provision d'eau; &, le 20 d'*Octobre*, nous en avions cinquante tonneaux à bord, quantité que nous crumes suffisante pour notre Traversée jusqu'à *Macao*. Le lendemain, nous envoyames à terre, un homme de chaque Gamelle, pour y chercher autant qu'ils pourroient d'Oranges, de Citrons, de Cocos, & d'autres Fruits que l'Ile fournit. Ces Pourvoyeurs étant revenus le soir du même jour, nous mimes le feu à la Barque *Espagnole* & au *Pros*, hissames nos Chaloupes à bord, & quittames *Tinian*, pour la troisième & dernière fois; emportant avec nous une idée de cette Ile, qui tient un peu du romanesque, & que produisirent en nous, la fertilité de son terroir, la beauté du païsage, la pureté de son air, & les avantures singulières que nous y avions eues.

Avant que de parler de notre Traversée d'ici à *Formosa*, & delà à *Canton*; je vais donner une courte description des Iles des *Larrons*, ou Iles *Marianes*, du nombre desquelles est celle de *Tinian*.

Ces Iles furent découvertes en 1521 par *Magellan*, & par ce qui est dit dans son Voyage, des deux qu'il reconnut, ce doivent être celles de *Saypan* & de *Tinian*; toutes deux belles, fertiles, & situées entre 15°. & 16°. de Latitude Septentrionale: car ce sont-là les traits par où elles sont désignées dans ce Voyage, & ces traits conviennent parfaitement aux deux Iles que je viens de nommer. Celle de *Tinian* a reçu des *Espagnols* le surnom de *Buenarista*, & celle de *Saypan*, qui est à 15°. 22', de Latitude Nord n'offre pas un coup d'œil moins agréable: on peut s'en convaincre par la vue, que j'en donne ici. C'est celle du côté du Nord-Ouest de l'Ile, prise à la distance de trois lieues.

On compte ordinairement douze de ces Iles; mais il paroit par la Carte, que je joins ici de la partie Septentrionale de l'Océan *Pacifique*, que si on veut compter les Ilots & les Rochers, il s'en trouvera plus de vingt. Ces Iles ont été autrefois fort peuplées; on prétend même, qu'il n'y a pas plus de soixante ans que *Guam*, *Rota* & *Tinian*, qui en font

les trois principales, contenoient plus de cinquante mille Habitans. Depuis ce tems-là *Tinian* est totalement dépeuplé, & on n'a laissé que deux ou trois cens *Indiens* à *Rota*, pour cultiver du Ris qui sert à nourrir les Habitans de *Guam*; ensorte qu'il n'y a proprement que cette dernière Ile, qu'on puisse dire habitée. C'est-là que les *Espagnols* ont un Etablissement, un Gouverneur & une Garnison, & que le Galion de *Manille* touche à son retour d'*Acapulco*. Les *Espagnols* disent que cette Ile a trente lieues de tour, & qu'elle est peuplée de quatre mille ames, dont le quart habite la Ville de *St. Ignatio de Agand*, Capitale de l'Ile, & résidence du Gouverneur. Les Maisons en sont, dit-on, considérables pour un lieu aussi reculé & d'aussi peu de commerce, elles sont bâties de pierres & de bonne charpente. Ce poste qui n'est important que par le passage du Galion & les rafraichissemens qu'il lui fournit, est défendu par deux Forts, situés sur le rivage de la Mer; l'un s'appelle le Château de *St. Angelo*, & défend la Rade où le Galion mouille, autant que ses forces le permettent, telles qu'on peut les estimer par l'état de son Artillerie, qui consiste en cinq pièces de huit livres de balles. L'autre, nommé *St. Louis*, est à quatre lieues au N. E. du prémier, & destiné à défendre une Rade où mouille un petit Bâtiment de *Manille*, qui vient à cette Ile, tous les deux ans une fois. Ce dernier Fort est garni d'Artillerie, précisément comme l'autre: & outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, sur une éminence voisine de la Mer. La Garnison *Espagnole* consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune; & ce sont-là toutes les Troupes, sur quoi le Gouverneur peut compter: car pour les *Indiens*, il s'y fie si peu, qu'il a pris le parti de ne leur souffrir ni Armes à feu, ni Lances.

Les autres Iles, quoiqu'inhabitées, sont fertiles en plusieurs sortes de vivres excellens; mais sans Ports, ni bonnes Rades. J'ai déja parlé de celle de *Tinian*; la Rade de *Guam* n'est pas beaucoup meilleure; il arrive souvent que le Galion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chasse sur ses ancres, est jetté en Mer, & contraint d'abandonner sa Chaloupe. On ne cesse de la part du Conseil de *Manille* d'exhorter le Gouverneur de *Guam*, à employer toute son industrie pour découvrir un Port sûr dans ces Quartiers. Je ne sais jusqu'où va cette industrie, & quels soins on s'est donnés pour cet effet; mais il est certain que jusqu'à présent, on ne connoit pas un seul bon Port, dans aucune des Iles, qu'on trouve en assez grand nombre, entre le *Méxique* & les *Philippines*; quoique

que dans tout autre Quartier du Monde, rien ne soit si commun que de trouver de fort petites Iles, fournies de Ports excellens.

On voit que le nombre des *Espagnols*, habitués à *Guam*, est fort petit, en comparaison de celui des *Indiens*, & qu'autrefois c'étoit encore tout autre chose. Ces *Indiens* sont des Gens bienfaits, résolus, & à en juger par quelques-uns de leurs usages, très ingénieux. Leurs *Pros*, qui sont les seuls Vaisseaux dont ils se servent, depuis des siècles, sont d'une invention, qui feroit honneur aux Nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces *Pros*, pour la navigation de ces Iles, qui gisent toutes à peu près sous le même Méridien, entre les limites des vents alisés, & où par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres sur-tout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vue; outre cela la structure en est si simple, & ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière, d'autant plus que ceux qui en ont déja parlé, n'en ont pas donné une idée assez éxacte. C'est à quoi je vais tâcher de suppléer, tant pour contenter la curiosité des Lecteurs, que dans l'espérance que ceux, qui sont employés à la construction de nos Vaisseaux, & nos Marins, en pourront tirer quelque utilité. Au reste je suis en état de remplir cette tâche: j'ai dit ci-devant qu'un de ces Bâtimens nous tomba entre les mains, à notre arrivée à *Tinian*: Mr. *Brett* le débâtit, afin d'en examiner & mesurer toutes les pièces; ainsi on peut regarder la description, que j'en vais donner, comme très éxacte.

Ces Bâtimens sont nommés *Pros*, à quoi on ajoute souvent l'épithète de volant, pour marquer l'extrême vitesse de leur cours. Les *Espagnols* en racontent des choses incroyables, pour quiconque n'a jamais vu voguer ces Vaisseaux; mais ils ne sont pas seuls témoins de faits extraordinaires à cet égard: ceux qui voudront en avoir quelques-uns bien avérés, peuvent s'en informer à *Portsmouth*, où l'on fit il y a quelques années des expériences, sur la vitesse de ces Bâtimens, avec un *Pros* assez imparfait qu'on y avoit construit dans ce Port. Ce que je puis dire, c'est que suivant l'estime de nos Gens, qui les ont observés à *Tinian*, tandis qu'ils voguoient, avec un vent alisé frais, ils faisoient vingt milles en une heure: cela n'approche pas de ce que les *Espagnols* en racontent, mais c'est cependant une très grande vitesse.

La construction de ces *Pros* est toute différente de ce qui se pratique dans

tout le reſte du Monde, en fait de Bâtimens de Mer: tous les autres Vaiſſeaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés ſemblables; les *Pros*, au contraire, ont la Proue ſemblable à la Poupe, & les deux côtés différens: celui qui doit toujours être au Lof, eſt plat; & celui qui doit être ſous le vent, eſt courbe, comme dans tous les autres Vaiſſeaux. Cette figure & le peu de largeur de ces Bâtimens les rendroit fort ſujets à ſombrer ſous voiles, ſans une façon fort extraordinaire qu'on y ajoute; c'eſt une eſpèce de Cadre, ajuſtée au côté qui eſt ſous le vent, & qui ſoutient une poutre creuſée, & taillée en forme de petit Canot. Le poids de ce Cadre ſert à tenir le *Pros* en équilibre, & le petit Canot qui eſt au bout, & qui plonge dans l'eau, ſoutient le *Pros*, & l'empêche de ſombrer ſous voiles. Le corps du *Pros*, au moins de celui que nous avons examiné, eſt compoſé de deux pièces, qui s'ajuſtent ſuivant la longueur, & qui ſont couſues enſemble, avec de l'écorce d'arbres, car il n'entre aucun fer dans cette conſtruction. Le *Pros* a deux pouces dépaiſſeur vers le fond; ce qui va en diminuant juſqu'aux bords, qui ne ſont épais que d'un pouce. Les dimenſions de chaque partie ſe concevront aiſément, à l'aide de la Planche ci-jointe, où tout eſt éxactement rapporté à la même Echelle: je vais en donner les renvois auſſi diſtinctement qu'il me ſera poſſible.

La Figure I. repréſente le *Pros* ſous voile, vu du côté du Lof.

La Figure 2. le repréſente, vu par Proue, le Cadre & le petit Canot qu'il ſoutient à ſon extrémité, eſt du côté qui eſt ſous le vent.

La Figure 3. eſt le Plan de tout le Bâtiment: (*A. B.*) eſt le côté du *Pros* qui eſt au Lof; (*C D*) le côté qui eſt ſous le vent; (*E F G H*) le Cadre qui s'étend du même côté; (*K L.*) le petit Canot au bout de ce Cadre; (*M N P Q*) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, deſtinés à affermir le Cadre; (*R S*) une Planche mince, placée au côté du *Pros* qui eſt ſous le vent, pour l'empêcher de puiſer par le haut; c'eſt-là que s'aſſeoit l'*Indien*, qui vuide l'eau du fond du *Pros*, & cette Planche ſert auſſi à y placer des Marchandiſes; (*I*) eſt l'endroit de la pièce du milieu du Cadre, où le Mât eſt fixé: ce Mât eſt affermi, (*Figure 2.*) par l'Etançon (*C D*), par le Hauban (*E F*), & par deux Etais, dont on en voit un, (*Fig.* I.) (*C D*), l'autre eſt caché par la Voile. La Voile (*E F G*) (*Fig.* I.) eſt faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue intérieure & le Cadre ſont de Bambous: le Talon de la Vergue eſt toujours logé dans un des Creux (*T*) ou (*V*) (*Fig.* 3.) ſuivant

TIMENT LEGER des Isles des LARRONS.

Fig. 1.

Fig. 3.

EGENDE BOOT, *genomen in de Ladrones Eilanden.*

vant la Bordée que court ce *Pros*. Lorſqu'on veut changer de Bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors en lâchant l'Ecoute, on dreſſe la Vergue, & faiſant courir le Talon, le long du côté du Lof, on le fixe dans le Creux oppoſé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Ecoute (*M*), & en halant l'Ecoute (*N*) (*Fig.* 1.) prend une ſituation oppoſée à celle où elle étoit auparavant; ainſi ce qui étoit la Poupe du *Pros* en devient la Proue, & on a changé de Bordée. Quand il eſt néceſſaire de prendre des Ris, ou de ferler la Voile, cela ſe fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un *Pros* eſt ordinairement monté de ſix ou ſept *Indiens*; l'un à la Proue & l'autre à la Poupe: ces deux gouvernent chacun à ſon tour, par le moyen d'une Pagaye, dont ſe ſert celui qui eſt à la Poupe, ſuivant la Bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vuider l'eau qui peut entrer par hazard dans le Vaiſſeau, & à maneuvrer la Voile. On voit par cette deſcription, que ces *Pros* ſont d'une commodité admirable, pour voyager entre ces Iles qui ſont toutes ſituées Nord & Sud, & entre les limites des vents aliſés d'Eſt. Ces Bâtimens vont mieux qu'aucun autre à la Voile avec un vent de côté, & ont la commodité d'aller & venir, en changeant ſeulement leur voile, & ſans jamais virer de bord. Ils ont auſſi l'avantage d'aller avec une viteſſe bien plus grande, qu'un Vaiſſeau qui a le vent en Poupe, & ſouvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette propoſition puiſſe paroître, elle n'en eſt pas moins vraie, & nous la voyons tous les jours vérifiée par une expérience commune & qu'on peut faire ſans aller en Mer: il ne faut que faire attention aux *Moulins* à vent, dont les ailes ſe meuvent quelquefois plus vite que le vent: & c'eſt-là un avantage que les Moulins ordinaires auront toujours ſur tous ceux dont le mouvement ſeroit horizontal. Car les ailes d'un Moulin horizontal ſe dérobent à la viteſſe du vent, à meſure qu'elles tournent plus vite: au-lieu que les Moulins ordinaires, ſe mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit ſur leurs ailes dans leur plus violent mouvement, tout comme ſi elles étoient en repos.

En voila aſſez ſur la conſtruction & ſur les uſages de ces Bâtimens extraordinaires: il eſt vrai que l'on trouve dans pluſieurs endroits des *Indes Orientales*, des Vaiſſeaux qui ont quelque reſſemblance avec ceux-ci; mais aucun ne leur eſt comparable, tant en ſimplicité dans leur ſtructure, qu'en viteſſe dans leurs mouvemens. Il paroît qu'on pourroit inférer de-là, que les *Pros* ſont les Originaux de tous ces autres Bâtimens; qu'ils

ſont

font la production de quelque génie distingué de ces Iles, dont les Peuples voisins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les Habitans des Iles des *Larrons* n'ayent pas de communication directe avec les Peuples voisins, il y a cependant au S. & S. O. de ces Iles, un grand nombre d'autres Iles, qu'on croit s'étendre jusques vers les Côtes de la *Nouvelle Guinée*. Ces Iles sont si peu éloignées de celles des *Larrons*, que des Pirogues en ont été quelquefois jettées par le mauvais tems, à l'Ile de *Guam*, & il y a quelques années que les *Espagnols* envoyèrent une Barque, pour en faire la découverte. Ils y laissèrent même deux Missionaires Jésuites, qui dans la suite ont été massacrés par les Habitans. Il est fort apparent que des *Pros* des Iles des *Larrons*, auront de même été jettés vers quelques-unes de ces Iles nouvelles. Il semble que la même rangée d'Iles s'étend vers le S. E. aussi bien que vers le S. O. & même à une très grande distance; car *Schouten*, qui traversa la partie Méridionale de l'Océan *Pacifique*, en 1615, rencontra une grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au S. E. des Iles des *Larrons*. S'il est permis de conjecturer que cette Pirogue double fut une imitation des *Pros*, il faudra supposer dans tout cet intervalle, une rangée d'Iles, assez voisines l'une de l'autre, pour donner lieu à quelque communication, ne fut-ce qu'accidentelle: & ce qui confirme cette idée, c'est que tous ceux qui ont fait la Traversée d'*Amérique* aux *Indes Orientales*, sous quelque Latitude Méridionale que ce soit, ont trouvé plusieurs petites Iles, parsemées dans ce vaste Océan.

D'un autre côté, la Carte *Espagnole*, qu'on trouvera à la fin de cet Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Iles, se continue aussi vers le Nord, depuis celles des *Larrons*, jusqu'au *Japon*; desorte que les Iles des *Larrons* ne sont qu'une très petite partie d'une longue chaine d'Iles, qui s'étendent jusqu'au *Japon*, & delà peut-être jusqu'aux Terres Australes inconnues. Mais il est tems de reprendre le récit de nos avantures.

CHA.

CHAPITRE VI.

Route de Tinian *à* Macao.

J'Ai dit ci-devant, que le soir du 21 d'*Octobre*, nous primes congé de l'Ile de *Tinian*, & que nous fimes route vers le Port de *Macao*, sur les Côtes de la *Chine*. La Mousson de l'Est paroissoit bien fixée; & nous avions un vent frais & constant, qui nous souffloit en Poupe, de sorte que nous faisions quarante à cinquante lieues par jour. Mais la Mer étoit fort mâle & nous prenoit en Poupe, ce qui travailloit extrêmement notre Vaisseau: notre Funin, qui étoit presque tout pourri, en souffrit beaucoup; & notre voie d'eau s'en augmenta. Par bonheur pour nous, nos Gens étoient en parfaite santé: tout le monde travailloit avec ardeur, & la fatigue de la pompe jointe aux autres travaux de la maneuvre, ne causoit ni plaintes, ni impatience.

Il ne nous restoit de toutes nos ancres, que notre grande ancre seule, excepté celles de nos Prises, qui étoient à fond de calle, & trop légères, pour que nous pussions nous y fier; nous n'étions pas sans inquiétude sur la manière dont nous pourrions nous tirer d'affaire, quand nous viendrions sur les Côtes de la *Chine*. Ces Côtes nous étoient inconnues, aucun de nous ne les ayant fréquentées, & il étoit indubitable que nous serions obligés d'y mouiller plusieurs fois. Notre grande ancre étoit trop pesante pour ce service journalier, ainsi on résolut de prendre les deux plus grandes ancres de nos Prises, de les joindre au même Jas, & d'attacher entre leurs deux verges, deux pièces de Canon de quatre livres de balle: c'est ce qui fut exécuté, dans la vue de nous en servir comme de seconde ancre. Nous en fimes de même de notre ancre de toue avec une troisième ancre de nos Prises, & nous la destinames à nous servir d'ancre d'affourche: desorte qu'outre la grande ancre nous nous en trouvames deux autres sur les Bossoirs, l'une de 3900 ℔, & l'autre de 2900 ℔.

Le 3 de *Novembre*, à trois heures après-midi, nous vimes une Ile, que nous crumes d'abord être celle de *Botel Tobago Xima*; mais en l'approchant de plus près elle nous parut beaucoup plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après nous en découvrimes une seconde, cinq ou six milles plus à l'Ouest. Comme toutes les Cartes & les

Journaux de Marine, que nous avions, ne faisoient mention d'aucune autre Ile, à l'Est de *Formosa*, que de *Botel Tobago Xima*, & que nous n'avions pu prendre la hauteur à midi, nous craignimes que quelque Courant extraordinaire ne nous eût poussés dans le voisinage des Iles de *Basbée*; & par précaution, nous amenames nos voiles dès-que la nuit vint, & restames en cet état jusqu'au lendemain matin. Le tems qui étoit couvert & embrumé, nous tint encore en incertitude jusqu'à neuf heures, que le jour s'éclaircit, & nous fit revoir les deux mêmes Iles. Nous portames alors à l'Ouest, & à onze heures nous découvrimes la Pointe Méridionale de l'Ile de *Formosa*. Cette vue nous prouva que la seconde Ile que nous avions trouvée, étoit *Botel Tobago Xima*, & la prémière une petite Ile, ou un Rocher situé à cinq ou six milles de cette Ile, dont les Cartes ni les Journaux ne font point de mention.

Dès-que nous eumes la vue de l'Ile de *Formosa*, nous portames à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la pointe; & nous eumes l'œil au guet pour découvrir les Rochers de *Vele Rete*, que nous n'apperçumes qu'à deux heures après-midi. Nous les avions alors à l'O. N. O. à trois milles de distance; & la Pointe Méridionale de *Formosa* nous restoit au même instant au N. demi-quart à l'Ouest, à cinq lieues. Pour éviter ces Rochers, nous portames d'abord au S. vers l'Ouest, & nous les laissames entre nous & la Terre. Ce n'étoit pas sans raison, que nous avions apporté tant d'attention à ces Rochers; car quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, aussi gros que le corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans de tous côtés, & il y a un Bas-fond qui s'étend depuis ces Rochers, jusqu'à un mille & demi, vers le Sud; ensorte qu'ils peuvent passer pour très dangereux. Le cours de *Botel Tobago Xima* à ces Rochers est S. O. vers l'Ouest, & la distance douze à treize lieues. La Pointe Méridionale de *Formosa*, est à 21^d. 50'. de Latitude Septentrionale, & à 23^d. 50'. de Longitude à l'Ouest de *Tinian*, suivant nos meilleures estimes; quoique quelques-uns de nous la missent un degré de plus à l'Ouest.

Tandis que nous dépassions ces Rochers, on cria au feu à l'avant du Vaisseau: l'alarme fut fort vive, & tout l'Equipage y courut en telle confusion, que les Officiers eurent bien de la peine à appaiser le tumulte. Dès-qu'ils eurent rétabli l'ordre, & calmé les esprits, on s'apperçut bientôt que le feu venoit du foier de la Cuisine, & en démolissant le mur de briques, il fut d'abord éteint: car le mal ne venoit que de ce que ces briques trop échauffées communiquoient le feu à la boiserie voisine.

Le

Le soir nous fumes surpris par la vue d'un spectacle, que nous primes d'abord pour l'effet de quelques Brisans, mais qui mieux examiné, se trouva une espèce d'illumination, causée par des feux allumés sur l'Ile de *Formosa*. Nous nous figurames que c'étoient des signaux, que les Habitans faisoient pour nous engager à toucher dans cet endroit, mais c'est ce qui ne convenoit pas à nos desseins, & nous étions fort pressés de relâcher à *Macao*. De *Formosa*, nous portames à l'O. N. O. & quelquefois plus au Nord, dans la vue de gagner les Côtes de la *Chine*, à l'Est de *Pédro Blanco*; car le Rocher qui porte ce nom sert d'un très bon guide aux Vaisseaux destinés pour *Macao*. Nous continuames ce cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle nous amenames souvent, pour jetter la sonde: mais ce ne fut que le 5 de *Novembre*, à neuf heures du matin, que nous trouvames fond, à quarante-deux brasses, fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles delà, vers l'O. N. O. nous eumes trente-cinq brasses, même fond; ensuite les profondeurs furent en diminuant; de trente-cinq brasses, jusqu'à vingt-cinq: mais peu après, à notre grande surprise, elles ressautèrent subitement à trente brasses. Nous ne savions que penser de ce changement, car toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières, au Nord de *Pédro Blanco*; & l'incertitude où cela nous jetta nous tint fort alertes, & nous fit virer au N. N. O. Après avoir couru trente-cinq milles, dans cette direction, les sondes recommencèrent à diminuer régulierement, jusqu'à vingt & deux brasses, que nous eumes enfin, vers minuit, la vue des Côtes de la *Chine*, qui étoient au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. D'abord nous amenames, & restames le Cap au largue, pour attendre le jour. Avant le lever du Soleil, nous fumes fort surpris de nous voir au milieu d'un nombre incroyable de Bateaux de Pecheurs, qui couvroient toute la Mer, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Je crois, sans hyperbole, qu'il y en avoit plus de six mille; chacun portant trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet essain de Pecheurs n'est pas particulier à cet endroit; nous avons trouvé le même spectacle tout le long de cette Côte, dans notre route vers *Macao*. Nous ne doutames pas un moment, que nous ne trouvassions dans tout ce nombre de Pecheurs, un Pilote qui voulût nous guider dans notre route, mais quoiqu'ils rodassent tout près de notre Vaisseau, & que nous tâchassions de les attirer par l'amorce, la plus puissante sur tout *Chinois*, de quelque rang & condition qu'il *soit*, je veux dire par un bon nombre de Piastres, que nous leur faisions voir; aucun

aucun d'eux ne voulut venir à bord, ni nous donner la moindre direction. Je crois bien que la principale difficulté venoit de ce qu'ils ne comprenoient pas ce que nous souhaitions d'eux; nous leur repetions bien le nom de *Macao*: mais ils ne concevoient pas ce que nous voulions dire par-là; pour toute réponse, ils nous présentoient du Poisson, & j'ai su depuis, que ce mot, ou quelque chose d'approchant, veut dire du Poisson en *Chinois*. Ce qui nous surprenoit le plus, étoit le peu de curiosité de ce grand nombre d'hommes; aucun ne paroissoit nous honorer de la moindre attention. Jamais Vaisseau, tel que le nôtre, n'avoit paru dans ces Mers; peut-être que de tous ces Pecheurs, il n'y en avoit pas un qui eût jamais vu un Vaisseau *Européen*, rien n'étoit plus naturel à croire que des objets si nouveaux auroient attiré leurs regards: mais quoique plusieurs de ces Bateaux vinssent tout contre notre Vaisseau, aucun de ceux qui les montoient ne parut se détourner un moment de son travail pour nous regarder. Cette insensibilité, sur-tout dans des Gens de Mer, sur des choses, qui tiennent à leur profession, est presque incroyable; mais les *Chinois* nous ont donné plus d'un exemple analogue à celui-là. Je ne sais si cette disposition d'ame est chez eux un effet de tempérament, ou d'éducation, mais quelle qu'en soit la cause, elle me paroit la marque d'un caractère assez bas & assez méprisable, & ne s'accorde guère avec les éloges que tant d'Auteurs donnent au génie de cette Nation, & que j'ai lieu de croire fort outrés.

Ne pouvant donc tirer aucune lumière de ces Pecheurs, nous fumes obligés de nous conduire nous-mêmes, sur le peu de connoissances que nous avions de ces Côtes. De la Latitude où nous étions, qui étoit de 22.° 42′, & de la profondeur de l'eau, de dix-sept à dix-huit brasses, nous conclumes que nous étions encore à l'Est de *Pédro Blanco*; & portames à l'Ouest. J'avertirai ceux qui se trouveront à l'avenir sur cette Côte, avec aussi peu de lumières & de secours que nous, qu'outre la Latitude de *Pédro Blanco*, qui est de 22.° 18′, & la profondeur de l'eau, qui est presque par-tout à l'Ouest de ce Rocher, de vingt brasses, il y a une autre remarque à faire qui peut aider à s'assurer du lieu, où l'on est; c'est la nature du fond. Jusqu'à ce que nous vinmes à trente milles de *Pédro Blanco*, nous trouvames par-tout fond de sable; mais près de ce Rocher, nous eumes un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'Ile de *Macao*, seulement tout près & à la vue de *Pédro Blanco*, le fond fut dans un petit espace, de vase verdâtre mêlée de sable.

Ce

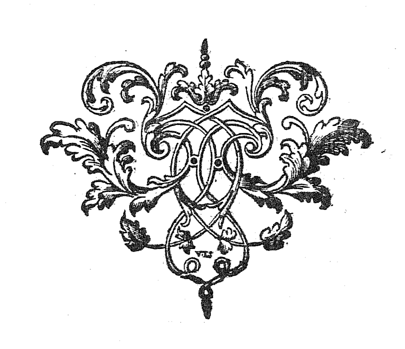
Ce fut donc, comme je viens de le dire, le 5 de *Novembre*, que nous vimes pour la prémière fois la Côte de la *Chine*: le lendemain à deux heures après-midi, comme nous portions à l'Oueſt, à deux lieues de Terre, toujours au milieu d'une quantité de Bateaux de Pecheurs, qui ne finiſſoient pas, nous remarquames que dans une eſpèce de Chaloupe, qui étoit à l'avant de notre Vaiſſeau, on déployoit un Pavillon rouge, & qu'on y ſonnoit du Cornet. Nous crumes que c'étoit un ſignal qui nous étoit donné, ou pour nous avertir de quelque Bas-fond, ou pour nous annoncer qu'on vouloit nous fournir un Pilote: dans cette perſuaſion, nous envoyames notre Canot vers cette Chaloupe, pour apprendre ce qu'on avoit à nous dire; mais nous reconnumes bientôt que nous nous étions trompés, & que cette Chaloupe étoit le Vaiſſeau Amiral de toute la Peche. Le ſignal qu'elle avoit donné, étoit celui de la retraite, & on y obéit exactement. Pour nous, nous continuames notre cours, & peu après nous dépaſſames deux petits Rochers, qui étoient à quatre ou cinq milles de la Côte: enſuite la nuit vint, ſans que nous euſſions pu découvrir *Pédro Blanco*. Nous amenames nos voiles juſqu'au lendemain matin, que nous eumes le plaiſir de voir ce Rocher: il eſt petit, eu égard à la circonférence, mais aſſez élevé, ayant à peu près la figure & la couleur d'un Pain de Sucre, & eſt éloigné de la Côte de ſept ou huit milles. Nous le laiſſames entre la Terre & nous, & en paſſames à un mille & demi, continuant toujours notre cours vers l'Oueſt. Le 7 nous vimes une chaine d'Iles, qui s'étend Eſt & Oueſt; nous apprimes depuis qu'elles s'appellent les Iles de *Lema*: elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, tant grandes que petites, toutes pleines de rochers, & ſtériles. Entre cette chaine & le Continent, il y a encore un grand nombre d'Iles. Je donne ici une vue de ces Iles de *Lema* & une vue du grand *Ladrone*, dont je parlerai-ci après; il eſt repréſenté, tel qu'il paroit, lorſque (*R*) la plus Occidentale des Iles de *Lema*, reſte à l'O. N. O. à un mille & demi de diſtance. Nous rangeames ces Iles, à quatre milles, à Stribord, & nous eumes en cet endroit, vingt-quatre braſſes d'eau. Nous étions encore environnés de Bateaux de Pecheurs, & envoyames derechef notre Canot vers eux pour tâcher d'avoir un Pilote, mais inutilement: cependant un de ces Gens nous fit entendre par ſignes que nous devions tourner autour de l'Ile de *Lema*, la plus Occidentale. Nous ſuivimes ſon avis, & le ſoir nous jettames l'ancre, à dix-huit braſſes de profondeur; en cet endroit le Rocher, marqué (*R*) dans le Deſſein dont je viens de parler,

nous restoit à cinq milles, S. S. E. & le grand *Ladrone*, à deux lieues, O. vers le Sud. Ce Rocher (*R*) est une très bonne marque de reconnoissance, pour ceux qui viennent de l'Est: il est à 21°. 52', de Latitude Nord, & est au Sud 64°. vers l'Ouest, de *Pedro Blanco* à vingt & une lieues de distance. Il faut le laisser à Stribord, & l'on peut en approcher jusqu'à un demi-mille, où l'on trouve dix-huit brasses d'eau, & alors il faut porter au N. vers l'Ouest, demi-quart à l'Ouest pour embouquer le Canal, entre les Iles de *Caboucc* & de *Bambou*, qui sont au Nord du grand *Ladrone*.

Nous passames toute la nuit à l'ancre, & le 9 à quatre heures du matin, nous envoyames le Canot, pour sonder le Canal, que nous voulions embouquer; mais avant le retour du Canot, un Pilote *Chinois* vint à bord, & nous dit en mauvais *Portugais*, qu'il nous conduiroit à *Macao*, pour trente Piastres. On les lui compta sur le champ, & nous levames l'ancre & fimes voiles. Peu après, il nous vint plusieurs autres Pilotes, qui, pour se recommander, produisoient les Certificats de plusieurs Capitaines, dont ils avoient conduit les Vaisseaux au Port; mais nous gardames le prémier qui s'étoit offert. Nous apprimes que nous n'étions pas loin de *Macao*, & qu'il se trouvoit alors dans la Rivière de *Canton*, vers l'embouchure de laquelle *Macao* est situé, onze Vaisseaux *Européens*, dont quatre étoient *Anglois*. Notre Pilote nous conduisit entre les Iles de *Bambou* & de *Cabouce*; mais le vent, venant de la Bande du Nord, & les Marées portant souvent très fort contre nous, nous fumes obligés de mouiller plusieurs fois, & nous ne nous trouvames au de-là de ces deux Iles, que le 12 de *Novembre*, à deux heures du matin. En ce passage, nous eumes douze à quatorze brasses d'eau. Nous continuames ensuite à porter au N., vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Iles, où nous trouvames à peu près les mêmes sondes, jusqu'au soir, que nous eumes dix-sept brasses. Là, le vent venant à tomber, nous jettames l'ancre, à une médiocre distance de l'Ile de *Lantoun*, qui est la plus grande de celles qui forment une espèce de chaine. A sept heures du matin, nous levames l'ancre, & portant à l'O. S. O. & S. O. vers l'Ouest, nous vinmes à dix heures du matin, mouiller dans la Rade de *Macao*, sur cinq brasses d'eau; la Ville nous demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance; la Pointe de *Lantoun*, à l'Est, vers le Nord; & le Grand *Ladrone*, au Sud, vers l'Est, l'un & l'autre de ces deux endroits, à environ cinq lieues. C'est ainsi, qu'après un pénible voyage de plus

de

de deux ans, nous nous vimes pour la prémière fois, en Port ami, dans un Païs civilisé, où toutes les commodités de la vie se trouvent en abondance, où nous pouvions avoir tous les secours nécessaires à un Vaisseau aussi délabré, que l'étoit le nôtre; où nous espérions de recevoir des Lettres de nos Parens & de nos Amis; où nos Compatriotes, nouvellement arrivés d'*Angleterre*, pouvoient répondre à une infinité de questions, que nous avions toutes prêtes à leur faire, tant sur ce qui regardoit les affaires publiques, que sur ce qui nous intéressoit en particulier. Pour connoître le prix de tous ces avantages réunis, il faut en avoir été privé aussi longtems que nous avions eu le malheur de l'être.



CHAPITRE VII.

Ce qui nous arriva à Macao.

MAcao est une Ville *Portugaise*, située dans une Ile à l'embouchure de la Rivière de *Canton*. C'étoit autrefois une Ville très riche, très peuplée, & capable de se défendre contre les Gouverneurs des Provinces de la *Chine*, de son voisinage; mais à présent, elle est bien déchue de son ancienne puissance. Quoique habitée par des *Portugais*, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de *Portugal* nomme, elle est à la discrétion des *Chinois*, qui peuvent l'affamer & s'en rendre maîtres, quand il leur plaira. C'est ce qui oblige le Gouverneur *Portugais* à user de grande circonspection, & à éviter soigneusement tout ce qui pourroit choquer le moins du monde, les *Chinois*. La Rivière de *Canton* est le seul Port de la *Chine*, fréquenté par les *Européens*, & c'est un lieu de relâche, à plusieurs égards, plus commode que *Macao*: mais les usages de la *Chine* à l'égard des Etrangers ne sont établis que pour des Vaisseaux marchands, & le Commandeur craignoit de jetter notre Compagnie des *Indes* dans quelque embaras, à l'égard de la Régence de *Canton*, s'il prétendoit en être traité sur un autre pié, que les Maîtres de Navire de cette Compagnie. C'est ce qui le fit résoudre à relâcher à *Macao*, avant que de se hazarder à aller à *Canton*. Sans la considération que je viens d'indiquer, il n'avoit rien qui fût capable de lui causer la moindre crainte: car il est certain qu'il pouvoit entrer dans la Rivière de *Canton*, y séjourner tant qu'il voudroit, & en partir lorsqu'il lui plairoit, quand toutes les forces de l'Empire *Chinois* auroient été employées pour s'opposer à lui.

Le Commandeur, par un effet de sa prudence ordinaire, envoya dès qu'il eut mouillé, un Officier au Gouverneur *Portugais*, pour faire les complimens à S. E. & la prier en même tems de lui donner ses avis, sur la manière dont il devoit se conduire, pour ne pas choquer les *Chinois*, qui avoient à leur discrétion, quatre Vaisseaux de notre Compagnie. La difficulté, qui embarassoit le plus le Commandeur, étoit les Droits que payent tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière de *Canton*; impôt qui se règle sur la capacité du Navire. Les Vaisseaux de guerre sont exemts de toutes charges semblables en tout Païs, & Mr. *Anson* se faisoit

foit un point d'honneur de ne pas s'y foumettre à la *Chine*. Pour fortir de cet embaras, il ne pouvoit mieux s'adreffer qu'au Gouverneur *Portugais*, qui connoiffoit le Païs, & qui ne pouvoit ignorer le privilège des Vaiffeaux de guerre. Notre Chaloupe revint le foir avec deux Officiers, que le Gouverneur envoyoit à Mr. *Anfon*, & qui lui dirent de fa part, que fon avis étoit que, fi le *Centurion* entroit dans la Rivière de *Canton*, les *Chinois* voudroient certainement lui faire payer les Droits; mais que fi le Commandeur le fouhaitoit, il lui enverroit un Pilote qui le conduiroit dans un autre Port fûr, nommé le *Typa*, propre à caréner notre Vaiffeau, & où probablement les *Chinois* ne s'aviferoient pas de demander le payement de l'impôt en queftion.

Le Commandeur goûta la propofition, & dès le lendemain matin nous levames l'ancre, & tirames vers le Port défigné, fous la conduite d'un Pilote *Portugais*. Comme nous entrions dans un paffage, formé par deux Iles à l'Eft de ce Port, la fonde diminua tout d'un coup, à trois braffes & demi: mais le Pilote nous affurant, que la profondeur ne diminueroit plus, nous continuames notre cours, jufqu'à ce que nous échouames dans la vafe, à dix-huit piés d'eau fous la Poupe. La Marée baiffoit encore, & peu après nous n'eumes plus que feize piés d'eau; mais le Vaiffeau refta droit. Nous fondames tout à l'entour de nous, & trouvames que la profondeur augmentoit vers le Nord; nous y portames notre ancre de toue, avec deux hanfières bout à bout, & au retour de la Marée, nous tirames notre Vaiffeau à flot. Une petite brife, s'élevant au même inftant, nous hiffames notre hunier de Mifaine, en lâchant la hanfière, & nous entrames dans le Port, où nous mouillames à cinq braffes d'eau. Ce Port de *Typa* eft formé par plufieurs Iles, & git à fix milles de *Macao*. Nous faluames le Château de cette Ville de onze coups de Canon, & le falut nous fut rendu en même nombre.

Le lendemain le Commandeur fut rendre vifite au Gouverneur; à fon débarquement il fut falué d'onze coups de Canon, auxquels le *Centurion* répondit par un pareil nombre. Le but de cette vifite étoit de prier le Gouverneur de nous procurer des provifions, & de nous fournir les chofes néceffaires, pour réparer notre Vaiffeau. Le Gouverneur parut difpofé à nous faire plaifir en tout, & affura le Commandeur que fous main il lui donneroit tous les fecours qui dépendoient de lui: mais il lui avoua franchement, qu'il n'ofoit nous fournir ouvertement rien de ce que nous demandions, à moins que nous n'en obtinffions auparavant l'ordre du Vi-

ceroi de *Canton*. Il ajouta, qu'il ne recevoit aucune des provisions nécessaires à sa Garnison, que par permission des Magistrats *Chinois*, & que ces Messieurs ayant bien soin qu'on ne lui en fournît qu'au jour la journée, il étoit absolument dans leur dépendance, & qu'ils pouvoient toujours l'en faire passer par où ils vouloient, en mettant un Embargo sur les Bâtimens qui lui portoient des vivres.

Sur cette déclaration Mr. *Anson* prit le parti d'aller lui-même à *Canton* pour tâcher d'obtenir la permission du Viceroi, de se pourvoir de ce dont il avoit besoin; & il loua une Chaloupe *Chinoise*, pour le transporter lui & sa Suite. Comme il étoit prêt à s'y embarquer, le *Hoppo*, ou Douanier *Chinois* de *Macao*, refusa la permission de faire partir la Chaloupe, & défendit à ceux qui devoient la naviguer de démarer. Le Commandeur tâcha d'abord d'engager le *Hoppo* à lever cette défense, & le Gouverneur employa pour cet effet, ses bons offices auprès du *Hoppo*; mais cet homme étant inflexible dans sa résolution, Mr. *Anson* lui déclara le lendemain, qu'il alloit armer ses Chaloupes, pour s'en servir à faire son voyage, & lui demanda en même tems qui il croyoit assez hardi pour l'en empêcher. Ce ton menaçant fit d'abord ce que les prières n'avoient pu faire. La Chaloupe *Chinoise* eut permission de partir, & de porter Mr. *Anson* à *Canton*. A son arrivée dans cette Ville, il consulta les Supercargos & autres Officiers des Vaisseaux *Anglois*, sur les moyens d'obtenir du Viceroi la permission d'acheter les choses dont nous avions besoin: mais l'avis qu'il en reçut, quoique donné sans doute à bonne intention, ne fut pas fort prudent, comme il parut dans la suite. Ces Officiers de Compagnie n'approchent jamais du Viceroi, & employent la médiation des principaux Marchands *Chinois*, dans toutes les affaires où ils sont obligés d'avoir recours au Gouvernement. Ils conseillèrent à Mr. *Anson* de se servir du même canal, & promirent de travailler de tout leur pouvoir à engager les Marchands *Chinois* à lui rendre service dans cette affaire; & il n'est pas à douter qu'ils ne fussent sincères en faisant cette promesse. Les Marchands *Chinois*, dès-qu'on leur en parla, entreprirent l'affaire sans difficulté, & promirent de la faire réussir; mais après un mois de délais & d'excuses, pendant lequel ils assurèrent plus d'une fois qu'ils touchoient au succès de l'affaire, ils levèrent le masque, quand ils virent qu'on les pressoit & qu'on s'arrangeoit pour faire parvenir une Lettre au Viceroi. Ils avouèrent qu'ils n'en avoient jamais ouvert la bouche, & que même ils ne pouvoient le faire, le Viceroi étant trop grand Seigneur, pour

que

que des Gens comme eux pussent l'approcher. Non contens d'avoir ainsi grossierement abusé Mr. *Anson*, ils firent tout ce qu'ils purent auprès des *Anglois*, qui étoient à *Canton*, pour les empêcher de se mêler de cette affaire, leur représentant qu'elle les brouilleroit avec le Gouvernement, & les jetteroit inutilement dans de grands embaras; & ces raisons n'eurent que trop d'ascendant sur ceux à qui elles furent alléguées.

Il est difficile de démêler le motif de cette perfidie des Marchands *Chinois*: il est vrai que l'intérêt a sur toute la Nation, un empire absolu; mais il n'est pas aisé de deviner quel intérêt faisoit agir ces Gens-ci: à moins qu'ils ne craignissent que le séjour d'un Vaisseau de guerre, dans leurs Ports, ne fît tort à leur Commerce de *Manille*, & que leur but ne fût d'obliger le Commandeur d'aller à *Batavia*. Mais cette crainte pouvoit aussi bien leur donner l'envie de nous faire expédier pour être plutôt débarassés de nous. Je croirois plutôt que cette vilenie ne vint que de la lâcheté sans pareille de cette Nation, & de la crainte excessive où les tiennent leurs Magistrats. On n'avoit jamais vu à la *Chine*, un Vaisseau de guerre tel que le *Centurion*, & l'idée seule en étoit capable d'inspirer de l'horreur à toute cette Race poltronne: les Marchands, qui savent que le Viceroi ne cherche que des prétextes pour les écorcher, craignoient peut-être qu'il ne saisît cette occasion, & ne leur fît payer bien cher l'imprudence qu'ils auroient eue de se mêler d'une affaire aussi délicate, & qui touchoit immédiatement l'Etat. Quel que fût le motif de ces Marchands, Mr. *Anson* fut convaincu qu'il n'y avoit rien à faire par leur moyen, puisqu'ils refusoient même de faire parvenir sa Lettre au Viceroi, & qu'ils lui avouoient qu'ils n'osoient se mêler de pareilles affaires. Il leur dit que son dessein étoit d'aller à *Batavia*, pour y donner le radoub à son Vaisseau, mais il ajouta qu'il lui étoit impossible d'entreprendre ce voyage, sans être pourvu des vivres nécessaires. Ces Marchands entreprirent de lui en fournir, mais d'une manière clandestine, n'osant pas le faire ouvertement, ils proposèrent donc, de charger de pain, de farines & autres provisions, les Vaisseaux *Anglois*, qui se trouvoient à *Canton*, & de les faire descendre à l'entrée du Port de *Typa*, où les Chaloupes du *Centurion* iroient recevoir d'eux ces Vivres. Après être convenus de cet arrangement, que ces *Chinois* nous firent valoir comme une grande faveur, le Commandeur repartit de *Canton* le 16 de *Décembre*, pour retourner à son Bord, paroissant bien résolu de s'en aller à *Batavia*, dès-qu'il auroit reçu les provisions nécessaires.

Ce n'étoit pourtant pas son dessein. En arrivant à son Vaisseau, il trouva que le grand Mât étoit cassé en deux endroits, & que la voie d'eau s'étoit considérablement augmentée. Il fut donc plus convaincu que jamais, qu'il lui étoit impossible de partir sans donner le radoub à son Vaisseau, quand même il seroit fourni suffisamment de Vivres; & prit une ferme résolution de caréner, avant que de quitter *Macao*, quelques difficultés qu'il pût y avoir. Il sentoit que les précautions qu'il avoit prises, pour ne pas causer d'embaras aux Officiers de notre Compagnie, lui en avoient causé à lui-même; & il ne doutoit plus, que s'il avoit d'abord conduit son Vaisseau dans la Rivière de *Canton*, & s'il s'étoit d'abord adressé immédiatement aux *Mandarins*, sans s'amuser à la médiation des Marchands, il n'eût obtenu ses demandes sans perte de tems. Il voyoit qu'il avoit déja perdu un mois, par les fausses mesures qu'on lui avoit fait prendre, & pour n'en pas perdre davantage, il résolut de s'y prendre tout autrement. Ainsi le lendemain de son retour de *Canton*, c'est-à-dire, le 17 de *Décembre*, il écrivit au Viceroi une Lettre dans laquelle il disoit, qu'il étoit Commandant en Chef d'une Escadre de Vaisseaux de guerre de Sa Majesté *Britannique*, envoyée depuis deux ans dans la Mer du *Sud*, pour croiser sur les *Espagnols*, qui étoient en guerre avec le Roi son Maître; qu'en s'en retournant en *Angleterre*, il étoit entré dans le Port de *Macao*, à cause d'une voie d'eau, que son Vaisseau avoit, & par manque de provisions, & qu'il se trouvoit hors d'état de continuer son voyage, avant que d'avoir donné le radoub à son Vaisseau, & de s'être pourvu de Vivres. Il ajoutoit, qu'il avoit été à *Canton*, pour tâcher d'être admis à l'audience de son Excellence, mais qu'étant Etranger & ignorant les usages du Païs, il n'avoit pu s'instruire des moyens propres à lui procurer cet avantage; & qu'il se trouvoit réduit à avoir recours à celui de lui écrire cette Lettre. Il finissoit en priant le Viceroi de lui permettre de prendre & d'employer les Ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & de lui faire fournir au plutôt possible, les Vivres & les provisions, dont il avoit besoin pour se mettre en état de partir durant la Mousson, qu'il lui importoit extrêmement de ne pas laisser passer.

Cette Lettre, traduite en *Chinois*, fut remise par Mr. *Anson* même dans les mains du *Hoppo* de *Macao*, en le priant de la faire parvenir en diligence au Viceroi de *Canton*. Cet Homme ne parut pas d'abord en disposition de s'en charger, & fit mille difficultés; desorte que Mr. *Anson*

le soupçonna de s'entendre avec les Marchands *Chinois*, qui avoient laissé voir une grande appréhension, que le Commandeur n'entrât en liaison directe avec le Viceroi. Mr. *Anson* reprit donc la Lettre des mains du *Hoppo*, avec quelques marques d'indignation, en lui disant qu'il alloit l'envoyer sur le champ, par un des Officiers, dans sa propre Chaloupe, avec ordre exprès de ne pas revenir sans une réponse du Viceroi. Le *Hoppo*, voyant que le Commandeur le prenoit sur un ton très sérieux, & craignant de se charger des suites de son refus, redemanda la Lettre, & promit de la faire tenir & d'en procurer réponse le plutôt qu'il se pourroit. Il parut alors que Mr. *Anson* avoit fort bien jugé des manières d'agir les plus convenables avec les *Chinois*; car dès le 19 de *Décembre*, au matin, un *Mandarin* du prémier rang, & Gouverneur de la Ville de *Janson*, accompagné de deux *Mandarins* d'une classe inférieure, & d'une nombreuse suite d'Officiers & de Domestiques, vint sur une Escadre de dix-huit demi Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, bien fournies de Musique, & chargées de monde, & fit jetter le Grapin à l'avant du *Centurion*. Le *Mandarin* envoya dire au Commandeur, qu'il avoit ordre du Viceroi de *Canton*, d'examiner l'état de notre Vaisseau; & qu'il prioit qu'on lui envoyât la Chaloupe, pour l'amener à notre Bord. La Chaloupe partit sur le champ, & on prépara tout pour la réception de cet Officier. On revêtit cent de nos meilleurs Hommes, des uniformes des Soldats de la Marine, on leur fit prendre les armes, & on les rangea sur le Tillac. A son entrée dans le Vaisseau le *Mandarin* fut reçu au bruit des Tambours & de toute la Musique guerrière que nous avions; & passant devant notre Corps de Troupes, de nouvelle création, il fut reçu sur le demi-pont, par le Commandeur qui le conduisit dans la grande Chambre. Là le *Mandarin* déclara sa commission, & dit que ses ordres portoient d'examiner la vérité des points, contenus dans la Lettre du Commandeur au Viceroi; & en particulier l'article de la voie d'eau, & que pour cet effet, il avoit amené deux Charpentiers *Chinois*. Il ajouta que, pour mettre plus d'ordre & d'exactitude dans son rapport, il avoit mis chaque article à part sur le papier, en laissant à côté une marge suffisante, pour y pouvoir écrire les éclaircissemens & les observations rélatives à chaque point.

Ce *Mandarin* paroissoit un homme de sens, & d'un caractère ouvert & généreux, qu'on ne trouve pas ordinairement dans les *Chinois*. Après les informations prises & l'examen fait, sur-tout à l'égard de la voie

d'eau, les Charpentiers *Chinois* la trouvèrent aussi dangereuse, qu'on l'avoit représentée, d'où ils conclurent qu'il étoit impossible que le *Centurion* se mît en mer, avant que d'être radoubé, & le *Mandarin* témoigna qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce qui étoit contenu dans la Lettre du Commandeur. Comme cet Officier *Chinois* étoit l'homme le plus intelligent de tous ceux de sa Nation, que nous ayions connu, il se montra aussi plus curieux que les autres, & examina toutes les parties de notre Vaisseau, avec une très grande attention. Il parut surpris sur-tout de la grandeur des pièces de notre Batterie d'embas, & de la grosseur & du poids des Boulets. Le Commandeur saisit cette occasion, pour insinuer au *Chinois* qu'il feroit sagement de lui faire fournir promptement tout ce dont il avoit besoin. Il dit au *Mandarin*, qu'outre les demandes qu'il avoit faites, il avoit encore des plaintes à faire en particulier, de la conduite des Douaniers de *Macao*: qu'à son arrivée des Bateaux *Chinois* lui avoient fourni des rafraichissemens dont il avoit un besoin journalier, & qu'il avoit fait payer au contentement des Vendeurs; mais que ceux de la Douane de *Macao* avoient d'abord défendu ce commerce, par où il s'étoit trouvé privé d'un secours dont ses Gens avoient un besoin pressant, pour le rétablissement de leur santé, après un voyage si long & si pénible. Il ajouta que les *Mandarins* étoient eux-mêmes témoins de la nécessité où il se trouvoit réduit, & de la force de son Vaisseau: qu'ils ne devoient pas croire que ce fût par sentiment de sa foiblesse, qu'il demandoit une permission du Gouvernement, pour se fournir de ce qui lui étoit nécessaire; qu'il les croyoit bien convaincus que le *Centurion* seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens, qui se trouvoient dans la Rivière de *Canton*, ou dans tel autre Port de la *Chine*, sans avoir rien à craindre de toutes leurs Forces. Il convint qu'un pareil procédé ne feroit pas convenable entre Nations amies, mais il fit remarquer aussi qu'il ne convenoit guère de laisser périr de misère ses amis dans ses Ports, sur-tout quand ces amis ne demandoient pas mieux que de payer ce qu'on leur livreroit. Il représenta que lui & ses Gens s'étoient conduits avec toute la modestie & la discrétion possibles, mais que la faim pourroit devenir si pressante pour eux qu'elle mettroit fin à tous leurs égards; qu'on savoit en tout Païs, que la nécessité ne reconnoit pas de loix; & qu'enfin ses Gens se lasseroient de jeûner au milieu de l'abondance, que leurs yeux voyoient de tous côtés. Il finit par dire d'un air moins sérieux, qu'en cas que la faim forçât ses Gens à devenir Canniba-

les,

les, on ne pouvoit douter qu'ils ne préféraſſent la chair de *Chinois*, gros & gras & bien nourris, à celle de leurs Camarades exténués. Le premier *Mandarin* convint de la juſteſſe de tous ces raiſonnemens, & il répondit à Mr. *Anſon*, qu'il alloit partir dès ce ſoir pour *Canton*; qu'à ſon arrivée on tiendroit un Conſeil, dont il étoit membre, & que la Commiſſion, dont on l'avoit chargé, l'obligeoit à ſe regarder comme l'Avocat du Commandeur; que, comme il voyoit de ſes yeux nos beſoins preſſans, il ne doutoit pas que ſur ſes repréſentations, le Conſeil ne nous accordât ſur le champ nos demandes. A l'égard des plaintes que Mr. *Anſon* avoit faites, de la conduite des Douaniers de *Macao*, le *Mandarin* y mit ordre d'abord de ſon autorité particulière: il demanda une liſte de la quantité de proviſions, dont nous avions beſoin journellement; écrivit au bas la permiſſion néceſſaire, & commit un homme de ſa Suite avec ordre de nous faire fournir tous les matins le contenu de cette liſte: & cela fut dans la ſuite ponctuellement exécuté.

Après cela, le Commandeur invita à diner le grand *Mandarin* & ſes deux Aſſeſſeurs, en leur diſant, que s'il ne leur faiſoit pas auſſi bonne chère qu'il le voudroit, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes & à la ſobriété forcée, où ils nous avoient réduits. Un des Plats qu'on ſervit, c'étoit du Bœuf, dont les *Chinois* ne mangent point, répugnance que Mr. *Anſon* ignoroit, & qui vient ſans doute des ſuperſtitions *Indiennes*; qui ſe ſont introduites dans la *Chine*, depuis bien des ſiècles. Il ne faut pourtant pas croire que nos trois *Mandarins* jeunèrent à ce repas, puiſqu'ils vinrent à bout du blanc de quatre groſſes Volailles qu'on y ſervit. Mais ils étoient très embaraſſés de leurs Couteaux & de leurs Fourchettes, dont ils eſſayèrent envain de faire uſage d'un air fort gauche: il fallut y renoncer, & quelqu'un de leur ſuite leur coupa leurs viandes en petits morceaux à leur manière. A la vérité, ils ſe montrèrent beaucoup moins novices dans l'art de boire, que dans celui de manger à l'*Européenne*. Le Commandeur, ſous prétexte d'incommodité, s'excuſa de leur faire à cet égard les honneurs de ſa Table; mais le *Mandarin* remarqua un de nos jeunes Officiers à teint frais & vif; il lui frappa ſur l'épaule, & lui dit, par le moyen de l'Interprête, qu'il ne pouvoit alléguer les mêmes excuſes que le Commandeur, & qu'il l'invitoit à lui tenir compagnie à boire. Ce Gentilhomme voyant que le *Mandarin* avoit déja aidé a expédier quatre ou cinq bouteilles de vin de *Frontignan*, ſans qu'il y parût, fit apporter une bouteille d'Eau des *Barbades*, à laquelle le *Magiſtrat* *Chi-*

Chinois ne fit pas moins d'honneur qu'au vin. On se leva enfin de table, en apparence, aussi froid & aussi tranquille qu'on s'y étoit mis, & le Commandeur ayant, selon la coutume, fait un présent au *Mandarin*, ces Messieurs s'en retournèrent dans les mêmes Vaisseaux qui les avoient amenés.

Le Commandeur, depuis leur départ, attendit avec impatience, le résultat du Conseil & les permissions nécessaires, pour le radoub & l'avitaillement du Vaisseau; car on voit par tout ce que nous avons déja dit, que nous ne pouvions rien avoir pour notre argent, & qu'aucun Ouvrier n'osoit s'engager à travailler pour nous, avant que ces permissions fussent obtenues. C'est dans de pareils cas que la sévérité des *Mandarins Chinois* paroit dans tout son jour; car, malgré les éloges pompeux des Missionnaires Jésuites & des Auteurs qui ont eu la facilité de les copier, ces Magistrats sont paitris du même limon que les autres hommes, & se servent de l'autorité que leur donnent les Loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales sont rares à la *Chine*; la poltronnerie naturelle à la Nation & leur attachement à l'intérêt, y réduit presque toutes les punitions à des amendes; & c'est sur cet usage que sont fondés les revenus les plus clairs de ceux qui y composent les Tribunaux. Aussi rien n'est plus en mode dans ce Païs, que des prohibitions de toute espèce, mais sur-tout dans les cas, où la vue d'un grand profit peut tenter les particuliers d'enfraindre les ordonnances.

Quelque tems avant celui dont je parle à présent, le Capitaine *Saunders* étoit parti à bord d'un Vaisseau *Suédois*, pour retourner en *Europe*, chargé des dépêches du Commandeur. Peu de tems après, dans le mois de *Décembre*, le Capitaine *Mitchel*, le Colonel *Crachcrode*, Mr. *Tassel*, un de nos Commissaires d'avitaillement, & Mr. *Charles Herriot*, son Neveu, s'embarquèrent pour retourner en *Angleterre*, sur des Vaisseaux de notre Compagnie des *Indes*. J'obtins du Commandeur la permission de m'en retourner aussi, & partis avec eux. J'ai oublié de rapporter ci-devant que nous avions appris à *Macao*, de quelques Officiers de notre Compagnie, que la *Séverne* & la *Perle*, ces deux Vaisseaux, qui s'étoient séparés de nous, à la hauteur du Cap *Noir*, étoient arrivés heureusement à *Rio Janeiro*, sur la Côte du *Brézil*. Nous les avions crus perdus: car nous savions que la *Séverne* en particulier, n'avoit presque que des Malades à bord; & il avoit été facile de le remarquer; car au commencement, le Capitaine *Legg*, qui commandoit ce Vaisseau, étoit d'une

exac-

exactitude exemplaire, à garder ſon poſte; juſqu'à dix jours, avant notre ſéparation, que la foibleſſe de ſon Equipage le força à ſe relâcher à cet égard. Bien des Gens attribuoient les maladies exceſſives de cet Equipage, à ce que leur Navire étoit tout neuf, ce qu'on prétendoit être mal ſain. Ce qui eſt certain c'eſt que la *Séverne* eut plus de Malades, qu'aucun autre Vaiſſeau de l'Eſcadre, & qu'avant de partir de *Ste. Catherine*, elle avoit perdu plus de monde qu'aucun autre, ſi-bien que le Commandeur fut obligé d'en recruter l'Equipage, aux dépens du reſte de l'Eſcadre; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fallut encore le renforcer, après notre départ de *St. Julien*. Malgré tous ces ſecours, nous ſavions que l'Equipage en étoit ſi affoibli, que nous étions fermement perſuadés que ce Vaiſſeau n'auroit pas manqué de périr; & ce fut avec une grande joie, que nous apprimes qu'il avoit eu le bonheur de ſe ſauver, auſſi bien que la *Perle*. Mais revenons à ce qui ſe paſſa entre Mr. *Anſon* & les *Chinois*.

Nonobſtant les diſpoſitions favorables du *Mandarin*, qui nous avoit rendu viſite, il ſe paſſa pluſieurs jours après ſon départ, ſans qu'il en vint aucunes nouvelles; & le Commandeur apprit ſous main, qu'il y avoit de grands débats dans le Conſeil, ſur ce ſujet, en partie à cauſe de la nouveauté du cas, & en partie, à ce que je crois, par les intrigues des *François*, qui étoient à *Canton*. Il y en avoit un, entre autres, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du Païs, qui ſavoit parfaitement combien tout y eſt venal, & qui connoiſſoit en particulier pluſieurs des Magiſtrats: un tel homme étoit préciſément ce qu'il falloit pour traverſer les deſſeins de Mr. *Anſon*. Ces intrigues ne doivent pas être entierement attribuées à haine nationale, ou à l'oppoſition d'intérêts entre les deux partis; un motif plus puiſſant ſur la plupart des hommes, que l'avantage de leur Patrie, y avoit ſans doute part, je veux dire ſa vanité. Les *François* prétendent que les Vaiſſeaux de leur Compagnie, ſont des Vaiſſeaux de guerre, & leurs Officiers craignoient, que toute diſtinction qu'on accorderoit à Mr. *Anſon*, en vertu de ſa commiſſion du Roi, ne les rendît moins reſpectables aux yeux des *Chinois*, & ne fît un exemple pour l'avenir en faveur des Vaiſſeaux de guerre, au deſavantage des Vaiſſeaux des Compagnies. Je voudrois pouvoir aſſurer que ces motifs de jalouſie contre le *Centurion*, & l'envie d'ériger leurs Navires en Vaiſſeaux de guerre, n'ont eu d'influence que ſur les Officiers de la Compagnie de *France*. Il y a apparence que le ſoin qu'eut Mr. *Anſon* d'inſinuer aux *Mandarins*, qu'il étoit en état de ſe faire juſti-

ce à lui-même, si on la lui refusoit, triompha de tous ces obstacles; car le 6 de *Janvier*, le Gouverneur de *Janson*, qui étoit le prémier *Mandarin* de ceux que nous avions eus à bord, envoya la permission du Viceroi de *Canton*, pour le radoub du *Centurion*, & pour tout ce dont nos Gens avoient besoin. Dès le lendemain plusieurs Serruriers & Charpentiers *Chinois* vinrent à bord, & offrirent d'entreprendre en bloc, tout l'ouvrage qu'il y avoit à faire au Vaisseau, aux Mâts & aux Chaloupes. Ils demandèrent d'abord, mille livres sterlings. Le Commandeur trouva cette somme exhorbitante, & s'efforça de les porter à travailler à la tâche; mais ils n'en voulurent pas entendre parler. Enfin, il fut convenu que les Charpentiers auroient pour tout ce qu'ils avoient à faire, environ six cens livres sterlings; & que les Serruriers seroient payés de leur ouvrage au poids, à raison de trois livres sterlings le quintal, pour les menues ferrailles, & quarante-six chelins pour les grosses.

Ce marché fait, Mr. *Anson* donna toute son attention à hâter l'ouvrage le plus important, je veux dire la carène du Vaisseau. Pour cet effet le prémier Lieutenant fut envoyé à *Canton*, pour y louer deux Jonques *Chinoises*, l'une pour servir à mettre le Vaisseau sur le côté; l'autre pour y serrer notre poudre & le reste de nos Munitions de guerre. En même tems on nettoya & applanit le terrain sur une des Iles voisines, pour y placer l'Attirail & les Provisions, & près de cent Calfats *Chinois* se mirent à travailler sur les ponts & les côtés du Vaisseau, mais n'avancèrent pas à proportion de leur nombre; car quoique les Calfats *Chinois* travaillent bien & proprement, ils ne sont nullement expéditifs. Les Jonques n'arrivèrent que le 26 de *Janvier*; & les matériaux nécessaires, qui devoient venir de *Canton*, s'expédioient fort lentement, autant par les délais des Marchands *Chinois*, que par la distance des lieux. Pour surcroit de chagrin, Mr. *Anson* découvrit que son Mât de Misaine étoit tout-à-fait rompu, au-dessus des barrots du second pont, & que les pièces n'en tenoient ensemble, qu'au moyen des Jumelles qu'on y avoit mises auparavant.

A l'égard de l'Equipage du *Centurion*, il faut avouer qu'il employa bien son tems, & qu'il travailla avec toute l'ardeur imaginable. Comme en nettoyant le Vaisseau, les Charpentiers eurent occasion de parvenir jusqu'à la voie d'eau, ils la bouchèrent soigneusement, pendant qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour les autres travaux. Cette voie se trouvoit au-dessous de la ligne de quinze pieds, & venoit de ce qu'une cheville

de fer usée ne tenoit plus dans l'étrave à l'endroit de son empature.

Le 22 de *Février*, au matin, tout étant prêt enfin, on mit le *Centurion* sur le côté; on découvrit celui de Stribord, & on eut le plaisir de trouver que le fond en étoit sain: le lendemain, après avoir fini le nouveau doublage de la prémière bande de ce côté, on redressa le Vaisseau, pour raccommoder le Funin destiné à donner la carène, qui s'étoit trop relâché. Cette raison obligea plusieurs fois à redresser le Vaisseau & à le remettre sur le côté, jusqu'au 3 de *Mars*, qu'ayant fini le radoub du fond du Vaisseau, qui se trouva sain par-tout, ils le redressèrent pour la dernière fois, & à leur grande satisfaction; car non seulement ils voyoient la fin d'un travail très fatigant, mais de plus ils craignoient d'être attaqués par les *Espagnols*, pendant qu'ils se trouvoient hors d'état de défense. Ces craintes n'étoient pas sans fondement; car ils apprirent dans la suite de l'Equipage d'un Vaisseau *Portugais*, qu'on avoit su à *Manille* que le *Centurion* étoit au *Typa*, & qu'on l'y vouloit caréner; surquoi le Gouverneur de cette Ville avoit assemblé le Conseil, & y avoit proposé d'essayer de mettre le feu à ce Vaisseau, pendant qu'il étoit en carène; & cette entreprise, si elle avoit été bien conduite, auroit mis nos Gens en grand danger. Il leur fut dit encore, que ce dessein avoit même été approuvé par le Conseil de *Manille*, & qu'un Capitaine de Vaisseau s'étoit chargé de l'exécution, moyennant quarante milles Piastres, qu'il ne devoit toucher qu'après l'affaire faite. Mais le Gouverneur déclara, que la Caisse Royale étoit vuide, & prétendit que les Marchands avançassent cette somme; ce qu'ils refusèrent, & la chose en demeura là. Les Marchands craignirent peut-être que ce ne fût un jeu, inventé pour leur escroquer quarante mille Piastres. Des Gens qui n'étoient pas amis du Gouverneur tenoient le même langage; mais je ne sais jusqu'à quel point cette espèce d'accusation étoit fondée.

Dès que le *Centurion* fut relevé, on y chargea la poudre, les outils des Canoniers, & le Canon, avec toute la diligence possible: on ne s'endormoit pas non plus dans ce qui regardoit la réparation du Mât de Misaine, & des autres défauts du Vaisseau. Tandis qu'on étoit ainsi occupé le 10 de *Mars*, il survint une alarme, causée par un Pêcheur *Chinois*, qui avertit, qu'il avoit été à bord d'un grand Vaisseau *Espagnol*, à la hauteur du grand *Ladrone*, & que ce Vaisseau étoit accompagné de deux autres. Il ajouta quelques particularités à son récit, par exemple, qu'il avoit mené un des Officiers de ces Vaisseaux à *Macao*, & que le lende-

main matin, il étoit parti de cette Ville plusieurs Chaloupes pour ces Bâtimens. Pour donner plus de crédit à ses avis, il déclara qu'il ne vouloit point de récompense, s'ils ne se trouvoient pas confirmés par l'évènement. On crut d'abord que c'étoit l'expédition, dont je viens de parler; & le Commandeur fit sur le champ mettre dans le meilleur état possible, le Canon & la Mousquetterie. La Pinasse & le Canot étoient sortis du Port, pour examiner un Vaisseau *Portugais*, qui mettoit à la voile, & Mr. *Anson* fit savoir aux Officiers qui les commandoient, l'avis qu'il avoit reçu, & leur ordonna d'avoir l'œil au guet. Mais rien ne parut, & on vit bientôt que ces avis n'étoient que fictions; quoiqu'il fut assez difficile de deviner ce qui avoit induit ce *Chinois* à se donner la peine de forger ce mensonge.

Le mois d'*Avril* arriva avant que le radoub, le chargement des Provisions, & l'équipement du Vaisseau, tel qu'il pût mettre en Mer, fussent achevés. Les *Chinois* s'ennuioient de ces longueurs, ignorant ou feignant d'ignorer que le Commandeur étoit aussi pressé qu'eux de finir: le 3 d'*Avril*, deux Chaloupes, envoyées par des *Mandarins* de *Macao*, vinrent à bord, pour presser le départ du Vaisseau. De pareils messages avoient déja été faits plusieurs fois, quoique la conduite de Mr. *Anson* ne les rendît surement pas nécessaires: il répondit à ce dernier d'un ton ferme, qu'il prioit ces Messieurs de ne plus l'importuner sur ce sujet; qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos, & pas plutôt. Sur cette réponse sèche, les Magistrats *Chinois*, ne pouvant faire pis, défendirent qu'on portât plus de Vivres à nos Gens, & cette défense fut parfaitement bien observée.

Le 6 d'*Avril*, le *Centurion* leva l'ancre du Port de *Typa*, & se fit touer vers le Sud; le 15 il gagna la Rade de *Macao*, complettant sa Provision d'eau, tout en chemin faisant; desorte qu'il ne restoit presque plus rien à faire, & ce peu étant fini, on leva l'ancre, le 19 à trois heures après-midi, & l'on fit voiles vers la haute Mer.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Route de Macao *au Cap d'*Espiritu Santo. *Prise du Galion de* Manille, *& retour à la Rivière de* Canton.

LE Commandeur se retrouva en Mer avec un Vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, une bonne quantité de provisions fraiches, & vingt-trois hommes de Recrues, qu'il avoit faites à *Macao*, la plupart Lascarins ou Matelots *Indiens*, & quelques *Hollandois*. Il publia avant de partir de *Macao*, qu'il partoit pour *Batavia*, & delà pour l'*Angleterre*. Quoique la Mousson de l'Ouest régnât déja, & que ce voyage passât pour impossible dans cette saison, il témoignoit tant de confiance en la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, qu'il persuada & ses Gens mêmes & toute la Ville de *Macao*, qu'il avoit effectivement dessein d'en faire l'expérience, desorte que plusieurs Habitans de *Canton* & de *Macao*, se servirent de cette occasion pour faire tenir des Lettres à leurs Correspondans de *Batavia*.

Mais le Commandeur rouloit bien d'autres desseins dans sa tête, il comptoit qu'au-lieu d'un Vaisseau de retour d'*Acapulco* à *Manille*, il y en auroit deux cette année, à cause de celui qu'il avoit empêché de partir d'*Acapulco*, la saison précédente, en croisant devant ce Port; & il résolut d'aller les attendre au Cap d'*Espiritu Santo*, dans l'Ile de *Samal*, qui est la prémière Terre, qu'ils viennent reconnoitre, en approchant des Iles *Philippines*. C'est ordinairement en *Juin*, qu'ils y arrivent, & Mr. *Anson* s'assuroit bien d'y être à tems pour les y attendre. Il est vrai qu'on représentoit ces Galions, comme de gros & forts Bâtimens, montés de quarante-quatre pièces chacun, & de plus de cinq cens Hommes; il y avoit même grande apparence qu'ils iroient de compagnie; au-lieu que le Commandeur n'avoit que deux cens vingt-sept personnes à bord, dont une trentaine ne pouvoient point passer pour des Hommes faits; mais cette extrême disproportion de forces ne l'arrêtoit pas; il savoit que son Vaisseau étoit tout autrement propre pour le combat, que ces Navires, & il avoit lieu de s'assurer que ses Gens se surpasseroient, quand ils auroient en vue les Richesses immenses de ces Galions.

Mr. *Anson* avoit formé ce projet, dès le tems qu'il quitta la Côte de

Méxique, & ce qui le chagrinoit le plus dans tous les délais qu'il éprouva à la *Chine*, étoit la crainte, qu'ils ne lui fissent manquer l'occasion de rencontrer ces Galions. Tant qu'il fut à *Macao* il eut soin de garder le plus profond secret sur ce sujet, parce qu'il y avoit lieu de craindre, vu le grand commerce entre cette Ville & *Manille*, que l'on n'y donnât avis de ses desseins, & que l'on n'y prît des mesures propres à empêcher les Galions de lui tomber entre les mains. Mais dès qu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses Gens, sur le demi-pont, & leur communiqua sa résolution d'aller attendre les deux Vaisseaux de *Manille*, dont la valeur leur étoit connue à tous. Il les assura qu'il sauroit choisir une Croisière, où il étoit impossible qu'il manquât ces Bâtimens; que quoiqu'ils fussent forts & chargés de monde, il ne doutoit pas, si ses Gens vouloient agir avec leur bravoure ordinaire, qu'il ne remportât la victoire, & ne se rendît maître au moins de l'un des deux. Il ajouta, qu'il n'ignoroit pas les contes ridicules qu'on faisoit de ces Galions, dont on débitoit, qu'ils étoient si forts de bois, qu'ils étoient impénétrables aux boulets de Canon; que ces pauvretés avoient été débitées, pour couvrir la lâcheté de ceux, qui les avoient combattus dans d'autres occasions, mais qu'il étoit persuadé qu'aucun de ceux qui l'écoutoient n'étoit assez neuf, pour ajouter foi à de pareilles absurdités; que pour lui, il répondoit sur sa parole, que pourvu qu'il pût joindre ces Vaisseaux, il les combattroit de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceroient tous deux de part en part.

Ce discours fut reçu avec des transports de joie de l'Equipage, qui y répondit par trois *Huzzah's* des plus éclatans. Après quoi, tous assurèrent le Commandeur, qu'ils étoient déterminés à mettre à fin cette entreprise, ou à y périr. Leurs espérances entierement tombées, dès leur départ des Côtes de *Méxique*, se relevèrent: ils se persuadèrent, que malgré tous les contretems & toutes les infortunes, qu'ils avoient essuiées, ils se verroient enfin récompensés de tous leurs travaux, & qu'ils regagneroient leur Patrie, chargés des dépouilles de l'Ennemi. Ils se fioient à la parole du Commandeur, qui leur promettoit de leur faire voir ces Galions, & nul d'eux n'étoit assez modeste, pour douter un moment qu'ils ne s'en rendissent maîtres; ils s'en croyoient déja en possession, ou autant vaut; voici un trait particulier à cet égard. Mr. *Anson* ayant fait à la *Chine* provision de Moutons en vie, s'avisa un jour de demander à son Boucher, pourquoi depuis quelque tems, il ne voyoit plus servir de

Mouton

Mouton sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le Boucher lui répondit, de son plus grand sérieux, qu'il en restoit encore deux, mais que si Mr. le Commandeur vouloit bien le lui permettre, il avoit dessein de les garder pour en régaler le Général des Galions.

En sortant du Port de *Macao*, le *Centurion* pendant quelques jours courut à l'Ouest. Le 1 de *Mai* on vit une partie de l'Ile de *Formosa*: delà on porta au Sud, & on se trouva le 4 sous la Latitude, où *Dampier* place les Iles de *Bachi* ou *Bashée*. Mais nos Gens soupçonnoient que ce Marin s'étoit trompé, dans cette position, ainsi qu'ils l'avoient trouvé à l'égard de la Latitude de la Pointe Méridionale de *Formosa*; & ce doute les obligea à se tenir sur leurs gardes. Vers les sept heures du soir, on découvrit du haut du Mât, cinq petites Iles, qu'on jugea être celles de *Bashée*, & on eut ensuite la connoissance de celle de *Botel Tobago Xima*. Cette vue donna occasion de corriger la position des Iles de *Bashée*, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest: car par les observations de nos Gens, celle de ces Iles qui est au milieu, est à 12°. 4'. de Latitude Septentrionale, & elles sont au S. S. E. de *Botel Tobago Xima*, à vingt lieues de distance; cette dernière Ile est à 21°. 57'. de Latitude Septentrionale.

Après qu'ils eurent eu la vue des Iles de *Bashée*, ils portèrent entre le S. & S. E. pour gagner le Cap *Espiritu Santo*, & le 20 de *Mai*, à midi, ils le découvrirent; à quatre heures il leur restoit au S. S. O. à onze lieues de distance. C'est une terre médiocrement haute; & relevée de plusieurs Mondrains de forme ronde, ainsi qu'elle est représentée dans la Planche ci-jointe. Comme Mr. *Anson* savoit qu'il y avoit des Sentinelles, placées sur ce Cap, pour faire des signaux au Galion, dès qu'il approche de terre, il fit virer de bord & amener les voiles de Perroquet, de peur d'être découvert. Cette Croisière étant celle qu'il avoit choisie pour attendre les Galions, il ordonna qu'on gardât ce Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on tâchât de se tenir entre les Latitudes de 12°. 50' & de 13°. 5'; le Cap même git par les 12°. 40'. de Latitude Nord, & à 4°. de Longitude à l'Est de *Botel Tobago Xima*.

On touchoit déja alors à la fin du mois de *Mai*, nouveau stile. Le mois suivant étant celui où les Galions sont attendus, l'Equipage du *Centurion* attendoit d'heure en heure, l'instant favorable, qui devoit faire oublier tous les travaux passés. Comme durant cet intervalle il n'y avoit pas grand ouvrage à faire sur le Vaisseau, le Commandeur fit exercer tous les jours son monde, à la maneuvre du Canon & au maniment des

Armes à feu. C'étoit un ufage qu'il avoit obfervé, pendant tout le voyage, dès que l'occafion l'avoit permis; & l'avantage qu'il en retira dans fon combat contre le Galion, le dédommagea amplement des peines qu'il s'étoit données à cet égard. On ne peut douter que ce foin ne foit un des plus importans devoirs d'un Commandant, quoique trop fouvent négligé. Car il faut avouer, que de deux Vaiffeaux de guerre égaux en nombre d'Hommes & de Canons, la différence qui vient du plus ou du moins d'habileté, dans l'ufage du Canon & de la Moufquetterie, eft telle qu'elle peut difficilement être balancée par quelque autre circonftance que ce foit. Ce font au bout du compte, ces Armes qui décident du combat, & quelle inégalité ne doit-il pas y avoir entre deux partis, dont l'un fait fe fervir de fes Armes, de la manière la plus deftructive pour fon Ennemi; & dont l'autre, en employant les fiennes mal adroitement, les rend prefque auffi dangereufes pour lui-même, que pour ceux qu'il a en tête? Cela paroit fi clair, que tout Homme qui ignore comment les chofes fe font d'ordinaire, croira que le prémier foin d'un Commandant eft toujours celui d'exercer fes Gens au maniment des Armes.

Mais on fe laiffe rarement guider par les feules lumières du bon-fens. Trop d'autres caufes concourent à former les motifs de nos actions. Il y en a une fur-tout qui, quoique fouvent auffi ridicule que nuifible, influe dans les délibérations les plus férieufes; je veux dire la coutume, ou l'ufage de ceux qui nous ont précédés. La coutume eft trop puiffante pour la raifon; elle eft même d'autant plus redoutable à ceux qui la veulent braver, qu'il y a quelque chofe dans fa nature de femblable à celle de la fuperftition, & qu'elle pourfuit avec une haine implacable quiconque ôfe revoquer fon autorité en doute. Il faut cependant convenir que depuis quelque tems, on lui a enlevé quelques-unes de fes prérogatives; & il faut efpérer que nos Marins, qui favent combien leur Art eft redevable à plufieurs inventions nouvelles, feront plus difpofés, que d'autres, à abandonner des pratiques, qui n'ont de fondement que l'ufage, & voudront bien douter que chaque branche de leur métier ait atteint toute la perfection dont elle eft capable. Il eft certain que, fi l'exercice du fufil, par exemple, n'a pas été toujours porté, fur nos Vaiffeaux de guerre, au point qu'il auroit été à fouhaiter, cela vient plutôt de la manière dont on s'y eft pris, pour l'enfeigner, que de négligence. Les Matelots, quoiqu'affez fottement efclaves de leurs préjugés, font fort clairvoyans pour les défauts des autres, & ont toujours regardé avec beau-

coup

coup de mépris, toutes les formalités, usitées dans l'exercice des Troupes de Terre; mais lorsque ceux qui ont voulu leur enseigner le maniment des armes, se sont contentés de leur apprendre ce qui est nécessaire, & cela de la manière la plus simple, ils les ont trouvés dociles, & en ont tiré bon parti. Ainsi sur le Vaisseau de Mr. *Anson*, on apprenoit seulement aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec des Cartouches; on les exercoit continuellement à tirer à un Blanc, pendu au bout d'une Vergue, & on donnoit des prix à ceux qui tiroient le mieux: par ces moyens tout l'Equipage devint fort adroit au maniment des armes; chargeoit très vite, tiroit juste, & quelques-uns même admirablement bien. Un pareil Equipage vaut le double pour le combat, d'un autre égal en nombre, mais qui n'auroit pas été dressé à tirer.

J'ai dit que ce fut le dernier de *Mai*, N. S. que le *Centurion* arriva à la hauteur du Cap *Espiritu Santo*; & par conséquent la veille du mois, où les Galions sont attendus: aussi le Commandeur fit tous les préparatifs nécessaires, pour les bien recevoir; il fit descendre la double Chaloupe & la fit amarrer au côté du Vaisseau, afin d'être prêt à combattre, en cas qu'il vînt à rencontrer le Galion pendant la nuit. Il eut encore grand soin de se tenir assez éloigné du Cap, pour n'en être pas découvert: cependant nous avons su depuis, que malgré ces attentions, il fut vu de terre, & qu'on en donna avis à *Manille*, où on n'en voulut rien croire la prémière fois; mais sur des avis réïtérés, car il fut vu plus d'une fois, les Marchands prirent l'alarme, & s'adressèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de deux Vaisseaux de trente-deux pièces, d'un de vingt, & de deux Barques de dix Canons, pour aller attaquer le *Centurion*, pourvu que les Marchands lui fournissent l'argent nécessaire. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre pour partir, mais le principal n'étant pas prêt, & la Mousson contraire, le Gouverneur & les Marchands se brouillèrent & la chose en demeura là. Il est surprenant que le *Centurion* fut vu si souvent de la Côte; car la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & le Vaisseau fut presque toujours entre dix & quinze lieues de terre; une fois seulement il se trouva le matin à sept lieues de la Côte, & on attribua cet effet aux Marées.

A mesure que le Mois de *Juin* s'avançoit, l'impatience de nos Gens alloit en augmentant. Pour donner une idée plus juste & plus vive de l'ardeur avec laquelle ils attendoient ce Galion trop tardif, je crois que le meilleur est, que je copie ici quelques courts articles du Journal d'un

Officier, qui étoit à Bord, dans ce tems-là. Les voici.

„ *Mai* 31. Exercé nos Gens à leurs postes, en grande attente de voir „ bientôt les Galions. C'est aujourdhui l'onzième de *Juin*, suivant „ leur stile ".

„ *Juin* 3. Gardé notre croisière, & l'œil au guet, pour découvrir les „ Galions ".

„ *Juin* 5. Grande attente; car c'est la Mi-*Juin*, de leur stile ".

„ *Juin* 11. Nous commençons à nous impatienter de ne pas voir les „ Galions ".

„ *Juin* 13. Le vent frais d'Est, qui a soufflé depuis deux fois vingt- „ quatre heures, nous donne de grandes espérances de voir bientôt les „ Galions ".

„ *Juin* 15. Toujours croisé, & l'œil au guet ".

„ *Juin* 19. C'est aujourdhui le dernier de *Juin*, N. S. Les Galions, „ s'ils arrivent du tout, doivent bientôt paroître ".

On voit par ces échantillons à quel point l'idée des Trésors des Galions, s'étoit emparée de leur imagination; & combien tristement ils passèrent les derniers jours qu'ils furent en croisière, la certitude de voir paroître ces Vaisseaux ayant déja dégénéré en simple probabilité, & cette probabilité diminuant elle-même d'heure en heure. Enfin pourtant, le 20 de *Juin*, V. S. justement un mois après leur arrivée, à cette hauteur, il furent délivrés de cet état cruel d'incertitudes; au lever du Soleil, on découvrit du haut du Mât, une voile au S. E. Une joie universelle éclata sur le Vaisseau; car personne ne revoqua en doute, que ce ne fût un des Galions, & ils s'attendoient à voir bientôt paroître l'autre. Le Commandeur fit sur le champ porter vers ce Bâtiment, & à sept heures & demi, ils en étoient assez près, pour le voir de leur Pont. Vers ce tems-là, le Galion tira un coup de Canon, & amena ses Voiles de Perroquet; nos Gens crurent que c'étoit un signal à l'autre Galion, pour le presser de joindre; le *Centurion* tira aussi un coup de Canon, au Lof, pour faire croire aux *Espagnols*, qu'il avoit aussi un Compagnon. Le Commandeur étoit surpris, de voir que le Galion ne changeât pas de cours, & portât toujours sur lui; il ne pouvoit se persuader ce qui étoit pourtant vrai, que les *Espagnols* l'avoient reconnu, & avoient pris la résolution de le combattre.

Vers midi, le Commandeur se trouva à une lieue du Galion, desorte qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il pût échaper; & comme on ne voyoit pas

pas paroître de second Galion, on en conclut qu'ils avoient été séparés. Peu après, le Galion hissa sa Voile de Misaine, & arriva sous ses Huniers, le Cap au Nord, déployant le Pavillon *Espagnol*, & l'Etendart d'*Espagne*, au haut du grand Mât. Mr. *Anson*, de son côté, avoit tout préparé pout le combat, & n'avoit rien négligé, de tout ce qui pouvoit lui faire tirer le meilleur parti possible, du peu de Forces qu'il avoit; prenant soin sur-tout de prévenir le desordre & la confusion, qui ne sont que trop ordinaires dans ces sortes d'Actions. Il choisit trente de ses meilleurs Tireurs, qu'il distribua dans les Hunes, & qui répondirent parfaitement à son attente, par le grand service qu'ils rendirent. Comme il n'avoit pas assez de monde, pour destiner un nombre d'hommes suffisant à chaque Canon, il ne donna à chaque pièce de la Batterie d'embas, que deux hommes, qui n'étoient employés qu'à charger: le reste de ses Gens étoit divisé en petites Troupes, de dix ou douze hommes chacune, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, & qui avoient soin de mettre le Canon aux Sabords, & de le tirer, dès qu'ils le trouvoient chargé. Par cet arrangement il se servit de tous ses Canons, & au-lieu de tirer par bordées, qui auroient laissé entre elles des intervalles, il entretint un feu continuel, dont il se promettoit de grands avantages; car l'usage des *Espagnols*, est de se jetter ventre à terre, lorsqu'ils voyent qu'on s'apprête à leur lâcher une Bordée, & de rester dans cette posture, jusqu'à ce qu'elle soit passée; après quoi ils se relèvent, & se croyant pour quelque tems à couvert de danger, ils servent vivement le Canon & la Mousquetterie, jusqu'à ce qu'ils voyent une autre Bordée de l'Ennemi prête. En tirant coup après coup, le Commandeur leur rendit cet usage impratiquable.

Le *Centurion* étant ainsi préparé, & s'approchant peu à peu du Galion, il survint un peu après-midi, quelques grains de vent & de pluie, qui obscurcirent l'air; mais à chaque fois que le beau tems revenoit, on voyoit le Vaisseau *Espagnol* toujours au même état & faisant bonne contenance. Vers une heure, le *Centurion* se trouvant à la portée du Canon de l'Ennemi, arbora son Pavilion: & comme on remarqua que les *Espagnols* avoient négligé jusqu'alors de débarasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jetter à la Mer le Bêtail & l'Encombrement, Mr. *Anson* ordonna qu'on tirât sur eux de ses pièces de chasse, pour troubler leur travail & les empêcher de l'achever, quoiqu'il eût donné des ordres généraux, de ne tirer qu'à la portée du Pistolet. Le Galion répondit de ses deux

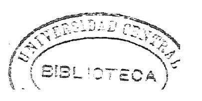
deux pièces de l'Arrière, & le *Centurion* ayant prolongé sa Vergue de Sivadière, afin d'être en état d'en venir à l'abordage s'il y avoit moyen, les *Espagnols* par bravade en firent autant. Peu après le *Centurion* se plaça Côte à Côte & sous le vent des Ennemis, à la portée du Pistolet, dans la vue de les empêcher de gagner de l'Avant, & de se jetter dans le Port de *Jalapay*, dont ils étoient éloignés de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint sérieux; & pendant la prémière demi-heure, le *Centurion* dépassa le Vaisseau ennemi, & foudroya son Avant: la largeur de ses Sabords lui permettoit de faire jouer toutes ses pièces sur le Galion, tandis que celui ci ne pouvoit se servir que d'une partie des siennes. Dès le commencement de l'Action, les nattes dont les *Espagnols* avoient rempli leurs Bastingues, prirent feu & jettèrent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du Mât de Misaine. Cet accident, qu'on crut causé par la bourre du Canon de nos Gens, jetta l'Ennemi dans une grande confusion, & alarma aussi le Commandeur, qui craignit que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât aussi à son Vaisseau. Enfin les *Espagnols* vinrent à bout de se tirer de cet embaras, en coupant leurs Bastingues & faisant tomber à la Mer, toute cette masse enflammée. Cependant le *Centurion* conservoit sa situation avantageuse; son Canon étoit servi avec beaucoup de régularité & de vivacité, tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion; ils avoient d'abord nettoyé les Hunes de ce dernier Bâtiment, après quoi ils avoient fait un mal infini aux *Espagnols*, tuant ou mettant hors de combat, tous leurs Officiers qui se montroient sur le demi-Pont, à l'exception d'un seul. Le Général des Galions même en fut blessé. Quoique le *Centurion* perdit l'avantage de sa situation, après la prémière demi-heure, se trouvant Côte à Côte du Galion, & que l'Ennemi soutînt son feu, encore pendant une heure, notre Canon, chargé à mitrailles, nettoya enfin si bien leur Pont, & leur tua tant de monde, qu'ils commencèrent à perdre courage, sur-tout lorsque leur Général, qui étoit l'ame du combat, fut hors d'état d'agir. On s'appercevoit bien de leur desordre, car les deux Vaisseaux étoient si près, qu'on voyoit du *Centurion*, les Officiers *Espagnols* parcourant le Galion, pour tâcher de retenir leurs Gens à leurs Postes: mais tous leurs efforts furent vains; & après avoir tiré pour dernier effort, cinq ou six coups de Canon, avec plus de justesse qu'à leur ordinaire, ils se reconnurent vaincus. Le Pavillon *Espagnol* avoit été emporté de son Bâton, dès le commencement de l'Action, ainsi

ils

ils furent obligés d'amener l'Etendart, qui étoit au haut du grand Mât; celui qui fut chargé de cette périlleuse commission, auroit sans doute été tué, si le Commandeur, voyant ce dont il s'agissoit, n'avoit empêché ses Gens de tirer.

C'est ainsi que le *Centurion* se rendit maître de cette riche Prise, dont la valeur montoit à un Million & demi de Piastres. Elle se nommoit *Nostra Signora de Cabadonga*, & étoit commandée par le Général *Don Jéronimo de Montéro*, *Portugais* de naissance, le plus brave & le plus habile Officier, qui fût employé au service de ces Galions. Le Galion étoit beaucoup plus grand que le *Centurion*: il étoit monté de cinq cens cinquante hommes, de trente-six pièces de Canon, & de vingt-huit Pierriers, de quatre livres de balle. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses Plat-bords, que par un bon Filet de cordes de deux pouces, dont il étoit bastingué, & qui se défendoit par des demi-Piques. Les *Espagnols* eurent soixante-sept hommes tués dans l'Action, & quatre-vingt-quatre blessés; le *Centurion* n'eut que deux morts, & de blessés, un Lieutenant & seize Matelots, dont il en mourut un seul: on peut voir par-là le peu d'effet des meilleurs armes, lorsqu'elles sont entre des mains peu exercées à s'en servir.

Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentit l'Equipage du *Centurion*, lorsqu'il se vit maître d'une si riche Prise, qui étoit depuis dix-huit mois, le seul objet de toutes ses espérances, & pour laquelle il avoit tant souffert. Mais dans cet instant même, il ne s'en fallut presque rien que toute cette félicité ne fût anéantie par l'accident le plus affreux. A peine le Galion eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de notre Vaisseau, s'approchant de Mr. *Anson*, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, tout près de la Soute aux Poudres. Le Commandeur reçut cette funeste nouvelle, sans faire paroitre la moindre émotion, & sans donner aucune alarme, il distribua ses ordres, pour éteindre l'incendie, ce qui fut fait en peu de tems, quoique d'abord il eût paru terrible. La cause en avoit été, que quelques Cartouches avoient pris feu entre les Ponts, & avoient allumé une quantité d'étoupes entassées derrière l'Ecoutille des Soutes, auprès de la Soute aux Poudres; & la fumée épaisse qui sortoit de ce tas d'étoupes, avoit fait croire le mal plus dangereux encore qu'il n'étoit réellement. Dans le même moment



le Galion tomba sur la Côte du *Centurion*, à Stribord, mais on vint à bout de le dégager, sans en souffrir de dommage.

Mr. *Anson* donna le commandement de la Prise à Mr. *Saumarez* son prémier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Mr. *Saumarez* envoya dès ce même soir, à bord du *Centurion*, tous les Prisonniers *Espagnols*, à l'exception de ceux, qu'il crut nécessaires, pour aider à la maneuvre du Galion. Ce fut alors que le Commandeur apprit de ces Prisonniers, que l'autre Galion, qu'il avoit empêché l'année d'auparavant de sortir d'*Acapulco*, au-lieu d'attendre, comme on avoit cru, celui que nous venions de prendre, avoit fait voile seul d'*Acapulco*, beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit apparemment arrivé à *Manille*, longtems avant que le *Centurion* arrivât au Cap *Espiritu Santo*: desorte que Mr. *Anson*, nonobstant le succès qu'il venoit d'avoir, avoit lieu de regretter le tems perdu à *Macao*, cette perte l'ayant empêché de faire deux riches Prises au-lieu d'une.

Immédiatement après la fin de l'Action, Mr. *Anson* résolut de s'en retourner avec sa Prise, le plus vite qu'il pourroit, dans la Rivière de *Canton*. Son prémier soin fut de s'assurer des Prisonniers & de faire travailler à transporter les Trésors à bord du *Centurion*. Cette précaution étoit de la dernière importance: car la navigation jusqu'à *Canton* devoit se faire à travers de Mers, pas trop bien connues, & où, vu la saison, on devoit s'attendre à de mauvais tems. Il convenoit que les Trésors fussent dans le *Centurion*, que la présence du Commandeur, la bonté de l'Equipage & plusieurs autres avantages, rendoient bien plus assuré, contre tous les accidens, que le Galion. Il étoit encore plus important de s'assurer des Prisonniers; car delà dépendoient non seulement les Trésors, mais aussi la vie des Vainqueurs; & cet article donna bien de l'inquiétude à Mr. *Anson*. Ces Prisonniers étoient du double plus nombreux, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entre eux, transportés sur le *Centurion*, après avoir observé la foiblesse de son Equipage, dont plusieurs n'étoient pas même des hommes faits, ne purent s'empêcher de marquer leur indignation de se voir vaincus, dirent-ils, par une poignée d'Enfans. Voici ce qu'on fit pour leur ôter les moyens de se révolter; tous, hormis les Officiers & les blessés, furent mis à fond de Cale, où on laissa deux Ecoutilles ouvertes, pour y donner autant d'air qu'il étoit possible; & pour n'avoir pas d'inquiétude, tandis que nos Gens seroient occupés à la maneuvre du Vaisseau, on fit deux espèces de Tuyaux de

gros-

grosses Planches, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du prémier Pont, à celle du second: ces Tuyaux facilitoient l'entrée de l'air à fond de Cale, & en même assuroient nos Gens contre toute entreprise de leurs Prisonniers; car il leur eût été fort difficile de déboucher par ces Tuyaux, qui avoient sept à huit piés de haut, & pour augmenter cette difficulté, quatre Pierriers, chargés de balles de Mousquets, étoient braqués contre l'ouverture de chacun de ces Tuyaux, & des Sentinelles, la mêche allumée à la main, devoient y mettre le feu, au prémier mouvement des *Espagnols*. Leurs Officiers, au nombre de dix-sept ou dix-huit, étoient logés dans la chambre du prémier Lieutenant, avec une garde de six hommes; & le Général, blessé, couchoit dans la chambre du Commandeur, avec une Sentinelle auprès de lui. Tous ces Messieurs étoient bien avertis que le moindre trouble, qu'ils exciteroient, seroit puni de mort sur le champ. Toutes ces précautions n'empêchoient pas que l'Equipage du *Centurion* ne se tînt toujours prêt, à la moindre alarme: tous les Fusils étoient bien chargés & placés dans des lieux convenables; les Matelots ne quittoient point leurs sabres, ni leurs Pistolets, & tous les Officiers, sans se deshabiller pour se coucher, ne dormoient qu'avec leurs armes prêtes, à côté d'eux.

Nulle de ces précautions ne paroitra inutile, si on considère le risque que couroient le Commandeur & ses Gens à être moins sur leurs gardes. Il est vrai que les souffrances de ces pauvres Prisonniers faisoient pitié, quoiqu'il n'y eût pas moyen de les soulager: le tems étoit excessivement chaud; la puanteur à fond de Cale alloit au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; & la ration d'eau qu'on donnoit aux Prisonniers, se trouvoit à peine suffisante pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte par jour. On ne leur en pouvoit donner davantage, dans un tems où l'Equipage même en étoit réduit à une pinte & demi. Il est surprenant qu'une misère aussi affreuse n'en fit pas mourir un seul, durant un voyage assez long. Les trois seuls de ces Prisonniers qui perdirent la vie, moururent de leurs blessures, & cela dès la prémière nuit qu'ils furent pris. Mais il faut avouer aussi qu'un mois de cette rude prison métamorphosa étrangement ces pauvres Gens: quand ils y entrèrent ils paroissoient frais & vigoureux, & lorsqu'ils en sortirent, ce n'étoit plus que des squelettes, où des phantômes.

Tandis qu'on étoit occupé à s'assurer des *Trésors* & des *Prisonniers*, le Commandeur fit porter à route vers la Rivière de *Canton*; & le 30 de

Juin,

Juin, à six heures du soir, on eut la connoissance du Cap *Delangano*, à dix lieues de distance à l'Ouest. Le lendemain, on vit les Iles de *Bashée*, & comme le vent étoit trop au Nord, pour espérer de pouvoir les doubler, il fut résolu de passer entre les Iles de *Grafton* & de *Monmouth*, où le passage ne paroissoit pas dangereux; mais lorsque nous y fumes engagés la Mer nous y parut terrible, elle moutonnoit & écumoit, comme si elle eût été pleine de Brisans, & la nuit rendoit ce spectacle encore plus effraiant. Cependant les deux Vaisseaux passèrent sans danger, la Prise étant toujours de l'avant, & on s'apperçut que le spectacle, qui nous avoit fait si grand' peur, n'étoit causé que par une forte Marée. Il est bon d'observer, que quoiqu'on ne compte ordinairement que cinq de ces Iles de *Bashée*, il y en a pourtant plusieurs autres à l'Ouest de ces cinq, & comme les Canaux, qui les séparent, ne sont pas connus, il vaut mieux passer au Nord ou au Sud de ces Iles, que de s'y engager. Aussi étoit-ce bien l'intention du Commandeur, de passer au Nord de ces Iles, entre elles & *Formosa*, si le vent l'avoit permis. Delà nos Gens continuèrent leur cours vers *Canton*, & le 8 de *Juillet* ils découvrirent l'Ile de *Supata*, la plus Occidentale des Iles de *Lema*; c'est le roc à deux pointes, marqué particulièrement dans la vue de ces Iles, inférée ci-devant. Cette Ile, suivant leur estime, est à cent trente-neuf lieues, & au Nord 82°. 37'. vers l'Ouest, de celle de *Grafton*. L'onzième ayant pris à bord deux Pilotes Lamaneurs *Chinois*, l'un pour le *Centurion*, & l'autre pour la Prise, ces Vaisseaux vinrent mouiller devant la Ville de *Macao*.

Dans ce tems-là, nos Gens avoient eu le loisir de compter la valeur de leur Prise: on trouva qu'elle étoit de 1313843 pièces de huit, & 35682 onces d'Argent en Lingots; outre une partie de Cochenille, & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cet fut-là la dernière capture du Commandeur, qui jointe aux autres, fait à peu près la somme totale de 400000 livres sterlings, pour tout le butin, rapporté par le *Centurion*, non compris les Vaisseaux, marchandises, &c. que nos Gens ont détruit ou brulé aux *Espagnols*, & qui sur le pié de l'estimation la plus modique, ne peuvent aller au-dessous de 600000 livres sterlings; desorte que la perte que notre Escadre a causée à l'Ennemi, va certainement au-delà d'un million sterling. A quoi si l'on ajoute les dépenses que fit la Cour d'*Espagne* pour l'équipement de l'Escadre de *Pizarro*, les frais extraordinaires où elle fut engagée en *Amérique*, à cause de notre Escadre, & la perte de ses Vaisseaux de guerre, le total mon-

Juin 1743. | ccccc .... Cours du Centurion, depuis Acapulco, jusqu'à Tinian, et de là vers la Chine.

CARTE de la
MER DU SUD
ou
MER PACIFIQUE
entre l'Equateur
et le 39½. de Latitude Septentrionale.

KAART van de
ZUYD — ZEE
of
STILLE OCEAAN
van de Equinoctiaal tot op 39½ Graad Noorder Breete

GEDEELTE VAN
PARTIE DE CALIFORNIE
CALIFORNIA

GEDEELTE VAN
PARTIE DU MEXIQUE
MEXICO

Punta de los Reyes
Los Farellones
Pta. de Año Nuevo
Pta. de Pinas
Pta. de la Conceptione
Punta de la Conversion
Farellon de Lobos
St. Bernardo
St. Catalina
Isla de St. Andres
Islas de St. Marcos
Pta. de St. Diego
Ensenada de los Virgines
Costa Limpia
Baya de St. Quintin
Isla de todos los Santos
Cavo Blanco
Bay de St. Francisco
Guardaloupe
Isla de Peros
Maria Hermosos
la Asumtion
Los Abroços
Ensenada de Bassos
Ensenada de Piscadores
Farellon de los Alisos
Cavo St. Lucas
Isla de Pasaros
Var. 10° E.
Las tres Marias
Balle de Bandera
Cavo Corrientes
Natividada
Salagua
Colima
Vulcano de Colima
Rio de Sacatula
Chequetan
Petaplan
Acapulco
Port Marquis
Ulva
Los Alijos
La Disgraciada
La Mesa
Socorro
Roca Partida
Isla de la Passion decouverte 1715.
Var. 3° E.
Var. 4° E.
Var. 2° 50' E.

...nora de Cabadongo de Manille à Acapulco. | bbbbb ------- Cours du Galion depuis Acapulco, jusqu'à G

Islas Nueva del Año de 1710
Islas del Año de 1664
Vulcano
Var. 10° E.
Var. 11° E.
a
Rica de Plata
Baure
Peña de los Picos
Sta. Mathec
Sta. Thomas
Rica de Oro
Colunas
Guardelupe
St. Juan
Malabrigo
Deseo Nasida
Lobos
Vulcano
Isla de Sebastian Lobes
a
Var. 6° 10' E.
Vulcano
Vulcano
Dicierta
Vulcano
Vela
Vela
Los Jardines
Camira
Lamira
Dicierta
ILES DES LARRONS
ou
ILES MARIANES
Farellon
Urac
Vulcano grande
Guigan
Pagon
Alamagouan
Sariguan
Anatacan
Farellon
Saypan
Tinian
Buenavista
Sapan
Guam
b
c
Var. 7° 58' E.
c
Var. 9° 19' E.
St. Bartelomeo
c
Var. 10° 10' E.
c
Gaspar Rico
b
b
Var. 11° 36' E.
b
Basse de Sta. Rosa
St. Barnabel
Bato
Ban
Isla de Arresitos
Ins. de Abrosas
Piscadores
I. de St. Estevan
Casbobas
Laourfanes
I. de Ceta

39
38
37
36
35
34
33
32
31
30
29
28
27
26
25
24
23
22
21
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4

montera à une somme excessive, & fera sentir de quelle utilité notre entreprise a été à l'Etat, malgré tous les desastres que nous avons éprouvés depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouva à bord de ce Galion plusieurs Desseins & Journaux, dont j'ai tiré quelques-unes des particularités rapportées dans le 10 Chapitre de mon second Livre. On y trouva aussi la Carte de l'Océan *Pacifique*, entre les *Philippines* & le *Méxique*. C'est de cette Carte, sur laquelle le Galion régloit sa navigation, que je donne ici une Copie, corrigée en quelques endroits, sur nos propres observations. J'y ai ajouté la route du Galion tirée de son Journal, & la route du *Centurion* dans cet Océan: j'ai cité cette même Carte, en parlant du commerce de *Manille*. J'ai placé les variations de l'Aiguille aimantée en plusieurs endroits de notre route & de celle du Galion; & ces observations sont d'autant plus intéressantes, que je ne sache pas qu'on en ait encore publié aucune de cette espèce pour la partie Septentrionale de cet Océan, outre qu'elles s'accordent parfaitement avec ce que le Docteur *Halley* a prédit sur ce sujet, il y a plus de cinquante ans. Après cette digression, il est tems de revenir à nos deux Vaisseaux, que nous avons laissés à *Macao*, prêts à entrer dans la Rivière de *Canton*.



CHAPITRE IX.

Ce qui arriva à nos Gens dans la Rivière de Canton.

LE Commandeur, ayant pris à bord des Pilotes Lamaneurs, continua sa route vers la Rivière de *Canton*, & le 14 de *Juillet*, il laissa tomber l'ancre, en deça de *Bocca Tigris*, qui est un passage étroit, qui forme l'embouchure de cette Rivière. Son dessein étoit d'entrer le lendemain dans ce passage, & de remonter jusqu'à l'Ile du *Tigre*, où il y a une Rade fort sûre, à couvert de tous les vents. Mais, pendant que le *Centurion* & sa Prise étoient-là à l'ancre, une Chaloupe *Chinoise* vint de la part du *Mandarin* qui commandoit les Forts de *Bocca Tigris*, examiner ce que c'étoit que ces deux Vaisseaux, & s'informer d'où ils venoient. Mr. *Anson* dit à l'Officier qui commandoit cette Chaloupe, que le *Centurion* étoit un Vaisseau de guerre, du Roi de la *Grande-Bretagne*; & que l'autre Vaisseau étoit une Prise, qu'il avoit faite; qu'il alloit dans la Rivière de *Canton*, chercher un abri contre les Ouragans, qu'on avoit lieu d'attendre dans cette saison, & qu'il repartiroit pour l'*Angleterre* dès que la Mousson favorable viendroit. L'Officier *Chinois* demanda un état des hommes, des armes & des autres munitions de guerre que nous avions à bord, dont il falloit, disoit-il, envoyer une liste au Gouvernement de *Canton*. Mais dès qu'il eut entendu qu'il y avoit dans le *Centurion*, quatre cens fusils & trois à quatre cens Barils de poudre, il haussa les épaules, & parut effraié du seul récit: il dit que jamais il n'entroit dans la Rivière de *Canton* de Vaisseaux armés de cette manière, & ajouta, qu'il n'osoit coucher ces articles sur sa liste, de peur qu'ils ne donnassent l'alarme à la Régence. Après qu'il eut fini toutes ces questions, & comme il se préparoit à s'en retourner, il proposa de laisser à bord deux Officiers de la Douane; sur quoi le Commandeur lui dit, que quoiqu'en qualité de Commandant d'un Vaisseau de Sa Majesté, tout Commerce lui fût défendu, qu'il n'eût rien à démêler avec la Douane & qu'il ne fût soumis à aucun impôt, il vouloit bien, pour la satisfaction des *Chinois*, permettre qu'ils laissassent à bord deux de leurs Gens, qui seroient témoins de l'exactitude avec laquelle il se conformoit à ses Instructions. Le *Chinois* parut surpris, lorsque Mr. *Anson* dit qu'il étoit exemt de

toutes ſortes de droits, & dit que les droits de l'Empereur devoient être payés, par quelque Vaiſſeau que ce fût, qui relâchoit dans ſes Ports: il y a apparence, qu'à cette occaſion, il défendit en particulier au Pilote *Chinois*, de conduire les deux Vaiſſeaux, au-delà de *Bocca Tigris*; & à ce propos, il convient de décrire ce Détroit.

Bocca Tigris eſt un paſſage, qui n'a guère qu'une portée de fuſil de largeur; il eſt formé par deux Pointes de terre, ſur chacune deſquelles il y a un Fort. Celui de Stribord n'eſt proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embraſures: mais il n'y avoit que douze Canons de fer, de quatre ou ſix livres de balle. Le Fort de Bas-bord reſſemble aſſez à un de ces grands Châteaux à l'antique; il eſt ſitué ſur un Rocher élevé, & il ne nous parut muni que de huit ou dix Canons, de ſix livres de balle, au plus. Voila toutes les Fortifications qui défendent l'entrée de la Rivière de *Canton*, & tout ce que l'habileté des *Chinois* dans l'Art militaire à pu inventer, pour empécher un Ennemi de forcer ce paſſage.

On voit bien par cette deſcription, que Mr. *Anſon* ne pouvoit être arrêté par ces Forts, quand même ils euſſent été parfaitement fournis de Munitions & de Canoniers: auſſi, quoique le Lamaneur refuſât de conduire le Vaiſſeau, depuis que l'Officier *Chinois* y eut été; comme le mauvais tems qu'on attendoit, rendoit tout délai dangereux, le Commandeur fit lever l'ancre, le 15, & ordonna au Lamaneur de le conduire entre les Forts, le menaçant, s'il arrivoit que le Vaiſſeau touchât, de le faire pendre au bout de la Vergue. Cet homme, intimidé par ces menaces, fit ce qu'on lui ordonnoit, & conduiſit le Vaiſſeau au-delà du Détroit, ſans que les Forts fiſſent mine d'y apporter aucun obſtacle. A la vérité le pauvre Lamaneur n'échapa pas au châtiment de la part des *Chinois*; dès qu'il deſcendit à terre, il fut mis en priſon, & reçut un bon nombre de coups de Bambou. Il trouva moyen, dans la ſuite, d'aborder Mr. *Anſon*, & lui demanda quelque récompenſe du châtiment qu'il avoit eſſuié, pour ſon ſervice, & dont il portoit encore les marques très viſibles. Mr. *Anſon* en eut pitié, & lui donna plus d'argent qu'il n'en falloit à un *Chinois*, pour affronter une douzaine de baſtonnades.

Ce Pilote ne fut pas la ſeule perſonne, qui ſouffrit à cette occaſion; le Commandeur, peu de tems après, vit paſſer quelques Jonques de l'Empereur, qui remontoient de *Bocca Tigris*, vers *Canton*, & s'informant du ſujet de leur voyage, il apprit que le *Mandarin*, qui avoit commandé,

 dans

dans les Forts, y étoit prisonnier; qu'il étoit démis de son emploi; & qu'on le menoit à *Canton*, où il seroit sévèrement puni, pour avoir laissé passer les deux Vaisseaux *Anglois*. Mr. *Anson* trouva la chose très déraisonnable & représenta aux *Chinois*, la grande supériorité de ses Vaisseaux, sur les Forts, par le nombre & la force de l'Artillerie. Les *Chinois* tombèrent d'accord de tout cela, & convinrent qu'il avoit été impossible au *Mandarin* d'empêcher nos Gens de passer; mais ils persistèrent à soutenir qu'il seroit sévèrement châtié!, pour n'avoir pas fait ce qu'ils avouoient être impossible. Ce sont-là des absurdités, auxquelles doivent se résoudre ceux qui se croyent obligés de maintenir leur autorité, dans les cas même, où la force leur manque. Mais revenons à notre sujet.

Le 16 de *Juillet*, le Commandeur envoya son second Lieutenant à *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi, où il l'informoit des raisons, qui avoient obligé le *Centurion* à relâcher en cet endroit; & pour l'avertir que le Commandeur avoit dessein d'aller lui-même, dans peu, à *Canton*, pour rendre ses devoirs au Viceroi. Le Lieutenant fut fort poliment reçu, & on lui promit d'envoyer le lendemain réponse au Commandeur. En même tems Mr. *Anson* permit à plusieurs des Officiers du Galion d'aller à *Canton* sur leur parole, à condition d'en revenir deux jours après. Lorsqu'ils furent dans cette Ville les *Mandarins* les firent appeller, pour s'informer de la manière, dont ils avoient été pris par Mr. *Anson*. Ces Prisonniers eurent la candeur de déclarer, que comme les Rois de la *Grande-Bretagne* & d'*Espagne* étoient en guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vue, mais que l'évènement avoit été contraire à leurs espérances: ils ajoutèrent que depuis leur prise, ils avoient reçu du Commandeur, un traitement beaucoup plus doux, que n'en auroient essuié de leur part les *Anglois*, s'ils étoient tombés entre leurs mains. Cet aveu, sorti de la bouche d'un Ennemi, fit beaucoup d'impression sur l'esprit des *Chinois*, qui jusqu'à ce moment-là, avoient eu plus de crainte du pouvoir de Mr. *Anson*, que de confiance en son caractère moral. Ils l'avoient soupçonné d'être plutôt un Pyrate, qu'un Officier employé par son Souverain dans une guerre légitime. Dès-lors, ils commencèrent à le considérer d'un tout autre œil, & à lui porter beaucoup de respect, à quoi peut-être ne contribuèrent pas peu les grands Trésors, dont il étoit en possession: car la Nation *Chinoise* est distinguée par sa profonde vénération pour les Richesses & les Gens riches.

Quoi-

Quoique les *Chinois* n'eussent aucun lieu de revoquer en doute la véracité des Prisonniers *Espagnols*, ils trouvèrent dans leur réponse, deux points, qui leur laissèrent quelques scrupules, & qui avoient besoin d'explication: la grande infériorité en nombre des Vainqueurs à l'égard des vaincus, & l'humanité avec laquelle ces derniers avoient été traités après le combat. Les *Mandarins* demandèrent donc aux *Espagnols*, comment il étoit possible qu'ils eussent été pris par un Ennemi si inférieur à eux, & pourquoi les *Anglois* ne les avoient pas tous tués, dès qu'ils en avoient été les maitres, puisque les deux Nations étoient en guerre. Les *Espagnols* répondirent à la prémière de ces questions, que le *Centurion* quoique beaucoup plus foible d'Equipage, étant un Vaisseau de guerre, avoit divers avantages sur leur Galion, qui n'étoit qu'un Vaisseau marchand, tels que la grandeur de ses pièces de Canon, &c. A l'égard de la seconde difficulté, ils dirent que l'usage entre les Peuples de l'*Europe*, n'étoit pas de mettre à mort, ceux qui se rendoient; quoiqu'ils avouassent en même tems, que le Commandeur, suivant en cela la bonté naturelle de son caractère, en avoit agi à leur égard, & à celui de tous leurs Compatriotes, qui lui étoient tombés entre les mains, avec beaucoup plus de douceur & d'égards, que ne l'exigeoient les loix de la guerre, établies entre les *Européens*. Ces réponses satisfirent les *Chinois*, & leur donnèrent une haute idée du caractère de Mr. *Anson*.

Le 20 de *Juillet*, au matin, trois *Mandarins*, accompagnés d'une suite très nombreuse, & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Commandeur, l'ordre du Viceroi de *Canton* pour lui faire fournir journellement une certaine quantité de Vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux, jusqu'à la seconde Barre. Ils lui dirent aussi en réponse à la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi, que ce Seigneur s'excusoit de recevoir la visite du Commandeur, pendant les grandes chaleurs; parce que les *Mandarins* & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans être exposés à une grande fatigue & à plusieurs autres inconvéniens; mais que vers le mois de *Septembre*, lorsque le tems s'adouciroit, le Viceroi seroit fort aise de voir le Commandeur, & le Capitaine qui commandoit l'autre Vaisseau. Mr. *Anson* savoit qu'on avoit fait partir un Courier de *Canton* pour la Cour de *Pekin*, avec la nouvelle de l'arrivée de ses deux Vaisseaux, & il ne douta pas un moment, que le principal motif du renvoi de sa visite, ne fût le dessein de gagner le tems nécessaire, pour re-

cevoir les ordres de l'Empereur, dans une circonſtance toute nouvelle à la *Chine*.

Après que ces *Mandarins* ſe furent aquittés de cette commiſſion, ils commencèrent à parler au Commandeur des droits qu'ils prétendoient que ſes Vaiſſeaux devoient payer: mais il leur répondit d'abord qu'il ne ſe ſoumettroit jamais à rien de pareil: que comme il n'avoit point apporté de Marchandiſes dans leurs Ports, & qu'il ne vouloit pas en emporter, il ne pouvoit aucunement être compris dans le cas des loix de la *Chine* ſur ce ſujet, qui n'avoient certainement en vue que les Vaiſſeaux marchands. Il ajouta qu'on n'avoit jamais exigé de droits des Vaiſſeaux de guerre, dans les Païs où l'on étoit accoutumé à en recevoir dans les Ports, & que les ordres de ſon Maitre lui défendoient bien expreſſément d'en payer aucuns, dans quelque endroit que ce fût.

Après cette réponſe déciſive, les *Mandarins* reprirent la parole, & dirent qu'ils n'avoient plus qu'un article dans leur commiſſion: c'étoit une prière au Commandeur, de vouloir bien relâcher les Priſonniers, qu'il avoit faits à bord du Galion. Ils ajoutèrent que le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maitre ne fût choqué, s'il apprenoit que l'on retenoit en priſon, dans ſon propre territoire, des Gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand commerce avec ſes Sujets. Mr. *Anſon* avoit bonne envie d'être débaraſſé de ces *Eſpagnols*; dès ſon arrivée, il en avoit envoyé cent à *Macao*, & les quatre cens, qui lui reſtoient encore, lui étoient à charge, à plus d'un égard. Cependant, pour relever le prix de la faveur, qu'il avoit bien deſſein d'accorder, il fit d'abord quelques difficultés; mais il ſe laiſſa perſuader, & dit aux *Mandarins*, que pour montrer la diſpoſition où il étoit d'obliger en tout le Viceroi, il relâcheroit ces Priſonniers dès que les *Chinois* voudroient envoyer des Chaloupes pour les recevoir. Là-deſſus les *Mandarins* partirent, & le 28 de *Juillet*, deux Jonques vinrent de *Canton*, pour prendre ces *Eſpagnols*, & pour les tranſporter à *Macao*. Le Commandeur les laiſſa tous partir, ſuivant ſa promeſſe, & ordonna à ſon Munitionnaire de leur délivrer des Vivres pour huit jours: c'étoit plus qu'il n'en falloit pour ce voyage. Cette affaire étant expédiée, les deux Vaiſſeaux vinrent ancrer au-deſſus de la ſeconde Barre, où ils devoient reſter juſqu'à la Mouſſon favorable.

En conſéquence des ordres émanés du Viceroi, nos Gens ne trouvoient aucune difficulté à ſe procurer des Vivres, pour leur conſomption journalière,

nalière, mais cela ne suffisoit pas: il falloit pour entreprendre le voyage de la *Chine* en *Angleterre*, de grandes provisions, non seulement de Vivres, mais de bien d'autres choses; & c'étoit en quoi consistoit l'embaras. Il y avoit bien à *Canton* des Gens qui s'étoient chargés de fournir à Mr. *Anson* le biscuit, & toutes les autres choses dont il pourroit avoir besoin; & son Truchement l'assuroit de jour en jour, depuis le milieu de *Septembre*, que tout étoit prêt & qu'il le recevroit dans peu à bord. Après quinze jours d'attente, le Commandeur envoya à *Canton*, pour s'informer des causes de ce délai, & il eut le chagrin d'apprendre, que toutes ces assurances n'étoient qu'illusion; que le Viceroi n'avoit donné aucun ordre pour les provisions de voyage, de ses deux Vaisseaux, ainsi qu'on l'avoit dit; qu'il n'y avoit ni biscuit, ni aucun des préparatifs qu'on lui avoit promis; en un mot, que ceux qui avoient contracté avec lui, n'avoient fait aucune démarche pour remplir leurs engagemens. Ces nouvelles desagréables lui donnèrent lieu de craindre qu'il ne trouvât plus de difficultés, qu'il ne l'avoit cru, à faire les provisions nécessaires pour son voyage; & ce qui lui donnoit encore plus de soupçons, c'est que le mois de *Septembre* étoit presque écoulé, qu'il n'avoit encore reçu aucun message de la part du Viceroi de *Canton*.

Le Lecteur sera sans doute curieux des motifs qui pouvoient porter les *Chinois*, à en agir avec si peu de bonne foi. J'ai déja ci-devant proposé quelques conjectures, au sujet d'un cas tout semblable à celui-ci, & je ne les répeterai pas ici, d'autant plus qu'il faut avouer, après avoir bien deviné, qu'il est presque impossible à un *Européen*, qui ignore les usages & les coutumes de cette Nation, de pénétrer dans les motifs, qui la font agir en tel cas particulier. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est qu'en fait d'artifice, de fausseté, & d'attachement pour quelque gain que ce soit, il seroit difficile de trouver autre part des exemples pareils à ceux qu'on voit tous les jours à la *Chine*: mais il ne nous est pas possible de suivre en tout les combinaisons différentes de ces belles qualités; ainsi nous nous contenterons de dire, que les *Chinois* avoient sans doute quelque intérêt caché à amuser le Commandeur en cette occasion. Cependant, de peur qu'on ne m'accuse d'injustice & de préventions, dans le caractère fourbe & intéressé, que j'attribue aux *Chinois*, sans respect pour les éloges magnifiques qu'en font les Missionaires Catholiques *Romains*, je rapporterai quelques traits propres à justifier l'idée que j'en donne.

La prémière fois que le Commandeur relâcha à *Macao*, un de ses Offi-

Officiers, qui avoit été fort malade, persuadé que l'exercice pourroit contribuer au rétablissement de sa santé, lui demanda la permission d'aller se promener tous les jours dans une Ile voisine: le Commandeur tâcha d'abord de l'en dissuader, par la crainte de quelque avanie de la part des *Chinois*; mais l'Officier, redoublant ses instances, obtint enfin sa demande, & la Chaloupe eut ordre de le mener à terre. Le prémier jour, il fit sa promenade, & revint à bord, sans avoir été inquieté en aucune manière, & même sans avoir vu personne; mais le lendemain, dès qu'il fut à terre, il fut assailli par un grand nombre de *Chinois*, qui venoient de bécher leur champ de Ris, dans le voisinage, & qui le battirent si cruellement avec les manches de leurs bêches qu'ils le firent tomber par terre, & le mirent hors d'état de faire la moindre résistance; après quoi ils lui prirent son épée d'argent, sa bourse, sa montre, sa canne à pomme d'or, sa tabatière, les boutons de sa manchettes, son chapeau, & autres hardes. Les Gens de la Chaloupe, qui étoient à quelque distance delà, & qui n'avoient aucunes armes, se trouvoient hors d'état de donner secours à cet Officier, jusqu'à ce que l'un d'eux courut au Coquin qui s'etoit nanti de l'épée, la lui arracha des mains, la tira, & voulut se jetter sur cette Canaille, dont il n'auroit pas manqué de percer quelques-uns; mais l'Officier, s'appercevant de son dessein, lui défendit de passer outre, jugeant plus à propos de souffrir avec patience, la violence qu'on lui faisoit, que de jetter le Commandeur dans des embaras, dont il auroit eu peine à sortir, si les Magistrats *Chinois*, s'étoient crus obligés à venger la mort de quelques-uns de leurs Païsans, tués par des Matelots *Anglois*. Le sens froid de cet Officier en cette occasion est d'autant plus méritoire, qu'il étoit reconnu pour un homme haut à la main, & d'un caractère ardent. Les Païsans *Chinois*, s'appercevant de cette retenue, reprirent bientôt une épée, dont ils ne craignoient plus qu'on fît usage contre eux, & se retirèrent avec leur butin. A peine s'en étoient-ils allés, qu'un Cavalier *Chinois*, fort bien mis, & qui avoit l'air d'être un homme de quelque distinction, s'approcha du rivage, & fit comprendre par ses signes, qu'il blâmoit la conduite de ses Compatriotes, & qu'il prenoit part à l'accident arrivé à l'Officier *Anglois*, qu'il s'empressa même beaucoup à faire rembarquer dans la Chaloupe. Nonobstant toutes ces belles apparences, il fut soupçonné d'être complice de ce vol, & la suite justifia pleinement ces soupçons.

Lorsque la Chaloupe eut regagné le Vaisseau, & que le Commandeur eut

eut appris cet accident, il en fit des plaintes au *Mandarin*, qui étoit chargé de l'inspection des Vivres, qu'on fournissoit à nos Gens; mais le *Mandarin*, se contenta de répondre froidement, que la Chaloupe n'auroit pas dû aller à terre; il promit pourtant que les Voleurs seroient punis, si on pouvoit les découvrir; mais on pouvoit bien juger à son ton, qu'il ne se donneroit pas la peine de faire aucune recherche. Longtems après, comme il y avoit plusieurs Bateaux *Chinois*, autour du *Centurion*, qui y avoient apporté des Vivres à vendre, le Matelot qui avoit arraché l'épée des mains du Coquin qui l'avoit prise, accourut fort échauffé vers le Commandeur, & l'assura qu'un des principaux Voleurs se trouvoit dans un de ces Bateaux. L'Officier, qui avoit été volé, envisagea ce misérable & le reconnut très bien; surquoi on le fit saisir, & on l'arrêta à bord du *Centurion*, & c'est alors qu'on fit de belles découvertes.

Le Voleur, dès qu'on lui mit la main sur le collet, parut si effraié, qu'on crut qu'il en alloit mourir sur le champ. Le *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, eut l'air fort déconcerté, & ce n'étoit pas sans raison; car on eut bientôt des preuves, qu'il étoit complice de toute l'affaire. Le Commandeur déclara qu'il alloit faire arquebuser le délinquant, & le *Mandarin*, déposant bientôt l'air d'autorité dont il avoit reclamé cet Homme, descendit jusqu'aux supplications les plus basses, pour demander qu'il fût relâché; en quoi il fut secondé par cinq ou six *Mandarins* du voisinage, qui se rendirent à bord pour cet effet, en moins de deux heures de tems, & qui trouvant le Commandeur infléxible, lui offrirent une bonne somme d'argent pour la liberté du coupable. Pendant ces sollicitations, le *Mandarin* qui paroissoit le plus empressé de tous & le plus intéressé dans l'affaire, fut reconnu pour être ce Cavalier, qui étoit venu joindre l'Officier, immédiatement après qu'il eut été volé, & qui avoit tant blâmé la conduite de ces Païsans *Chinois*. On apprit de plus qu'il étoit le *Mandarin* de l'Ile, où le vol avoit été fait, & que c'étoit par ses ordres que cette vilaine action avoit été commise. Tous ces *Mandarins*, dans les discours qu'ils tinrent à cette occasion, laissèrent échaper plusieurs traits, qui ne laissoient pas lieu de douter qu'ils ne fussent tous complices de cette infamie, & que le sujet de leurs craintes étoit qu'elle ne vînt à la connoissance du Tribunal de *Canton*, où le prémier article de leur Sentence seroit de les dépouiller de tout ce qu'ils possédoient au monde; car quoique leurs Juges ne valussent peut-être pas mieux qu'eux, ils n'avoient garde de manquer de leur faire subir un châtiment

si lucratif pour ceux qui l'infligent. Mr. *Anson* n'étoit pas fâché de voir ces *Mandarins* dans cette perpléxité, & il se divertit à les y tenir quelque tems. Il rejetta leurs offres avec mépris, parut inéxorable à leurs prières, & prononça derechef que le Voleur seroit arquebusé: mais comme il prévoyoit qu'il seroit obligé de relâcher encore une fois dans ces Ports, & que l'ascendant que cette avanture lui donnoit sur ces *Mandarins*, pourroit lui être utile, il se laissa enfin persuader, & consentit à relâcher le coupable; ce qu'il ne fit pourtant qu'après que tout eut été restitué à l'Officier volé, jusqu'à la moindre bagatelle.

Cependant, malgré la bonne intelligence qui règne à la *Chine* entre les Magistrats & les Voleurs, comme le prouve l'exemple que je viens d'alléguer, il faut avouer qu'elle se rompt quelquefois, & que l'esprit intéressé des *Chinois* les porte de tems en tems à priver leurs Protecteurs de la part du pillage qui leur revient. Peu après l'avanture que je viens de raconter, le *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, fut relevé par un autre. Mr. *Anson* perdit un Mât de Hune, qui flottoit à l'arrière du Vaisseau, & quelques recherches que l'on fît, on ne put savoir ce qu'il étoit devenu. On l'avoit emprunté à *Macao*, pour s'en servir à mettre le Vaisseau à la bande; il n'y avoit pas moyen d'en racheter un semblable dans ces Quartiers. Mr. *Anson*, qui avoit extrêmement envie de le ravoir, pour le rendre à qui il appartenoit, promit une bonne récompense à quiconque le lui feroit retrouver. Il prit d'autant plus volontiers ce parti, qu'il ne douta pas dès le commencement, que ce Mât n'eût été volé. Effectivement peu de tems après, le *Mandarin* vint dire que ses Gens avoient trouvé ce Mât, & pria le Commandeur d'envoyer ses Chaloupes pour aller le rechercher. Cela fut fait, & les Gens du *Mandarin* reçurent la somme promise; mais Mr. *Anson* dit à ce Magistrat, qu'outre cela, il vouloit lui faire un présent, en reconnoissance des peines qu'il s'étoit données pour cette affaire. Le Commandeur chargea son Truchement du présent; mais celui-ci, qui savoit que les Gens du *Mandarin* avoient reçu la somme qu'ils devoient avoir, & ignorant qu'on en eût promis une autre au *Mandarin*, garda cette dernière pour lui. Cependant le *Mandarin*, qui comptoit sur la promesse de Mr. *Anson*, & qui soupçonna ce qui étoit arrivé, prit un beau matin occasion de rappeller délicatement cette affaire; il se mit à admirer la grandeur des Mâts du *Centurion*, & se ressouvenant fort à propos de l'histoire du Mât perdu, il demanda à Mr. *Anson*, s'il ne l'avoit pas retrouvé. Mr. *Anson* sentit

où il en vouloit venir; il lui demanda s'il n'avoit pas reçu du Truchement, la somme qu'il lui avoit promise, à ce sujet, & ayant appris que non, il s'offrit de la lui compter sur le champ. Le *Mandarin*, qui voyoit moyen d'avoir quelque chose de plus, le remercia, & dès le lendemain le Truchement fut saisi, & fut sans doute obligé pour se racheter, de délivrer tout ce qu'il avoit gagné au service du Commandeur, ce qui pouvoit bien monter à deux mille Piastres. Outre cela, il reçut une si forte Bastonnade, qu'il eut bien de la peine à en revenir: & lorsqu'il vint gueuser après cela, auprès de Mr. *Anson*, & que le Commandeur lui remontra la folie qu'il y avoit à affronter un châtiment si sévère, pour cinquante Piastres, qu'il avoit volées au *Mandarin*, le misérable s'excusa sur le penchant invincible que sa Nation a pour la friponnerie, en disant dans son mauvais *Anglois: En vérité les* Chinois *grands coquins, mais c'est la mode; n'y a remède.*

Ce seroit un ouvrage sans fin que de raconter les artifices, les extortions, & les fourberies de cette canaille avide, à l'égard du Commandeur & de ses Gens. L'usage est à la *Chine* de tout vendre au poids, les tours dont les *Chinois* s'avisoient, pour rendre plus pesantes toutes les Provisions qu'ils vendoient à l'Equipage du *Centurion*, sont presque incroyables. On avoit un jour acheté un grand nombre de Poules & de Canards, dont la plupart moururent d'abord. On eut peur qu'ils ne fussent empoisonnés; mais en les examinant, on vit d'abord que le prétendu poison n'étoit qu'une excessive quantité de cailloux & de gravier, dont les fripons de *Chinois* les avoient farcis, pour les rendre plus pesans. La plupart des Canards en avoient dix onces chacun dans le corps. Les Cochons, qu'on achetoit tout tués des *Chinois*, étoient pleins d'eau, dont les Bouchers les avoient injectés; & quand on les avoit laissés pendre pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils pesoient huit livres de moins. On n'en étoit pas mieux pour les acheter en vie: les *Chinois* leur faisoient manger force sel, pour les faire boire à l'excès; ils prenoient en même tems de bonnes mesures, pour les empêcher de se défaire de toute cette eau, par la voie des urines, & les vendoient dans cet état. Lorsque le Commandeur partit pour la prémière fois de *Macao*, les *Chinois* lui jouèrent un autre tour. Ces Gens ne font aucune difficulté de manger de la viande d'une Bête morte naturellement, ils eurent soin, par quelque artifice, de faire ensorte que tous les Animaux, qu'ils avoient vendus, & qui avoient été embarqués en vie à bord du *Centurion*, mourussent en peu

de jours: leur but étoit de faire leur profit de tous les corps de ces Animaux qu'on jetteroit à la Mer. En effet, les deux tiers des Cochons moururent, avant qu'on eût perdu la terre de vue, & plusieurs Bateaux *Chinois* suivirent le Vaisseau, pour en repecher les Charognes. Qu'on juge par ces échantillons du mérite d'une Nation, qu'on vient nous citer à l'autre bout du monde, en exemple de toutes vertus. Mais revenons à notre sujet.

Vers la fin de *Septembre*, comme je l'ai dit ci-devant, le Commandeur voyant que ceux qui avoient entrepris la livrance de tout ce dont il avoit besoin pour son voyage, le trompoient, & que le Viceroi paroissoit l'avoir oublié, jugea qu'il ne sortiroit d'embaras, qu'en allant lui-même à *Canton* & en rendant visite au Viceroi. Dans cette vue, il envoya un Message, le 27 de *Septembre*, au *Mandarin*, qui avoit inspection sur tout ce qui concernoit le *Centurion*, pour l'informer qu'il avoit résolu de partir le 1 d'*Octobre*, dans sa Chaloupe pour *Canton;* il ajouta, que le lendemain de son arrivée, il la feroit notifier au Viceroi, & le prieroit de fixer le tems de son audience. Le *Mandarin* pour toute réponse, dit qu'il feroit savoir au Viceroi les intentions du Commandeur. Cependant on faisoit les préparatifs nécessaires pour ce voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes sans compter le Maitre Nocher, fut mis en uniforme, tels que sont les Rameurs des Barges de la *Tamise*. Ils avoient des Habits écarlate, & des Camisoles d'étoffe de Soie bleue, le tout garni de boutons d'argent, & les armes du Commandeur, en argent, sur l'Habit & sur le Bonnet. Il y avoit lieu de craindre & même bien des Gens l'avoient assuré, que la Régence de *Canton* prétendroit exiger le payement des Droits de l'Empereur, pour le *Centurion* & pour sa Prise, & qu'il n'accrocheroit la permission de fournir les Provisions nécessaires à nos Gens pour leur voyage. Le Commandeur étoit bien résolu de ne jamais se soumettre à un exemple, d'une conséquence si honteuse pour les Vaisseaux de Sa Majesté, & il prit ses précautions pour que les *Chinois* ne pussent tirer aucun avantage de ce qu'ils alloient l'avoir en leur pouvoir. Pour cet effet, il nomma Mr. *Brett*, son premier Lieutenant, pour être Capitaine du *Centurion* sous lui, & lui donna ses instructions. Suivant ces ordres, Mr. *Brett* devoit, en cas qu'on retînt Mr. *Anson* à *Canton*, pour le sujet de ces Droits, retirer les hommes qui étoient à bord de la Prise, & la détruire; ensuite descendre la Rivière, avec le *Centurion*, au-dessous de *Bocca Tigris*, & s'arrêter au-

delà

delà de ce Détroit, jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres de Mr. *Anson*.

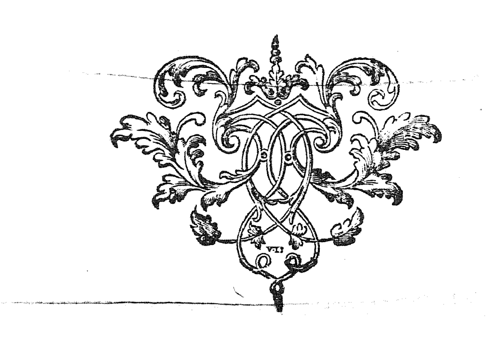
Ces précautions ne furent pas ignorées des *Chinois*, & elles devoient naturellement influer sur leurs conseils. On doit croire qu'ils avoient bonne envie de se faire payer leurs Droits; moins peut-être pour l'importance de la somme, que pour soutenir leur réputation d'adresse & de dextérité dans les affaires, & pour éviter la honte d'être réduits à renoncer à une prétension, sur laquelle ils avoient insisté. Cependant ils voyoient bien qu'il n'y avoit d'espérance de réussir pour eux, que dans la violence, & que Mr. *Anson* avoit pris ses mesures en pareil cas. Je crois bien, que c'est ce qui les porta à laisser tomber leurs prétensions, plutôt que de s'engager dans des voies de fait, qui ne pouvoient aboutir qu'à la ruine du commerce de leur Rivière.

Quoiqu'il y ait toute apparence, qu'ils étoient alors dans ces sentimens, ils ne purent cependant se départir tout-à-fait de leurs artifices ordinaires. Le prémier d'*Octobre*, au matin, comme le Commandeur s'apprêtoit à partir pour *Canton*, son Truchement lui vint dire de la part du *Mandarin*, qui avoit inspection sur les Vivres, qu'il avoit reçu une Lettre du Viceroi, qui souhaitoit que le Commandeur retardât son voyage de deux ou trois jours. Dès l'après-midi un autre Truchement vint à bord, & dit d'un air effraié à Mr. *Anson*, que le Viceroi l'avoit attendu ce jour-là; que le Conseil avoit été assemblé, & les Troupes sous les armes pour sa reception; ajoutant que le Viceroi étoit fort irrité, & que le Truchement du Commandeur étoit déja en prison, chargé de fer, parce qu'on attribuoit ce contretems à sa négligence. Cette nouvelle, qui avoit quelque apparence de vérité, fit beaucoup de peine à Mr. *Anson*, & lui fit soupçonner qu'on lui brassoit quelque fourberie, dont il ne voyoit pas le fond; & quoique dans la suite, il parut que toute cette belle histoire, n'étoit qu'une fiction fausse de tous points, elle fut si bien soutenue par les artifices des Marchands *Chinois* de *Canton*, que trois jours après le Commandeur reçut une Lettre signée de tous les Supercargos des Vaisseaux *Anglois*, qui se trouvoient dans ce Port, qui lui marquoient leur inquiétude sur ce sujet & leur crainte que l'on n'insultât sa Chaloupe, s'il alloit à *Canton*, avant que le Viceroi n'eût reçu des éclaircissemens satisfactoires. Mr. *Anson* répondit à cette Lettre, qu'il ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à l'égard du Viceroi, mais que tous ces bruits lui paroissoient avoir été répandus par les *Chinois*, en vue de l'empêcher de rendre visite au Viceroi; qu'ainsi, il partiroit sans faute pour *Canton* le 13 d'*Octo-*

 bre,

bre, bien ſûr que les *Chinois* n'oſeroient lui faire inſulte, parce qu'ils n'ignoroient pas qu'il ſavoit comment il faudroit y répondre.

Effectivement, le Commandeur n'ayant pas eu la moindre tentation de changer de deſſein, tous les Supercargos des Vaiſſeaux *Anglois*, *Danois* & *Suédois*, ſe rendirent à bord du *Centurion* le 13 d'*Octobre*, pour l'accompagner, & il s'embarqua dans ſa Barge, le même jour, ſuivi de ſes Chaloupes & de celles des Vaiſſeaux Marchands, qui lui firent cortège. Lorsqu'il paſſa devant *Wampo*, où les Vaiſſeaux *Européens* reſtent à l'ancre, il fut ſalué par tous ces Vaiſſeaux, à l'exception de ceux des *François*; & le ſoir il arriva ſans accident à *Canton*. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant la manière dont il fut reçu dans cette Ville, & le reſte des avantures de ſon voyage, juſqu'à ſon arrivée en *Angleterre*.



CHA-

CHAPITRE X.

Séjour dans la Ville de Canton; *& le retour du* Centurion *en* Angleterre.

Dès que le Commandeur fut arrivé à *Canton*, il fut visité par les principaux Marchands *Chinois*, qui affectèrent de témoigner beaucoup de joie, qu'il eût fait ce voyage, sans rencontrer aucun obstacle, & feignoient d'en inférer qu'il falloit bien que le Viceroi eût reçu satisfaction du prétendu contretems, dont ils soutenoient encore la réalité. Ils ajoutèrent, qu'ils auroient soin dès le lendemain matin, de faire savoir au Viceroi, l'arrivée de Mr. *Anson*, & qu'ils ne doutoient pas que d'abord le jour de la visite ne fût fixé.

Le lendemain ces Marchands revinrent trouver le Commandeur, & lui dirent, que le Viceroi étoit si occupé à préparer ses Dépêches pour *Pekin*, qu'il n'y avoit pas moyen de l'aborder de quelques jours; mais qu'ils avoient engagé un des Officiers de sa Cour, de les avertir dès qu'on pourroit lui parler, & qu'alors ils lui feroient part de l'arrivée de Mr. *Anson*, & tâcheroient de faire fixer le jour de son audience. Le Commandeur connoissoit trop bien ses Gens, pour ne pas voir clairement, que tous ces discours n'étoient qu'un tissu de mensonges; & s'il n'avoit suivi que son propre jugement, il se seroit servi d'autres canaux pour parvenir au Viceroi; mais les Supercargos de nos Vaisseaux étoient si prévenus de terreurs paniques, par les artifices des Marchands *Chinois*, qu'ils ne pouvoient approuver les mesures que Mr. *Anson* croyoit les plus sages, & le Commandeur appréhendant que la malice des *Chinois* ne fît naître quelque incident desagréable, dont on le rendroit responsable, il prit le parti d'attendre tranquilement ce qui en arriveroit, aussi longtems que le retard ne lui pouvoit être préjudiciable. Ainsi il promit de ne pas s'adresser immédiatement au Viceroi, pourvu que les *Chinois*, avec qui il avoit contracté, lui fissent voir qu'on travailloit en diligence à faire son biscuit, & à préparer les viandes salées & les autres provisions dont il avoit besoin: à condition que si avant que tout cela fût prêt, c'est-à-dire, en six semaines, les Marchands ne pouvoient lui faire avoir les permissions nécessaires du Viceroi, Mr. *Anson* s'adresseroit directement à ce

Seigneur. Voila jusqu'où alla la condescendance du Commandeur pour les Supercargos, & quoiqu'il ne paroisse pas qu'on pût en exiger davantage, encore ces Messieurs n'y aquiescèrent-ils pas sans beaucoup de difficultés: les *Chinois*, de leur côté, exigèrent comme une condition de leur consentement, que Mr. *Anson* payât tout ce qu'il avoit acheté d'eux, avant qu'il reçût les effets. Enfin tout étant ajusté, le Commandeur eut au moins la satisfaction de s'assurer qu'on travailleroit aux Préparatifs qui lui étoient nécessaires; & de pouvoir les presser, puisqu'il étoit sur les lieux.

Durant cet intervalle, les Marchands n'entretenoient Mr. *Anson* que des mouvemens, qu'ils se donnoient pour obtenir les permissions du Viceroi, & des grandes difficultés qu'ils y trouvoient; mais il étoit si convaincu qu'il n'y avoit pas un seul mot de vrai dans tous ces discours; qu'il n'y faisoit d'attention, que pour s'en divertir. Dès qu'il vit, vers le 24 de *Novembre*, tems où la Mousson de Nord-Est commence, que toutes ses Provisions étoient prêtes à embarquer, il résolut de s'adresser directement au Viceroi & de lui demander une audience, sans laquelle il étoit persuadé, qu'il auroit bien de la peine à obtenir la permission de faire embarquer ses Provisions. Il envoya donc, ce jour-là même, un de ses Officiers, au *Mandarin*, qui commandoit la Garde à la principale porte de *Canton*, avec une Lettre pour le Viceroi. Le *Mandarin* reçut l'Officier très poliment, écrivit en *Chinois* le contenu de la Lettre, & promit de la remettre immédiatement au Viceroi; il ajouta, qu'il étoit inutile qu'il en attendît la réponse, parce qu'on la feroit tenir par un Message exprès au Commandeur.

Ce n'avoit pas été une petite affaire, que de trouver un bon Interprète pour envoyer avec cet Officier. Mr. *Anson* ne pouvoit se fier en cette occasion à aucun de ces *Chinois*, qui font le métier de Truchement: mais enfin il obtint de Mr. *Flint*, qui étoit de la Factorie *Angloise*, & qui parloit fort bien *Chinois*, de faire pour lui cet office. Mr. *Flint*, qui, en cette occasion & en plusieurs autres fut d'une grande utilité à Mr. *Anson*, fut laissé fort jeune à *Canton* par le feu Capitaine *Rigby* pour y apprendre le *Chinois*. Ce Capitaine étoit persuadé qu'il feroit d'une très grande utilité à notre Compagnie des *Indes*, d'avoir en cet endroit un bon Interprète *Anglois*; & quoique l'expérience ait prouvé que cet avantage étoit plus grand, qu'on ne pouvoit l'espérer, je n'ai pas appris que cet exemple ait été imité jusqu'à présent. Nous préférons ridiculement de faire le

Com-

commerce considérable, que nous avons à *Canton*, par le moyen du baragouin *Anglois* de quelques Truchemens *Chinois*, ou par le canal très suspect d'Interprêtes d'autres Nations.

Deux jours après l'envoi de la Lettre, dont il vient d'être fait mention, il y eut un Incendie dans les Fauxbourgs de *Canton*. Dès la prémière alarme, Mr. *Anson* y courut avec ses Officiers & l'Equipage de sa Chaloupe, dans la vue d'aider à y remédier. Il trouva que le feu, qui avoit pris d'abord dans une façon d'appenti d'un Voilier, avoit fait de grands progrès, tant par la nature des Bâtimens voisins, que par la maladresse des *Chinois*: mais il remarqua qu'en abattant quelques appentis, qui étoient-là auprès, il y avoit moyen d'arrêter le mal. Il y avoit sur-tout une corniche de bois, où le feu avoit déja pris, & qui pouvoit le communiquer à une grande distance. Mr. *Anson* ordonna à ses Gens d'abattre cette corniche, ce qu'ils commencèrent & dont ils seroient bientôt venus à bout, si on ne les avoit avertis que Mr. *Anson*, n'étant pas *Mandarin*, & n'ayant aucune autorité en cet endroit, on lui feroit payer tout ce qu'on abattroit par ses ordres. Sur cet avis, nos Gens s'arrêtèrent, & le Commandeur les envoya à la Factorie *Angloise*, pour aider à mettre à couvert les effets de la Compagnie: car il n'y avoit pas d'endroits qu'on pût croire en sureté, contre un Incendie aussi grand, & qu'on ne travailloit point du tout à arrêter. Les *Chinois* se contentoient d'en être spectateurs & d'en approcher de tems en tems quelques-unes de leurs Idoles, dont ils paroissoient attendre de grands secours. Enfin il y vint un *Mandarin*, suivi de quatre ou cinq cens hommes destinés à servir en pareille occasion; ces Gens firent quelques foibles efforts pour abattre les maisons voisines; mais le feu étoit trop violent & avoit déja gagné les Magazins des Marchands: d'ailleurs ceux qui travalloient à l'éteindre, n'avoient ni courage ni adresse; & l'Incendie, qui alloit de plus en plus en augmentant, ne menaçoit pas moins que de la destruction de la Ville. Dans la confusion extrême, que ce malheur causoit, le Viceroi se rendit en personne sur les lieux, & on fit prier le Commandeur de prêter son assistance, & de prendre toutes les mesures qu'il jugeroit à propos. Il y retourna donc, à la tête de quarante de ses Gens, qui donnèrent en cette occasion, un exemple tout nouveau à la *Chine*: il sembloit que les flammes & la chute des Bâtimens les animât, bien loin de les effrayer. Plusieurs tombèrent à terre avec les toits des Maisons, qu'ils abattoient eux-mêmes. Par bonheur les Maisons n'étoient que d'un étage, & les matériaux en étoient très légers;

 desor-

deſorte qu'au grand étonnement des *Chinois*, nos Matelots vinrent en peu de tems à bout d'arrêter l'Incendie, & que malgré leur extrême hardieſſe, ils en furent quittes pour quelques fortes coutuſions.

Le dommage que ce feu cauſa fut très conſidérable; il conſuma une centaine de Boutiques & onze rues pleines de Magazins. Un ſeul Marchand *Chinois*, nommé *Succoy*, bien connu de nos *Anglois*, y perdit pour ſa part près de deux cens mille livres ſterlings. Ce qui augmenta conſidérablement la violence du feu, c'eſt qu'il y avoit beaucoup de Camphre dans quelques-uns de ces Magazins; cette matière produiſit une colomne de flamme extrêmement blanche, qui s'éleva à telle hauteur, qu'elle fut vue diſtinctement à bord du *Centurion*, qui étoit ancré à trente milles delà.

Tandis que le Commandeur étoit occupé avec ſes Gens à éteindre le feu, la terreur qui avoit ſaiſi tous les eſprits, porta pluſieurs des plus conſidérables Marchands *Chinois*, à s'adreſſer à lui pour le ſupplier de leur donner à chacun, un de ſes Matelots, qu'ils appelloient Soldats, à cauſe de leurs uniformes, pour garder leurs Maiſons & leurs Magazins, qu'ils avoient lieu de croire que leur indigne Populace ne voulût piller. Mr. *Anſon* leur accorda ce qu'ils demandoient, & nos Matelots ſe conduiſirent tellement à la ſatisfaction de ceux qui les employèrent, que ces derniers ne pouvoient trop ſe louer de leur vigilance & de leur fidélité.

Il ne fut plus queſtion dans toutes les converſations que du courage & de la probité des *Anglois*. Dès le lendemain de l'Incendie pluſieurs des principaux habitans de cette grande Ville vinrent rendre leurs devoirs à Mr. *Anſon*, & le remercier des ſecours qu'ils en avoient reçus. Ils avouoient naturellement qu'ils ne ſeroient jamais venus ſeuls à bout d'éteindre le feu, & que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables de la conſervation de la Ville. Peu après le Commandeur reçut un meſſage de la part du Viceroi, qui fixoit ſon audience au 30 de *Novembre*. Certainement cette promte réſolution du Viceroi, dans une affaire qui avoit été ſi longtems traitée envain, n'avoit pour cauſe que les ſervices ſignalés que Mr. *Anſon* & ſes Gens avoient rendus, dans le tems de l'Incendie, & dont le Viceroi lui-même avoit été témoin occulaire.

Cette audience ainſi accordée fit d'autant plus de plaiſir à Mr. *Anſon*, qu'il ne douta point que ceux qui formoient le Conſeil de *Canton* n'auroient pas pris cette réſolution, ſans être auparavant convenus de renoncer à leurs prétenſions, touchant les Droits d'ancrage, & d'accorder au

Com-

Commandeur tout ce qu'il pouvoit raisonnablement demander. Car ils n'ignoroient pas les dispositions, où étoit Mr. *Anson*, & il n'étoit pas de la fine Politique *Chinoise* de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. Mr. *Anson* se prépara donc gayement à cette visite, & sans aucune inquiétude sur le succès qu'elle pourroit avoir, & il engagea Mr. *Flint* à lui servir d'Interprête en cette occasion: celui-ci s'en aquitta en galant homme, répétant avec beaucoup de hardiesse & sans doute avec exactitude tout ce qui lui étoit dicté, & c'est ce qu'aucun Truchement *Chinois* n'auroit jamais osé faire.

Au jour marqué, à dix heures du matin, un *Mandarin* vint dire au Commandeur, que le Viceroi étoit prêt à le recevoir; sur quoi le Commandeur & sa Suite se mirent en marche. En entrant dans la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats rangés en ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande Place de parade, devant le Palais de l'Empereur, où logeoit le Viceroi. Il y avoit dans cette Place dix mille Hommes sous les armes, & tout vêtus de neuf pour cette cérémonie. Mr. *Anson* passa au milieu de ce corps de Troupes & fut conduit à la grande Salle d'audience, où il trouva le Viceroi assis dans une Chaire de parade de l'Empereur, sous un riche Dais, & accompagné de tous les *Mandarins* du Conseil. Il y avoit pour le Commandeur un siège vuide, qu'il occupa: il étoit le troisième en rang après le Viceroi, n'y ayant au-dessus de lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui suivant l'étiquette *Chinoise*, ont le pas sur tous les Officiers d'épée. Quand le Commandeur fut assis, il adressa la parole au Viceroi, par le moyen de son Interprête, & commmença son discours par le récit des moyens qu'il avoit d'abord employés pour obtenir cette audience, dont il imputoit le peu de succès à l'infidélité de ceux qu'il avoit employés, qui ne lui avoient laissé d'autres moyens de réussir que la Lettre qu'il avoit écrite au Viceroi. En cet endroit, le Viceroi interrompit l'Interprête, & lui commanda d'assurer Mr. *Anson*, que c'étoit par cette Lettre qu'il avoit eu la prémière nouvelle de son arrivée à *Canton*. Mr. *Anson* reprit la parole & dit, que les Sujets du Roi de la *Grande Bretagne*, commerçans à la *Chine*, lui avoient porté des plaintes des véxations auxquelles ils étoient exposés de la part des Marchands *Chinois*, & des Commis de la Douane, & auxquelles ils étoient obligés de se soumettre, par la difficulté qu'ils trouvoient à parvenir jusqu'aux *Mandarins*, qui seuls pouvoient leur faire rendre justice: qu'il étoit du devoir de lui, Mr. *Anson*, comme Officier du Roi de la

Grande Bretagne, de propoſer ces ſujets de plainte au Viceroi, & qu'il eſpéroit que ce Seigneur y feroit attention, & donneroit ordre à l'avenir à ce qu'il n'y eût plus lieu d'en faire. Ici Mr. *Anſon* s'arrêta & attendit quelque tems la réponſe; mais voyant qu'il n'en venoit point, il demanda à ſon Interprête, s'il étoit bien certain que le Viceroi eût bien compris ce qu'il diſoit. L'Interprête l'aſſura qu'oui, mais qu'il ne croyoit pas, qu'il ſe fît aucune réponſe ſur ce ſujet. Alors Mr. *Anſon* expoſa le cas du Vaiſſeau *Haſlingfield*, qui avoit été démâté ſur les Côtes de la *Chine*, & qui étoit arrivé depuis peu de jours dans la Rivière de *Canton*. Les Gens de ce Vaiſſeau avoient beaucoup perdu par l'Incendie, le Capitaine en particulier avoit eu tous ſes effets brulés, & perdu dans la confuſion, une ſomme de quatre mille cinq cens *Taels*, qui avoient ſuivant toutes apparences été volés par des Batteliers *Chinois*. Mr. *Anſon* requit l'aſſiſtance du Conſeil, ſans laquelle cet argent ne pouvoit ſe retrouver, ni revenir à ſon Maitre. Le Viceroi répondit à cet article, qu'en réglant les Droits que ce Vaiſſeau devoit payer, on accorderoit quelques rabais en conſidération de ces pertes.

Après ces deux points que les Officiers de notre Compagnie des *Indes* avoient prié Mr. *Anſon* d'ajuſter avec le Conſeil *Chinois*, il fut queſtion de ce qui le regardoit directement. Il dit au Viceroi, que la Mouſſon propre pour ſon voyage étoit commencée, & qu'il n'attendoit que les permiſſions néceſſaires, pour embarquer les Proviſions dont il avoit beſoin, & qui étoient toutes prêtes; que dès qu'elles ſeroient à bord, il avoit deſſein de quitter la Rivière de *Canton* & de partir pour l'*Angleterre*. Le Viceroi répondit, que les permiſſions ſeroient d'abord expédiées, & que les ordres ſeroient donnés, pour tranſporter tout à bord, dès le lendemain; & voyant que Mr. *Anſon* n'avoit plus rien à demander, le Viceroi continua quelque tems la converſation. Il avoua en termes fort polis, que les *Chinois* étoient fort obligés à Mr. *Anſon*, des ſervices ſignalés qu'il leur avoit rendus, à l'occaſion de l'Incendie, & que c'étoit à lui qu'on étoit redevable de ce que la Ville n'avoit pas été réduite en cendres. Enfin le Viceroi obſerva, qu'il y avoit longtems que le *Centurion* étoit ſur les Côtes de la *Chine*; & finit ſon diſcours en ſouhaitant au Commandeur un heureux retour en *Europe*. Après quoi Mr. *Anſon* remercia le Viceroi de ſes civilités & de l'aſſiſtance qu'il lui accordoit, & prit congé de lui.

Au ſortir de la Salle d'audience, on preſſa beaucoup le Commandeur, d'entrer dans un apartement voiſin, où il y avoit un Feſtin préparé pour lui; mais apprenant que le Viceroi n'y ſeroit pas préſent, il s'en excu-

ſa,

fa, & s'en retourna avec les cérémonies qu'il étoit venu, à la feule différence près, qu'à la fortie de la Ville, il fut falué de trois coups de Canon, qui eft le plus grand nombre qu'on en tire en ce Païs-là pour quelque cérémonie que ce foit. C'eft ainfi que le Commandeur vint enfin à bout d'une affaire embaraffante, qui depuis quatre mois lui avoit donné tant d'inquiétude. Il étoit très content d'avoir obtenu les ordres nécesfaires pour l'embarquement de fes Provifions, & de fe voir par-là en état de partir dès le commencement de la Mouffon, & d'arriver en *Angleterre*, avant qu'on fût en *Europe* qu'il étoit en chemin pour le retour; mais ce qui augmentoit encore fa fatisfaction, c'étoit d'avoir établi par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiffeaux du Roi, pour quelques Droits que ce foit, dans les Ports de la *Chine*.

On commença à porter les Provifions à bord, dès le lendemain, fuivant la promeffe du Viceroi, & quatre jours après, le Commandeur partit de *Canton*, pour fe rendre à fon Vaiffeau. Le 7 de *Décembre*, le *Centurion* & la Prife levèrent l'ancre & defcendirent la Rivière. Ils paffèrent le Détroit de *Bocca Tigris*, le 10, & on remarqua que les *Chinois* en avoient garni les deux Forts d'autant de Soldats qu'il pouvoit y entenir, la plupart armés de Piques & de Moufquets à meche. Ces Garnifons affectèrent de fe faire voir des Vaiffeaux, & de s'étaler autant qu'il étoit poffible, auffi n'étoient-elles deftinées qu'à donner à Mr. *Anfon* des idées plus avantageufes des Forces militaires de la *Chine*, qu'il n'avoit témoigné en avoir jufqu'alors. Pour cet effet, ces Troupes étoient fort bien équipées, & montroient grand nombre de Drapeaux; il paroiffoit de grands monceaux de pierres dans un des Châteaux, & un Soldat d'une grandeur extraordinaire, couvert d'armes magnifiques, fe promenoit fur le Parapet, de l'air le plus fier & le plus martial qu'il pût prendre. Cependant quelques-uns des Spectateurs, qui le confidéroient du bord du *Centurion*, eurent la malice de foupçonner, que fa belle cuiraffe n'étoit que de papier, peint & luftré, de manière à repréfenter de l'acier poli.

Après avoir conduit nos deux Vaiffeaux jufqu'au bas de la Rivière, & au point qu'ils alloient quitter le Territoire de la *Chine*, j'efpère qu'on me permettra, avant de continuer mon récit, de faire encore quelques remarques fur le caractère du Peuple fingulier qui habite cet Empire. Je fais qu'on pourroit croire que des obfervations, faites dans une feule Ville, fituée à un bout de ce vafte Païs, ne peuvent guère fervir à des conféquences générales pour toute la Nation; cependant comme les af-

faires que Mr. *Anſon* eut à y traiter, ſont hors du train ordinaire, & propres à donner lieu à quelques réflexions, qui pourront ne pas déplaire au Lecteur; ce que je me propoſe de dire aura du moins l'avantage d'être dégagé des préjugés ridicules, dont ont été pleins ceux qui ont eu le plus d'occaſion d'examiner l'intérieur de cet Empire.

Le grand nombre de belles Manufactures établies à la *Chine*, & que les Nations les plus éloignées recherchent avec tant d'empreſſement, prouve ſuffiſamment que les *Chinois* ſont induſtrieux; cependant cette adreſſe dans les Arts méchaniques, qui paroit être leur talent favori, n'eſt pas pouſſé au plus haut point: les *Japonois* les ſurpaſſent de beaucoup dans les Arts, qu'ils cultivent également les uns & les autres; & en pluſieurs choſes, il ne leur eſt pas poſſible d'égaler la dextérité & le génie des *Européens*. Ils ſont proprement d'habiles imitateurs de ce qu'ils voyent, mais d'une manière ſervile, & qui marque médiocrement de génie. C'eſt ce qui paroit ſur-tout dans les Ouvrages qui exigent beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient bien chaque pièce à part, & ſavent donner au tout aſſez de reſſemblance avec l'Original; mais ils ne peuvent arriver à cette juſteſſe dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la Machine eſt deſtinée. Si de leurs Manufacturiers nous paſſons à des Artiſtes d'un ordre plus relevé, tels que Peintres, Statuaires, &c. nous les trouverons encore plus imparfaits. Ils ont des Peintres en grand nombre, & ils en font beaucoup de cas; cependant ils réuſſiſſent rarement dans le Deſſein & dans le Coloris, pour les figures humaines, & entendent auſſi peu l'art de former des groupes: il eſt vrai qu'ils réuſſiſſent mieux à peindre les fleurs & les oiſeaux; ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté & à l'éclat de leurs couleurs, qu'à leur habileté: car on y trouve ordinairement fort peu d'intelligence dans la manière de diſtribuer les jours & les ombres, & encore plus rarement cette grace & cette facilité qu'on voit dans les ouvrages de nos bons Peintres *Européens*. Il y a dans toutes les productions du Pinceau des *Chinois*, quelque choſe de roide & de meſquin qui déplait: & tous ces défauts dans leurs Arts peuvent fort bien être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque abſolument de feu & d'élévation.

A l'égard des Sciences, même à ne conſulter que les Auteurs qui nous ont repréſenté cette Nation dans le jour le plus favorable, il faut convenir que ſon obſtination & l'abſurdité des ſes opinions ſont inconcevables.

bles. Depuis bien des ſiècles tous leurs Voiſins ont l'uſage de l'Ecriture par Lettres, les ſeuls *Chinois* ont négligé juſqu'à préſent de ſe procurer les avantages de cette invention divine, & ſont reſtés attachés à la méthode groſſière de repréſenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend néceſſairement le nombre des caractères trop grand, pour quelque mémoire que ce ſoit; elle fait de l'Ecriture un Art, qui exige une application infinie, & où un homme ne peut jamais être que médiocrement habile: tout ce qui a jamais été ainſi écrit ne peut qu'être enveloppé d'obſcurité & de confuſion; car les liaiſons entre tous ces caractères, & les mots qu'ils repréſentent, ne peuvent être tranſmis par les Livres, il faut de toute néceſſité qu'ils ayent paſſé d'âge en âge par la voye de la Tradition, & cela ſeul ſuffit pour répandre une très grande incertitude ſur des matières compliquées & ſur des ſujets d'une grande étendue: il ne faut, pour le ſentir, que faire attention aux changemens que ſouffre un fait qui paſſe par trois ou quatre bouches. Il s'enſuit delà que le grand ſavoir, & la haute antiquité de la Nation *Chinoiſe* ne peuvent à pluſieurs égards, qu'être très problématiques.

A la vérité quelques-uns des Miſſionnaires Catholiques *Romains* avouent que les *Chinois* ſont fort inférieurs aux *Européens*, en fait de Sciences, mais en même tems, ils les donnent en exemple de Juſtice & de Morale, tant dans la théorie, que dans la pratique. A entendre ces bons Pères, le vaſte Empire de la *Chine* n'eſt qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, & où on ne diſpute jamais que de bonté & de prévenance. Ce que j'ai rapporté ci-devant de la conduite des Magiſtrats, des Marchands & du Peuple de *Canton*, eſt plus que ſuffiſant pour réfuter toutes ces fictions de Meſſieurs les Jéſuites: & pour ce qui regarde la Morale théorétique des *Chinois*, on en peut juger par les échantillons que ces Miſſionnaires eux-mêmes nous en ont donnés. Il paroit que ces prétendus Sages ne s'amuſent qu'à recommander un attachement aſſez ridicule à quelques points de Morale peu importans, au lieu d'établir des principes, qui puiſſent ſervir à juger des Actions humaines, & de donner des règles générales de conduite d'homme à homme, fondées ſur la raiſon & ſur l'équité. Tout bien conſidéré, les *Chinois* ſont fondés à ſe croire ſupérieurs à leurs Voiſins, en fait de Morale, non ſur leur droiture, ni ſur leur bonté, mais uniquement ſur l'égalité affectée de leur extérieur, & ſur leur attention extrême à réprimer toutes marques extérieures de paſſion & de violence. Mais l'Hypocriſie & la fraude ne

ſont

sont pas moins nuisibles au Genre-humain, que l'impétuosité & la violence du caractère; ces dernières dispositions peuvent à la vérité être sujettes à beaucoup d'imprudence, mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté de cœur, le courage, & bien d'autres vertus des plus estimables. Peut-être qu'à bien examiner la chose, il se trouveroit que le sens froid & la patience, dont les *Chinois* se glorifient tant, & qui les distingue des autres Nations, sont dans le fond la source de leurs qualités les moins excusables; car il a souvent été observé par ceux qui ont approfondi le cœur humain, qu'il est bien difficile d'affoiblir dans un Homme, les Passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter en même tems la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre: la timidité, la dissimulation, & la friponerie des *Chinois*, viennent peut-être en grande partie, de la gravité affectée & de l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Païs.

Du caractère de la Nation, passons à son Gouvernement qui n'a pas moins été un sujet de panégiriques outrés. Je puis encore renvoyer au récit de ce qui est arrivé à Mr. *Anson* dans ce Païs-là, & c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vu que les Magistrats y sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution de l'Empire en général ne mérite pas plus d'éloges que le reste, puisqu'un Gouvernement dont le prémier but n'est pas d'assurer la tranquilité du Peuple, qui lui est confié, contre les entreprises de quelque Puissance étrangere que ce soit, est certainement très défectueux. Or cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la Sagesse & la Politique sont relevées jusqu'aux nues, a été conquis il y a un siècle, par ~~une poignée de *Tartares*~~; à présent même par la poltronnerie de ses Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé non seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. J'ai déja remarqué à l'occasion des disputes du Commandeur avec les *Chinois*, que le *Centurion* seul étoit supérieur à toutes les forces navales de la *Chine*. C'est une assertion qui paroit bien hardie; mais pour la mettre hors de tout doute, il suffit de jetter les yeux sur la Planche ci-jointe, où je donne le dessein des deux sortes de Navires dont les *Chinois* se servent. Le prémier de ces Vaisseaux, marqué (*A*), est une Jonque de cent vingt Tonneaux, qui

servit

fervit à mettre le *Centurion* à la bande. Cette eſpèce de Bâtiment ſert ſur les grandes Rivières, & quelquefois pour de petits voyages, le long des Côtes. L'autre Jonque, marquée (*B*), eſt de deux cens quatre-vingt Tonneaux, & c'eſt ainſi que ſont faites celles qui font les voyages de la *Cochinchine*, de *Manille*, de *Batavia* & du *Japon*, quoique les *Chinois* en employent quelquefois d'un bien plus grand port. L'avant de ce Vaiſſeau qui eſt tout-à-fait plat, eſt repréſenté en (*C*), & lorsque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſième planche de cette ſurface platte eſt ſouvent ſous l'eau. Les Mâts, les Voiles & le Funin de ces Jonques ſont encore plus groſſierement faits, que le corps du Vaiſſeau: les Mâts ſont des troncs d'arbre, à qui, pour toute façon, on a ôté l'écorce & les branches. Chaque Mât n'a que deux Haubans, faits de Joncs entrelaſſés, qui ſont ſouvent amarrés tous deux du côté du vent; & l'étague de la Vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſième Hauban. Les Voiles ſont de Nattes, fortifiées de trois pieds en trois pieds, par une côte de Bambou; elles gliſſent le long du Mât, par le moyen de pluſieurs cerceaux, comme on peut le voir dans la Figure, & quand on les amène, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux marchands ne portent pas de Canon. Il paroit par leur deſcription, qu'ils ſont tout-à-fait incapables de réſiſter au moindre Vaiſſeau *Européen* armé; & il n'y a pas dans tout l'Empire un ſeul Vaiſſeau de la moindre force, ou qui ſoit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que je viens de décrire. A *Canton*, où ſe trouvent ſans doute les plus grandes Forces navales de la *Chine*, nous ne vimes que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens Tonneaux, de la même fabrique que les autres, & montées de huit ou dix Canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle. En voila aſſez pour donner une idée préciſe de la foibleſſe de l'Empire de la *Chine*: il eſt tems de revenir à nos deux Vaiſſeaux, que j'ai laiſſés au deſſous de *Bocca Tigris*, & qui vinrent ancrer devant *Macao*, le 12 de *Décembre*.

Ce fut alors que les Marchands de *Macao* conclurent le marché du Galion, pour lequel ils avoient offert 6000 Piaſtres; c'étoit beaucoup moins qu'il ne valoit, mais le Commandeur s'impatientoit de partir, & les Marchands ne l'ignoroient pas, c'eſt ce qui les fit tenir ferme ſur des offres ſi peu raiſonnables. Mr. *Anſon* en avoit aſſez appris des *Anglois*, qu'il avoit trouvés à *Canton*, pour être perſuadé que la guerre entre la *Grande Bretagne* & l'*Eſpagne*, duroit encore, & que la *France* ſe déclareroit pour l'*Eſpagne*, avant qu'il pût arriver en *Angleterre*. Il ſavoit de

 plus.

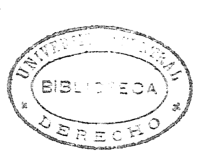
plus, qu'on ne pouvoit avoir aucune nouvelle en *Europe*, ni de la Prise qu'il avoit faite, ni des Trésors qu'il avoit à bord, avant le retour des Vaisseaux marchands, qui reviendroient de la *Chine*; c'est ce qui le détérminoit à presser son Voyage autant qu'il étoit possible, afin de porter lui-même la prémière nouvelle de ses succès, & d'ôter aux Ennemis l'occasion de pouvoir l'intercepter. Cette vue lui fit accepter les offres qu'on lui avoit faites pour le Galion, & après l'avoir livré aux Marchands de *Macao*, il mit à la voile pour son retour, avec le *Centurion*, le 15 de *Décembre* 1743. Le 3 de *Janvier*, il jetta l'ancre, à l'Ile du *Prince*, dans le Détroit de la *Sonde*, & y resta jusqu'au 8 pour y faire de l'eau & du bois, & le 11 de *Mars*, il mouilla dans la Baye de la *Table* au Cap de *Bonne Espérance*.

Ce Cap est situé dans un Climat tempéré, où le grand froid & les chaleurs excessives se font rarement sentir. Les *Hollandois* qui y habitent & qui n'y ont pas dégénéré de l'industrie naturelle à leur Nation, ont rempli le Païs qu'ils y ont défriché, de productions de plusieurs espèces, qui y réussissent pour la plupart mieux qu'en lieu du monde, soit par la bonté du Terroir, soit à cause de l'égalité des Saisons. Les Vivres excellens qu'on y trouve, & les Eaux admirables, rendent cet endroit le meilleur lieu de relâche, qui soit connu, pour des Equipages fatigués par des voyages de long cours. Le Commandeur y resta jusqu'au commencement d'*Avril*, & fut charmé des agrémens & des avantages de ce Païs, de la pureté de l'air & de la beauté du Païsage; tout cela animé, pour ainsi dire, par une Colonie nombreuse & policée, pouvoit soutenir avec avantage, la comparaison des Vallées romanesques de *Juan Fernandez*, & des belles Clarières de *Tinian*. Mr. *Anson* fit au Cap quarante-neuf Recrues, & après avoir fait de l'Eau & autres Provisions, il en partit le 3 d'*Avril*. Il découvrit l'Ile de *Ste. Hélène*, le 19 du même mois, mais il n'y toucha pas. Le 10 de *Juin* il arraisonna un Vaisseau *Anglois*, parti d'*Amsterdam* pour *Philadelphie*, & en eut les prémières nouvelles de la guerre avec la *France*. Le 12 il eut la vue du Cap *Lizard*, & le 15 au soir il arriva en bon état à la Rade de *Spithéad*, à la joye inexprimable de tout l'Equipage. Cependant, afin qu'il ne fût pas dit que les dangers singuliers, qui l'avoient accompagné durant tout son Voyage, l'avoient abandonné à la fin, Mr. *Anson* apprit en arrivant, qu'il y avoit une Flotte Françoise considérable qui croisoit à l'entrée du Canal, & par la position où ils étoient, il trouva que le *Centurion* avoit dû passer au milieu de tous ces Vaisseaux ennemis, & qu'il falloit qu'un brouillard leur en

en eût dérobé la vue. C'eſt ainſi que finit cette Expédition, au bout de trois ans & neuf mois, après nous avoir fourni une preuve ſenſible d'une maxime importante, qui eſt, que quoique la prudence, l'intrépidité & la conſtance réunies, ne ſoient point à couvert des coups de la fortune, ces vertus manquent rarement d'en triompher, après une longue ſuite de traverſes, & trouvent enfin la récompenſe qui leur eſt due.

F I N.





E R R A T A.

Préface page xv. ligne 5. *lisez* ces erreurs, *au-lieu de* ces pareilles erreurs.
ibid. ligne 21. *lisez* la Marine. Sans compter, *au-lieu de* la Marine, sans compter.
Page 6. ligne 10. *lisez* après, *au-lieu de* sans.
8. ligne 2. *lisez* & comme on n'eut, *au-lieu de* & on n'eut.
13. ligne 11. *lisez* qu'ils, *au-lieu de* qu'il.
37. ligne 25. *lisez* demi-quart à l'Ouest, *au-lieu de* Demi-quart à l'Ouest.
38. ligne dernière, *lisez* bariques *au-lieu de* barques.
39. ligne 7. a fine, *lisez* par nos cirons, *au-lieu de* par la morsure de nos moucherons.
48. ligne 18. *lisez* un, *au-lieu de* une.
54. ligne 8. *lisez* Saumarez, *au-lieu de* Saunarez.
56. ligne 33. *lisez* herdes, *au-lieu de* hordes.
62. ligne dernière, *lisez* diroit, *au-lieu de* disoit.
80. lignes 14 & 15, *lisez* imaginaire, *au-lieu de* ingénieux.
102. ligne 6. *lisez* herde, *au-lieu de* horde.
ibid. ligne 6 a fine, *lisez* Pardelas, ou Damiers.
110. ligne 16. *lisez* Barrots du second Pont, *au-lieu de* Jumeaux.
118. ligne 24. *lisez* l'Anne, *au-lieu de* Anne.
121. ligne 2. a fine, *lisez* de rejoindre, *au-lieu de* à rejoindre.
137. ligne 10. a fine, *lisez* Hughs, *au-lieu de* Huglis.
138. ligne 23. *lisez* son, *au-lieu de* leur.
139. ligne 2. a fine, *lisez* suivent *au-lieu de* suivant.
146. ligne 20. *lisez* Bahia, *au-lieu de* Balua.
151. ligne 2. a fine, *lisez* Sonsonnate, *au-lieu de* Sansonnante.
156. ligne 12. a fine, *lisez* Fort, *au-lieu de* Port.
158. ligne 14. a fine, ~~*lisez* paradoient, *au-lieu de* éparadoient.~~
171. ligne 17. *lisez* Vandevals, *au-lieu de* Vaudevals.
ibid. ligne 28. *lisez* Côtés, *au-lieu de* Côtes.
172. ligne 6. *lisez* Mariato, au, *au-lieu de* Masiato, à.
173. ligne 27. *lisez* herdes, *au-lieu de* hordes.
176. ligne 14. *lisez* pour en prendre nous nous servions de, *au-lieu de* pour en prendre de.
178. ligne 13. *lisez* Mât de hune de Misaine, *au-lieu de* Perroquet de Misaine.
180. ligne 27. *lisez* le bout dehors de Beaupré, *au lieu de* l'Ancre à touer.
197. ligne 3 *lisez* Catanduanas, *au-lieu de* Catauduanas.
208. ligne 14. *lisez* elles pouvoient, *au-lieu de* ils pouvoient.
211. ligne 1. *lisez* Fiddle-fish, *au lieu de* Fuddle-fish.
225. ligne 8. *lisez* Puelches, *au-lieu de* Pulches.
235. ligne 10. *lisez* Chouquet, *au-lieu de* Ponton.
241. ligne 6 *lisez* Aguigan, *au lieu de* Agnigan.
~~*ibid.* ligne 12. *de même.*~~
248. ligne 22. *lisez* surface de la Terre.
249. ligne 20. *lisez* Aguigan, *au-lieu de* Agnigan.
263. ligne 15 *lisez* hisser, *au-lieu de* laisser.
267. ligne 29. *lisez* Buenavista, *au-lieu de* Buenarista.
270. ligne 2. a fine. *lisez* inférieure, *au-lieu de* intérieure.
271. ligne 10. *lisez* un à la proue & un autre, *au-lieu de* l'un à la proue & l'autre.
289. ligne 28. *lisez* la vanité, *au lieu de* sa vanité.
295. ligne 18. *lisez* 21°:4'. *au-lieu de* 12°:4'.
302. ligne 1. *lisez* le côté, *au-lieu de* la côte.
312. ligne 14. *lisez* ses, *au lieu de* sa.
316 ligne 27. *lisez* qu'on y accrocheroit, *au-lieu de* qu'il n'accrocheroit.
347. ligne 23. *lisez* de fers, *au lieu de* de fer.

Ad

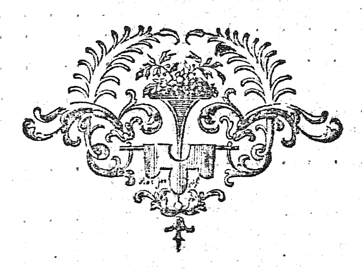
Additions & changemens faits dans la cinquième Edition *Angloise*.

Page 50. ligne 30. *lisez* à 47°:10′ de Latitude & à 69° de Longitude, *au-lieu de* à 46°:52′ de Latitude, & 66°:43′ de Longitude.

78. ligne 11. *lisez* Le Chevalier *François Drake*, qui a le prémier découvert le Cap *Horn*, & la partie du S. O. de la *Terre de Feu*, remarqua que toute cette Côte est coupée de nombre de Canaux, qu'il jugea avoir communication avec le Détroit de *Magellan*: *au-lieu de* Dans les Manuscrits *Espagnols* cette Terre est divisée par plusieurs Canaux.

ibid. ligne 26. *lisez* 70′:$\frac{3}{4}$ & 72°:$\frac{1}{2}$ *au-lieu de* 70°:46′, & 71°:30′.

ibid. ligne 31. *lisez* 2°:$\frac{1}{2}$ *au-lieu de* 2°:8′.



AVIS

AVIS AU RELIEUR,
pour placer les Figures.

N°. 1. contre la Pag.	37
N°. 2.	51
N°. 3.	53
N°. 4. } N°. 5. }	58
N°. 6.	60
N°. 7.	62
N°. 8.	80
N°. 9. } N°. 10. } N°. 11. }	94
N°. 12.	98
N°. 13.	101
N°. 14.	114
N°. 15.	127
N°. 16.	154
N°. 17.	162
N°. 18.	173
N°. 19. } N°. 20. }	188
N°. 21.	195
N°. 22.	200
N°. 23. } N°. 24. } N°. 25. } N°. 26. }	206
N°. 27.	239
N°. 28.	246
N°. 29.	249
N°. 30.	270
N°. 31.	277
N°. 32.	295
N°. 33.	305
N°. 34.	328

BERIGT AAN DEN BOEKBINDER,
om de Figuren alzo te plaatzen, als

N°. 1. tegen de Pag.	37
N°. 2	51
N°. 3.	53
N°. 4. } N°. 5. }	58
N°. 6.	60
N°. 7.	62
N°. 8.	80
N°. 9. } N°. 10. } N°. 11. }	94
N°. 12.	98
N°. 13.	101
N°. 14.	114
N°. 15.	127
N°. 16.	154
N°. 17.	162
N°. 18.	173
N°. 19 } N°. 20. }	188
N°. 21.	195
N°. 22.	200
N°. 23. } N°. 24. } N°. 25. } N°. 26. }	206
N°. 27.	239
N°. 28.	246
N°. 29.	249
N°. 30.	270
N°. 31.	277
N°. 32.	295
N°. 33.	305
N°. 34.	328